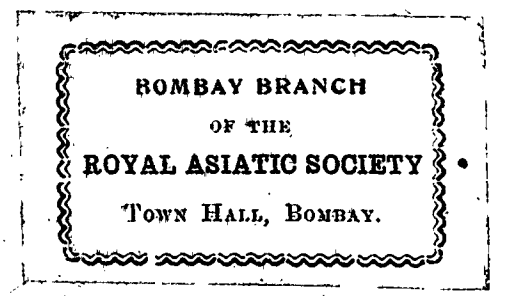
00037356



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

Cet ouvrage se trouve aussi à PARIS,

Chez DENTU, libraire, au Palais-Royal.
Et chez DELAUNAY, libraire, au Palais-Royal.

Agen...	chez Noubel.
Aix-la-Chap.	Laruelle.
Angers	Fourrié-Mame.
Arras.....	Topino.
Bayonne ...	Bonzom.
Berlin.....	Schlesinger.
Besançon..	Deis, Girard.
Blois.....	Aucher-Eloi.
Bordeaux..	Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges....	Gilles.
Breslau	Korn.
Brest.....	Le Fournier-Desp., Egasse, Michel.
Bruxelles..	Lecharlier, Demat, Stapleaux, Lacrosse.
Caen.....	Mme Belin-Lebaron.
Calais.....	Leleux.
Cambrai ...	Giard.
Chartres ...	Hervé.
Clermont-F.	Thibaud.
Dijon.....	Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque.	Bronner-Beauwens, Létendart-Delevoye.
Florence ...	Piatti.
Francfort...	Brœnner.
Gand.....	Dujardin, Houdin.
Genève....	Paschoud, Mangez-Cherbuliez.
Havre....	Duflo, Chapelle.
Lausanne...	Fischer.
Leipsick...	Grieshammer, Zirgès.
Liége....	Desoër, Collardin.
Lille.....	Vanackere.
Londres...	Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient....	Caris, Fauvel.
Lyon.....	Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim...	Artaria et Fontaine.
Mans.....	Pesche.
Marseille..	Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz.....	Devilly, Thiel.
Mons.....	Leroux.
Montpellier.	Sevalle, Gabon fils.
Moscou....	Fr. Riss père et fils.
Nancy....	Vincenot.
Nantes.....	Busseuil.
Naples....	Borel, Marotta et Vanspandoch.
Nimes.....	Melquiond.
Niort.....	Elies-Orillat.
Orléans....	Huet-Perdoux.
Rennes....	Duchesne, Molliex.
Rouen....	Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieux.	Lemonnier.
Saint-Malo..	Rottier.
Saint-Pétersbourg	C. Weyer, Saint-Florent.
Stockholm..	Cumelin.
Strasbourg..	Levrault.
Toulouse..	Vieusseux, Senac.
Turin....	Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes.	Lemaître.
Vienne....	Shalbacher.
Warsovie...	Klugsberg.
Ypres.....	Gambart-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ, RUE CHRISTINE.

VUE DU PASSAGE DU NIÉMEN.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

*Par M. C****

AVEC UN ATLAS, UN PLAN DE LA BATAILLE DE LA MOSKWA, ET UNE VUE DU PASSAGE DU NIÉMEN.

Quæ priores eloquentiâ percoluêre rerum fide tradentur.
TACITE, *Vie d'Agricola.*

TOME PREMIER.

Vol 37356

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE CHRISTINE, N° 5;
ET CHEZ ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES,
rue Dauphine, n° 9.

1823.

F8940.27
- HIS/HIS
37356

PRÉFACE.

Voici l'histoire de l'expédition de Russie, si extraordinaire sous le point de vue militaire, si mémorable par ses résultats.

Le nombre prodigieux des combattans sur un théâtre qui offrait peu de ressources, la longueur et la rapidité des marches, la rigueur du climat ayant donné un caractère particulier à cette expédition, j'ai dû entrer dans le détail des moyens qu'on employait pour alimenter et faire mouvoir l'armée, dans celui des maux infinis qui accablèrent les habitans et les combattans eux-mêmes. Enfin j'ai tâché de développer les causes des revers de Napoléon; elles sont plus nombreuses qu'on ne le croit communément, car ce conquérant, lorsqu'il quitta Moskou, avait déjà essuyé des pertes incroyables et indé-

pendantes des chances ordinaires de la guerre.

J'aurais désiré pouvoir tracer le caractère des généraux les plus marquans, et pouvoir parler de leur vie publique et privée; mais je suis trop près des événemens pour me le permettre.

Je me suis donc borné à donner mon opinion sur les opérations militaires, laissant à la postérité le soin de juger les hommes. J'ai dû cependant m'écarter de cette règle à l'égard de Napoléon, dont le caractère eut une si grande influence sur les résultats de cette expédition.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

De tous les peuples auxiliaires de Napoléon, les Polonais du grand-duché de Varsovie furent ceux qui le secondèrent le plus puissamment, tant par le nombre de troupes qu'ils lui fournirent que par les connoissances locales qu'ils avaient des pays où l'on allait porter la guerre et les intelligences qu'ils y entretenaient. L'espoir du rétablissement de la Pologne, le ressentiment qu'ils nourrissaient contre les Russes, leur faisaient désirer ardemment cette guerre, et ils avaient employé tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour la faire éclater. Il devient donc intéressant de connaître, au moins sommairement, les causes qui ont amené le démembrement de la Pologne, pour se rendre raison de ce désir de guerre et de cette haine profonde qui animait les Polonais contre les Autrichiens, les Prussiens et les Russes.

La Pologne a formé long-tems un état puissant; dans les derniers tems, l'autorité y résidait entre les mains d'un roi électif et d'une noblesse héréditaire. Les habitans des campa-

gnes étaient esclaves, les bourgeois libres, mais incapables d'occuper aucun emploi ; aussi le premier ordre seul constituait la nation polonaise.

Avant le dixième siècle, l'autorité des rois était absolue. Boleslas Ier la limita volontairement en formant un conseil qui se composa par la suite des premiers dignitaires du royaume : ce fut l'origine du sénat. Louis, roi de Hongrie et de Pologne, successeur de Casimir-le-Grand, obligé d'habiter ses états héréditaires, gouverna ce royaume par une régence qui indisposa les Polonais. Dans la crainte d'une révolte, il accorda de grands priviléges à la noblesse ; il diminua les impôts, commença à distribuer les domaines royaux, et déclara que les charges et dignités seraient données à vie. A sa mort, la noblesse offrit la couronne à sa fille cadette, à condition qu'elle épouserait Jagellon, grand-duc de Lithuanie. Depuis cette époque, l'autorité des rois éprouva successivement de grandes diminutions ; la noblesse continua à nommer ses souverains et rendit la couronne élective ; bientôt elle parvint à se faire représenter par des députés, ce fut l'origine des diètes. Elle obtint ensuite successivement que le roi ne ferait aucune loi et ne pourrait rien décider dans les af-

faires majeures sans le consentement des états; qu'aucun bourgeois ni paysan ne pourrait posséder de biens territoriaux; que le roi serait obligé de convoquer au moins une diète tous les deux ans; que les troupes seraient sous les ordres de deux grands généraux indépendans du roi, l'un pour commander celles de la Pologne, l'autre celles de la Lithuanie; que ces fonctionnaires, ainsi que les ministres, ne seraient comptables qu'aux diètes. Telle était la forme du gouvernement, lorsqu'en 1572, à la mort de Sigismond Auguste, les Polonais rédigèrent les *pacta conventa*, et élurent un étranger, Henri de Valois, à condition qu'il jurerait de les observer; ils contenaient particulièrement les changemens survenus à la constitution depuis le règne de Casimir-le-Grand, et réduisaient la royauté à un pouvoir conditionnel qui s'annulait par leur inexécution.

Dans la suite, tous les rois de Pologne furent astreints au même serment, et les atteintes portées successivement à leur autorité devinrent ainsi des lois fondamentales de l'état; ils conservaient encore l'administration de la justice, elle leur fut bientôt enlevée. Dans toutes ces innovations, la noblesse ne fut guidée que par un intérêt personnel mal entendu, jamais par

celui de la chose publique. Tandis qu'en Pologne elle parvenait ainsi à rendre la couronne élective et à restreindre dans des bornes étroites l'autorité royale, chez les autres nations de l'Europe l'hérédité s'affermissait dans les familles régnantes, et les souverains arrachaient peu à peu à la noblesse ses droits de souveraineté et une partie de ses prérogatives; ils purent lever des impôts, avoir des armées permanentes, bâtir des places fortes et perfectionner l'administration civile et militaire. En Pologne, au contraire, l'élection des rois occasiona souvent de grands troubles; l'unanimité nécessaire aux résolutions des diètes mit le royaume dans un état continuel d'anarchie ou de paralysie; la noblesse, quoique possédant toutes les terres, ne voulut jamais payer d'impôt; plusieurs seigneurs, entourés de troupes à leur solde, affichaient le luxe des souverains, tandis que l'état, pauvre et endetté, n'avait qu'une armée faible et mal entretenue, et ne possédait ni places fortes, ni établissemens publics. Un nouveau changement à la constitution vint encore aggraver ces maux; en 1651, un nonce ayant quitté la diète en déclarant qu'il en arrêtait l'activité, la majorité des membres décida que l'assemblée devait se dissoudre : on prétend que

cette résolution insensée fut suscitée par les fonctionnaires qui avaient des comptes à rendre aux diètes, parce qu'elle leur donnait la facilité de les rompre.

Pour donner de l'activité et de la vigueur au gouvernement dans les périls de l'état, la nécessité amena un remède que l'usage consacra. La noblesse formait, sous le nom de confédération, une ligue générale investie d'un pouvoir absolu ; tout s'y décidait à la majorité des suffrages : ces ligues se dissolvaient aussitôt que les raisons qui les avaient fait former n'existaient plus ; tout rentrait alors dans l'ordre habituel, et la première diète que l'on convoquait détruisait ou confirmait leurs résolutions. Lorsque le roi adhérait à la confédération et en était le chef, on pouvait en quelque sorte la comparer à la dictature chez les Romains. Cette institution aurait peut-être sauvé la Pologne, si les Polonais n'en avaient abusé ; des factions formèrent des confédérations contre le souverain et recherchèrent l'appui des étrangers ; l'armée se confédéra plusieurs fois pour se faire payer sa solde, et cette institution, qui a rendu de grands services à l'état, a en même tems puissamment contribué à sa ruine.

Malgré les germes destructeurs que la répu-

blique portait dans son sein, elle subsista avec gloire et une vigueur apparente jusqu'au règne d'Auguste II. On doit l'attribuer à ce qu'on ne plaça sur le trône que des nationaux, à l'esprit militaire qui animait la noblesse, à ce que la cavalerie, seule arme à laquelle elle s'adonnât, avait encore de la supériorité sur l'infanterie ; enfin à ce que, les puissances de l'Europe n'ayant pas entre elles autant de relations qu'elles en ont eues depuis, les voisins de la Pologne se mêlèrent moins de ses affaires qu'ils ne le firent par la suite. L'élection d'Auguste mit au jour la vénalité des Polonais, l'influence que les puissances voisines pouvaient exercer sur eux, et l'état de faiblesse auquel ils se trouvaient réduits. Le prince de Conti avait été élu par la grande majorité de la diète, Auguste II par une minorité factieuse ; mais ce dernier, appuyant ses prétentions de son argent, de ses troupes, de sa présence et de la protection de la Russie, l'emporta sur son adversaire absent, et dont le parti manquait d'argent et de troupes.

Auguste introduisit en Pologne un luxe frivole qui se répandit bientôt parmi la noblesse, et remplaça le luxe militaire de ses aïeux. Les femmes, qui jusqu'alors avaient vécu dans leur intérieur, furent attirées à la cour et se mê-

lèrent de toutes les affaires de la république ; bientôt tous les emplois furent donnés à l'intrigue ; les mœurs et les usages antiques qui soutenaient l'état malgré les vices du gouvernement, se corrompirent et s'altérèrent, et cette vénalité que la noblesse avait montrée aux dernières élections fit de nouveaux progrès.

Cependant la révolution commencée dans l'art militaire depuis l'invention de la poudre s'achevait rapidement ; l'infanterie acquérait une supériorité marquée sur les autres armes et devenait la force des armées ; les nations ne pouvaient plus improviser ni l'attaque ni la défense ; il fallait entretenir des armées permanentes et réunir dans des places fortes tout le matériel de la guerre. Les Polonais seuls restaient désarmés au milieu de l'Europe en armes ; une présomption insensée leur persuadait que l'existence de la Pologne était nécessaire au maintien de l'équilibre en Europe, et que d'ailleurs la noblesse seule suffisait à la défense de l'état. Dans cet état de choses, les Polonais ne pouvaient espérer de salut qu'en changeant leur constitution, et particulièrement en abolissant le *liberum veto* et le droit de se confédérer : pour obtenir ce changement par des moyens constitutionnels, il aurait fallu qu'il eût été opéré par

une diète, chose qui semblait impossible, parce que cette classe pauvre et ignorante de la noblesse, qui n'avait d'importance que par les deux droits qu'il étoit indispensable de supprimer, aurait apporté une opposition invincible. Il n'y avait donc qu'une faction qui pût changer la constitution ; mais comme elle aurait vu se réunir contre elle une partie de la nation aussitôt qu'elle aurait manifesté l'intention de détruire des droits si chers, elle ne pouvait parvenir à son but que par les secours de l'étranger. Ainsi, non-seulement cette république était dans une situation critique, mais il était difficile qu'elle en sortît; aussi, j'ose le dire, si elle a encore subsisté presqu'un siècle depuis l'élection d'Auguste II, on ne doit l'attribuer qu'à la fortune, qui a tant de part aux choses de ce monde, et à la jalousie des puissances limitrophes, dont elle serait devenue la proie depuis long-tems si elles s'étaient entendues plus tôt pour la partager.

Pendant ce laps de tems, quatre souverains ont régné en Pologne : Auguste II, dont je viens de parler; Stanislas Leczinsky, que Charles XII fit élire après avoir chassé Auguste II, mais que ce dernier, aidé des troupes de son électorat et de celles du czar, précipita du trône, après

que Charles eut perdu la bataille de Pultava ; Auguste III, fils d'Auguste II, qui s'empara en quelque sorte de la couronne, car ce même Stanislas Leczinsky qui avait occupé le trône pendant la prospérité de Charles XII, avait été élu par la diète de couronnement; mais Auguste III, s'étant fait élire par sa faction, le chassa de Varsovie et de la Pologne, au moyen de ses troupes et de celles du czar ; enfin Poniatowski, qui fut le dernier roi de Pologne, et dont les seuls titres étoient d'avoir été l'amant de Catherine. La protection de cette souveraine lui fit obtenir cette couronne malgré le vœu de sa nation.

L'histoire de la république, pendant ces quatre règnes, offre le tableau le plus affligeant; elle fut pour ainsi dire à la merci des étrangers. Presque toutes les grandes puissances y entretenaient un parti; chose facile, car les suffrages de la noblesse étaient à l'encan. Des armée envahirent son territoire, et le traversèrent, sans qu'il fût en son pouvoir de s'y opposer. Les rois, par la nature de la constitution, étaient ennemis nés de la liberté. Les quatre derniers souverains dont nous venons de parler, élus malgré la nation, en butte à des factions toujours renaissantes, se virent contraints de chercher un

appui étranger contre leurs sujets; les circonstances et les localités les attachèrent à la Russie, qui les protégea et les opprima. Je vais terminer par un coup d'œil rapide sur le règne de Poniatowsky, et sur la nation polonaise, depuis ce règne jusqu'à la guerre de Russie en 1812.

Les princes Czartorinsky, oncles et conseils du roi, avaient été assez adroits, pendant l'interrègne, pour employer la protection de la Russie à opérer un changement dans la constitution; le *liberum veto* avait été aboli; les diètes décidaient à la majorité des suffrages. Ce retour vers l'ordre fut de courte durée; dès que la Russie s'aperçut de l'heureux effet des changemens qui venaient de s'opérer, elle favorisa le rétablissement du *liberum veto:* l'appui qu'elle donna aux dissidens lui fournit aussi de nouveaux moyens de perpétuer l'anarchie.

Cependant les troupes russes continuaient à occuper le territoire de la république, comme si c'eût été un pays de conquête. Fort de leur appui, l'ambassadeur russe commandait en maître; ce qu'on osait lui refuser, il l'obtenait par la violence. Des personnages marquans parmi les Polonais furent envoyés en Sibérie. Tant d'outrages et de violences les portèrent à

des résolutions désespérées; ils formèrent à Bar une confédération, dont le but était de s'affranchir du joug des Russes, et dont l'exemple fut suivi successivement par presque toute la Pologne. La Turquie déclara la guerre à la Russie pour soutenir les efforts des confédérés; ils obtinrent de la France de faibles subsides et quelques officiers, l'Autriche leur donna asile sur son territoire, mais ces secours furent insuffisans; ils manquaient d'argent et de matériel de guerre, ne possédaient pas une place forte pour leur servir de dépôt, étaient mal organisés, et agissaient sans ensemble. Les Russes, au contraire, conduits par une volonté unique, abondamment pourvus de tout ce qui est nécessaire à la guerre, secondés par le roi esclave de leurs volontés, accablaient successivement les confédérations partielles qui se formaient. Dans cette lutte inégale, les confédérés devaient succomber s'ils n'étaient point secourus efficacement par d'autre puissance que par la Turquie; mais ils avaient fait trembler Catherine, et cette souveraine, convaincue que son autorité en Pologne serait toujours incertaine, ignorant les résolutions que prendrait l'Autriche, entravée d'ailleurs dans ses opérations contre les Turcs, consentit au partage que la Prusse lui proposait,

et auquel l'Autriche donna bientôt son adhésion. Par suite de cet accord, ces trois puissances s'emparèrent chacune d'une portion du territoire de la république, et contraignirent ensuite le roi et la diète à reconnaître la légitimité de ces acquisitions. La Turquie faisait pour la cause des Polonais de vains efforts; l'Angleterre et la France virent consommer cet odieux attentat sans y opposer d'obstacles, convaincus sans doute qu'ils auraient été impuissans.

Ce partage n'adoucit point le sort des provinces que conservait la république ; Catherine continuait à les occuper par ses troupes, à les dominer par son ambassadeur. Elle fit faire à la constitution des changemens funestes, dans le but de perpétuer les troubles et d'en susciter de nouveaux. La Pologne, réduite à l'humiliation de ne pouvoir espérer de salut que par la protection d'une des puissances qui venaient de la dépouiller, ne pouvait raisonnablement se flatter de l'obtenir; l'iniquité du partage, l'espoir d'en consommer un nouveau, cimentait leur union. Dans ces fâcheuses circonstances, cette voie de salut, si inespérée, vint enfin s'offrir; une mésintelligence imprévue s'étant élevée entre Catherine et le roi de Prusse, ce monar-

que change aussitôt de conduite à l'égard des Polonais ; il leur offre sa protection pour recouvrer leur indépendance, et les engage à faire à leur constitution les changemens nécessaires.

La diète, assemblée alors, accueillit avidement ces propositions malgré Poniatowski, qui, plié à l'esclavage des Russes, apporta d'abord de l'opposition, mais fut bientôt contraint d'accéder au vœu général. La Russie perdit aussitôt l'influence qu'elle exerçait en Pologne ; on annula la constitution qu'elle avait dictée ; on s'occupa d'en rédiger une nouvelle, et, pour se mettre en mesure de braver son courroux, on décida que l'armée serait portée à cent mille hommes. Catherine, engagée dans une guerre avec la Turquie et la Suède, avait été obligée de retirer presque toutes ses troupes de la Pologne ; elle n'y avait laissé que celles nécessaires pour garder des magasins qu'elle avait en Ukraine. Contrainte de différer sa vengeance, elle fit cependant déclarer par son ambassadeur qu'elle considérait les changemens qui s'opéraient comme des infractions au dernier traité. Non-seulement on ne tint aucun compte de cette déclaration, mais on fit évacuer les magasins des Russes en Ukraine, et retirer les troupes qui les gardaient. Dans cet état de choses, la

guerre avec la Russie semblait inévitable aussitôt que cette puissance se serait débarrassée de de ses ennemis ; la république devait donc ou l'attaquer sans délai, ou se préparer à soutenir seule tout le poids de cette guerre ; elle ne fit ni l'un ni l'autre.

Deux ans s'étaient écoulés, et la république n'avoit point encore de constitution ; le désordre régnait toujours dans les finances ; elle n'avait que peu augmenté l'armée ; enfin elle n'était nullement préparée à la guerre. A cette époque, elle conclut avec la Prusse un traité d'alliance, qui lui inspira une sécurité funeste. La diète continua à s'occuper de la discussion d'une nouvelle constitution ; mais ce travail ne marchant qu'avec une extrême lenteur, les membres les plus marquans de cette assemblée en proposèrent une qui fut adoptée le 3 mai 1791, et accueillie des Polonais avec enthousiasme : quel que fût son mérite, elle était, dans la circonstance, un véritable bienfait, puisqu'elle mettait un terme à l'arbitraire et aux décisions provisoires.

La Russie ne pouvait voir dans ce changement de constitution qu'une nouvelle injure ; aussi cette puissance, qui avait fait la paix avec la Suède, l'ayant également conclue avec les Turcs, déclara la guerre à la Pologne le 18 mai

1792, et l'attaqua avec cent mille hommes de vieilles troupes ; elle était secondée par la confédération de Targowitz, formée sous ses auspices, et dont le but était de renverser la nouvelle constitution pour rétablir l'ancienne. Un danger aussi pressant avait enfin ouvert les yeux à la république ; depuis trois mois elle se préparait sérieusement à la guerre ; elle reçut avec dignité la déclaration de la Russie, et fit tous les préparatifs de défense que ses moyens et les circonstances lui permettaient de faire : si elle eût pris de semblables mesures un an plus tôt, tout porte à croire qu'elle aurait résisté avec succès ; mais il était trop tard.

La Prusse refusa les subsides convenus par le traité d'alliance ; les autres puissances étaient hors d'état de secourir la Pologne, ou n'en avaient pas la volonté : réduite à lutter seule contre la Russie, elle opposait à cette puissance quarante-cinq mille hommes de troupes peu exercées, nullement aguerries, mais animées d'une haine violente contre les Russes. Quoique mal commandées, elles montrèrent beaucoup de valeur ; contraintes de céder au nombre, elles se retiraient sur Varsovie, et avaient déjà abandonné l'Ukraine et le grand-duché de Lithuanie, lorsque Poniatowski, convaincu que

la république ne pourrait résister, accéda à la confédération de Targowitz. Catherine le traita avec beaucoup de dureté ; la confédération lui ôta le commandement de l'armée, et le suspendit de ses prérogatives : la honte, le mépris, il supportait tout, pourvu qu'il fût roi ! On conclut une suspension d'armes ; l'armée fut réduite et dispersée dans des cantonnemens ; Varsovie fut occupé par les troupes russes, et bientôt après, Thorn, Dantzig et la Grande-Pologne, le furent par les troupes prussiennes ; enfin ces deux puissances demandèrent à la diète, et la contraignirent à ratifier la cession de plusieurs provinces qu'elles occupaient déjà. Ainsi le roi de Prusse ne semblait avoir excité les Polonais à secouer le joug des Russes, que pour les tromper avec une perfidie sans exemple ; et les mêmes motifs semblaient avoir dirigé la conduite de Catherine envers les confédérés de Targowitz.

Rien ne s'opposait alors au partage définitif que le tems de s'entendre ; le séjour des troupes russes et prussiennes semblait rendre la résistance inutile.

Cependant les provinces que conservait la république étaient en butte aux rapines, au pillage, aux cruautés et aux excès de tous genres. Un

sentiment général d'indignation, et un désir ardent de vengeance s'empara de tous les cœurs. Il se forma une association secrète, dans le but d'insurger la Pologne contre les Russes et les Prussiens; l'on avait choisi le général Kociusko, alors exilé, pour la diriger; mais elle n'était point encore en mesure de tenter l'exécution de ses projets lorsque Catherine voulut faire diminuer, par des réformes, ce qui restait de troupes polonaises. Maladinski, colonel d'un régiment, sentant la nécessité d'agir sans délai, leva l'étendart de l'indépendance. Kociusko, instruit de cette entreprise, pénètre en Pologne et se dirige sur Cracovie, où l'insurrection devance son arrivée : Varsovie, Wilna et presque toute la Pologne imitent cet exemple; l'excès du malheur avait enfin réuni les Polonais. On sait quels furent leurs efforts sous la conduite de Kociusko; ils succombèrent, ils devaient s'y attendre; mais ils eurent la consolation d'illustrer les derniers momens de leur malheureuse patrie, et de forcer leurs ennemis mêmes à convenir qu'ils étaient dignes d'un meilleur sort. La prise de Praga, faubourg de Varsovie (2 novembre 1794), termina l'existence de la république; l'Autriche, la Prusse et la Russie se partagèrent ses provinces.

Ainsi disparut une nation puissante et célèbre ; mais il lui restait des souvenirs, et n'adoptant point les mœurs de ses nouveaux maîtres, elle continua à former un peuple.

Beaucoup de Polonais furent obligés de s'expatrier ; la France les accueillit et plaça les militaires dans les régimens polonais qu'elle recrutait avec les prisonniers et les déserteurs de cette nation que la guerre avec l'Autriche fournissait en grand nombre. Ces troupes servirent dans l'armée française avec une grande distinction ; Napoléon en envoya le plus grand nombre à Saint-Domingue, où elles firent d'énormes pertes ; enfin leurs faibles débris pénétrèrent en Pologne avec l'armée française en 1806, et servirent de noyau à l'armée polonaise que l'on commença dès lors à organiser. Le tems semblait n'avoir que peu affaibli la haine des Polonais contre les Prussiens ; aussi secouèrent-ils leur joug aussitôt que les Français parurent. L'indépendance reconnue par le traité de Tilsit d'une partie de la Pologne, sous le titre de grand-duché de Varsovie, leur fit espérer son entier rétablissement. Persuadés que cette opération était dans les intérêts de Napoléon et entrait dans ses projets, ils secondèrent toutes ses entreprises avec un zèle ardent : une partie de

leurs troupes le servit dans la guerre d'Espagne; en 1809, ils opérèrent en sa faveur une diversion qui lui fut d'un grand secours; ils croyaient combattre pour l'indépendance des provinces polonaises que possédait l'Autriche ; ils furent trompés, le traité de Vienne ne stipula rien en leur faveur. La guerre que Napoléon allait entreprendre vint ranimer leurs espérances ; dans leur présomption, ils ne croyaient pas les revers possibles ; à les entendre, les provinces polonaises que possédait la Russie allaient s'insurger à l'approche de Napoléon : rien n'était cependant moins probable; car, si la haine entre les Polonais et les Allemands avait été perpétuée par la différence de mœurs, d'habitudes et de langage, des raisons contraires avaient singulièrement affaibli celle qui régnait entre eux et les Russes. Telle était la situation du peuple polonais à l'époque de l'expédition de Russie.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Réunion des troupes françaises et alliées dans le grand-duché de Varsovie et dans la vieille Prusse. Causes de la guerre de Russie. Considérations sur l'esprit et la composition de l'armée. Passage du Niémen le 24 juin. Marche forcée sur Wilna ; cette ville tombe au pouvoir de Napoléon le 28 juin. Difficulté d'une guerre d'invasion en Pologne ou en Russie avec une nombreuse armée. Organisation de la Lithuanie. La diète du grand-duché de Varsovie se constitue en confédération générale de la Pologne. Elle envoie une députation vers Napoléon pour lui demander de proclamer le rétablissement du royaume de Pologne. Réponse évasive de ce conquérant. Opérations des corps d'armée détachés depuis le passage du Niémen. Réflexions sur l'ensemble des opérations. Barklay se retire dans le camp retranché de Drissa. Napoléon quitte Wilna et se dirige sur Witepsk. Barklay, en ayant été instruit à tems, abandonne brusquement son camp retranché et se retire sur cette ville. Alexandre, sentant l'insuffisance de ses forces, se rend à Moskou pour faire connaître sa situation à ses peuples et leur demander de nouveaux sacrifices. Combats entre Ostrowno et Witepsk les 25, 26 et 27 juillet. Napoléon s'empare de cette ville le

28 juillet. Désordre incroyable à l'armée, et surtout derrière l'armée. Causes de ce désordre. Détails sur l'administration. Suite des opérations des corps d'armée détachés. Barklay est joint par Bagration, met son armée en mouvement pour prendre l'offensive, puis change de résolution. Napoléon réunit ses troupes sur la rive gauche du Dniéper et marche sur Smolensk. Situation générale du théâtre de la guerre. Combat de Smolensk le 17 août. Les Russes abandonnent cette ville. Passage du Dniéper. Combat de Walutina-Gora le 19 août. Napoléon fait poursuivre les Russes par une partie de son armée, s'arrête à Smolensk avec le reste. Détails sur les hôpitaux de Smolensk. Réflexions sur les opérations de Napoléon depuis son départ de Witepsk.

Au commencement de 1812, on ne doutait plus en France de la guerre avec la Russie ; on achevait de remonter la cavalerie et l'artillerie et de mettre les corps au complet ; on rappelait quelques troupes d'Espagne ; on réunissait les troupes françaises et alliées en corps d'armée, qu'on dirigeait ensuite vers la Vistule. La garde quitta Paris dans les premiers jours de mars pour prendre la même direction.

Tandis que ces troupes traversaient l'Allemagne pour se rendre à leurs destinations, Napoléon proposait à l'Autriche et à la Prusse des traités d'alliance évidemment dirigés contre la Russie, et que ces deux puissances furent contraintes d'accepter : par le premier, la France et l'Autriche se garantissaient réciproquement l'intégrité de leurs possessions, et garantissaient

aussi l'intégrité de celles de la Porte-Ottomane en Europe; elles s'engageaient, dans le cas où elles seraient attaquées ou menacées, à se fournir mutuellement, et au plus tard dans le délai de deux mois, un secours de trente mille hommes (*a*). Par le second, la France et la Prusse

(*a*) Le traité avec l'Autriche contenait des articles secrets qui laissent entrevoir une partie des projets de Napoléon, et dont je crois devoir donner la copie.

« Article 1er. L'Autriche ne sera point tenue de fournir le » secours stipulé par l'article 4 du traité patent dans les guerres » que la France soutiendrait, ou contre l'Angleterre, ou au » delà des Pyrénées.

» 2. Si la guerre vient à éclater entre la France et la Russie, » l'Autriche fournira ledit secours stipulé par les articles 4 et » 5 du traité de ce jour. Les régimens qui doivent le former » seront dès à présent mis en marche et cantonnés de manière » qu'à dater du 1er mai ils puissent, en moins de quinze jours, » être réunis sur Lemberg.

» Ledit corps de troupes sera pourvu d'un double approvi- » sionnement de munitions d'artillerie, ainsi que des équi- » pages militaires nécessaires au transport de vingt jours de » vivres.

» 3. De son côté, S. M. l'empereur des Français fera toutes » ses dispositions pour pouvoir opérer contre la Russie, à la » même époque, avec toutes les forces disponibles.

» 4. Le corps de troupes fourni par S. M. l'empereur d'Au- » triche sera formé en trois divisions d'infanterie et une divi- » sion de cavalerie, commandé par un général autrichien au » choix de S. M. l'empereur d'Autriche.

» Il agira sur la ligne qui lui sera prescrite par S. M. l'em- » pereur des Français, et d'après ses ordres immédiats.

contractaient une alliance offensive et défen-

» Il ne pourra toutefois être divisé ; il formera toujours un » corps distinct et séparé.

» Il sera pourvu à sa subsistance en pays ennemi suivant le » même mode qui sera établi pour le corps de l'armée fran- » çaise, sans rien changer toutefois au régime et aux usages » de détails établis par les règlemens militaires de l'Autriche » pour la nourriture des troupes.

» Les trophées et le butin qu'il aura faits sur l'ennemi lui » appartiendront.

» 5. Dans le cas où, par suite de la guerre entre la France » et la Russie, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli, » S. M. l'empereur des Français garantira spécialement, comme » elle garantit dès à présent à l'Autriche, la possession de la » Gallicie.

» 6. Si, le cas arrivant, il entre dans les convenances de » l'empereur d'Autriche de céder, pour être réunie au royaume » de Pologne, une partie de la Gallicie en échange des pro- » vinces illyriennes, S. M. l'empereur des Français s'engage, » dès à présent, à consentir à cet échange. La partie de la » Gallicie à céder sera déterminée d'après la base combinée » de la population, de l'étendue, des revenus, de sorte que » l'estimation des deux objets de l'échange ne soit pas réglée » par l'étendue du territoire seulement, mais par sa valeur » réelle.

» 7. Dans le cas d'une heureuse issue de la guerre, S. M. l'em- » pereur des Français s'engage à procurer à S. M. l'empereur » d'Autriche des indemnités et agrandissemens de territoire, » qui non-seulement compensent les sacrifices et charges de la » coopération de sadite majesté dans la guerre, mais qui soient » un monument de l'union intime et durable qui existe entre » les deux souverains.

» 8. Si, en haine des liens et engagemens contractés par

sive(*a*). En vertu de ces deux traités, Napoléon, se disant menacé par la Russie, demanda à l'Autriche le secours convenu, et exigea de la Prusse un nombre à peu près égal de troupes.

L'Europe entière semblait devoir prendre part à la lutte qui allait s'engager. Napoléon disposait en maître de tous les pays qui composaient l'empire français, de ceux qui formaient la confédération du Rhin, de l'Italie, de l'Illyrie, de la Dalmatie et du grand-duché de Varsovie. L'Autriche, la Prusse, la Suisse et le Danemarck étaient ses alliés. La coopération de la Turquie, alors en guerre avec la Russie, lui semblait assurée, et il espérait obtenir celle

» l'Autriche envers la France, l'Autriche était menacée par » la Russie, S. M. l'empereur des Français regardera cette at- » taque comme dirigée contre lui-même, et commencera im- » médiatement les hostilités.

» 9. La Porte-Ottomane sera invitée à accéder au traité » d'alliance de ce jour.

» 10. Les articles ci-dessus resteront secrets entre les deux » puissances.

» 11. Ils auront la même force que s'ils étaient insérés dans » le traité d'alliance, et ils seront ratifiés et les ratifications » échangées dans le même lieu et à la même époque que celles » dudit traité.

» Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812. »

(*a*) Le premier traité est du 14 mars 1812, et le second du 24 février 1812.

de la Suède, en lui promettant le recouvrement de la Finlande, et avec l'aide de Bernadotte, son ancien compagnon d'armes (*a*).

La Russie n'avait point d'allié ostensible, mais elle comptait sur l'Angleterre, qui luttait depuis plusieurs années contre Napoléon, et avait puissamment secouru tous les ennemis de ce conquérant; elle négociait avec la Turquie une paix qu'elle espérait acheter par quelques sacrifices, et se flattait de contracter une alliance avec la Suède, ulcérée de la conduite despotique de Napoléon à son égard, et surtout de l'invasion de la Poméranie. Enfin l'Espagne et le Portugal opéraient, par leur héroïque résistance, une puissante diversion en sa faveur.

Dans les premiers jours de juin, l'armée entière eut dépassé la Vistule; le corps autrichien était stationné en Gallicie, dans les environs de Lemberg; le corps prussien, dans la vieille Prusse, sur la rive gauche du Niémen; les autres corps occupaient la rive droite de la Vistule depuis la Gallicie jusqu'à la mer Baltique.

Napoléon partit du palais de Saint-Cloud, le 9 mai 1812, pour se rendre à l'armée; il se

(*a*) La Suède avait choisi ce général pour héritier présomptif de la couronne.

dirigea d'abord sur Mayence, et de là sur Dresde pour s'y concerter avec l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et plusieurs autres souverains qui s'y réunirent; au bout de dix jours il quitta cette ville, traversa l'Oder à Glogau, passa à Posen, et arriva le 3 juin à Thorn, où il resta deux jours. Après avoir ordonné aux différens corps qui composaient l'armée de se porter vers la frontière de Russie par des routes qu'il leur désigna, il se rendit à Dantzig, ville dont il avait fait augmenter les fortifications, et qui lui servait de principal dépôt pour l'expédition qu'il allait entreprendre; il y inspecta tout avec son activité ordinaire, et au bout de quatre jours, il partit pour Kœnigsberg, où il établit son quartier général le 12 juin (*a*).

La conduite que la Russie avait tenue depuis le traité de Tilsit montrait clairement que cette puissance redoutait la guerre avec la France; elle se permit pourtant des remontrances relativement à l'occupation du duché d'Oldembourg; mais tout porte à croire que les discussions qui s'étaient élevées à ce sujet n'auraient pas amené

(*a*) Napoléon arriva à Mayence le 12 mai, et en repartit le 13; à Dresde le 17, et en repartit le 28; à Posen le 31 mai, et en repartit le 1er juin; à Thorn le 3 juin, et en repartit le 6; à Dantzig le 7, et en repartit le 12.

une rupture si Napoléon n'eût exigé qu'elle défendît l'introduction du sucre et du café. Ces denrées, devenues en quelque sorte de première nécessité, pénétraient en Russie par la voie des neutres ; les autres marchandises anglaises étaient sévèrement prohibées. Napoléon introduisait en France les mêmes denrées en accordant des licences, et se procurait par ce moyen des bénéfices énormes; ainsi il exigeait que les Russes renonçassent à un commerce qu'il faisait lui-même. Non-seulement ils refusèrent de le satisfaire, mais ils exigèrent que les troupes françaises évacuassent la Prusse; on ne pouvait penser que la Russie voulût subir des lois si dures, et l'on connaissait l'opiniâtreté de Napoléon : la guerre paraissait donc inévitable. Il avait à la vérité envoyé le général Narbonne à Wilna, près de l'empereur Alexandre, qui, dans l'incertitude des événemens, s'était fixé depuis quelque tems dans cette ville; mais ne changeant rien à ses demandes et ne voulant point satisfaire à celles des Russes, il n'avait évidemment d'autre motif que de les tromper en leur laissant quelqu'espoir d'accommodement : c'était dans le même but qu'il retenait à Paris l'ambassadeur de Russie, qui avait déjà demandé plusieurs fois ses passeports.

Avant que de passer plus loin, je vais entrer dans quelques détails sur la composition de l'armée et sur l'esprit qui animait les militaires des différentes nations qui la composaient.

Si l'on en excepte le corps autrichien et le corps polonais, tous étaient commandés par des généraux français, en sorte que l'obéissance aux ordres de Napoléon était aussi entière et aussi prompte que s'ils n'eussent été composés que de Français.

L'infanterie était généralement bonne et bien exercée ; on pouvait faire le même éloge des dragons, des cuirassiers français, et de la plupart des régimens de cavalerie allemande et polonaise ; le reste de la cavalerie avait beaucoup de jeunes gens et de jeunes chevaux. Une grande partie de l'artillerie (1) était faiblement attelée ; on l'avait augmentée dans une telle proportion qu'on n'aurait pu l'employer (2) toute un jour de bataille. L'armée avait six équipages de ponts, des convois d'outils et autres matériaux nécessaires au corps du génie, et derrière elle des convois de munitions et un équipage de siége qu'on dirigeait de Dantzig sur Riga. De nombreux employés (3) des vivres lui étaient attachés, et elle était suivie par un grand nombre d'ouvriers de toute espèce et de tout âge. Les bou-

langers, les maçons étaient d'une utilité incontestable ; mais quel parti Napoléon voulait-il tirer de ceux qui exerçaient d'autres professions? Cette quantité de bagages, ce grand nombre d'ouvriers de toute espèce, semblaient destinés à fonder des colonies dans des pays lointains et dénués de ressources.

Pour porter la guerre avec une armée énorme à de si grandes distances et dans des pays peu peuplés qui ne pouvaient subvenir à ses besoins, on la faisait suivre par de nombreux convois de vivres et d'équipages militaires (4). Les routes qui conduisaient à l'armée en étaient encombrées ; la Vistule, le Frisch-Haff, la Prégel et le canal qui fait communiquer cette rivière avec le Niémen, étaient couverts de bateaux chargés de vivres. Chaque colonel avait en arrière de son régiment, à plus ou moins de distance, un dépôt d'habillement quelquefois suffisant pour l'habiller à neuf. Les équipages particuliers, véritable fléau, parce qu'ils marchent avec la troupe, n'avaient jamais été aussi nombreux ; cela tenait aux provisions de vivres que la crainte d'en manquer avait fait faire, au luxe (5) qui s'était introduit dans l'armée avec les succès, à celui de Napoléon que l'on imitait. Ses équipages, réduits dans les précédentes guerres au strict

nécessaire, se composaient d'un grand nombre de voitures, de fourgons et de mulets chargés; ils contenaient des tentes pour toute sa suite, et même pour ses chevaux : on ne se servit que de celles qui étaient destinées à son usage particulier; les autres ne furent pas tendues une seule fois pendant toute la campagne. Enfin, on remarquait à sa suite beaucoup de personnes inutiles à la guerre ; ainsi l'armée était accompagnée et suivie d'une énorme quantité d'employés et de voitures. Sa queue, si je puis m'exprimer ainsi, achevait la dévastation des pays qu'elle avait parcourus, et n'y laissait bientôt plus de ressources.

L'esprit qui animait les militaires des différentes nations qui composaient l'armée différait selon leurs intérêts.

Les Polonais, excités par l'espoir du rétablissement du royaume de Pologne et par le désir de venger tant de sanglans outrages qu'ils avaient reçus des Russes, entreprenaient cette guerre avec enthousiasme.

Les Prussiens se voyaient avec douleur rangés sous les bannières d'un homme qui leur avait fait tant de mal, avait si cruellement blessé leur orgueil national et les tenait dans une véritable servitude; ils savaient qu'une nécessité

impérieuse avait forcé leur roi à s'allier avec lui.

Les Autrichiens, après avoir lutté vingt ans contre la France, rougissaient d'être rangés parmi ses auxiliaires et en murmuraient hautement. La politique, qui fait taire les passions, avait dicté les résolutions de leur cabinet, ainsi que la suite le prouva.

Les militaires des autres nations ne déguisaient pas leur mécontentement ; mais lorsque des troupes sont disciplinées, elles font leur devoir, quelle que soit l'opinion qui les anime.

Après être resté quatre jours à Kœnigsberg, pendant lesquels il passa des troupes en revue et termina ses dispositions pour porter la guerre en Russie, Napoléon, marchant avec le centre de son armée, remonta la Prégel, passa à Insterbourg, à Gumbinnen, et arriva le 21 juin à Wilkowisky (*a*), d'où il adressa à l'armée la proclamation suivante :

« De notre quartier général de Wilkowisky,
» le 22 juin 1812.

» Soldats, la seconde guerre de Pologne est » commencée ; la première s'est terminée à

(*a*) Napoléon arriva à Insterbourg le 17, jour de son départ de Kœnigsberg, et en repartit le 18 ; arriva à Gumbinnen le

» Friedland et à Tilsit : à Tilsit, la Russie a » juré éternelle alliance à la France et guerre » à l'Angleterre ; elle viole aujourd'hui ses ser- » mens ; elle ne veut donner aucune explication » de son étrange conduite que les aigles fran- » çaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là » nos alliés à sa discrétion. La Russie est en- » traînée par la fatalité ! Ses destins doivent » s'accomplir ! Nous croirait-elle dégénérés ? » ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz ? » Elle nous place entre le déshonneur et la » guerre : le choix ne saurait être douteux ; » marchons donc en avant ! passons le Niémen ! » portons la guerre sur son territoire ! La se- » conde guerre de Pologne sera glorieuse aux » armes françaises comme la première ; mais la » paix que nous conclurons portera avec elle » sa garantie, et mettra un terme à cette or- » gueilleuse influence que la Russie a exercée » depuis cinquante ans sur les affaires de l'Eu- » rope. »

Cette proclamation, pleine de jactance et sur un ton prophétique qui annonçait un homme entièrement aveuglé par la fortune, tint lieu de déclaration de guerre. Tous les corps qui com-

18, et en repartit le 21 pour se rendre à Wilkowisky, où il arriva le jour même.

posaient l'armée continuèrent à marcher vers la frontière de Russie (*a*). Napoléon se porta sur Kowno ; il avait avec lui la garde impériale, les corps de Davout, Oudinot et Ney (1er, 2e et 3e), et ceux de cavalerie de Nansouty et Montbrun (1er et 2e); Murat, qui commandait toute la cavalerie de l'armée, marchait avec ces deux corps et en dirigeait les mouvemens : Eugène se portait avec le corps de Saint-Cyr (6e), celui de Grouchy (3e de cavalerie), et le 4e qu'il commandait immédiatement, par Marienpol sur Pilony.

Jérôme réunissait sous son commandement les corps de Poniatowski, Reynier et Vandame (5e, 7e et 8e), et le corps de cavalerie de Latour Maubourg (4e). Il dirigeait Reynier par Brock et Tikoczin sur Bialistock, et avec les trois autres corps il se portait par Nowogrod et Augustowo sur Grodno (*b*).

(*a*) A la fin de l'ouvrage on trouvera un tableau présentant la force et la composition des différens corps de l'armée française, et un autre tableau des généraux commandant les corps d'armée et les divisions.

(*b*) La grande route de Nowogrod à Grodno passe à Bialistock, mais elle pénètre sur le territoire russe peu avant cette ville, et il entrait dans les desseins de Napoléon que Jérôme commençât à pénétrer sur ce territoire à Grodno, ville qui est située sur la frontière ; ce fut ce qui força Jérôme à se jeter sur sa gauche.

A l'extrême droite, le corps de Schwartzenberg (autrichien) se dirigeait par Lemberg et Lublin sur Drogiczin, afin de pénétrer dans le midi de la Lithuanie; et à l'extrême gauche était celui de Macdonald (10e), encore cantonné à Tilsit et dans les environs.

Jamais invasion dans les tems modernes n'avait été entreprise avec des forces aussi considérables; elles s'élevaient à quatre cent soixante et dix-sept mille combattans, dont quatre-vingt mille de cavalerie (*a*). Les troupes, disciplinées et aguerries, avaient la plus belle tenue; mais on a vu, par les détails dans lesquels je suis entré, que l'armée était appesantie par une grande quantité de voitures. Indépendamment des forces dont je viens de faire l'énumération, de nombreux régimens de recrues (*b*) étaient en marche pour rejoindre l'armée, afin de réparer ses pertes. Victor atteignait la Vistule avec le neu-

(*a*) Cette évaluation est celle de la force des troupes qui ont pénétré sur le territoire russe au commencement des hostilités. Elle ne comprend point les troupes attachées à l'état-major général, ni celles des grands parcs de l'artillerie, du génie et des équipages militaires.

(*b*) On avait donné à ces régimens le nom de régimens de marche; les recrues dont ils étaient composés appartenaient à différens régimens, mais d'un même corps d'armée. Les officiers qui les commandaient appartenaient aussi à ces régimens.

vième corps, et Augereau, dont le quartier général était à Berlin, organisait le onzième corps, destiné à maintenir la tranquillité dans le nord de l'Allemagne, et à s'opposer aux descentes si l'ennemi tentait d'en effectuer.

L'infanterie arriva en bon ordre sur la frontière de Russie, et n'avait laissé que très-peu de monde en arrière. La cavalerie et l'artillerie souffrirent davantage; l'avoine, le foin, l'herbe des prairies avaient été bientôt épuisés sur le passage de l'armée, et l'on avait été contraint, quelques journées avant que de franchir le Niémen, de couper les grains encore verds pour suppléer aux fourrages; aussi arriva-t-on à ce fleuve avec des chevaux fatigués, quoiqu'on eût remplacé aux dépens des habitans ceux que l'on avait perdus.

Les maréchaux commandant les corps d'armée, dans la crainte de manquer de vivres en Russie, avaient commencé dès leur entrée sur le territoire du grand-duché de Varsovie, à frapper des réquisitions de denrées, de chevaux, de bestiaux, de voitures. La vieille Prusse, où passa la plus grande partie de l'armée, souffrit encore davantage; elle fut traitée aussi durement qu'un pays ennemi. Indépendamment des réquisitions qu'on y leva, le manque de maga-

sins força les corps d'armée, qui tous marchaient en masse, à vivre en partie de maraude, et l'on sait que le pillage en est une suite ordinaire. Déjà l'on pouvait prévoir que le désordre serait plus grand encore dans cette campagne que dans les précédentes. Le séjour prolongé de l'armée française dans la vieille Prusse, en 1807, lui fit moins de mal que ce seul passage.

Avant que d'atteindre le Niémen, chaque régiment s'était procuré, par violence et par voie de réquisition, un troupeau et des voitures chargées de vivres, conduites par des paysans. La promesse donnée que les voitures ne franchiraient pas le fleuve avait aidé à se les procurer, et avait retenu leurs conducteurs; mais aussitôt qu'ils surent qu'on leur manquait de parole, ils s'enfuirent pour retourner dans leurs foyers. Ces malheureux, ne pouvant réclamer ni vivres ni logement, furent obligés pendant leur route de demander l'aumône et de bivouaquer; leur fuite força à désigner des soldats pour les remplacer, ce qui diminua d'autant le nombre des combattans.

Napoléon quitta Wilkowisky dans la nuit du 22 au 23, et vint établir son quartier général au hameau de Nogarisky, situé à droite de la route de Kowno, à une lieue et demie de cette ville

il était encore nuit lorsqu'il y arriva. Au point du jour il monta à cheval pour se rendre aux avant-postes, mit pour se déguiser une capote bleue et un bonnet polonais, puis, accompagné seulement d'un général du génie, il parcourut la rive gauche du Niémen dans les environs de Kowno, et ordonna aussitôt après la construction de trois ponts environ à une demi-lieue au dessus du village d'Alexioten, qui est situé vis-à-vis de cette ville. Les travaux ne devaient commencer qu'à la nuit pour en cacher le plus longtems possible la connaissance à l'ennemi. Les corps de Davout, Oudinot et Murat étaient campés à peu de distance du Niémen, de manière toutefois à n'être point aperçus de la rive droite. Davout, qui devait passer le premier, était le plus rapproché du fleuve; la garde occupait les environs de Nogarisky; Ney, ceux de Pilony, d'où il devait se rendre par Poniémen au point de passage; Grouchy était à Marienpol, on lui envoya l'ordre de rejoindre Murat; Eugène à Kalwary; il devait se diriger avec ses deux corps sur Pilony, y faire jeter un pont et y passer le fleuve (*a*).

(*a*) Napoléon, dans les derniers jours de mai et pendant le mois de juin, avait fait reconnaître la frontière de Russie depuis la Gallicie, jusqu'à la Baltique par deux de ses capitaines

A deux heures de l'après-midi, Napoléon monta de nouveau à cheval, et, suivi d'un nombreux état-major, il passa en revue plusieurs des corps réunis dans le voisinage du fleuve; de retour à son quartier-général, il ne s'y arrêta que pour dîner, en repartit à neuf heures du soir avec sa suite, se rendit au Niémen et fit commencer la construction des ponts. La guerre qu'il entreprenait lui causait une joie qui se peignit vivement sur son visage pendant cette journée. Trois compagnies de voltigeurs, ayant été jetées sur la rive droite, chassèrent quelques partis de cavalerie légère qui l'occupaient; l'ennemi ne parut point pour inquiéter les travaux; à minuit ils étaient terminés, et l'armée commença aussitôt à pénétrer sur le territoire russe.

Macdonald, le même jour, passait le Niémen à Tilsit; Jérôme et Schwartzenberg ne devaient pénétrer en Russie que quelques jours plus tard; Eugène restait momentanément en observation sur la rive gauche du Niémen, dans les environs de Pilony.

L'armée russe était alors dispersée depuis la

d'ordonnance. L'un d'eux avait été chargé de lui désigner, entre Preen et Kowno, les points où l'on pouvait le plus facilement passer le Niémen; il lui en avait désigné trois, parmi lesquels se trouvaient les deux dont il fit choix.

mer Baltique jusqu'à la Gallicie ; elle était partagée en trois armées désignées par les noms de première armée de l'ouest, deuxième armée de l'ouest et armée de réserve (*a*). La première gardait tout le pays depuis la Baltique jusqu'à Lida ; elle était composée de la garde (5e corps, sous les ordres du grand-duc Constantin), qui était cantonnée à Wilna et dans les environs ; du corps de Wittgenstein (1er), qui occupait Rossiena et Keidany ; du corps de Bagawout (2e), placé près de Kowno, sur la rive droite

(*a*) A la fin de l'ouvrage on trouvera un tableau présentant la force et la composition des différens corps de l'armée russe opposée à Napoléon. Les corps d'infanterie portant la dénomination de divisions n'étaient que de six à huit mille hommes, et les corps d'armée étaient ordinairement composés de deux divisions ; ainsi ils étaient à peu près de la force des corps qui portaient le nom de division dans l'armée française. La même observation s'applique à la dénomination des corps de cavalerie. Si l'on ne faisait point attention à ces différences, on serait souvent induit en erreur sur la force respective des combattans.

Voici une situation sommaire de la totalité de l'armée russe au commencement des hostilités :

	hommes.
Troupes disponibles.	500,000
Recrues dans les dépôts.	120,000
Ecrivains, valets d'armée, ouvriers, etc.	70,000
Troupes irrégulières gardant les frontières de l'Asie.	100,000
Troupes de garnison (invalides ou à peu près). . .	60,000
Malades aux hôpitaux et autres absens.	50,000
Total.	900,000

de la Wilia ; du corps de Schouwalof (4e), qui était à Nowoi-Troki ; de celui de Tutchkof (3e), placé entre cette dernière ville et Lida, et du corps de Doctorof (6e), qui occupait le pays entre Lida et Grodno. Les premier, deuxième et troisième corps de cavalerie étaient attachés à cette armée ; Barklay la commandait en chef. La seconde, commandée par Bagration, était composée du corps de troupes irrégulières de Platof, placé près de Grodno, et des corps de Raiewsky, Barasdin (7e et 8e), et de la division Woronzof de grenadiers réunis, placés dans les environs de Wolkowisk ; les quatrième, cinquième et sixième corps de cavalerie étaient attachés à cette armée ; enfin Tormassof occupait la Wolhinie avec l'armée de réserve. La totalité de ces troupes pouvait s'élever à deux cent trente-neuf mille six cents hommes, parmi lesquels on comptait environ dix-neuf mille Kosaques ou Tatars. Cette énumération ne comprend point les garnisons de Riga, de Dünabourg et un corps en observation à Mozyr, formant un total de quarante et un mille hommes de différentes armes ; ces troupes ne furent utilisées que plus tard ; on n'osait les déplacer avant que de savoir sur quel point pénétrerait Napoléon.

Alexandre commandait en chef son armée ; les membres de son conseil qui avaient le plus d'influence se disputaient l'honneur difficile de le guider dans la conduite de cette guerre ; ils proposaient continuellement de nouveaux plans de défense, on n'en adoptait aucun. L'état de perplexité et d'irrésolution du monarque était une suite naturelle de la situation critique dans laquelle il se trouvait ; il allait lutter contre une armée long-tems victorieuse, remplie d'ailleurs du sentiment de sa supériorité : comment lui résister lorsqu'elle avait un nombre presque double de combattans? Enfin la vaste frontière par laquelle on pouvait l'attaquer était entièrement ouverte.

Les moyens de défense à employer étaient de dévaster en se retirant les pays par lesquels se dirigerait Napoléon, de gêner ses communications en répandant sur ses derrières une nuée de cette cavalerie légère que les Russes peuvent se procurer en si grande quantité, et de nationaliser la guerre, à l'exemple de l'Espagne. Les deux derniers de ces moyens étaient impratiquables dans les provinces qui allaient devenir le théâtre de la guerre, parce qu'ayant été démembrées du royaume de Pologne, elles désiraient recouvrer leur indépendance, et n'at-

tendaient que l'arrivée des Français pour se tourner contre les Russes. Il semble donc que la seule voie de salut qui restât à Alexandre était de se retirer en dévastant le pays jusque dans ses anciennes provinces, pour y déployer dans son entier le genre de défense dont je viens de parler; c'est à quoi il ne pouvait se résoudre; mais l'impérieuse nécessité le força à suivre une partie de ce plan. Je dois ajouter que ce monarque, dans le doute si la guerre éclaterait, et croyant l'armée française beaucoup moins nombreuse qu'elle ne l'était réellement, n'avait point fait les préparatifs de défense qui auraient été nécessaires pour résister à la redoutable invasion dont il était menacé (*a*).

Napoléon avait gardé un secret si profond sur ses desseins, et avait marché avec tant de rapidité que les habitans des rives du Niémen furent surpris de son arrivée. Les Russes n'étaient pas mieux informés; la guerre leur semblait inévitable; mais ils pensaient que Napo-

(*a*) On peut remarquer qu'on n'avait attaché à l'armée russe qu'un petit nombre de Kosaques, quoiqu'on eût pu s'en procurer facilement un nombre quadruple, et quoique cette troupe soit très-utile dans les vastes plaines de l'occident de l'Europe, surtout pour la guerre défensive.

léon la déclarerait avant que de commencer les hostilités. Trop inférieurs en nombre, ils ne pouvaient le combattre en bataille rangée sans s'exposer à une perte certaine. Dans la surprise que leur causa son entrée sur leur territoire, ils se retirèrent sur tous les points sans presque lui opposer de résistance, et avec beaucoup d'ordre et de bonheur.

Kowno n'était occupé que par quelques Kosaques; les premières troupes qui passèrent le Niémen s'en emparèrent : cette ville pauvre et peu peuplée était importante par sa position; elle est située au confluent du Niémen et de la Wilia, et l'on y trouve trois routes qui conduisent à Wilna; par la principale, on comptait vingt-trois de nos lieues (*a*); elle laisse la Wilia à gauche : les deux autres, plus longues, côtoient cette rivière. Napoléon dirigea Murat et Davout sur Wilna par la première route, Ney suivit celle qui borde la rive gauche de la Wilia, et Oudinot, après avoir traversé cette rivière (*b*), fut dirigé sur Janowo avec deux de ses divisions

(*a*) La lieue dont il sera toujours question dans cet ouvrage est celle de vingt-cinq au degré, qui contient deux mille deux cent quatre-vingts toises.

(*b*) Le pont qui existait sur la Wilia avait été brûlé par les Russes; on le rétablit dans la nuit du 24 au 25.

et une brigade de cavalerie légère, tandis que Legrand, avec sa division, la division Doumerc (*a*) (de cuirassiers) et une brigade de cavalerie légère, se portait sur Bobty. Tous ces corps pouvaient se réunir en peu de tems, si l'ennemi se décidait à en venir aux mains. Le passage fut terminé le 25 juin, et le 26, Napoléon marchant avec sa garde, ayant devant lui Murat, qui faisait l'avant-garde avec la cavalerie, et Davout qui le suivait immédiatement, se dirigea à marches forcées sur Wilna par la route principale. Les Russes ne lui opposant pas de résistance, il arriva le 27, à peu de distance de cette capitale, et le 28 au matin, à la suite de quelques affaires d'avant-garde qui retardèrent peu sa marche, il y fit son entrée aux acclamations d'un peuple qui le considérait comme son libérateur; il n'était accompagné que de Murat, de Davout et de sa garde; il avait donné de nouvelles directions aux corps d'Oudinot et de Ney aussitôt qu'il eut acquis la certitude de ne pas livrer bataille avant Wilna. Cette ville fut respectée; elle devait être d'une grande utilité; on donna pour la préserver du pillage des ordres

(*a*) La division Doumerc, qui appartenait au troisième corps des réserves de cavalerie, resta pendant toute la campagne sous les ordres d'Oudinot.

sévères qui n'empêchèrent pourtant point que les faubourgs ne souffrissent beaucoup.

Les Russes, après avoir détruit les magasins qu'ils avaient dans Wilna, repassèrent la Wilia et brûlèrent le pont. Barklay se retirait sur Swentziany avec les troupes immédiatement sous ses ordres par les deux routes qui côtoient la Wilia.

On s'occupa sans délai de rétablir le pont et d'en construire un second; ces travaux furent terminés dans la journée même, et Napoléon envoya aussitôt Murat à la poursuite de Barklay, après avoir réuni à sa cavalerie trois divisions du corps de Davout. Murat, avec sa cavalerie, occupait les deux routes de Swentziany; son infanterie suivait celle qui côtoie la rive gauche de la Wilia.

Alexandre transporta son quartier général à Drissa, petite ville située sur la rive droite de la Dwina, en face de laquelle était un vaste camp retranché, destiné à recevoir l'armée russe.

La route que suivit Napoléon depuis Kowno est très-sauvage, et presque toujours bordée de bois. La lisière en était quelquefois cultivée; mais on s'apercevait à la quantité de souches charbonnées dont les champs étaient parsemés qu'ils n'avaient été défrichés que depuis peu de

tems. En s'enfonçant dans les terres, le pays était moins sauvage et plus habité. Une partie des troupes parcourut en trois jours la distance entre Kowno et Wilna, quoique la route sabloneuse et coupée de ravins fut très-pénible, particulièrement pour les voitures. L'armée bivouaqua, ainsi qu'il arrive presque toujours quand on marche en masse et surtout en présence de l'ennemi.

Le 29, le tems, qui avait été beau jusqu'alors, changea tout à coup; une pluie très-abondante, et qui s'étendit sur toute la Lithuanie, tomba sans interruption pendant cinq jours; la garde seule était logée dans Wilna, les autres corps étaient en marche ou bivouaqués. Les chemins, généralement mauvais dans un pays couvert de bois et de marais, ne sont pas entretenus; ils suffisent aux besoins des habitans, parce que l'hiver ils sont excellens pour leurs traîneaux, et l'été passables pour leurs voitures légères; mais pendant les dégels ils deviennent très-mauvais, et sont très-peu fréquentés. La pluie extraordinaire qui survint alors produisit l'effet d'un dégel; l'énorme quantité de nos voitures et leur pesanteur acheva de rendre les chemins impraticables. Tous les corps en marche furent retardés, le soldat souffrit beaucoup,

quantité de chevaux périrent : on trouvait sur la seule route de Wilna plus de dix mille de leurs cadavres, qui y répandaient l'infection. Quelques soldats succombèrent aussi ; un plus grand nombre vint encombrer les hôpitaux qu'on se hâta d'établir (*a*). L'ennemi eût attaqué avec avantage s'il eût eu assez de forces pour le tenter ; mais trop faible, il continuait à se retirer.

Dans ces premières journées de l'invasion, Napoléon fit annoncer aux paysans qu'il leur apportait la liberté (*b*) ; il entendait sans doute celle qu'on prétendait avoir donnée aux habitans du grand-duché de Varsovie depuis que cette province avait été enlevée à la Prusse ; mais ces malheureux, qui n'avaient jamais vu que commander en maître, et ne savaient qu'obéir en esclaves, ne distinguaient pas la liberté de la licence. Dans plusieurs endroits ils pillèrent leurs seigneurs ; dans d'autres, ils refusèrent de leur obéir, et les mirent ainsi dans l'impossibilité d'acquitter les réquisitions

(*a*) Les hôpitaux manquèrent de tout pendant les premiers jours à cause du grand nombre des malades et de la difficulté de trouver en Pologne ce qui est nécessaire pour ces sortes d'établissemens.

(*b*) Pendant une halte que Napoléon avait faite entre Evé et Wilna, il s'était fait amener un paysan et lui avait fait dire par son interprète qu'il venait pour leur rendre la liberté.

qu'on leur demandait. Napoléon, vivement intéressé à ménager la noblesse, et au maintien de l'ordre, fit prêter main-forte aux seigneurs, et cessa de parler de liberté aux paysans : l'espoir qu'il avait donné d'abord à ces derniers n'en indisposa pas moins la noblesse, qui se vit un moment exposée à tous les dangers d'un mouvement populaire ; mais ce qui changea bientôt l'esprit de toutes les classes à son égard, fut la dévastation du pays ; les paysans surtout, cruellement maltraités, trompés dans l'espoir qu'ils avaient conçu, lui devinrent entièrement contraires.

Lorsque Alexandre apprit que Napoléon franchissait le Niémen, il assistait à un bal que donnait le général Beningsen dans son château de Zacrett, à une demi-lieue de Wilna ; le bal fut aussitôt interrompu (*a*), et le lendemain (24 juin), ce monarque, prévoyant qu'il conserverait difficilement la Lithuanie, ordonna de faire établir des magasins de vivres dans les villes de

(*a*) Le jour où l'on s'empara de Wilna, des troupes pénétrèrent dans le château où Beningsen avait reçu l'empereur de Russie ; elles le trouvèrent abandonné, mais il semblait que le bal n'avait été interrompu que depuis quelques instans, car, dans la confusion qui suivit la nouvelle de l'arrivée des Français, on n'avait eu le tems de rien emporter ; tout fut pillé, brisé, bouleversé.

Witepsk, Vélikiluki, Ostrow et Pskow, et en même tems de mettre en état de guerre les provinces de Witepsk et de Mohilof. Le jour suivant il publia une proclamation qui, par sa modération, forme avec celle de Napoléon un contraste remarquable ; elle était conçue en ces termes :

« Wilna, le 25 juin 1812.

« Depuis long-tems nous avions remarqué de » la part de l'empereur des Français des pro- » cédés hostiles envers la Russie ; mais nous » avions toujours espéré les éloigner par des » moyens concilians et pacifiques. Enfin, voyant » le renouvellement continuel d'offenses évi- » dentes, malgré notre désir de conserver la » tranquillité, nous avons été contraints de com- » pléter et de rassembler nos armées ; mais en- » core alors nous nous flattions de parvenir à » une réconciliation en restant aux frontières » de notre empire, sans violer l'état de paix, » et seulement prêts à nous défendre. Tous ces » moyens concilians et pacifiques ne purent » conserver le repos que nous désirions. L'em- » pereur des Français, en attaquant subitement » notre armée à Kowno, a le premier déclaré » la guerre. Ainsi, voyant que rien ne peut le

» trouver accessible au désir de conserver la « paix, il ne nous reste plus, en invoquant à » notre secours le Tout-Puissant, témoin et dé- » fenseur de la vérité, qu'à opposer nos forces » aux forces de l'ennemi.

» Il n'est pas nécessaire de rappeler aux com- » mandans, aux chefs de corps et aux soldats » leur devoir et leur bravoure. Le sang des va- » leureux Slaves coule dans leurs veines. Guer- » riers, vous défendez la religion, la patrie et » la liberté! Je suis avec vous. Dieu est contre » l'agresseur. »

Dès le début de la campagne, on s'aperçut combien il était difficile de faire une guerre d'invasion, avec une nombreuse armée, dans un pays peu peuplé, où le paysan esclave n'a que le strict nécessaire, et ne peut se procurer de nouvelles provisions quand on a épuisé les siennes.

La grande quantité de voitures, formant encombrement à tous les ponts, occasionait des retards qui ajoutaient beaucoup aux fatigues des marches.

On allait souvent chercher fort loin le vert dont on nourrissait les chevaux; cette corvée était surtout pénible pour les soldats du train d'artillerie et des équipages, qui ont deux chevaux à soigner, et qui emploient ordinairement

plus de tems que les cavaliers à parcourir la même distance.

Le nombre des combattans et la rapidité des marches s'opposaient à ce qu'on fît des distributions ; les convois de vivres qui suivaient l'armée étaient en arrière de plusieurs journées, et d'ailleurs ils auraient été insuffisans. Les régimens pouvaient à peine faire suivre leurs troupeaux et leurs voitures particulières ; aussi faisait-on porter au soldat pour plusieurs jours de vivres. Lorsqu'un régiment était sur le point d'en manquer, il envoyait un détachement à la maraude ; ce détachement, obligé de s'enfoncer dans les terres pour trouver des villages neufs (*a*), éprouvait de grandes fatigues, et ne parvenait souvent à rejoindre qu'au bout de quelques jours. Cette manière pénible et incertaine d'exister produisit de funestes effets ; beaucoup de soldats tombèrent malades : beaucoup d'autres, ne pouvant suivre, poussés par la faim, se jetèrent dans les campagnes ; un plus grand nombre encore s'y répandit pour piller et pour éviter les privations, les fatigues et les dangers de la guerre. La plupart, au lieu

(*a*) Cette locution, que l'usage a en quelque sorte consacrée, me semble très-heureuse pour exprimer qu'un village n'avait point encore souffert de la présence des troupes.

de rejoindre leurs corps, se réunissaient par bandes, se choisissaient des chefs et se cantonnaient dans les villages et dans les châteaux, où ils se gardaient militairement. Ce désordre porta un coup sensible à la discipline ; mais il en résulta d'autres maux encore ; l'armée éprouva une grande diminution, et cette quantité de traîneurs qu'elle laissait en arrière lui ôtait, en dévastant le pays, des ressources précieuses. Les villages et les châteaux situés sur la route éprouvaient le même sort ; le soldat ne se contentait pas d'y prendre ce qui était nécessaire à sa subsistance, il maltraitait l'habitant, s'emparait de tout ce dont il pouvait tirer quelque avantage, et brisait ce qu'il ne pouvait emporter : il semblait que la dévastation fût un adoucissement à ses maux. On eût sans doute pu l'empêcher de se porter à d'aussi grands excès en faisant quelques exemples, ainsi que cela se pratique ordinairement ; néanmoins, dans la position où l'on se trouvait, on n'aurait jamais pu le contenir entièrement, parce que, ne recevant pas de distributions, et l'habitant ne pouvant le nourrir, il était obligé de fouiller les maisons pour y chercher des vivres. Telle fut la manière dont nous traitâmes les Lithuaniens, qui nous avaient attendus comme leurs libérateurs.

La fuite des fonctionnaires publics, la pénurie de fourrages occasionée par l'aridité de l'année qui venait de s'écouler et l'époque à laquelle Napoléon avait commencé les hostilités, furent autant de circonstances qui augmentèrent les difficultés de cette guerre. La rigueur du climat ne lui permettait pas de pénétrer en Russie au commencement de l'hiver, comme il avait fait en Autriche et en Prusse; mais s'il eût commencé les hostilités en mai, il aurait gagné deux mois pour ses opérations, et trouvé plus de ressources pour alimenter son armée.

L'intention de Napoléon était de continuer ses mouvemens avec la même rapidité; la pluie dont l'armée avait été accablée, réunie à la fatigue d'une marche rapide, le forcèrent à s'arrêter. Peu de soldats auraient pu suivre leurs drapeaux, et il fallait compléter l'attelage des batteries; on remplit ce dernier objet en prenant les meilleurs chevaux des voitures de vivres et des parcs de réserve d'artillerie, et pourtant on fut obligé de laisser du canon à Wilna. Le repos fut très-court et les opérations recommencèrent bientôt avec une nouvelle vigueur; mais Napoléon crut nécessaire de prolonger son séjour dans cette capitale : il s'y occupa à réorganiser l'administration en Lithuanie et à

tirer parti de la haine qui animait les peuples de cette province contre les Russes ; il créa un gouvernement provisoire, à la tête duquel il mit sept des principaux seigneurs lithuaniens ; un commissaire impérial servait d'intermédiaire entre ce gouvernement et Napoléon ; il divisa la province en quatre intendances (*a*), qui furent elles-mêmes divisées en sous-préfectures ; les intendans étaient Français, les sous-préfets furent choisis parmi les nationaux ; il ordonna la formation d'une gendarmerie et celle de six régimens d'infanterie et de cinq de cavalerie, dont un, composé de gentilshommes, devait faire partie de sa garde ; il nommait aux principaux emplois, le gouvernement provisoire nommait aux autres. L'état de détresse dans lequel la guerre réduisait cette malheureuse contrée ne lui aurait pas permis de donner un plus grand nombre de troupes.

Napoléon avait avec lui Maret, duc de Bassano, son ministre des relations extérieures, et le comte Daru, son ministre secrétaire d'état ; ce dernier, d'après la nature de ses fonctions, était destiné à le suivre pendant toute la cam-

(*a*) Ces intendances étaient Wilna, Grodno, Minsk et Bialystock ; depuis l'on en créa de nouvelles, à mesure que les conquêtes de l'armée s'étendirent.

pagne. Maret paraissait posséder alors toute sa confiance (*a*). On savait que le rétablissement de la Pologne était une des vues politiques auxquelles ce ministre était le plus attaché ; cette grande mesure semblait d'ailleurs commandée par l'intérêt de Napoléon ; on s'attendait donc à la lui voir prendre. Maret était resté à Kœnigsberg lorsque Napoléon quitta cette capitale ; il le rejoignit à Kowno et arriva quelques jours après lui à Wilna. Il traînait à sa suite les ambassadeurs et chargés d'affaires des différentes puissances alliées de Napoléon. Ce conquérant pouvait ainsi mener de front les négociations et les armes. Il voulait se servir de Maret sous l'un et l'autre rapport, d'une part en traitant avec les ambassadeurs et en leur faisant envisager les événemens sous le point de vue qui convenait à sa politique, de l'autre comme centre de communications entre le grand quartier général, qui devait bientôt quitter Wilna, et les corps d'armée qui opéraient isolément. Les généraux commandant les corps d'armée détachés devaient communiquer à Maret les ordres qu'ils recevraient directement, et même

(*a*) On remarqua, ce qui était contre l'usage, qu'à Kœnigsberg Napoléon se fit accompagner aux revues de troupes par ce ministre.

obéir à ceux que dans des cas d'urgence il jugerait convenable de leur donner. Ce ministre avait donc reçu des pouvoirs tels que Napoléon n'en avait jusqu'alors accordé de semblables à personne dans des circonstances aussi importantes.

Les premiers actes du gouvernement provisoire lithuanien furent trois proclamations ; par la première il annonçait son installation : la deuxième était adressée au clergé pour l'engager à solliciter la protection divine ; la troisième aux Lithuaniens qui servaient dans l'armée russe, pour les engager à se ranger sous les drapeaux de la patrie. Ce gouvernement s'occupa ensuite d'exécuter les ordres de Napoléon et d'adoucir les maux que la guerre faisait peser sur le pays. Le plan que je me suis tracé ne comporte pas de plus amples détails sur cette matière ; je me contenterai d'ajouter qu'on acheva l'organisation du pays, en imitant presqu'en toutes choses celle de la France.

Pendant que Napoléon se livrait à ces occupations, il ordonnait de construire un vaste camp retranché sur la rive droite de la Wilia, vis-à-vis de Wilna ; mais ces travaux sans but raisonnable furent bientôt abandonnés. On donna de la suite à ceux qu'il faisait exécuter

pour mettre Kowno à l'abri d'un coup de main. Cette ville était son principal entrepôt de vivres; ils y arrivaient par eau (*a*), moyen précieux, vu l'épuisement des pays qu'avait parcourus l'armée; de là on les conduisait à Wilna sur des allèges, qui peuvent remonter la Wilia jusqu'à cette ville.

Les soins que Napoléon donnait à ses nouvelles conquêtes ne l'empêchaient pas de s'occuper de son armée; il dirigeait de Wilna les mouvemens de tous les corps, et inspectait toutes les troupes qui passaient par cette ville. Un grand nombre de chevaux étaient épuisés; il les fit cantonner afin de les rétablir, et ordonna que le canon qu'on n'avait pu emmener rejoindrait à mesure qu'on pourrait réunir assez de chevaux pour l'atteler; il ordonna aussi que les parcs d'artillerie qui n'avaient pas de chevaux seraient attelés de bœufs et marcheraient par petits convois. Ce fut au milieu de ces occupations qu'une députation de la confé-

(*a*) Le Niémen communiquait avec la Vistule par le canal Frédéric, la Deine, la Prégel et le Frisch-Haff; la Vistule avec l'Oder par la Brah, le canal de Bromberg, la Netze et la Wartha; l'Oder avec l'Elbe par le canal Finow et la Havel: cette dernière rivière reçoit la Sprée, qui passe à Berlin. Ainsi une communication par eau conduisait de Kowno jusque dans le cœur de l'Allemagne.

dération polonaise vint le trouver. Cette circonstance m'oblige à faire connaître ce qui s'était passé dans le grand-duché de Varsovie.

Peu avant le commencement des hostilités une diète y avait été convoquée ; elle s'ouvrit le 26 juin, et, après s'être constituée en confédération générale de la Pologne, elle proclama le rétablissement de ce royaume ; elle invita tous les Polonais à se confédérer ; elle somma ceux qui servaient la Russie d'abandonner son service. Le roi de Saxe adhéra à la confédération, quoique, selon toutes les apparences, le rétablissement du royaume de Pologne dût le priver de la souveraineté du grand-duché ; mais, à cette époque, les alliés de Napoléon allaient au devant de ses désirs, et les opérations de la diète, dirigées en quelque sorte par son ambassadeur, pouvaient être considérées comme son ouvrage.

La députation, en lui présentant l'acte de confédération (14 juillet), remit sous ses yeux l'infamie des moyens employés pour démembrer la la Pologne ; lui exposa les droits des Polonais comme nation, les résolutions que la confédération avait prises ; enfin, que son intérêt et sa gloire demandaient également le rétablissement de la Pologne ; et pour ne négliger aucun des moyens qui pouvaient le disposer à leur être

favorable, elle lui adressait des louanges excessives. Sa position était embarrassante ; de grands intérêts l'engageaient à favoriser le soulèvement des provinces polonaises échues à la Russie, mais s'opposaient à ce qu'il autorisât celui des provinces qui étaient sous la domination de l'Autriche, et il aurait inspiré à cette puissance les craintes les plus vives s'il eût proclamé le rétablissement de la Pologne. Il crut donc qu'il devait ajourner cette grande mesure, et répondit à la députation qu'il applaudissait à tout ce qu'ils avaient fait, qu'il autorisait leurs efforts, qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour seconder leurs résolutions ; mais qu'il ne pouvait autoriser que l'on troublât la possession de la partie de Pologne que possédait l'Autriche. « Que la Lithuanie, leur dit-il, la Samogitie, » Witepsk, Polotzk, Mohilow, la Wolhinie, » l'Ukraine, la Podolie, soient animés du même » esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et » la Providence couronnera par le succès la » sainteté de votre cause ; elle récompensera ce » dévouement à votre patrie qui vous a rendus » si intéressans et vous a acquis tant de droits à » mon estime et à ma protection, sur laquelle » vous devez compter dans toutes les circons- » tances. »

Ainsi fut ajourné ce rétablissement du royaume de Pologne que les Polonais croyaient certain ; Napoléon l'avait fait proclamer par la diète pour nourrir l'enthousiasme des Polonais et exciter ceux qui étaient sous la domination russe à s'insurger, tandis que pour rassurer l'Autriche, il faisait une réponse tendant à prouver qu'il était étranger à cette résolution. Une ruse si grossière ne fit point de dupes, et le zèle des Polonais, trompés dans leur attente, se refroidit ; aussi, malgré la rapidité des succès de Napoléon, aucune des provinces russes qui avaient appartenu à l'ancienne Pologne, ne s'insurgea. On ne saurait cependant douter que son arrière pensée ne fût, s'il parvenait à dicter des lois à la Russie, de forcer l'Autriche à céder la Gallicie, pour rétablir le royaume de Pologne dans son intégrité.

Je ne puis m'empêcher de faire observer que lors de la paix que Napoléon conclut avec l'Autriche en 1809, il pouvait obtenir de cette puissance la Gallicie en lui laissant les provinces Illyriennes et lui accordant quelques indemnités en Italie. Dans cet état de choses les Polonais, au lieu de soixante mille hommes, en fournissaient cent vingt mille ; les provinces polonaises russes s'insurgeaient indubitablement ; Napoléon rétablissait la Pologne, lui donnait un roi, et se-

condé par ce royaume rendu à son ancienne splendeur, contraignait la Russie à subir sa loi.

Nous avons vu qu'Oudinot après le passage de la Wilia avait dirigé une partie de son corps sur Janowo, tandis que l'autre se portait sur Bobty. Macdonald dans le même tems se dirigeait sur Rossiena, et Ney continuait à suivre la route de Wilna qui côtoie la rive gauche de la Wilia. Ces mouvemens obligèrent Bagawout à se retirer précipitamment sur Szirwinty, d'où il devait se porter sur Wilna; mais cette ville étant tombée au pouvoir de Napoléon, il se dirigea sur Swentziany pour s'y réunir à Barklay.

Wittgenstein menacé par deux corps, dont chacun séparément était plus nombreux que le sien, se retira d'abord sur Wilkomir, d'où il voulait se porter sur Wilna; mais par suite du mouvement rétrograde de Barklay, il se retira par Maliaty et Rimszany sur Braslaw. Aussitôt qu'Oudinot eut été instruit de la retraite de Wittgenstein sur Wilkomir, il réunit son corps à Jeimy et se porta sur Deweltowo pour lui couper la retraite; mais il ne put y réussir; il atteignit seulement l'arrière-garde du général russe à Deweltowo (28 juin), ce qui donna lieu à un combat de peu d'importance, mais à la suite duquel Oudinot occupa Wilkomir.

Ney, étant parvenu à environ une journée de Wilna, changea tout à coup de direction, traversa la Wilia à la hauteur de Suderva (29 juin) et marcha sur Maliaty : dans cette position il pouvait appuyer Oudinot ou Murat selon la nécessité.

Murat, ainsi que nous l'avons vu, avait poursuivi Barklay, qui s'était retiré sur Swentziany, dans la direction de la Dwina (*a*) ; il eut près de ce bourg un engagement avec l'arrière-garde russe (3 juillet), et deux jours après ses avant-postes bordaient la Disna, petite rivière qui se jette dans la Dwina ; le général russe occupait l'autre rive.

Il restait à Davout deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie légère ; on y ajouta le corps de Grouchy, la division Valence de grosse cavalerie, une brigade de lanciers de la garde, enfin la division polonaise Claparède, qui était en arrière de quatre marches, mais qui devait le rejoindre. Avec ces forces réunies, qui s'élevaient à plus de quarante mille hommes, il se porta sur Minsk (30 juin). Il suivit la grande route jusqu'à Oszmiana ; mais Napoléon soupçonnant que Bagration et Platof chercheraient à la traverser pour se réunir à Barklay, et n'é-

(*a*) On se souvient qu'on avait mis sous les ordres de Murat trois divisions du premier corps.

tant point instruit de leur marche, ordonna à Davout de quitter la route de Minsk pour se jeter sur la droite, dans l'espérance qu'il les préviendrait. Ce général, après avoir passé par Wolojin (5 juillet) et fait faire de nombreuses reconnaissances sur la droite, se rendit directement à Minsk, par Rakow, afin d'y devancer Bagration et Platof dont il avait appris la jonction; il y arriva le 8 juillet, et s'y empara de magasins assez considérables, que les Russes surpris n'eurent pas le tems de détruire. Le jour même de son arrivée il y reçut des dépêches de Napoléon, qui mettait sous ses ordres Jérôme et les corps dont il avait le commandement.

Pendant que tous ces mouvemens s'opéraient en quelque sorte sous les yeux de Napoléon, Eugène resté jusqu'alors sur la rive gauche du Niémen, franchissait ce fleuve à Pilony avec ses deux corps (30 juin), laissait Saint-Cyr en observation à Anuszisky, et se dirigeait avec le quatrième corps sur Nowei-Troki. Après y avoir séjourné deux jours, il se porta (7 juillet) sur Rudniki; de là il se dirigea de sa personne avec sa cavalerie et une partie de son infanterie sur Deweniki, où il arriva le 10 juillet; sa cavalerie poussa le même jour jusqu'à Iwié. Napoléon avait ordonné ce mouvement afin de couper la

retraite de Bagration, soupçonnant que ce général devait prendre cette direction pour tâcher de se réunir à Barklay. Trompé dans ses espérances, il fit rétrograder Eugène sur Smorgoni, où se réunit tout le quatrième corps (12 juillet). Eugène quitta cette ville le 14 pour se diriger vers la Dwina, en passant par Wileika, Bérézino et Kamen. Les dernières pluies avaient rendu les chemins de traverse qu'il avait suivis de Nowoi-Troki à Smorgoni, presque impraticables pour les chevaux dans les endroits qui étaient marécageux; aussi en perdit-il beaucoup, surtout de ceux de l'artillerie.

Saint-Cyr, après être resté quelques jours à Anusziski, quitta ce village pour se porter par Nowoi-Troki, sur Wilna, où Napoléon passa son corps en revue (14 juillet), et delà par Glubokoé, vers la Dwina.

Jérôme avait occupé Grodno le 30 juin (*a*), à la suite d'une légère escarmouche avec les Kosaques, et Reynier s'était dirigé le même jour de Tikoczin sur Bialistock. Platof se retirait en toute hâte sur Wilna; mais, arrivé à Lida, il apprit l'occupation de cette capitale par les Français, ce qui le fit rétrograder sur Nowogrodeck,

(*a*) Napoléon avait compté que Jérôme entrerait à Grodno le 29 juin.

où il se réunit à Bagration. Doctorof, peu de jours après le commencement des hostilités, s'était mis en retraite pour se réunir à Barklay, qu'il croyait toujours maître de Wilna; la rencontre d'un parti de cavalerie française à Bol-Solezniki (30 juin) le tira de son erreur; il changea aussitôt de direction, et forçant de marche il devança Davout à Smorgoni, où il traversa la route de Wilna à Minsk; puis, franchissant la Wilia, il se dirigea sur Komai, petit village situé à une journée sur la droite de Swentziany, où était alors Barklay. Napoléon, instruit de ce mouvement, détacha du corps de Murat la cavalerie de Nansouty et la division Morand pour s'y opposer. L'extrême diligence de Doctorof le sauva; il avait déjà dépassé Michaliszki lorsque Nansouty y arriva; son arrière-garde, attaquée à Swir (3 juillet), fut culbutée, et presque tous ses équipages tombèrent au pouvoir des Français; mais malgré ce revers, il s'estima heureux d'être échappé avec aussi peu de perte à d'aussi grands dangers.

Aussitôt que Bagration eut acquis la certitude que Napoléon avait passé le Niémen, et se dirigeait rapidement sur Wilna, il se décida à se retirer sur Slonim. Son mouvement commença le 29 juin; le lendemain, il reçut de Bar-

klay l'ordre de se diriger, par Nowogrodek, sur Wileika, afin de se réunir à lui. Bagration arriva le 3 à Nowogrodek, couvert par Platof, qui se retirait également sur cette ville, et le 4, il passa le Niémen à Nikolaiew; mais ayant appris que Davout n'était qu'à une journée de Wolojin, village par lequel il devait passer pour se rendre à Wileika, il rétrograda sur Mir, d'où il se dirigea sur Nowoi-Swerjin (18 juillet), où passe la route de Slonim à Minsk. Il espérait pouvoir atteindre cette dernière ville avant Davout; mais en ayant reconnu l'impossibilité, il rétrograda sur Nieswij, où il séjourna les 9, 10 et 11 juillet.

Nous venons de voir que Jérôme était entré à Grodno le 30 juin. Latour-Maubourg, qui ouvrait la marche de son armée, en repartit le 4 juillet; et, après avoir passé le Niémen à Bielitza le 7, il atteignit Nowogrodek le 8. Poniatowski et Vandamme le suivaient. Pendant ce tems Reynier se dirigeait par Bialistock et Wolkowisk sur Nowogrodek; ainsi toute l'armée de Jérôme se trouva réunie sur la route de Grodno à Minsk (*a*). La division Rosnietzky (de cavalerie légère) marchait à l'avant-garde de Latour-Maubourg; le 9, elle eut en avant de

(*a*) Cette route est une partie de celle de Varsovie à Moskou.

Koréliczi un engagement de peu d'importance avec Platof, qui depuis sa jonction avec Bagration avait sous ses ordres, indépendamment de ses Kosaques, le corps de cavalerie de Wassiltchikof. Le lendemain (10 juillet), Rosnietzky, rempli de cette ardeur bouillante qui animait les Polonais, s'avanca inconsidérément au delà de Mir. Platof, favorisé par la disposion des lieux, avait embusqué toute la partie de son corps qui n'était point employée à l'arrière-garde ; il attaqua inopinément Rosnietzky, et le repoussa jusqu'à Mir, après lui avoir pris ou tué environ le quart de son monde. Ce léger succès n'avait d'importance que par l'effet moral qui en résultait; le but de Bagration était de ralentir la poursuite, et vainqueur ou vaincu, il fallait qu'il se retirât. Ce général, jugeant qu'il ne lui restait d'autres ressources que de gagner le Dnieper, se dirigea à grandes journées sur Bobruisk, place forte située sur la Bérézina, à quarante lieues au sud-est de Minsk, et au milieu d'une immense forêt presque inhabitée, qu'il fut contraint de traverser. Avant Romanowo, son arrière-garde eut à soutenir contre Rosnietzky un nouveau combat de cavalerie (14 juillet), à la suite duquel elle fut contrainte d'abandonner ce village. Ce combat fut le dernier entre l'avant-

garde de Latour-Maubourg et l'arrière-garde de Bagration.

A Nieswij, Jérôme reçut des dépêches dans lesquelles Napoléon se plaignait de la lenteur de sa marche et l'en réprimandait; bientôt après, Davout lui transmit l'ordre qui le mettait sous son commandement. Blessé du peu d'égard avec lequel le traitait son frère, il quitta brusquement l'armée (16 juillet) pour retourner dans sa capitale; Poniatowski lui succéda. Le huitième corps (westphalien) avait aussi changé de chef; Jérôme, peu avant son départ, en avait retiré le commandement à Vandamme, à la suite d'une altercation qu'il avait eue avec ce général. Tharreau (*a*) avait provisoirement remplacé Vandamme.

La forêt de Bobruisk commence peu après Slutzk; si l'armée entière s'y fût engagée, elle n'aurait pu y subsister; les corps qui la composaient prirent donc les directions suivantes: Tharreau partit le 16 juillet de Nieswij pour prendre, par Igumen et Minsk, la direction d'Orsza; Poniatowski partit de Romanow pour se diriger, par Igumen, sur Mohilow; Latour-Maubourg poussa jusqu'à Glusk, qu'il atteignit le 24 juillet,

(*a*) Le général Tharreau était le plus ancien des deux généraux de division du huitième corps.

et se dirigea de là sur Mohilow, en passant par Bérézino. Reynier, avec le septième corps, rétrograda sur Slomin, où il devait remplacer Schwartzenberg, auquel on envoyait l'ordre de marcher sur Minsk.

Le général autrichien avait dans les débuts de la campagne passé le Bug à Drogiczin (1er juillet), et s'était dirigé, par Prujany, sur Slonim, où il était alors avec la plus grande partie de ses troupes; il avait des postes le long de la Pina et de la Muchawetz, et s'étendait sur sa droite jusqu'à Pinsk, où il s'était emparé de magasins assez considérables. Tormassof, trop faible pour l'arrêter, s'était contenté d'observer sa marche; son corps dans l'origine ne devait être composé que de deux divisions d'infanterie, à peine réunies quand les hostilités commencèrent; mais deux autres divisions que Marcof organisait dans le même tems à Prujany, et qui étaient destinées à l'armée de Bagration, ayant été forcées par la retraite de ce général et l'arrivée de Schwartzenberg de se retirer en Wolhinie, furent mises sous les ordres de Tormassof. A ces quatre divisions d'infanterie, on avait réuni une nombreuse cavalerie et une artillerie proportionnée; ce qui porta le corps du général russe à plus de quarante mille hommes de troupes régu-

lières et à environ huit mille Kosaques ou Tatars. Pouvant alors prendre l'offensive, il quitta Lutzk (17 juillet), où il avait son quartier général, pour se porter en avant, dans la direction de Wolkowisk; son but était de menacer le grand-duché et d'inquiéter les derrières de l'armée française.

Reynier, ayant opéré à Slonim sa jonction avec Schwartzenberg (19 juillet), se dirigea sur Kobrin afin de s'opposer au mouvement de Tormassof, et envoya des détachemens pour relever ceux que les Autrichiens avaient sur la Muchawetz et la Pina, depuis Brezesc-litowski jusqu'à Pinsk. Napoléon, supposant qu'il suffirait d'opposer Reynier à Tormassof, avait ordonné à Schwartzenberg de se porter sur Minsk; mais ce général, craignant les suites du mouvement offensif de Tormassof, convaincu de l'impossibilité où était Reynier de l'arrêter, se décida à différer son départ; il instruisit donc Napoléon de l'état des choses et du changement que, dans l'intérêt de l'armée, il avait cru devoir apporter à l'exécution des ordres qu'il avait reçus. Napoléon, tout en approuvant la conduite du général autrichien, le prétendait dans l'erreur. « Il est difficile de comprendre, disait-il, que » l'ennemi ait employé de vieilles troupes à

» une diversion, lorsqu'il eût été si avantageux » pour lui de renforcer Bagration, qui s'est fait » battre à Mohilof par Davout. Il est donc pro- » bable que les divisions dont il est question ne » sont composées que de troisièmes bataillons, » comme ceux qui sont aux ordres du général » Essen, et dès lors ces deux divisions ne de- » vraient pas faire plus de huit à neuf mille » hommes de mauvaises troupes. » C'est ainsi que ce conquérant gâté par la fortune, et que la contrariété irritait, cherchait à se tromper lui-même; pour lui plaire, il fallait lui montrer les choses non pas telles qu'elles étaient, mais telles qu'il désirait qu'elles fussent: aussi, plusieurs personnes ont-elles perdu sa faveur pour lui avoir dit la vérité, tandis que d'autres l'ont acquise pour l'avoir trompé. Nous verrons reparaître plusieurs fois ce trait de son caractère dans la suite de cette histoire. Malgré le doute que Napoléon élevait sur la véracité du rapport de Schwartzenberg, il lui laissa cependant la faculté d'agir selon les circonstances.

Jusqu'à ce moment, le tableau de la campagne ne nous offre que des marches rapides d'une part, et des retraites précipitées de l'autre. La grande supériorité du nombre avait permis à Napoléon de détacher des corps dans plusieurs

directions, et n'avait laissé aux Russes d'autres moyens de salut qu'une prompte retraite ; aussi ne saurait-on raisonnablement penser qu'ils eussent formé à l'avance le dessein de l'attirer loin de ses ressources, quand même les magasins considérables qu'ils avaient en différens endroits, et qu'ils furent contraints de détruire, ne prouveraient pas le contraire. Quoiqu'ils se fussent retirés avec beaucoup de bonheur, ils essuyèrent cependant de grandes pertes ; tous leurs traîneurs tombèrent entre les mains des Français ; beaucoup de soldats d'origine polonaise désertèrent, et ils perdirent quelque bagage, mais moins qu'on n'aurait eu lieu de s'y attendre.

L'armée française éprouva, par les raisons que j'ai données précédemment, une diminution plus forte encore. Ce résultat remarquable et inattendu aurait dû engager Napoléon à changer sa marche habituelle ; il ne pouvait pas, sans éprouver des pertes énormes, parcourir rapidement, avec ses nombreuses armées, des pays peu peuplés et dénués de ressources, comme il l'avait fait en Allemagne, en Italie ~~et en Espagne~~ : il devait prendre conseil des Russes, qui ne marchent jamais sans être accompagnés de convois de vivres, et de Charles XII qui, n'ayant qu'une petite armée en comparaison de la sienne,

prit toujours cette précaution, et ne crut pas pouvoir marcher avec une aussi grande rapidité, puisque, parti de Grodno en janvier 1708, il n'arriva qu'en septembre de la même année dans les environs de Smolensk. Je dois cependant ajouter que la pluie extraordinaire dont on fut accablé pendant plusieurs jours contribua à augmenter les pertes qu'essuya l'armée française, et força les différens corps d'armée, alors en marche, à des retards plus ou moins considérables qui auront eu une grande influence sur la suite des événemens.

Cependant Barklay continuait à se retirer sur la Dwina, évitant une affaire générale, mais cherchant à retarder la marche des Français; Murat poussait vivement son arrière-garde, avec laquelle il en venait journellement aux mains. La seule affaire qui mérite d'être citée est celle qui eut lieu au passage de la Disna (5 juillet), où il s'établit une canonnade assez vive. Murat occupa ensuite successivement Widzy, Opsa et Zamocha, où il fixa son quartier-général le 13 juillet; les trois divisions du premier corps furent cantonnées dans ce bourg et dans les environs (*a*).

Nansouty, après avoir poursuivi infructueu-

(*a*) La division Morand, qui avait été détachée avec Nansouty à la poursuite de Doctorof, venait de rejoindre.

sement Doctorof, était passé par Postawy, où il s'était arrêté quatre jours, et en était parti le 9 juillet pour se porter, par Karkowszina, sur Czerk, où il arriva le 15. Montbrun, dans le même tems, marcha sur Druia, qu'il occupa le 14. Les généraux Nansouty et Montbrun poussaient des reconnaissances jusqu'au camp retranché de Drissa, et observaient tout le cours de la Dwina, depuis les environs de Disna jusqu'au delà de Druia.

Les généraux Oudinot et Ney avaient quitté, l'un Wilkomir, l'autre Maliaty, où ils s'étaient arrêtés quelques jours, le premier pour se porter par Awenta sur Solok, où il arriva le 12 juillet, le second par Kozatschizna sur Driswiaty, qu'il atteignit le 13. Ces deux corps furent mis momentanément sous les ordres de Murat.

Barklay, après avoir détaché Wittgenstein sur Dünabourg, avoit continué son mouvement rétrograde; il avait repassé la Dwina à Druia, et de là s'était rendu au camp retranché de Drissa, dans lequel il était entré le 10 juillet par le pont établi à Tutogrowna pour la communication du camp avec la rive droite.

Tandis que Barklay, avec les corps immédiatement sous ses ordres, repassait sur la rive droite de la Dwina; Wittgenstein exé-

cutait la même opération à Dünabourg. Cette ville, que les Russes travaillaient à fortifier depuis plusieurs années, était située sur la rive droite du fleuve. Le corps de la place n'aurait pu résister même à une attaque de vive force (*a*) ; mais l'ouvrage à couronne, formant tête de pont, était terminé et armé. Oudinot, s'étant dirigé sur Dünabourg, attaqua les Russes le 13 juillet, jour même de son arrivée, et les contraignit à se renfermer dans la place. Pendant cette attaque, il faisait faire des démonstrations une lieue au dessus de Dünabourg, comme s'il eût voulu y passer le fleuve. Cette circonstance et l'audace des tirailleurs français, qui tuaient un grand nombre de canonniers par les embrasures que l'on avait faites beaucoup trop larges, fit craindre aux Russes de n'avoir pas le tems d'évacuer l'ouvrage à couronne ; ils se décidèrent à l'abandonner ; déjà ils attelaient l'artillerie pour lui faire repasser le pont, lorsque l'attaque des Français cessa : si elle se fût prolongée d'une demi-heure, ils devenaient maîtres

(*a*) Napoléon croyait Dünabourg en état de soutenir un siége, et avait fait partir de Magdebourg un équipage pour l'attaquer; cet équipage venait d'arriver à Elbing. On avait tant de facilités pour se procurer des renseignemens précis au moyen des Polonais, que cette erreur semble extraordinaire.

de la tête de pont. On ne saurait néanmoins blâmer Oudinot de n'avoir point prolongé une affaire qui exposait ses troupes au feu meurtrier de la place, et n'offrait aucune chance probable de succès. La guerre offre beaucoup d'exemples d'entreprises dont la réussite est physiquement impossible, qu'on est blâmable d'avoir tentées, et qui se trouvent cependant couronnées du succès par suite des craintes qu'elles inspirent à l'ennemi.

Le lendemain (14 juillet), Oudinot remonta la Dwina pour se rapprocher de Murat. Napoléon blâma le mouvement sur Dünabourg parce qu'il avait été exécuté sans son ordre, et parce qu'il contrariait la grande opération qu'il était sur le point d'entreprendre. Tandis qu'Oudinot remontait la Dwina par la rive gauche pour se rapprocher de Murat, Wittgenstein, renforcé par la garnison de Dünabourg forte de sept mille hommes (*a*), remontait ce fleuve par la rive droite pour se réunir à Barklay; il arriva à la hauteur de Druia le jour même où Sébastiany s'en emparait; et ayant remarqué que cette ville n'était occupée que par de la cavalerie, il fit dans la nuit passer sur la rive

(*a*) Il ne laissa dans Dunabourg qu'un faible détachement.

gauche (*a*) un corps de cavalerie et quelques Kosaques, avec ordre d'attaquer les Français avant le jour (15 juillet) : tout réussit au gré de ses désirs ; Sébastiany, surpris, fut obligé de se retirer sur Slobodka, après avoir essuyé une perte assez forte. Cette affaire n'eut d'ailleurs et ne pouvait avoir aucune suite.

La totalité de la première armée (*b*) s'était trouvé réunie momentanément dans les environs de Braslaw avant que Barklay ne repassât la Dwina, et il semblerait que le général russe aurait pu alors tenter le sort d'une bataille avec quelque chance de succès. En effet, à cette époque, Jérôme poursuivait Bagration avec des forces doubles de celles de ce général ; Davout et Grouchy étaient en marche sur Minsk ; Saint-Cyr occupait encore sa position sur la rive droite du Niémen ; Eugène était en marche pour se rendre à Smorgoni ; Macdonald, en Samogitie, n'avait devant lui que de faibles détachemens de la garnison de Riga ; la garde était à Wilna : ainsi, plus des deux tiers de l'armée française n'aurait pu prendre part à la bataille. Néan-

(*a*) La rivière pouvait se passer à gué, et Wittgenstein fit jeter un pont.

(*b*) On se souvient qu'elle était composée de six corps d'infanterie et de trois de cavalerie.

moins les corps d'Oudinot et de Ney, les trois divisions du premier corps, et les corps de Nansouty et de Montbrun que Murat pouvait réunir très-promptement, formaient une masse à peu près égale à celle dont Barklay pouvait disposer; d'ailleurs Murat avait ordre de ne point accepter la bataille; il se serait retiré jusqu'à ce qu'il eût été joint par Napoléon, qui aurait amené sa garde en toute hâte, et alors Barklay ne pouvait se flatter de vaincre. En supposant même qu'un ordre de choses plus favorable lui eût donné des espérances fondées, il ne devait pas moins éviter d'en venir aux mains, puisqu'un succès ne pouvait avoir que peu d'importance, tandis qu'un revers forçait la Russie à subir la loi du vainqueur: en se retirant, il conservait son armée intacte, gagnait du tems, se rapprochait de ses moyens, et rétablissait peu à peu l'équilibre numérique entre lui et son adversaire. Napoléon, au contraire, voyait et se fondre son armée avec une rapidité étonnante, et croître la difficulté du recrutement. Enfin l'hiver, si rigoureux dans ces climats, s'avançait et devait mettre fin aux opérations régulières.

Après la jonction de Wittgenstein, la totalité de la première armée se trouva concen-

trée dans le camp retranché de Drissa; Murat observait cette armée avec les corps d'Oudinot, de Ney, trois divisions du corps de Davout, et les deux corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun; Saint-Cyr et Eugène se dirigeaient, ainsi que nous l'avons dit, le premier sur Glubokoé, et le second sur Kamen; la garde avait quitté Wilna et se trouvait à Swentziany.

Le camp retranché de Drissa, auquel les Russes travaillaient depuis un an, était situé sur la rive gauche de la Dwina, dans un rentrant que forme cette rivière devant Drissa. Il était composé de trois lignes d'ouvrages; la première appuyait ses extrémités à la Dwina, et avait environ trois mille toises de développement. Un seul pont servait de communication avec la rive droite; cette circonstance aurait pu devenir très-funeste aux Russes, s'ils avaient été forcés dans ce camp, qui n'était point à l'abri d'une attaque de vive force. Les ouvrages, exécutés avec soin, avaient été placés sans discernement; au reste, quelque graves que fussent les fautes dont je viens de parler, elles doivent moins étonner que l'emploi d'un semblable moyen de défense; on en conclut que les Russes n'avaient encore aucune connaissance exacte de la nouvelle mé-

thode de guerre des Français. Quelle nécessité en effet d'attaquer ce camp retranché ? et dans la position particulière des Russes, qui luttaient contre une armée plus manœuvrière et bien supérieure en nombre, ne pouvait-on pas les tenir en échec avec une partie des troupes, et les tournant avec le reste, les mettre dans le plus grand danger? Les véritables obstacles étaient l'immensité du pays, qui permettait aux corps coupés de s'échapper par un circuit, et la difficulté des subsistances ; voilà en grande partie quelles furent les causes de salut des généraux russes.

Le jour où l'armée russe repassait la Dwina, Alexandre lui adressa une proclamation que je crois devoir rapporter.

« Guerriers russes,

» Vous avez enfin atteint le but vers lequel » vos regards étaient tournés. Lorsque l'ennemi » osa franchir les limites de notre empire, vous » étiez sur les frontières, disposés à les défen- » dre; mais jusqu'à ce que l'entière réunion de » nos troupes pût être effectuée, il fallut arrê- » ter votre courage intrépide, et se retirer dans » cette position. Nous sommes venus ici pour » rassembler et concentrer nos forces. Nos cal-

» culs ont été heureux. La totalité de la pre-
» mière armée est en ce lieu.

» Soldats ! le champ est ouvert à votre valeur,
» si noblement docile à modérer, si ardente à
» maintenir la réputation que votre nom a ac-
» quise. Vous allez cueillir des lauriers dignes
» de vous-mêmes et de vos ancêtres. Le souvenir
» de leur valeur, l'éclat de leur renommée,
» vous engagent à surpasser l'un et l'autre par
» la gloire de vos actions ! Les ennemis de votre
» pays connaissent déjà la valeur de votre bras.
» Allez donc dans l'esprit de vos pères, et an-
» néantissez l'ennemi qui ose attaquer votre
» religion et votre honneur jusque dans vos
» foyers, au milieu de vos femmes et de vos
» enfans.

» Dieu, témoin de la justice de votre cause,
» sanctifiera vos bras par la bénédiction divine.

» Donné au camp de Drissa, le 9 juillet 1812. »

Le but de cette proclamation était de rassurer l'armée sur les motifs de sa retraite, mais devait produire l'effet contraire, si elle se voyait forcée à la continuer avec la même précipitation. On voit aussi qu'Alexandre voulait faire prendre un caractère religieux à cette guerre : on ne saurait l'en blâmer ; il luttait contre un adversaire peu scrupuleux sur le choix des

moyens ; il ne devait pas en négliger un si puissant sur l'esprit de ses peuples.

Barklay, peu après son arrivée à Drissa, fit répandre dans l'armée française une proclamation dans laquelle il engageait les soldats à retourner en masse chez eux, où à accepter un asile en Russie. Pouvait-il espérer qu'une armée disciplinée, et habituée à vaincre, quitterait ses chefs et retournerait en masse dans ses foyers, à la sollicitation du général ennemi ? on est étonné de la puérilité de ce moyen. Quant à cet asile offert en Russie, comment penser qu'il tenterait des Français, des Allemands, des Italiens, qui ne connaissaient encore de cet empire que la sauvage Lithuanie, où le paysan est si malheureux ? Le même général adressa une proclamation aux troupes allemandes, qui servaient dans l'armée française ; il engageait les soldats à abandonner leurs drapeaux pour s'enrôler dans une légion que devait commmander le duc d'Oldembourg, leur compatriote, et leur promettait des terres dans les provinces méridionales de l'empire, dans le cas où les efforts des Russes seraient impuissans pour délivrer l'Allemagne du joug des Français. On pouvait espérer quelqu'effet de cette proclamation, si Napoléon eût essuyé des revers, aucun tant qu'il obtenait des

succès. Dans le même tems, Alexandre rendit un ukase qui ordonnait de faire sur-le-champ une levée de cinq hommes sur cinq cents dans les gouvernemens de Witepsk, de Mohilow, de la Podolie, de la Wolhinie, de la Livonie et de l'Estonie : ces gouvernemens, voisins du théâtre de la guerre, pouvaient se trouver envahis; il se hâtait d'en tirer cette ressource.

Cependant, tandis que Murat tenait Barklay en échec dans son camp retranché de Drissa, Napoléon envoyait, ainsi que nous l'avons dit, Eugène, Saint-Cyr, et sa garde sur la droite, dans la direction de Witepsk. Lorsque ce mouvement fut assez prononcé pour que le général russe ne pût avoir aucun doute sur la véritable direction de ces corps, Napoléon quitta Wilna de sa personne le 16, à onze heures et demie du soir, pour diriger lui-même cette grande opération. Au moment de partir, il avait appris l'échec de la division Sébastiany, et, craignant que ce ne fût le commencement d'un mouvement offensif de Barklay, il avait ordonné à tous les corps qui avaient dépassé Swentziany d'arrêter leur marche, aux troupes qui étaient en arrière de se hâter, et il avait tout préparé pour se porter à la rencontre de l'ennemi avec la totalité de ses forces, et lui livrer bataille s'il

marchait effectivement contre Murat. Son quartier général fut fixé à Swentziany pendant la journée du 17; ce jour même il apprit que l'ennemi avait repassé la Dwina, et il remit de nouveau tous ses corps en marche sur Witepsk. Le 18, il eut son quartier général à Glubokoé, où sa garde était arrivée depuis deux jours. Dans le même tems, Murat remontait la Dwina par la rive gauche, avec les corps de Nansouty, Montbrun, celui de Ney, et les trois divisions du premier corps; Oudinot se dirigeait sur le camp retranché de Drissa, qu'il fut chargé de faire démolir.

Si Barklay eût tardé à effectuer sa retraite, Napoléon, franchissant la Dwina, le coupait des provinces méridionales, et, l'atteignant dans son mouvement de retraite, le mettait dans une position très-critique: aussi, instruit à tems des mouvemens de l'armée française, et sentant le danger qui le menaçait, il abandonna brusquement le camp retranché de Drissa (18 juillet), après avoir détruit ce qu'il ne put emporter; et, remontant la Dwina par sa rive droite, il se mit en marche à grandes journées pour gagner Witepsk. Alexandre le précédait; il se trouvait à Polotzk le jour où l'on évacua le camp retranché. Ce monarque avait cherché

jusqu'alors à cacher ses revers; mais, convaincu de l'insuffisance de ses forces, alarmé des progrès toujours croissans de Napoléon, il se décida, afin de pénétrer son peuple de la nécessité des efforts et des sacrifices, à l'instruire franchement du danger imminent qui menaçait l'empire. Ce fut dans ce but qu'il adressa deux proclamations, l'une à sa nation, l'autre à la ville de Moskou.

Cette ville est très-ancienne, et a conservé les mœurs et les usages russes; située au centre de l'empire, dont elle a été long-tems la capitale, elle est habitée par un grand nombre des seigneurs russes les plus marquans, particulièrement par ceux qui ne vont point, ou peu à la cour, et qui tiennent aux anciens usages; elle est d'ailleurs vénérée des Russes, qui l'appellent *Matuska* (la mère). Son exemple devait exercer une grande influence, et, dans cette circonstance, Alexandre la préférait avec raison à Pétersbourg, résidence du souverain, mais qui, située aux confins de l'empire, peu ancienne, habitée en partie par des étrangers, a adopté les mœurs et les usages du reste de l'Europe.

Dans ces deux proclamations, le monarque russe accuse Napoléon de vouloir anéantir la

Russie, et détruire sa religion; il fait connaître le danger où se trouve l'empire; attribue ses revers à l'infériorité de ses forces, et appelle ses sujets à faire les plus grands sacrifices pour le salut de l'état; il charge la noblesse de chaque province de l'organisation des levées; enfin il engage Moskou à donner l'exemple du dévouement, les provinces à le suivre. Ces mesures étaient tardives, surtout dans un pays où tout marche avec une lenteur excessive, moins à cause de son étendue que par suite d'une administration vicieuse et infidèle.

Aussitôt après avoir publié ces deux proclamations, Alexandre quitta l'armée et se rendit à Moskou, afin d'y hâter et d'y diriger les mesures de défense. Il fit, dans le même but, partir son frère le grand-duc Constantin pour Pétersbourg (*a*).

Barklay se trouva dès-lors entièrement chargé de la conduite de la guerre. Dans la crainte d'être devancé par Napoléon, ce général continuait à remonter la Dwina à marches forcées. Il laissa Wittgenstein devant Polotzk, après avoir augmenté son corps de la garnison de Dünabourg et de quelques bataillons de la réserve de gre-

(*a*) Constantin fut remplacé dans le commandement du cinquième corps par Larof.

nadiers, plaça Doctorof en observation devant Beszencowiczi, fit occuper ce bourg par de la cavalerie légère, envoya des partis jusque sur l'Ula, puis, accompagné du reste de ses forces, il repassa la Dwina à Witepsk (24 juillet), et, descendant cette rivière par la rive gauche, prit position en arrière de la Luczissa, petite rivière qui se jette dans la Dwina à environ une lieue de Witepsk. Il envoya le corps d'Osterman (*a*) à Ostrowno, bourg situé à une journée de distance, sur la route de Beszencowiczi. Pendant tous ces mouvemens, l'armée française continuait à se porter sur Witepsk.

Depuis Dünabourg jusqu'à l'Ula, en remontant la rive gauche de la Dwina, le pays est rempli de bois et de marais, au milieu desquels on ne trouve que quelques misérables villages : les moindres pluies y rendent les routes impraticables; elles se ressentaient encore de celles des derniers jours de juin ; aussi l'artillerie et les bagages ne parvinrent à y passer qu'avec beaucoup de peine, et souvent qu'après les avoir réparés.

Murat, s'étant assuré à Disna (20 juillet) que

(*a*) Ce général avait remplacé dans le commandement du quatrième corps le général Schouwalof, tombé malade peu avant Drissa.

Barklay avait dépassé cette ville, continua à remonter la Dwina ; il traversa à Ula la rivière d'Ula, et arriva le 24 juillet à Beszencowiczi ; la cavalerie était en tête, les trois divisions du premier corps et Ney marchaient ensuite. Oudinot n'avait point suivi ce mouvement ; il avait été chargé de la démolition du camp retranché de Drissa, et de s'opposer aux troupes que Barklay laisserait sur la rive droite de la Dwina. On avait augmenté son corps d'une division de cavalerie (*a*). Murat trouva à Beszencowiczi l'avant-garde du quatrième corps, qui s'en était emparé la veille après avoir rejeté les troupes légères russes sur l'autre rive de la Dwina. Eugène parut peu après avec le reste de son corps ; il venait de Boiszikowa, où il avait traversé l'Ula ; la garde, qui le suivait de près, arriva ensuite ; les Bavarois étaient encore en arrière. Napoléon avait quitté Glubokoé le 23 juillet, avait passé à Uzacz et Boiszikowa, et on l'attendait dans le jour même à Beszencowiczi.

Cependant on apercevait sur la rive droite de la Dwina les troupes de Doctorof qui se retiraient par la route de Witepsk. Eugène, pour s'assurer si elles formaient l'arrière-garde de

(*a*) Cette division était la division Doumerc de cuirassiers, qui auparavant faisait partie du corps de cavalerie de Grouchy.

Barklay, faisait suivre le mouvement par une brigade de cavalerie légère qui avait passé le fleuve à gué, et dans le même tems faisait travailler à la construction d'un pont. Napoléon arriva au moment où il venait d'être terminé, traversa aussitôt la Dwina, et, ayant rejoint la brigade de cavalerie légère, suivit les Russes pendant deux lieues. Cette reconnaissance le convainquit que la totalité de leur armée était passée, qu'elle remontait la Dwina, et qu'ainsi l'opération qu'il avait combinée n'aurait pas les résultats qu'il en attendait. De retour à Beszencowiczi, il fit passer Montbrun sur la rive droite de la Dwina pour y suivre les mouvemens des Russes, et dirigea Murat avec le corps de Nansouty par la route de Witepsk; la garde, les troisième et quatrième corps, et les trois divisions du premier, prirent position sur cette même route.

Le bourg de Beszencowiczi offrit pendant cette journée l'image d'une confusion et d'un tumulte extrêmes: l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les bagages ne cessaient de le traverser, et s'y trouvaient quelquefois pêle-mêle, ce qui donnait lieu à de fréquens encombremens. Les maisons étaient remplies par les états-majors; ils occupaient jusqu'aux plus chétives cabanes; de nouvelles troupes arrivant continuellement,

la nuit, qui termine ordinairement ces sortes de scènes, ne fit qu'augmenter le tumulte. Le lendemain (25 juillet), Murat continua à se porter en avant; les autres corps se mirent en marche sur la même route, ne conservant entre eux que des distances qui auraient permis, en arrêtant la tête un seul jour, de les réunir tous sur un champ de bataille. Eugène suivait immédiatement Murat; venaient ensuite la garde, les divisions du premier corps et Ney. Saint-Cyr était resté en observation à Uszacz et n'arriva à Beszencowiczi que le 30. On détacha une brigade de cavalerie légère sur la droite pour établir une communication avec Grouchy qui occupait Kokhanow et Orsza. Ce général reçut l'ordre de se rapprocher de manière à se trouver entre Orsza et l'armée française quand elle serait devant Witepsk.

Depuis Beszencowiczi jusqu'à Witepsk, la route se trouve toujours à une faible distance de la Dwina; avant Ostrowno le pays est presque partout découvert et cultivé; une portée de canon au delà, ce sont des bois qui s'étendent jusqu'à la Luczissa, et au milieu desquels on trouve çà et là quelques parties cultivées. La route y est coupée par plusieurs ravins assez profonds. Osterman avait pris position à l'en-

trée de ces bois ; sa droite occupait la partie qui borde la Dwina, sa gauche celle qui est à gauche de la grande route, son centre un terrain découvert situé au milieu du bois, et que la route traverse ; Ostrowno se trouvait devant son front. On avait mis sous ses ordres le corps de cavalerie de Pahlen ; il l'envoya en reconnaissance sur la route de Beszencowiczi ; où il rencontra bientôt la cavalerie française : chargé avec impétuosité par la division Bruyère, qui marchait à l'avant-garde, il perdit six canons et se replia sur Osterman. Murat, supérieur en cavalerie, n'avait qu'un régiment d'infanterie ; il essaya cependant d'enlever la position, mais fut repoussé ; Osterman, de son côté, voulut à plusieurs reprises faire avancer de l'infanterie ; aussitôt qu'elle s'ébranlait, elle était chargée par la cavalerie et culbutée. Pendant ces alternatives l'artillerie ne cessait de porter la mort dans les rangs ; enfin parut la division Delzons du quatrième corps ; sa présence décida la retraite d'Osterman, trop faible pour lutter contre les troupes qui allaient arriver successivement ; ce général pouvait d'ailleurs être facilement tourné, et il se serait exposé à une perte certaine s'il eût conservé plus longtems sa position. La nuit favorisa sa retraite.

Barklay le renforça avec la division Konownitzin, ce qui porta les troupes sous ses ordres à environ vingt-cinq mille hommes, dont cinq mille de cavalerie ; ces forces étaient suffisantes, la disposition des lieux n'aurait pas permis d'en employer davantage.

Le 26, le mouvement de l'armée continua, la cavalerie ne pouvant que rarement être utilisée, un régiment d'infanterie marchait à l'avant-garde ; venaient ensuite une division de cavalerie légère et la division Delzons ; les différens corps de l'armée suivaient dans le même ordre que la veille. Environ à une lieue et demie d'Ostrowno, on rencontra les avant-postes d'Osterman ; quelques tirailleurs disputaient le bois que traverse la route ; ils furent facilement repoussés jusqu'à un ravin escarpé, situé une demi-lieue plus loin. Le corps d'Osterman était placé derrière ce ravin, la droite appuyée à la Dwina, la gauche à des bois épais qu'il avait garnis d'infanterie. La cavalerie se déploya autant qu'il lui fut possible, et la canonnade s'engagea ; bientôt arriva la division Delzons ; Murat lui ordonne de passer le ravin et de marcher à l'ennemi. Dans les bois épais de la droite, le succès fut balancé ; à la gauche il fut complet ; mais l'ennemi ayant conduit un renfort sur ce point, y

reprit l'offensive et nous rejeta en deçà du ravin. Une seconde attaque eut le même succès, fut suivie du même revers; déjà une colonne d'infanterie ennemie, profitant de cet avantage, passait le ravin lorsque Murat, chargeant lui-même à la tête d'un régiment de cavalerie polonaise, la rompit et l'enfonça; ce succès ranime l'ardeur de l'infanterie, elle charge de nouveau l'ennemi, et enlève sans retour la position (*a*). Les Russes se mirent en retraite sur toute la ligne, et furent poursuivis jusqu'à l'entrée d'un grand bois que traversait la route; on hésitait à les y attaquer, ignorant s'ils n'avaient pas reçu de nouveaux renforts. Napoléon arriva sur ces entrefaites, et fit pénétrer dans le bois; les Russes en furent chassés; on enleva successivement toutes leurs positions, et on les mena ainsi jusqu'à environ deux lieues de Witepsk. Murat, dans ces combats et dans celui de la veille, montra plus de témérité que de prudence; il fut plusieurs fois sur le point d'être pris, et de perdre de l'artillerie qu'il avait trop exposée; mais le succès justifia sa conduite.

Le corps d'Osterman ayant beaucoup souffert, Barklay composa pour le remplacer une

(*a*) Ce combat fut vif, mais ne dura que très-peu de tems.

nouvelle arrière-garde, qu'il mit sous les ordres de Pahlen.

Le jour suivant, Napoléon continua à se porter sur Witepsk; la division Broussier, du quatrième corps, marchait à l'avant-garde avec la cavalerie légère. Les Russes se retirèrent sans presque opposer de résistance, jusque derrière un ravin, où ils prirent position; leur gauche occupait un bois qu'ils avaient garni d'infanterie et d'artillerie, leur droite s'appuyait à la Dwina; le terrain étant découvert de ce côté, ils y avaient placé leur cavalerie. Peu en arrière sur le plateau qui borde la rive droite de la Luczissa, on apercevait l'armée de Barklay en bataille comme s'il eût été disposé à combattre, tandis qu'il avait déjà tout préparé pour la retraite.

Napoléon, après avoir fait rétablir un pont que les Russes avaient détruit, fit passer le ravin à la cavalerie légère et aux divisions Broussier et Delzons; la première suivit la route, la seconde appuya à droite. Ce fut sur la gauche qu'eut lieu le premier choc; la cavalerie russe y ramena un régiment de cavalerie légère : deux compagnies de voltigeurs qui remontaient la Dwina, à la suite de ce régiment, offrirent alors un bel exemple de la supériorité de l'infanterie

quand elle est disciplinée et aguerrie; entourées tout à coup par la cavalerie, elles se réunirent en masse, résistèrent à tous ses efforts, et donnèrent ainsi le tems d'envoyer de nouvelles troupes pour les délivrer et prendre l'offensive. Bientôt on attaqua l'ennemi sur toute la ligne, et après une résistance assez vive, on le contraignit à repasser la Luczissa. Cette rivière, dans la partie de son cours qui était alors le théâtre de la guerre, n'est point marécageuse, et pendant l'été elle ne contient qu'un foible volume d'eau; aussi l'on aurait pu la passer partout à gué, si le lit n'en eût été profond et les rives escarpées. Quelques compagnies de voltigeurs la franchirent à l'endroit où elle se réunit à la Dwina, et se logèrent dans des chantiers qui se trouvent sur la rive droite, au confluent des deux rivières; d'autres compagnies à l'endroit où elle traverse la route, et prirent poste au sommet du côteau qui la borde : le passage se trouva ainsi assuré sur deux points.

Pendant la chaleur du combat, les employés, les vivandiers, les valets, enfin tout ce qui marche à la suite d'une armée, fut saisi d'une de ces terreurs paniques dont on a tant d'exemples; la marche rétrograde d'un régiment de cavalerie, dans le but de faciliter le passage à la di-

vision Delzons, en fut la cause; un grand nombre s'enfuirent pendant plusieurs lieues, répandant que l'armée française était battue et se retirait.

A la latitude et dans la saison où l'on se trouvait, les jours sont très-longs, et Napoléon aurait pu engager sur-le-champ une affaire générale s'il eût eu ses troupes sous la main; mais elles n'arrivaient que successivement; il les passait en revue et leur assignait la place qu'elles devaient occuper pour la bataille du lendemain. Il croyait enfin en venir à une affaire générale; certain du succès, il espérait qu'elle déciderait du sort de la Russie : c'était ainsi qu'il avait terminé brusquement presque toutes ses guerres, et qu'il avait forcé ses adversaires à subir sa loi. L'armée, remplie des mêmes espérances, était animée du même désir : soumise d'ailleurs à des fatigues et à des privations extrêmes, elle désirait ardemment la fin de cette guerre.

Par des raisons contraires, Barklay redoutait une affaire générale, et l'on doit convenir qu'il y aurait eu de la démence de sa part à la risquer. Même en faisant abstraction de la supériorité militaire de l'armée française, fruit de vingt années de guerres continuelles, de cette confiance que donne l'habitude de vaincre,

de l'expérience et des talens du chef, Barklay, peut-être de moitié inférieur en nombre (*a*), l'était surtout en cavalerie régulière ; que pouvait-il opposer à la garde impériale, corps d'élite plus nombreux alors qu'il ne l'avait jamais été? Enfin, en supposant même qu'il fût en mesure pour tenter le sort d'une bataille, un succès ne le débarrassait pas de son ennemi, un revers pouvait plonger la Russie dans l'abîme. Il fit sagement d'engager des combats d'arrière-garde, sur un terrain où l'on ne pouvait employer qu'un nombre borné de troupes. Il entretenait ainsi son armée dans l'habitude de combattre, et lui faisait connaître son ennemi. Peut-être aurait-il dû défendre le terrain avec plus d'opiniâtreté ; il pouvait facilement réparer ses pertes, puisqu'il était au milieu de ses ressources, tandis que son adversaire, qui en était à de grandes distances, ne le pouvait que difficilement. Peut-être aussi n'avait-il eu d'autre but que de gagner du tems pour évacuer les magasins qui étaient à Witepsk. Ces combats furent sanglans, les Russes y eurent l'avantage de la position, les Français ceux qui naissent de l'offensive.

(*a*) Son armée ne s'élevait plus qu'à environ soixante-dix mille hommes de troupes régulières.

Le soir, les deux armées, séparées seulement par la Luczissa, bivouaquèrent en présence. Eugène et Ney étaient en première ligne, le premier à gauche, s'appuyant à la Dwina; le second à droite. Les divisions du premier corps, la garde et le corps de cavalerie de Nansouty, formaient la deuxième et la troisième ligne; celui de Montbrun était en position sur la rive droite de la Dwina. La nuit, les Russes allumèrent leurs feux de bivouacs, pour nous confirmer dans l'opinion qu'ils acceptaient la bataille; mais dans le même tems ils évacuaient la position; ils le firent avec tant d'ordre et de rapidité, qu'au point du jour cette plaine, couverte la veille de leur armée, n'en conservait plus de traces : on n'y trouva ni traîneurs, ni débris de voitures, enfin rien qui pût faire connaître par quelle route ils s'étaient retirés; on ne pouvait d'ailleurs prendre de renseignemens, les habitans des campagnes ayant fui: on se trouvait donc dans une ignorance véritablement extraordinaire, mais qui fut de courte durée.

Pendant les combats d'Ostrowno, Barklay avait reçu des dépêches de Bagration qui lui annonçaient que ce général allait enfin se réu-

nir à lui ; il avait passé le Dniéper au dessous de Mohilow, à la suite d'un combat avec Davout, et se dirigeait par Mstislaw sur Smolensk.

Cinq routes principales aboutissent à Witepsk : celles de Pétersbourg, de Smolensk et d'Orsza; celle de Polotzk, qu'avait suivie l'armée russe dans sa retraite de Drissa, et celle de Wilna, par laquelle arrivait l'armée française. Barklay se retirait sur Smolensk; il avait divisé son armée en trois colonnes : l'une suivait la route directe qui passe à Liozna et Rudnia; les deux autres, avec lesquelles il marchait en personne, celle de Pétersbourg, que l'on quitte à Agaponowszina, pour se diriger, par Poriéczié, sur Smolensk. Il avait laissé sur cette seconde route, à peu de distance de Witepsk, une arrière-garde sous les ordres de Pahlen, auquel il ordonna de se retirer d'abord sur Janowiczi, et de là sur Rudnia; puis un nouveau détachement à Poriéczié, et il vint camper avec son armée sur la rive droite du Dniéper, vis-à-vis de Smolensk. Sa cavalerie légère, augmentée du corps de Platof, qui, ayant devancé Bagration, venait d'arriver, occupait une chaîne de postes dont la gauche aboutissait au Dniéper, au delà de Katan; la droite à Poriéczié ; et

qui passait entre ces deux points un peu en avant de Nadwa et du lac Kasplia.

Napoléon, ayant fait passer la Luczissa à son armée, arriva bientôt à Witespk, où il s'établit avec sa garde. Cette ville, abandonnée de la plupart de ses habitans, fut pillée en grande partie, quoiqu'une espèce de députation fût venue lui en offrir les clefs et implorer sa clémence (*a*). Murat la traversa avec la cavalerie, et suivit la route de Pétersbourg. Eugène et Ney suivirent d'abord celle de Smolensk; mais l'arrière-garde ennemie ayant été rencontrée peu au delà de Witepsk, sur la route de Pétersbourg, Napoléon, craignant que la totalité de l'armée russe ne fût réunie sur cette route, y fit porter Eugène, et bientôt après s'y rendit lui-même avec une partie de sa garde.

Après avoir poussé l'arrière-garde ennemie jusqu'au delà d'Agaponowszina, il fit bivouaquer Murat à l'embranchement des routes de Pétersbourg et de Smolensk, avec une avant-garde sur chacune. Eugène s'établit derrière la cavalerie; la garde autour d'un château en

(*a*) On se hâta d'établir des hôpitaux dans cette ville; les malades y furent d'abord dans un tel état de détresse qu'ils y manquaient même de paille: ce ne fut qu'après le départ de l'armée que ce service commença à s'organiser.

37356

bois (*a*) situé à gauche de la route, et dans lequel Napoléon passa la nuit. Le lendemain, les reconnaissances lui ayant donné la certitude que le mouvement de retraite des Russes était prononcé, il revint à Witepsk, et y établit son quartier général. Il fut contraint de s'y arrêter quelque jours; l'armée avait un grand besoin de repos, il fallait laisser le tems aux corps de réunir et de préparer de nouvelles provisions, aux traîneurs de rejoindre, aux munitions d'arriver; il fallait enfin attendre le résultat des mouvemens ordonnés aux corps d'armée détachés.

Napoléon s'établit dans le palais du gouverneur, et quoique son séjour ne dût être que de courte durée, quoique les circonstances pussent le contraindre à ne pas s'arrêter, il fit aussitôt raser plusieurs maisons pour agrandir la place qui se trouvait devant le palais, afin de la rendre plus propre aux revues de troupes.

Eugène s'avança sur la route de Pétersbourg jusqu'à Suraj; il fit occuper Wélij, bourg situé à une journée de là sur la route de Smolensk à Pétersbourg, par une brigade de cavalerie légère et un bataillon d'infanterie; cantonna deux de ses divisions entre ce bourg et celui de Suraj, la troi-

(*a*) Toutes les maisons de ce pays, et presque tous les châteaux, sont bâtis en bois.

sième à Janowiczi, la garde royale italienne à Suraj et sur la rive droite de la Dwina. Pendant ces marches on surprit deux convois de vivres, l'un à Suraj et l'autre à Welij, et l'on s'en empara.

Murat se dirigea par Janowiczi sur Rudnia, et cantonna la cavalerie dans les environs de ce bourg; il s'étendait jusqu'au delà d'Inkowo.

Ney prit ses cantonnemens en arrière de ceux de la cavalerie.

Des trois divisions du premier corps, l'une campa près de Witepsk, les deux autres furent s'établir à Paulowiczi, à moitié chemin de Witepsk à Babinowiczi.

La garde s'établit à Witepsk et dans les environs.

J'ai déjà tracé le tableau des difficultés que présentait la guerre de Russie, des maux infinis qui accablèrent l'armée dès les premiers jours de l'invasion, des pertes énormes qui en furent la suite. La maraude ne put fournir ni pain, ni farine, ni eau-de-vie en assez grande quantité; le tems manqua pour convertir le grain en farine, et pour fabriquer le pain; les moulins qui se trouvaient sur les routes, n'ayant point été protégés par des sauve-gardes, furent brûlés et saccagés; les convois de vivres étaient en ar-

rière et ne rejoignirent plus. La chair des animaux, l'eau marécageuse furent souvent la seule nourriture du soldat. Les fatigues, les privations, l'insalubrité des alimens, un soleil brûlant pendant des jours très-longs, le bivouac, préférable encore dans la belle saison aux huttes infectes des paysans, occasionèrent beaucoup de maladies, particulièrement des dissenteries; il fallut établir un grand nombre d'hôpitaux; mais ils furent toujours insuffisans et mal organisés; on pouvait à peine donner aux malades les alimens de première nécessité, bien loin de pouvoir leur procurer les soins qu'exigeait leur état. La Lithuanie n'offrait presque point de ressources pour ce genre d'établissement; les approvisionnemens n'avaient point été calculés pour un si grand nombre de malades, et avaient éprouvé le même retard que tout ce qui arrivait par transport.

L'armée éprouvait une diminution effrayante, autant par les maladies que par le grand nombre des traîneurs; les troupes des alliés firent ainsi les pertes les plus fortes (*a*). L'armée russe,

(*a*) Il faut cependant en excepter les Polonais qui supportèrent les fatigues de cette guerre mieux même que les Français : cela tenait à ce que leurs mœurs et leurs habitudes étaient à peu près semblables à celles des Russes.

habituée en quelque sorte à un genre de vie si nouveau pour nous, éprouvant moins de privations, recevant continuellement de nouveaux renforts, voyait diminuer chaque jour l'inégalité numérique entre elle et l'armée française.

Avant que de reprendre le fil des événemens, je vais jeter un coup-d'œil sur les pays que l'armée venait de parcourir. Beaucoup de traîneurs, ainsi que je l'ai dit, s'étant cantonnés dans les campagnes, on les fit poursuivre par des colonnes mobiles, parties de Wilna et de Minsk, et l'on autorisa les seigneurs à les faire arrêter, désarmer et conduire dans ces deux villes par des paysans. C'était un spectacle tout-à-fait extraordinaire, au milieu de nos succès, que celui de serfs lithuaniens conduisant nos soldats désarmés. Napoléon avait ordonné de condamner à mort ceux qui était restés en arrière sans raisons valables; si cet ordre eût été exécuté à la rigueur, on aurait fusillé des milliers de soldats, puisque le manque de forces pour supporter d'aussi grandes fatigues ne pouvait être considéré comme raison valable. On ne fit traduire aux tribunaux militaires que ceux sur lesquels on avait trouvé des objets de pillage; on en jugeait jusqu'à quatre-vingts à la fois, et on les condamnait à mort; mais l'on n'exécutait

que les deux ou trois plus coupables. La quantité de soldats restés ainsi en arrière est incroyable; il en passa à Wilna et à Minsk des milliers qui s'y présentèrent d'eux-mêmes, et que les colonnes mobiles et les paysans amenèrent. Après les avoir formés en bataillons, au moyen des officiers disponibles, on les dirigeait sur l'armée; mais leur sort n'étant point amélioré ils restaient de nouveau en arrière, et ne rejoignaient leurs drapeaux qu'en très-petit nombre.

La maraude et un désordre inséparable des grandes réunions de troupes accompagnèrent toujours Napoléon dans les guerres d'invasion qu'il avait entreprises jusqu'alors ; mais sur les derrières de l'armée l'ordre se rétablissait bientôt; les troupes recevaient des distributions ou étaient nourries chez l'habitant, la maraude était réprimée avec sévérité : dans cette nouvelle guerre, quoique l'armée fût déjà parvenue à une grande distance de la frontière, l'ordre ne se rétablissait point ; l'habitant était soumis aux mêmes exactions que dans les premières journées de l'invasion. L'on n'avait organisé de distributions que dans quelques-unes des étapes, encore étaient-elles incertaines, à cause de la difficulté des approvisionnemens ; souvent aussi, quoique les magasins fussent remplis, on

refusait les distributions, ou on les faisait insuffisantes. A Kowno, la navigation du Niémen permit de former, peu après le passage de l'armée, d'immenses magasins; cependant on y refusait de l'avoine sous prétexte qu'on devait l'envoyer à Wilna; et les troupes n'y recevaient que pour trois jours de vivres, pour atteindre cette ville, comme s'il n'eût pas mieux valu retarder de quelques jours leur arrivée à l'armée, que de les faire marcher avec une rapidité si funeste aux hommes et aux chevaux. Les corps et les détachemens n'employaient que le tems ordonné à parcourir cette distance; les parcs d'artillerie, les autres convois moins bien attelés que l'artillerie des batteries, et les soldats qui sortaient des hôpitaux ne le pouvaient qu'en cinq jours. Tous maraudaient, les premiers parce qu'aucune autorité ne les en empêchait (*a*), les seconds par nécessité. A Wilna, on ne donnait que la demi-ration aux troupes qui séjournaient, et pour six jours de vivres, également à la demi-ration, à celles qui en partaient. Lorsque Victor pénétra en Lithuanie avec le neuvième corps, plus de deux mois après le commencement des hostilités, il ne reçut à Kowno que pour trois

(*a*) Je dois aussi faire observer que le soldat, avec la simple ration, n'aurait pu supporter les excessives fatigues auxquelles il était soumis.

jours de vivres, et à Wilna, quoique les magasins fussent pleins, il en obtint difficilement pour trois jours pour gagner Malodeczno, qui en est à cinq journées; la maraude devenait donc indispensable.

Il eût été possible, après les premières journées de l'invasion, de rétablir derrière l'armée, l'ordre parmi les troupes, la confiance chez l'habitant; il ne fallait que marcher avec moins de rapidité, faire des distributions de vivres exactes et suffisantes, et donner des ordres sévères pour empêcher la maraude; on se serait alors procuré facilement, par la voie des réquisitions et avec de l'argent, des grains, des bestiaux et de l'eau-de-vie de grain, denrées dont ce pays abonde. J'ai déjà parlé de l'insuffisance et du déplorable état des hôpitaux; ceux de Wilna semblaient devoir faire une exception; aussi, dans cet espoir, une foule de soldats blessés ou malades rétrogradaient sur cette ville; ils n'avaient ni voitures ni subsistances assurées; la plupart succombaient; ceux qui parvenaient à atteindre Wilna croyaient être arrivés au port: mais, quoiqu'on y eût réuni abondamment tout ce qui est nécessaire à l'établissement des hôpitaux, ils y étaient très-mal tenus (*a*).

(*a*) Les hôpitaux wurtembourgeois établis dans la même ville, mais pour le compte de leur souverain, ne manquaient de rien.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer me conduisent à rechercher les causes du désordre dont cette campagne offrait l'exemple. La Russie est beaucoup moins peuplée que les pays où Napoléon avait fait la guerre jusqu'alors, et les routes, dans quelques endroits, traversent d'immenses forêts, où l'on ne rencontre que de misérables hameaux, distans de six ou huit lieues les uns des autres. Cette disposition du pays s'oppose, lorsque des corps nombreux le traversent, à ce qu'on puisse les loger à toutes les étapes; ils sont souvent forcés de bivouaquer, tandis qu'en France et en Allemagne, si ce n'est en présence de l'ennemi, on trouve toujours assez de villages autour des lieux d'étape pour y loger les troupes. Par la même raison, les Russes ne font pas de ditributions journalières à leurs soldats; ils leur font porter, ou traînent sur des voitures, des vivres pour plusieurs jours.

La Russie, relativement à son étendue, a peu de rivières navigables, et n'est coupée que d'un petit nombre de canaux; la navigation y dure peu de tems, parce que les rivières y sont gelées ou débordées pendant six mois, et ne conservent point assez d'eau pendant les grandes chaleurs; aussi les moyens de transport par voitures y sont-ils plus nécessaires qu'ailleurs. Ce

pays offre beaucoup de ressources sous ce rapport; mais étant peu peuplé, l'on est obligé d'étendre au loin les réquisitions, ce qui présente de grandes difficultés. On doit croire que ces circonstances étaient connues de Napoléon, et qu'il ne s'était pas décidé à porter la guerre dans ces pays, où les armes françaises n'avaient jamais pénétré, sans avoir pris une connaissance exacte de tout ce qui les concernait. Cependant on serait tenté de penser le contraire : à la vérité, il fit enlever de la vieille Prusse un grand nombre de chevaux, de bestiaux et de denrées; mais la rapidité des marches isolant les troupes de leurs ressources, elles maltraitèrent encore davantage la Lithuanie, quoiqu'on eût le plus grand intérêt à ménager cette province, et surtout à y conserver des moyens de transport.

Napoléon négligea sans doute de prendre les mesures qu'exigeait un pays tout différent de ceux où il avait porté la guerre jusqu'alors, parce que, comptant sur sa fortune, sur la valeur de ses troupes, et ne croyant point à la possibilité des revers, il s'attendait à terminer promptement la guerre, et ne jugeait pas nécessaire de donner une grande attention à ce qui se passait sur les derrières de l'armée; mais surtout parce qu'il comptait sur la conscription, qui lui avait

donné jusqu'alors la facilité de compléter ses armées, quelque fortes qu'eussent été ses pertes; aussi prétendait-il que le pays où il faisait la guerre pourvût aux besoins de ses soldats, sans s'inquiéter si cela était possible.

La mauvaise administration de l'armée fut une autre cause de désordre. Les intendans, tirés presque tous de la classe des auditeurs, étaient trop jeunes et manquaient d'expérience; on leur donnait à exercer une place administrative très-difficile, et ils avaient à peine les premières notions en administration; leur grande jeunesse était choquante, et leur retirait une partie du pouvoir et de la considération attachés à leur place. Tel qui aurait à peine atteint les premiers degrés, s'il avait suivi la carrière militaire, avait le rang de général de division (*a*), et se trouvait en rapport avec le gouverneur de la province, les maréchaux, les généraux et les chefs de corps qui passaient.

On faisait venir de France des chevaux de remonte; la plupart périssaient en route; ceux qui parvenaient à destination étaient si fatigués qu'ils succombaient bientôt. La Lithuanie, la Courlande élèvent des chevaux; la Wolhinie,

(*a*) Les intendans étaient assimilés pour le rang aux généraux de division.

la Podolie, et particulièrement l'Ukraine, provinces voisines du théâtre de la guerre, en élèvent un plus grand nombre encore ; ils sont meilleurs que ceux de France, et, dans les tems ordinaires, ils coûtent six fois moins : l'on pouvait donc tenter la cupidité des juifs qui font ce commerce, et, sur les lieux mêmes, les payer beaucoup moins que ceux qu'on faisait venir de si loin. Je ferai les mêmes observations au sujet des bœufs ; on en a fait partir un grand nombre d'Italie, attelés à de petites voitures ; il n'en est pas parvenu un dixième au Niémen. Au lieu de faire venir de si loin des denrées de première nécessité pour l'établissement des magasins, on aurait dû les acheter sur les lieux, où elles étaient abondantes et à bas prix ; avec ce qu'il en a coûté pour transporter de Kœnigsberg à Wilna et à Minsk beaucoup de farines qui y sont arrivées avariées, on en aurait acheté dans ces deux villes une plus grande quantité de parfaitement saines. Ces acquisitions auraient fait sortir beaucoup d'argent de France, mais c'était le seul moyen de se procurer abondamment des denrées ; on ne pouvait pas l'espérer en les faisant venir de France, d'Allemagne et d'Italie, pays trop éloignés du théâtre de la guerre, et en frappant des réquisitions sur ceux que l'armée avait ravagés

D'ailleurs, indépendamment de ce qu'on avait intérêt à bien traiter les anciennes provinces polonaises, le grain et les bestiaux étant leur principale richesse, on aurait recouvré une partie de cet argent par les contributions qu'on aurait pu lever si l'on y eût fait ces acquisitions. Il en serait résulté aussi un grand soulagement pour ces pays et pour ceux qui se trouvaient sur la route de France, car la nourriture des hommes employés aux transports, et celle des chevaux et des bœufs étaient un pesant fardeau. Enfin cette soif ardente de s'enrichir (6), répandue parmi les généraux, les administrateurs et les employés, depuis que Napoléon tenait les rênes du gouvernement, ne fut point sans influence. Les pays, théâtres des précédentes guerres, plus peuplés et plus riches, avaient pu entretenir l'armée et alimenter les rapines ; la Pologne et la Russie ne le pouvaient pas; les moindres concussions devaient y être funestes au soldat.

J'ai déjà dit que l'infériorité des forces de Barklay ne lui avait laissé d'autre voie de salut que de se retirer sur tous les points ; mais en s'arrêtant, comme il le fit dans le camp retranché de Drissa, il s'exposait à être coupé, et par suite, forcé à livrer une bataille qu'il aurait indubitablement perdue. Barklay dut son salut au

léger retard qu'éprouva l'armée de Napoléon, par suite de l'échec de la division Sébastiany (*a*), et aux retards, plus considérables, occasionés par la difficulté des chemins, qui, dans le pays marécageux que traversa l'armée, sur la rive gauche de la Dwina, se ressentaient encore des pluies de la fin de juin. Barklay aurait dû se retirer sur Witepsk par les routes qui passent à Wileika et Glubokoé, se contentant de faire retirer Wittgenstein sur Druia, et Doctorof sur Minsk et Orsza.

Cependant les corps d'armée détachés poussaient leurs opérations avec une grande activité et des succès différens. La retraite de Wittgenstein sur Dünabourg avait laissé la Samogitie et la Courlande sans défenseurs. Macdonald, ainsi que nous l'avons vu, avait passé le Niémen à Tilsit, et s'était dirigé sur Rossiena, où il arriva le 30 juin. Il quitta cette ville (8 juillet) après un repos de quelques jours, pour se porter sur Riga; Grawert passa à Szawli et Bausk, et envoya des détachemens sur sa gauche jusqu'à Telsz, pour nettoyer le pays; lui se dirigea, avec la division Grandjean, par Poniéwiéj sur Ja-

(*a*) On se souvient que Napoléon fut dans le doute si l'attaque dirigée contre la division Sébastiany n'était pas le commencement d'un mouvement offensif de toute l'armée russe.

cobstadt. Les troupes légères des Russes détruisaient, avant que de se retirer, les magasins qui existaient sur plusieurs points; ceux de Poniéwiéj seulement furent préservés, parce qu'on surprit et fit prisonnier le détachement chargé de leur destruction.

Riga avait de l'importance sous plus d'un rapport: cette ville est située sur la rive droite de la Dwina, à une lieue et demie de son embouchure; elle est riche, peuplée, commerçante, a un bon port et est bien fortifiée. Sur la rive gauche du fleuve, il y a une tête de pont, et plus bas, à son embouchure, est le fort de Dunamunde, destiné à maintenir la communication entre Riga et la mer. Quinze mille hommes d'infanterie, et trois mille deux cents de cavalerie composaient la garnison de cette place. Essen, qui en était le gouverneur, avait envoyé un corps d'environ six mille hommes, sous la conduite du général Lewis, prendre position à Eckau, sur la route de Bausk; il y fut attaqué par Grawert, et à la suite d'un combat assez vif (19 juillet), il se retira sur Dahlenkirchen. Les avant-postes prussiens eurent alors leur droite appuyée à la Dwina, un peu au dessus de Dahlenkirchen, et leur gauche à Schlock:

sur la route de Mittau à Riga; ils s'avançaient jusqu'à Olaï.

Macdonald, afin de seconder Grawert s'il était nécessaire, avait d'abord fait occuper Bauskpar une des brigades de la division Grandjean (19 juillet), tandis que les deux autres étaient à Schœnberg; mais aussitôt qu'il eut acquis la certitude que les Russes, renonçant à tenir la campagne, se retiraient sur Riga, il réunit la divisison Grandjean à Jacobstadt (21 juillet), où il établit son quartier général. Cette ville est située sur la rive gauche de la Dwina, à vingt lieues de Dünabourg, et à trente et une de Riga; vis-à-vis et sur la rive droite est le village de Kreutzburg, avec lequel on communiquait par un bac; une route côtoyait chaque rive de la Dwina, depuis Riga jusqu'à Dünabourg; celle de la rive droite, seulement, étoit route de poste. Macdonald fit travailler avec activité à la construction de deux ponts; l'un à Jacobstadt, qui fut bientôt terminé, l'autre une demi-lieue plus bas. Dans le même tems, il dirigeait un régiment sur Dünabourg, par la rive gauche du fleuve. Ce régiment arriva jusqu'à la vue de l'ouvrage à couronne, formant tête de pont, sans avoir éprouvé de résistance (25 juil-

let); sa présence et la construction d'un pont à Jacobstadt précipitèrent le départ des Russes. Après avoir brûlé le pont, ils abandonnèrent l'ouvrage à couronne dans la nuit du 29 au 30 juillet. Les Français l'occupèrent le 30 au matin, et il s'établit aussitôt une fusillade entre les deux rives. Le jour suivant, l'ennemi ayant entièrement abandonné Dünabourg, on y transporta un détachement sur des bateaux, et quatre jours après, un pont de radeaux avait remplacé celui que les Russes avaient détruit.

Dès que la connaissance de cet événement fut parvenue à Macdonald, il fit reployer le pont de Jacobstadt (*a*), se contentant de laisser à Kreutzburg un détachement de cinquante hommes, avec lequel on communiquait au moyen d'un bac; puis il prit avec la division Grandjean le chemin de Dünabourg, par la rive gauche de la Dwina. Il arriva le 5 août devant cette place, et campa à portée de canon de l'ouvrage à couronne. Les trois brigades de la division Grandjean se relevaient successivement pour faire le service de la place.

Aussitôt après son arrivée, Macdonald fit jeter dans le fleuve des canons en fonte, trou-

(*a*) On abandonna les travaux du pont que l'on construisait une demi-lieue au dessous de cette ville.

vés dans la place, et une grande quantité de projectiles et de feuilles de tôles; il livra aux flammes des magasins considérables d'affûts, d'outils du génie, de palissades, de bois de construction et d'autres objets que les Russes n'avaient point eu le tems d'évacuer, que peut-être ils espéraient retrouver un jour. Cette destruction, sans qu'il y eût de nécessité, était blâmable; il fallait tout préparer pour l'effectuer, en cas que les Russes rentrassent dans Dünabourg, mais ne pas se priver aussi légèrement de ressources qui seraient devenues précieuses, si la guerre se fût prolongée. Elles tiraient d'ailleurs un nouveau prix de leur emplacement sur un fleuve qui passe à Riga, dont on devait faire le siége. On travailla aussi avec activité à la démolition des fortifications.

Devant Riga, l'on resta pendant plusieurs semaines dans une inaction qui ne fut troublée que deux fois : le 7 août, par l'attaque de Schlock, dont les Russes s'emparèrent, mais que les Prussiens reprirent bientôt; et le 22 août, par une attaque de toute la ligne, qui n'eut d'importance que sur la gauche des Prussiens. Les Russes, soutenus par quelques chaloupes canonnières, s'emparèrent de Schlock, et remontèrent l'Aa; ils avaient déjà atteint Volgunt, vil-

lage qui n'est distant de Mittau que de trois lieues, lorsqu'on les repoussa. Ils ne conservèrent Schlock que deux jours, et reprirent ensuite les positions qu'ils occupaient avant le 22. Aussitôt que Macdonald eut été instruit de ce dernier combat, il envoya la brigade Hunerbein (*a*) à Fridrichstadt, avec ordre d'occuper Jacobstadt et Tomsdorf par des détachemens; de là elle pouvait en peu de tems se réunir à Grawert, si les circonstances l'exigeaient. Il ordonna aussi la construction de deux redoutes sur les bords de l'Aa, une demi-lieue au dessous de Mittau.

Wittgenstein, ignorant le lieu qu'Oudinot avait choisi pour franchir la Dwina, inquiété par la présence de Macdonald à Jacobstadt, n'avait point cherché à se faire un rempart du fleuve. Après avoir réuni à ses troupes la garnison de Dünabourg, où il n'avait laissé qu'un faible détachement, il avait pris position à Owéia, bourg situé dans les terres, à deux journées de Drissa. Sur la droite, à environ une lieue, passait

(*a*) La division Grandjean était composée de cinq régimens, formant seize bataillons; deux régimens étaient allemands, trois polonais. Elle était divisée en trois brigades. Le brigadier Hunerbein, du corps de Grawert, avait remplacé le général Ricard, qui avait été nommé général de division.

la route de Sébej à Druia et à Dünabourg; un chemin de traverse conduisait à Walyntzy, d'où l'on pouvait se diriger sur Drissa, Disna ou Polotzk; un autre venait rejoindre à Kliastitza, la route de Polotzk à Sébej, qui est aussi celle de Pétersbourg. Le général russe, ayant réuni son corps dans cette position centrale, pouvait espérer de combattre successivement, avec la totalité de ses forces, les deux généraux français.

Cependant Oudinot, ayant achevé la démolition du camp retranché de Drissa, remontait la Dwina par sa rive gauche; il laissa la division Merle (d'infanterie), et une brigade de cavalerie légère à Disna, et se dirigea sur Polotzk, qu'il occupa le 26 juillet, sans que l'ennemi se fût opposé au passage du fleuve. Après un jour de repos, il se mit en marche sur la route de Pétersbourg, traversa la Drissa au gué de Siwoszina, et arriva dans la matinée du 30 juillet, à Kliastitza; un simple détachement de cavalerie avait observé sa marche. La division Merle avait passé la Dwina à Disna, le jour même qu'Oudinot quittait Polotzk, et s'était dirigée par Losowka, sur Siwoszina, où elle était restée en observation; ainsi, Oudinot n'avait avec lui que les divisions d'infanterie Legrand

et Verdier, une division de grosse cavalerie et une brigade de cavalerie légère. Incertain de la marche que tenait le général ennemi, il envoya des reconnaissances dans les directions de Sébej et d'Owéia; celles-ci lui rapportèrent que Wittgenstein s'avançait à sa rencontre. Ce général, trompé par la présence de la division Merle à Disna, avait cru d'abord qu'Oudinot avait choisi ce point pour y passer la Dwina; ce fut seulement dans la journée du 29 qu'il eut la certitude qu'Oudinot se dirigeait sur Sébej. Si Macdonald, au lieu de se porter sur Dünabourg aussitôt qu'il eut appris que les Russes venaient d'évacuer cette ville, et qu'elle était occupée par le régiment qu'il avait détaché pour l'observer, eût conservé son pont à Jacobstadt, y eût passé la Dwina, et eût fait un mouvement offensif sur Sébej, Wittgenstein aurait été contraint de se retirer en arrière de cette ville; car il n'avait pas assez de forces pour les partager. Cette marche rétrograde aurait livré aux Français tous les pays situés au nord de la Dwina, jusqu'à la ligne qu'on tirerait de Jacobstadt à Wélij, et aurait permis à Oudinot et à Macdonald d'opérer leur jonction, s'ils l'avaient jugé avantageux, ou du moins d'établir entre eux une communication facile.

La division Grandjean, forte alors de douze mille hommes, aurait rendu ainsi à l'armée un service signalé, tandis que pendant une grande partie de la campagne, sa seule opération a été sa marche sur Dünabourg, dont on ne voit pas l'utilité.

Wittgenstein, rassuré du côté de Macdonald, qu'il faisait observer par un faible détachement de cavalerie, se décide à tenter de rejeter Oudinot sur Polotzk; il se dirige donc sur Kliastitza, où il se croyait certain de le devancer; mais bientôt la rencontre des avant-postes français lui prouve qu'il a été prévenu; il en redouble d'activité, et fait hâter la marche. A une lieue de Kliastitza, la route d'Owéia traverse le village de Jakubowo; à droite, touchant au village, est un bois de médiocre étendue; à gauche, à peu de distance, un autre bois beaucoup plus grand. Ces bois forment un défilé qui va en s'élargissant du côté d'Owéia. Oudinot l'avait fait occuper par la division Legrand; son centre était placé entre le village et le bois qui se trouve à gauche; les ailes occupaient le village et une partie des deux bois: la disposition des lieux ne permettait pas d'employer de la cavalerie. A quatre heures de l'après-midi, l'avant-garde de Wittgenstein, commandée par le général

Koulnief, fut en présence, attaqua aussitôt, mais fut repoussée. Les troupes arrivant successivement, Wittgenstein renouvela ses attaques à deux reprises différentes, et avec aussi peu de succès. Le combat se soutint jusqu'à dix heures du soir, nourri par un feu d'artillerie très-vif. La position de Wittgenstein était fâcheuse, celle d'Oudinot favorable et telle qu'il pouvait la désirer pour tenter le sort d'une bataille. En effet, de Jakubowo à Sébej, par Kliastitza, il y a beaucoup moins loin que par Owéia; ainsi, vainqueur, il pouvait envoyer une de ses divisions occuper Sébej, et couper ainsi la retraite de Wittgenstein; vaincu, il se retirait sur Polotzk. Oudinot laissa la division Legrand dans sa position, et plaça les divisions Verdier et Doumerc (de cavalerie), qui étaient arrivées pendant le combat, en deuxième et troisième lignes, le défilé ne permettant pas de les placer autrement. La division Merle était restée au gué de Siwoszina.

Le lendemain (31 juillet), de grand matin, Wittgenstein, ayant réuni ses forces, renouvela ses attaques; il sentait la nécessité de repousser son adversaire au delà de Kliastitza. Le combat fut sanglant, opiniâtre, tour à tour favorable aux Français et aux Russes : lorsque

l'on combattait de près, la valeur des troupes françaises se manifestait par des actions d'une grande vigueur; mais lorsque l'artillerie seule exerçait ses ravages, les localités ne leur permettant de mettre en action que douze bouches à feu, tandis que leurs adversaires, moins resserrés, en faisaient agir quarante, elles avaient beaucoup à souffrir. Enfin Wittgenstein attaqua avec la totalité de ses forces, et Oudinot, ne voulant point risquer une affaire générale, se décida à la retraite; il l'effectua en bon ordre, repassa la Drissa le jour même, et prit position près du village d'Oboiarszina. Il ne fit point garder le gué, dans le but d'attaquer brusquement les Russes s'ils le passaient avec imprévoyance.

Cependant Wittgenstein, dans la nuit même, se présente au gué, et le trouvant abandonné, se persuade qu'Oudinot est en pleine retraite; il forme un corps de douze mille hommes, qu'il met sous le commandement de Koulnief, le charge de la poursuite, lui ordonne de franchir la Drissa en toute hâte. Koulnief y mit une telle activité qu'au point du jour il fut en présence des avant-postes français. S'imaginant n'avoir à combattre qu'une arrière-garde, il fait avancer une batterie soutenue par un régiment de cavalerie; la canonnade s'engage aussitôt, et la

résistance devenant plus vive qu'il ne s'y était attendu, il déploie successivement toutes ses troupes. Jusqu'à ce moment, Oudinot avait profité, autant que possible, des accidens du terrain pour cacher ses forces; tout à coup il ordonne la charge, et attaque les Russes de front sur toute la ligne. La résistance fut courte, mais opiniâtre, et l'ennemi une fois culbuté, le désordre en devint plus grand. Koulnief perdit huit bouches à feu, et, cherchant à rallier ses troupes, fut tué d'un coup de canon. Les Russes voulurent tenir derrière la Drissa; Verdier, qu'Oudinot avait envoyé à leur poursuite, passa cette rivière, et les repoussa d'abord; mais, n'ayant point été soutenu, il se vit contraint de repasser la Drissa.

Le jour suivant (2 août), Oudinot laissa, à une lieue en deçà d'Oboiarszina, une de ses divisions d'infanterie et sa cavalerie légère, et se retira sur Polotzk, avec les deux autres divisions et la division de cuirassiers. Wittgenstein se retira dans sa position d'Owéia. Ainsi, trois jours de combats continuels n'amenèrent aucun résultat; mais, à en juger par la valeur que firent éclater les troupes françaises, Oudinot aurait été vainqueur s'il eût attaqué son adversaire à Jakubowo, avec toutes ses forces, au lieu de

se tenir sur la défensive avec une seule division. Quel que fût d'ailleurs l'événement, sa position était telle qu'il risquait peu, son adversaire beaucoup. Il aurait dû aussi reprendre franchement l'offensive après le combat d'Oboiarszina, ou, s'il ne croyait pas pouvoir le faire, prendre position sur la rive gauche de la Drissa, et ne point envoyer au delà de cette rivière la seule division Verdier à la poursuite de l'ennemi.

Aussitôt que Napoléon eut été instruit de ces opérations, il témoigna à Oudinot son étonnement de ce qu'il n'avait point conservé une attitude victorieuse, au lieu de se tenir sur la défensive. Il prétendait qu'il était supérieur à son adversaire par le nombre et par la qualité de ses troupes; il ne concevait pas qu'il eût rétrogradé après le brillant combat d'Oboiarszina, ce qui devait faire penser qu'il abandonnerait la rive droite si l'on manifestait l'intention de vouloir l'y contraindre. Il lui ordonnait enfin de reprendre l'offensive. Cet ordre reposait sur la supposition que les forces françaises sur ce point étaient, sinon supérieures, du moins égales à celles de Wittgenstein. Napoléon semblait ainsi n'accorder aucune confiance aux rapports d'Oudinot, qui lui avait

mandé le contraire ; il se persuadait que les choses étaient telles qu'il le désirait, et donnait des ordres en conséquence (*a*). Néanmoins vou-

(*a*) Napoléon envoya à cette époque un officier de son état-major vers Oudinot pour lui transmettre l'ordre de tâcher d'opérer sa jonction avec Macdonald ; cet officier était en outre chargé de prendre des renseignemens sur la force du corps de Wittgenstein. Il fut assez heureux pour s'en procurer, en questionnant les prisonniers, de plus exacts qu'il ne devait l'espérer. Il fit à ce sujet, à Napoléon, un rapport détaillé que ce conquérant écouta d'abord avec attention ; mais bientôt il s'écria : « C'était bien la peine de vous envoyer vers le duc de Reggio pour me faire un rapport conforme aux siens ! » et il lui tourna le dos.

J'ai remarqué que Napoléon déprisait toujours les troupes qui étaient opposées aux généraux qui commandaient des corps d'armée détachés, et qu'il évaluait le nombre de ces troupes bien au dessous de la vérité. Il se faisait sans doute en partie illusion ; mais il est naturel aussi de penser que le désir d'empêcher les réputations de s'accroître était une des causes de cette conduite : en effet, si ces généraux étaient vainqueurs, ils acquéraient peu de gloire, puisqu'ils combattaient contre des troupes méprisables et moins nombreuses que les leurs ; s'ils étaient vaincus, ils se perdaient de réputation et Napoléon pouvait leur adresser les réprimandes les plus dures. Je citerai, à l'appui des réflexions que je viens de faire, la lettre que Napoléon écrivit à Berthier, le 26 juillet, relativement aux mouvemens que devait exécuter Oudinot.

Au major-général.

Beszencowiczi, le 26 juillet 1812.

« Mon cousin, expédiez l'aide-de-camp du duc de Reggio de » Thermes. Vous ferez connaître au duc que nous marchons

lant, dans une opération de cette importance, se donner toutes les chances possibles de réussite, il dirigeait Saint-Cyr, resté jusqu'alors à Beszenkowiczi, sur Polotzk, où il devait prendre les ordres d'Oudinot (*a*).

Si Napoléon avait un puissant intérêt à mettre à la disposition d'Oudinot assez de forces pour qu'il pût repousser Wittgenstein, Alexandre, de son côté, avait déjà fait parvenir des renforts à son général; il sentait que s'il par-

» sur Witepsk et que le prince d'Eckmülh a battu Bagration » à Mohilow. Dites-lui qu'il faut qu'il balaie la rive droite et » pousse Wittgenstein l'épée dans les reins; qu'il doit tou- » jours laisser dans Polotzk une petite garnison dans le cas » qu'il se jetât sur la gauche; qu'après être arrivé à Witepsk, » je dirigerai un corps sur Newel, qui se mettra en communi- » cation avec lui. Il est à présumer que si, de Polotsk, le duc » faisait un mouvement sur Sébej, il obligerait Wittgenstein » à s'élever pour couvrir la route de Pétersbourg. Comme » Wittgenstein n'a pas dix mille hommes d'infanterie, il peut » marcher haut la main sur lui.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne » garde.

» *Signé* NAPOLÉON. »

La correspondance de Napoléon avec Berthier contient plusieurs lettres relatives aux ordres à donner aux généraux Oudinot et Schwartzenberg qui sont écrites dans le même esprit.

(*a*) Le sixième corps n'avait plus de cavalerie; elle avait été détachée à l'avant-garde de l'armée à son passage à Wilna; elle fut ensuite attachée au quatrième corps.

venait à s'établir sur les communications de Napoléon, il le forcerait à rétrograder ; tandis que s'il était contraint d'évacuer une partie des pays compris entre la Dwina et la mer, Pétersbourg en serait alarmé. Ce fut dans ces conjonctures qu'Oudinot, renforcé par le corps de Saint-Cyr (*a*), se porta par Walintzy, à la rencontre de Wittgenstein. Le deuxième corps ne comptait plus alors que vingt mille hommes (*b*). Les fatigues, les privations lui avaient été plus funestes que le fer de l'ennemi. Ces mêmes causes avaient réduit à quinze mille hommes le sixième corps, quoiqu'il n'eût pas encore combattu (*c*). Ainsi Oudinot disposait de trente-cinq mille hommes de bonnes troupes ; les forces de Wittgenstein, en troupes régulières, étaient tout au plus égales. Ce général occupait toujours sa position d'Owéia ; tranquille sur le point de Dünabourg, qu'il faisait observer par quelques escadrons, il marcha à la rencontre d'Oudinot. Les avant-gardes en vinrent aux mains à Swolna, sur la Swoiana (10 août) ; celle des Français fut repoussée

(*a*) Saint-Cyr arriva à Polotzk le 6 août.

(*b*) La division Doumerc (de cuirassiers) est comprise dans cette évaluation.

(*c*) On se souvient que la cavalerie de ce corps avait été détachée à l'avant-garde de l'armée.

après un combat assez vif. Ce léger revers ne préjugeait rien; l'avantage était resté au général qui avait employé le plus de troupes; néanmoins Oudinot ne se décida point à attaquer franchement son adversaire avec la totalité de ses forces; il se retira lentement sur Polotzk, où il arriva le 16 août: le lendemain, au point du jour, les armées se trouvèrent en présence.

Polotzk est situé sur la rive droite de la Dwina, au confluent de ce fleuve, et de la Polota, petite rivière guéable partout dans la saison où l'on se trouvait. Quatre routes principales viennent y aboutir: celle de Pétersbourg qui passe à Sébej, et à laquelle celle de Dünabourg vient se joindre à deux lieues de Polotzk; celle de Witepsk, qui côtoie la rive droite de la Dwina, celle de Néwel, et celle de Wilna. Au delà de la Polota, est une plaine entourée de bois; elle a une lieue d'étendue dans la direction de Néwel, une demi-lieue seulement dans celle de Pétersbourg. A un quart de lieue sur la route de Néwel, on trouve le village de Spas; Oudinot l'avait fait occuper par la division de Wrede, du corps de Saint-Cyr; il avait placé la division Deroy, du même corps, en arrière sur la rive gauche de la Polota; elle était destinée à couvrir Polotsk de ce côté, ou à se-

courir de Wrede, selon la nécessité; la cavalerie légère était en avant de Polotzk, dans l'angle formé par la Dwina et la Polota. Le deuxième corps avait pris position à gauche de de Wrede; il occupait tout le terrain depuis le village de Spas jusqu'à la Dwina. La division Doumerc (de cuirassiers) était en réserve. On avait établi des batteries sur la rive gauche du fleuve, pour prendre de flanc les troupes qui tenteraient d'attaquer de ce côté.

Wittgenstein, ayant débouché dans la nuit du 16 au 17, par les routes de Pétersbourg et de Néwel, enveloppait entièrement Oudinot sur la rive droite de la Dwina ; mais il n'avait sur la rive gauche de la Polota que des partis de cavalerie légère. Ne pouvant attaquer l'aile gauche des Français sans s'exposer à être battu de flanc, et à revers par les batteries qu'ils avaient au delà de la Dwina, il se décida à attaquer leur centre. Ses efforts furent dirigés sur le village de Spas et sur la partie de la ligne de bataille comprise entre ce village et la route de Pétersbourg, où se trouvaient de Wrede et Legrand. Ces deux généraux eurent à supporter l'effort de presque tout le corps de Wittgenstein. Le village de Spas, pris et repris plusieurs fois, finit par rester au pouvoir

des Bavarois; la division Legrand fut inébranlable; la nuit sépara les combattans; ils bivouaquèrent en présence. Oudinot, quoiqu'il eût été blessé assez grièvement, conserva le commandement. Il pensa que la prudence exigeait qu'il évacuât Polotzk, et repassât la Dwina; il fit donc sur-le-champ commencer ce mouvement à la cavalerie et à l'artillerie, et convoqua le soir même un conseil de guerre, dont la majorité partagea son opinion. On assure que Saint-Cyr fut du nombre de ceux qui opinèrent pour la retraite; mais le 18 août, au matin, Oudinot ayant été obligé par suite de sa blessure, de lui remettre le commandement, il changea d'opinion. Les équipages, la cavalerie et l'artillerie avaient déjà repassé le fleuve, lorsqu'il prit le commandement. Wittgenstein ne l'ignorait point, et s'attendait à voir le reste de l'armée française suivre ce mouvement. Saint-Cyr n'épargna rien pour entretenir l'erreur du général russe; à une heure de l'après-midi, il fit défiler les équipages, escortés de quelques troupes, par le chemin de Polotzk à Ula, que l'on distingue parfaitement de la rive droite du fleuve; mais dans le même tems la cavalerie et l'artillerie repassaient sur cette rive, et y prenaient position. Le général russe, persuadé que les Fran-

çais évacuaient Polotzk, dînait en toute sécurité à Gromewo, son quartier général, lorsqu'il fut tiré subitement de son erreur par le bruit du canon.

Voici quelles étaient les dispositions de Saint-Cyr : Merle était en position devant Polotzk, dans l'angle formé par la Polota et la Dwina; Deroy débouchait en colonne par la droite du village de Spas, Legrand par la gauche, de Wrede par le village même. Là se trouvaient réunies la plus grande partie des forces de Saint-Cyr; il les dirigeait contre le centre de Wittgenstein pour l'enfoncer. Le reste du champ de bataille était occupé par la division Verdier, placée à gauche de la division Legrand; la division Doumerc, qui s'appuyait à la Dwina, et la cavalerie légère, qui occupait la route de Pétersbourg.

Le combat commença par une vive canonnade; mais les trois colonnes dont nous avons parlé, ayant marché à l'ennemi avec résolution, on en vint bientôt aux mains. Une attaque aussi inattendue, n'occasiona point de désordre parmi les Russes, ainsi que Saint-Cyr pouvait l'espérer; ils prirent les armes dans l'ordre de leur campement, et combattirent vaillamment; néanmoins, trop faibles sur le point attaqué, ils

furent obligés de plier, et avant que Wittgenstein eût pu y conduire de nouvelles troupes pour y rétablir l'équilibre, Saint-Cyr avait poussé jusqu'au bois, et séparé l'armée russe en deux parties qui ne pouvaient pour ainsi dire plus communiquer. Les troupes russes qui étaient opposées à la droite de Saint-Cyr se retiraient facilement par la route de Néwel, parce que la plaine a plus d'étendue de ce côté ; celles au contraire qui combattaient à sa gauche, resserrées par le bois, n'ayant pour retraite que la route de Pétersbourg, sur laquelle tout devait se réunir, éprouvaient d'autant plus de difficultés que la plus grande partie de l'artillerie se trouvait de ce côté. Wittgenstein se hâta donc de lui faire repasser le bois, ce qui ne se fit pas sans quelque désordre. Ce mouvement s'apercevant de la gauche, Doumerc fut vivement sollicité par plusieurs des officiers qui étaient sous ses ordres, pour qu'il prît sur lui de faire charger ses cuirassiers. Il ne le jugea pas à propos (*a*).

(*a*) On a beaucoup d'exemples dans l'armée française de résolutions dictées par l'occasion ou la nécessité ; on leur doit de brillans succès, et c'est dans la cavalerie, plus encore que dans les autres armes, qu'il devient important de saisir l'occasion.

Tel était l'état des choses lorsque la cavalerie légère, qui avait d'abord chargé avec succès, fut ensuite culbutée et poussée jusque près de Polotzk (*a*). Doumerc sentit la nécessité de la secourir ; il envoya un de ses régimens, qui suffit pour repousser les Russes. Cette échauffourée termina la bataille : Wittgenstein continua à se retirer pendant la nuit. Le 19 août, tout son corps se trouva réuni à Oboiarszina. Ces deux combats furent sanglans ; on y fit peu de prisonniers. Dans la journée du 18, les Russes perdirent huit bouches à feu, les Français trois. Saint-Cyr se contenta de suivre Wittgenstein ; il se trouvait trop faible pour donner de la suite à un succès qu'il devait plutôt à de bonnes dispositions, exécutées vigoureusement, qu'à ses forces réelles (*b*). Wittgenstein, fort affaibli aussi, avait un égal besoin de repos ; il laissa seulement sur la rive gauche de la Drissa quelques troupes légères, qui ne s'étendaient qu'à une demi-journée de marche, et prit position sur la rive droite avec le reste de son corps.

Ce succès avait une grande importance, puisqu'il empêchait Wittgenstein de s'établir sur

(*a*) Sur ce point, il n'y avait pas de troupes en deuxième ligne.

(*b*) Saint-Cyr fut nommé maréchal en récompense du gain de cette bataille.

les communications de Napoléon ; il laisse apercevoir les résultats qu'Oudinot aurait pu obtenir, lors du combat de Swolna, s'il eût attaqué franchement le général russe avec ses deux corps réunis, et eût opéré sa jonction avec la division Grandjean, qui était alors à Dünabourg.

Nous avions laissé Davout à Minsk, où il était arrivé le 8 juillet; ce général, après y avoir séjourné quatre jours, dirigea Grouchy avec son corps et la brigade Colbert, par Borisow, sur Orsza, et se porta avec le reste de ses troupes sur Mohilow, par Igumen, Bérézino et Biéliniczi. Il avait fait pousser une reconnaissance jusqu'au delà de Swislocz, et s'était ainsi assuré que Bagration avait traversé la Bérézina à Bobruisk; mais il n'avait aucune connaissance de la marche qu'il avait suivie depuis.

Grouchy trouva le pays abandonné par les Russes : à Borisow, ils avaient commencé une tête de pont, et formé quelques magasins, que l'on trouva intacts. A Orsza, dont la brigade Colbert s'empara, on en trouva de plus considérables. Grouchy, se dirigea de Kokhanow sur Senno et Babinowiczi, et fut rejoindre Murat dans ses cantonnemens, autour d'Inkowo. Colbert rejoignit la garde à Witepsk.

Davout ne rencontra aucune trace d'ennemis jusqu'à Mohilow, dont il s'empara le 20 juillet; trois bataillons, qui occupaient cette ville, se retirèrent sans opposer de résistance. Le lendemain, dès le matin, un régiment de chasseurs fut envoyé en reconnaissance sur la route de Staroi-Bychow, par laquelle il était possible que Bagration se dirigeât sur Mohilow; c'était effectivement celle que tenait ce général; il avait atteint le Dniéper à Staroi-Bychow, le 21 juillet: là Platof traversa ce fleuve à gué, pour se diriger par Mstislaw, sur Smolensk. Bagration le remonta, afin de le passer à Mohilow, où se trouve un pont. Des Kosaques, qui marchaient à son avant-garde, surprirent, le 22 au matin, à la sortie d'un bois, à environ quatre lieues de cette ville, le régiment de chasseurs français; l'escadron qui marchait en tête fut pris, le régiment renversé et poursuivi jusque près de Mohilow, où un régiment d'infanterie repoussa les Kosaques.

Les forces de Bagration s'élevaient encore à environ vingt-cinq mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie et cinq mille Kosaques; Davout ne pouvait lui opposer que les deux divisions de son corps, mais réduites à cinq régimens; car elles en avaient laissé un

à Kowno, un autre à Minsk (*a*), et un troisième était encore en arrière avec une brigade de cavalerie légère ; il n'avait de cavalerie que la division Valence, du premier corps, et un régiment de chasseurs. Il ne pouvait espérer d'être promptement secouru, puisque le huitième corps était en marche sur Orsza. Poniatowski et Claparède ne devaient arriver que dans quelques jours, et Latour-Maubourg était plus en arrière encore. Davout se décida cependant à se porter à la rencontre de Bagration, trouvant la disposition des lieux favorable pour lutter contre des forces supérieures.

Environ à trois lieues de Mohilow, on trouve le hameau de Saltaitka ; il est situé sur la grande route, au bord d'un ravin, au fond duquel coule un ruisseau qui se rend, à un quart de lieue de là, dans le Dniéper. Avant que d'arriver à ce ravin, la route est bordée à gauche, pendant environ une lieue et demie, par des bois qui s'étendent jusqu'au fleuve ; à droite, à une portée de canon, ce sont également des bois, mais plus vastes, et ils se prolongent au delà du ruisseau, dont ils bordent toute la rive droite. Da-

(*a*) Ces régimens formaient les garnisons de Minsk et de Kowno jusqu'à ce qu'il y fût arrivé assez de troupes de nouvelles levées pour les remplacer.

vout prit position sur le bord du ravin, avec deux régimens d'infanterie et l'artillerie des divisions; le voisinage du Dniéper le tranquillisait sur sa gauche ; sa droite, au contraire, pouvait être tournée, et la supériorité des forces de l'ennemi le lui faisaient craindre : il plaça donc trois régimens en échelons aux points où des routes de traverse venaient aboutir, deux le long du bois, le troisième devant Mohilow. La cavalerie était en réserve à droite de la route. La journée du 22 fut employée, jusque bien avant dans la nuit, à barricader le pont de Saltaitka, et à créneler les maisons qui l'avoisinent. A peu de distance, sur la droite, était un autre pont près d'un moulin; on le détruisit, et on crénela aussi les maisons environnantes.

Cependant Bagration s'avançait, mais avec des intentions bien différentes de celles que lui supposait Davout; il avait espéré devancer les Français à Mohilow. Aussitôt qu'il fut instruit de la marche de Davout, il fit travailler à la construction d'un pont à Staroi-Bychow, pour y passer le Dniéper, et continua néanmoins son mouvement offensif, afin de masquer cette opération. Ce général, à peine échappé à d'extrêmes dangers, devait craindre de trouver réunis tous les corps qui l'avaient poursuivi ; et

quand même il aurait été instruit de sa supériorité momentanée, pouvant la perdre d'un instant à l'autre, il y aurait eu beaucoup de témérité de sa part à tenter de s'emparer de Mohilow pour y effectuer son passage.

Le 23, à sept heures du matin, il arriva devant Saltaitka, et le combat s'engagea aussitôt; puis étendant sa gauche jusqu'au delà du moulin, il fit attaquer ce poste par de l'infanterie et s'en empara. Davout, ayant acquis la certitude que l'ennemi ne cherchait point à le tourner, envoie l'ordre à deux des régimens qui étaient en échelons de venir le joindre, et, avec deux bataillons de celui qui arriva le premier, il reprit l'offensive et força les Russes à repasser le ravin : dans le même tems il les faisait attaquer en avant de Saltaitka, où l'on fut obligé de se replier après avoir obtenu quelque succès. Le combat se prolongea jusqu'à six heures du soir; les Français n'eurent que trois régimens d'engagés; celui qui était devant Mohilow conserva sa position; l'un des deux auxquels on avait envoyé l'ordre de rejoindre n'arriva qu'après le combat.

Les Russes essuyèrent une perte plus forte que l'importance de ce combat ne devait le faire présumer, parce qu'ils exposèrent maladroite-

ment des colonnes serrées au feu de l'artillerie; c'est une faute qu'ils ont souvent à se reprocher. Bagration rétrograda jusqu'à Staroi-Bichow, où il passa le Dniéper; puis, laissant Mohilow et Orsza sur la gauche, il se dirigea, par Mstislaw, sur Smolensk, où il arriva le 3 août. Davout ne le poursuivit point; il revint à Mohilow, où il s'arrêta quelque jours. Le 28, il quitta cette ville pour se rapprocher de Napoléon, en remontant le Dniéper par sa rive droite; il passa à Szklow, à Orsza, et s'avança jusque vis-à-vis de Dubrowna (2 août); il y jeta des ponts, et ayant passé sur la rive gauche du fleuve, fixa son quartier général dans cette petite ville, et cantonna son corps dans les environs.

Poniatowski était arrivé à Mohilow le jour du départ de Davout; il cantonna ses troupes dans cette ville et dans les environs.

Tharreau arriva à Orsza le 4 août, il y fixa son quartier général, et étendit ses cantonnemens sur la rive gauche du Dniéper; il y fut joint par Junot (*a*), qui vint y prendre le commandement du huitième corps.

Latour-Maubourg n'atteignit Mohilow que

(*a*) Le général de division Junot, duc d'Abrantès, avait été attaché depuis le commencement de la campagne à l'état-major de Napoléon.

le 5 août; le lendemain il en repartit avec son corps et la division Dombrowski, du corps de Poniatowski, que l'on mit sous ses ordres, pour se diriger sur Rogatschew, afin d'observer Bobruisk et le corps de Hertel, qui était toujours à Mozyr. Il arriva à Rogatschew le 9, et s'y arrêta, autant parce que la route qui, de cette petite ville, conduit à Bobruisk traverse des bois et des marais presque partout impraticables, que pour accorder à ses troupes un repos dont elles avaient le plus grand besoin.

Tandis que le centre de l'armée obtenait de rapides succès, les Russes reprenaient momentanément l'offensive à l'extrême droite. Nous avons laissé Schwartzenberg à Slonim, et Reynier en marche pour se porter, par Kobrin, à la rencontre de Tormassof; une brigade d'infanterie qui formait son avant-garde arriva le 25 juillet dans cette ville, et des détachemens de cavalerie remplacèrent les détachemens autrichiens sur la Pina et la Muchawetz, depuis Pinsk jusqu'à Brezesc-Litowski. Dans le même tems, Tormassof, partant de Kowel, se portait aussi sur Kobrin; il suivait, avec le gros de son corps, la route directe : la division Lambert (d'infanterie), passait par Brezesc-Litowski, et une partie de sa cavalerie, appuyant à droite,

se dirigeait sur Zalujié, où se trouve un pont. Cette cavalerie surprit le détachement qui le gardait, franchit la Pina, et s'étendit sur la droite jusqu'à Pinsk, et sur la gauche jusqu'à Janow. Lambert chassa de Brezesc-Litowski un escadron de cavalerie, et le 26, au matin, parut devant Kobrin; une partie de ses troupes avait passé la Muchawetz, pour occuper la rive droite de cette rivière. Tormassof arriva alors, et, s'étendant sur sa droite, acheva de cerner entièrement la brigade saxonne; elle fut bientôt attaquée de tous côtés, et, après neuf heures d'un combat opiniâtre, elle se vit contrainte de mettre bas les armes; huit canons tombèrent avec elle au pouvoir de l'ennemi (*a*). Reynier était à Chomsk quand il fut instruit du danger qui menaçait son avant-garde; il se porta aussitôt sur Kobrin pour la secourir, mais il dépassait seulement Antopol lorsqu'il apprit son désastre. Trop faible pour attaquer le général russe, il se replia sur Slonim, où il se réunit à Schwartzenberg (30 juillet). Tormassof l'ayant fait suivre par une partie de ses troupes, se porta avec l'autre sur Prujany, petite ville située sur la route principale de Kobrin à Slonim, et, dans le même tems, il dirigea des reconnaissances sur

(*a*) Cette brigade était commandée par le général Klingel.

Bialistock et Varsovie. Il se trouvait ainsi entre l'armée de Schwartzenberg et le grand-duché de Varsovie, alors entièrement dégarni de troupes. Sa présence frappa de terreur et les habitans de la rive droite de la Vistule, et surtout ceux de Varsovie, où la haine contre les Russes s'était manifestée avec le plus de violence, où le souvenir de leurs vengeances était encore récent. La certitude du succès qui jusque là avait rempli les esprits fit place au doute. Dès lors, le zèle s'affaiblit dans le grand-duché et les provinces conquises; dans celles qu'occupaient encore les Russes, on se montra plus disposé que jamais à attendre l'événement. Ainsi ce mouvement offensif, peu important en lui-même, parce qu'on s'y opposa bientôt, le devint beaucoup par ses conséquences. Loison, qui commandait à Kœnigsberg, croyant les Russes déjà maîtres de Bialistock, se dirigea avec dix mille hommes sur Rastenburg, pour porter du secours aux généraux Schwartzenberg et Reynier, et ne retourna à Kœnigsberg que lorsqu'il se fut assuré de la retraite des Russes (*a*).

(*a*) Loison, à son retour à Kœnigsberg, écrivit à Berthier la lettre suivante : « Les rapports de MM. les généraux Wedel et » Ferrières, ainsi que des commandans de place sur la fron-

Cependant Schwartzenberg, sentant la nécessité de repousser Tormassof, lui oppose Reynier, et se porte avec son corps à la rencontre des troupes russes qui avaient suivi les Saxons dans leur retraite ; après les avoir repoussés jusqu'à Chomsk, il charge Siégenthal de les observer, et, appuyant à droite avec le reste de son corps, il marche, par Maletz, sur Prujany, que lès Russes évacuèrent, et où il fit sa jonction avec Reynier (10 août), qui arrivait par Wélikoi-Sélo.

Les deux corps réunis se dirigèrent sur Kobrin. A Koszbrod, les Russes voulurent défendre le marais que traverse la route, et il s'engagea une affaire d'arrière-garde de peu d'importance ; bientôt on fut arrêté plus sérieusement, il fallut se disposer à combattre.

Environ à moitié chemin de Prujany à Kobrin, on trouve le village de Gorodeczna ; au delà est un marais en quelque sorte impraticable, que

» tière de Pologne, annonçant la marche d'un corps russe » sur Bialistock, m'ont déterminé, comme j'ai eu l'honneur » d'en prévenir Votre Altesse Sérénissime le 13 de ce mois, à » me porter avec des troupes sur Rastenburg, afin de m'assu» rer de l'existence et des projets de ce corps, et de tranquil» liser le pays qui avait une terreur telle que tous les services » en souffraient, etc., etc. » (Suivent des détails de peu d'in» térêt.)

la route traverse ; il prend naissance à droite, dans des bois, à environ une lieue et demie, et sur la gauche, il se prolonge d'abord presque parallèlement à la route, puis s'en éloigne et s'étend au loin. Une lieue à droite de Gorodeczna, et sur le bord du marais, est le village de Podubnié, d'où part un chemin qui, traversant ce marais, va rejoindre, à Tewelle, la route de Kobrin ; il n'est praticable que pour les chevaux et les piétons.

Tormassof avait pris position derrière le marais, pour en défendre le passage ; il y appuyait sa droite, et le bordait jusque vis-à-vis de Podubnié. Il avait négligé de pousser des reconnaissances sur sa gauche, quoiqu'il fût possible de le tourner par le bois, et qu'il dût naturellement le craindre, puisque son centre et sa droite étaient inattaquables ; il était d'ailleurs trop inférieur en nombre, ayant encore une de ses divisions à Chomsk, pour désirer un engagement général.

Schwartzenberg, prévoyant qu'il allait en venir aux mains, avait ordonné à la division Siégenthal de le rejoindre, après avoir laissé un bataillon et quelques escadrons pour observer les troupes qu'il avait en présence. Ainsi, le général autrichien pouvait attaquer avec la

totalité de ses forces, qui s'élevaient à quarante-deux mille hommes (*a*), tandis que son adversaire, privé de l'une de ses divisions, ne disposait que d'environ trente mille hommes. Schwartzenberg, dans la soirée du 11, se trouva en présence du général russe, et prit position le long du marais, depuis Gorodeczna jusqu'à Podubnié; le corps autrichien occupait le premier village; Reynier, avec les Saxons, le second. Ce général ayant remarqué que le chemin qui traverse le marais devant Podubnié n'était gardé que par de la cavalerie, s'en empara, et établit un poste à l'extrémité du côté de l'ennemi. Le lendemain matin, Tormassof fit attaquer ce poste, força bientôt les Saxons à repasser le marais, et plaça une partie de ses troupes en observation vis-à-vis de Podubnié.

Telle était la position des deux armées lorsque Schwartzenberg se décida à tourner son adversaire; il augmente le corps de Reynier de deux brigades, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, lui ordonne de remonter jusqu'au delà de la naissance du marais et de marcher à l'ennemi en traversant le bois; il le fait remplacer

(*a*) De ces quarante-deux mille hommes, vingt-neuf mille appartenaient au corps autrichien et treize mille au septième corps.

à Podubnié, par la division Siégenthal. Vers dix heures du matin, Reynier déboucha du bois, en arrière de la gauche des Russes; son arrivée surprit Tormassof, qui, ne s'attendant point à être attaqué de ce côté, n'y avait qu'un détachement de cavalerie en observation. Il y conduit en toute hâte une partie des troupes qui étaient vis-à-vis de Podubnié, et attaque aussitôt Reynier; mais il ne put l'empêcher de déboucher. Les deux généraux augmentant successivement le nombre des troupes engagées, le combat devint sanglant et animé. Reynier était déployé en avant du bois, il étendait sa droite jusqu'à une petite portée de canon de la route de Kobrin, la seule par laquelle le général russe put se retirer. On se battit avec acharnement, et avec des succès variés tant que le jour dura : quelques attaques directes de Schwartzenberg, pour franchir le marais devant Gorodeczna, échouèrent à cause de la difficulté des lieux, et loin de former d'utiles diversions, contribuèrent à rassurer les Russes sur ce point. Enfin, à la chute du jour, Reynier fit un dernier effort contre la droite de son adversaire; il fut secondé par un régiment autrichien, qui parvint à franchir le marais au dessus de Podubnié, dans un endroit où il était moins fan-

geux; cette attaque eut d'abord du succès, mais la nuit sépara les combattans. En conservant sa position, Tormassof se serait exposé, si Reynier eût reçu de nouveaux renforts, à être acculé au marais; il profita donc de la nuit pour se retirer sur Kobrin.

Les deux généraux eurent plusieurs fautes à se reprocher. Schwartzenberg ne devait laisser à Gorodeczna et à Podubnié, que les troupes nécessaires pour garder ces deux points, et devait se diriger en personne avec le reste de ses troupes, de manière à déboucher du bois au point du jour; il forçait alors Tormassof à une retraite précipitée, où l'enfermait dans le rentrant que forme le marais devant Gorodeczna.

Tormassof manqua de prévoyance en ne poussant pas de reconnaissance sur sa gauche jusqu'au delà du bois, et il aurait dû, au lieu de ne conduire que successivement des troupes contre celles qui débouchèrent de ce bois, culbuter d'abord les premières qui parurent. Depuis, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était attaqué que par la moitié, environ, de l'armée de Schwartzenberg, il devait ne laisser à la chaussée de Gorodeczna, que les troupes strictement nécessaires pour la défendre, et se porter rapi-

dement avec le reste sur l'extrême droite de Reynier, afin de l'accabler. L'armée du général français, prise ainsi de flanc par des forces supérieures, aurait indubitablement été refoulée sur la partie du marais qui se trouve entre Podubnié et le bois. Si cette opération avait été conduite vigoureusement, Reynier aurait été obligé de se retirer à travers le bois et le marais, après avoir perdu son artillerie et une partie de son infanterie et de sa cavalerie; Schwartzenberg aurait été témoin de son désastre sans pouvoir le secourir.

Tormassof repassa la Muchawetz à Kobrin, et continua son mouvement rétrograde sur la Wolhinie : ce général savait que l'armée de Moldavie (*a*) était en marche pour se réunir à lui; par cette raison, et aussi parce que son adversaire, déjà supérieur en forces, avait été joint par une brigade polonaise depuis la bataille de Gorodeczna, il évitait avec soin de s'engager sérieusement.

Schwartzenberg passa la Muchawetz à Kobrin et à Brezesc-Litowski, et occupa les routes qui conduisent de ces deux villes à Lutzk; le

(*a*) L'armée de Moldavie était devenue disponible par suite de la paix que la Russie venait de conclure avec la Turquie

gros de ses troupes suivait celle qui côtoie la rive droite du Bug. Il y eut à Liuboml et Wijwa, des affaires d'arrière-garde qui ne le retardèrent que peu. Il cessa de poursuivre les Russes lorsqu'ils eurent pris position derrière le Styr, parce qu'ayant appris l'arrivée prochaine de l'armée de Moldavie, il ne crut pas prudent de s'enfoncer davantage en Wolhinie. Le 29 août, les deux armées suspendirent momentanément leurs opérations. Tormassof occupait la rive droite du Styr, son centre était à Lutzk et Rojitze, il s'étendait sur sa droite jusqu'à Kolki, et sur sa gauche jusqu'à Béresteczko. Schwartzenberg avait la division Siégenthal à Ratno et Liubaszewo; les deux autres à Kiselin; le corps de Reynier était en position quelques lieues en avant de ce village, sur la route de Lutzk.

Cependant la jonction des deux armées, désirée si ardemment par Barklay, et qui avait éprouvé tant d'obstacles, venait enfin de s'opérer (3 août); elle devait lui être avantageuse ou funeste, selon la conduite que tiendrait Napoléon; avantageuse, si ce conquérant continuait à s'enfoncer en Russie, car plus il se réunissait de troupes sur un même point, plus il éprouvait de difficultés pour faire subsister les

siennes ; funeste, si se contentant de tenir Barklay en échec, il dirigeait Davout avec les troupes sous ses ordres sur Kiow. Dans cette dernière supposition, le corps en observation à Mozyr, étant trop faible pour opposer de la résistance, Tormassof, se trouvait dans la nécessité d'abandonner précipitamment la Wolhinie et la Podolie, provinces fertiles en grains, chevaux et bestiaux; et Napoléon, maître de toute la partie de la Pologne que possédait la Russie, envahissait les provinces méridionales, et devenu voisin des Turcs, pouvait, s'ils avaient continué la guerre, combiner ses opérations avec les leurs; dans le cas contraire, les engager à la recommencer. Dans le doute sur ce que ferait Napoléon, Barklay aurait dû laisser Bagration sur la rive droite du Dniéper, pour couvrir les provinces méridionales.

L'armée russe, après deux mois de privations, de fatigues, de cruels revers, jouissait enfin d'un repos nécessaire et long-temps désiré. Barklay, contraint de céder à une supériorité irrésistible, avait, en se retirant pour éviter une bataille, suivi la seule voie de salut. Plusieurs provinces étaient envahies, mais l'armée était intacte, et le sort de la guerre encore incertain. Cependant, ne se dissimulant point que

le repos dont il jouissait serait de courte durée, et que son adversaire lui porterait bientôt de nouveaux coups, il se décide, pour le prévenir, à attaquer dans ses cantonnemens la partie de l'armée française qui occupait le pays situé entre la Dwina et le Dniéper (*a*). Il espérait, en conduisant vigoureusement cette opération, forcer Napoléon à combattre avant qu'il eût eu le tems de rappeler les corps qui occupaient la rive gauche du Dniéper. Après avoir placé une division d'infanterie à Poriéczié, une autre à Krasnoi, et fait construire un pont à Katan, afin de pouvoir secourir promptement cette dernière division, s'il était nécessaire, Barklay se dirigea avec toutes ses forces sur Rudnia, village qui se trouve situé sur la route de Smolensk à Witepsk, et qui occupait à peu près le centre des cantonnemens de l'armée française. Son armée marchait sur trois colonnes, celle du centre suivait la route directe, les deux autres des chemins de traverse (*b*).

(*a*) Barklay disposait alors de cent vingt mille hommes de troupes régulières, quatre-vingts mille appartenant à la première armée, et quarante mille à la deuxième. Dans ce nombre sont compris vingt mille recrues qu'il avait trouvées à Smolensk.

(*b*) L'armée de Barklay formait la colonne du centre et celle de droite ; celle de Bagration formait la colonne de gauche.

Le 8 août, Platof, qui marchait à l'avant-garde, surprit à Inkowo une compagnie de voltigeurs, qui fut contrainte de mettre bas les armes, et la division Sébastiani (de cavalerie), qu'il culbuta; mais au lieu de donner de la suite à ce succès et de continuer à marcher sur Witepsk, Barklay, effrayé des hasards auxquels il allait s'exposer, s'arrête tout à coup, décidé de nouveau à attendre que son adversaire reprenne l'offensive. Son armée prit position à Wuidra, celle de Bagration à Katan.

Son plan était bien conçu, et lui promettait des succès, si les forces dont il pouvait disposer lui eussent permis de le mettre à exécution; mais quoique l'armée française eût éprouvé une très-grande diminution depuis son départ de Wilna, les corps contre lesquels Barklay aurait eu à combattre, même en supposant que ceux qui étaient sur la rive droite du Dniéper ne fussent point arrivés à tems, formaient une réunion de troupes plus nombreuses que les siennes (*a*); il ne pouvait d'ailleurs rien oppo-

(*a*) Nous avons vu que Barklay n'avait pu, avant le commencement des hostilités, se procurer aucun renseignement un peu exact sur la force de l'armée française; qu'il la croyait plus nombreuse que l'armée russe, mais beaucoup moins qu'elle ne l'était réellement. Ce général continuait à être dans la même erreur, parce qu'il pouvait difficilement évaluer la

ser à la garde, et il était toujours inférieur en cavalerie régulière et en cavalerie d'élite ; quant à sa cavalerie irrégulière, elle ne pouvait rendre que peu de service un jour de bataille. Indépendamment de ces raisons tirées de l'état des choses, on peut ajouter que le passé lui montrait Napoléon vainqueur dans toutes les batailles qu'il avait livrées; qu'il le voyait s'éloigner de ses communications, de ses magasins, perdre une partie de ses troupes par les privations et les fatigues, dans l'espoir d'en venir aux mains. De pareils sacrifices pour obtenir ce résultat, témoignaient assez qu'il se croyait certain de la victoire. Tout contribuait à inspirer au général russe de justes craintes ! aussi est-il louable de n'avoir pas mis son plan à exécution. Enfin je dois le répéter : un succès ne le débarrassait pas de son ennemi, un revers pouvait plonger la Russie dans l'abîme.

Aussitôt que Napoléon fut instruit du combat d'Inkowo, il ordonna à Murat et à Ney,

force de l'armée française en questionnant les prisonniers, à cause de l'irrégularité avec laquelle étaient formés les divisions et les régimens. Les divisions d'infanterie comptaient depuis deux jusqu'à quatre brigades, et les régimens depuis deux jusqu'à six bataillons. Les mêmes réflexions s'appliquent aux divisions et aux régimens de cavalerie.

d'opposer de la résistance à l'ennemi, afin de le retarder; à Eugène et aux trois divisions du premier corps, de se diriger sur Lioszna; à la garde de se tenir prête à marcher. Davout, prévenu de ces dispositions, devait, dans le cas où l'ennemi prendrait sérieusement l'offensive, réunir son corps et ceux de Poniatowski et de Junot à Rasasna et à Liubowiczi. Au reste, quelle que fût la conduite du général ennemi, Napoléon, ayant mis ses troupes en mouvement, était décidé à reprendre le cours de ses opérations; ainsi, la tentative de Barklay ne produisit d'autre effet que de hâter de quelques jours l'exécution des projets de son adversaire.

Dès que Napoléon se fut assuré que le mouvement de Barklay n'aurait pas de suite, il donna à ses troupes de nouvelles directions, dans le but de les réunir sur la rive gauche du Dniéper, afin de marcher ensuite sur Smolensk. Les points où se trouvent les villages de Rasasna et Khomino, furent désignés pour y effectuer le passage du fleuve; ils sont situés sur la rive gauche, le premier à deux journées d'Orsza, le second trois lieues au dessus du premier.

Le corps de Davout fut réuni, le 13, à Rasasna, pour y protéger l'établissement des ponts;

Poniatowski arriva le même jour à Romanowo, sur la route de Mohilow à Smolensk ; Junot le suivait. Latour-Maubourg quittait alors Rogatschew (14 août), pour se diriger par Mohilow et Mstislaw, sur Smolensk. Il devait laisser à Mohilow la division Dombrowski et une brigade de cavalerie légère. Dombrowski, avec ces forces et les premiers régimens lithuaniens, de nouvelle levée, qu'il pourrait employer, était chargé de couvrir Minsk, et de contenir la garnison de Bobruisk et le corps de Hertel (*a*).

Tandis que les troupes qui occupaient la rive gauche marchaient ainsi sur Smolensk, celles qui étaient sur la rive droite se dirigeaient sur Rasasna et Khomino. Dans la saison où l'on se trouvait alors, le Dniéper est réduit à un faible volume d'eau, mais il est très-encaissé, et ses rives sont escarpées ; néanmoins, dans l'après-midi du 13, les trois ponts que l'on construisait sur ce fleuve, deux à Rasasna et un à Khomino, furent terminés. Napoléon, qui avait quitté Witespk de sa personne la nuit précédente, arriva alors dans le premier de ces deux endroits ; il fit passer sur-le-champ le corps de Grouchy, et les trois divisions du pre-

(*a*) Le corps de Hertel, qui passait pour être de seize mille hommes de troupes régulières tant qu'irrégulières, était toujours à Mozyr.

mier corps qui étaient arrivées la veille. Dans le même tems, Murat, avec les corps de Nansouty et de Montbrun, effectuait son passage à Khomino; Ney, qui s'y était rendu de Lioszna, par Liubowiczy, le suivait immédiatement.

Le lendemain, Eugène et la garde atteignirent le Dniéper à Rasasna, et le traversèrent: Eugène avait passé par Janoviczi, Lioszna et Liubowiczi, la garde par Babinowiczi et Sudilowiczi. Ainsi, le 14, toute l'armée, composée de cinq corps d'infanterie, quatre de cavalerie et de la garde, se trouva réunie sur la rive gauche du Dniéper. Ces forces pouvaient s'élever à cent quatre-vingt-cinq mille hommes, dont trente-deux mille de cavalerie (*a*); et celles que Barklay pouvait leur opposer à cent vingt mille hommes de troupes régulières. Sur la rive droite, on avait suivi, en s'approchant du fleuve, des chemins de traverse habituellement mauvais, et entièrement gâtés depuis peu par une pluie d'orage qui tomba lorsque l'armée commença à s'ébranler; l'artillerie ne parvint à y passer, dans plusieurs endroits, qu'après les avoir réparés.

Pour bien apprécier l'opération de Napoléon, examinons quelle était alors la situation géné-

(*a*) L'armée qui était immédiatement sous les ordres de Napoléon avait la force suivante, d'après les feuilles d'appel du

rale du théâtre de la guerre. La Lithuanie, la Samogitie et la Courlande, étaient en son pou-

3 août et des évaluations approximatives pour les corps dont on n'a pas trouvé les feuilles d'appel.

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie, y compris la cavalerie légère et l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.	OBSERVATIONS.
Vieille garde	6,850	»	Approximativement.
Jeune garde	10,000	»	*Idem.*
Cavalerie de la garde	»	4,250	*Idem.*
Artillerie de la garde	2,500	1,000	*Idem*, et en y comprenant l'artillerie de la ligne attachée à la garde, ainsi que le train qui attelait l'artillerie.
1er corps	29,958	»	Cette évaluation comprend les divisions Compans et Dessaix, la division Claparède et la division Valence (de cuirassiers).
1re, 2e et 3e divon du 1er corps	30,113	»	
3e corps	22,282	»	
4e corps	30,445	»	Y compris la cavalerie légère bavaroise qu'on avait attachée au quatrième corps.
5e corps	22,738	»	
8e corps	14,000	»	Approximativement.
1er corps de cavalerie	»	5,413	Non compris la division Valence.
2e *idem.*	»	4,029	
3e *idem.*	»	5,030	Non compris la division Doumerc.
4e *idem.*	»	5,000	Approximativement.
TOTAUX	168,886	24,722	

La cavalerie légère attachée aux corps d'armée, et la division Valence, s'élevaient à environ douze mille hommes; ainsi la force de l'armée était la suivante :

Infanterie	156,886 hommes.
Cavalerie	36,722
Total	193,608 hommes.

voir. Le corps prussien resserrait sur la rive gauche de la Dwina la garnison de Riga; mais sur la rive droite, depuis cette ville jusqu'à Dünabourg, les Français n'occupaient que le seul poste de Kreuzburg. Macdonald était à Dünabourg avec la division Grandjean; Wittgens-

A l'époque du 3 août, l'armée était en cantonnement, et jusqu'au 14 elle a plutôt dû éprouver de l'augmentation que de la diminution, puisque les pertes qu'elle a pu faire par les maladies et les trois journées de marche qui l'ont conduite au Dniéper, ont dû se trouver plus que compensées par l'arrivée des détachemens qui étaient en arrière et des traîneurs qui ont rejoint. Elle devait donc être un peu plus nombreuse à la dernière époque.

Si l'on veut avoir la force de l'armée avec laquelle Napoléon se dirigeait sur Smolensk, il faut en retrancher les corps qui n'ont point pris part à cette opération; savoir:

En infanterie, la division Dombrowski. . . .	6,000
En cavalerie, le 4e corps.	5,000

Il restera alors,

Infanterie.	150,886	
Cavalerie.	31,722	
Total.	182,608	hommes.

Je pense donc qu'en évaluant, ainsi que je l'ai fait, la force de l'armée à cent quatre-vingt-cinq mille combattans, je ne me suis point élevé au dessus de sa force réelle. L'évaluation de Napoléon, dans une lettre du 10 août, à l'un de ses maréchaux, est encore plus élevée, puisqu'il porte à deux cent mille hommes le nombre des combattans avec lesquels il va se diriger sur Smolensk.

tein n'employait que quelques escadrons pour observer cette division ; ainsi elle ne prenait aucune part active aux opérations. Oudinot se retirait sur Polotzk, quoiqu'il eût été joint par Saint-Cyr. Schwartzenberg poursuivait Tormassof en Wolhinie ; mais l'on devait s'attendre à voir le général russe reprendre vivement l'offensive aussitôt après l'arrivée de l'armée de Moldavie. Dombrowski observait Bobruisk ; Victor était en observation sur la rive droite du Niémen. Les garnisons de Kowno, Wilna, Minsk, Slonim, Borisow, Mohilow, Orsza, Witepsk et de tous les lieux que les Français occupaient militairement, étaient, en grande partie, composées de régimens de marche, de bataillons de traîneurs (*a*) et des nouveaux régimens lithuaniens qu'on organisait. Enfin le corps d'Augereau (11e), qui occupait tous les pays situés entre le Rhin et la Vistule, comptait alors cinq divisions d'infanterie, six cohortes (*b*) et une brigade de cavalerie légère. La totalité de ces

(*a*) On réunissait, autant que possible, plusieurs de ces régimens et bataillons, et l'on en formait des colonnes que l'on dirigeait sur l'armée.

(*b*) Napoléon avait donné le nom de cohortes aux bataillons de la nouvelle armée dont il avait ordonné la formation avant que de partir pour l'expédition de Russie.

forces s'élevait à cinquante-sept mille hommes (*a*), et le roi de Danemarck devait en fournir dix mille, en cas de descente.

La grande route (7) de Pologne à Moskou passe par Orsza et Smolensk, et, entre ces deux villes, elle s'écarte peu du Dniéper; à la hauteur de Rasasna et de Khomino, elle n'en est distante que d'une lieue. Les troupes gagnaient cette route aussitôt après leur passage, et se dirigeaient sur Smolensk. Murat marchait à l'avant-garde avec les trois corps de cavalerie de Nansouty, Montbrun et Grouchy; il entra à Liady, bourg situé à deux lieues de Khomino et à seize de Smolensk, le 14 au matin, après en avoir chassé deux régimens de Kosaques, puis il continua à se porter en avant: Ney le

(*a*) Le 15 juillet, la situation du onzième corps était la suivante:

	quartiers-généraux.	hommes présens sous les armes.
La division Heudelet (30e)	à Hambourg. .	15,604
La division Lagrange (31e)	à Stettin. . . .	9,128
La division Durutte (32e)	à Berlin.	10,162
La division Morand * (34e)	à Stralsund. . .	10,142
La division Destrée (33e)	à Dantzig. . . .	7,579
Six cohortes en garnison à	Brême.	3,854
Une brigade de cavalerie en garnison	à Hanovre. . . .	1,105
Total.		57,554

* Cette division passa peu après sous le commandement du général Loison.

suivait; venaient ensuite Davout, Eugène et la garde. Tandis que ces corps précipitaient ainsi leur marche sur Smolensk, Poniatowski et Junot se dirigeaient également, de Romanowo, sur cette ville, mais en suivant des chemins de traverse, de manière à ne s'écarter que de deux lieues au plus de la grande route. Ils se trouvaient ainsi en mesure de tourner les lieux où l'ennemi aurait voulu tenir sérieusement. La division Sébastiani (de cavalerie) avait été laissée sur la rive droite, pour observer les mouvemens de l'ennemi; elle devait remonter le fleuve sans s'en écarter, et en se tenant à hauteur de l'avant-garde.

L'armée se trouvait alors dans un pays plus fertile que ceux qu'elle avait parcourus depuis le passage du Niémen. La route traversait une vaste plaine couverte de villages et bien cultivée : les maraudes étaient moins pénibles et plus fructueuses. Les moissons, déjà commencées, mais abandonnées, fournissaient abondamment à la nourriture des chevaux. On voyait marcher de front et d'un pas accéléré plusieurs colonnes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie ; aussi les grains étaient-ils foulés à trois cents pas de chaque côté de la route, comme si elle eût été le cours d'un torrent dévastateur :

toute l'armée aurait pu se déployer en peu de tems. Un pont sur un ravin ou sur un ruisseau arrêtait quelquefois la rapidité de la marche; cette foule qui couvrait la plaine se pressait alors vers le pont, afin d'y passer le plus tôt possible: l'infanterie et la cavalerie le franchissaient assez promptement; mais l'artillerie, et surtout les convois de vivres et les bagages, y éprouvaient de grands retards: l'on sent combien ils étaient funestes.

Barklay, immédiatement après le combat d'Inkowo, et par suite de faux rapports qui lui firent croire que Napoléon allait l'attaquer par son flanc droit, quitta Wuidra pour se diriger avec la première armée sur Apolia, en arrière de Porieczié; Bagration vint le remplacer à Wuidra. Après avoir conservé trois jours sa position, Barklay revint à Wuidra le 13 août, et fit rétrograder Bagration sur Smolensk. Le lendemain (14 août), croyant qu'il allait être attaqué, il prit position derrière le lac Kasplia, et rappela Bagration. L'occupation de Liady par les Français ne le tira pas d'erreur, tant il était peu instruit des marches que Napoléon venait d'exécuter.

Cependant Murat, poussant devant lui les deux régimens de Kosaques qui avaient été chas-

sés de Liady, parut à trois heures de l'après-midi devant Krasnoi. La division Néwérowski, du corps de Raiewski, composée de six mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie et de huit bouches à feu, était en position derrière la ville ; mais, en avant, elle avait détaché un régiment chargé d'en disputer la possession (*a*). La division Le Dru, qui marchait en tête du troisième corps, eut bientôt rejeté ce régiment dans la ville, puis par delà du ravin qui la borde; dans le même tems, la cavalerie de Murat, s'étendant sur la droite, traversait le ravin et tournait la position. Néwérowski s'aperçut qu'il allait être accablé par des forces trop supérieures pour qu'il pût espérer de leur résister; le pays était découvert, sa position devenait très-critique. Il prit le seul parti qui pouvait lui offrir une chance de salut, ce fut de se ployer en colonne serrée et de se retirer en toute hâte. Il profita des rangées de bouleau qui bordent la route pour y appuyer un des

(*a*) Le complet des régimens russes d'infanterie sur le pied de guerre est de deux mille six cent soixante-six hommes, officiers compris; mais si l'on en retranche cent trente domestiques d'officiers, soixante-seize charretiers, etc., il ne restera que deux mille trente-cinq combattans. Ces régimens sont composés de trois bataillons, et chaque bataillon est divisé en quatre compagnies.

flancs de sa colonne ; mais avant que ses dispositions fussent terminées il était déjà chargé par la cavalerie française, qui lui enleva son artillerie et lui fit huit cents prisonniers. Sa cavalerie fut obligée de chercher son salut dans la fuite. Il continua à se retirer avec le reste de sa division, entouré par la cavalerie française, qui le chargea de nouveau à plusieurs reprises, mais infructueusement. La nuit seule mit fin à la poursuite ; il était parvenu alors à peu de distance de Koritnia. Bagration, en le plaçant au milieu d'une plaine, sans le faire soutenir, causa son malheur ; il ne dut qu'à lui son salut (*a*). Je suis entré dans de plus grands détails que ne le comportait l'importance de ce combat, parce qu'il offre un exemple mémorable de la supériorité d'une infanterie aguerrie et bien conduite sur la cavalerie.

Barklay, éclairé enfin par le revers que venait d'éprouver la division Néwérowski,

(*a*) Il est probable que Murat eût contraint la division Néwérowski à mettre bas les armes sans son impétuosité irréfléchie. Il fit charger sans relâche sa cavalerie, dont il ne pouvait utiliser qu'une très-petite partie, et annula ainsi une nombreuse artillerie à cheval qu'il avait sous la main. Il aurait dû, au contraire, ne faire charger sa cavalerie qu'après avoir porté avec son artillerie la destruction et le désordre au sein de la division Néwérowski.

rétrograda sur Smolensk avec toutes ses forces (*a*); cette place n'était alors couverte que par la seule division Néwérowski; mais Raiewski, qui n'en était encore qu'à trois lieues lorsque l'ordre de rétrograder lui parvint, pressa tellement sa marche que le 15, dans l'après-midi, il fut en présence de l'avant-garde française. Ses forces étant insuffisantes, il ne tenta même pas de l'arrêter (*b*); Murat et Ney atteignirent, ce jour même, Lubna, qui n'est éloigné de Smolensk que de quatre lieues; les autres corps étaient disposés en échelons depuis Siniaki, où s'était arrêté Eugène, jusqu'à Lubna.

Le 16 enfin, Ney parut devant Smolensk. Bagration, qui venait de réunir son armée en avant de cette place, en défendait les approches; il s'engagea entre Ney et ce général une fusillade de pied ferme, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le soir, la première armée, sous les ordres immédiats de Barklay, arriva et couronna les hauteurs de la rive droite qui sont

(*a*) Barklay se contenta de faire éclairer le pays, entre la Dwina et le Dniéper, par Wintzingerode, auquel il confia le commandement d'un corps composé en grande partie de cavalerie.

(*b*) Son corps, composé des divisions Néwérowski et Paskiewitch, comptait de dix à onze mille hommes.

situées vis-à-vis de Smolensk (*a*). Tandis que l'avant-garde combattait ainsi, Napoléon, espérant toujours en venir à une bataille sous les murs de Smolensk, hâtait la marche de ses troupes pour en achever l'investissement. Murat, Davout et la garde prirent différens chemins de traverse pour se porter devant cette ville, sur la droite de Ney. Poniatowski y arriva par la route de Mstislaw : les Polonais revoyaient enfin ces champs de Smolensk, théâtre de tant de sanglans combats entre eux et les Russes; mais quelle différence ! seuls alors, ils faisaient trembler la Russie; aujourd'hui, ils sont comptés parmi les auxiliaires de Napoléon. La marche des troupes continua toute la nuit, et le 17 au matin, l'investissement fut achevé. Ney appuyait sa gauche au Dniéper, et s'étendait jusqu'à peu de distance de la route de Krasnoi. Davout, placé à sa droite, était à cheval sur les routes de Krasnoi, de Mstislaw et de Jelnia. Poniatowski s'étendait encore plus à droite, et

(*a*) Napoléon, qui n'épargnait rien pour l'espionnage, et qui avait été si bien servi sous ce rapport dans toutes ses guerres, se procurait difficilement dans celle-ci les plus légers renseignemens. Il passa la nuit du 15 au 16 à Koritina, et y reçut des rapports qui lui persuadèrent que Barklay avait, depuis trois jours, évacué Smolensk; il donna même des ordres en conséquence; mais il fut détrompé dans la matinée du 16.

Murat, avec sa cavalerie, s'appuyant au corps polonais et au Dniéper, achevait l'investissement. Dans tout le contour occupé par l'infanterie, l'ennemi avait été resserré jusqu'à cinq ou six cents toises de la place; mais le long du Dniéper, devant Murat, il s'étendait encore à environ mille toises. La garde impériale était en réserve derrière le premier corps, un peu en avant d'Iwanowokaia, où Napoléon avait son quartier général. Eugène était en observation sur la route de Krasnoi, entre Koritnia et Lubna. Junot aurait dû arriver devant Smolensk le 17, à huit heures du matin; mais un guide, l'ayant égaré, lui fit perdre une marche; des Kosaques le retardèrent en détruisant des ponts; il ne put arriver qu'à cinq heures du soir.

L'importance de Smolensk tenait moins à sa population, qui s'élevait seulement à douze mille ames, qu'à ses souvenirs historiques. Les siéges qu'elle avait soutenus avant le perfectionnement de l'art de la guerre lui donnaient dans l'esprit des peuples plus d'importance militaire qu'elle n'en méritait. Distante de cent soixante-onze lieues de Pétersbourg, et de quatre-vingt-treize de Moskou, elle occupe sur la rive gauche du Dniéper le penchant d'une colline qui borde le fleuve. Son territoire fertile

en grains, et assez peuplé, offrait des ressources en bestiaux.

La ville, proprement dite, était entourée d'une muraille haute de vingt-cinq à trente pieds, épaisse de dix-huit à la base, d'un développement d'environ trois mille toises, et percée seulement de deux portes, l'une qui donnait entrée aux routes de Krasnoi, de Mstislaw et Jelnia, l'autre qui conduisait au Dniéper. Vingt-neuf tours, de dimensions différentes, tenant à la muraille, s'élevant à la même hauteur, les unes quarrées, les autres rondes, étaient placées irrégulièrement sur son contour. La partie supérieure de la muraille, découpée de manière à former de larges créneaux, offrait l'aspect d'une dentelure. Au delà régnait un vieux fossé avec chemins couverts et glacis, le tout en très-mauvais état (*a*) : ce fossé n'existait pas dans la partie de la ville qui borde le Dniéper. On avait percé de petites portes dans la muraille, pour livrer passage aux troupes destinées à la défense des chemins couverts.

Une demi-lune en terre couvrait la porte de Krasnoi ; elle était flanquée par un vieux bastion également en terre, situé à gauche, à petite por-

(*a*) En faisant cette description, je me suppose dans l'intérieur de la ville.

tée de canon. A droite, environ à quatre cents toises, se trouvait la citadelle, qui interrompait la continuité de la muraille. C'était un polygone régulier, formé de cinq bastions, construits en terre; elle n'avait point été palissadée, et pouvait être enlevée de vive force, ce qui aurait entraîné la prise de Smolensk (*a*). Le terrain environnant la place sur ce point était inégal et couvert de broussailles jusqu'à un quart de lieue. Les tours, étant creuses, ne pouvaient recevoir d'artillerie; la place ne possédait d'ailleurs qu'une cinquantaine de bouches à feu de fonte, en mauvais état et sans affûts. On avait placé de l'artillerie de campagne des divisions sur la demi-lune qui couvre la porte de Krasnoi, sur le vieux bastion qui est à gauche, et sur ceux de la citadelle qui regardent la campagne.

Sur la rive droite du Dniéper, était un faubourg vaste, peuplé, commerçant, que l'on appelait la basse ville : un pont en bois établissait la communication ; au delà on trouvait, avant d'arriver à la basse ville, les débris d'un ouvrage en terre qui avait servi autrefois de tête de pont. Enfin il y avait des faubourgs le long

(*a*) La citadelle était ouverte du côté de Smolensk.

du Dniéper, au dessus et au dessous de la ville; d'autres de chaque côté de la route de Krasnoï: tous étaient composés de chétives maisons en bois.

Les principales villes de la Russie renferment ordinairement un grand nombre d'églises, surmontées de clochers élevés, construits en dôme, et qui sont entourés de quatre clochers plus petits; ces dômes sont presque toujours dorés, argentés, ou peints en vert. Les maisons, rarement contiguës, ont ordinairement cours et jardins. Telle était Smolensk, la première ville russe que rencontrait l'armée française; car jusqu'au passage du Dniéper, on avait toujours été sur l'ancien territoire polonais. Ses hautes murailles, l'irrégularité de son site, la grande quantité de ses clochers entremêlés de verdure, lui donnaient un aspect à la fois singulier et pittoresque.

Cependant Barklay ayant fait construire deux ponts de bateaux vis-à-vis de Smolensk, pour augmenter la facilité des communications, avait, pendant la nuit, rappelé Bagration pour l'envoyer prendre position sur la route de Moskou, à deux lieues de Smolensk. L'armée de ce général avait été remplacée par trente mille hommes de la première armée,

qui furent répartis dans les faubourgs, les ouvrages extérieurs, dans les chemins couverts et derrière les créneaux du sommet de la muraille. Le reste de la première armée avait conservé sa position sur les hauteurs de la rive droite. Dans cet état de choses, on ne devait s'attendre qu'à un combat sans résultat. Barklay ne pouvait laisser de garnison dans Smolensk, puisque la place était hors d'état de soutenir un siége; il songeait seulement à la conserver assez long-tems pour achever l'évacuation des magasins. Napoléon se flattait encore que ce général se déciderait à faire repasser le reste de ses troupes sur la rive gauche, pour lui livrer bataille, cela contre les apparences, et par suite de cette disposition à croire tout ce qu'il désirait. Le tems s'écoula dans cette attente jusque vers les deux heures de l'après-midi, sans que les troupes changeassent de position. Enfin, entièrement détrompé, voyant s'éloigner encore cette bataille tant désirée, il ordonne d'attaquer sur toute la ligne.

Murat eut bientôt forcé la cavalerie de l'ennemi à rentrer dans la place, et Poniatowski, marchant par sa droite, vint s'appuyer au Dniépert. Sur ce point se trouvait un plateau élevé, très-rapproché du fleuve; on y établit une bat-

terie de soixante bouches à feu, avec laquelle on tira sur les masses de troupes qui se montraient sur la rive opposée, et sur le grand pont, pour tenter de le détruire ou d'en gêner le passage. Les troupes s'éloignèrent, et l'on cessa de tirer sur le pont, dont on ne voyait que l'extrémité, pour contre-battre une batterie que Barklay venait de faire placer sur la rive droite, et dont le feu incommodait. Poniatowski eut bientôt contraint les Russes à se borner à la défense des chemins couverts et des murailles; malgré son mouvement sur la droite, sa gauche continuait à s'appuyer au corps de Davout, parce que la ligne de bataille avait diminué d'étendue en se rapprochant de la place.

Sur la gauche, devant la citadelle, on se battit avec opiniâtreté, mais sans résultats; les Russes se maintinrent dans les broussailles qui s'y trouvent, événement important, puisqu'elles couvraient le point de la place le plus fort en apparence, le plus faible en réalité. Ils furent heureux que Napoléon n'ait point été instruit du véritable état des choses, car alors il est indubitable qu'il aurait fait les plus grands efforts pour pénétrer dans Smolensk par la citadelle.

Le premier corps étant placé devant les fau-

bourgs qui se trouvent de chaque côté de la porte de Krasnoi, était chargé de les enlever. Ils furent attaqués et défendus avec un véritable acharnement; enfin, après trois heures de combat, Davout s'en rendit maître. Son corps, composé presqu'en entier de Français, mettait dans ses attaques cette fougue qui caractérise les troupes de cette nation. Sur plusieurs points elles franchirent les glacis, les chemins couverts, les fossés; mais leur valeur impétueuse venait se briser contre les murs de Smolensk : ils se voyaient contraints de se retirer, et les Russes occupaient de nouveau les chemins couverts.

Napoléon, n'entrevoyant pas la possibilité d'enlever la place de vive force, ordonne de s'approcher des murailles avec une batterie de trente-six bouches à feu de douze, et de les battre en brèche. L'impossibilité de la réussite était évidente : on ne pouvait s'approcher assez près, à cause du feu de mousqueterie; les pièces étaient d'ailleurs d'un calibre trop faible; enfin la hauteur seule des murailles indiquait que leur épaisseur devait être beaucoup trop grande pour qu'on pût y faire brèche de la sorte; néanmoins l'ordre fut exécuté à l'instant. Après quelques salves qui manifestèrent l'inutilité de

cette tentative, les artilleurs, réduits, pour utiliser leur feu, à tirer contre les créneaux, reçurent enfin l'ordre de se retirer. Dans le même tems on avait établi, sur le prolongement des chemins couverts, une batterie qui fit beaucoup de mal à l'ennemi; et on lança dans Smolensk, que l'on avait tant d'intérêt à conserver, des obus qui y mirent le feu. Quoique les jours fussent très-longs, à la latitude et dans la saison où l'on se trouvait, la nuit seule mit fin à ce combat mémorable, plus sanglant que beaucoup de batailles. Les Russes y eurent l'avantage d'avoir une partie de leurs combattans à couvert; mais ils n'avaient d'artillerie que sur les trois ouvrages dont nous avons parlé, et ne pouvaient en employer que peu hors de la place; cela leur devint même entièrement impossible, lorsqu'ils eurent été repoussés jusque dans les chemins couverts. Les Français, au contraire, purent employer plus d'artillerie, et mirent en action un plus grand nombre de troupes. Junot, ainsi que nous l'avons dit, était arrivé à cinq heures du soir; il avait pris position en arrière de Poniatowski, et y était resté en réserve.

On bivouaqua autour de la place, sur le terrain même où l'on avait combattu. Iwanowkaia, où Napoléon avait encore son quartier

général, était séparé de Smolensk par un ruisseau assez profondément encaissé ; au delà, le terrain, qui s'élevait en pente douce jusqu'à la ville, était couvert de feux de bivouacs, disposés par lignes sensiblement parallèles ; puis les murailles formaient une zone obscure derrière laquelle on voyait les flammes s'élever en tourbillons. L'horizon était en feu. Les crénaux de la muraille et les nombreux clochers de la ville se distinguaient parfaitement. Tel fut le triste, mais magnifique spectacle que nous offrit la nuit, et qui succèda aux scènes sanglantes de la journée.

Cependant Barklay voyant la place resserrée de si près, craignant que Napoléon ne découvrît enfin la faiblesse de la citadelle, et ne tentât un effort vigoureux sur ce point, fit évacuer la ville pendant la nuit. Cette opération s'effectua avec ordre, rapidité et dans le plus grand silence. L'arrière-garde mit le feu aux boutiques, on reploya les ponts de bateaux, et l'on brûla celui sur pilotis.

Au point du jour, des soldats, n'apercevant plus les factionnaires ennemis, pénétrèrent dans les chemins couverts, dans les fossés, enfin dans la place par une des petites portes qui avaient été pratiquées dans la muraille. Napo-

léon vint aussitôt s'y établir avec les grenadiers et les chasseurs à pied de sa garde. Cette ville, dans laquelle il n'était resté que quelques habitans des dernières classes du peuple, était coupée par deux ravins, d'un aspect sauvage, qui se rendent au Dniéper; elle contenait des jardins, des prairies et même des terres labourées; aussi était-elle moins considérable qu'on ne l'avait jugé à son aspect. On y trouva quelques canons en fer en mauvais état; elle n'offrit d'ailleurs presque point de ressources. Les magasins avaient été évacués ou détruits; l'incendie, après avoir consumé la moitié de la ville, était encore dans toute sa force, et l'on ne parvint à l'éteindre entièrement que le lendemain. En y entrant on fut frappé d'un spectacle affreux. Partout des cadavres et des blessés, même au milieu des flammes. La ville paraissait déserte, car le peu d'habitans qui y étaient restés s'étaient retirés dans les églises. On ne voyait circuler que le soldat français, qui tâchait d'arracher aux flammes une partie de leur proie.

Ney fut chargé de faire construire deux ponts un peu au dessous des débris de celui sur pilotis, entre la ville et le faubourg qui était sur la rive droite. La grande diminution des eaux, résultat de l'extrême sécheresse, avait rendu le

fleuve guéable en plusieurs endroits; il le fit passer au dessous, et à peu de distance de la ville, par l'une de ses brigades de cavalerie légère (18 août); mais elle fut repoussée, et obligée de le repasser à la hâte. La division Morand, du premier corps, était chargée de seconder cette opération. Elle occupa la partie du quai qui était voisine du pont brûlé, et s'étendit sur la droite. Barklay avait fait occuper la basse ville par de l'infanterie, et placer des batteries sur les hauteurs de la rive droite, en sorte qu'il s'engagea d'une rive à l'autre un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. Enfin, vers les cinq heures du soir, Morand parvint à s'établir avec sa division dans le débris de tête de pont dont nous avons parlé. Les soldats avaient passé sur des bateaux, sur des radeaux, et à gué. Barklay ne fit point de tentatives sérieuses pour reprendre cette position; mais à six heures du soir, craignant que les Français, qui s'étaient déjà établis dans quelques-unes des maisons les plus voisines du fleuve, ne s'emparassent de la basse ville, il y fit mettre le feu, et une heure après commença sa retraite sur Moskou. L'arrière-garde fut confiée au général Korf, auquel on laissa six mille hommes d'infanterie, indépendamment de son corps de cavalerie.

Bagration qui ouvrait le mouvement de retraite, atteignit ce jour même Slobpnewa, petit village où la route de Moskou traverse le Dniéper.

La route de Moskou côtoie le Dniéper jusqu'à environ une lieue et demie de Smolensk, et l'on aurait pu, de la rive gauche, canonner Barklay, s'il l'eût suivie ; par cette raison, et peut-être aussi parce qu'il voulait tromper Napoléon sur la véritable direction de sa retraite, afin de rendre la poursuite moins vive dans les premiers momens, il se décida à faire un détour. Il suivit d'abord la route de Pétersbourg, puis ayant partagé son armée en deux colonnes, pour la commodité de la marche, il prit deux chemins de traverse, l'un que l'on trouve à deux lieues de Smolensk, l'autre à quatre, au village de Stabna. Il marchait avec la colonne qui s'éloignait le moins, afin d'être plus à portée des événemens ; elle devait déboucher à Brédichino, village situé à six lieues de Smolensk. L'autre colonne, quatre lieues plus loin, à Slobpnewa. Napoléon se disposait alors à franchir le Dniéper avec son armée. Davout et Poniatowski continuaient à bivouaquer sur le terrain où ils avaient combattu (*a*). Murat, Ju-

(*a*) A l'exception de la division Morand, qui avait été détachée, ainsi qu'on l'a vu.

not et les corps de la garde qui n'avaient point suivi Napoléon, avaient aussi conservé leur position. Eugène arriva dans le courant de la journée, et s'arrêta à une demi-lieue de Smolensk, près de la route de Krasnoi.

Cependant Ney, secondé par la division Morand, était parvenu à éloigner les tirailleurs ennemis et à jeter des troupes sur la rive droite ; on put dès lors travailler à l'établissement des ponts ; ils furent terminés à trois heures du matin, et le troisième corps passa aussitôt (19 août). Murat suivit ce mouvement en traversant ce fleuve à gué. Dans le même tems, Junot remontant le Dniéper jusqu'à Prudiszi, village situé à deux lieues de Smolensk, y fit travailler à la construction d'un pont.

Napoléon, ignorant la direction dans laquelle Barklay opérait sa retraite, envoya Grouchy sur la route de Pétersbourg, avec ordre de la quitter à Stabna, pour prendre celle de Duchowszina, par laquelle il supposait que Barklay pouvait s'être retiré. Korf effectuait sa retraite sur la route de Moskou. Murat et Ney l'y suivirent ; ils le rencontrèrent à une lieue et demie de Smolensk, en position sur des hauteurs qui bordent la route.

L'armée russe était encore engagée dans les

chemins de traverse, dont nous venons de parler. Barklay avait besoin de la journée entière et d'une partie de la nuit pour déboucher avec sa colonne à Brédichino ; il fallait donc qu'il retardât les Français, afin qu'ils ne pussent atteindre ce village que le lendemain. C'était dans ce but que Korf avait pris position ; mais il ne put tenir que deux heures ; il se vit contraint de se retirer devant des forces supérieures, et toujours croissantes. Barklay sentit la nécessité d'opposer sur-le-champ une vive résistance à la marche des Français ; il fit donc rétrograder successivement les troupes de la colonne avec laquelle il marchait, et se rendit à son arrière-garde, pour diriger en personne les opérations.

Korf, après s'être retiré sur Walutina-Gora, repassa la Kolodnia, ruisseau fangeux que l'on rencontre immédiatement après ce village, et qui traverse la route pour aller se jeter dans le Dniéper. Il fut joint derrière ce ruisseau par une division d'infanterie ; mais ce renfort ne put arrêter les Français ; la division Razout, qui marchait à l'avant-garde, ayant franchi le ruisseau, attaqua les Russes et les repoussa. Junot, passant alors le Dniéper à Prudiszi, se trouvait placé à une lieue du flanc gauche des Russes ; il prit po-

sition sur une hauteur qui borde le fleuve, et de laquelle on distinguait, et la route de Moskou, et le terrain sur lequel on combattait. A deux cents toises environ, était un marais qu'il aurait fallu traverser pour aborder les Russes, et qui ne pouvait livrer passage qu'à des hommes isolés; de l'autre côté du marais, l'on n'apercevait que quelques postes ennemis; mais il y arriva bientôt une division d'infanterie. Junot était ainsi dans l'inaction, lorsque Murat, quittant l'avant-garde avec vingt hussards, vint le joindre en remontant le Dniéper; et du plus loin qu'il le vit : « Pourquoi n'attaquez-vous pas, lui cria-t-il ? vous êtes dans la position la plus favorable pour seconder les efforts de Ney. — Je ne le puis, répondit Junot : j'ai ordre de prendre position sur la rive droite du fleuve, immédiatement après mon passage. » Néanmoins, ce général, afin de donner des craintes à Barklay, envoya un bataillon en tirailleurs sur le bord du marais, et engagea une canonnade qui se prolongea jusqu'à la nuit.

Cependant Barklay ayant été joint par la division du prince Eugène de Wurtemberg, rétablit le combat, et deux nouvelles divisions étant arrivées successivement, il reprit l'offensive, et contraignit Ney à repasser la Kolod-

nia, ce qui donna lieu à un repos d'environ une heure. Pendant ce tems les Russes disposèrent leurs troupes pour la défense de la position; elle était très-resserrée; ils s'y placèrent sur plusieurs lignes. A leur extrême droite était la cavalerie légère de Korf, et le corps de cuirassiers d'Ouwarof, qui venait d'arriver; les cinq divisions d'infanterie occupaient le reste de la position; la gauche dépassait la route, et s'appuyait à un bois qu'on avait garni d'infanterie; vers le centre se trouvait également un bois qui bordait la route, et qu'on occupa aussi. Une division d'infanterie observait Junot, ainsi que nous l'avons vu. La totalité des troupes qui étaient en présence de Ney, pouvait s'élever à trente mille hommes, dont cinq mille de cavalerie.

Tandis que l'on combattait ainsi à l'avant-garde, Napoléon, ignorant encore et ce qu'était devenu Barklay, et les forces qui étaient en présence de Ney, s'était transporté de sa personne sur un plateau, situé à gauche de la route de Moskou, environ une lieue en arrière de la Kolodnia. Davout, qui avait traversé le Dniéper immédiatement après Ney, avait trois de ses divisions en position sur ce plateau; la division Gudin occupait la grande route de Moskou, et

la division Morand avait pris un chemin de traverse qui, partant de cette route, passait sur le plateau, et devait la conduire par delà du flanc droit des Russes (*a*). Tel était l'état des choses, lorsque Napoléon apprit que les Russes, recevant continuellement de nouveaux renforts, avaient réduit Ney à la défensive, et qu'il devenait urgent de lui envoyer des secours. Cet événement inattendu lui ayant fait craindre que la totalité de l'armée russe ne fût en présence, il ordonne aussitôt à Gudin de marcher au secours de Ney, et craignant que Morand ne fût compromis, au lieu de le faire suivre par les divisions du premier corps, qui étaient restées sur le plateau, il lui envoie l'ordre de rétrograder. Morand était alors à la hauteur du lieu où l'on combattait (*b*); le canon se faisait entendre sur la droite, à une fai-

(*a*) Davout n'avait plus que cinq divisions, parce que la division Claparède (polonaise), qui avait été mise sous ses ordres à son départ de Wilna, venoit d'être de nouveau réunie à la jeune garde.

(*b*) Lorsque Morand reçut l'ordre de rétrograder, il était au milieu d'un bois de sapin dans lequel la hache n'avait jamais pénétré. Les arbres tombés de vieillesse, les troncs de ceux pourris sur pied, le rendaient impraticable. La route ne pouvait livrer passage qu'à une seule voiture de front; l'artillerie fut obligée de la suivre encore une demi-lieue jusqu'à une petite plaine, avant que de pouvoir rétrograder.

ble distance : le soldat, s'attendant à surprendre l'ennemi, était animé d'une vive ardeur ; encore une heure de marche, et l'on allait déboucher sur la route de Moskou, en arrière des Russes. Il fallut rétrograder, et la fortune, qui a tant de part aux événemens de la guerre, sauva ainsi Barklay d'un péril extrême, sans qu'il en ait peut-être jamais eu connaissance, car on ne parla point de ce mouvement dans les bulletins, et il n'en est pas question dans les auteurs qui, jusqu'à ce jour, ont écrit sur la guerre de Russie.

Aussitôt que Ney eut été joint par Gudin, il ordonna à ce général de se former en colonne, de franchir la Kolodnia, d'attaquer les Russes. Il fallait passer sur un pont battu par un feu terrible d'artillerie ; ce passage s'exécuta avec une rare intrépidité. Gudin fut frappé à mort par un boulet, au moment où il animait les troupes de son exemple ; Gérard le remplaca (*a*). Le corps de Ney ayant suivi la division Gérard, le combat devint général, et remarquable par l'impétuosité de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense ; ce fut dans le voisinage de la route qu'il fut le plus acharné : on s'y joignit plusieurs fois

(*a*) Ce général était le plus ancien des deux généraux de brigade qui commandaient les brigades de la division Gudin.

à l'arme blanche, circonstance commune si l'on en croit les bulletins, mais réellement très-rare. Le combat ne cessa qu'à la nuit; la cavalerie n'y prit point de part. Les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille; mais Barklay avait rempli son but.

Le lendemain, Napoléon arriva au point du jour pour passer en revue les troupes qui avaient combattu la veille, et là, au milieu des morts, des mourans, des blessés et de ces débris qui couvrent un champ de bataille, il distribua de l'avancement et des décorations. Les bulletins français publièrent que l'inaction de Junot avait causé le salut de Barklay : ce reproche rejaillit sur Napoléon, car il pouvait, en moins d'une demi-heure, faire parvenir des ordres à ce général, et n'en fit rien. S'il eût désiré qu'il attaquât l'ennemi, il n'eût pas fait rétrograder Morand, dont la marche était ignorée des Russes, et qui, plus que Junot, était en position de leur nuire. Junot pensa avec raison que Napoléon désirait qu'il restât dans l'inaction, puisqu'il ne lui envoyait pas l'ordre d'attaquer; il était d'ailleurs séparé de l'ennemi par un marais qui ne pouvait livrer passage qu'à des hommes isolés, et sur lequel il fallait placer des fascines pour le rendre praticable. Son corps, réduit

alors à moins de douze mille hommes, aurait été retardé long-tems par la division russe qui lui était opposée ; Barklay aurait eu le tems d'évacuer sa position sur le bord de la Kolodnia, et d'en prendre une nouvelle, de manière à n'avoir plus Junot sur son flanc gauche.

La revue terminée, Napoléon revint à Smolensk. Il fit vainement poursuivre les Russes par Murat, ils avaient eu le tems de tout évacuer; on ne rencontra que des Kosaques. Davout fut chargé d'appuyer Murat; Ney suivait, Junot fermait la marche. Poniatowski avait conservé sa position ; il poussait des reconnaissances à plusieurs lieues de distance sur la rive gauche du Dniéper. Grouchy était à Dukhowszina. Eugène passa le Dniéper dans la matinée, et campa sur la hauteur qui domine le fleuve, près d'un couvent situé à gauche de la route de Pétersbourg. On lui avait retiré, ce jour même, la division Pino, pour la diriger, conjointement avec la division Sébastiani, contre Wintzingerode, qui occupait Suraj, Wélij, et tous les pays environnans jusque près de de Witepsk ; mais le général russe s'étant mis en marche par Biéloi, pour se réunir à Barklay, les deux divisions françaises reçu-

rent à Janowiczy l'ordre de rejoindre leurs corps.

Les rapports contradictoires des Français et des Russes, ne m'ayant point permis de connaître avec exactitude leurs pertes respectives aux combats de Smolensk et de Walutina, je vais donner des probabilités au défaut de certitudes. On n'y fit, pour ainsi dire, point de prisonniers; mais le nombre des tués et des blessés y fut très-grand. Plus de six mille blessés furent réunis à Smolensk, le lendemain du combat du 17 août, quoiqu'un grand nombre d'entre eux se fussent déjà dirigés la veille sur Krasnoi. Je pense qu'on ne saurait évaluer les pertes de l'armée française, dans cette journée, à moins de douze mille hommes tués ou blessés; on porte à six ou sept mille celles qu'elle éprouva dans la journée du 19 août : ainsi les deux combats de Smolensk et de Walutina la privèrent d'environ dix-neuf mille hommes de vieilles troupes. Les pertes des Russes furent au moins égales; à la vérité, une partie de leurs troupes, à la première affaire, combattait à couvert, derrière les murailles de Smolensk; mais leurs tirailleurs sont maladroits, et les Français eurent l'avantage de pouvoir employer

un plus grand nombre de bouches à feu que leurs adversaires. Il est d'ailleurs incontestable que les pertes des Russes à Walutina, furent plus fortes que celles des Français.

Une partie des bâtimens que l'incendie avait épargnés furent destinés à l'établissement des hôpitaux, et l'on y plaça les blessés : là, entassés pêle-mêle, souvent sans paille, manquant d'alimens, attendant long-tems un premier pansement, ils gémissaient en proie à leurs douleurs. Ces cruelles privations, une chaleur excessive, l'infection répandue par les cadavres qui gisaient autour de Smolensk, dans la ville, et jusque dans les maisons, donnèrent naissance à une maladie épidémique qui, plus active encore que les blessures, moissonna en peu de tems un grand nombre de ces guerriers. Mais si le sort des blessés français fut si cruel, comment peindre celui des blessés russes? On ne put leur donner aucun secours; répandus dans les rues, les places publiques, les cours et les jardins, ils périrent douloureusement de faim et de leurs blessures. Quant aux malades, qui étaient en très-grand nombre, l'entrée des hôpitaux leur fut interdite; privés de secours, ils se traînaient à la suite de leurs régimens, jusqu'à ce qu'ils

expirassent sur la route ou à quelque bivouac. Quel affreux spectacle! quel cortége de la gloire des conquérans !

Je terminerai ce premier livre par quelques réflexions sur les opérations de Napoléon depuis son départ de Witepsk. Je blâmerai d'abord la réunion de l'armée sur la rive gauche du Dniéper pour marcher sur Smolensk. Si cette place était en état de soutenir un siége, il fallait repasser de nouveau le fleuve pour la cerner entièrement ; si elle était seulement à l'abri d'un coup de main, il le fallait encore afin de la tourner. Au lieu donc de se porter sur la rive gauche pour revenir ensuite sur la rive droite, ce qui était d'ailleurs beaucoup plus long, Napoléon devait, ainsi qu'il en avait d'abord donné l'ordre, faire repasser sur la rive droite une partie des corps qui étaient sur la rive gauche, et se porter sur Smolensk par la grande route de Witepsk à cette ville ; il se plaçait ainsi sur le flanc droit de Barklay, qui, trop faible pour livrer une bataille, se serait retiré sur Moskou, abandonnant Smolensk aussitôt que Napoléon auroit eu dépassé cette place.

Enfin, Napoléon ne devait pas lancer inconsidérément ses troupes contre des murailles

crénelées, dans l'espérance d'enlever Smolensk de vive force, puisque cette tentative pouvait entraîner la destruction de cette ville, et ne présentait aucune chance probable de réussite. Il devait, dans la matinée même du 17, passer le fleuve, au dessus de Smolensk ; il aurait appris en le faisant reconnaître, qu'une lieue au dessus de cette ville se trouvait un vaste gué, praticable aux hommes, aux chevaux et aux voitures. A la vérité, les Russes en étaient assez près pour pouvoir s'y porter, et le défendre; mais en supposant qu'on n'eût pu réussir à y passer le fleuve, c'était un moyen de les inquiéter, et l'on aurait effectué le passage plus haut. Tout porte à croire que ces seules démonstrations auraient décidé Barklay à évacuer Smolensk, et que ce général, qui n'avait encore fait incendier aucune ville, qui épargna celles qu'il fut obligé d'abandonner par la suite, n'aurait pas traité Smolensk plus rigoureusement, si cette ville n'eût pas été le théâtre d'un sanglant combat. Elle aurait alors offert de précieuses ressources, et Napoléon aurait en outre conservé un grand nombre d'anciens soldats qu'il devenait impossible de remplacer. Enfin l'on pourrait reprocher à Napoléon d'avoir fait rétrograder Morand pendant le combat de Wa-

lutina, de n'avoir pas envoyé à Junot l'ordre d'attaquer pendant ce même combat, et de ne l'avoir pas fait suivre par Poniatowski ; mais tous ces reproches s'évanouissent, lorsque l'on sait qu'il n'était pas instruit de la position dans laquelle se trouvait Barklay.

Le général russe eut aussi de grandes fautes à se reprocher. Il devait mettre Smolensk à l'abri d'un coup de main, chose facile, puisqu'il ne fallait que faire palissader la partie de la citadelle qui regardait la campagne, seul endroit par lequel on pût enlever cette place de vive force. Il s'exposa à perdre une partie de son armée, et presque toute son artillerie, en s'engageant dans des chemins de traverse, trop rapprochés des Français, sans avoir laissé assez de troupes à son arrière-garde pour retarder leur marche sur la route de Moskou, et ne dut son salut qu'à l'ignorance où se trouva Napoléon de ses dispositions de retraite. Toutes les troupes qui combattirent à Walutina auraient dû se retirer directement par la route de Moskou. Pour ne l'avoir pas fait, elles furent obligées de rétrograder successivement, afin d'arrêter les Français, non-seulement pour que la colonne qui, de Stabna, s'était

dirigée sur Slobpnewa, eût le tems d'atteindre ce village, et d'y passer le Dniéper; mais pour le salut des troupes, de l'artillerie et des bagages qui étaient encore engagés dans le chemin de traverse qui débouche à Bredichino.

FIN DU PREMIER LIVRE.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

(1) PAGE 29.

« *Une grande partie de l'artillerie était faiblement attelée.* » Il en avait été ainsi au commencement de presque toutes les campagnes de Napoléon : les pays où il avait porté la guerre y avaient suppléé. En 1805, avant que d'entrer en Allemagne, on mit en réquisition de dix-huit à vingt mille chevaux en Lorraine, dans le Palatinat et en Alsace, ce qui n'empêcha pas d'en prendre chez l'habitant aussitôt qu'on eut franchi le Rhin. La Russie ne pouvait offrir de semblables ressources.

(2) PAGE 29.

« *On l'avait augmentée dans une telle proportion, qu'on n'aurait pu l'employer toute un jour de bataille.* » Cette augmentation tenait au rétablissement de l'artillerie régimentaire.

Avant les guerres de la révolution, l'artillerie de ligne d'une armée marchait et campait toujours réunie; elle était divisée en brigades de dix bouches à feu chacune; on détachait de l'artillerie aux lieux où elle était nécessaire, et lorsqu'on devait en venir aux mains, on désignait à chaque chef de brigade les troupes près desquelles il devait se porter, et dont il devait suivre les mouvemens pendant la bataille. On sent qu'avec de semblables dispositions, les troupes se trouvaient souvent engagées avant

l'arrivée de l'artillerie : ce fut sans doute ce qui fit naître l'idée d'attacher des pièces légères aux bataillons. L'usage en fut introduit en 1626, par Gustave-Adolphe; les Prussiens, les Autrichiens et les Russes l'adoptèrent successivement, et les Français enfin en 1740, sous Maurice de Saxe. A l'époque de la révolution, l'on n'avait qu'une pièce par bataillon; le nombre en fut porté à deux. Un grand changement s'opéra bientôt pendant la guerre qui s'alluma alors ; l'infanterie fut partagée en divisions, des batteries du corps d'artillerie furent attachées à ces divisions, et mises pour tout le tems de la guerre sous les ordres des généraux qui les commandaient; on eut en outre une réserve composée de pièces d'un calibre plus fort que celui de l'artillerie des divisions, et l'on cessa d'avoir du canon de bataillon. Tel était l'état des choses lorsque Napoléon, après le revers d'Essling, craignant que son infanterie, composée en grande partie de recrues, n'eût plus la même vigueur, songea, pour la soutenir, à augmenter son artillerie. Il employa le seul moyen qu'il eût à sa disposition pour opérer promptement cette augmentation, ce fut de distribuer à ses bataillons une partie de l'artillerie autrichienne qui était tombée en son pouvoir; ainsi, une circonstance imprévue fit rétablir l'artillerie régimentaire. Je ne connais aucune raison à faire valoir en sa faveur; depuis que l'on attache une partie de l'artillerie de ligne aux divisions, elle présente, au contraire, de graves et nombreux inconvéniens.

Le canon ainsi employé n'est pas disponible; il est trop dispersé pour produire un effet marqué; il tire ordinairement trop souvent, trop vite et de trop loin. Un

jour de bataille, la moitié au moins est en deuxième ligne et à la réserve, et ne prend point part au combat. Si le calibre que sert l'artillerie régimentaire est un de ceux que sert l'artillerie de ligne, cette dernière manquera souvent de munitions, parce que l'artillerie régimentaire en aura consommé inutilement. Voici de plus graves inconvéniens : le soldat s'habitue à ne marcher qu'avec du canon, et devient craintif quand il n'en voit point; ce canon gêne dans les manœuvres, et ralentit souvent la marche des régimens; les colonels, autant par le désir de l'avoir pour appui, s'ils en viennent aux mains, que dans la crainte de le perdre, ne s'en séparent que quand ils y sont absolument forcés, ce qui arrive fréquemment par la difficulté des chemins et par d'autres causes. Ils s'affaiblissent alors en faisant des détachemens pour le garder. Je dois aussi observer que cette artillerie leur sert de prétexte pour requérir des chevaux, des fourrages, et avoir beaucoup plus d'équipages que le réglement ne leur en accorde.

Si l'on n'a pas assez d'artillerie, il faut augmenter celle des divisions et de la réserve. Huit bouches à feu ajoutées à l'artillerie d'une division de douze bataillons, produiront plus d'effet que vingt quatre bouches à feu attachées à ces bataillons. Dans le cas où il serait nécessaire de donner de l'artillerie à un régiment que l'on détacherait, on lui en donnerait de celle de la division. Je terminerai par faire observer que Turpin de Crissé, dans ses *Commentaires sur Végèce*, Guibert, dans son *Essai général de tactique*, et Dupujet, dans ses *Essais sur l'artillerie*, sont d'opinion que l'artillerie régimentaire est plus nuisible qu'utile, et pourtant de leur tems elle remplissait, ainsi

que nous l'avons vu, le but incontestable de soutenir l'infanterie dans les premiers momens de l'attaque, en attendant l'arrivée de l'artillerie de ligne.

(3) PAGE 29.

« *De nombreux employés des vivres lui étaient attachés.* » Les employés, qui se trouvaient en si grand nombre avec l'armée, ou à sa suite, sont inutiles quand on vit de maraude, et nuisibles dans le cas contraire. Dans ce dernier cas, l'expérience a prouvé que l'armée est beaucoup mieux entretenue quand elle reçoit directement ce dont elle a besoin des autorités du pays. Les employés ne sont nécessaires que pour la conduite des convois de vivres, et dans les places pour les approvisionnemens.

(4) PAGE 30.

« *On la faisait suivre par de nombreux convois de vivres et d'équipages militaires.* » Des équipages militaires étaient destinés à transporter non-seulement des effets d'équipement, d'harnachement et d'habillement, mais encore des vivres. Un corps de vingt-six escadrons était chargé de ce service ; chaque escadron était commandé par un capitaine, chaque compagnie par un lieutenant, et le corps entier était sous les ordres d'un lieutenant-colonel. Cette organisation est vicieuse : l'on ne devrait point donner l'épaulette à des employés qui ne vont point au feu, et dont l'unique service est de veiller à la conduite des voitures ; cette observation peut s'appliquer aux boulangers, aux infirmiers, etc., qui étaient aussi organisés militairement. L'avancement étant presque nul dans ces corps, l'émulation n'y pousse pas

les officiers à remplir leur devoir avec zèle ; aussi vit-on les équipages militaires, malgré les nombreux secours qui leur furent donnés, perdre presque tous leurs chevaux et rester sur les routes avant que d'arriver au Niémen. A la vérité leurs voitures étaient d'un poids énorme, ce qui était bien mal entendu ; mais cette cause ne fut que secondaire, puisque les équipages auxiliaires, qui avaient des voitures extrêmement légères, firent aussi de grandes pertes.

Il vaut mieux donner ce service à l'entreprise que de le faire faire par un corps militaire. Il sera mieux fait, parce que les entrepreneurs auront un intérêt direct à remplir les conditions de leur marché et à surveiller leurs employés pour en assurer l'exécution. Il coûtera moins, parce qu'ils ne leur donneront pas de tenue militaire. Leurs voitures ne seront jamais employées à porter des équipages particuliers. Dans le pays où les chevaux sont à bon compte, et les transports communs, ils s'en procureront sur les lieux ; enfin, s'occupant eux-mêmes des dépenses, ils y mettront une économie que le gouvernement ne peut pas y mettre. Je dois ajouter qu'un corps militaire chargé de ce service continue à coûter en tems de paix, sans être alors d'aucune utilité. Les équipages militaires n'ont rendu presqu'aucun service pendant l'expédition de Russie, et ont beaucoup nui en encombrant les routes. Leur insuffisance força à recourir aux transports auxiliaires, qui étaient ceux du pays qu'on obtenait par réquisition ; ce nouveau moyen se trouvant encore insuffisant, l'on fut enfin obligé d'avoir recours à l'entreprise ; de cette manière on se procurait des transports, mais ils étaient devenus très-chers à cause du dégât qu'avait fait l'armée.

(5) PAGE 30.

« *Au luxe qui s'était introduit dans l'armée avec les succès.* » Le luxe s'était introduit dans l'armée à mesure que les généraux s'étaient enrichis. On sait qu'ils commencèrent à s'occuper de leur fortune lorsque Napoléon s'empara de l'autorité ; car auparavant, à quelques exceptions près, ils montraient un grand désintéressement. Quelques-uns étaient riches de la dépouille des peuples vaincus, d'autres des dons de Napoléon puisés à la même source, un petit nombre avait épousé des femmes riches, beaucoup avaient encore leur fortune à faire.

(6) PAGE 113.

« *Enfin cette soif ardente de s'enrichir répandue parmi les généraux, les administrateurs et les employés ne fut point sans influence.* » Napoléon avait en quelque sorte autorisé les concussions en ne les réprimant pas, et en autorisant la formation de majorats, sans s'inquiéter à quelle source on avait puisé sa fortune. En 1806, il fit prévenir son armée que ceux qui avaient de l'argent à faire tenir en France pouvaient se servir de la voie des payeurs. Il y avait alors sept mois que l'armée n'avait touché de solde; l'on ne pouvait donc avoir amassé de l'argent que par des moyens illicites.

Napoléon a plusieurs fois fait verser dans ses caisses une partie des sommes que ses généraux s'étaient procurées par des exactions. Il semblerait qu'une pareille justice devait au moins être suivie d'une disgrâce ; mais ce n'était qu'un partage, ils continuaient à jouir de sa faveur.

(7) PAGE 162.

« *La grande route de Pologne à Moskou passe par Orsza et Smolensk.* » Les grandes routes de Russie sont très-larges et ordinairement bordées de chaque côté d'une double rangée de bouleaux, ce qui produit un très-bel effet. Ce pays ne contenant point de pierres, les routes sont unies et très-belles par le beau tems; mais dans la saison des pluies et des dégels, elles deviennent impraticables.

(8)

Napoléon ne correspondait pour ainsi dire jamais directement, en ce qui avait rapport aux affaires militaires, avec les généraux ou administrateurs, mais toujours par l'intermédiaire de Berthier, son major-général; un secrétaire de son cabinet écrivait sous sa dictée, et il signait. Berthier transmettait le contenu des lettres de Napoléon, en les recopiant littéralement, autant que possible; quelquefois même Napoléon lui adressait la lettre qu'il devait écrire. J'ai obtenu communication de ce qui existe des lettres de Napoléon et de Berthier concernant l'expédition de Russie; le recueil en est presque complet, et ce qui manque dans l'une des correspondances se trouve ordinairement dans l'autre.

Je vais citer textuellement quelques-unes des lettres de Napoléon, ou de Berthier (quand les premières manqueront), qui ont été écrites avant le commencement des hostilités, ou pendant le cours des événemens que j'ai racontés dans le premier livre de cette histoire. J'ai choisi celles qui peuvent faire connaître le caractère de ce conquérant, son opinion sur quelques parties de l'art de la guerre, et les motifs qui ont déterminé ses résolutions:

les plus intéressantes sous ce rapport auraient peut-être été celles dans lesquelles il réprimande ou critique ses généraux ; mais ces lettres ayant été écrites dans des momens d'humeur, par un homme absolu, et qui ne gardait aucun ménagement, j'ai cru que je devais m'abstenir de les citer, que ç'aurait été donner l'appui de sa grande célébrité militaire à des critiques et à des réprimandes ordinairement outrées, quelquefois injustes, et qui n'étaient point destinées à avoir de la publicité. La liberté avec laquelle j'ai exprimé mon opinion sur les opérations militaires prouvera suffisamment que je n'ai été guidé ni par la crainte ni par l'intérêt.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. Ex. le ministre de l'empereur près le roi de Bavière.

Paris, le 9 février 1812.

Je vous envoie, Monsieur, la lettre que, par l'ordre de l'empereur, j'écris à S. M. le roi de Bavière (*a*), pour l'informer que l'armée d'Italie va se mettre en marche de Botzen sur neuf colonnes, du 16 au 20 février, pour se diriger sur Ratisbonne. J'invite le roi à donner des ordres pour faire nettoyer le Mont Brenner des neiges qui en gênent le passage, et pour faire fournir ce qui est nécessaire aux troupes pendant leur passage, de manière à ce que le mouvement de l'armée d'Italie soit le plus rapide qu'il sera possible. Je vous prie de m'instruire des mesures qui seront prises à cet effet par la cour de

(*a*) La lettre au roi de Bavière n'est que la répétition de celle à son ministre ; seulement on lui dit que l'armée d'Italie est forte de 80,000 hommes, tandis qu'elle n'en comptait guère plus de la moitié.

Bavière. Il est extrêmement important, ainsi que je l'ai fait observer au roi, de garder le secret sur ce mouvement le plus long-tems possible. Il est essentiel que les troupes aient le tems d'arriver sur la Vistule avant que les Russes n'en sachent rien, afin d'éviter qu'ils puissent venir ravager le grand-duché de Varsovie, comme les Autrichiens ont fait en Bavière pendant les guerres précédentes. Je vous prie de remettre confidentiellement ma lettre au roi.

Je renouvelle à votre excellence, etc., etc.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince d'Eckmulh.

Paris, le 22 février 1812.

L'empereur, Prince, me charge de vous faire connaître qu'il faut prendre les plus grandes précautions à l'égard de la Poméranie suédoise, et faire en sorte de n'être pas dupe des Suédois. L'empereur désire qu'il n'y ait dans l'île de Rugen aucune troupe de cette nation; en conséquence, vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, s'il restait des troupes suédoises dans cette île, et que ce fussent des troupes de ligne, il faut les faire passer dans la Poméranie. S'il y a des milices dans l'île de Rugen, il faut, sous différens prétextes, leur ôter leurs armes; enfin il faut prendre avec sagesse toutes les mesures pour que l'on n'ait rien à craindre de cette île. Envoyez-moi de suite l'état des troupes suédoises qui sont dans la Poméranie: les soldats qui seront natifs de cette province, vous pouvez les congédier et les renvoyer chez eux. Quant aux soldats de troupes de ligne suédoises qui seraient natifs de la Suède proprement dite, vous leur laisserez faire le service, mais vous aurez l'œil sur

eux; ne leur laissez aucuns canons ni munitions, mais seulement leurs fusils. Enfin, Prince, toutes les mesures doivent être prises afin que pour un Suédois il y ait cinq ou six alliés, et qu'ils soient surveillés de manière à ne pouvoir pas bouger. Vous enverrez à Stettin les armes des milices, ainsi que les munitions appartenant aux Suédois. Sa majesté approuve d'ailleurs les mesures de prudence qui ont été prises : il ne faut pas qu'un seul Suédois puisse s'échapper. Le sort des soldats de cette nation qui sont en Poméranie dépendra des circonstances. Vous devez, Monsieur le maréchal, ne laisser aucune communication avec la Suède; tout ce qui pourra débarquer devra être arrêté et envoyé à Stettin.

Napoléon au major-général.

Paris, le 25 mars 1812.

(Après lui avoir dit de faire connaître au prince d'Eckmulh les mouvemens qui ont dû être exécutés par les différens corps, il termine ainsi sa lettre) : Vous instruirez le prince d'Eckmulh que si les Russes ne font aucun mouvement, on doit rester *in statu quo*, réparer Marienbourg, approvisionner Thorn, Dantzig, et ne point bouger, puisque nous sommes toujours en paix, et que je désirerais, dans cette situation, pouvoir gagner le mois de mai; mais que si les Russes déclarent la guerre, le prince d'Eckmulh doit faire venir les Bavarois à Thorn, prévenir le duc d'Elchingen qu'il doit marcher sur Posen, et le duc de Reggio qu'il marcherait sur la Vistule. L'armée d'Italie ne sera entièrement réunie à Glogau que le 15 avril.

Le langage du prince d'Eckmulh doit être très-paci-

fique ; il doit éviter toute reconnaissance ou mouvement militaire au delà de la Vistule ; il faut qu'aucune de ses patrouilles n'aille même jusqu'à Osterode. Quant au contingent prussien, le général qui doit le commander sera rendu le 10 à Thorn. Il faut que le prince d'Eckmulh en emploie une partie pour garder Pillau, et placer l'autre partie sur le Niémen, pour éclairer la marche des Russes ; bien entendu qu'en cas d'attaque cela viendrait se réunir, sur la Vistule, au corps du prince d'Eckmulh, qui, par ce moyen, aurait son corps d'armée, les Bavarois et les Prussiens sous sa main, et ne tarderait pas à être joint par le duc de Reggio et le duc d'Elchingen.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Paris, le 30 mars 1812.

Mon cousin, faites connaître au prince d'Eckmulh que je suppose que les Russes se garderont bien de faire aucun mouvement ; qu'ils ne peuvent pas ignorer que la Prusse, l'Autriche, et probablement la Suède sont avec moi ; que les hostilités recommençant en Turquie, les Turcs font de nouveaux efforts ; que le sultan lui-même va se rendre à l'armée ; que tout cela paraît de nature à les engager à ne pas me braver facilement ; que je pense qu'au 1er avril, le premier corps d'armée avec ses six divisions d'infanterie, et le premier corps de cavalerie se trouveront entre Thorn et Dantzig, occupant Marienbourg et Marienwerder, ayant pour avant-garde le corps prussien, occupant Pillau, et ayant des détachemens sur

leurs frontières ; qu'à la même époque les Westphaliens, les Saxons et les Polonais seront près de Varsovie, et les Bavarois à Posen ; que la division Verdier et une division de la garde seront à Stettin ; que tout le troisième corps d'armée, avec le deuxième corps de cavalerie, sera à Francfort-sur-l'Oder ; enfin que le corps d'Italie sera à Glogau. Si les Russes ne font aucun mouvement, mon intention est de passer ainsi le mois d'avril, me contentant de travailler avec la plus grande activité à relever la tête de pont de Marienbourg et à l'armer, à fortifier le pont de Marienwerder, en l'attachant à des pilotis, et non-simplement à des ancres, et d'avoir de bons ponts à Marienbourg et à Dirschau ; à établir une bonne tête de pont à Dirschau, sur la rive droite de la Vistule, dans l'île de Nogat, pouvant servir de retraite à l'armée en cas qu'elle se retirât sur Dantzig ; à occuper l'extrémité du Naerung vis-à-vis Pillau ; à approvisionner les magasins de Thorn ; à faire moudre le plus de farines que possible à Dantzig ; à préparer des bateaux pour embarquer de cinquante à soixante mille quintaux de farine ; à préparer des bateaux pour embarquer tout l'équipage de siége ; enfin à préparer l'équipage de ponts. Les chevaux arriveront dans le courant d'avril pour l'atteler. Le prince d'Eckmulh placera son parc d'artillerie près de Dirschau, dans l'île de Nogat ; il fera concentrer de grands magasins à Pillau. Le prince Poniatowski réunira de grands magasins à Zamosc, et surtout à Modlin. Le prince d'Eckmulh approchera insensiblement sa droite de Marienwerder, vu que le corps du duc d'Elchingen doit se porter sur Thorn. Pour ne pas alarmer les Russes, il ne poussera aucune reconnaissance sur la rive

droite de la Vistule, à plus de deux lieues d'Elbing, de Marienbourg, de Marienwerder, de Culm, de Thorn; mais les Prussiens qui lui feront des rapports, lui serviront pour former des magasins à Osterode, et dans toute autre position.

Vous préviendrez le prince d'Eckmulh qu'il est probable que, le 15 avril, je donnerai ordre au deuxième corps de cavalerie, qui est à Francfort-sur-l'Oder, de se porter sur Thorn, et au 20 avril, au troisième corps de se porter sur Thorn, et aux Bavarois de se porter sur Plock; l'armée d'Italie se portera également sur Plock. Ce sera la ligne de bataille de l'armée au moment de déboucher, savoir : le premier corps à Elbing, à Marienbourg, à Marienwerder; le deuxième corps à Dantzig; le troisième corps à Thorn; le quatrième corps et les Bavarois, sous les ordres du vice-roi, à Plock; les Westphaliens, les Saxons et les Polonais, et une division de Prussiens, à Varsovie; les Autrichiens, appuyant sur la Vistule à l'extrême droite, le quartier général et la garde, à Posen.

Il est nécessaire que le prince d'Eckmulh fasse faire des magasins à Posen, à Plock, à Varsovie, à Pulawi, à Marienwerder, à Marienbourg, à Elbing; que du reste, il ne fasse connaître ces projets de mouvemens à personne; qu'au contraire, il annonce qu'il va porter son quartier général à Varsovie; que si les Russes ne bougent pas, il se rende à Dantzig, pour y inspecter tout. Par la date des ordres que je lui ai donnés, il verra que ce ne sera que le 1er mai, que mon armée se trouvera ainsi en bataille sur la Vistule; du reste, il ne doit faire aucun mouvement qu'il n'en ait reçu l'ordre. Mandez-lui

que ceci est pour le prévenir, afin qu'il puisse faire ses dispositions en conséquence.

Recommandez-lui de faire venir à lui les 14e et 16e bataillons de voitures comtoises, et le 20e bataillon de voitures de bœufs qu'il a été chargé d'organiser. Les bataillons de voitures comtoises étant de six cents voitures, les deux bataillons formeront douze cents voitures, portant douze mille quintaux. Le chargement des voitures à bœufs étant de vingt quintaux, le 20e bataillon portera quatre mille huit cents quintaux, ce qui fera vingt-deux mille quintaux de farine, ou près de deux millions de rations de vivres, fournissant à la nourriture de cent mille hommes pendant vingt jours. Je compte qu'au 1er mai, ces trois bataillons seront prêts, et que le prince d'Eckmulh pourra partir d'Elbing, de Marienbourg, de Marienwerder et de Thorn avec vingt jours de vivres sur des voitures et quatre jours dans le sac. Il est convenable que les vivres soient en farine, parce que les fours sont toujours assez promptement construits, et parce que c'est ce qui fait le moins encombrement. Jusqu'au Niémen, le prince d'Eckmulh fera vivre son corps avec les ressources du pays, car la consommation de ses vivres ne doit commencer qu'après le passage du Niémen. Chargez-le de prendre des informations pour savoir si les fours que j'ai fait construire à Osterode existent toujours.

Sur ce je prie Dieu, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, le 12 avril 1812.

Mon cousin, vous devez avoir eu communication du traité avec la Prusse. Il n'y est pas question de Spandau

ni de Pillau, ayant déclaré que je ne pouvais m'empêcher d'occuper ces deux positions.

Quant à Graudentz et à Colberg, n'ayant pas besoin de ces deux places, j'ai cependant stipulé qu'on m'enverrait les états de situation, et que j'y mettrais des officiers d'artillerie et du génie, pour y faire confectionner des munitions, et être bien informé de tout ce qui se passe dans la place. En conséquence, donnez vos ordres au commandant d'artillerie de mettre une compagnie d'artillerie à Spandau, et au duc de Reggio, de mettre un bataillon d'infanterie, non dans la citadelle, mais dans la ville, comme je l'ai ordonné. Ecrivez en même tems à mon aide de camp Narbonne. Je désire que le roi n'ait à Spandau qu'un commandant et une cinquantaine d'invalides. Il est important que je sois maître de Spandau, qui est la citadelle de Berlin, et qui intercepte la communication avec cette ville.

Quant à Pillau, il est nécessaire qu'il y ait une garnison prussienne. Faites connaître l'esprit du traité au prince d'Eckmulh. Mon intention est de mettre une garnison française à Pillau, lorsque mes troupes auront passé Kœnigsberg, en laissant dans cette place un commandant prussien et quelques invalides, et le drapeau prussien. Pillau est la citadelle de Kœnigsberg, comme Spandau est la citadelle de Berlin. Vous chargerez le prince d'Eckmulh d'y tenir un officier d'artillerie et un enseigne de vaisseau intelligens, qui rendront compte tous les jours.

Mandez au prince d'Eckmulh, que je ne sais ce qu'il entend par la ligne de démarcation proposée par le général Tavenzier. Il doit y avoir à Colberg quatre mille Prussiens en garnison; mais je dois recevoir les états de

situation de cette place, et y avoir des officiers d'artillerie et du génie qui m'instruisent de ce qui se passe. Donnez donc l'ordre à trois officiers de marine intelligens, du grade d'enseigne de vaisseau, de se rendre à Colberg; mettez-y un officier d'état major du grade de capitaine, et un officier d'artillerie du grade de lieutenant. Ces cinq officiers s'établiront à Colberg. Ils rendront des comptes journaliers sur les mouvemens de la place et sur tout ce qui intéresse mon service, aux gouverneurs de Dantzig et de Stettin.

Donnez ordre au prince d'Eckmulh d'envoyer à Graudentz un officier d'artillerie, pour s'informer de ce qui s'y passe. Ecrivez au commandant prussien de Graudentz, qu'ayant confié au prince d'Eckmulh le commandement de la ligne de la Vistule depuis Thorn jusqu'à Dantzig, il est nécessaire qu'il lui envoie les états de situation de la place. Vous enverrez vos lettres pour le duc de Reggio et pour le commandant de Colberg et de Graudentz à mon aide de camp Narbonne, qui s'en expliquera avec le comte Saint-Marsan et M. de Hardenberg.

Je veux avoir à Spandau une compagnie d'artillerie française, un officier d'artillerie du grade de capitaine, qui ne prendra pas le titre de commandant de la forteresse, mais qui sera intelligent, alerte, qui observera tout et qui pourvoira à ce que les magasins qui sont dans la ville puissent servir pour mon administration. Il y aura du reste un commandant prussien, une garnison prussienne, qui n'ira pas au-dessus de quatre-vingts invalides, et le drapeau prussien flottera sur la place comme appartenant à la Prusse. Il y aura dans la ville un bataillon d'in-

fanterie et une batterie d'artillerie de campagne, de sorte que je puisse me considérer comme entièrement maître de la place, mon intention étant, lorsque la guerre sera déclarée, de mettre garnison dans la forteresse de Spandau, de l'approvisionner, de l'armer; mais il est inutile d'en rien dire. Bornez-vous pour le moment à écrire que j'ai besoin d'être informé de tout ce qui se passe à Colberg et à Pillau, ces places étant près de la côte; que c'est ce qui a nécessité l'envoi de trois officiers de marine à Colberg et d'officiers d'artillerie et du génie; que je désire qu'on leur facilite les communications. Il faut envoyer dans la place des officiers sages, bien élevés, ayant un bon langage, et qui n'aillent point faire de fanfaronnades; il faut qu'ils soient polis et se contentent d'observer et de rendre compte. Vous écrirez aux gouverneurs prussiens de Graudentz et de Pillau à peu près en ces termes : Que l'intention du roi étant que ces places soient sous les ordres de l'état major de l'armée française, et que les états de situation et de la garnison et des magasins lui soient envoyés, et que l'empereur ayant confié le commandement de la Vistule au prince d'Eckmulh, c'est à lui que ces gouverneurs doivent s'adresser. Vous écrirez à celui de Colberg qu'il vous les adresse directement. Ecrivez au comte Narbonne pour qu'il débrouille ce qui est relatif à la dislocation des troupes prussiennes qui doivent être composées de quarante mille hommes, savoir : de vingt mille hommes formant le contingent actif; sept mille hommes en garnison à Graudentz, quatre mille hommes en garnison à Colberg, dix-huit cents hommes à Potzdam, dix mille hommes en Silésie. Je désire connaître où se trouvent

aujourd'hui ces troupes et leur situation. En général, il est nécessaire que vous envoyiez une copie du traité au comte Narbonne, que je considère comme faisant fonction de mon commissaire pour l'exécution de ce traité.

Sur ce je prie Dieu, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, 18 avril 1812.

Mon cousin, mandez au prince d'Eckmulh que, moyennant les quatre bataillons et les quatre escadrons qui de Berlin et de Francfort se rendent à Kœnigsberg, le général Grawert aura une belle division et beaucoup de cavalerie; que l'artillerie arrive de Nœhrung, vis-à-vis Pillau; que mon intention est que le prince d'Eckmulh ne passe pas la Vistule, ou du moins que ses reconnaissances ne passent pas d'une journée la droite de la Vistule, et qu'il se serve des Prussiens pour éclairer le pays; que si les Russes s'emparent de Memel et de la rive droite du Niémen, sans passer la rivière, il envoie un parlementaire pour demander si cela est une déclaration de guerre, et que dans le cas où le général russe répondrait que non, mais que c'est une simple disposition militaire, il convienne avec lui qu'on se considérera de part et d'autre comme en paix, à condition qu'on ne passera pas le Niémen; que si au contraire les Russes commençaient les hostilités et marchaient en force vers Varsovie, il ne fasse que les mouvemens nécessaires pour empêcher Varsovie d'être pris; qu'il a l'autorisa-

tion, dans ce cas, de mander aux ducs d'Elchingen et de Reggio et au général Saint-Cyr de diriger leurs corps sur Marienwerder et sur Thorn ; mais que je suis fondé à penser que les Russes ne feront aucun mouvement, si ce n'est peut-être pour s'emparer de Memel, ce qui, militairement parlant, est une opération légitime ; je dis militairement parlant, car, sous le point de vue politique, c'est une agression ; aussi mon ambassadeur a-t-il l'ordre de quitter Pétersbourg si le cas arrivait ; mais le prince d'Eckmulh, qui n'a rien à voir à la politique, peut se considérer comme en paix avec les Russes, s'ils ne passent pas le Niémen sans l'avoir déclaré plusieurs jours d'avance ; qu'au 1er mai toutes mes troupes seront en mouvement, et qu'au 15 mai toutes mes troupes seront sur la Vistule ; et que, comme il est possible qu'à cette époque je me trouve de ma personne à Posen, je donnerai les ordres que nécessiteront les circonstances.

En tout état de choses, je désire que le prince d'Eckmulh ne compromette rien ; qu'il se considère comme maître de Kœnigsberg, puisqu'il y a des Prussiens ; comme maître des points qui sont vis-à-vis Grodno, puisqu'il y a de la cavalerie polonaise ; qu'il laisse arriver tranquillement le beau tems, la saison des fourrages, et centralise mes troupes ; qu'il ne doit faire des efforts que pour garantir Varsovie ; que toutes les mesures qu'il propose par sa lettre du 6 avril, ne tendraient qu'à exciter les Russes à commencer l'attaque ; que les travaux que l'on fera sur le Curish-Haff et vis-à-vis Memel, ne seront bons que lorsqu'on sera décidé à se porter sur Kœnigsberg ; qu'il faut bien se garder d'ôter les bateaux qui sont sur le Niémen, et de rien faire qui montre de l'inquié-

tude ; qu'il faut, au contraire, être pacifique ; que j'aurais pu faire avancer quinze jours plutôt quelques corps de cavalerie sur la Vistule, si je n'avais craint qu'ils ne trouvassent pas de quoi subsister ; au lieu que, partant le 1er mai, à leur arrivée sur la Vistule le 15 mai, l'herbe sera bonne au moins à manger.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, le 21 avril 1812.

Mon cousin, je vous envoie une lettre d'un de mes officiers d'ordonnance qui a passé à Spandau le 14 avril. Vous y verrez qu'il n'a pu entrer dans le fort. Cela n'est nullement conforme à mes intentions. Je vous ai donné l'ordre de faire entrer une compagnie d'artillerie dans la citadelle, et de tenir un bataillon d'infanterie dans la ville. Mon intention est que, pour vous assurer davantage de Spandau, vous y placiez un général de brigade pour y commander, et que l'on forme dans cette place le dépôt des bataillons et escadrons de marche qui sont dirigés sur Berlin ; par ce moyen, il y aura toujours deux mille hommes dans cette place. Donnez ordre en conséquence aux bataillons de marche qui sont à Magdebourg, hormis à cinq cents hommes, de se diriger sur Spandau ; prévenez le duc de Reggio de la grande importance que j'attache à être maître de ce point. Il faut avoir dans la ville une bonne garnison, y faire faire le service en règle, avoir un officier d'état major et une compagnie

d'artillerie dans le château ; enfin se servir des magasins de la citadelle pour y mettre des munitions d'artillerie et du blé, de sorte que la nécessité de communiquer avec ces magasins me rende tout-à-fait maître du fort, où mon intention est de mettre un bataillon en garnison dès que les hostilités seront commencées.

Ecrivez au duc de Reggio de faire tout cela du meilleur accord possible avant son départ; et si cela donnait lieu à quelqu'embarras, de retarder le départ de ses troupes. Ce sont mes officiers qui doivent commander à Berlin. La garde nationale doit être à mes ordres. Ecrivez donc au duc de Bellune, afin qu'il sache bien à quoi s'en tenir. Le traité est positif sur cet objet. Il *ne* doit cependant pas se mêler des affaires du gouvernement.

Je suppose que le général Laribossière aura laissé un officier d'artillerie en mission à Berlin, et que ce général aura fait connaître où sont les fusils, les canons et les munitions des Prussiens.

Il est bon que des officiers français aillent se promener à Potzdam, comme pour voir la ville et assister à la parade, couchent dans les auberges et observent ce qui s'y passe. Il doit toujours y avoir des officiers français allant et venant, et que ce mouvement paraisse être le résultat de la curiosité des personnes qui veulent voir Potzdam. Faites-moi connaître positivement le jour du départ du duc de Bellune.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, 22 avril 1812.

Mon cousin, vous donnerez les instructions suivantes au duc de Bellune. Le corps dont il va prendre le commandement se compose de la douzième division ou celle du général Partouneaux, de la vingt-cinquième division, commandée par le général Daendels, et d'une division composée de trois régimens polonais qui étaient en Andalousie, les 4e, 7e et 9e; ils ont maintenant passé Bayonne, et sont en marche pour Sedan. Cela fera une force de plus de trente mille hommes. La douzième division est en marche de Wesel sur Magdebourg; mon intention est de la réunir à Spandau et à Berlin; elle y sera dans la première quinzaine de mai. La division Daendels est dans le Mecklembourg, dans la Poméranie suédoise et à Stettin. La division polonaise ne pourra être à Berlin que vers la fin de mai. Ainsi, pendant le mois de mai, tems nécessaire pour la formation de ce corps d'armée, il est destiné à tenir garnison à Berlin, et à assurer les communications de l'armée et la tranquillité du pays. Dans le commencement du mois de juin, trois divisions de la réserve, qui se réunissent à Cologne et à Wezel, et qui formeront près de quarante mille hommes, prendront position à Magdebourg, à Berlin et sur les côtes. Alors le neuvième corps se trouvera formé, bien organisé, et se portera sur la Vistule pour entrer en ligne. Ainsi, pendant le mois de mai, le duc de Bellune n'a d'autre opération à faire que d'organiser son corps pour

contenir la Prusse, et surveiller tout le pays entre la Vistule et le Rhin ; c'est ce qui m'a déterminé à décider qu'il porterait son quartier-général à Berlin, et à placer sous son commandement non-seulement les troupes du neuvième corps, mais aussi les troupes de Stettin, Custrin et Glogau, la division Princière, dont la première brigade occupe Hambourg, et la seconde Berlin ; la garnison de Magdebourg, et toutes les troupes qui restent dans le royaume de Westphalie, ainsi que tous les bataillons ou escadrons qui se dirigeront sur Magdebourg ou Berlin pour rejoindre l'armée.

Une instruction précise est nécessaire pour cette mission importante. Mon intention est que le duc de Bellune soit rendu le 26 ou 27 à Berlin, afin de prendre cette place des mains du duc de Reggio. Vous lui adresserez une copie du traité fait avec la Prusse, ainsi que la convention relative aux subsistances, mais sous le secret, et pour le mettre en état de comprendre la question.

A mesure que nous avançons, nous approchons de la guerre, et il faut par conséquent redoubler de fermeté et de vigilance. Le duc de Reggio n'a eu que des instructions vagues pour entrer à Berlin ; on était alors plus éloigné de la guerre ; mais un mois s'est écoulé depuis et a amené des circonstances plus décisives. Voici mes intentions : conformément à l'esprit du traité, aucun général ou officier prussien ne doit commander à Berlin, aucune troupe prussienne ne doit s'y trouver, aucun service ne doit s'y faire que par ordre du général français. J'ai confié le commandement de la place de Berlin au général Durutte ; il devra faire défiler la parade tous les

jours, donner le mot d'ordre et commander le service. La garde nationale pourra faire le service conjointement avec mes troupes. Le peu d'hommes de troupes régulières qui sont restées à Berlin ne doivent y être que pour la garde du palais, encore recevront-ils l'ordre du commandant français. Spandau doit être considéré comme la citadelle de Berlin : j'attache la plus grande importance à n'avoir aucune inquiétude sur cette place.

Il a été convenu dans le traité que le roi de Prusse serait le maître de la désarmer, et qu'il n'y laisserait qu'une compagnie d'invalides ; mais je me suis réservé de l'occuper, ainsi que Pillau, l'une et l'autre étant nécessaires à la sûreté des communications. J'ai ordonné qu'une compagnie d'artillerie fût mise dans la citadelle, et qu'on se servirait des magasins pour y renfermer des munitions. J'ai recommandé qu'un ou deux bataillons fussent toujours en garnison à Spandau ; qu'on y plaçât un commandant d'artillerie du grade de chef de bataillon, et que tous les bataillons ou escadrons de marche venant de Magdebourg passassent par Spandau, afin d'y avoir toujours deux à trois mille hommes. Un général de brigade y sera chargé du commandement supérieur, et veillera à ce que le service y soit fait avec la plus grande exactitude. Spandau sera sous les ordres du général de division commandant de Berlin. On évitera de mettre des troupes dans la citadelle, si ce n'est la compagnie d'artillerie dont j'ai parlé, jusqu'au commencement des hostilités ; mais au premier coup de fusil un millier d'hommes entreront dans la citadelle ; les invalides prussiens y resteront ; le drapeau prussien continuera d'y flotter ; on pourvoira sur-le-champ à l'approvisionnement du siége pour six

mois ; on approvisionnera l'artillerie de la citadelle et de la place, et l'on mettra, s'il est nécessaire, les ouvrages en bon état. Jusqu'au moment de la guerre, on doit avoir des ménagemens, se contenter de garder l'artillerie qui s'y trouve, n'en rien laisser sortir, n'admettre de troupes prussiennes que la compagnie d'invalides, et se trouver en mesure d'être maître de la citadelle, sans l'occuper en attendant, autrement que par une compagnie d'artillerie, qui aura l'air de n'être là que pour soigner les munitions et préparer les artifices. On doit occuper l'arsenal de Berlin, en conservant tout ce qui est propriété du roi, et ne prenant rien que sur inventaire; mais il importe d'avoir l'œil à ce qu'il n'y ait à Berlin ni dans les environs aucun dépôt d'armes, aucun canon dont la populace puisse s'emparer.

Tous les magasins français, tant de vivres que de munitions de guerre, doivent, excepté le moment du passage, être constamment à Magdebourg, Spandau et Custrin. Il ne doit y avoir aucune troupe dans la Prusse, seulement dix-huit cents hommes à Potzdam, et trois mille si le roi y demeure; quatre mille à Colberg, trois mille à Graudentz, et dix mille dans la Haute-Silésie. Le commandement du duc de Bellune s'étend sur la partie de la Silésie que nous avons conservée, sur Colberg, sur toute la côte depuis Colberg jusqu'à Hambourg, sur la Poméranie et le Mecklembourg. Il doit recevoir de fréquens rapports de tous les points, du commandant prussien de Colberg et des officiers français que j'y ai établis, du commandant de Magdebourg, et du ministre de la guerre de Westphalie, afin de pouvoir, dans les cas imprévus, connaître les forces qu'il aura à sa disposition,

et prendre des mesures selon les circonstances. La gendarmerie prussienne restera seule dans le pays ; aucune troupe détachée, soit de Potzdam, soit de Colberg, ne pourra y entrer que sur sa demande.

Vous donnerez l'ordre au commandant de la trente-deuxième division militaire, à celui du Mecklembourg, de la Poméranie, à celui de Magdebourg, au commandant prussien de Colberg, et aux officiers français qui y ont été envoyés, de correspondre avec le duc de Bellune, et de l'instruire de tout ce qui se passera ; ce qui ne doit pas empêcher leurs relations ordinaires avec l'état major général. Vous écrirez dans le même sens aux ministres de la guerre de Westphalie et de Saxe.

Si une descente avait lieu sur les côtes, le duc de Bellune devra en être instruit sur-le-champ, pour faire toutes les dispositions convenables. Vous le préviendrez que l'administration du pays reste tout entière aux agens du roi de Prusse, mais que la surveillance des journaux, des écrits et tous les moyens de police doivent être dans sa main, afin que rien ne donne au peuple une impulsion dangereuse, et que le pays n'ait aucun moyen de s'insurger. La place de Graudentz sera dans un autre système. Vous informerez le duc de Bellune que j'ai ordonné que trois ou quatre officiers intelligens entrassent à Colberg et à Graudentz ; je m'en suis réservé le droit par le traité. Vous lui manderez qu'il est convenable qu'il aille voir les bouches de l'Oder, afin de faire établir des batteries là où il serait nécessaire. Une partie de la garnison de Colberg pourra être établie sur les côtes pour faire le service concurremment avec les troupes françaises ; mais le droit réel de garder une garnison prussienne n'est que

pour Colberg, comme Potzdam est la seule ville où les troupes françaises ne doivent point passer. Il est convenable pourtant d'accoutumer le peuple de Potzdam à voir beaucoup d'officiers français, et qu'il y en ait qui aillent souvent y coucher pour voir la ville; si la curiosité ne les y portait pas assez, il serait nécessaire de les y engager sous ce motif. La meilleure manière d'assurer la tranquillité de la Prusse, c'est de la mettre dans l'impuissance de faire un mouvement au cas qu'une descente vînt à avoir lieu, ou que nous perdissions une bataille.

Il me paraît convenable que le duc de Bellune, en acceptant un logement à Berlin, n'accepte aucune table, et qu'il représente sur les fonds que je lui accorde : sa représentation doit être grande. Il est inutile de lui recommander les plus grands égards pour les princes, les ministres et les principaux personnages de Berlin, tout en se saisissant de la police. Toute insulte faite à un Français doit être jugée par une commission militaire, conformément à nos usages. Le duc de Bellune organisera sa correspondance, ainsi que je viens de le dire, avec les principaux officiers de son commandement.

La trente-deuxième division militaire ne fait point partie de l'armée pour l'administration; le duc de Bellune ne doit y donner aucun ordre de détail, mais connaître bien l'état des choses, afin de faire les dispositions convenables, s'il y avait des mouvemens à réprimer ou des descentes à repousser. Le duc de Valmy, qui commande les vingt-cinquième et sixième divisions militaires, aura son quartier-général à Mayence et à Wezel. Vous remettrez au duc de Bellune un double du traité fait avec le roi de Danemarck, par lequel il sera instruit que ce

prince doit fournir, au besoin, un corps de douze mille hommes, pour se porter soit sur le Zuyderzée, soit sur l'Oder, et contribuer avec mes troupes à repousser une descente. On ne connaît point encore la disposition des Suédois : en attendant, l'embargo mis dans la Poméranie, et les mesures qui ont été prises, doivent être exécutés avec vigueur.

La première brigade de la division Partouneaux ne pouvant arriver à Magdebourg que vers le 8 ou 10 mai, cela m'a décidé à ordonner à la division wurtembourgeoise de rester à Francfort-sur-l'Oder, et de ne pas se rendre sur la Vistule. Le duc de Bellune ne la dérangera de sa position qu'en cas de nécessité; ainsi, pour les dix premiers jours de mai, il aura une brigade de la division Princière à Berlin, la division Daendels dans le Mecklembourg, à Stettin et dans la Poméranie; la division wurtembourgeoise à Francfort-sur-l'Oder, et enfin la garde impériale, qui arrive à Dresde. Une division de la garde impériale, commandée par le général Roguet, se dirige sur Berlin; elle y arrivera vers le 15 de ce mois, mais seulement pour y passer. Des travaux ont été ordonnés dans l'île de Rugen et dans la Poméranie suédoise; il en faudra faire aux bouches de l'Oder; le général de la trente-deuxième division militaire, le commandant du génie et le commandant du Mecklembourg pourront faire connaître les points principaux à fortifier sur cette côte. Un adjudant-commandant intelligent sera attaché au gouvernement de Berlin, et y restera quand le duc de Bellune partira avec son corps. Vous ordonnerez au duc de Bellune de communiquer cette instruction à son successeur. Il est nécessaire aussi d'organiser une police

près du gouverneur général de Berlin, afin de connaître ce qui se passe, et d'avoir l'œil ouvert sur toutes les menées qui pourraient avoir lieu.

Etant ainsi assuré de Stettin, de Custrin, de Glogau, de Torgau, de Spandau, de la Saxe, de Magdebourg, ayant des corps de réserve, ayant l'œil à ce qu'il n'y ait nulle part des rassemblemens d'armes, ayant des officiers intelligens à Colberg, et y envoyant quelquefois des aides de camp de confiance, on sera en mesure de ne rien craindre de la déloyauté des Prussiens, si, après un événement malheureux, ils pouvaient être excités à s'y porter.

Le ministre de France à Berlin, le comte de Saint-Marsan, est un homme sur lequel on peut compter, et qui possède à un haut degré la confiance des Prussiens : le gouverneur général devra le ménager, et pourra se concerter avec lui en toute sûreté. Le duc de Bellune devra, dans toutes les circonstances, témoigner les plus grands égards pour le roi et pour le gouvernement prussien, ce qui doit même être porté jusqu'à l'affectation dans toutes les fêtes et circonstances quelconques. Il serait convenable de former un arrondissement au gouvernement de Dantzig, en plaçant la limite entre Dantzig et Colberg; par ce moyen, le gouverneur de Dantzig serait à portée de surveiller la côte; il pourait y envoyer des piquets d'infanterie et de cavalerie, des officiers, et recevoir des rapports. Indiquez-moi le point où doit finir le commandement du duc de Bellune, et remettez-moi demain la lettre que vous écrirez au ministre du roi de Prusse et au commandant prussien de Colberg, ainsi que l'instruction

que vous donnez au duc de Bellune, d'après cette lettre, dans laquelle je crois avoir tout prévu.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, le 7 mai 1812.

Mon cousin, je vois par la lettre du prince d'Eckmulh, du 23 avril, qu'il est dans l'erreur; il dit dans cette lettre que *nous ne demandons pas à occuper Pillau, parce que, par les traités, les Prussiens doivent l'occuper;* cela est faux. Pourquoi le prince a-t-il ainsi préjugé que, par les traités, nous ne devions pas occuper Pillau? Vous donnerez donc l'ordre au prince d'Eckmulh qu'aussitôt que les troupes seront en mouvement, il ait à faire occuper Pillau par un commandant et par des détachemens de son corps; le roi de Prusse a dû donner des ordres pour cela. Le prince a également eu tort de laisser retirer les pièces d'artillerie que les Prussiens avaient au Neyrung; puisqu'elles y étaient, il fallait les garder; les pièces qui étaient à Memel en offraient une quantité suffisante pour les ouvrages de Lochstadt. Je vois que, moyennant les ouvrages des Prussiens, cette pointe du Neyrung est en sûreté; il faut la fortifier encore, car cette pointe est très-importante; il faut placer à l'extrémité une forte batterie battant la mer. Faites connaître au prince d'Eckmulh que, sans insulter les Prussiens, mais d'une manière naturelle, il faudra, aussitôt que possible, prendre

possession de la ville de Pillau. Il y aurait peut-être de l'inconvénient à faire cette opération tant que le corps prussien couvrira Kœnigsberg, mais il faudrait la faire, quand nous serons sur la Pregel, de manière que cela ne fût pas offensant pour nos alliés.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Feltre.

Dresde, le 18 mai 1812.

(Après avoir fait connaître au duc de Feltre que l'intention de l'empereur est de ne point sortir des dispositions qu'il a arrêtées pour la composition des états majors, même pour les rois qui commandent des corps, et être entré dans de longs détails à ce sujet, le prince de Neufchâtel termine ainsi sa lettre) : Je prie V. Exc. de vouloir bien me seconder pour m'aider et me donner la force de résister aux demandes des rois commandant des corps d'armée, en ce qui serait contraire à l'ordre général établi par l'empereur.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Dresde, le 20 mai 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune qu'il faut continuer à traiter les Suédois en amis; qu'en conséquence les troupes et les marins suédois doivent rester où ils sont; mais que si, avant que les choses soient décidées, il y

avait danger que la Poméranie fût attaquée, ces hommes doivent être désarmés, et envoyés dans l'intérieur, etc., etc. (Suivent d'autres ordres qui présentent peu d'intérêt).

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Dresde, le 21 mai 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc d'Elchingen que la saison des opérations allant commencer, il est nécessaire qu'il pousse la tête de son infanterie sur Osterode, et que sa cavalerie s'approche également de cette place, car il est probable que, vers le premier juin, il recevra ordre de porter son quartier-général à Osterode, etc..... (Le reste de la lettre contient des ordres à différens commandans de corps d'armée.)

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Dresde, le 21 mai 1812.

Mon cousin, envoyez l'ordre au duc de Bellune de faire relever à Spandau les bataillons de marche qui s'y trouvent par un bataillon de Wurtzbourg et par un bataillon français de la division du général Partouneaux. Il donnera à ce régiment une demi-batterie d'artillerie prise sur celle attachée à la division Partouneaux, de sorte que le général Merle se trouve avoir quinze cents hommes et une demi-batterie pour s'assurer de la position importante de Spandau.

Le duc de Bellune fera venir les différens bataillons de marche à Berlin; il en passera lui-même la revue, et di-

rigera tout ce qui appartient au premier, au deuxième et au troisième corps sur Marienwerder, d'où chaque détachement joindra son régiment. Tout ce qui appartient au quatrième corps sera dirigé sur Plock. Faites connaître au duc de Bellune qu'il est nécessaire qu'une partie des deux bataillons que je mets à Spandau entre dans la citadelle pour faire le service, et qu'on procède à l'armement. Il faut qu'un commissaire des guerres et un officier de santé soient envoyés dans cette place; faites donner les ordres en conséquence. Tout cela doit se faire sans parler. Si l'on demande la raison de cet armement, on doit répondre que l'importance de cette place exige qu'elle soit mise à l'abri de tout événement et d'une descente des Anglais. Recommandez au général Merle de donner à dîner aux officiers prussiens, et d'être fort honnête avec eux.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonne que vous ayez une police secrète pour connaître les mouvemens de l'armée. Je vous ferai solder les dépenses que vous serez dans le cas de faire pour cet objet, s'il y en avait d'extraordinaires. En attendant, sa majesté a ordonné que vous fussiez porté sur l'état des dépenses secrètes pour douze mille francs par mois, somme accordée pour le même objet dans les différens corps d'armée.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg. (*a*)

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonne que vous annonciez à Lemberg l'arrivée de cent mille hommes, comme devant se joindre à votre corps d'armée pour entrer en Volhinie, et former une grosse armée. Faites des dispositions de cantonnement en conséquence. Donnez des ordres pour les vivres, et faites tout ce qui est d'usage en pareille circonstance pour le faire croire à l'ennemi.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonne que vous écriviez au commandant dans la Transylvanie, qu'il fasse courir le bruit de l'arrivée de beaucoup de troupes, ayant pour but de couper l'armée russe de Moldavie.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté a ordonné que votre corps d'armée prendrait le titre de

(*a*) Napoléon avait dicté cette lettre et les deux suivantes.

premier corps d'armée d'Autriche. Le but de l'empereur, en choisissant cette dénomination, est de faire présumer à l'ennemi qu'il y a plusieurs corps d'armée autrichiens, et que celui de la Gallicie et celui de la Transylvanie sont destinés à prendre l'offensive. Il est nécessaire que vous fassiez courir des bruits qui accréditent cette opinion.

Signé ALEXANDRE.

Circulaire aux commandans de corps d'armée.

Dresde, le 27 mai 1812.

L'empereur ordonne que vous prescriviez à MM. les généraux de division de passer le 4 juin une revue de leurs divisions. Ils s'assureront que les armes sont en bon état, que chaque soldat est pourvu de cinquante cartouches et de trois pierres à fusil. Les commandans d'artillerie visiteront les caissons et s'assureront qu'ils sont en bon état et qu'il n'y a point de munitions avariées. Sa majesté ne veut point que dans les corps d'armée on imprime aucun ordre du jour, aucune proclamation, et son intention est qu'on ne cesse point de tenir un langage pacifique. Toutefois, on aura soin de ne laisser passer au-delà des avant-postes personne qui ne soit muni d'un passe-port du duc de Bassano; mais on laissera entrer tous les voyageurs ou courriers qui se présenteront, en ayant soin de les interroger, et on les fera accompagner au quartier-général de sa majesté.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Thorn, le 3 juin 1812.

Mon cousin, prenez des mesures dans la journée pour mettre en règle les logemens de Thorn. Il faut donner les meilleurs au duc de Bassano et au comte Daru, ministre secrétaire d'état. Donnez des ordres et prenez des mesures pour qu'aucun ministre, aucun officier des puissances alliées de la France, sous quelque prétexte que ce soit, ne passent Thorn ni les avant-places de la Vistule, mon intention étant de n'avoir aucun étranger, proprement dit, à moins de vingt lieues de mon quartier-général; mais de les tenir dans les dépôts à Thorn et autres places à mesure que l'on avancera.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Thorn, le 6 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Dalmatie que j'ai reçu ses différentes lettres; que je les ai envoyées au ministre de la guerre qui lui fera connaître mes intentions; que son armée est d'une force telle que je ne doute point qu'il ne conserve l'Andalousie, et ne repousse l'ennemi toutes les fois qu'il voudrait l'attaquer, que je lui fais dire par son aide de camp que je suis en mouvement pour tâcher d'en finir avec les Russes. Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Kœnigsberg, le 16 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, pour lui faire connaître qu'il est probable que les premiers coups de fusil seront tirés vers le 23 ou le 24 juin. Il est donc probable que vers les premiers jours du mois de juillet, les résultats en seront connus à Berlin. Il est donc convenable qu'au reçu de la présente, il se rende à Spandau pour s'assurer que cette place est bien armée, bien approvisionnée, et dans le cas de faire une bonne résistance; qu'il y a la quantité de poudre et de boulets nécessaire. Qu'à cette époque la division Lagrange sera arrivée à Berlin, et la division Partouneaux réunie à Stettin. Qu'il est convenable que toutes les troupes qui sont à Berlin ne logent pas chez l'habitant, mais soient casernées ou campées; qu'elles aient quelques pièces d'artillerie, et que tout se trouve dans une situation satisfaisante, etc., etc. (Le reste de la lettre, relative à des mouvemens et incorporations de troupes, offre peu d'intérêt.)

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Wilkowisky, le 22 juin 1812.

Mon cousin, vous enverrez ma proclamation à l'armée. Donnez ordre aux maréchaux commandans les premier, deuxième, troisième corps de la garde et la cavalerie de ne la publier que le 24, à la pointe du jour. Ecrivez au duc de Tarente qu'il fasse connaître cette proclamation le 25 à la septième division; et, quant au corps

prussien, il ne la leur communiquera pas, mais qu'il leur en fasse une à sa volonté, dans laquelle il leur dira en peu de mots que la guerre a commencé, et que la Russie la veut. Ecrivez au roi de Westphalie de la faire connaître aux cinquième, septième et huitième corps, seulement dans la journée du 26 au matin. Envoyez la proclamation au prince Schwartzenberg, et comme elle n'est pas convenable pour son corps d'armée, chargez-le d'y substituer celle qui lui conviendra, en faisant seulement connaître que la guerre a commencé; il ne publiera cette communication que le 26. Communiquez ma proclamation au vice-roi; il en donnera connaissance à son corps et aux Bavarois le 25. Les gouverneurs de Kœnigsberg et Dantzig la publieront le 27. Envoyez-la par l'estafette de ce jour à mes ministres à Vienne et à Berlin. Envoyez-la également à mon ministre à Varsovie; ils ne la feront publier que le 26. Ainsi cette proclamation sera pour toute l'armée, à l'exception des Autrichiens et des Prussiens, auxquels les commandans de ces corps feront des proclamations particulières. Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général (*a*).

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au prince Poniatowski que vous avez mis sa lettre sous les yeux de l'empereur; que

(*a*) Je me suis décidé à citer cette lettre, parce qu'elle fait connaître combien Napoléon supportait difficilement la contrariété; il a d'ailleurs loué si souvent les Polonais, qu'on peut affirmer qu'il connaissait mieux que personne l'injustice des reproches qu'il leur adressait.

sa majesté a été très-mécontente de savoir qu'il parle de solde, de pain, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'ennemi; que sa majesté a été d'autant plus surprise qu'il est seul de son côté avec peu de monde, et que, lorsque les gardes de l'empereur qui sont venus à Wilna à marches forcées de Paris, au lieu d'avoir demi-ration, manquent de pain, n'ont que de la viande, et ne murmurent point, l'empereur n'a pu voir qu'avec peine que les Polonais soient assez mauvais soldats et aient assez mauvais esprit pour relever de pareilles privations; que sa majesté espère qu'elle n'entendra plus parler de cela.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, vous avez eu tort d'écrire au duc de Tarente que j'envoyais un officier en Samogitie pour y acheter deux mille chevaux. Ce n'est pas acheter que j'ai entendu, c'est requérir. Pour accorder cela, vous écrirez au duc de Tarente que ces chevaux seront payés à compte de la contribution, etc. (La suite est relative à un équipage de ponts.)

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, on fera partir les prisonniers aussitôt qu'il y en aura douze cents, et pas avant le 13. Le 12, on fera partir les officiers et les sous-officiers, hormis

douze sous-officiers qu'on gardera pour tenir les contrôles. Ces prisonniers seront divisés en douze compagnies de cent hommes, ayant un sous-officier à leur tête pour tenir les contrôles. Ils seront commandés par un chef de bataillon français et escortés par une compagnie de Bade de cent hommes, quarante Prussiens à cheval et une brigade de gendarmerie de cinq hommes. Les prisonniers iront dans quatre jours à Kowno, et tous les soirs ils seront renfermés dans une église. Ils emporteront du pain de Wilna pour quatre jours à ration complète. Les officiers de gendarmerie et les commandans d'arme de la route seront prévenus du passage de ces prisonniers, et les commandans des colonnes mobiles recevront l'ordre de les faire escorter avec de forts détachemens. Tous ceux qui seraient trouvés hors des rangs, cherchant à déserter, seront fusillés; on en fera la déclaration à chaque compagnie avant de partir. A Kowno, ils auront un jour de séjour; on les placera également dans une église. Vous laisserez le commandant de Kowno maître de les embarquer sur les bâtimens qui sont venus chargés de vivres, et qui opéreraient leur retour à vide à Tilsit; s'il n'y a pas d'inconvénient, on aurait soin de les placer à fond de cale, et de les bien surveiller. Si la navigation est difficile, que le trajet soit plus long par eau que par terre, on les fera aller par terre. Ils prendront du pain pour quatre jours, et suivront la rive gauche du Niémen. Ils seront transportés par eau à Kœnisberg, d'où ils seront dirigés sur Pillau, où ils seront enfermés dans une prison. Les officiers et sous-officiers seront dirigés sur Dantzig. Les prisonniers seront gardés à Pillau jusqu'à nouvel ordre;

il ne pourra cependant y en avoir plus de mille à Pillau. Le chef de bataillon qui conduira ces douze cents prisonniers les accompagnera jusqu'à Pillau ; il prendra un reçu du commandant, et règlera sa comptabilité avec l'état major général. Vous demanderez au gouverneur de Dantzig de préparer dans la place de vastes locaux pour contenir dix mille prisonniers. Vous ferez préparer à Thorn des locaux pour mille autres. Le deuxième millier qui sera envoyé à Dantzig, s'embarquera sur le Frisch-Haff, et de là sera dirigé par la route la plus courte d'Elbing sur Dantzig.

Sur ce, etc. *Signé* NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Witepsk, le 2 août 1812.

Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwartzenberg pour lui faire connaître que je mets le septième corps sous ses ordres ; qu'il rallie ce corps et marche à Tormassof et Kamenskoi, et leur livre bataille, et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout. Faites connaître au général Reynier, que j'ai donné au prince de Schwartzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis.

Sur ce, etc. *Signé* NAPOLÉON.

Napoléon à l'officier d'ordonnance d'Hautpoult.

Witepsk, le 5 août 1812.

L'officier d'ordonnance (*a*) d'Hautpoult se rendra à Ostrowno, et de là à Beszenkowiczi. Il verra à Os-

(*a*) Cette lettre fait voir que Napoléon ne se contentait pas de diriger en grand les opérations, mais descendait souvent jus-

trowno, si le village est réhabité et s'il y a un commandant de place pour le réorganiser. Il verra à Beszenkowiczi, si les ponts sont faits, et si on a substitué un pont de radeaux au pont de chevalet, qui ne résisterait pas aux premières crues de la rivière; il verra si on a travaillé à la tête de pont; il verra l'hôpital, la manutention, les magasins, et enfin si le pays commence à se réorganiser; il me rendra compte des troupes qu'il rencontrera, soit cavalerie, soit artillerie, soit infanterie, soit équipages militaires; il verra, à Beszenkowiczi, le 4e régiment des chasseurs de la garde et le bataillon de Hesse-Darmstadt,

qu'aux moindres détails. La formation des capitaines d'ordonnances, avec les fonctions qu'ils remplissaient, appartenait entièrement à Napoléon; tous étaient jeunes, ou du moins dans la force de l'âge; quelques-uns portaient des noms historiques que Napoléon désirait voir figurer dans l'armée, et il était flatté de les attacher à sa maison; d'autres étaient fils de grands seigneurs de son empire, d'autres enfin avaient été choisis à cause de leur mérite. Il leur donnait souvent des missions qui n'auraient dû être remplies que par des officiers généraux : comme, par exemple, de faire prendre les armes à des divisions, de les *voir*, et de lui venir rendre compte de leur situation; c'était, à proprement parler, en passer la revue. Il est hors de doute qu'un général de division était blessé d'être inspecté par un capitaine; mais les généraux étaient ployés à une obéissance si entière, qu'ils se seraient bien gardés de se plaindre. En employant ainsi ses capitaines d'ordonnances, Napoléon trouvait réunie la vigueur à la capacité, ce qui se serait rarement rencontré chez les officiers généraux. Je dis la vigueur, parce qu'il donnait quelquefois à ses capitaines d'ordonnances des missions qui exigeaient qu'ils passassent plusieurs nuits de suite, tantôt en voiture, tantôt à cheval, tandis que le jour était employé à réunir et à rédiger les renseignemens qui leur avaient été demandés.

auxquels j'ai ordonné de rester-là en position jusqu'à nouvel ordre. Il doit y avoir aussi plusieurs pièces d'artillerie; il faudra avoir soin que tout cela soit en position, et qu'on travaille à la tête de pont, afin de la terminer; il s'informera si on a des nouvelles des Kosaques, et s'il est nécessaire, il restera un jour à Beszenkowiczi, afin de tout voir et de faire sa dépêche; il m'écrira de cet endroit, en ayant soin de remettre sa lettre à la première estafette qui passera à Beszenkowiczi; il continuera sa route sur Polotzk, d'où il m'expédiera sa seconde dépêche; il verra les fonctionnaires de la ville, l'hôpital, la manutention. Il me fera connaître combien de prisonniers a fait le duc de Reggio à ces différentes affaires qui viennent d'avoir lieu, combien de blessés; tout ce qu'il pourra apprendre sur cette affaire, et sur la situation du corps du duc de Reggio. Le duc de Tarente ayant pris Dünabourg, l'officier d'ordonnance d'Hautpoult s'informera si la communication entre les deux corps s'est opérée. Il prendra toutes les informations qui pourront me faire connaître la nature des forces opposées au duc de Reggio. Il restera avec ce maréchal, auquel il remettra la lettre ci-jointe, jusqu'à ce que celui-ci ait attaqué l'ennemi, éclairci la rive droite et opéré sa communication avec Dünabourg.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

Smolensk, le 19 août à huit heures du matin.

Monsieur le duc, je reçois votre rapport de ce matin, à six heures; l'armée ennemie aura pu prendre deux par-

tis : 1° Ou faire sa retraite avec une forte arrière-garde, afin de ne faire par jour que les marches qui lui conviendront ; alors il faut suivre la route qu'aura tenue cette arrière-garde. 2° L'ennemi peut avoir fait sa retraite sur toutes les routes, comme il la fit en quittant Witepsk, et alors il faut préférer d'appuyer sur la route de Stabna, point d'intersection de la route de Witepsk et de Dukhowszina, en envoyant de forts partis pour s'assurer que la route de Rudnia est libre ; il faut également envoyer de forts partis sur la route de Dorogobuz, route de Moskou. L'empereur a prescrit à la division Bruyère de se rendre à vos ordres, et sa majesté a été étonnée d'apprendre que vous croyez n'en avoir pas besoin. Sa majesté pense, au contraire, que non-seulement la division Bruyère vous est nécessaire, mais qu'il faudrait encore y joindre deux divisions de cuirassiers ; il faut dans ce pays marcher avec vingt mille hommes de cavalerie, ce qui est le grand avantage de celui qui poursuit sur celui qui se retire ; celui qui poursuit peut tenir sa cavalerie à portée, tandis que celui qui fait sa retraite, rencontrant des défilés, est dans le cas de s'en trouver embarassé. L'empereur a fait réitérer, ce matin, l'ordre au général Bruyère de vous rejoindre. Envoyez au-devant de lui : sa majesté pense que sans cela vous ne pouvez rien faire.

Signé ALEXANDRE.

FIN DES NOTES DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Réflexions sur les succès obtenus par Napoléon, et sur la conduite des habitans des provinces polonaises qu'il venait de conquérir. Coup d'œil sur la situation politique de l'Europe, et sur la situation militaire de Napoléon et d'Alexandre. Réflexions sur le genre de guerre que faisait Napoléon. Séjour d'Alexandre à Moskou. Les Moskovites lui offrent quatre-vingt mille hommes de milice; leur exemple est imité dans toute la Russie. Alexandre quitte Moskou et se rend à Pétersbourg. Barklay prend position avec toute son armée derrière l'Ouja. Napoléon se porte à sa rencontre, dans l'espérance de lui livrer bataille. Retraite de Barklay. Napoléon s'empare de Dorogobuj, et se décide à marcher sur Moskou. Prise de Wiazma. Remplacement de Barklay par Kutusof, le 29 août. Portrait de Kutusof. Conférence d'Abo, le 28 août. Napoléon s'empare de Gjat; la concentration de l'armée russe lui donnant l'espoir d'en venir aux mains, il se prépare à combattre. Réflexions sur l'accroissement de difficultés que présentait, depuis l'entrée en Moskovie, le genre de guerre que faisait Napoléon. Ce conquérant quitte Gjat pour aller attaquer Kutusof, qui s'était retranché dans les champs de Borodino. Combat du 5 septembre. Dispositions préliminaires des deux généraux. Réflexions sur l'importance de la bataille qui allait se livrer. Portrait de Napoléon. Dispositions générales de ce conquérant pour attaquer Kutusof. Bataille de la Moskwa, autrement dite de Borodino, le 7 septembre. Kutusof se retire sur Moskou. Le gain de la bataille de la Moskwa ne procure point à Napoléon les avantages qu'il en attendait. Réflexions sur les opérations militaires depuis le combat de Walutina. Prise de Mojaisk. Napoléon s'arrête quelques jours à Mojaisk. Détails sur le sort des blessés. Coup d'œil sur ce qui se passait à Moskou depuis qu'on y craignait l'arrivée de

Napoléon. Ce conquérant recommence à se porter sur Moskou, et s'en empare le 14 septembre sans éprouver de résistance. Incendie de cette capitale. Opinion répandue en Russie au sujet de cet incendie. Ressources que les débris de Moskou procurent à l'armée française. Alexandre annonce lui-même à ses peuples la perte de sa capitale, et cherche à les rassurer par le tableau de la situation respective des armées. Consternation répandue dans l'empire à cette nouvelle. Napoléon, ignorant quelle route avait suivie Kutusof dans sa retraite, reste douze jours dans l'inaction. Kutusof, après s'être retiré dans la direction de Riazan, tourne autour de Moskou et vient prendre position à Krasno-Pachra sur la vieille route de Kaluga. Napoléon se décide à marcher contre Kutusof pour lui livrer bataille, mais le général russe s'étant retiré, Napoléon continue de rester à Moskou, et se contente de le faire suivre par la partie de son armée qui était sous les ordres de Murat. Kutusof prend position derrière la Nara, et s'y retranche. Napoléon fait fortifier le Kremlin et emmagasiner des vivres, comme s'il eût voulu passer l'hiver à Moskou. Il propose la paix à Alexandre. Réflexions sur cette démarche et sur la prolongation de son séjour à Moskou. Avantages que les Russes retirent de l'incendie de Moskou. Suite du récit des opérations des corps d'armée détachés. Situation de l'armée de Moskou. Napoléon se dispose à se mettre en marche; mais avant que de commencer son mouvement, il envoie de nouveau vers Kutusof pour savoir si Alexandre a fait une réponse à ses propositions. Le général russe parvient à prolonger encore de quelques jours les négociations. Napoléon apprend le 18 octobre, dans l'après-midi, que Kutusof a attaqué Murat dans sa position de Winkowo. Cette nouvelle le décide à quitter Moskou le jour même; il laisse Mortier dans cette capitale, et vient bivouacquer avec l'armée sur la vieille route de Kaluga. Combat de Winkowo le 18 octobre. Réflexions sur les opérations militaires depuis la bataille de la Moskwa.

QUOIQUE la campagne commencée depuis peu de tems présentât déjà d'immenses résultats,

elle n'avait point amené ceux que Napoléon désirait le plus ardemment. De vastes provinces, que l'armée russe avait été forcée d'abandonner, pour ainsi dire sans combattre, avaient été conquises; mais cette armée s'était retirée avec le plus grand ordre, aucun principe de désorganisation ne s'y était manifesté, et Napoléon avait retrouvé dans les champs de Smolensk et de Walutina, ces soldats d'Eylau, impassibles dans les revers comme dans les succès. L'insurrection n'avait point devancé l'arrivée des Français : pour la faire éclater, il aurait fallu proclamer le rétablissement du royaume de Pologne au moment même où les hostilités commencèrent. Nous avons fait voir que des vues ambitieuses trop étendues avaient seules empêché Napoléon de tenir une conduite si conforme à ses véritables intérêts. Les provinces envahies, foulées par les plus nombreuses armées qu'on eût vues dans les tems modernes, étaient hors d'état de le seconder puissamment. Quant à celles que conservait encore la Russie, elles paraissaient plus décidées que jamais à ne prendre aucune part active dans la lutte qui venait de s'engager.

Avant que de continuer le récit des opérations militaires, nous allons faire connaître

les changemens survenus dans la politique de l'Europe depuis le commencement des hostilités; ils eurent la plus grande influence sur les résultats de cette guerre.

La Suède, par suite du traité de Paris (6 janvier 1810), avait fermé ses portes aux Anglais, et néanmoins elle continuait à commercer avec eux par la voie des neutres (*a*). Napoléon, ne voulant reconnaître pour amis que les ennemis de l'Angleterre, fit signifier à la Suède, par son ministre, qu'elle eût à déclarer la guerre à l'Angleterre; qu'elle fît saisir les bâtimens anglais qui étaient dans ses ports, ainsi que les denrées et marchandises anglaises qui avaient été introduites en Suède depuis le traité de Paris, n'importe sous quel pavillon; que si, au bout de cinq jours, elle n'avait point accédé sans restriction à ces demandes, le ministre de France se retirerait sans prendre congé. La Suède se vit contrainte de céder; mais l'Angleterre, jugeant l'intention plutôt que le fait, n'exerça point contre son commerce des hostilités qui l'auraient plongée dans une extrême détresse.

Cependant, la Suède ne pouvant supporter

(*a*) Ce commerce n'avait lieu qu'en Suède, mais point en Poméranie.

la nouvelle position dans laquelle elle se trouvait, demanda des secours pécuniaires à Napoléon. Ce conquérant préparait alors son expédition de Russie; l'alliance de la Suède lui aurait été d'un grand secours; néanmoins il n'accéda point à sa demande. Il voulait tout ployer par la force, tandis qu'un peu de politique lui aurait été si utile. Au lieu donc d'offrir des subsides à la Suède, de former avec elle une alliance offensive et défensive contre la Russie (*a*), et de fermer les yeux sur un faible commerce qui se faisait clandestinement, et dont cette puissance ne pouvait se passer, il autorisait ses corsaires à capturer les bâtimens suédois, faisait occuper la Poméranie par ses troupes (27 janvier 1812), et accablait cette province des maux qui ont pesé sur les pays conquis pendant les guerres de la révolution (*b*). Cette conduite hostile força la Suède à se je-

(*a*) Napoléon proposa cette alliance plus tard, mais sans offrir de subsides, et d'ailleurs il n'était plus tems. Ses violences, sa hauteur, lui avaient aliéné la Suède, cette ancienne alliée de la France; elle s'était déjà rapprochée de la Russie et de l'Angleterre.

(*b*) On accabla cette province de contributions énormes, on envoya dans les prisons d'Hambourg plusieurs de ses fonctionnaires publics, on s'empara des bâtimens suédois qui étaient dans les ports de la Poméranie, et on les arma en

ter dans les bras de la Russie, son ennemie naturelle. Elle conclut à Pétersbourg, avec cette puissance, le 24 mars 1812, un traité d'alliance offensive et défensive, qui fut tenu secret, qui n'a point encore été publié, et dont Napoléon n'eut connaissance qu'après le commencement des hostilités (*a*).

Dès que l'occupation de la Poméranie par les troupes françaises eut été connue de la Suède, elle se déclara en état de neutralité à l'égard de la France et de l'Angleterre, et quelques mois après (12 juillet 1812), elle signa à Oérébro, un traité d'alliance avec cette

course. Deux régimens suédois furent désarmés et envoyés en France comme prisonniers de guerre.

(*a*) Le traité du 24 mars 1812, entre la Suède et la Russie, contenait les stipulations suivantes : La garantie réciproque des deux états ; la convention de faire une diversion dans le cas d'hostilités avec la France et ses alliés, sur tel point de l'Allemagne qu'il serait jugé convenable, avec vingt-cinq ou trente mille Suédois et vingt mille Russes ; la promesse de garantir à la Suède la réunion ou la conquête de la Norwège, et de lui fournir une armée de trente mille hommes, si cela était nécessaire, pour l'aider à faire cette conquête. On devait inviter le roi de Danemarck à accéder à l'alliance et à la cession de la Norwège, contre une indemnité pleine et entière en Allemagne, et à la proximité de ses états, et si ce souverain ne voulait pas adopter ce projet, on devait lui déclarer la guerre. Le roi d'Angleterre devait être invité à consentir au traité et à en garantir les stipulations.

dernière puissance. Six jours plus tard, et dans le même lieu, la paix fut conclue entre la Russie et l'Angleterre (*a*) : elle existait déjà de fait; des intérêts et des craintes communes avaient devancé la lenteur des formes.

Les négociations entre les puissances belligérantes et la Turquie avaient eu plus d'importance encore. Cette puissance a, depuis le traité de Belgrade (13 septembre 1739), soutenu contre la Russie plusieurs guerres, qui toutes ont été désastreuses. On doit l'attribuer à ce que les Russes ont apporté successivement à leurs institutions militaires et à leur méthode de guerre les changemens exigés par les progrès de l'art, tandis que les Turcs les ont constamment repoussés.

La dernière guerre entre ces deux puissances avait éclaté le 7 janvier 1807; une trève eut lieu (24 août 1807) par suite du traité de Tilsitt; les Russes évacuèrent les provinces qu'ils avaient conquises; elles restèrent inoc-

(*a*) Des articles secrets du traité stipulaient que l'Angleterre fournirait en argent, armes et approvisionnemens, la valeur d'environ 700,000 livres sterling; et que la Russie enverrait, en garantie de ses engagemens, sa flotte entière, consistant en dix-huit vaisseaux de ligne et douze frégates, dans les ports d'Angleterre.

cupées entre les deux armées. Cet état de choses subsista jusqu'aux conférences d'Erfurth (27 septembre 1808), dans lesquelles Napoléon consentit à ce que la Russie incorporât à son empire la Moldavie, la Valachie et la Bessarabie ; mais la Turquie refusant de céder ces provinces, les hostilités recommencèrent.

D'abord les succès furent partagés ; les Turcs éprouvèrent ensuite de grands revers, et se virent contraints de demander la paix. L'on entra en négociation à Bukarest ; la Turquie devait perdre quatre provinces, la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, occupées par les Russes, et la Servie, qui s'était rendue indépendante. La mésintelligence qui éclata alors entre la France et la Russie, suivie bientôt de préparatifs de guerre, vint ranimer les espérances de la Turquie ; elle se montra moins disposée à faire des sacrifices pour obtenir la paix, et les négociations traînèrent en longueur.

Tel était l'état des choses lorsque Napoléon se décida à envoyer un ambassadeur extraordinaire à Constantinople, où il n'avait alors qu'un chargé d'affaires. Le but de cette ambassade était d'engager le sultan Mahmoud à recommencer les hostilités contre les Russes, et à se mettre lui-même à la tête de ses troupes.

Le lieutenant-général comte Andréossi, choisi pour remplir ce poste, arriva à Laybach en Croatie, le 7 juin 1812, et s'y arrêta, selon ce qui lui avait été prescrit, en attendant l'ordre de continuer sa route. Napoléon retardait son départ parce qu'il ne pouvait l'envoyer, avec de pareilles instructions, qu'au moment de commencer les hostilités contre la Russie.

Tandis que l'ambassadeur de France perdait ainsi à Laybach un tems précieux, la Russie redoublait d'activité pour obtenir une paix selon ses désirs, l'Angleterre envoyait un ambassadeur extraordinaire pour la seconder. Ces deux puissances employaient particulièrement les moyens de corruption, si puissans près du cabinet ottoman; elles disposaient déjà des princes Morouzi, elles parvinrent à gagner le reiss-effendi (*a*). Le chargé d'affaires de France, manquant d'instructions précises, ne pouvait opposer qu'une faible résistance à leur influence toujours croissante; tout semblait

(*a*) Deux des trois frères Morouzi occupaient des emplois importans. L'un, Démétrius Morouzi, était premier drogman de la Porte, et avait été attaché à Galeb, reiss-effendi (ministre des relations étrangères), qui conduisait les négociations de Bukarest. L'autre, Payanotti Morouzi, l'avait pendant ce tems remplacé à Constantinople.

annoncer une paix prochaine : une circonstance imprévue vint en précipiter la conclusion.

Kutusof, général de l'armée russe, conduisait les négociations à Bukarest ; instruit qu'Alexandre allait lui envoyer un successeur (l'amiral Tchitchagof), il se hâta de les terminer (*a*); la latitude qui lui avait été laissée lui en donnait la facilité, et il fut puissamment secondé par Démétrius Morouzi. Ce prince, qui avait toujours été, ainsi que ses deux frères, attaché au parti russe, aspirait au gouvernement de l'une des deux principautés de Valachie ou de Moldavie, aussi ne pouvait-il désirer qu'elles fussent cédées à la Russie, et pourtant il fallait qu'il conservât la bienveillance de cette puissance, sans l'appui de laquelle il ne pouvait réussir dans ses projets. Les préliminaires de la paix furent signés à Bukarest (*b*),

(*a*) M. de Montvéran, dans le supplément à l'histoire de la situation de l'Angleterre, rapporte que Kutusof fit produire dans les négociations de Bukarest, une lettre dans laquelle Napoléon proposait à Alexandre le partage de l'empire Ottoman ; que cette lettre était fausse, mais que l'écriture du sécrétaire et la signature de Napoléon étaient si bien imitées que les négociateurs turcs furent trompés.

(*b*) Peu de jours après, arriva Tchitchagof, qui remplaça Kutusof ; ce dernier quitta sans regret un commandement qui avait perdu son importance.

le 28 mai 1812, à des conditions qui remplissaient parfaitement les vues de Démétrius; car la Russie acquérait par ce traité la Bessarabie et la partie de la Moldavie qui est placée sur la rive gauche du Pruth, rivière qui devenait ainsi la limite des deux empires, et la Turquie recouvrait la Valachie et environ les deux tiers de la Moldavie. Si les plénipotentiaires turcs avaient insisté, ils auraient indubitablement obtenu la restitution de toutes les conquêtes qu'avaient faites les Russes; aussi Alexandre ratifia-t-il le traité (23 juin 1812), tandis que le sultan s'y refusa d'abord. Dès que l'Angleterre et la Russie eurent connaissance de ce refus, elles réunirent de nouveau leurs efforts pour amener le sultan à ratifier le traité.

La plupart des troupes turques retournent dans leurs foyers à la paix: celles qui composaient alors l'armée, étaient fatiguées d'une guerre longue et désastreuse. Le bruit qu'on avait répandu de la conclusion de la paix avait fait déserter un grand nombre de soldats. Les mêmes bruits et la rencontre de ces déserteurs firent rétrograder les troupes d'Asie, qui se rendaient à l'armée; les fonctionnaires publics, surtout les chefs militaires, favorisaient sourdement

ces intrigues. Le sultan se trouva sans armée. Dans le même tems on lui représentait que les différends élevés entre la France et la Russie, pouvaient s'aplanir, et que Napoléon le sacrifierait de nouveau comme il avait fait aux conférences d'Erfurth; que ce conquérant avait des vues sur la Turquie (1); que cela semblait prouvé par son établissement en Croatie, en Dalmatie, dans les îles Ioniennes, et surtout par l'immense matériel de guerre qu'il avait réuni dans ces provinces. Ces raisons étaient d'un grand poids; aussi est-il probable que l'intention de Mahmoud n'était point de recommencer les hostilités, mais qu'il voulait seulement obtenir des conditions plus favorables. Quoi qu'il en soit, ce monarque, digne peut-être de marcher sur les traces des Mahomet, des Amurat, mais enchaîné par une aristocratie militaire qu'il voudrait, mais qu'il ne peut détruire, fut, pour ainsi dire, forcé de ratifier le traité signé à Bukarest. Il le fit étant déjà instruit du commencement des hostilités entre la France et la Russie, et des premiers succès de Napoléon. Ainsi Alexandre, malgré sa position critique, fit, par la paix de Bukarest, l'acquisition de la Bessarabie, et du tiers de la Moldavie.

Andréossi reçut enfin, dans les derniers jours

de juin, l'ordre de continuer son voyage ; il marcha jusqu'à Traunick avec sa suite. Là, afin de se hâter, il prit seul les devans; mais il ne put arriver à Constantinople que le 25 juillet, et déjà le sultan avait ratifié le traité signé à Bukarest (*a*).

Napoléon se reprocha plusieurs fois par la suite d'avoir retardé si long-tems le départ de son ambassadeur. Mahmoud, irrité de la violence qui lui avait été faite, se vengea en sultan ; il fit décapiter les princes Morouzi, et exila le reiss-effendi.

Tandis que la Russie traitait ainsi de la paix avec l'Angleterre et la Turquie, elle négociait avec l'Espagne un traité qui fut conclu à Wéliki-Luki (20 juillet 1812); par ce traité la Russie reconnaissait les cortès, et formait avec eux une alliance offensive et défensive. Ces deux puissances, trop éloignées pour pouvoir coordonner leurs opérations, se prêtaient néanmoins un mutuel secours, en dirigeant leurs efforts vers un même but.

Nous pouvons actuellement apprécier la situation des puissances belligérantes. Celle de la Russie, quoique critique, s'était cependant fort

(*a*) Le sultan avait ratifié le traité le 14 juillet 1812.

améliorée. Riga occupait Macdonald, qui n'avait point assez de forces pour en entreprendre le siége. Sur le point de Polotzk, les succès avaient été partagés ; mais Saint-Cyr devait sous peu perdre l'offensive, si on ne lui envoyait des renforts, puisque son adversaire en recevait continuellement. En Volhinie, on jouissait d'un repos momentané ; mais l'arrivée prochaine de l'armée de Moldavie, devenue disponible depuis la paix avec la Turquie, allait y ranimer les opérations, et donner aux Russes une grande supériorité sur Schwartzenberg. L'armée que Napoléon commandait immédiatement avait essuyé de grandes pertes par les raisons que nous avons développées précédemment; toutefois les corps d'élite, dont on avait pris plus de soin, et qui n'avaient point encore combattu, faisaient exception. Napoléon conservait une grande supériorité sur son adversaire, moins encore par le nombre que par la qualité des troupes ; car indépendamment des corps d'élite, dont nous venons de parler, les autres corps ne se trouvant plus composés que des plus braves et des plus robustes, avaient gagné en valeur s'ils avaient perdu en nombre. Jeté d'ailleurs dans ces pays lointains et peu civilisés, préférant la mort à la captivité chez

les Russes, considérant chaque combat comme un acheminement à la conclusion de cette guerre, le soldat se battait avec un acharnement incroyable.

Quelque rapides qu'eussent été les succès, et quelque favorable que fût encore la situation de Napoléon, il devait pourtant considérer que, s'il continuait à faire aux Russes le même genre de guerre, l'avantage du nombre qu'il avait encore s'évanouirait bientôt; car ses pertes en hommes et en chevaux étaient infiniment plus fortes que les secours qui lui arrivaient; tandis que chez les Russes c'était tout le contraire. Il savait d'ailleurs que la Suède s'était alliée à la Russie, et que la Turquie avait fait la paix avec cette puissance; qu'ainsi les armées de Finlande et de Moldavie, composées de vieilles troupes, allaient renforcer les armées russes. Il voyait les succès balancés sur les derrières de son armée, et nonobstant ce qu'aurait exigé la prudence, il y avait laissé les troupes autrichiennes et prussiennes, dont il devait se défier en cas de revers (*a*). Il devait donc, et cette

(*a*) C'était une faute d'attacher les troupes autrichiennes et prussiennes à des opérations isolées sur les derrières de l'armée, par les raisons que nous venons de donner, et parce qu'elles y essuyaient des pertes beaucoup moins fortes que les

opinion était presque unanime dans l'armée, s'arrêter à Smolensk, achever la conquête des provinces polonaises russes, et s'occuper de leur organisation. Il se décida au contraire à marcher de nouveau contre l'armée russe, espérant qu'elle accepterait enfin la bataille.

Alexandre ne se montra point abattu par les revers qui accablaient son empire; inébranlable dans la résolution de ne point fléchir devant la fortune de Napoléon, il fut puissamment secondé par le dévouement de son peuple. Nous avons vu qu'il n'avait point pris d'avance des mesures de défense intérieure, onéreuses aux peuples, mais indispensables pour résister à une redoutable invasion; qu'il ne s'était décidé à y avoir recours qu'à l'époque de l'évacuation du camp retranché de Drissa; qu'il adressa alors deux proclamations, l'une à sa nation, l'autre à la ville de Moskou, et qu'il

troupes que Napoléon commandait immédiatement. Le bon sens voulait que Napoléon gardât Schwartzenberg avec lui et laissât Poniatowski avec ses Polonais en Volhinie. Il fallait aussi éviter de réunir des Polonais et des Prussiens, comme on avait fait au dixième corps, à cause de la haine qui existait entre ces deux nations. Il est cependant juste d'ajouter que Napoléon avait voulu rappeler à lui Schwartzenberg, et qu'il ne l'avait pas fait pour l'opposer à Tormassof; mais alors il pouvait le remplacer par Poniatowski.

était parti ensuite de Polotzk (18 juillet 1812) pour cette capitale. Il y arriva le 24 juillet, et y tint une assemblée des principaux de la noblesse et du corps des bourgeois, dans laquelle on décida la levée de quatre-vingt mille hommes de milice. Cet exemple fut imité dans tout l'empire. Chaque gouvernement offrit des troupes, des denrées, ou des bestiaux, selon la nécessité, ou selon la nature de ses productions. La petite Russie (2) offrit dix-huit mille Kosaques; de simples particuliers levèrent des bataillons, et même des régimens; ces troupes ne devaient servir (3) que jusqu'à l'évacuation du territoire russe. On pouvait facilement réunir les hommes nécessaires pour leur formation, et même les habiller en drap grossier du pays, ainsi qu'on le fit; mais on n'avait point assez de fusils pour les armer; on fut donc forcé de leur donner des piques. Ces mesures de défense intérieure n'empêchaient point Alexandre de faire de nouvelles levées pour augmenter son armée de ligne. De pareils efforts semblaient devoir accabler Napoléon; mais les résultats étaient loin de répondre aux apparences; plus des trois quarts des recrues périrent (4) avant que d'avoir rejoint l'armée.

Ce fut ainsi qu'Alexandre, s'appuyant sur le

patriotisme et les sentimens religieux de son peuple, lui demanda, et en obtint des efforts qui lui permirent de lutter contre les nombreuses armées qui envahissaient son empire. Pendant le séjour que le monarque russe fit à Moskou, le synode de cette capitale adressa aux habitans une proclamation, dans laquelle, par des motifs tirés plus particulièrement de la religion, il les exhortait à seconder le souverain de tous leurs efforts pour la défense de la patrie. Peu de jours après (26 juillet), Platon, métropolitain de Moskou, qui vivait retiré dans le monastère de Troitzka, à cause de son grand âge, écrivit la lettre suivante à Alexandre, en lui envoyant l'image de saint Serge, qui était en grande vénération parmi les Russes :

« La ville de Moskou, la première capitale » de l'empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit » son Christ; comme une mère dans les bras » de ses fils zélés, et, à travers le brouillard » qui s'élève, prévoyant la gloire brillante de » sa puissance, elle chante dans ses transports : » Hozanna, béni soit celui qui arrive ! que » l'arrogant, l'effronté Goliath apporte, des » limites de la France, l'effroi mortel aux con- » fins de la Russie ! La pacifique religion, cette » fronde du David russe, abattra soudain la

» tête de son sanguinaire orgueil. Cette image » de saint Serge, antique défenseur du bon- » heur de notre patrie, est offerte à votre ma- » jesté impériale. »

Alexandre donna cette image à la milice de Moskou, et elle lui fut remise avec la plus grande solennité la veille de son départ pour l'armée. La guerre prenait ainsi peu à peu un caractère national et religieux. Le monarque russe, ayant obtenu des Moskovites de si généreux sacrifices, retourna dans les premiers jours d'août à Pétersbourg, où sa présence devenait nécessaire.

Après le combat de Walutina, Napoléon revint à Smolensk, et s'y arrêta quelques jours. Il y reçut des rapports des généraux commandant les corps d'armée détachés, et leur envoya de nouvelles instructions. Il y tint un conseil, dans lequel on examina s'il fallait s'arrêter à Smolensk et achever la conquête des provinces polonaises, ou continuer à poursuivre l'armée russe. Je n'ai pu savoir exactement quels furent les généraux qui assistèrent à ce conseil, de quelle manière ils opinèrent, ni quelle opinion obtint la majorité; j'ai seulement acquis la certitude que les avis furent partagés.

Quoique Napoléon eût séjourné à Smolensk,

les opérations continuèrent, et il n'accorda pour ainsi dire point de repos à des troupes qui en avaient un si grand besoin. Murat, suivi de Davout et Ney, passa le Dniéper à Slobpnewa (22 août)(*a*), sans éprouver de résistance; deux jours après, Junot y arriva, et y prit position.

Aussitôt après avoir passé le fleuve on trouve une forêt sablonneuse; les hommes, les chevaux, les troupeaux, l'artillerie, les bagages, tout s'y trouvait entassé sur la route. Là, par un soleil brûlant, on ne marchait qu'entouré d'un nuage épais de poussière, sans pouvoir trouver même de l'eau marécageuse pour étancher sa soif. Au-delà de la forêt, c'est un pays fertile, bien cultivé et couvert de villages. Murat s'avança jusque vis-à-vis Uwiat, village situé une demi-journée en deçà de Dorogobuj. Barklay, ayant réuni son armée à celle de Bagration, avait pris position derrière l'Uja, ruisseau qui passe au-delà du village d'Uwiat. Sa droite s'appuyait au Dniéper, sa gauche s'étendait le long de l'Uja, jusqu'à une lieue de la route. Entre cette position et Dorogobuj, et à peu de dis-

(*a*) Les Russes ayant détruit le pont qui existait en cet endroit, la cavalerie passa d'abord à gué, et l'on eut bientôt construit deux ponts pour le passage de l'infanterie et de l'artillerie.

tance de cette ville, il faisait travailler à des retranchemens.

Pendant que la plus grande partie de l'armée française s'avançait ainsi sur la route de Moskou, Poniatowsky et Eugène prenaient la même direction, en suivant des chemins de traverse à droite et à gauche de celle de Moskou. Le premier, laissant le Dniéper à gauche, avait passé à Belkino, et se trouvait, à deux lieues sur la droite de Murat, en mesure de prendre sa place de bataille, ou de tourner Barklay, selon qu'il lui serait ordonné. Le second avait suivi la route de Dukhowszina jusqu'à Pomogaïlowa ; là, il avait pris un chemin de traverse qui l'avait conduit sur la route de Dukhowszina à Dorogobuj, et, ayant traversé le Wop, rivière qui devait un jour lui être si fatale, il atteignit, le 25 août, Zaselie, village situé tout près du Dniéper, à une journée de Dorogobuj ; il y opéra sa jonction avec Grouchy, qui venait d'y arriver par la route de Dukhowszina. Ces deux généraux pouvaient facilement passer le fleuve pour se réunir à Murat, si cela devenait nécessaire. Latour-Maubourg, après avoir séjourné quatre jours à Drybino, se dirigeait, par Mstislaw, sur Jelnia, où il devait arriver le 28.

Dès que Napoléon eut été instruit que Barklay avait pris position avec la totalité de son armée, et avait fait construire quelques retranchemens en avant de Dorogobuj, il conçut de nouveau l'espoir d'obtenir enfin cette bataille, l'objet de tous ses vœux. Il fit donc partir subitement sa garde (*a*) dans la nuit du 24 au 25, pour se rendre aux avant-postes. L'armée avec laquelle il allait combattre Barklay ne comptait plus que cent cinquante-cinq mille six cents combattans (*b*). Les motifs qui avaient jusqu'alors décidé le général russe à éviter d'en venir à une affaire générale subsistaient toujours, et il attendait sous peu de jours un renfort que lui amenait le général Miloradowitz; il se retira donc avant que Napoléon eût concentré ses troupes, et abandonna Dorogobuj: les Français y entrèrent dans la soirée (25 août); Napoléon y arriva bientôt après, s'établit dans le château, et y passa la nuit. La ville était intacte; mais les habitans avaient fui, et les ressources qu'elle contenait, livrées au pillage, furent d'un faible secours.

(*a*) Le général Laborde fut laissé à Smolensk, avec sa division, jusqu'à l'arrivée des régimens de marche qui étaient destinés à former la garnison de cette place.

(*b*) Cette évaluation est celle qui résulte des feuilles d'ap-

Non loin de cette ville, et sur la gauche, les trois fleuves les plus considérables de la Rus-

pel que Napoléon se fit donner le 23 août, et que je transcris ici.

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie, y compris la cavalerie légère et l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.	*OBSERVATIONS.*
Vieille garde.	6,812	»	
Jeune garde.	12,925	»	Y compris la division Claparède.
Cavalerie de la garde.	»	4,208	
Artillerie de la garde.	2,500	1,000	Approximativement, et en y comprenant l'artillerie de la ligne attachée à la garde, ainsi que le train qui attelait l'artillerie.
1er corps.	40,622	»	
3e corps.	16,053	»	
4e corps.	32,823	»	Y compris la cavalerie légère bavaroise.
5e corps.	11,857	»	
8e corps.	12,686	»	
1er corps de cavalerie.	»	5,700	
2e *idem.*	»	3,859	
3e *idem.*	»	4,930	Non compris la division Doumerc.
4e *idem.*	»	4,000	Approximativement, et non compris la brigade détachée avec Dombrowski.
TOTAUX.	136,478	23,697	

Si l'on déduit du total de l'infanterie la cavalerie légère attachée aux corps d'infanterie, qui pouvait s'élever alors à huit mille hommes, et l'infanterie de la division Laborde, qui resta à Smolensk, et qui s'élevait à environ quatre mille cinq

sie (*a*) prennent leur source au sein de vastes marais et de forêts antiques : leurs eaux, s'écoulant dans des directions opposées, se rendent à trois mers différentes, après avoir fertilisé une partie de la Russie. Ce lieu est le plus élevé de toute cette plaine, qui compose la Russie européenne. De là, Napoléon voyait, par la pensée, cet immense empire, comme autrefois l'Italie du sommet des Alpes.

Napoléon, ayant perdu l'espoir d'en venir à une affaire générale dans le voisinage de Dorogobuj ; convaincu d'ailleurs que l'occupation de Moskou amènerait le résultat qu'il se promettait du gain d'une bataille, se décida, sans tenir compte de l'opinion de ses généraux, à poursuivre les Russes jusqu'à cette capitale (5). Il semble incroyable qu'une résolution blâmée généralement, en opposition avec les premiers principes de l'art, ait été prise par un général

cents hommes, et que l'on ajoute au total de la cavalerie les huit mille hommes de cavalerie légère, on trouvera que la composition de l'armée était la suivante :

Infanterie.	123,978 hommes.
Cavalerie	31,697
Total.	155,675 hommes.

(*a*) Le Volga, qui va se jeter dans la mer Caspienne ; le Dniéper dans la mer Noire, et la Dwina dans la mer Baltique.

auquel on ne contestera pas de grands talens militaires. Cela s'explique pourtant : il se faisait illusion, et comptait sur sa fortune ; il courait après une bataille, se persuadant qu'elle aurait pour résultat de forcer Alexandre de subir sa loi : il était égaré par le souvenir d'Austerlitz, où il s'était tiré glorieusement d'une position très-critique, moins par un succès éclatant que par la pusillanimité de son adversaire, qui lui demanda la paix.

Pour se mettre en mesure contre les événemens inattendus qui pouvaient arriver par suite de la grande distance à laquelle il allait se trouver de sa base d'opérations, Napoléon envoya, le 27 août, des instructions à Victor (*a*), qui alors était encore en observation derrière le Niémen. Après lui avoir appris qu'il marche sur Moskou, il lui ordonne de se diriger sur Smolensk, en passant par Wilna, Minsk et Orsza, et d'y arriver le plus tôt possible, afin de lui servir de réserve, de maintenir ses communications, et même de venir au secours

(*a*) Ces instructions sont datées de Slawkowo, petit village situé une journée au-delà de Dorogobuj. Elles diffèrent peu et sont en partie la répétition de celles qui avaient déjà été adressées à Victor de Dorogobuj le 26, mais elles ont plus d'étendue. Celles du 26 se trouvent dans les notes qui sont à la fin du livre.

de l'armée, si cela était nécessaire. Il lui donne le commandement de toutes les troupes qui sont dans les gouvernemens de Mohilow, de Witepsk et de Smolensk. Il lui présente sous un aspect favorable la position des corps d'armée détachés; il dit que l'on va faire le siége de Riga (*a*), ce qui va fixer l'attention de l'ennemi sur la basse Dwina; que Saint-Cyr paraît avoir plus de forces qu'il n'en faut pour tenir Wittgenstein en échec; que la division Dombrowski peut facilement maintenir la communication de Minsk à Orsza et à Smolensk, puisqu'elle ne peut être troublée que par la division du général Hertel, composée de recrues, et contre laquelle Schwartzenberg peut opérer aussi : il ne parle pas autrement du général autrichien. Il prévoit le cas où Saint-Cyr, contre l'apparence, serait battu par Wittgenstein, et obligé de repasser la Dwina; Victor devrait alors marcher à son secours.

On ne saurait supposer que Napoléon ait voulu induire Victor en erreur; on doit donc croire qu'il se faisait illusion, et voyait les choses telles qu'il désirait qu'elles fussent, c'est-à-dire bien différentes de ce qu'elles étaient,

(*a*) Il devait savoir qu'il ne pouvait songer à le faire dans l'année courante.

ainsi qu'on en peut juger en comparant son tableau avec celui que j'ai tracé précédemment.

Il commit une grande faute en laissant sur ses derrières quatre généraux indépendans les uns des autres. Il aurait dû mettre toutes les troupes qui se trouvaient dans les provinces conquises, jusqu'à la Dwina et le Dniéper, sous les ordres d'un seul général pendant tout le tems qu'il passerait en Moskovie. Ce général, réunissant les neuvième, deuxième et sixième corps, et la division Grandjean, aurait formé une armée plus que double de celle de Wittgenstein, avec laquelle il aurait poussé ce général dans la direction de Pétersbourg, et forcé les Russes à évacuer une partie des pays compris entre la Dwina et la mer. Il aurait été possible qu'Alexandre, effrayé de voir marcher en même tems sur ses deux capitales, eût demandé la paix; dans le cas contraire on aurait détaché un corps sur Smolensk, s'il avait été nécessaire. Victor aurait probablement moins perdu pendant cette opération, au milieu de pays neufs, même en combattant, que pendant sa marche sur Smolensk, par des pays dévastés (*a*).

(*a*) On s'aperçoit que je raisonne dans l'hypothèse de la marche sur Moskou. Je pense toujours que Napoléon devait,

Cependant Napoléon poursuivait les Russes avec une étonnante rapidité. Son armée continuait à marcher sur trois colonnes; celle du centre, qui était la plus forte, suivait la grande route; elle était composée de la cavalerie de Murat, qui faisait l'avant-garde, et des corps de Davout, de Ney et de la garde. Poniatowski et Eugène marchaient dans l'intérieur des terres, le premier sur la droite, le second sur la gauche; ils se tenaient autant que possible à hauteur de l'avant-garde.

Une marche pareille, unique dans l'histoire des guerres modernes, ne pouvait s'exécuter que dans un pays de plaine suffisamment coupé de chemins de traverse, et assez peuplé pour qu'on pût y trouver des ressources pour subsister. Celui que l'on parcourait étant très-uni, et l'un des plus peuplés de la Russie, remplissait ces conditions. Barklay, en n'engageant que des affaires partielles sur l'une des trois routes suivies par Napoléon, se serait exposé à être tourné; il était donc obligé d'en venir à une affaire générale, s'il voulait le retarder sérieusement; aussi, tous les engagemens se réduisi-

cette année, s'arrêter à la Dwina et au Dniéper, achever la conquête des anciennes provinces polonaises; faire les siéges de Riga et de Bobruisk, et remettre à l'année suivante à pénétrer en Russie.

rent-ils à quelques affaires de cavalerie qui eurent lieu à l'avant-garde, et qui furent sans importance, au moins à ne considérer que les résultats. Deux seulement méritent d'être citées : la première eut lieu près de Rybki (27 août), sur les bords de l'Oszma, dont les Russes voulurent disputer le passage; la seconde sur les bords de la Wiazma. Cette rivière traverse d'abord la ville de ce nom, puis, à environ une lieue et demie, forme un coude, et revient traverser de nouveau la grande route, un quart de lieue avant Wiazma. Ce fut en cet endroit que l'arrière-garde russe opposa quelque résistance, ce qui n'empêcha pas que le jour même (29 juillet) on ne s'emparât de Wiazma. Les Russes, en abandonnant cette ville, avaient mis le feu aux boutiques; le quart des maisons fut la proie des flammes (*a*).

Cependant, malgré le soin que prenait Alexandre de cacher ses revers, on était instruit dans l'empire, particulièrement à Moskou et à Pétersbourg, que Napoléon s'avançait à grandes

(*a*) Barklay, en évacuant sa position derrière l'Uja, n'avait suivi la grande route qu'avec la première armée. Bagration, avec la seconde, s'était retiré sur sa gauche, par Brajino, Gavrikowo, Luszki et Skorblewo; il rejoignit la grande route à Fedorowskoe, le 29 juillet; et depuis cette époque les deux armées se retirèrent sur cette route.

journées sur Moskou. Un cri général d'indignation s'éleva contre Barklay ; on l'accusait de lâcheté, de trahison ou d'ineptie ; on trouvait honteux d'avoir fui depuis le Niémen sans avoir presque combattu. C'étaient les clameurs de Rome contre Fabius. Si Barklay eût livré bataille avant ou peu après Smolensk, il l'eût indubitablement perdue, et la Russie pouvait éprouver les plus grands malheurs : ce général, jugeant parfaitement sa position, continuait donc à se retirer, lorsqu'Alexandre fut en quelque sorte contraint de lui ôter le commandement pour le donner à Kutusof que la nation entière lui désignait pour le remplacer.

Kutusof, russe d'origine, était issu d'une famille noble, et était par sa femme allié aux principaux seigneurs de Moskou. Il jouissait dans l'armée d'une réputation que le revers d'Austerlitz avait peu ternie, parce que cette bataille avait été livrée malgré son opposition, et que de nouveaux lauriers moissonnés depuis dans la guerre de Turquie, avaient effacé l'impression défavorable produite par ce revers. Il avait reçu plusieurs blessures dans différens combats, l'une d'elles l'avait privé d'un œil. Il était de moyenne taille, avait de l'embonpoint, et cachait beaucoup de finesse sous un exté-

rieur de bonhomie. Son origine, son grand âge (*a*), son respect pour les pratiques de la religion, le souvenir de Souwarof, dont il avait été le compagnon d'armes, et jusqu'à son costume, qui conservait quelque chose de celui du tems de Catherine, le rendaient cher aux soldats ; aussi fut-il reçu de l'armée avec enthousiasme.

Ce fut à Tzarewo-Zaimisze, village situé entre Wiazma et Gjat (29 août), qu'il remplaça Barklay (*b*). Napoléon, espérant que ce nouveau général en viendrait enfin à une bataille, témoigna beaucoup de joie de ce changement. On lui opposait, dans une extrême vieillesse, ce même Kutusof qu'il avait vaincu à Austerlitz ; cet âge n'est point propre au commandement (*c*) ; la résolution, l'activité et un corps robuste, qualités les plus nécessaires à un général, lui manquent ordinairement. Kutusof avait plus de vigueur qu'on ne devait en attendre d'un homme de son âge ; mais il manquait d'activité, et si les débuts de son commandement témoignèrent de la résolution,

(*a*) Il était âgé de soixante-quatorze ans.

(*b*) Barklay conserva le commandement de la première armée.

(*c*) Cette maxime est soumise à des exceptions ; mais elles sont rares, surtout depuis la nouvelle méthode de guerre.

c'est que sa conduite fut alors déterminée par le vœu de la nation russe. Le lendemain du jour où il prit le commandement arriva le renfort qu'amenait Miloradowitz ; il consistait en seize mille hommes de nouvelles levées, qui furent incorporées dans les régimens des différentes armes auxquelles ils appartenaient. L'armée russe n'était point encore égale en nombre à celle de Napoléon ; mais la différence numérique entre ces deux armées était beaucoup moindre que précédemment, et diminuait chaque jour ; ainsi Kutusof succédait à Barklay dans les conjonctures les plus favorables qui se fussent encore présentées depuis le commencement des hostilités. A cette même époque (27 août), Alexandre eut une entrevue à Abo avec Bernadotte. Le monarque russe y fit l'accueil le plus grâcieux au prince royal de Suède, et confirma de nouveau les conditions stipulées par le traité du 24 mars 1812 ; mais il fut convenu que l'expédition de la Norwège serait différée d'une année.

Le vœu de la nation russe était pour une bataille. La disgrâce de Barklay le manifestait assez. Kutusof fit donc choix d'une position située entre Mojaïsk et Gjat, à environ vingt-sept lieues de Moskou ; il y fit travailler à la

hâte à la construction de quelques retranchemens, et se décida à y attendre Napoléon. Il arrêtait ses corps à mesure qu'ils arrivaient; pendant ce tems son arrière-garde continuait à disputer le terrain. Murat la chassa de Gjat, le 1er septembre, et fut prendre position une lieue au-delà. Napoléon, accompagné de sa garde, arriva le même jour dans cette petite ville; les renforts reçus par l'armée ennemie et le remplacement de Barklay par Kutusof, devaient apporter de grands changemens dans la conduite des opérations; il était de la prudence que Napoléon se préparât à une bataille; il s'arrêta donc momentanément à Gjat. Davout et Ney prirent position l'un à droite, l'autre à gauche de cette ville. Poniatowski et Eugène formaient les ailes (*a*); le premier était à Budaiewo, le second à Pawlowo. Junot était encore en arrière.

Le lendemain de son arrivée à Gjat (2 septembre), Napoléon publia un ordre relatif aux carrosses, aux fourgons et aux voitures de bagages et de vivres (*b*). Le but était d'empêcher

(*a*) Poniatowski avait passé à Luszky, Pokrowskoe, Slukino, et Slobodka; Eugène, à Blaghowé, Bereski, Nowoe et Pokrow.

(*b*) Les principales dispositions de cet ordre étaient, que les

ces voitures d'entraver la marche des troupes et de l'artillerie, avec lesquelles elles marchaient ordinairement pêle-mêle. Cette précaution devenait nécessaire aux approches d'une bataille; mais l'exécution rigoureuse de cet ordre était impossible, parce que les généraux et chefs de corps avaient un trop grand intérêt à ne pas perdre de vue leurs voitures particulières et même celles qui portaient les vivres de leurs troupes. Napoléon le sentait; aussi, pour assurer au moins en partie cette exécution, il déclara qu'il ferait brûler lui-même les voitures qu'il trouverait en contravention. Par suite de ces dispositions l'artillerie éprouva pendant quelques jours un peu plus de facilité à marcher.

voitures ne marcheraient qu'après l'artillerie, qu'elles ne se trouveraient jamais à moins de deux lieues de l'avant-garde, et qu'elles ne parqueraient jamais sur le chemin. On devait brûler les voitures qui seraient trouvées en contravention. Le jour même où cet ordre fut publié, Napoléon écrivit à Berthier la lettre suivante :

Au major-général.

« Mon cousin, vous avez reçu mon ordre du jour, pour les » bagages : faites en sorte que les premiers bagages que je ferai » brûler ne soient pas ceux de l'état major général.

» Sur ce, etc.

» *Signé* NAPOLÉON. »

L'ordre de Napoléon, ne fut point exécuté, et il ne fit brûler aucunes voitures.

Le lendemain (2 septembre), Napoléon fit connaître aux généraux et aux chefs de corps et de service qu'ils devaient consacrer la journée à se préparer à la bataille qui allait probablement avoir lieu. Il leur ordonnait de rallier leurs troupes, dont une partie était en arrière, à la maraude, ou employée à escorter les voitures de vivres ou les troupeaux; de faire connaître aux troupes qu'on approchait d'une bataille générale, et qu'il fallait s'y préparer; de passer l'inspection des armes et des munitions; enfin de lui adresser des états qui présentassent dans le plus grand détail la situation du personnel en hommes et en chevaux, et celle du matériel de l'artillerie en munitions et bouches à feu. Ces états firent connaître que l'armée, en y comprenant les hommes détachés, que l'on supposait pouvoir rejoindre avant cinq jours, comptait, en combattans, cent trois mille hommes d'infanterie, et trente et un mille hommes de cavalerie, qui traînaient avec eux cinq cent quatre-vingt-sept bouches à feu (*a*).

Le jour suivant (3 septembre), Napoléon adressa un nouvel ordre à l'armée pour la pré-

(*a*) L'évaluation que je viens de donner résulte de l'état

venir qu'il jugeait nécessaire de lui accorder encore un jour de repos, principalement pour

ci-dessous, qui est le résumé de ceux qui furent alors envoyés à Napoléon.

Etat des présens sous les armes à l'époque du 2 septembre 1812.

DÉSIGNATION des CORPS D'ARMÉE.	PRÉSENS sous les armes.		DÉTACHÉS qui rentreront avant cinq jours.		NOMBRE de bouches à feu.	OBSERVATIONS.
	Infanterie, y compris l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.	Infanterie, y compris l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.		
Garde impériale.	13,932	4,930	»	»	109	Non compris la division Laborde, de la jeune garde, qui était détachée.
1er corps d'armée.	36,402	»	2,784	»	147	
3e *idem.* . . .	10,314	»	964	»	69	
4e *idem.* . . .	20,063	3,465	1,466	27	83	Non compris la division Pino, qui était détachée.
5e *idem.* . . .	8,430	1,638	260	»	50	Non compris la division Dombrowski, qui était détachée.
8e *idem.* . . .	7,932	936	529	259	30	
1er corps des réserves de cavalerie.	»	4,999	»	160	25	
2e *idem.* . . .	»	3,943	»	»	29	
3e *idem.* . . .	»	3,997	»	676	10	
4e *idem.* . . .	»	3,600	»	»	24	Approximativement, et non compris la brigade détachée avec Dombrowski.
Cavalerie des 1er et 3e corps. . .	»	3,007	»	196	6	
TOTAUX. . . .	97,073	29,425	6,003	1,318	587	

RÉCAPITULATION.

Présens sous les armes.	97,073	Infanterie.	29,425 Cavalerie.
Qui rentreront avant cinq jours.	6,003		1,318
Total.	103,076		30,743
Report de la cavalerie. . . .	30,743		
Total des combattans. .	133,819		

laisser le tems aux hommes isolés de rejoindre. Il ordonnait de prendre des mesures pour que les soldats qui conduisaient des voitures fussent dans les rangs le jour de la bataille.

Je vais suspendre un moment le récit des opérations militaires pour entrer dans quelques détails sur la situation de l'armée et sur le nouveau caractère qu'avait pris la guerre depuis la prise de Smolensk.

J'ai déjà fait connaître quelles difficultés offrait une guerre d'invasion en Pologne ou en Russie, combien il était difficile d'y appliquer en entier la méthode de guerre qui avait été suivie, dans ces derniers tems, en Allemagne, en Italie et même en Espagne; les pertes incroyables qui furent la suite de cette application, les maux infinis qui accablèrent les habitans et les combattans eux-mêmes: depuis Smolensk, les difficultés, les maux à endurer, les pertes, tout augmenta.

Nous avons vu qu'en Lithuanie les habitans avaient été forcés d'abandonner une partie des châteaux et des villages par lesquels il était passé de grandes masses de troupes, et que la plupart y étaient revenus après le gros du passage. Les grandes villes avaient été protégées, autant que possible, et quoique celles de moindre impor-

tance eussent beaucoup souffert, il y était resté des habitans; les juifs surtout avaient été d'un grand secours; cette nation, excitée par son avidité, avait osé commercer avec nous malgré les violences qui ne pouvaient manquer d'accompagner le désordre de notre marche. On avait respecté les églises, et les incendies avaient été une suite d'accidens inévitables ou l'ouvrage des traîneurs.

Depuis le départ de Smolensk, le pays devenait désert à l'approche de l'armée française; il fallait s'écarter de la route de plusieurs lieues pour rencontrer des habitans, et l'on ne les trouvait point dans leurs villages, mais dans les bois voisins, où ils se réfugiaient avec leurs provisions et leurs troupeaux.

Smolensk était, dans l'esprit du soldat français, le point où finissait l'ancien territoire polonais, et où commençait celui de la Russie; aussi ne gardait-il plus de ménagemens, et l'autorité ne prit aucune mesure pour protéger les ressources qu'offrait le pays; elles devinrent la proie des flammes ou furent gaspillées. Les Russes mirent le feu dans plusieurs endroits, mais toujours dans un but particulier; tantôt c'était pour retarder les Français, comme à Smolensk et dans plusieurs villages où l'on se

battit; d'autres fois c'était pour les priver de ressources nombreuses réunies sur un même point, comme à Wiazma, où ils brûlèrent le bazar (*a*). S'ils avaient eu l'intention d'incendier le pays, ils l'auraient fait avec la plus grande facilité. Gjat et Dorogobuj étaient intacts quand les Français s'en emparèrent; la première de ces deux villes, dont les maisons étaient plus réunies qu'elles ne le sont ordinairement en Russie, fut entièrement consumée dans la nuit même qui suivit l'arrivée des Français; la seconde éprouva le même sort le 27 août. Junot, qui faisait l'arrière-garde, occupait alors, dans le château, les appartemens que Napoléon avait occupés la veille; il y fut cerné pendant quatre heures par l'incendie. L'auteur de cette histoire marchait depuis le départ de Smolensk vers le centre de la colonne qui suivait la grande route; il a vu les flammes l'entourer constamment; aussi était-il très-rare qu'un village fût conservé jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde.

Deux causes principales donnaient naissance

(*a*) Dans presque toutes les villes de Russie, ainsi que dans celles de l'Orient, les boutiques des marchands sont réunies dans un même lieu, que l'on appelle le bazar · celui de Wiazma contenait particulièrement du sucre et des liqueurs spiritueuses, ce qui donnait à la flamme une couleur bleuâtre.

aux incendies occasionés par les accidens : la nécessité de faire le pain dans les fours, qui tous se trouvent dans les chambres des habitans, et l'établissement des bivouacs près des maisons. Le soldat chauffait les fours sans précautions et quittait son bivouac sans en éteindre le feu ; souvent la paille du bivouac s'enflammait, et le feu se communiquait aux maisons(*a*). Quant aux incendies résultats de la malveillance, ils furent malheureusement trop nombreux, sans que l'on puisse en assigner d'autres causes que le plaisir de faire le mal, ou de se venger brutalement sur l'habitant des maux qu'on endurait. Le désordre n'étant point réprimé, le soldat s'y livrait comme s'il y eût été autorisé, et le pays devenait la proie des flammes. Les temples mêmes n'étaient point épargnés ; hommes, chevaux, bagages, s'y établissaient indistinctement. Enfin, depuis Smolensk, la marche sur Moskou avait pris le caractère d'une invasion à la manière des barbares.

Cet état de choses produisit de funestes effets ; la cavalerie, dont les chevaux étaient déjà très-fatigués, en perdit une très-grande quan-

(*a*) Les maisons étaient très-basses, construites en bois et couvertes en chaume.

tité qu'on n'aurait pu remplacer, quand même on en aurait trouvé assez dans le pays, parce qu'ils sont de trop petite taille (*a*). Non-seulement on parvint avec peine à se procurer de la farine, mais le tems et les fours manquèrent souvent pour faire le pain, et l'on fut obligé de se nourrir habituellement de bouillie et de viandes. Cette nourriture, jointe à la mauvaise qualité des eaux (*b*) et à la continuité des marches et des bivouacs, occasiona beaucoup de maladies, particulièrement des dissenteries. Le soldat qui ne pouvait plus suivre son corps était perdu pour l'armée, car s'il restait sur la route, il y mourait de faim, et s'il s'en-

(*a*) En faisant marcher presque toute sa cavalerie réunie à son avant-garde, Napoléon précipitait la retraite du général ennemi, qui ne pouvait en réunir autant à son arrière-garde, à cause du tems nécessaire pour passer les défilés; mais aussi il acheva en peu de tems de ruiner la sienne, par suite de la difficulté qu'on éprouvait à nourrir une si grande quantité de chevaux, réunis sur un même point. Cette manière de mener la cavalerie était blâmée par tous les généraux de cette arme. Un jour, Murat se plaignant que, dans une charge, les chevaux n'avaient pas montré de vigueur; c'est, lui répondit Nansouty, qu'ils n'ont pas de patriotisme; nos soldats se battent bien sans pain, mais nos chevaux ne font rien de bien sans avoine.

(*b*) En Russie, les eaux éprouvent, pendant l'été, une telle diminution, qu'une partie de celles qui sont courantes deviennent stagnantes et s'imprègnent de débris de végétaux.

fonçait dans les terres pour y trouver des moyens de subsistance, il y était pris ou tué par les paysans ou les Kosaques. Les convois parvenaient difficilement à rejoindre, parce que les moyens de subsistance pour les hommes et les chevaux ne se trouvaient plus que dans l'intérieur des terres, à une certaine distance de la route. L'armée n'avait de munitions que pour une bataille seulement, et était sur le point de manquer de tout, tandis que l'ennemi en avait abondamment et ne manquait de rien. Napoléon outra dans cette campagne cette maxime mise en pratique pendant les guerres de la révolution, qu'il faut demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent pour en obtenir le plus possible : depuis son départ de Smolensk, il ne prit pas même les précautions ordinaires. Il était de son intérêt, et il lui aurait été facile de faire respecter les temples; il pouvait, comme en Lithuanie, borner les incendies à ceux qui étaient la suite d'accidens; mais il ne prit aucune mesure pour parvenir à ce but; il semblait croire que la dévastation du pays accélérerait la paix, et il agissait comme s'il eût eu la certitude de la conclure sous peu de jours, et comme s'il eût été impossible qu'il éprouvât des revers. Nous venons de faire connaître les résultats fu-

nestes qu'eut cette conduite ; elle fut encore favorable au monarque russe sous d'autres rapports ; elle lui servit à persuader à son peuple que Napoléon ne leur faisait point une guerre ordinaire, selon l'usage des nations européennes, mais une guerre d'extermination, dans le but d'anéantir leur religion et de rayer la Russie de la liste des nations. Un danger aussi grand devait réunir noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans pour la défense commune ; ce fut aussi ce qui arriva.

Après le léger repos que Napoléon avait été obligé de donner à son armée, il la remit de nouveau en marche (4 septembre), et dans le même ordre que précédemment. Sa cavalerie était augmentée du corps de Latour-Maubourg, qui n'était plus éloigné de l'avant-garde que d'une journée (*a*). A Gridnewo, l'arrière-garde ennemie opposa une vive résistance, qui n'eut pourtant d'autre résultat que de lui faire conserver sa position jusqu'à la nuit. Le lendemain (5 septembre), les corps qui flanquaient la route s'en rapprochèrent, et vers une heure

(*a*) Latour-Maubourg était arrivé le 28 juillet à Jelnia, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, et avait passé à Ermakowa, le 1er septembre.

de l'après-midi, Poniatowski, qui marchait à environ une demi-lieue sur la droite, rencontra l'ennemi qui était en position avec des forces supérieures.

Nous touchons enfin à cette bataille, objet des vœux de Napoléon, et que les Russes avaient évitée si long-tems. Je vais d'abord faire connaître la position qu'occupait Kutusof (*a*).

Environ trois lieues après Gridnewo, on trouve le vaste monastère de Kolotskoi; et peu après, à une demi-lieue sur la droite, la Kalotcha, ruisseau inconnu jusqu'à ce jour, depuis, devenu à jamais célèbre. Il coule d'abord à peu près parallèlement à la route : bientôt il s'en rapproche et la traverse à Borodino, village situé à gauche du ruisseau, à deux lieues du monastère, et à vingt-sept de Moskou; puis il se dirige vers la Moskwa, dans laquelle il se jette à une lieue de là. Ce ruisseau, presque tari par la sécheresse, ne contenait plus qu'une eau bourbeuse et stagnante : d'abord ses rives sont légèrement escarpées; mais en s'approchant de Borodino, l'escarpement de la rive

(*a*) J'entrerai dans peu de détails, parce que j'ai cru nécessaire de donner un plan dont l'inspection suppléera à ceux que j'aurai omis.

gauche disparaît entièrement; tandis que celui de la rive droite devient plus élevé, très-rapide et continue ainsi jusqu'à peu de distance de la Moskwa. La grande route passe à Borodino, franchit l'escarpement, traverse un terrain découvert, et entre dans un bois à trois quarts de lieue de Borodino; ce bois se prolonge au loin sur la droite, et est traversé par la vieille route de Smolensk (*a*), qui, à la hauteur de Borodino, est distante d'une lieue de la grande route actuelle.

Kutusof occupait tout l'espace compris entre la Moskwa et la vieille route de Smolensk; il bordait la Kalotcha depuis son embouchure jusqu'à Borodino, qu'il avait fait occuper fortement. De ce village jusqu'au bois, le terrain est découvert pendant environ trois quarts de lieue; cette partie de la position étant la plus faible, il avait travaillé à la fortifier. Une grande batterie avait été construite entre la route de Moskou et Séménowska, et trois redans entre ce village et le bois; le village lui-même avait été couvert d'un retranchement (*b*). Pressé par le tems, on

(*a*) La vieille route de Smolensk à Moskou rejoint la nouvelle à Mojaïsk.

(*b*) Les villages russes, étant bâtis en bois et couverts en chaume, s'incendient avec la plus grande facilité, et devien-

avait exécuté ces travaux sans soins, et ils n'étaient encore qu'ébauchés (*a*).

Pour attaquer de ce côté il fallait déboucher entre la Kalotcha et le bois, par un terrain de peu d'étendue. Un mamelon, qui domine les environs, s'y trouve situé dans l'endroit le plus étroit; Kutusof avait fait construire une redoute fermée sur le sommet de ce mamelon (*b*), et occuper le débouché par l'armée de Bagration. Ce général appuyait sa droite à la Kalotcha, un peu au dessous du village d'Aleksino, dans lequel il n'avait laissé que des troupes légères; sa gauche occupait le bois, son centre était protégé par la redoute; il employa à la défense de cette position la division Néwérowski, celle du prince Charles de Meklembourg et un corps de cavalerie. L'infanterie occupait la redoute, le village de Schéwardino et le bois;

nent alors nuisibles pour ceux qui les occupent; aussi fit-on démolir le village de Séménowska.

(*a*) Plusieurs batteries avaient aussi été construites le long de la Kalotcha, et l'on avait retranché un bouquet de bois situé près de la Moskwa. Cette partie de la position ne fut point attaquée. On trouvera ces détails sur le plan.

(*b*) Cette redoute n'était ni palissadée ni fraisée; son fossé avait peu de profondeur du côté de la contrescarpe. L'escarpe était plus élevée que la contrescarpe et passablement roide, néanmoins elle pouvait être escaladée assez facilement.

la cavalerie, le terrain découvert; le reste de l'armée de Bagration était en réserve. Napoléon ayant ordonné d'enlever à l'instant cette position, le corps de Poniatowski, la cavalerie de Murat et trois divisions du corps de Davout y furent employés. Poniatowski, placé à droite dans le bois, attaqua la gauche de l'ennemi; Compans s'empara du village d'Aleksino, situé sur la Kalotcha, et se dirigea sur la redoute, qu'il fit canonner; Friant passa ce ruisseau un peu plus bas pour prendre la même direction, et Morand plus bas encore, pour attaquer la droite des Russes, qu'il fit replier sur le village de Schéwardino. Une partie de la cavalerie fut placée au centre, entre le corps de Poniatowski et la division Compans, le reste en réserve. L'affaire engagée ainsi, Compans ordonne à l'un de ses régimens de se ployer en colonne et de monter à l'assaut; le succès couronna d'abord cette entreprise; mais les Russes, ayant attaqué à leur tour, reprirent la redoute. Un nouvel assaut, aussi heureux que le premier, fut suivi du même revers. La redoute succomba enfin sous un troisième effort; plusieurs charges de cavalerie, l'attaque vigoureuse de Poniatowski dans le bois, et la prise de Schéwardino

wardino par Morand contribuèrent puissamment au succès. Le combat se prolongea jusqu'à la nuit; cinq canons qui armaient la redoute tombèrent au pouvoir des Français; ils en perdirent deux (*a*).

Par suite de ce combat, Napoléon occupa une partie du bois qu'avait attaqué Poniatowski, sa droite s'étendit jusqu'au delà de la vieille route de Smolensk; ses avant-postes, entre le bois et la Kalotcha, furent placés sur le bord d'un ravin, qui prend naissance près du bois et se termine au ruisseau (*b*). Ainsi il pouvait de ce côté aborder facilement la position des Russes; mais quelqu'avantageux que fût le succès qu'il venait d'obtenir, la joie qu'il en ressentait était tempérée par la crainte de voir Kutusof se retirer dans la nuit, pour fuir encore l'engagement général qui était sur le point d'avoir lieu.

Le 6, de grand matin, Napoléon fit une re-

(*a*) Bagration n'engagea que les deux divisions d'infanterie et le corps de cavalerie dont j'ai parlé et deux bataillons de la division Worontzow.

(*b*) Ce ravin n'opposait d'obstacles à l'infanterie, à la cavalerie, ni même à l'artillerie que dans le voisinage de la Kalotcha, endroit où il est très-étroit, et a des bords assez roides; ces obstacles étaient faciles à surmonter.

connaissance, et s'aperçut avec une vive satisfaction que son adversaire avait conservé sa position. Il employa une partie de la journée à la reconnaître, et envoya ensuite aux différens corps des ordres de mouvement dont l'exécution ne devait commencer qu'à la chute du jour, des ordres généraux pour leur conduite pendant le commencement de la bataille qui allait se livrer le lendemain, et une proclamation qu'ils ne devaient lire que dans le cas où l'on en viendrait aux mains. A trois heures du matin, les ordres de mouvement furent exécutés, et l'armée occupa alors la position suivante : Poniatowski était, à l'extrême droite, sur la vieille route de Smolensk ; Davout, avec trois divisions seulement, en avant de la redoute, au bord du bois ; Ney et Junot entre la redoute et la Kalotcha, trois corps de cavalerie le long du bois, en arrière de la redoute. La division Morand, du premier corps, était en avant de Schéwardino, au bord et sur la rive droite de la Kalotcha, séparée de l'ennemi par le ravin dont j'ai parlé précédemment. Il ne resta sur la rive gauche du ruisseau que le corps d'Eugène, la division Gérard, du premier corps, et le corps de cavalerie de Grouchy ; ce corps de cavalerie, ainsi que les divisions Morand et

Gérard, avaient été mis sous les ordres d'Eugène, pour le jour de la bataille (*a*).

Napoléon, dont la tente était restée, depuis le 5 au soir, à gauche de la route de Moskou, au milieu d'un carré formé par l'infanterie de la vieille garde, s'éveilla à deux heures du matin, et s'informa du tems qu'il faisait; sur la réponse que le ciel était pur, il s'écria: nous aurons le même tems qu'à Austerlitz! Bientôt après, accompagné de ses escadrons de service, il se rendit près de la redoute. La jeune garde (*b*) et la cavalerie de la garde l'avaient précédé dans cette position; la vieille garde l'y suivit bientôt. Ces troupes étaient dans la plus grande tenue.

Quoique la Kalotcha pût se passer presque partout à gué, l'on avait construit sur ce ruisseau plusieurs ponts, pour rendre la communication facile; et l'on travailla toute la nuit à la construction de trois épaulemens, derrière chacun desquels on devait placer vingt-quatre

(*a*) Le corps d'Eugène était affaibli par l'absence de la division Pino, qui en avait été détachée à Smolensk, et ne rejoignit que le lendemain de la bataille.

(*b*) La division Laborde, de la jeune garde, qui avait été laissée à Smolensk, n'en était partie pour rejoindre son corps que le 4 septembre; elle était encore en arrière.

bouches à feu de douze, tirées des réserves. Du premier, qui touchait au bois, on devait battre les redans; du second, situé plus à gauche, le village de Séménowska; et du troisième, situé à la position qu'occupait Eugène, on devait battre la grande batterie (*a*). Ces épaulemens se trouvèrent trop éloignés des points sur lesquels les batteries devaient tirer; on ne put s'en servir.

L'on voit que des onze corps qui composaient l'armée française (*b*), huit étaient réunis autour de la redoute, dans le petit espace de terrain qui se trouve entre le bois et la Kalotcha; de là Napoléon pouvait se précipiter sur l'un des points de la position de Kutusof, compris entre le bois et Borodino, et l'enfoncer. Il employa le reste de la nuit à conférer avec les commandans de corps d'armée qui étaient près de lui. Tandis qu'il faisait ainsi ses dispositions pour l'attaque, Kutusof se préparait à lui opposer une résistance opiniâtre. Ce général, ayant fait occuper Borodino, qu'il considérait

(*a*) On arma le premier avec l'artillerie de réserve de la garde, le second avec celle de Davout, le troisième avec celle d'Eugène.

(*b*) Six corps d'infanterie, en y comprenant l'infanterie de la garde, et cinq de cavalerie, en y comprenant la cavalerie de la garde.

comme un avant-poste détaché de sa ligne, par un régiment des chasseurs à pied de la garde; fixa ses troupes dans les positions suivantes: les corps d'Osterman et de Bagawout, à droite de la route de Moskou, sur le plateau qui borde la Kalotcha, le premier touchant à la route, le second à l'extrême droite. A gauche d'Osterman, était Doctorof; il s'étendait depuis la route jusqu'à la grande batterie, qu'il était chargé de défendre. Raiewski appuyait sa droite à la grande batterie, sa gauche occupait le village de Séménowska. Barasdin et Woronzof étaient chargés de la défense des redans; leur droite s'appuyait à Séménowska, leur gauche pénétrait jusque dans le bois. A l'extrême gauche, Tutchkof avait pris position au village d'Utitsa, avec son corps et la milice de Moskou, qui avait été mise sous ses ordres. Enfin la garde avait été placée en réserve derrière les corps de Doctorof et de Raiewski. L'on avait donné à chacun des généraux commandant les corps d'infanterie, un corps de cavalerie, qui était placé derrière leur infanterie. Il faut en excepter le corps de Tutchkof, auquel on n'avait attaché qu'une division de cuirassiers; une autre avait été placée en réserve à gauche de la garde. Kutusof était dans l'intention de res-

ter sur la défensive sur toute sa ligne, excepté à l'extrême gauche, où Tutchkof devait prendre vivement l'offensive au moment où les Français attaqueraient. Le général russe s'établit de sa personne derrière le corps de Doctorof, à gauche et près de la grande route.

La plupart des peuples de la Russie sont chrétiens du rit grec, et ont une grande vénération pour les images; chaque habitation a la sienne; c'est devant elle que l'habitant fait ses prières, et souvent même il lui adresse ses vœux. Smolensk possédait une image de la sainte Vierge, que les Russes honoraient d'une vénération particulière, et à laquelle ils adressaient même une espèce de culte. Pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Français, ils l'emportèrent lorsqu'ils furent contraints d'évacuer cette ville, et depuis cette époque elle marchait avec l'armée, entourée de prêtres, à la garde desquels elle avait été confiée et qui lui servaient de cortége. Dans l'après-midi du 6, Kutusof, précédé de cette image vénérée, et suivi d'un nombreux état major, passa la revue de son armée: il lui avait adressé auparavant la proclamation suivante:

« Frères et compagnons d'armes,

» Vous voyez devant vous, dans cette image,

» objet de votre piété, un appel adressé au ciel » pour qu'il s'unisse aux hommes contre le ty- » ran qui trouble l'univers ; non content de » détruire des millions de créatures, images de » Dieu, cet archi-rebelle à toutes les lois di- » vines et humaines pénètre à main armée dans » nos sanctuaires, les souille de sang, renverse » vos autels, et expose l'arche même du Sei- » gneur, consacrée dans cette sainte image de » notre église, aux profanations des accidens, » des élémens et des mains sacriléges. Ne crai- » gnez donc pas que ce Dieu, dont les autels » ont été ainsi insultés par ce vermisseau que » sa toute-puissance a tiré de la poussière, ne » soit point avec vous; ne craignez point qu'il » refuse d'étendre son bouclier sur vos rangs, » et de combattre son ennemi avec l'épée de » saint Michel.

» C'est dans cette croyance que je veux com- » battre, vaincre et mourir, certain que mes » yeux mourans verront la victoire. Soldats, » remplissez votre devoir, songez au sacrifice de » vos cités en flammes, et à vos enfans, qui im- » plorent votre protection ; songez à votre em- » pereur, votre seigneur, qui vous considère » comme le nerf de sa force, et demain, avant » que le soleil n'ait disparu, vous aurez tracé

» votre foi et votre fidélité sur le sol de votre » patrie avec le sang de l'agresseur et de ses » guerriers. »

Cette proclamation et ce spectacle, à la veille d'une bataille, et dans des circonstances aussi graves, agirent puissamment sur le soldat russe, qui est superstitieux et qui se crut destiné à faire exécuter les décrets de la Providence.

La revue terminée, les Russes, abondamment pourvus de liqueurs et de vivres, se reposèrent jusqu'au lendemain dans des bivouacs dont on voyait les feux étinceler au loin. Les Français, au contraire, réduits pour la plupart à la chair de leurs troupeaux, furent en marche une partie de la nuit, et passèrent le reste sans feu et couchés sur la terre. Cette nuit leur fut pénible, parce qu'aux chaleurs excessives du mois d'août avait succédé un tems froid et humide, plus rigoureux que ne le comporte cette saison dans nos climats.

Tout était extraordinaire dans l'événement qui se préparait : l'élite des guerriers du midi de l'Europe, conduite par Napoléon, pénétrait pour la première fois dans ces régions hyperborées qui confinent à l'Asie. Là, une nation long-tems tributaire des Tatars, et naguère encore presque inconnue des nations civilisées,

osait lutter seule contre ce conquérant, non-seulement pour le maintien de son indépendance, mais encore pour obtenir la suprématie en Europe. Les armées étaient en présence, et allaient en venir aux mains dans ces mêmes lieux qui n'avaient encore vu que des guerriers slaves, sarmates ou tatars. La bataille qui allait se donner était la plus importante de toutes celles des tems modernes, autant par le nombre et le choix des combattans que par les résultats qu'elle pouvait avoir. Elle allait décider de l'avenir des puissances de l'Europe, et, par contre-coup, de celui d'une grande partie du monde. Le caractère bien connu de Napoléon, et ce qu'il avait laissé entrevoir de ses projets futurs augmentaient encore l'importance de cette bataille. On ne saurait douter qu'il ne fût dans l'intention de porter la guerre en Turquie, après avoir contraint la Russie à ployer sous son joug, et qu'il n'espérât parvenir enfin à former de l'Europe un royaume fédératif, dont il se serait fait déclarer le chef.

Napoléon, alors qu'il méditait ces vastes projets, jouissait d'une santé robuste, et venait d'atteindre sa quarante-troisième année; il était de petite taille, avait de l'embonpoint, les épaules hautes, le cou court, la tête grosse, la démar-

che pesante; son visage était large, son teint blafard, ses cheveux noirs et lisses, ses yeux gris fauve et recouverts d'un sourcil épais; il avait de belles dents, et son profil grec, comme celui de la plupart des Corses, ne donnait presque aucune idée de son visage vu de face. Ses regards étaient pénétrans; ses traits semblaient immobiles, son air était taciturne: deux seules passions se peignaient vivement sur son visage, la joie et la colère (*a*). Il parlait d'un ton sec et brusque (6), par phrases concises et entrecoupées. On apercevait quelquefois dans sa conversation des traces de son origine étrangère, que le tems n'avait point encore effacées. Il portait habituellement l'uniforme d'un des corps de sa garde, et un chapeau à trois cornes, bas de forme, tel qu'on les portait avant la révolution. Sa tournure toute particulière et son chapeau unique dans l'armée le faisaient reconnaître de très-loin (*b*).

(*a*) La contrariété lui occasionait des accès de colère quelquefois si violens, qu'il en perdait momentanément la raison. La joie se peignait sur son visage par un sourire très-grâcieux.

(*b*) Lorsque le tems exigeait qu'il portât une redingote sur son habit, c'était toujours une redingote grise. Il avait commencé à prendre cette habitude, lors de ses premières campagnes d'Italie.

Napoléon avait réglé les dispositions générales ainsi qu'il suit : la bataille devait commencer par un feu violent d'artillerie dirigé contre les redans, le village et la grande batterie. Pendant ce tems, Poniatowski devait suivre la vieille route de Smolensk jusqu'à la hauteur des redans, et de là, se diriger à gauche au travers du bois, pour tourner l'ennemi. Davout et Ney étaient chargés de l'attaque des redans; Eugène devait attendre que cette attaque fût commencée pour enlever le village de Borodino, se maintenir dans ce village, et passer ensuite la Kalotcha avec la plus grande partie de ses forces, afin d'attaquer la grande batterie. Des quatre corps de cavalerie, celui de Grouchy suivait les mouvemens d'Eugène, celui de Nansouty ceux de Davout, celui de Latour-Maubourg ceux de Ney, et Montbrun devait prendre position le long du ravin qui se rend du bois à la Kalotcha, la droite devant Séménowska. Ces corps devaient recevoir des ordres ultérieurs, selon les circonstances. La garde restait en réserve derrière le centre.

L'on voit que Napoléon refusait entièrement son aile gauche, et n'attaquait que la partie de la position de Kutusof, comprise entre Borodino et le bois; mais c'était surtout sur les points

où se trouvaient les trois redans qu'il dirigeait ses principaux efforts ; il espérait s'en emparer rapidement, culbuter les troupes qui les défendaient, et les repousser jusqu'à la grande route avant que celles qui occupaient le reste de la position eussent pu effectuer leur retraite. Ainsi une partie de l'armée de Kutusof, renfermée dans l'angle formé par la Kalotcha et la Moskwa, aurait été contrainte de mettre bas les armes. Ce plan était bien conçu et offrait de grandes chances de succès, puisque les corps de l'armée de Kutusof qui se trouvaient à droite de la route de Moskou ne pouvaient entrer en action au commencement de la bataille. Napoléon pouvait donc enlever le point décisif, tailler en pièces ou mettre en déroute les troupes qui le défendaient, décider enfin le sort de la journée avant que le général russe eût pu utiliser ces corps. Au point du jour, Napoléon fut instruit que l'ennemi avait conservé ses positions ; ainsi l'on allait enfin en venir aux mains. On lut dans chaque corps la proclamation distribuée la veille ; elle était conçue en ces termes (*a*) :

(*a*) Napoléon avait envoyé sa proclamation aux commandans de corps d'armée ; ceux-ci en avaient fait faire des copies pour les chefs de régimens, qui en firent faire des copies pour

« Soldats! voilà la bataille que vous avez tant » désirée! Désormais la victoire dépend de vous; » elle nous est nécessaire, elle nous donnera » l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et » un prompt retour dans la patrie! Conduisez-» vous comme à Austerlitz, à Friedland, à » Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la » plus reculée cite votre conduite dans cette » journée; que l'on dise de vous : Il était à cette » grande bataille sous les murs de Moskou! »

Les esprits n'étaient pas disposés à l'enthousiasme; cette proclamation fut reçue froidement. Napoléon promettait aux troupes ce qu'elles désiraient le plus vivement, la fin de la guerre et un prompt retour dans leurs foyers; mais l'accomplissement de la première promesse dépendait des événemens, et l'on doutait qu'il voulût réaliser la seconde. L'on se souvenait que depuis la bataille d'Austerlitz aucun des régimens de l'armée (à l'exception de ceux de la garde), n'avait revu la France que pour la traverser en allant en Espagne; l'on blâmait hautement son ambition; l'on trouvait qu'il y avait de la folie à s'enfon-

leurs capitaines. Au point du jour, immédiatement après avoir pris les armes, les capitaines réunirent leurs compagnies en cercle et leur lurent la proclamation.

cer, comme il le faisait, en Moskovie. De pareilles clameurs s'étaient fait entendre en Prusse lorsqu'on marchait sur Eylau ; ce conquérant n'y faisait point attention ; il savait que la première bataille gagnée les faisait cesser en partie, parce que ceux qui remplacent les morts, satisfaits d'avoir obtenu de l'avancement, ne pensent plus à se plaindre, ou trouveraient honteux de le faire. Il savait aussi qu'une armée aguerrie et couverte de lauriers moissonnés en tant de combats, sentait renaître ses souvenirs de gloire au moment d'en venir aux mains ; qu'elle connaissait les avantages dont jouissent les victorieux, les calamités qui accablent les vaincus ; qu'ainsi le désir de vaincre s'emparait alors de tous les cœurs, et ne laissait de place à aucun autre sentiment.

L'armée de Napoléon, composée en majorité de troupes françaises (*a*), s'élevait environ à cent vingt mille hommes ; l'armée de Kutusof ne comptait que quatre-vingt-douze mille hommes de troupes régulières (*b*), auxquelles il faut

(*a*) Les troupes françaises formaient la majorité de l'armée, mais les Français y étaient en grande minorité ; cela tient à ce que les troupes françaises contenaient un grand nombre d'étrangers des pays conquis pendant les guerres de la révolution.

(*b*) Soixante-sept mille hommes appartenaient à la première armée ; vingt-cinq mille à la seconde.

ajouter les dix mille hommes de milice de Moskou. Je ne parle point des troupes irrégulières, qui sont de peu d'utilité un jour de bataille (*a*). Indépendamment de l'avantage du nombre, Napoléon avait une supériorité incontestable en grosse cavalerie ; son infanterie était composée de soldats éprouvés par la guerre, les fatigues, les privations, tandis que celle de son adversaire contenait un grand nombre de recrues. L'armée française comptait cinq cent quatre-vingt-sept bouches à feu, celle des Russes plus de six cents (*b*).

(*a*) Les corps qui composaient l'armée de Napoléon, avaient compté deux cent quatre-vingt mille hommes au commencement des hostilités. Si l'on en retranche trente-cinq mille, force qu'avaient eue à cette époque les divisions Pino, Laborde, Dombrowski et Doumerc, actuellement détachées, il en résultera que ces corps avaient perdu cent vingt-cinq mille hommes depuis cette époque, quoiqu'une partie des troupes qui les composaient n'eût pas encore combattu. L'armée russe n'était diminuée que de quarante-huit mille six cents hommes depuis le commencement des hostilités, puisque les corps qui la composaient n'avaient compté alors que cent cinquante-huit mille six cents hommes ; mais elle avait reçu de nombreux renforts, tandis que ceux dirigés sur l'armée de Napoléon, n'avaient pu l'atteindre à cause de la rapidité de sa marche.

(*b*) Aucune armée n'avait jusqu'alors, proportion gardée du nombre de ses combattans, traîné une aussi grande quantité d'artillerie.

La bataille commença tout à coup, vers les six heures du matin, par une canonnade terrible qui s'engagea d'abord près du bois, entre l'artillerie des trois redans et celle qui lui était opposée; puis, immédiatement après, à la gauche, et enfin au centre. Pendant ce tems, les troupes marchaient pour exécuter ce qui avait été ordonné. Davout, ayant laissé Friant en réserve, s'avança à la rencontre des Russes avec les divisions Dessaix et Compans; la première suivait le bord du bois, la deuxième marchait dans l'intérieur. Cette marche n'offrait point de difficultés, parce que le bois est d'abord très-clair, et qu'à la hauteur des redans ce ne sont pour ainsi dire que des broussailles (*a*). Bientôt il s'engagea un feu très-vif de mousqueterie, pendant lequel un régiment de la division Compans se précipita sur le redan le plus rapproché du bois, et l'enleva; mais il ne put s'y maintenir. Ney s'avançait alors suivi de Junot; aussi-

(*a*) Toutes les fois qu'une division marche, elle est suivie de son artillerie, quand il y a possibilité; cette artillerie se trouve placée tantôt à droite, tantôt à gauche; quelquefois elle est distribuée entre les brigades; enfin le lieutenant-général la place selon les circonstances. Dans le cas particulier où l'on se trouvait, l'artillerie de Dessaix, ne pouvant le suivre dans le bois, était réunie à celle de Compans, sur la gauche de ce général.

tôt en présence, il attaque les trois redans, et, secondé par la division Compans, il s'en empare; Bagration, qui parvint à les reprendre en faisant soutenir son infanterie par une charge de cuirassiers, ne les conserva qu'un moment; une brigade du corps de Nansouty repoussa les cuirassiers; Ney s'empara de nouveau des redans, et, appuyant à gauche, se disposa à attaquer le village de Séménowska, qu'il avait débordé, tandis que Compans et Dessaix gagnaient du terrain sur sa droite.

Murat, dont la cavalerie était dispersée sur toute la ligne, assista de sa personne à l'attaque des redans. Jusqu'à ce moment, le plan de Napoléon recevait son exécution, quoique lentement, et malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi : il était alors huit heures du matin.

Eugène, après s'être emparé du village de Borodino, malgré la résistance opiniâtre des chasseurs de la garde russe, se contentait d'occuper ce village, et passait sur la rive droite de la Kalotcha avec la plus grande partie de ses forces (*a*).

(*a*) Eugène passa sur des ponts, qui avaient été construits au-dessus de Borodino. Il ne laissa sur la rive gauche de ce ruisseau qu'une division d'infanterie et sa cavalerie légère.

A l'extrême droite, Poniatowski s'était emparé d'Utitsa, et avait pénétré dans un bois marécageux qui cerne en partie ce village ; mais Tutchkof l'avait ensuite repoussé. L'on continuait à se battre dans ce bois, qui ne permettait d'engager que des tirailleurs.

Les dispositions d'attaque de Napoléon prises pendant la nuit étaient ignorées de son adversaire, mais ce général put s'en former une idée aussitôt que le jour fut entier, parce que tout le terrain qu'occupait l'armée française entre la Kalotcha et le bois se distinguait parfaitement de la position des Russes, et surtout du point élevé où se trouvait Kutusof. Ce général vit donc que Napoléon avait de grandes masses d'infanterie et de cavalerie près du bois ; qu'ainsi les troupes chargées de la défense des redans étaient hors d'état de résister, s'il ne leur envoyait promptement des renforts. Il vit qu'on n'avait opposé que de la cavalerie à la partie de sa position comprise entre le village de Séménowska et la redoute, et qu'Eugène, après s'être emparé de Borodino, se disposait à passer sur la rive droite de la Kalotcha. Enfin il apercevait en réserve derrière le centre de l'armée française un corps composé d'infanterie,

de cavalerie et d'artillerie qu'il devait supposer être la garde de Napoléon. Le rapport de ses généraux confirmant ce qu'il avait observé de ses propres yeux, il ordonne à Bagawout (*a*) de se rendre en toute hâte à la gauche et d'y prendre les ordres de Bagration. Lorsque ce mouvement, que dictait la nécessité, commença, il était plus de sept heures ; mais déjà Kutusof avait fait porter une brigade de la garde au secours de Bagration, et la division Konownitzin, du corps de Tutchkof, avait appuyé à droite dans le bois, pour s'opposer aux progrès de Davout. La tête de colonne de Bagawout n'atteignit Séménowska que vers huit heures ; Bagration l'engage aussitôt, et successivement toutes les troupes de ce corps à mesure qu'elles arrivaient. Avec ce secours, il parvint d'abord à arrêter les Français, et bientôt après reprit l'offensive. Aussitôt que Ney se fut aperçu que Bagration était secouru par des troupes fraîches, il envoya vers Napoléon un de ses aides de camp pour l'en instruire et lui demander des secours,

(*a*) Bagawout devenait inutile dans la position qu'il occupait, puisque la droite de l'armée russe n'était pas menacée.

Ce conquérant était, depuis le commencement de la bataille, en avant et un peu à gauche de la redoute dont on s'était emparé le 5 ; il se promenait en long et en large avec Berthier, sur le bord d'un ravin qui se rend à Schewardino ; derrière lui était l'infanterie de la vieille garde, en avant et un peu à gauche les autres troupes de la garde. Irrésolu, contre son habitude, il n'avait point encore donné d'ordres lorsqu'un de ses officiers d'ordonnance, qu'il avait envoyé près de Ney pour lui rendre compte des opérations de ce général, arrive, lui apprend que Bagration avait repris l'offensive, et qu'il devenait urgent de secourir Ney. Il ne restait de disponible sur ce point, en troupes d'infanterie, que la division Friant, parce que Junot venait d'être envoyé dans le bois, au secours de Poniatowski. Ce nouveau rapport augmente l'irrésolution de Napoléon ; il consultait Berthier et ne donnait point d'ordres. L'officier d'ordonnance lui répéta plusieurs fois qu'il n'y avait pas un moment à perdre, que Ney allait être accablé. Napoléon le charge enfin de porter à Claparède l'ordre de marcher au secours de Ney. Cet officier part comme un trait, mais Napoléon le rappelle, et se consulte de nouveau avec Berthier ; il finit par envoyer

Friant au secours de Ney. Son irrésolution lui avait fait perdre une demi-heure ; ce retard a dû avoir une grande influence sur le sort de la bataille, et, par suite, sur les destinées futures de Napoléon.

Les Russes occupaient, en avant du village de Séménowska, un retranchement qu'ils n'avaient eu que le tems d'ébaucher. Latour-Maubourg, ayant reçu l'ordre de les y attaquer, les chargea à la tête des cuirassiers saxons, et les renversa. Dans le même tems, l'arrivée de Friant permettait à Ney de reprendre l'offensive, et Bagration perdit enfin Séménowska. L'armée russe se reforma aussitôt en arrière de ce village ; sa droite occupait encore la grande batterie, sa gauche s'appuyait au même bois que précédemment, mais une demi-lieue en arrière des redans ; et l'on plaça, sur un plateau qui domine Séménowska, plusieurs batteries qui faisaient un feu très-soutenu et très-meurtrier. Le succès des Français, sur cette partie de la position, se borna à l'occupation des redans et du village de Séménowska. L'opiniâtreté de la défense avait été comparable à l'impétuosité de l'attaque, et l'on combattit de part et d'autre avec une rare valeur. Toutes les troupes qui étaient en présence

sur ce point ayant été engagées, et ayant déjà essuyé de grandes pertes, n'avaient plus cette première fougue des troupes fraîches. L'artillerie continuait à porter la mort dans les rangs opposés; mais on ne fit plus que des efforts partiels qui produisirent des succès momentanés et sans suite. A l'extrême droite, Poniatowski, secondé par Junot, avait repoussé Tutchkof à plus d'une lieue d'Utitsa.

Tandis que la partie la plus importante du plan de Napoléon échouait ainsi, une lutte terrible, et qui pouvait amener des résultats décisifs, s'engageait sur le point où combattait Eugène. Ce général, ayant placé une brigade de la division Delzons dans le village de Borodino, l'autre brigade et la cavalerie légère de son corps un peu plus à gauche, avait fait passer, ainsi que je l'ai dit, le reste de ses troupes sur la rive droite de la Kalotcha.

Kutusof s'étant aperçu du mouvement d'Eugène, renforça la partie de sa position comprise entre la route de Moskou et la grande batterie, avec le corps d'Osterman et un corps de cavalerie; ainsi il s'y trouva deux corps d'infanterie, deux de cavalerie, et la garde était assez près pour porter du secours sur ce point s'il était nécessaire. Aussitôt que les

premières troupes d'Eugène eurent commencé à passer sur la rive droite de la Kalotcha, Morand traversa le ravin qui le séparait de l'ennemi, et se dirigea vers la grande batterie. Dès qu'il eut débouché sur le plateau où elle se trouve, il essuya un feu violent d'artillerie ; néanmoins il continuait à avancer, et détachant un régiment de sa première ligne, il lui ordonne de tenter l'assaut de la batterie. Ce régiment exécuta cet ordre avec tant de résolution, qu'il parvint à y pénétrer ; mais, entouré par les Russes, n'étant point secouru par Morand, qui était attaqué dans le même moment avec la plus grande vivacité, il fut accablé, et obligé de se faire jour pour rejoindre sa division. Cependant Morand se maintenait difficilement sur le plateau contre des forces trop supérieures. Eugène sentit la nécessité de le secourir sans délai ; il envoie Gérard sur sa droite, Broussier sur sa gauche, place en réserve la garde royale derrière le centre, et Grouchy derrière la droite. L'engagement était alors général depuis le village de Borodino jusqu'à la vieille route de Smolensk. La partie de la position comprise entre Eugène et Ney était occupée par Montbrun et Latour-Maubourg ; il n'y régnait dans ce mo-

ment qu'un feu d'artillerie. Ainsi en opposition avec ce qui se pratique ordinairement, la cavalerie était au centre, en première ligne; mais cette arme ne pouvant être employée partout, Napoléon, en la plaçant dans l'endroit qui lui était le plus favorable, parvenait à l'utiliser, et pouvait, sur les autres points, renforcer son infanterie; il était d'ailleurs en mesure de faire soutenir cette cavalerie par l'infanterie de sa garde, qui était placée derrière. Cependant Eugène se disposait à tenter, avec toutes ses troupes, un nouvel effort pour s'emparer de la redoute, lorsqu'il fut rappelé sur la rive gauche de la Kalotcha par une attaque inattendue de la cavalerie ennemie.

Kutusof s'étant aperçu qu'Eugène n'avait laissé sur la rive gauche de la Kalotcha qu'un petit nombre de troupes, ordonne à Ouwarof de passer ce ruisseau au dessous de Borodino, et d'attaquer brusquement les Français. Ouwarof renversa d'abord la brigade de cavalerie légère, trop faible pour lui résister; mais l'infanterie, placée à gauche de Borodino, s'étant formée en carrés par bataillons, fut inébranlable. Eugène repassa aussitôt sur la rive gauche du ruisseau avec la garde royale;

et par sa présence décida Ouwarof à la retraite. Cette diversion, malgré son peu de succès, fut avantageuse à Kutusof; elle donna de l'inquiétude à Napoléon jusqu'au moment où il eut su et de quelle nature elle était et quel résultat elle aurait; elle retarda l'attaque de la batterie, circonstance funeste non-seulement à cause de la perte du tems, mais aussi parce que l'artillerie de la partie de l'armée qui devait exécuter cette attaque luttait désavantageusement contre celle des Russes, placée derrière des épaulemens, ou favorisée par les localités.

La tentative d'Ouwarof ne fut pas plutôt déjouée, qu'Eugène repassa sur la rive droite de la Kalotcha, et ordonna aux divisions Broussier, Morand et Gérard de suspendre le feu, et de joindre l'ennemi; dans le même tems, Caulaincourt (*a*), à la tête de la division Wathier (de cuirassiers), renversait la ligne ennemie qui lui était opposée, et tournant à gauche, obtenait le même succès sur celle qui était placée immédiatement derrière la batterie, puis reve-

(*a*) Ce général avait remplacé Montbrun, qui venait d'être tué.

nant sur ses pas, il pénétrait dans cette batterie par la gorge ; Eugène y arrivait alors directement en en franchissant les épaulemens : tout ce qui la défendait fut passé au fil de l'épée ; vingt-une bouches à feu dont elle était armée tombèrent au pouvoir des Français. Wathier reprit sa position à droite d'Eugène. Caulaincourt avait été frappé à mort, dans la batterie même. Il était alors trois heures ; les Russes avaient perdu tous leurs retranchemens, et avaient été repoussés sur toute la partie de la ligne, qui s'étendait depuis le ravin, qui était à gauche de la batterie, jusqu'à la vieille route de Smolensk ; mais aucun désordre ne s'était manifesté dans leur armée, le sort de la bataille était encore incertain. Dans ces conjonctures, Kutusof se décida à tenter un effort sur le centre de l'armée française, qui n'était occupé, ainsi que nous l'avons vu, que par de la cavalerie. Il fait former en masse la partie de la garde qui n'avait point encore donné, la fait appuyer par de la cavalerie, et dirige ses troupes de manière à ce que leur gauche marchât sur Séménowska.

Les dispositions préparatoires de ce grand mouvement s'exécutèrent avec tant de lenteur qu'on put de plusieurs points de l'armée fran-

çaise voir l'orage se former. Sorbier (*a*) l'aperçut le premier, et ne consultant que la nécessité, il ordonne à la batterie de réserve de la garde (*b*) de se porter au centre et de tirer sur les masses que formaient les Russes. Murat, instruit un moment après, s'occupe aussi de réunir de l'artillerie sur ce point; il s'y trouve bientôt environ quatre-vingts bouches à feu. Tandis que l'on cherchait ainsi à tirer parti des moyens que l'on avait sous la main, Napoléon, éclairé par le rapport de ses généraux sur le danger qui menaçait son centre, fit avancer l'infanterie de la garde pour qu'elle fût à portée de le secourir au besoin.

Cependant les Russes s'avançaient, mais lentement, accablés par le feu d'artillerie le plus violent qu'aucune troupe ait peut-être jamais essuyé. Leur cavalerie chargea les batteries à plusieurs reprises; quelques-unes tombèrent même en son pouvoir; mais la cavalerie fran-

(*a*) Le lieutenant-général comte Sorbier commandait l'artillerie de la garde.

(*b*) C'était cette batterie de vingt-quatre bouches à feu de douze qui avait d'abord été placée derrière l'épaulement construit près du bois, mais qui avait été obligée de se porter en avant pour pouvoir canonner efficacement les redans, parce qu'ils se trouvaient trop éloignés de cet épaulement.

çaise, qui les soutenait, les reprit aussitôt; enfin cette masse redoutable d'infanterie, éprouvant des pertes énormes, ralentit sa marche, puis s'arrêta; et bientôt après le désordre s'y étant mis, elle se retira couverte par son artillerie et sa cavalerie. Tel fut le résultat d'une tentative bien entendue, qui devait avoir du succès, et qui n'échoua que par la lenteur de l'exécution (*a*).

Toutes les troupes qui avaient été engagées de part et d'autre, avaient essuyé de grandes pertes, et étaient accablées de lassitude; on ne pouvait plus rien entreprendre de vigoureux qu'avec des troupes fraîches. Dans l'armée de Kutusof, la seule milice de Moskou n'avait pas donné; dans celle de Napoléon, au contraire, la garde, à l'exception de trente-six bouches à feu qui avaient pris part au combat (*b*), était intacte; il pouvait se promettre un succès décisif s'il la faisait donner: il se contenta d'envoyer la division Claparède en réserve derrière Eugène; ce fut alors seulement que, montant à cheval, il se dirigea vers les redans, et visita

(*a*) Je ne veux parler que d'un succès momentané, puisque Napoléon pouvait disposer de toute sa garde pour repousser cette attaque.

(*b*) L'artillerie de la garde servait cent quatre bouches à feu.

la partie du champ de bataille où ils se trouvaient; sa présence, qui y aurait été si utile quand on se les disputait, devenait alors indifférente (7). La canonnade continua jusqu'à la nuit; les troupes bivouaquèrent en présence. Plus de soixante-dix mille hommes furent tués ou blessés de part et d'autre, parmi lesquels on comptait une quarantaine de généraux (*a*). On fit peu de prisonniers. La perte des Russes fut plus forte en tués que celle des Français, parce qu'ils furent contraints d'abandonner une partie de leurs blessés sur le champ de bataille. Leur infanterie souffrit davantage, proportion gardée, que leur cavalerie; dans l'armée de Napoléon, ce fut le contraire. On s'enleva réciproquement quelques pièces de bataille; les Français s'emparèrent en outre de vingt-une pièces de position, qui se trouvaient encore dans la grande batterie lorsqu'elle tomba en leur pouvoir. Toutes les troupes qui composaient l'armée de Napoléon combattirent avec une égale valeur; exemple mémorable de l'in-

(*a*) Les principaux généraux tués furent, dans l'armée française, les lieutenans-généraux Montbrun et Caulaincourt; et dans l'armée russe, le général en chef Bagration, qui mourut des suites d'une blessure, et les lieutenans-généraux Tutchkof, Konownitzin et Kutaisof; ce dernier commandait en chef l'artillerie.

fluence de bonnes institutions militaires, et d'une bonne méthode de guerre (8).

Kutusof, qui avait d'abord espéré pouvoir renouveler le combat le jour suivant, se décida à la retraite aussitôt qu'il eut reçu le rapport de ses généraux (*a*); il profita de la nuit pour l'exécuter. Au point du jour toutes ses positions furent évacuées (*b*). Il avait composé son arrière-garde des troupes qui avaient le moins souffert, et en avait confié le commandement à Platof.

Telle fut cette bataille, la plus sanglante qui eut encore été livrée depuis l'invention de la poudre (*c*). Napoléon y fut vainqueur; mais il n'obtint point le résultat objet de ses vœux, et sa position devenait très-embarrassante. S'il continuait à s'enfoncer en Moskowie, il en aggravait le danger; s'il se retirait, il essuyait

(*a*) Quelques-uns des généraux de Kutusof lui proposèrent de lancer la milice de Moskou, pendant la nuit, sur l'armée française. Cette opération aurait été avantageuse, parce qu'elle aurait troublé le repos de l'armée française.

(*b*) La possibilité d'une semblable retraite dans une seule nuit, et sur une seule route, tint à ce que les grandes routes de la Russie sont beaucoup plus larges que celles des autres pays de l'Europe.

(*c*) Elle fut appelée par Napoléon, bataille de la Moskwa, et par les Russes, bataille de Borodino.

de grandes pertes, et son adversaire acquérait une force morale incalculable. Jusqu'alors c'était particulièrement sur les champs de batailles que ses talens avaient brillé avec le plus d'éclat; c'était-là qu'il semblait en quelque sorte maîtriser la fortune. A la Moskwa, on le vit rester avec apathie, pendant presque toute la bataille, dans un endroit trop éloigné du théâtre des opérations pour qu'il pût les juger par ses yeux, et d'où il ne donnait que des ordres souvent tardifs. Il montra dans les momens les plus importans une grande irrésolution; il fut enfin au dessous de sa réputation, et manqua entièrement à sa fortune.

Si Poniatowski ne put exécuter ce qui lui avait été ordonné, cela tint aux localités et au nombre de troupes qui lui furent opposées, circonstances que Napoléon ne pouvait connaître exactement; mais si Ney eût été secondé à tems après s'être emparé des redans (*a*), les Russes auraient été enfoncés sur ce point; la cavalerie française aurait pu se déployer dans la plaine qui était en arrière; la bataille gagnée complé-

(*a*) Indépendamment de Friant Napoléon aurait pu envoyer au secours de Ney Claparède et même Junot. Ce dernier aurait été employé plus utilement sur ce point, où il aurait produit un effet décisif, qu'à secourir Poniatowski.

lement avant la moitié du jour, aurait permis à Napoléon de profiter de la victoire. Il pouvait obtenir également un succès décisif, après avoir laissé échapper cette occasion, s'il eût fait donner sa garde, soit sur le point où combattait Ney, soit sur le centre, entre Sémé-nowska et la grande batterie. Il semble inconcevable qu'un général qui n'avait pas craint de s'enfoncer en Moskowie sans vivres, sans assurer ses derrières, n'ayant de munitions que pour une bataille, éprouvant les plus grandes difficultés à les remplacer, n'ait pas osé ordonner un mouvement qui offrait toutes les chances de réussite qu'on peut désirer à la guerre. Enfin ce fut une grande faute de placer la cavalerie sur un grand nombre de lignes très-rapprochées, et immédiatement derrière les troupes qui étaient engagées; cette disposition lui fit éprouver, par le feu de l'artillerie, des pertes d'autant plus sensibles (*a*) qu'elles étaient irréparables. Malgré ces fautes, le succès eût été plus prononcé si quelques batteries (9) n'eussent été obligées de ralentir leur feu, d'autres, de le cesser entièrement par suite du manque de munitions.

(*a*) Elles auraient été encore plus fortes si l'ennemi n'eût pas tiré si souvent de la mitraille au lieu de tirer le boulet.

Les opérations de l'armée russe, depuis le combat de Walutina jusqu'à la bataille de la Moskwa, se réduisirent à se retirer sans presque opposer de résistance. La marche de Napoléon, sur trois colonnes de front, et peu distantes les unes des autres, les y contraignait, parce qu'il suffisait qu'ils fussent repoussés sur un point pour être obligés de se retirer sur les deux autres. On doit croire qu'ils ne continuèrent à opérer leur retraite sur Moskou, que parce qu'ils ne pouvaient penser que Napoléon oserait pénétrer jusqu'à cette capitale; autrement ils auraient dû se retirer de Dorogobuj, ou de Wiazma, sur Kaluga, en laissant sur la route de Moskou un corps avec lequel ils se seraient tenus en communications : ce changement dans la direction de leur retraite aurait indubitablement sauvé leur capitale.

La résolution que prit Kutusof d'attendre les Français dans une position défensive était mauvaise; il perdait ainsi tous les avantages qu'il pouvait se promettre d'une offensive brusque et inattendue dans des circonstances qui lui étaient très-favorables. Il aurait dû, après avoir traversé Giat, continuer à se retirer avec la même rapidité qu'il l'avait fait les jours précédens, afin que Napoléon, n'éprouvant point

la crainte d'en venir aux mains, continuât à le poursuivre dans le même ordre. Il n'aurait laissé devant Eugène que de la cavalerie; sur la route de Moskou, que deux corps de cavalerie, deux d'infanterie et la moitié de la cavalerie irrégulière; le reste de l'armée se serait retiré par la route de Giat à Kaluga. Il aurait pris les mesures nécessaires pour persuader à Napoléon que la grande majorité de l'armée continuait, comme précédemment, à se retirer par la route de Moskou (*a*). Les troupes opposées à Poniatowski auraient effectué leur retraite par le chemin de traverse qui conduit à Budaiewo. L'on n'aurait montré, sur la route de Giat à Kaluga, que de la cavalerie irrégulière. Toutes ces dispositions se seraient exécutées le jour même de l'évacuation de Giat, s'il avait été possible; le lendemain au plus tard, dans le cas contraire. Pendant la nuit, un corps d'infanterie et un de cavalerie, de

(*a*) Ce résultat n'était pas difficile à obtenir, puisqu'à Witepsk, Napoléon ignora d'abord dans quelle direction s'était retiré Barklay, quoique toute l'armée de ce général eût effectué sa retraite dans une seule nuit. A Smolensk, il fut dans la même ignorance, et nous verrons qu'à Mojaïsk, il fut plusieurs jours dans le doute sur la direction de la retraite de Kutusof.

ceux qui étaient sur la route de Moskou, auraient pris un chemin de traverse pour se porter à la rencontre de Poniatowski, si ce général, quittant la route de Giat à Kaluga, avait déjà pénétré dans les terres pour y suivre les Russes. Si, au contraire, il était resté en position sur cette route, ces troupes se seraient dirigées sur son flanc gauche, ou sur ses derrières, selon la possibilité, de manière à y être rendues de grand matin. Par suite de ces dispositions, presque toute l'armée de Kutusof se serait trouvée établie sur le flanc droit, ou en arrière du flanc droit de Napoléon. Au point du jour, Kutusof aurait accablé Poniatowski, avec toutes ses forces, et aurait gagné la route de Moskou le plus promptement possible, pour y attaquer l'armée française. Les corps qui la composaient, y occupaient ordinairement une étendue de huit à dix lieues, et y marchaient avec une incroyable quantité de voitures de vivres et de bagages; cette attaque, si elle avait été conduite avec vigueur et résolution, devait être couronnée du succès; du moins était-il impossible que les débuts de la bataille ne fussent pas heureux. Quoi qu'il en soit, vainqueur, Kutusof pouvait se promettre les résultats les plus décisifs; vaincu, il avait sa retraite assurée

sur Kaluga, et son adversaire contraint de le suivre, n'aurait pu pousser un corps jusqu'à Moskou.

Telle était la marche qu'aurait dû suivre Kutusof; mais s'étant décidé, contre ses intérêts, à attendre que Napoléon l'attaquât, il avait fait un bon choix dans la position de Borodino. On peut lui reprocher de n'avoir pas employé assez de troupes pour disputer la première position partielle, entre le bois et la Kalotcha; nul doute qu'il l'eût conservée le 5, s'il avait employé plus de troupes à la défendre; il aurait ainsi fait perdre une journée à Napoléon, auquel rien n'était plus funeste que les retards dans l'état de pénurie où se trouvait son armée. La disposition des troupes pour la défense de la grande position, qui avait été bonne pendant la journée du 6, devint mauvaise par suite des mouvemens opérés dans l'armée française pendant la nuit du 6 au 7. Kutusof éprouva ainsi le plus grave des inconvéniens attachés à la défensive. Les changemens qu'il apporta pendant le commencement de la bataille, à ses dispositions primitives, furent dictés par la nécessité. Son grand mouvement offensif contre le centre de l'armée française était bien conçu,

mais fut préparé et exécuté avec trop de lenteur. Enfin, la diversion exécutée par Ouwarof, qui fut si utile, l'aurait été beaucoup plus si ce général, au lieu de se retirer, parce qu'il n'avait pu enfoncer des carrés d'infanterie (*a*), se fut dirigé aussitôt sur les derrières de l'armée française, en suivant la route de Moskou. Il y aurait jeté le désordre et la confusion parmi cette quantité de convois d'artillerie, de vivres et de bagages qui s'y trouvaient. Sa retraite n'aurait point été aussi périlleuse et aussi difficile que l'on pourrait le supposer, puisque tous les chemins de traverse qui venaient aboutir à la route de Moskou pouvaient le conduire sans obstacles à l'armée russe; les Français n'occupant sur leurs derrières que cette seule route. Je dois ajouter que Kutusof aurait été battu complétement, sans la valeur et l'opiniâtreté avec laquelle Bagration défendit les redans.

Tandis que les Russes se retiraient sur Moskou, les Français, soumis à de nouvelles privations parce qu'ils n'avaient pu marauder de-

(*a*) On échoue beaucoup plus souvent qu'on ne réussit dans de semblables attaques contre de bonne infanterie; ainsi Ouwarof devait s'attendre à ce résultat.

puis plusieurs jours, passèrent au bivouac une nuit cruelle, sans feu, au milieu des morts, des mourans, des blessés. Au point du jour, l'on s'aperçut que les Russes avaient exécuté leur retraite. Peu de batailles gagnées ont produit sur l'esprit des troupes un effet aussi extraordinaire; elles semblaient frappées de stupeur. Après avoir enduré tant de maux, de privations, de fatigues pour forcer l'ennemi à en venir à une bataille; après avoir combattu avec tant de valeur, elles n'apercevaient pour résultat qu'un massacre épouvantable, l'accroissement de leurs misères, et plus d'incertitude que jamais relativement à la durée et au sort de la guerre.

Napoléon, ayant réuni sous le commandement de Murat les quatre corps des réserves de cavalerie, et la division Dufour (*a*), du corps de Davout, lui ordonna de se mettre à la poursuite des Russes. Mortier et Davout le suivaient immédiatement. Poniatowski continua à marcher sur la droite de la grande route de Moskou. Eugène, afin de marcher sur la gauche,

(*a*) Ce général avait remplacé le général de division Friant, blessé à la bataille de la Moskwa.

passa la Moskwa, un peu au dessous de sa confluent avec la Kalotcha, et se dirigea sur Ruza. Ney et Junot restaient jusqu'à nouvel ordre sur le champ de bataille (*a*).

Napoléon était dans l'intention d'établir son quartier général, le jour même, à Mojaïsk; il avait ordonné à ses équipages de s'y rendre, à Murat de s'établir deux lieues au-delà. Ses intentions ne purent être remplies; un combat assez vif s'engagea entre Murat et Platof, qui couvrait cette ville avec l'arrière-garde russe. Murat ne put l'occuper, et les équipages de Napoléon, parvenus trop près des avant-postes, furent obligés de rétrograder. Cet événement, peu important en apparence, eut une grande influence sur la suite des opérations.

Napoléon, suivant son usage d'exagérer ses succès, annonça la victoire qu'il venait de remporter comme décisive; selon le dix-huitième bulletin, qui en rendait compte, l'ennemi avait perdu quarante ou cinquante mille hommes; les Français dix mille seulement. Les Russes avaient adopté un système de déception plus

(*a*) Ce général venait d'être rejoint par la division Pino, qu'on avait détachée de son corps à Smolensk, pour l'opposer à Wintzingerode.

prononcé encore ; ils s'étaient donnés comme vainqueurs dans toutes les affaires qui avaient eu lieu depuis le commencement de la campagne ; ils n'hésitèrent point à publier qu'ils avaient remporté une nouvelle victoire dans les champs de Borodino. L'annonce d'une telle continuité de succès, suivis de l'abandon d'un si grand nombre de provinces, aurait dans la plupart des pays de l'Europe produit un effet entièrement opposé à celui que les Russes en attendaient; mais en Russie, où il n'y a que la haute noblesse et le haut clergé qui aient de l'instruction, on trompa facilement le peuple, et l'erreur dans laquelle on le tint fut très-utile. En lui faisant envisager ainsi la retraite de l'armée russe comme une suite de combinaisons nécessitées par la supériorité numérique de l'ennemi, aucunement par la supériorité de son courage, il concluait tout naturellement qu'en augmentant l'armée pour retirer à Napoléon l'avantage du nombre, on l'accablerait facilement, et les sacrifices pour arriver à ce résultat lui devenaient moins pénibles. On chercha surtout à tromper les habitans de Moskou et de Pétersbourg; il y eut dans cette dernière ville salves d'artillerie, illumination, et *Te*

Deum en actions de grâces de la nouvelle victoire (*a*).

Pour ajouter plus de poids à ce qui fut publié concernant le succès obtenu à Borodino, Alexandre créa Kutusof feld-maréchal-général et lui donna cent mille roubles de gratification; chaque soldat de son armée en reçut cinq (1).

Napoléon employa une partie de la matinée à parcourir les positions de l'armée russe; aucun des nombreux champs de bataille qu'il avait visités jusqu'alors n'avait offert un spectacle aussi horrible ; de quelque côté qu'on dirigeât sa vue, c'étaient des cadavres d'hommes et de chevaux, des mourans, des blessés qui poussaient des cris douloureux; un sol souillé de sang, jonché d'armes de toutes espèces et de débris d'artillerie. Des chevaux blessés erraient seuls au milieu de cette scène de destruction.

(*a*) Kutusof poussa la précaution jusqu'à tromper les généraux qui commandaient les corps d'armée détachés, car on ne saurait penser que ce fut par amour-propre qu'il en agit ainsi. Une pareille précaution aurait été une faute impardonnable si ces généraux n'avaient alors été assez éloignés de l'armée de Kutusof pour qu'il y eût indépendance entre leurs opérations et les siennes. Leur erreur ne pouvait d'ailleurs être que de courte durée.

(*b*) Le rouble papier équivalait à peu près au franc.

Napoléon fit retourner plusieurs cadavres par des officiers de sa suite pour examiner de quels coups ils avaient été frappés ; presque tous l'avaient été par le boulet. Il revint à son quartier-général, qui était encore en arrière de la redoute enlevée le 5, et vers les quatre heures de l'après-midi il se mit en marche pour se rapprocher de son avant-garde. Peu avant son départ, un cri se fit entendre : *Aux armes! voilà les Kosaques!* On fut bientôt prêt à les recevoir, mais ils ne parurent point ; des fourrageurs qu'ils avaient poursuivis, et qui étaient revenus bride abattue, avaient causé cette alerte. Napoléon, depuis le départ de Smolensk, était en garde contre ces sortes de surprises ; il ne marchait qu'escorté par un nombreux détachement de cavalerie de sa garde ; son quartier-général était toujours entouré par les grenadiers et chasseurs à pied de cette garde, et lorsqu'il était obligé de s'établir en plein champ, ces deux régimens formaient un carré, au milieu duquel on dressait ses tentes. Le 9, l'avant-garde française s'empara de Mojaïsk, à la suite d'un combat de cavalerie, et Napoléon y transporta aussitôt son quartier-général. Cette ville, abandonnée par ses habitans, comme toutes celles dont on s'était emparé depuis le départ de Smo-

lensk, n'avait éprouvé que quelques incendies partiels : plus de dix mille blessés, que les Russes n'avaient point eu le tems d'évacuer, remplissaient les maisons, les églises, et étaient entassés sur la place qui se trouve au milieu de la ville. L'horreur de ce spectacle fut encore augmentée par la nécessité de chasser les blessés russes des maisons et des églises, pour y placer les blessés français, qui arrivèrent en foule aussitôt que la ville fut tombée en notre pouvoir.

Cependant le revers de Borodino avait eu sur l'armée russe un résultat plus funeste que l'apparence n'aurait dû le faire craindre. La retraite effectuée sur une seule route, pendant une seule nuit, immédiatement après une bataille aussi terrible, mit l'infanterie dans un tel désordre, qu'elle ne formait plus qu'une masse confuse incapable de combattre. La bonne contenance de l'arrière-garde, et la résistance qu'elle opposa avant que d'abandonner Mojaïsk, ne permirent pas à Napoléon de soupçonner la vérité ; il en aurait été instruit par les rapports d'un grand nombre de prisonniers qui seraient tombés en son pouvoir s'il se fût emparé de Mojaïsk le 8 au soir (*a*).

(*a*) Kutusof, ayant pu disposer de la nuit du 8 au 9, et de

Précipitant alors la retraite de Kutusof, en le faisant poursuivre par la moitié de son armée, il aurait, dans le même tems, dirigé l'autre moitié, par Wéréia et Borovsk, sur Kaluga (*a*). Indépendamment des pertes qu'une poursuite rapide aurait fait éprouver au général russe, il est indubitable qu'on se serait emparé, dans Moskou, d'une partie de ce qui lui restait d'infanterie, par suite de l'état de désordre et d'accablement dans lequel elle se serait trouvée en traversant cette capitale. L'occupation du pays depuis Moskou jusqu'à Kaluga aurait ramené l'abondance dans l'armée, et donné la possession de la route de Kaluga à Smolensk, si précieuse en cas que l'on fût obligé de se retirer (*b*).

Napoléon, persuadé que Kutusof effectuait

la matinée du 9, fut assez heureux pour ne laisser tomber entre les mains de son adversaire que des blessés.

(*a*) On aurait poussé jusqu'à Tula; cette ville n'est éloignée de Kaluga que d'une journée, et il devenait très-important de s'en emparer, parce qu'elle contient la seule manufacture d'armes à feu de tout l'empire.

(*b*) Quelque fussent les projets de Napoléon, son éloignement de sa base d'opérations, la difficulté des communications, la grande supériorité de la cavalerie ennemie, supériorité qui ne pouvait manquer de s'accroître encore, le forçaient de se rapprocher de cette base avant l'hiver.

sa retraite en bon ordre, ignorant si de Mojaïsk il s'était dirigé sur Moskou ou Kaluga, n'ayant encore pu renouveler les munitions qu'il avait consommées pendant la bataille, éprouvant de si grandes privations que, dans la plupart des corps, on suppléait par la chair des chevaux à celles des bestiaux, se décida à s'arrêter quelques jours. Ce repos lui était personnellement utile pour la guérison d'un rhume dont il était fort incommodé. Non-seulement il ne crut pas pouvoir s'étendre sur sa droite, en dirigeant une partie de son armée sur Kaluga, mais il pensa au contraire que la prudence exigeait qu'il marchât aussi réuni qu'avant la bataille, pour être prêt à en livrer une seconde s'il s'y trouvait contraint avant que de s'être emparé de Moskou. Il fixa donc son quartier-général à Mojaïsk; sa garde fut bivouaquée dans les environs. Pendant son séjour dans cette ville, les corps d'armée ne firent que des marches très-courtes, ou s'arrêtèrent, et de nombreux détachemens furent envoyés à la maraude. Le 11, l'avant-garde, qui n'était encore parvenue qu'à sept lieues au delà de Mojaïsk, séjourna : le reste de l'armée en fit autant. Poniatowski était sur la droite de la route à .....; Eugène sur la gauche,

entre Ruza et Swenigorod; Ney sur la route de Moskou, au-delà de Mojaïsk; Davout et Mortier entre Ney et l'avant-garde; Junot était encore sur le champ de bataille.

Le sort des blessés, si cruel pendant cette campagne, le devint encore plus après la bataille de la Moskwa; ce fut une suite naturelle de leur nombre et de la dévastation du pays. Ceux qui en eurent la force, se rendirent à pied à l'abbaye de Kolotzkoi; d'autres y furent transportés sur des voitures de cantinières et de vivres; il y en eut beaucoup qui suivirent leurs corps jusqu'à Mojaïsk, où ils restèrent; enfin, le peu de maisons conservées dans les villages qui avoisinaient le champ de bataille, en fut rempli. Transports, vivres, linges, médicamens, la paille même, tout manquait à la fois. Plusieurs jours s'étaient écoulés, et l'on trouvait encore dans les lieux voisins du champ de bataille des blessés auxquels on n'avait pu donner aucun secours; ils expiraient victimes de la faim plutôt encore que de leurs blessures; la mort les atteignait trop lentement au gré de leurs désirs; ils enviaient le sort de ceux qu'elle avait frappés d'un seul trait (10).

Si tel fut le sort des blessés français, on

peut se faire une idée de celui qui fut réservé aux blessés russes.

Avant que de reprendre le fil des opérations, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'effet que l'approche de Napoléon produisait à Moskou et sur les mesures qu'y prenait l'autorité.

Quelques mois avant le commencement des hostilités, Alexandre avait remplacé le gouverneur de Moskou, vieillard infirme et peu actif, par le comte Rostopchin, homme d'un caractère violent, qui passait pour avoir de la fermeté et de la résolution, et qui était connu par sa haine contre les révolutionnaires français et contre Napoléon (*a*). Vers la fin de mai, un Hollandais, nommé Smid, se présenta chez le prince Bagration, assurant qu'il possédait un secret pour détruire l'armée française. Bagration envoya Smid à Pétersbourg, où il fut sans doute jugé favorablement, puisqu'on l'adressa à Rostopchin, qui devait lui donner les moyens de mettre à exécution son secret. Smid arriva à Moskou dans le courant de juillet ; Rostop-

(*a*) Rostopchin avait manifesté ses sentimens dans une brochure écrite dans le style populaire, et qu'il avait publiée en 1807 ; il la fit réimprimer en 1812, lorsque les hostilités commencèrent.

thin l'installa dans une maison près de Moskou, lui donna de l'argent, des ouvriers, et il travailla d'abord à un énorme ballon incendiaire, destiné, disait-on, à anéantir l'armée française. On ne permettait point de visiter ces travaux; mais on n'en faisait point un mystère, et les Moskovites de toutes les classes s'entretenaient du ballon.

Lorsque Napoléon, après s'être emparé de Smolensk, eut prononcé son mouvement sur Moskou, Rostopchin commença à craindre sérieusement pour cette capitale, et dès lors il se prépara à la livrer aux flammes si le sort de la guerre la faisait tomber au pouvoir de ce conquérant. Smid fut donc employé à faire construire des torches, des fusées, des mèches et autres matières incendiaires. Quoique l'on prît les plus grandes précautions pour cacher ces préparatifs, il en transpira quelque chose, et le bruit se répandit que le gouverneur ferait brûler Moskou si Napoléon s'en emparait. Tandis que Rostopchin préparait ainsi ses moyens de destruction, il faisait évacuer les trésors du Kremlin, les archives du gouvernement, et partir les nombreux dépôts de troupes qui se trouvaient dans Moskou. L'université, la pension des demoiselles nobles, et l'institution des enfans trouvés,

furent s'installer à Kasan, pour y attendre la fin de la guerre.

Ces précautions, prises dans l'intérêt du gouvernement, inspirèrent aux habitans des craintes que Rostopchin chercha à dissiper au moyen de proclamations, et en publiant plusieurs rapports relatifs aux opérations militaires de l'armée qui couvrait Moskou. Les rapports avaient pour but de les tromper; les proclamations, écrites dans un style bizarre et populaire, de les rassurer, et de leur promettre qu'il marcherait à leur tête à la rencontre de l'ennemi, quand il y aurait nécessité. Il prenait en même tems les mesures les plus rigoureuses contre ceux qui répandaient des nouvelles alarmantes, manifestaient des craintes, ou parlaient de départ. Soixante étrangers, exerçant des états et des professions différentes, furent arrêtés (*a*), et envoyés sur les confins de l'Europe, sans que leur conduite eût donné lieu à ce traitement rigoureux (*b*).

(*a*) La police leur adressa la lettre suivante : « Vous allez » voyager, Messieurs, parmi des peuples naturellement bons » et pacifiques, que vous ne parviendrez sûrement point à » infecter de vos mauvais principes; portez-vous bien, et » soyez sans craintes; vous n'êtes point dans la barque à » Caron. »

(*b*) On avait proposé à l'empereur Alexandre de prendre

La position des étrangers devint dès lors très-dangereuse, parce qu'ils furent en quelque sorte désignés à la haine du peuple ; aussi ne put-on plus, sans s'exposer (11), parler en public une langue étrangère. Le directeur de la poste aux lettres (*a*) fut arrêté, et envoyé en Sibérie pour avoir, par négligence, laissé traduire, d'une gazette allemande, la proclamation de Napoléon. Le traducteur, fils d'un riche marchand, fut emprisonné ; un article inséré dans la gazette le représentait comme un traître, et annonçait qu'il serait puni exemplairement. Ces mesures n'atteignirent point la noblesse ; elle put librement quitter Moskou, soit que Rostopchin n'eût pas assez de pouvoir pour l'en empêcher, soit qu'il ne crût pas que son départ produisît une grande impression, parce qu'elle n'habitait Moskou qu'une partie de l'année : peut-être aussi trouva-t-il avantageux d'être débarrassé de cette foule de domestiques esclaves qu'elle traînait à sa suite, et qui lui inspiraient des craintes.

des mesures très-rigoureuses contre les Français de la colonie, parce qu'il s'en trouvait parmi eux de suspects. Il s'y refusa, disant qu'il était du devoir de la police de les surveiller.

(*a*) En Russie, tous les emplois civils sont assimilés pour le rang à des emplois militaires. Le directeur de la poste aux lettres de Moskou avait rang d'officier-général.

Les proclamations et les mesures de rigueur de Rostopchin n'avaient jamais trompé ni rassuré entièrement les habitans de Moskou. La prise de Smolensk et l'incendie de cette ville, dont on accusait Napoléon, les avaient vivement affectés, moins encore à cause de l'importance de Smolensk que par la crainte de voir ce conquérant se diriger sur leur ville. Bientôt ils avaient appris que Dorogobuj et Wiazma étaient tombés en son pouvoir, et la rapidité de sa marche le lui montrant déjà à leurs portes, ils avaient conçu de vives alarmes. Le remplacement de Barklay par Kutusof, qui possédait leur confiance, ranima leurs espérances; ils savaient que, cessant de rétrograder, on allait en venir aux mains, uniquement pour sauver Moskou. Ils attendirent leur sort du résultat de la bataille qui allait se livrer. Les nouvelles mensongères répandues par Kutusof et Rostopchin, relativement au gain de cette bataille, n'excitèrent qu'une joie momentanée. La vérité sur un événement arrivé à si peu de distance fut bientôt connue, et produisit parmi les habitans une consternation générale (*a*).

(*a*) On assure que Kutusof, instruit des préparatifs de Rostopchin, pour livrer Moskou aux flammes, en cas que Napo-

Nous avons vu que Kutusof avait effectué sa rétraite dans la nuit qui suivit la bataille de la Moskwa ; que cette retraite avait mis son infanterie dans le plus grand désordre ; que néanmoins il avait été assez heureux pour conserver Mojaïsk jusqu'au 9 au matin, ce qui lui avait permis de n'y abandonner que des blessés ; qu'il dut probablement à cette circonstance que son adversaire ne fut instruit ni du déplorable état de son armée, ni de la véritable direction de sa retraite.

Depuis Mojaïsk, Kutusof, après avoir ôté le commandement de son arrière-garde à Platof pour le confier à Miloradowitz, se retira sur Moskou, apportant tous ses soins à rétablir l'ordre dans son infanterie, et à lui rendre une confiance qui devait être ébranlée par le revers de Bo-

léon pénétrât jusqu'à cette capitale, craignit que ce gouverneur ne mît son projet à exécution avant qu'il n'eût effectué sa retraite, ce qui aurait pu lui devenir très-funeste ; il chercha donc à lui donner des espérances qu'il n'avait pas lui-même. Il poussa la dissimulation jusqu'à écrire à sa fille, qui habitait Moskou, qu'elle pouvait être tranquille ; qu'il livrerait une seconde bataille, s'il était nécessaire, pour défendre cette capitale, et qu'il avait l'espoir le mieux fondé d'obtenir la victoire. Rostopchin, trompé ou feignant de l'être, publia plusieurs proclamations pour rassurer les habitans de Moskou ; mais elles ne produisirent que peu d'effet, par les raisons que je viens de développer.

rodino. La lenteur que mit Napoléon dans sa poursuite, et la bonne contenance de Miloradowitz, qui remporta quelque avantage dans un combat contre Murat, lui permirent d'atteindre ce résultat. Le 12, il s'arrêta à trois lieues de Moskou, dans un endroit où il avait fait commencer des retranchemens. Son armée ne comptait plus qu'environ cinquante mille hommes de troupes régulières (*a*); mais l'ordre y était entièrement rétabli. Le but de ces retranchemens était de persuader à Napoléon qu'il serait obligé de livrer une nouvelle bataille pour pénétrer jusqu'à Moskou; l'on espérait que cette crainte l'engagerait à effectuer enfin sa retraite; dans le cas contraire, Kutusof, convaincu qu'il ne pouvait en venir aux mains avec quelque chance de succès (*b*), était décidé à abandonner Moskou. Néanmoins, afin de ne pas supporter seul la responsabilité d'une mesure dictée par l'impérieuse nécessité, mais

(*a*) Une armée battue, ne se trouve pas seulement diminuée du nombre d'hommes tués et blessés, mais encore du nombre d'hommes démontés, et de ceux qui se sont débandés.

(*b*) En supposant même que Kutusof eût eu quelques chances de succès, il se serait exposé à perdre presque toute son armée s'il eût essuyé un revers si près de Moskou, parce que le soldat russe, qui est passionné pour les liqueurs, se serait répandu dans les maisons abandonnées pour y boire et y piller.

qui devait avoir pour la Russie, et particulièrement pour Moskou, des suites si funestes, il réunit ses généraux en conseil de guerre dans la matinée du 13, pour agiter avec eux cette question. Presque tous partagèrent son opinion, et il commença aussitôt à traverser Moskou pour se retirer sur Kolomna. Le même jour il eut une entrevue avec Rostopchin (*a*), qu'il instruisit de la résolution qui venait d'être prise; la destruction de Moskou, reconnue utile au salut de la patrie, et qui était déjà préparée, y fut décidée.

Cependant jusqu'au 12, ce qui restait d'habitans dans Moskou avait conservé quelques lueurs d'espérance : aussi l'émigration n'avait-elle existé principalement que parmi la noblesse qui pouvait se retirer dans ses terres, mais peu parmi les autres classes de la société, trompées par Rostopchin ou retenues par la crainte, et dont toute la fortune était dans Moskou. Le 12, on vit arriver un convoi considérable

(*a*) Il régnait entre Kutusof et Rostopchin une inimitié prononcée et bien connue, qui fut augmentée par leur différente manière de voir, relativement à la conduite des opérations militaires. J'ignore quelle cause donna naissance à cette inimitié; la différence de caractère avait pu contribuer à la faire naître. Le premier était calme et apathique; le second, violent et impétueux.

de blessés, et l'on apprit que Kutusof s'approchait suivi de Napoléon, et avait mandé Rostopchin (*a*). Dès lors le voile fut déchiré; l'a-

(*a*) Rostopchin annonça son absence par la proclamation suivante :

« Je pars demain pour me rendre près de son altesse le prince » Kutusof, pour prendre, conjointement avec lui, des mesures » pour exterminer nos ennemis.

» Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons » rendre l'ame.

» Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à » l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides. »

La veille il avait publié une proclamation que je crois devoir rapporter aussi; elle était ainsi conçue : « Son altesse le prince » Kutusof, afin de se réunir plus tôt aux troupes qui allaient le » joindre, a quitté Mojaïsk pour venir occuper un endroit » fortifié, où il est probable que l'ennemi ne se présentera pas » de sitôt. On va envoyer au prince quarante-huit canons et » des munitions. Il dit qu'il défendra Moskou jusqu'à la der- » nière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre, même » dans les rues de cette ville. On a fermé les tribunaux; mais » que cela ne vous inquiète pas, mes amis; il faut mettre les » affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de tribunaux » pour faire le procès au scélérat; si cependant ils me deve- » naient nécessaires, je prendrais des jeunes gens de la ville » et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le » signal. Armez-vous bien de haches et de piques, et si vous » voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents. Le » Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Demain » j'irai voir les blessés à l'hôpital de Sainte-Catherine : j'y » ferai dire une messe, et bénir l'eau pour leur prompte gué- » rison. Pour moi, je me porte bien; j'avais mal à un œil, » mais maintenant je vois très-bien des deux. »

venir se présenta dans toute son horreur, et ce qui restait d'habitans se décida à fuir, convaincu que la ruine de Moskou était assurée, soit qu'elle tombât au pouvoir de Napoléon, soit que les Russes l'incendiassent pour priver ce conquérant des ressources et des richesses qu'elle contenait (*a*). Toutefois la nécessité retint des individus des dernières classes de la société, et il resta quelques domestiques dans la plupart des palais, des hôtels et des maisons les plus considérables. Il y eut aussi quelques marchands étrangers qui prirent la même résolution, ne pouvant se décider à abandonner tout ce qu'ils possédaient, ni se persuader que les Russes voulussent faire un aussi grand sacrifice, ou que Napoléon se conduisît avec tant de barbarie.

Moskou fut alors livré à une confusion et à un désordre extrême; des groupes de gens du peuple, auxquels on avait distribué de vieilles armes, et qui croyaient, dans leur simplicité, que le gouverneur allait se mettre à leur tête pour marcher à la rencontre de l'ennemi, parcouraient la ville, pillant les marchands

(*a*) On leur avait persuadé que Napoléon avait détruit toutes les villes dont il s'était emparé depuis Smolensk, et qu'il réservait à Moskou le même sort.

d'eau-de-vie, maltraitant les étrangers (*a*). Une foule de traîneurs, de soldats blessés, d'habitans qui fuyaient, (*b*) remplissaient les rues ; celles qui se trouvaient dans la direction de la retraite de Kutusof étaient en outre couvertes de troupes de différentes armes, d'artillerie, de bagages, qui effectuaient leur retraite. La crainte était le seul sentiment qui dirigeât les habitans, la seule puissance qui exerçât une influence ; elle avait remplacé celle des lois et des magistrats.

Rostopchin, aussitôt après son entrevue avec Kutusof, fit distribuer à des soldats de police les matières incendiaires qu'il avait fait préparer. Ils reçurent l'ordre de rester déguisés dans Moskou pour livrer cette ville aux flammes aussitôt qu'elle serait tombée au pouvoir des Français. La présence des habitans aurait ap-

(*a*) Le peuple moskowite est naturellement doux et difficile à émouvoir ; néanmoins, excité en quelque sorte par l'autorité, il se porta, peu avant l'arrivée des Français, à quelques excès. Il maltraita en plein jour, au milieu des rues, un assez grand nombre d'étrangers ; quelques-uns même en moururent ; mais par un hasard singulier, aucuns de ces derniers n'étaient Français.

(*b*) La location d'un cheval et d'une petite voiture de paysan coûtaient six fois plus que n'en aurait coûté l'acquisition quelques mois auparavant.

porté des obstacles invincibles à l'exécution de cet ordre; leur fuite la rendait facile. Dans le même tems, il faisait évacuer les pompes, et donner la liberté à ceux des forçats que l'on n'avait point eu le tems de faire partir. On assure, que ce fut à condition qu'ils concourraient à l'incendie de Moskou.

Le 14, à environ neuf heures et demie du matin, Kutusof traversa Moskou de sa personne; Rostopchin était encore dans son hôtel, mais préparé à partir avec une escorte de soldats de police qui l'attendaient. Une foule de gens du peuple, en partie armés, s'étaient rassemblés à sa porte; les uns, pour le sommer de se mettre à leur tête, d'autres, pour apprendre leur sort. Au moment de partir, il fit amener deux prisonniers : le premier était ce jeune Russe, coupable, selon lui, de trahison; selon l'opinion la plus généralement répandue, de légèreté et d'inconséquence; le second, un Français (*a*) accusé d'avoir tenu des propos répréhensibles. Il signala le premier au peuple comme un traître, et, le lui ayant livré, il fut mis en pièces (*b*). Il réprimanda le second, et lui donna

(*a*) Il s'appellait Mouton, et enseignait les armes.

(*b*) Ce jeune homme s'appelait Vérischadin, et était fils d'un riche marchand; l'on assure que ce furent des dragons de po-

la liberté ; c'était en quelque sorte l'envoyer à la mort ; néanmoins, contre les apparences, il se sauva. Immédiatement après que le sort de ces malheureux eut été décidé, Rostopchin partit et rejoignit Kutusof.

Cependant si l'armée de Kutusof avait essuyé de grandes pertes, et si le désordre régnait dans son infanterie, la situation de l'armée de Napoléon n'était pas beaucoup meilleure ; le soldat y était dans un état d'épuisement, suite naturelle de la continuité des marches, des fatigues et des privations les plus dures. Le pain, l'eau-de-vie, si nécessaire aux troupes qui bivouaquent, manquaient presque généralement ; dans quelques régimens même il avait fallu que la chair des chevaux suppléât à celle des bestiaux. La chaussure était en si mauvais état qu'il devenait indispensable de la réparer. Les chevaux de la cavalerie, de l'artillerie et des bagages étaient épuisés. Un grand nombre de blessés et de malades marchaient à la suite des régimens, et ajoutaient à la difficulté de notre situation. Dans cet état de choses, le mal présent et le sentiment de sa propre conservation ayant détruit momentanément la répugnance

lice, de l'escorte de Rostopchin, qui lui portèrent les premiers coups.

qu'on avait eue à s'enfoncer dans ces pays lointains, on désirait ardemment d'arriver à Moskou, seul endroit où l'on pût trouver les secours dont on avait besoin. Il semblait plus dangereux de se retirer dans l'état de dénuement où l'on se trouvait que de pousser jusqu'à cette capitale, ne dût-on la conserver que quelques jours. L'on ne se dissimulait pas la difficulté du retour, mais l'on ne voyait que le mal présent, et l'on aimait à se flatter que les Russes, effrayés de la perte de leur capitale, demanderaient la paix, et recevraient la loi du vainqueur.

Napoléon, obligé de se décider sans délai à pousser jusqu'à Moskou, ou à se retirer, prit le premier parti. Il ordonna donc à Murat (12 septembre) de recommencer à se porter en avant; à Mortier, Davout, Ney et à sa garde de suivre ce mouvement, en conservant l'ordre dans lequel je les ai nommés. Eugène se dirigea sur Moskou, en passant par Swenigorod et Spaskoe, où l'on pouvait alors traverser la Moskwa à gué; Poniatowski sur Burtzowo, pour y prendre la route de Kaluga à Moskou, qui passe par ce village. Junot vint établir son quartier général à Mojaïsk.

Napoléon, entièrement guéri de son rhume,

quitta Mojaïsk dans l'après-midi du 12, et transporta, le jour même, son quartier général à Tatarki, petit village situé environ à moitié chemin de Mojaïsk à Moskou ; il était persuadé que l'armée russe se retirait sur cette capitale, sans pourtant en avoir une certitude entière ; mais il espérait que le mouvement général qu'il faisait exécuter, et les rapports des reconnaissances qu'il avait fait pousser au loin sur sa droite, ne lui laisseraient bientôt plus de doute à cet égard. Le 13 au matin, il arrêta tout à coup la marche des corps d'armée qui suivaient la route de Moskou. Son avant-garde n'ayant rencontré la veille que de la cavalerie, il commença à craindre sérieusement que Kutusof ne se fût placé sur sa droite, dans la direction de Kaluga, ou qu'il ne se dirigeât sur ses communications. Ainsi, cinq jours après la bataille de la Moskwa, ayant déjà repoussé l'ennemi jusqu'à dix-sept lieues du champ de bataille, il ignorait encore quelle était la direction de sa retraite. Ce fait paraît si extraordinaire qu'on serait tenté de le révoquer en doute, si l'on n'en trouvait la preuve dans les ordres que Napoléon adressa alors à ses généraux. Vers les dix heures du matin, ayant enfin acquis la certitude que l'armée russe était devant lui et

couvrait Moskou, il ordonna aux corps qu'il avait arrêtés de se remettre en marche, et le jour même son avant-garde n'ayant éprouvé aucune résistance, pénétra jusqu'à trois lieues de Moskou, dans ce lieu où Kutusof avait fait commencer des retranchemens. Le 14, le mouvement de l'armée continua, et dans le même ordre que les jours précédens. Murat, n'ayant presque point éprouvé de résistance, couronna à une heure lá butte des Moineaux, d'où l'on découvre Moskou (12) à une demi-lieue devant soi.

Cette immense capitale, bâtie sur un terrain inégal, est traversée par la Moskwa; les édifices publics, les palais, et surtout les églises avec leurs dômes de différentes couleurs, mêlés partout à la verdure des arbres, lui donnaient un aspect magnifique et des plus remarquables; sa vue causa des transports de joie; c'était celle que font éclater les marins en arrivant au port après un long et périlleux voyage. Une nombreuse cavalerie semblait vouloir en disputer l'entrée, lorsque Miloradowitz envoya proposer à Murat une suspension d'armes; le prétexte était le désir que l'on épargnât Moskou, le but réel de gagner quelques heures pour en faire partir un grand nombre de traîneurs qui y étaient res-

tés, et de sauver des convois que l'avant-garde française aurait pu atteindre. Cette suspension devait aussi servir à dégager la cavalerie russe, dont la retraite au travers de Moskou n'aurait pu s'effectuer sans perte. Murat, pénétré de l'importance de cette ville, gage de la paix future, et la seule ressource de l'armée, accepta sans hésiter. Il suivit donc l'arrière-garde russe, qui se retirait lentement pour gagner du tems (*a*).

Après avoir traversé le faubourg de Smolensk, on trouve la Moskwa, qui borde la ville de ce côté, et sur laquelle était un pont en bois que les Russes avaient coupé. Murat fut obligé de la traverser à gué; il était alors trois heures de l'après-midi; sa troupe marchait en bon ordre, et il lui avait défendu, sous les peines les plus sévères, de se livrer au pillage. Napoléon arriva sur ces entrefaites; la joie se peignait sur son visage, parce qu'il ne doutait pas que l'occupation de Moskou ne fût suivie d'une paix selon ses désirs.

Tout était préparé pour l'occupation de cette capitale; Mortier devait en être le gouverneur, Durosnel le commandant, et Lesseps était des-

(*a*) Murat n'avait d'autre infanterie que la division Dufour, qui, comme nous l'avons dit, avait été mise sous ses ordres le lendemain de la bataille de la Moskwa.

tiné à remplir les fonctions d'intendant de la province de Moskou. Enfin une proclamation aux habitans devait être publiée ce jour même(*a*). Napoléon s'arrêta à l'entrée du faubourg pour y attendre qu'une députation vint implorer sa clémence; cet acte de soumission des vaincus lui plaisait et flattait son orgueil. Afin d'empêcher que ses soldats affamés ne livrassent Mos-

(*a*) Le lieutenant général comte Durosnel était aide de camp de Napoléon. M. Lesseps était consul général à Pétersbourg avant la guerre; il quitta cette capitale peu après le commencement des hostilités; et ayant été mandé par Napoléon, il venait d'arriver à son quartier général depuis quelques jours. La proclamation que Napoléon devait adresser aux habitans de Moskou était ainsi conçue : « L'armée de sa majesté l'empe-» reur et roi ayant pris possession de la ville de Moskou, il est » ordonné aux habitans, 1° de faire le rapport au général Du-» rosnel, commandant la place, de tous les Russes qu'ils » pourraient avoir chez eux blessés ou bien portans; 2° de » faire, dans les vingt-quatre heures, la déclaration des effets » qu'ils peuvent avoir distraits, appartenant à la couronne, » ou dont ils auraient connaissance; 3° de faire connaître les » farines, blés et eaux-de-vies qui pourraient être chez eux » ou dans les magasins du gouvernement russe; 4° ils décla-» reront et rapporteront chez le commandant de la place tou-» tes les piques ou autres armes offensives, soit armes à feu, » soit armes blanches qu'ils pourraient avoir chez eux. Au » surplus, les habitans paisibles de la ville de Moskou peuvent » être sans aucune espèce d'inquiétude sur le maintien de leurs » propriétés et la sûreté de leurs personnes, s'ils se confor-» ment religieusement aux dispositions de la présente pro-» clamation. »

kou au pillage, il fit établir, par deux brigades de cavalerie légère, une chaîne de postes le long de la Moskwa, pour fermer l'entrée de la ville de ce côté. Eugène et Poniatowski reçurent l'ordre de s'arrêter une lieue en deçà de Moskou. Dans le même tems, Napoléon ordonnait à Mortier, qui suivait immédiatement Murat, de se porter sur le Kremlin et d'en prendre possession ; il devait employer la plus grande rigueur pour empêcher le pillage. Ney, Davout et la vieille garde arrivèrent successivement, et établirent leurs bivouacs de chaque côté et en arrière du faubourg de Smolensk (*a*).

Murat n'eut pas plutôt pénétré dans Moskou, que la solitude qui y régnait le frappa d'étonnement ; il le fut encore davantage de ne pas voir paraître de députation ; la vérité était si invraisemblable qu'il ne pouvait la soupçonner ; aussi, craignant que les Russes ne lui eussent dressé quelque embûche, il ne marchait qu'avec précaution, et poussait des reconnaissances dans les rues qui aboutissaient à celles qu'il suivait. Parvenu près du Kremlin, ce silence et cette solitude qui avaient régné jusqu'alors ces-

(*a*) Ces généraux avaient fait prendre la grande *tenue* à leurs troupes, s'attendant à faire une entrée triomphante dans Moskou.

sèrent tout à coup; un mélange d'hommes du peuple, de soldats, de Kosaques, au milieu desquels se trouvaient un grand nombre de voitures chargées de blessés et de bagages, en obstruait les approches; quelques coups de fusils furent tirés sur l'avant-garde, qui dispersa aussitôt ce rassemblement. Murat, s'apercevant alors qu'il avait été trompé, fit charger sur les Kosaques qui se trouvaient à l'arrière-garde de Kutusof. Toutefois, ses craintes relativement à une surprise devenant plus vives, il continua à prendre les mêmes précautions; aussi ne fût-ce qu'à sept heures du soir qu'il eut traversé Moskou; il fit aussitôt bivouaquer ses troupes, et pour les empêcher de se répandre dans la ville, il la fit envelopper d'une chaîne de postes depuis la route de Riazan jusqu'à celle de Pétersbourg.

Mortier fit bivouaquer ses troupes dans l'intérieur et dans le voisinage du Kremlin, et poussa des reconnaissances dans différentes directions. On lui retira la division Claparède pour la mettre sous les ordres de Murat.

Tandis que les Français pénétraient ainsi dans Moskou, en prenant toutes les précautions que leur dictait une juste méfiance, Napoléon, impatient de ne point voir paraître la députa-

tion des habitans, envoya successivement plusieurs des officiers polonais qui lui servaient d'interprètes pour en hâter l'arrivée. Il apprit bientôt ce qu'il n'aurait jamais soupçonné, ce qui semblait presqu'incroyable, que Moskou, abandonnée par tous les fonctionnaires publics et par la plus grande partie de ses habitans, était presque déserte. Il n'en persista pas moins à exiger qu'il lui fût amené une députation telle quelle. On réunit donc plusieurs marchands étrangers qui s'étaient présentés à Murat pour implorer sa protection, et ils furent conduits devant Napoléon. « Les Russes, lui dirent-ils, ont » abandonné Moskou; il n'y est resté que » quelques étrangers comme nous, qui s'adon- » naient au commerce, et quelques individus » des dernières classes du peuple. Nous ferons » tout ce qui sera en notre pouvoir pour le » service de votre majesté, et nous la sup- » plions de nous accorder sa protection. » Napoléon voyait s'évanouir en un instant toutes les espérances qu'il avait fondées sur l'occupation de Moskou; dans son mécontentement, il ne leur répondit rien, et entra aussitôt dans le faubourg. Il s'arrêta quelque tems près du pont (*a*) pour y voir défiler les troupes,

(*a*) Ce pont avait été réparé à la hâte.

et établit ensuite son quartier général dans une des maisons du faubourg.

Jusqu'à la nuit on maintint l'ordre parmi les troupes; plus tard, cela devint impossible. On ne put empêcher des hommes exténués de besoin de se procurer des secours qu'ils avaient sous la main; les officiers même donnaient l'exemple de la désobéissance. Une foule de militaires se répandirent donc dans Moskou pour y chercher des alimens, et, trouvant les maisons abandonnées, beaucoup se livrèrent au pillage; ils rencontraient souvent des traîneurs russes, que l'appât des liqueurs et du butin avait retenus en grand nombre. Ces rencontres occasionaient quelquefois des fusillades, mais de courte durée, car ni les uns ni les autres n'avaient pour but de combattre (*a*).

Tandis que Moskou subissait ainsi les conséquences de la fuite de ses magistrats et de ses habitans, des incendies éclataient sur différens points. Le feu se manifesta, vers la chute du jour, d'abord au Bazar et à la Bourse, bientôt après à la Banque, et dans d'autres lieux encore. On essaya de l'éteindre, mais le manque

(*a*) Le lendemain, on fit fouiller la ville par des patrouilles, et l'on y fit prisonniers au delà de six mille hommes.

de pompes empêcha d'y parvenir. Napoléon crut que ces incendies résultaient d'accidens qu'on ne pouvait entièrement prévenir dans une ville presque déserte, et il n'y fit que peu d'attention. Le 15, dès le matin, il se rendit au Kremlin, et s'y établit avec sa suite dans le palais des czars. L'infanterie de la vieille garde faisait le service près de sa personne, et dans le Kremlin. Murat s'avança sur la route de Riazan, par laquelle on supposait que Kutusof s'était retiré, car Napoléon n'en avait point la certitude. Poniatowski le rejoignit, et fut mis sous ses ordres pour appuyer ses opérations. Eugène s'établit dans la partie de la ville qui avoisine la route de Pétersbourg. Davout et Ney conservèrent leur position.

Cependant les incendies se multipliaient avec une si étonnante rapidité, qu'il n'était plus possible de les considérer comme des accidens ordinaires; leur véritable cause fut bientôt connue. Des incendiaires furent pris en flagrant délit; plusieurs furent tués sur la place, d'autres livrés à une commission militaire que Napoléon institua pour les juger. Ils dirent qu'ils n'avaient agi que par les ordres de Rostopchin, furent condamnés à être fusillés et exécutés sur-le-champ. Leurs cadavres, exposés dans les

rues, ou attachés à des poteaux, ajoutaient aux horreurs dont l'armée française était environnée. L'on trouva aussi des matières inflammables dans beaucoup de maisons et des pétards dans plusieurs tuyaux de poêles, entr'autres dans ceux de l'hôtel de Rostopchin (13).

Aussitôt que Napoléon eut acquis la certitude que c'étaient les Russes qui brûlaient eux-mêmes leur capitale, il abandonna les événemens à leur cours naturel. Dans la nuit du 15 au 16, les incendiaires redoublèrent d'activité et d'audace; l'incendie fit des progrès effrayans. Le 16 au matin, un vent impétueux le rendit presque général. Moskou offrit alors le spectacle d'une mer de flammes agitée par les vents. Une terrasse qui domine la ville, régnait à la hauteur des appartemens qu'occupait Napoléon. De là il pouvait contempler à loisir cet épouvantable spectacle. Il voyait avec douleur la destruction d'une ville sur la possession de laquelle il avait fondé ses espérances; on l'entendit s'écrier : « Mos» kou n'est plus; je perds la récompense que » j'avais promise à ma brave armée! »

Dans les quartiers qui avoisinent le Kremlin, les maisons se touchent comme dans les autres villes d'Europe; un grand nombre de rues se trouvèrent interceptées par le feu; Napoléon se

vit exposé à être séparé momentanément de son armée. Il était d'ailleurs incommodé par la chaleur que répandait l'incendie, et une pluie de feu tombait continuellement sur les bâtimens qui se trouvaient dans le Kremlin. Il quitta donc le palais des czars le 16 au soir, et fut s'installer dans le château impérial de Péterskoé, qui est situé sur la route de Pétersbourg, à une demi-lieue de la barrière.

Nous avons vu que malgré les précautions prises par Napoléon pour conserver Moskou intact, les soldats, poussés par la faim, s'étaient répandus dans la ville la nuit même qui suivit son arrivée, et avaient commencé à piller (*a*); mais ce pillage n'était point autorisé, on s'y livrait furtivement, l'habitant n'avait pas été maltraité, et, si la plupart des maisons n'eussent point été désertes, Moskou n'aurait souffert d'autre dommage que celui qu'entraîne nécessairement l'arrivée d'une nombreuse armée ennemie. Les dispositions de Napoléon pour obtenir ce résultat auraient été puissamment secondées par l'intérêt que l'armée avait à la conservation de cette capitale, intérêt qui

(*a*) Il était difficile d'empêcher qu'on ne s'appropriât ce qui, étant abandonné, semblait n'appartenir à personne.

était vivement senti même par les simples soldats. Le désordre suivit d'abord les progrès de l'incendie, et fut porté à son comble lorsqu'on sut que cet incendie était l'ouvrage des Russes.

Le soldat désirait ardemment la paix, non pas pour échapper aux dangers, il les bravait gaîment, mais à cause des fatigues et des privations qui excédaient ses forces. Voyant ses espérances déçues, il ne songea qu'à jouir du présent, ne connut plus de frein, et se livra aux plus grands excès; le meurtre excepté, il se permit tout. Un effroyable tumulte succéda bientôt à cette solitude inattendue qui régnait dans Moskou lorsqu'on y pénétra. On entendait à la fois le pétillement des flammes, l'affaissement des bâtimens, les cris des animaux qui y avaient été abandonnés, les gémissemens des habitans, les imprécations du soldat ivre, disputant aux flammes une partie de leur proie. Le pillage et l'incendie marchaient de front. Tous pillaient ou achetaient à vil prix les produits du pillage, et l'intérêt réunit plus d'une fois dans le même lieu l'habit brodé du général et l'humble habit du soldat (*a*). Le jour, des

(*a*) Cela se remarqua surtout dans une cave qui contenait des fourrures précieuses, et n'était pas éloignée du Kremlin.

tourbillons de fumée s'élevant de toutes parts, formaient un nuage épais qui obscurcissait la lumière du soleil ; la nuit, les flammes, mêlées à ces tourbillons, répandaient au loin une sombre clarté.

Le sort des habitans qui étaient restés dans Moskou devint affreux ; obligés de fuir leurs maisons embrasées, ils erraient au milieu de cette ville, courbés sous le fardeau de leurs objets les plus précieux, et cherchant un asile. Dans cette situation déplorable, ils se voyaient exposés aux violences du soldat, qui, après les avoir outragés et pillés, poussait quelquefois la barbarie jusqu'à les forcer de porter eux-mêmes au camp leur propre dépouille. Le besoin de se secourir mutuellement les porta à se réunir par bandes, qui bivouaquèrent dans différens endroits (*a*). Exténués de faim et de fatigues, ils ne vécurent d'abord que des légumes qu'ils trouvèrent dans les jardins. Plus tard, lorsque l'ordre fut rétabli, ils osèrent, poussés par le besoin, s'exposer à faire avec les soldats des recherches dans les caves (*b*). Les mar-

(*a*) Plusieurs de ces bandes bivouaquèrent dans des chantiers qui se trouvent sur le bord de la Moskwa.

(*b*) Les froids rigoureux de l'hiver, et les chaleurs excessives de l'été forcent à conserver dans des caves presque tous les

chands étrangers furent moins à plaindre ; ils trouvèrent presque tous asile et protection près de généraux ou de simples officiers.

De tous les spectacles qu'offrit le désastre de Moskou, le plus horrible fut celui de l'incendie des hôpitaux russes ; il n'y était resté que des militaires grièvement blessés, tous ceux qui avaient pu marcher ayant fui à l'approche de l'armée française. Aussitôt que la flamme eut atteint les bâtimens où ils étaient entassés, on les vit se traîner le long des escaliers ou se précipiter par les fenêtres en poussant des cris douloureux ; ces malheureux ne prolongeaient ainsi leur existence que de quelques instans ; ils succombaient bientôt écrasés dans leur chute, ou victimes de la faim et du manque de secours. Plus de dix mille blessés périrent ainsi.

Pendant les journées des 16, 17 et 18, l'incendie continua ses ravages avec la même violence ; il diminua le 19, s'arrêta le 20, et depuis il ne se déclara que des incendies purement accidentels. Le Kremlin, préservé par son enceinte et par la précaution de n'y laisser pénétrer que des militaires, était resté intact.

objets de consommations. Cette pièce est de première nécessité ; aussi la plus chétive chaumière a-t-elle une cave.

Les autres quartiers conservés étaient une partie de celui où habitaient les marchands étrangers (*a*), ainsi que plusieurs faubourgs et parties de la ville qui les avoisinaient. Dans quelques endroits, le feu s'était arrêté faute d'alimens, presque partout par suite de la surveillance qu'exerçaient les habitans restés dans leurs maisons, et surtout les militaires qui occupaient celles qui étaient abandonnées (*b*). La pluie abondante qui tomba alors contribua aussi à arrêter ce fléau. Les neuf dixièmes des maisons de Moskou et plus de la moitié des églises avaient été la proie des flammes.

Dans la partie détruite, la terre était couverte de cendres, de tas de briques, de feuilles de tôles (*c*), de débris fumans et de cadavres d'hommes et d'animaux défigurés par le feu; il ne restait debout que quelques églises, des

(*a*) Un assez grand nombre d'entre eux étaient, ainsi que je l'ai dit, restés dans leurs maisons, et ils y avaient attirés des militaires pour se mettre sous leur protection.

(*b*) Les militaires, furieux des déplacemens continuels auxquels ils étaient exposés, ne permettaient plus aux habitans d'approcher des maisons qu'ils occupaient, et tuaient sans pitié ceux sur lesquels ils trouvaient des matières incendiaires.

(*c*) Beaucoup de maisons de Moskou étaient couvertes en tôle.

pans de murailles, des débris de péristyles, des arbres à demi consumés, et un grand nombre de cheminées qui, d'une certaine distance, semblaient être de hautes colonnes isolées (*a*). Tel fut le sort de Moskou! après avoir essuyé d'affreuses calamités par les guerres civiles et les invasions des Tatars et des Polonais, elle éprouva un sort non moins affreux dans cette guerre contre la nation la plus civilisée de l'Europe. L'état et les particuliers firent des pertes énormes; la plus sensible et la plus difficilement réparable fut celle d'un grand nombre de fabriques et de manufactures; quelques-unes étaient les seules de leur espèce qui fussent dans l'empire.

Entraîné par l'intérêt du sujet, je suis entré, en ce qui a rapport à la prise et à l'incendie de Moskou, dans plus de détails que ne le comportait le plan que je me suis tracé, et pourtant je n'ai point encore fait connaître les motifs qui avaient déterminé la conduite que tint Rostopchin. A défaut de certitude, je vais

(*a*) A Moskou, les maisons un peu grandes ont plusieurs poëles, mais une seule cheminée, qui est verticale, bâtie en brique, et très-solidement. Le poële principal est placé sous cette cheminée; les autres poëles communiquent avec elle au moyen de tuyaux de terre cuite.

rapporter ce qui a été le plus généralement accrédité à cet égard. On serait tenté de croire que Rostopchin avait reçu de son souverain les ordres les plus précis, car il semble incroyable qu'il ait osé se charger de la responsabilité d'un événement aussi désastreux pour son pays que celui de l'incendie de Moskou. Cette dernière opinion est cependant généralement répandue en Russie.

La guerre que les Russes soutenaient contre Napoléon pouvait leur faire perdre une partie de leurs provinces, et, du haut rang où ils se trouvaient placés, les précipiter dans une dépendance absolue de ce conquérant. La noblesse craignait aussi, ce qui n'aurait pu s'effectuer qu'à son préjudice, qu'il ne voulût apporter des changemens à l'organisation sociale du pays. La bourgeoisie, qui habite les villes et s'y livre au commerce, était convaincue qu'il détruisait impitoyablement toutes les villes qu'il pouvait atteindre ; et afin d'exciter jusqu'aux paysans contre Napoléon, Alexandre, puissamment secondé par son clergé, avait accusé ce conquérant de vouloir anéantir la religion russe, et apporté la profanation des temples à l'appui de cette assertion. Dans cet état de choses, l'autorité de ce monarque, au lieu de s'ac-

croître, ainsi qu'il semblait que cela devait arriver, s'affaiblit.

Dans les tems ordinaires, l'autorité des empereurs de Russie passe pour être absolue, parce qu'en apparence rien ne peut y mettre d'obstacles; mais, en réalité, elle est limitée par les mœurs, les usages et surtout par les prérogatives de la noblesse. Ainsi, ils peuvent frapper arbitrairement un noble dans sa personne ou ses propriétés (15), et ne pourraient pas, sans courir de grands dangers personnels, attenter d'une manière sérieuse aux prérogatives de la noblesse. Dans les conjonctures critiques où se trouvait l'empire, la noblesse craignait non-seulement pour son existence politique, mais encore pour ses propriétés particulières; l'imminence du danger en réunit les membres en un seul faisceau. Des craintes aussi vives agitaient Alexandre relativement à la conservation et à l'intégrité de sa couronne; l'exemple du passé ne les justifiait que trop. Ce monarque et sa noblesse étaient d'accord de ne point fléchir sous la loi de Napoléon; ils ne pouvaient donc différer que sur le choix des hommes et des moyens à lui opposer. Alexandre ne pouvait espérer de salut que par le dévouement de sa noblesse; il lui demandait de

grands sacrifices (16) : il fut contraint de condescendre à ses désirs en plusieurs points. J'ignore quelle part elle eut dans la nomination de Rostopchin à l'emploi de gouverneur de Moskou, mais ce fut par son influence qu'Alexandre, contre son opinion personnelle, nomma Kutusof généralissime. Après la bataille de la Moskwa, la position des Russes devint si critique, et les événemens se précipitèrent avec tant de rapidité, que Kutusof et Rostopchin n'eurent pas même le tems de consulter Alexandre ; ils furent contraints de se décider d'eux-mêmes, ne prenant conseil que des circonstances. Lorsque Rostopchin connut le résultat de la bataille de la Moskwa, il se mit en mesure de pouvoir incendier Moskou, en cas que cette capitale tombât au pouvoir de Napoléon (*a*), et pourtant il ne désespérait point encore de son salut. Bagration (*b*), avec lequel il était uni par les liens de l'amitié, pen-

(*a*) Le bruit de cette résolution transpira, mais rien d'officiel à ce sujet ne fut communiqué ; il est seulement probable que Rostopchin confia son projet et fit part de ses préparatifs à quelques personnes qui étaient dans son intimité.

(*b*) Bagration, après avoir été blessé à la bataille de la Moskwa, s'était rendu à Moskou ; il en partit le jour où Napoléon y entra, et mourut le 24 septembre, à Sima.

sait que Napoléon n'oserait point pénétrer (17) jusqu'à Moskou, et les rapports de Kutusof donnaient lieu de l'espérer. Cet espoir s'étant évanoui, Kutusof et Rostopchin, dans l'entrevue qu'ils eurent le 13 septembre, tombèrent d'accord d'incendier cette capitale (*a*); et la noblesse avait été si peu prévenue de ce qui se préparait dans le cas où Napoléon s'emparerait de Moskou, que plusieurs personnes de cet ordre, qui ignoraient la véritable situation des choses, ne s'enfuirent que la veille de l'arrivée de Napoléon, et avec une précipitation qu'attestait assez tout ce qu'ils avaient abandonné de précieux dans leurs maisons.

Plusieurs des mesures que prit Rostopchin semblent blâmables : il serait cependant injuste de juger froidement la conduite d'un homme revêtu d'une grande autorité dans des circonstances aussi critiques et aussi difficiles. L'on doit se souvenir qu'il fit lui-même mettre le feu à ses deux maisons de campagne (18), et que celle de Moskou aurait éprouvé le même sort sans une circonstance imprévue ; il est donc naturel de penser que ce qu'il y eut de blâmable

(*a*) Alexandre approuva tacitement, dans le tems, la conduite de Rostopchin et de Kutusof, puisqu'il ne la blâma pas ; ainsi il jugea que l'incendie de Moskou avait été utile.

dans sa conduite doit être attribué au zèle d'un patriotisme trop ardent.

L'incendie apaisé, Napoléon revint s'établir au Kremlin (20 septembre); il donna des ordres rigoureux pour arrêter le pillage, et autorisa néanmoins les différens corps qui étaient cantonnés dans Moskou et dans le voisinage à envoyer, chacun à leur tour, des détachemens à la maraude dans cette ville, pour y faire des provisions de vivres; mais les maisons qui étaient restées intactes étant toutes occupées par des militaires, leurs recherches ne purent s'exercer que dans les caves. Mortier, Durosnel et Lesseps entrèrent dans l'exercice de leurs fonctions, ce qui n'avait point été possible jusqu'alors, à cause de l'affreux désordre qui avait régné. On divisa la ville en vingt quartiers qui eurent chacun un commandant, et l'on organisa une municipalité: l'on ne put la composer que d'étrangers, encore n'acceptèrent-ils ces fonctions qu'à regret et après en avoir été vivement sollicités. L'espoir d'adoucir le sort de ce qui restait d'habitans à Moskou les décida, quoiqu'ils craignissent d'encourir ainsi le ressentiment des Russes. L'on établit des hôpitaux pour cette quantité de blessés et de malades qui suivaient l'armée. Plusieurs de ces établisse-

mens (19), échappés à la fureur de l'incendie, furent d'un grand secours, et l'on parvint à les pourvoir de toutes les choses nécessaires; malheureusement ils ne purent contenir tous les malades; l'on se vit contraint d'en placer dans des édifices publics que l'on ne put préparer pour leur nouvelle destination, et l'on vit se renouveler les scènes désolantes de Smolensk.

Pendant que l'on prenait toutes ces mesures, Lesseps adressa, au nom de Napoléon, une proclamation aux habitans de Moskou et des pays environnans; il engageait les premiers à rentrer dans leurs foyers, leur promettant protection et sûreté; les seconds à apporter leurs denrées à Moskou comme par le passé (*a*). Cette proclamation semble inconcevable, car on ne saurait penser qu'elle ait eu pour but une cruelle ironie. En effet, les maisons n'existaient plus, ou étaient occupées par des militaires qui

(*a*) Une partie des paysans des villages, au lieu de fuir comme *ils l'avaient* fait jusqu'alors, étaient restés dans leurs foyers; cela tint sans doute à ce que leur fuite présenta plus de difficultés, à cause de leur grand nombre, car les environs de Moskou sont très-peuplés; peut-être aussi à ce qu'une partie fut surprise, l'armée s'étant étendue dans toutes les directions, après s'être emparé de Moskou. Il est probable aussi qu'ayant plus d'aisance, ils quittaient plus difficilement leurs pénates.

s'étaient appropriés, au moins momentanément, ce qu'elles contenaient, et, en supposant même que les habitans fugitifs eussent pu retrouver un asile dans Moskou, ils auraient été réduits à y vivre de maraude; mais ces obstacles n'étaient pas les seuls; les habitans avaient fui au loin, et n'auraient point obtenu des Russes la permission de retourner dans une ville occupée par Napoléon; d'ailleurs, les routes n'offraient ni sûreté ni moyens d'existence. Cette dernière raison seule aurait suffi pour empêcher ceux des paysans qui étaient restés dans les campagnes d'apporter des denrées à Moskou, si un obstacle plus grand encore ne s'y fût opposé; ils n'avaient ni denrées ni moyens de transport; on leur avait pris l'un et l'autre.

Des magasins d'habillement, d'équipement et de vivres, qui auraient été si utiles à l'armée, avaient été la proie des flammes; mais l'on trouva dans le Kremlin cent cinquante bouches à feu (*a*), un grand nombre de projectiles et soixante mille fusils, et dans un magasin à

(*a*) Plusieurs de ces bouches à feu étaient hors de service, d'autres avaient des calibres qui n'étaient plus en usage. Il y en avait deux de dimensions extraordinaires, et qui avaient sans doute été fondues pour servir d'ornemens, plutôt que dans un but d'utilité. On ne trouva point d'affûts.

poudre, situé à une lieue de la ville, quatre cent milliers de poudre, quarante milliers de soufre et de salpêtre, et un assez grand nombre de cartouches. Les premiers objets ne pouvaient être d'aucune utilité pour le moment; les seconds étaient très-précieux, puisqu'au moyen des projectiles ramassés sur le champ de bataille de la Moskwa l'on pouvait faire confectionner des munitions, ce qui diminuait d'autant le nombre de celles qu'il fallait tirer des derrières de l'armée (*a*); aussi Rostopchin ou son commandant d'artillerie commirent-ils une grande faute en ne détruisant pas les poudres contenues dans ce magasin.

La destruction de Moskou fut très-funeste à l'armée en la privant de beaucoup de fourrages, et sous d'autres rapports encore, ainsi que je le développerai plus tard; mais la perte des vivres ne lui fut pas aussi nuisible qu'on serait porté à le croire. Indépendamment des ressources qu'offrit la partie de la ville conservée et le pays qui l'environne (20), on trouva dans les caves beaucoup de denrées qui n'avaient point souffert du feu, et de vastes jardins fournirent

(*a*) Il était très-avantageux de se procurer des munitions sur les lieux, parce que leur transport était une des grandes difficultés de cette guerre.

abondamment des légumes de toute espèce; aussi, pour les corps qui cantonnaient dans Moskou, l'abondance succéda aux privations: l'on avait surtout à profusion, et pour long-tems, du vin, des liqueurs, du sucre, du café, des poissons secs et des légumes. Quoique la farine et les bestiaux fussent moins abondans, on n'en manquait point; presque tous les corps avaient un troupeau, et l'on parvint à emmagasiner quelques farines. La partie de l'armée qui poursuivait Kutusof, continuait au contraire à éprouver des privations qui augmentaient à mesure qu'elle s'éloignait de Moskou.

L'on trouva assez de cuirs pour la réparation de la chaussure, et assez de draps pour celle de l'habillement; le soldat aurait même pu se procurer des fourrures communes, en peau de mouton, telles que les porte le peuple, si on lui en avait donné l'ordre. Les officiers, plus prévoyans, avaient eu le soin de se munir de pelisses.

Alexandre, craignant que la nouvelle de la perte de Moskou, répandue dans l'empire par les Moskovites fugitifs, n'y jetât la consternation et n'y produisît le découragement, se hâta de la faire connaître, en publiant un rapport de Kutusof, daté de Jilino le 16 septembre; il

accompagna ce rapport d'une proclamation qu'il adressa à son peuple pour le rassurer sur les suites de cet événement.

Dans son rapport, Kutusof prétendait qu'après la victoire qu'il avait remportée à Borodino, son adversaire, ayant reçu de nombreux renforts, avait dirigé deux colonnes de troupes fraîches, l'une sur Borowsk, l'autre sur Swénigorod, pour le tourner; que se trouvant trop faible pour livrer une nouvelle bataille, il s'était décidé, après avoir consulté ses généraux, à abandonner Moskou; mais, ajoute-t-il, l'ennemi n'y a trouvé aucune ressource, les habitans avaient fui, et presque toutes les richesses publiques et particulières en avaient été enlevées. Il se loue d'avoir conservé son armée, qui aurait pu essuyer un échec s'il eût livré une nouvelle bataille contre des forces devenues trop supérieures. Il trouve sa position sur les routes de Tula et de Kaluga très-favorable. Il termine par assurer que l'ennemi sera obligé d'évacuer la capitale des czars, et que les tentatives mêmes qui auront été faites pour anéantir l'empire russe n'auront servi qu'à le faire briller d'une gloire nouvelle. La politique avait dicté ce rapport, si éloigné de la vérité; on distin-

guera facilement, en le comparant avec le récit des faits, ce qu'il contient d'inexact et de mensonger.

La proclamation d'Alexandre (*a*) faisait, de

(*a*) Je crois devoir rapporter cette proclamation, elle était conçue en ces termes :

« L'ennemi est entré à Moskou le 15 septembre. A cette » nouvelle on pourrait s'attendre à voir éclater la consterna- » tion sur tous les visages ; mais loin de nous un abattement » pusillanime. Jurons plutôt de redoubler de persévérance et » de courage ; espérons que, combattant pour une cause juste, » nous rejeterons sur l'ennemi les maux dont il veut nous » accabler. Moskou cependant est occupé par ses troupes ; » mais ce n'est point par suite de la destruction de nos armées. » Le commandant en chef, de concert avec ses généraux, a » jugé prudent de céder un instant à la nécessité. Il s'est re- » plié, afin d'ajouter de nouvelles forces aux siennes pour » pouvoir ensuite tomber sur l'ennemi. Ainsi le triomphe » passager du chef des Français le conduira à une destruc- » tion inévitable.

» Nous savons combien il est pénible pour un Russe de » voir le dévastateur de son pays possesseur de l'ancienne ca- » pitale de l'empire. Mais les remparts seuls en sont tombés » dans ses mains. Abandonnée par ses habitans, privée de » ses trésors, elle présente un tombeau, plutôt qu'un lieu de » repos au farouche agresseur qui voudrait s'y élever un » nouveau trône sur les ruines de notre empire.

» Cet orgueilleux dévastateur des royaumes espérait, en s'em- » parant de Moskou, devenir l'arbitre de nos destinées, et » nous dicter la paix. Son attente a été trompée ; il ne trouve

la situation difficile de Napoléon, et de la nécessité où il se trouvait de se retirer incessam-

» dans Moskou ni moyens de domination, ni même aucun
» moyen d'existence. Nos forces, qui s'augmentent journelle-
» ment, entourent Moskou; elles occupent toutes les routes,
» et détruiront tous les détachemens que l'ennemi enverra
» pour chercher des vivres. *Il se convaincra* bientôt de l'er-
» reur qu'il a commise en croyant que la possession de Mos-
» kou le rendrait maître de l'empire, et la nécessité l'obligera
» enfin à fuir au travers des rangs de notre intrépide armée
» pour échapper à la famine.

» Examinez l'état de l'ennemi; il est entré en Russie à la
» tête d'une armée de trois cent mille hommes, composée de
» différentes nations qui ne le servent point par attachement
» personnel, ni pour l'honneur de leur patrie, mais par
» crainte. L'effet désorganisateur de ce mélange de nations
» s'est déjà fait sentir. Une partie de l'armée ennemie a été
» détruite par la valeur de nos soldats, la désertion, les ma-
» ladies et la faim; ses misérables restes sont à Moskou.

» L'orgueil de ce conquérant est sans doute augmenté par le
» succès de l'entreprise téméraire qui l'a porté au sein de
» l'empire, et par l'occupation *de notre ancienne capitale*;
» mais c'est la fin qui couronne l'œuvre. Il n'a point trouvé
» de pays où ses actions aient imprimé la terreur, où un seul
» Russe soit tombé à ses pieds. La Russie se presse autour du
» trône paternel de son souverain, qui étend sur elle le bras
» de son affection; elle n'est pas accoutumée au joug de l'op-
» pression; elle repoussera une domination étrangère; elle ne
» sera point dépouillée de ses lois, de sa religion et de son
» indépendance; elle est prête à verser tout son sang pour les
» défendre. Ce sentiment est ardent et universel; il s'est ma-

ment, une peinture qui aurait été exacte si elle eût fait connaître l'état de faiblesse auquel

» nifesté par l'organisation prompte et volontaire du peuple, » sous la bannière sacrée du patriotisme. Où pourrait être le » motif d'une crainte déshonorante? Y a-t-il dans l'empire un » homme assez lâche pour désespérer, lorsque tous les ordres » de l'état respirent la vengeance, lorsque l'ennemi, privé de » toutes ses ressources, et voyant journellement diminuer ses » forces, se trouve au milieu d'une nation puissante, entouré » par nos armées, dont l'une le menace de front, tandis que » les trois autres interceptent ses secours et lui coupent la re- » traite? Cette situation peut-elle alarmer un vrai Russe? » Lorsque l'Espagne a rompu ses fers, et menace l'intégrité de » l'empire français; lorsque la plus grande partie de l'Europe, » dégradée et dépouillée par le chef des Français, le sert avec » un cœur ulcéré, et fixe ses regards sur nous, attendant avec » impatience le signal de la délivrance; lorsque la France » elle-même désire en vain, mais n'entrevoit pas la fin d'une » guerre sanglante, dont le seul motif est une ambition déme- » surée; lorsque le monde entier, opprimé, voit en nous un » exemple et un encouragement, pourrions-nous reculer devant » une aussi honorable mission? non; saluons plutôt la main » qui nous élit pour être les chefs des nations dans la cause » de la liberté et de la vertu.

» Les maux du genre humain sont poussés à leur comble; » il ne faut que jeter les yeux autour de nous pour voir les ca- » lamités de la guerre et les cruautés de l'ambition dans toute » leur horreur; mais nous les bravons pour le maintien de » notre liberté, et dans l'intérêt de l'humanité. Nous éprou- » verons le sentiment d'une bonne action, et un honneur im- » mortel sera la récompense d'une nation qui, en endurant les » maux d'une guerre cruelle, en résistant avec constance et

était réduite l'armée de Kutusof (*a*). Le monarque russe ne se proposait pas uniquement de prévenir le découragement chez ses sujets, en leur faisant voir que la situation de ses armées était beaucoup plus favorable en réalité qu'en apparence; mais aussi d'éclairer l'Europe, et de ne point la laisser dans l'incertitude relativement à ses intentions futures. Rien n'était plus nécessaire à l'égard de la Suède et de la Turquie, qui avaient conservé leur indépendance; de l'Autriche et de la Prusse, qui désiraient et pouvaient espérer de la recouvrer

» courage à celui qui la porte partout, obtiendra une paix durable, non-seulement pour elle-même, mais encore pour les » malheureuses nations que le tyran a forcé de combattre pour » sa querelle. Il est noble, il est digne d'un grand peuple de » rendre le bien pour le mal.

» Dieu puissant! la cause pour laquelle nous combattons » n'est-elle pas juste? Jette un œil de miséricorde sur ta sainte » église! conserve à ce peuple son courage et sa constance! » Puisse-t-il triompher de son adversaire et du tien! puisse-t-il » être dans tes mains l'instrument de sa destruction! et en se » délivrant lui-même, racheter la liberté et l'indépendance des » nations et des rois. »

(*a*) C'était l'infanterie russe qui avait fait les plus grandes pertes; la cavalerie avait perdu beaucoup moins, et les chevaux qu'elle avait conservés étaient en bon état. Il est entendu que cette comparaison n'a lieu que proportion gardée du nombre des combattans que contenait chaque arme.

si Napoléon essuyait des revers. Cela était moins important à l'égard des autres puissances, qui obéissaient aveuglément à Napoléon, ou qui lui faisaient une guerre acharnée.

La Suède persévéra dans son alliance avec l'Angleterre et la Russie ; elle savait que si cette dernière puissance succombait, c'en était fait de la liberté de l'Europe. La Turquie sembla un moment indécise ; ce fut la proclamation d'Alexandre qui apporta à Constantinople la nouvelle de l'entrée de Napoléon à Moskou ; la version française n'y parvint que plus tard. Le jour même où le sultan apprit cette nouvelle, il tint trois divans pour discuter s'il fallait recommencer la guerre avec la Russie, ou continuer à s'en tenir à l'exécution du traité qu'il avait ratifié avec tant de peine. Après avoir balancé long-tems, il prit enfin le dernier parti, soit que la proclamation d'Alexandre l'eût convaincu que la situation de Napoléon était loin d'être aussi favorable que ses succès semblaient l'annoncer, ou que l'ambition de ce conquérant, dont il avait déjà éprouvé les effets (*a*), lui causât des craintes.

(*a*) Mahmoud se souvenait qu'aux conférences d'Erfurth Napoléon avait consenti à ce que la Russie réunît à son empire la Moldavie et la Valachie.

Malgré ce que le rapport de Kutusof et la proclamation d'Alexandre offraient de rassurant, la perte de Moskou répandit une si grande consternation, et inspira de telles craintes, que dans les villes les plus voisines de Moskou, telles que Twer, Wladimir, Tula, Kaluga et autres, un grand nombre d'habitans se hâtèrent de fuir, et qu'à Pétersbourg, le gouvernement fit embarquer les archives et plusieurs objets précieux appartenant à la couronne (*a*); mais il ne s'en suivit point de découragement, et les efforts pour sauver la patrie redoublèrent d'activité.

Depuis le passage du Dniéper, Napoléon se trouva dans un isolement auquel il ne s'était point attendu, et qui lui fut très-nuisible sous plusieurs rapports, ainsi que je l'ai fait voir, mais surtout parce qu'aucune des nouvelles qu'il avait intérêt à répandre ne pouvaient circuler en Russie. Il perdit ainsi l'assistance du mensonge (*b*), auxiliaire qui lui avait été si utile dans ses précédentes campagnes, et ses

(*a*) Ces objets devaient être transportés dans l'intérieur de la Russie par la Newa et le canal Ladoga.

(*b*) Le mensonge est ordinairement beaucoup plus utile au vainqueur qu'au vaincu, parce que les résultats semblent venir à l'appui de ses assertions.

adversaires, par cette raison, en tirèrent un très-grand parti (*a*).

Cependant, depuis l'entrée à Moskou, les opérations avaient été si peu actives, que, lorsque Napoléon revint au Kremlin, les avant-postes ne s'étendaient qu'à une journée de marche sur quelques routes, et sur d'autres à une demi-journée seulement; on doit l'attribuer à ce qu'on ignorait encore quelle avait été la direction de la retraite de Kutusof, et aussi aux embarras causés par l'incendie.

Davout, après être resté un jour au bivouac devant Moskou, se cantonna dans la partie de la ville qui avoisine la route de Smolensk. Napoléon lui avait ordonné de faire occuper les routes situées entre celles de Tula et de Swénigorod.

Eugène était entré le 15 dans Moskou; le 16, il en était sorti pour venir camper près du château de Pétérskoé; il rentra dans cette capitale le même jour que Napoléon, et fut chargé d'occuper toutes les routes depuis et compris celle

(*a*) Ce fut ainsi que l'on persuada aux Russes que Kutusof avait été vainqueur à Borodino. Actuellement encore il n'y a que les classes élevées de la société qui soient détrompées sur ce fait.

de Swénigorod, jusque et compris celle de Yaroslaw.

Murat, réunissant sous son commandement les réserves de cavalerie, le corps de Poniatowski, la division Claparède et la division Dufour avait d'abord occupé le pays depuis la route de Yaroslaw jusqu'à celle de Riazan ; mais des rapports l'ayant convaincu que Kutusof s'était retiré par cette dernière route, il y réunit la plus grande partie de ses forces. Le 20, Poniatowski avait reçu l'ordre de se diriger sur Podol, petite ville située à une journée de marche de Moskou, sur la route de Tula, et qui alors était encore au pouvoir des Russes.

Ney avait traversé Moskou le 15, pour aller se cantonner dans la partie de la ville qui avoisine la route de Riazan. Il faisait occuper toutes les routes, depuis celle de Riazan jusque et compris celle de Tula. Il devait secourir Murat, s'il était nécessaire.

L'infanterie de la garde avait suivi Napoléon à Péterskoé. Elle l'accompagna lors de son retour au Kremlin, et occupa les maisons qui en étaient les plus rapprochées. La cavalerie de la garde était logée dans les faubourgs, afin

qu'elle fût moins éloignée pour aller aux fourrages. Junot occupait toujours Mojaïsk ; il s'étendait sur sa droite jusqu'à Wéréia, qu'il avait fait mettre à l'abri d'un coup de main, et sur sa gauche jusqu'au delà de Ruza.

Le 22, Murat passa la Moskwa, à gué (*a*), au village de Zazeria, et poussa la cavalerie, qu'il avait en présence, jusqu'au delà de la petite ville de Bronnitzy, où il fixa son quartier général. Ce même jour, Napoléon voulant enfin savoir ce qu'était devenue l'armée russe, soupçonnant que Kutusof pouvait avoir dirigé son mouvement de retraite sur Kaluga, composa un corps ainsi qu'il suit : la division Friédrichs (*b*), du corps de Davout, une brigade de cavalerie légère du même corps, le corps de cavalerie de Lahoussaye (*c*) et la brigade Colbert des lanciers de la garde. Il donna le commandement de ce corps à Bessières, et lui ordonna de se porter sur Desna, village situé

(*a*) Le pont qui se trouvait à Miaczkowo avait été brûlé par les Russes.

(*b*) Le général de brigade Friédrichs avait remplacé Dessaix, blessé à la bataille de la Moskwa.

(*c*) Lahoussaye avait remplacé Grouchy, blessé à la bataille de la Moskwa.

sur la vieille route de Kaluga, à une journée de marche de Moskou, et qui était encore occupé par les Russes. « Vous recueillerez, lui dit-» il, des renseignemens sur la marche de l'en-» nemi jusqu'à ce que l'avant-garde se soit » replacée sur ses traces. » Le but de Napoléon était aussi d'éloigner l'ennemi, qui, de ce côté, ne s'était encore retiré qu'à une demi-journée de Moskou. Il se proposait, aussitôt qu'il connaîtrait la position de Kutusof, de marcher en personne avec toute son armée contre ce général, pour le repousser jusqu'à plusieurs journées de Moskou. Au moins il manifeste plusieurs fois cette intention dans sa correspondance avec Murat et Bessières.

Nous avons vu que Kutusof s'était retiré par la route de Riazan. Miloradowitz, qui commandait toujours son arrière-garde, opposait à Murat d'autant plus de résistance, que la cavalerie française était très-affaiblie, et qu'il n'avait point à craindre d'être tourné par des corps d'armée marchant sur ses flancs, ainsi que cela avait toujours été pratiqué par Napoléon depuis Smolensk jusqu'à Moskou.

Tandis que Kutusof effectuait ainsi sa retraite par la route de Riazan, des détachemens de cavalerie se retiraient par les routes de Pé-

tersbourg, de Yaroslaw, de Wladimir, de Tula et par la vieille route de Kaluga. Ces troupes étaient destinées à harceler Napoléon, à rendre compte de tous ses mouvemens, et pouvaient le tenir quelque tems dans le doute sur la direction de retraite de l'armée russe; celles qui se trouvaient au nord de Moskou, furent mises sous les ordres du général Wintzingerode. Le 16, Kutusof repassa la Moskwa à Miaczkowo, et changeant tout à coup de direction, il se rendit par Podol à Krasno-Pachra, petit village situé environ deux lieues en arrière de Desna, sur la vieille route de Kaluga; il y arriva le 19, et travailla aussitôt à s'y retrancher. Un corps, composé de cavalerie et de Kosaques, était resté en présence de Murat; de forts détachemens occupaient Podol et Desna. L'armée russe, pendant les cinq jours qu'elle employa à se rendre de Moskou à Podol, en passant par Miaczkowo, eut continuellement sous les yeux le spectacle affreux de l'incendie.

La nouvelle position du général russe le rapprochant des communications de Napoléon, il songea à les inquiéter. Dorochof, chargé de cette opération, reçut, pour la mettre à exécution, le commandement d'un petit corps, composé de toutes armes, particulière-

ment de cavalerie; ce général détacha un régiment de hussards pour inquiéter la route entre Mojaïsk et Gjat, et, avec le reste de son corps, il s'établit à Szarapowo, village situé sur la nouvelle route de Kaluga, et qui n'est éloigné que de trois lieues de celle de Smolensk; de là il pouvait facilement envoyer des détachemens pour attaquer tous les convois qui se rendaient à Moskou.

Telle était la situation respective des armées lorsque Murat passa la Moskwa; le corps de cavalerie, laissé en sa présence, au lieu de suivre la même route que celle de Kutusof, continua sa retraite sur la route de Riazan; nous avons vu que Murat le poussa jusqu'à Bronnitzy, croyant avoir toute l'armée russe devant lui; après être resté un jour dans cette petite ville, il reconnut son erreur, et apprenant que Kutusof s'était retiré sur Podol, il se dirigea sur cette ville, y arriva le 25, et s'y réunit à Poniatowski, qui s'en était emparé la veille. Bessières, de son côté, avait pris possession de Desna (25 septembre).

Pendant toutes ces marches, il se livra de petits combats auxquels il n'y eut ordinairement que la cavalerie qui prit part.

Ce fut le 26 seulement que Napoléon ap-

prit enfin avec certitude ce qu'était devenu Kutusof. Si l'ignorance où il s'était trouvé, relativement aux mouvemens de ce général, l'avait jeté dans un véritable embarras, les partis russes, répandus autour de Moskou, avaient contribué à l'augmenter (*a*). Ils avaient intercepté les communications directes entre Murat, Bessières et Poniatowski, ils avaient harcelé les fourrageurs avec une grande activité; et Dorochof, après avoir enlevé quelques caissons et quelques détachemens, entre Moskou et Mojaïsk, avait forcé les convois à interrompre leur marche. Napoléon, pour rétablir la communication, avait envoyé (23 septembre) les dragons de sa garde, deux batteries d'artillerie à cheval, également de sa garde, et un régiment de ligne à Bezowka, village situé sur la route, à sept lieues de Moskou, et quelques jours après (26 septembre), à moitié chemin de ce village à Moskou, la division Broussier, du corps d'Eugène, la cavalerie légère de ce même corps, et les chasseurs de sa garde, avec une batterie. Il ordonna aussi de

(*a*) Les paysans restés dans les villages donnaient aux partis russes les renseignemens les plus précis sur les mouvemens des troupes françaises.

ne faire partir de Smolensk que des réunions de troupes d'au moins quinze cents hommes.

Aussitôt que Napoléon eut été instruit de la position de l'armée russe, il mit de nouveau Poniatowski, ainsi que la Houssaye, à la disposition de Murat, auquel il ordonna de repousser cette armée jusqu'à plusieurs marches de Moskou; Bessières, avec ce qui lui restait de troupes, devait se porter à son secours s'il était nécessaire. Napoléon, persuadé que Kutusof se retirerait dès qu'il aurait la certitude que l'armée française s'avançait pour l'attaquer, en fit courir le bruit. Toutefois, quoiqu'il désirât épargner des fatigues à ses troupes, il était décidé à marcher avec toute son armée pour livrer bataille à Kutusof s'il persistait à conserver sa position. Aussitôt les ordres de Napoléon reçus, Murat se dirigea de Podol sur Krasno-Pachra, et, le 27, il se trouva en présence de Kutusof, et placé sur le flanc droit de sa position, en sorte qu'il aurait pu attaquer ce général avec un grand avantage s'il n'avait été trop faible pour le tenter; aussi Kutusof ne manifestait-il aucune crainte. Pendant que Murat exécutait ce mouvement, Bessières s'était avancé jusqu'à Batukinka; Lahoussaye, qui n'avait point encore rejoint Murat, marchait

à son avant-garde. Bessières et Murat, séparés par la Pachra, harcelés par les Kosaques, ne communiquaient point.

Napoléon reçut le 28, à deux heures de l'après-midi, un rapport de Murat, qui lui faisait connaître que Kutusof paraissait vouloir tenir. Napoléon ne pouvait rester dans Moskou, si Kutusof se maintenait dans une position si rapprochée de cette capitale, et de son unique communication. Il donna donc, à l'instant même, l'ordre à toutes les troupes qui étaient dans Moskou et aux environs, de se préparer à marcher dans la nuit pour se diriger sur Podol. Son intention était de placer son armée dans la position qu'occupait Murat, pour attaquer l'ennemi par son flanc droit et de revers (*a*); mais un nouveau rapport de Murat lui ayant appris que Kutusof faisait des préparatifs de retraite, il se tint tranquille. Le général russe se retira en effet dans la journée du 28; sa retraite fut lente, comme si elle eût été le résultat d'un plan combiné, plutôt que de la nécessité (*b*);

(*a*) Tout ce que je rapporte relativement aux différens projets conçus par Napoléon est tiré de sa correspondance avec ses généraux, par l'intermédiaire de Berthier.

(*b*) Il est naturel de le penser, puisqu'il faisait travailler, à deux journées en arrière de Krasno-Pachra, à des retranchemens sur lesquels il se retirait.

et Murat n'avait point assez de forces pour le contraindre à la précipiter.

Le 29, Miloradowitz attaqua, à Czérikowo, Murat, qui le pressait un peu vivement, et fut repoussé; une partie de l'infanterie polonaise prit part à ce combat. Le 3, Sébastiani, qui marchait à l'avant-garde, éprouva un léger échec. Le 4 octobre, un nouveau combat plus important et plus sanglant que le précédent s'engagea peu avant Winkowo; l'infanterie polonaise y combattit encore, et vaillamment. A la suite de ce dernier combat, Kutusof repassa la Nara, et occupa les retranchemens qu'il avait fait commencer sur la rive droite de cette rivière; son arrière-garde conserva le village de Tarutino, situé sur la rive gauche; son quartier général fut établi au village de Lestaszewo, celui de Murat à Winkowo, les avant-postes entre ce dernier village et Tarutino. Bessières suivit, avec son corps d'observation, le mouvement de Murat; il s'arrêta à Krasno-Pachra pour y faire raser les retranchemens que Kutusof avait commencés, fut ensuite prendre position à Woronowo, et revint de sa personne à Moskou. Friédrichs resta dans cette position avec sa division et la brigade de cavalerie légère. La brigade Colbert rétrograda, et fut

cantonnée entre Podol et Moskou. Dans le même tems, Napoléon rappela à Moskou les dragons et les chasseurs de sa garde. Les premiers furent remplacés par une partie de la cavalerie légère d'Eugène, l'autre partie continua à rester sous les ordres de Broussier, qui conserva sa position à trois lieues et demie de Moskou.

Jusqu'à ce moment toute l'armée, à l'exception des corps que Napoléon employait à la recherche de Kutusof, avait été cantonnée dans Moskou (*a*). Aussitôt que l'avant-garde se fut replacée sur la trace du général russe, et que ce général eut prononcé son mouvement de retraite, Napoléon fit occuper une plus grande étendue de pays autour de Moskou, ce qui devenait indispensable pour se procurer des fourrages, et offrait l'avantage d'éloigner les Kosaques, et de donner de nouvelles ressources en bestiaux et en farines. Ney fut donc dirigé sur Bogorodzk, et la division Delsons, du corps d'Eugène, sur Dmitrow. Dans le même tems, Napoléon faisait emmagasiner tout ce qu'on pouvait réunir de farines, ordonnait aux

(*a*) C'était pour avoir ses troupes sous la main, dans la crainte d'être obligé d'en venir aux prises, que Napoléon avait conservé presque toute son armée dans Moskou.

corps qui étaient dans Moskou et aux environs de se procurer des vivres pour six mois (*a*), et faisait travailler à mettre le Kremlin en état de défense, c'est-à-dire, à l'abri d'un coup de main; car cette vieille forteresse ne pouvait soutenir un siége en règle. Le 2 octobre, on y comptait déjà douze bouches à feu; dix-huit autres devaient y être placées à mesure que les travaux s'exécuteraient. Ce fut alors aussi que Napoléon fit jouer la comédie par des comédiens français qui étaient restés à Moskou; ainsi rien n'annonçait qu'il voulût quitter cette capitale. Ces dispositions prises, il envoya vers Kutusof, Lauriston, l'un de ses aides de camp (*b*) (4 octobre); ce général était porteur d'une lettre de Napoléon à Alexandre, qui contenait des propositions de paix, et l'offre de lui envoyer cet aide de camp à Pétersbourg pour en traiter. Il proposait aussi une suspension d'armes, et une désignation des pays qu'occuperait l'armée française pendant qu'on traiterait de la paix. Ku-

(*a*) Il n'était pas possible de se procurer cet approvisionnement en farines ni en bestiaux; mais l'on réunit le plus que l'on put de pommes de terre, de légumes et de poissons secs.

(*b*) Le général de division comte Lauriston était ambassadeur en Russie avant la guerre; il avait quitté Pétersbourg le 30 juillet pour s'embarquer à Cronstadt, avait débarqué à Pilau, et avait rejoint Napoléon deux jours après la prise de Smolensk.

tusof se chargea de faire parvenir la lettre, mais refusa de recevoir Lauriston avant d'avoir pris les ordres de son souverain (*a*).

Cependant la perte de Moskou, n'ayant point engagé Alexandre à demander la paix, Napoléon ne devait séjourner dans cette capitale que le tems strictement nécessaire pour réparer les forces de ses soldats, rétablir ses chevaux, et faire à la chaussure et à l'habillement les réparations les plus urgentes. Le dépérissement de la cavalerie augmentait chaque jour (*b*). Déjà quatre mille cavaliers étaient démontés, et il ne restait en bon état que la cavalerie de la garde. Napoléon devait craindre aussi que Kutusof, qui recevait journellement des renforts, ne se décidât à se porter sur ses communications. Enfin les approches de l'hiver, si rigoureux dans ces climats, devaient le décider à partir, au plus tard, dans les premiers jours d'octobre, s'il ne voulait exposer son armée aux plus grands malheurs; car indépendam-

(*a*) On remarquera que Napoléon était obligé de se servir, pour négocier, de ses généraux, tandis que son ministre des relations extérieures, resté à Wilna, transmettait ses ordres aux généraux commandant les corps d'armée détachés, et pouvait même prendre sur lui d'en donner dans les cas d'urgence.

(*b*) Cette observation se rapporte particulièrement à la cavalerie qui se trouvait avec Murat.

ment de la difficulté de supporter le bivouac par des froids rigoureux, précurseurs de froids insupportables, comment nourrir les troupeaux, principale ressource de l'armée, quand la terre serait couverte de neige? et si la retraite devait s'effectuer par la route dévastée de Smolensk, que devenir si cette ressource venait à manquer? La prolongation du séjour de Napoléon dans Moskou, sans but raisonnable et sans utilité, ne pouvait donc que lui être funeste. Par toutes ces raisons, les mesures qu'il venait de prendre répandaient de l'inquiétude sur l'avenir; tandis que l'ordre de départ, donné le 28 septembre, avait causé une vive joie.

Plus on réfléchit sur les mesures que prit ce conquérant, lorsque Kutusof se fut éloigné de Moskou, et plus on est frappé d'étonnement; il semble qu'il voulait faire croire à Alexandre et à Kutusof que son projet n'était point encore de quitter Moskou, et de songer à la retraite. Une pareille résolution, loin de leur inspirer des craintes, devait les transporter de joie. L'on ne saurait penser qu'il voulût leur persuader que son intention était de passer l'hiver à Moskou; il était évident que cela lui aurait été impossible, quand même il aurait eu en magasin une assez grande quantité de vi-

vres et de fourrages, parce qu'il n'avait d'autres communications avec ses munitions que par la route de Smolensk, qui se serait indubitablement trouvée interceptée, et qui d'ailleurs serait devenue impraticable par suite de la rigueur du froid et de la dévastation du pays (*a*). Indépendamment de toutes ces raisons, le retour de Napoléon en Lithuanie devenait urgent, ainsi que nous le verrons, et il ne pouvait pas s'exposer à rester sans communications avec la France. Rien de plus extraordinaire que de voir un conquérant, habitué à dicter les conditions de la paix à ses ennemis, prendre dans cette circonstance l'initiative des propositions de paix. Les rapports de Kutusof, la proclamation d'Alexandre, et surtout les cendres encore fumantes de Moskou, ne devaient lui laisser aucun doute sur les résolutions des Russes. Il ne devait donc compter que sur lui et sur son armée pour se tirer de la fâcheuse position où il se trouvait. Proposer la paix dans de telles circonstances était une démarche inconcevable, qui aurait probablement engagé les Russes à continuer la guerre s'ils avaient alors songé à demander la paix. Napoléon don-

(*a*) Depuis l'usage des armes à feu, on ne peut rester dans une position où l'on est coupé de ses munitions.

nait ainsi à Kutusof la facilité de lui tendre un piége si grossier, pour le retenir à Moskou, que le général russe n'avait pas voulu essayer de l'employer; mais l'occasion lui étant présentée par Napoléon lui-même, il la saisit.

On ne peut raisonnablement se rendre compte des motifs qui guidèrent Napoléon. Voici pourtant ce qui paraît probable. L'on sait qu'il se persuadait facilement ce qu'il désirait, même contre les apparences, quelquefois contre l'évidence. Il s'était persuadé qu'aussitôt que Moskou serait tombé en son pouvoir, Alexandre implorerait la paix : l'événement ne détruisit pas entièrement ses espérances; il s'imagina que la seule crainte de subir des conditions trop dures avait empêché ce souverain d'entrer en négociations. Il se décida donc à le prévenir, en se montrant disposé à être moins rigoureux que, selon lui, il ne devait le craindre.

L'incendie de Moskou et la fuite de ses habitans ayant eu une grande influence sur la suite des opérations, je crois nécessaire d'examiner quels avantages les Russes en ont retirés. L'opinion assez généralement reçue qu'ils doivent leur salut à la destruction de cette capitale, augmente l'intérêt de cet examen, que le sujet commande d'ailleurs impérieusement.

J'examinerai d'abord les ressources que Moskou aurait procurées à Napoléon, sans la fuite des habitans; ensuite celles qu'il y aurait trouvées, malgré cette fuite, sans l'incendie. Il sera facile alors de faire voir quels avantages les Russes ont retirés de l'incendie de Moskou, et de la fuite de ses habitans.

Dans la première supposition, Napoléon(*a*) aurait levé de fortes contributions sur les habitans, et en aurait obtenu par voie de réquisition, tout ce qui était nécessaire à son armée en vivres, fourrages, habillement, harnachement et matériel d'hôpitaux; il aurait remonté sa cavalerie et son artillerie avec les chevaux qu'il aurait trouvés en grand nombre, tant dans la ville que dans les environs (*b*). Il se serait procuré facilement des espions, ce qui lui avait été impossible jusqu'alors; Moskou serait devenu entre ses mains un gage de la paix, et les habitans de cette capitale l'auraient

(*a*) Je n'ai pas besoin de dire que Napoléon aurait maintenu parmi les troupes une discipline sévère, et défendu, sous les peines les plus graves, de se permettre ni violence ni déprédations contre l'habitant.

(*b*) L'on se souvient qu'une partie des habitans des environs de la capitale étaient restés dans leurs foyers; ainsi il est indubitable qu'ils y seraient restés presque tous, si ceux de Moskou leur en avaient donné l'exemple.

désirée ardemment. Leurs vœux auraient pu avoir quelque influence sur les résolutions d'Alexandre. La possibilité de donner de la publicité à ses bulletins et à ses proclamations aurait procuré de grands avantages à Napoléon, et lui aurait donné la facilité de prêcher la liberté aux paysans (21), pour exciter une insurrection. Les domestiques, très-nombreux à Moskou, et qui appartenaient à cette classe, lui auraient servi d'intermédiaires. Mais en supposant qu'il se décidât à employer ce moyen odieux, il ne le pouvait que peu de jours avant de quitter Moskou, parce qu'une pareille insurrection (22) l'aurait privé des ressources du pays. Enfin s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il avait fait fabriquer une grande quantité de faux assignats (*a*), la fuite des habitans l'empêcha de les mettre en circulation.

Moskou, telle qu'elle était lorsque Napoléon s'en empara, avait conservé environ vingt mille habitans, qui, en leur accordant protection et sûreté, pouvaient lui rendre de grands services. Cette ville contenait des vivres, des fourrages et toutes les choses nécessaires à son armée en

(*a*) L'on sait que la Russie a du papier monnaie. Pendant le séjour de Napoléon à Moskou, il circula quelques faux assignats.

très-grande quantité. Tant que les maisons subsistaient, elle était comme dans la première supposition, un gage de la paix; et les habitans qui avaient fui, aussi bien que ceux qui étaient restés dans leurs foyers, devaient la désirer vivement, dans la crainte que la ville ne fût incendiée au moment où Napoléon l'abandonnerait.

Les avantages que la fuite des habitans de Moskou et l'incendie de cette capitale ont procurés aux Russes, ont été de rompre toute communication physique et morale entre l'habitant et Napoléon; de priver celui-ci de grandes ressources pécuniaires, de chevaux, qui lui auraient été si utiles pour remonter sa cavalerie et son artillerie, et d'une grande quantité de vivres, de fourrages, et d'objets d'habillement, d'harnachement et autres. La perte des vivres fut de peu d'importance, puisqu'il en resta beaucoup plus qu'on ne put en consommer; celle des fourrages fit beaucoup de mal (*a*). L'immense butin que procura le sac d'une ville aussi considérable, fut aussi très-nuisible à l'armée,

(*a*) Les chevaux, privés d'avoine, ne purent se rétablir, et l'on était obligé d'aller chercher au loin le foin et la paille dont on les nourrissait. Pendant les derniers tems du sé-

ainsi que nous le verrons. L'ignorance, vraiment incroyable, dans laquelle se trouva Napoléon pendant douze jours, relativement à ce qu'était devenue l'armée russe, ne fut pas due uniquement aux dispositions de Kutusof, mais au désordre causé par l'incendie, et aussi à ce que toutes les routes offraient des traces égales de passages de voitures, à cause de la fuite des habitans (*a*). Enfin l'incendie de Moskou, attribué à Napoléon, remplit les Russes d'effroi et d'indignation, et les porta à faire les plus grands efforts pour le chasser de leur territoire.

On voit que les Russes recueillirent de grands avantages de la destruction de leur capitale; mais on ne saurait cependant affirmer qu'ils durent leur salut à ce sacrifice (*b*).

jour à Moskou, l'on s'en éloignait de plusieurs lieues pour aller aux fourrages, et l'on était exposé aux attaques fréquentes des Kosaques.

(*a*) Il est digne de remarque que cette ignorance de Napoléon, qui fut si nuisible à ses intérêts, n'avait pu être comptée par les Russes au nombre des avantages qu'ils retireraient de l'incendie de Moskou, puisque c'était une circonstance qu'ils ne pouvaient prévoir.

(*b*) La prolongation du séjour de Napoléon à Moskou augmenta beaucoup les avantages que les Russes recueillirent de la destruction de cette capitale; mais c'est une circonstance qu'ils avaient si peu prévue, qu'un des buts qu'ils se propo-

Pour se former une idée exacte des dangers que courait Napoléon en prolongeant son séjour à Moskou, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation des corps d'armées détachés.

Après le combat du 22 août, Macdonald resta dans l'inaction, et conserva les mêmes positions jusqu'au 18 septembre (*a*). A cette époque, les Russes, protégés par quelques chaloupes canonnières, renouvelèrent l'attaque, déjà tentée plusieurs fois, sur la gauche des Prussiens. Après s'être emparés de Schlock, et s'être avancés jusqu'à Volgunt, ils furent repoussés, et reprirent leurs anciennes positions (*b*). Peu de jours après ce

saient en incendiant Moskou, était d'empêcher Napoléon de s'y arrêter.

Puisque ce conquérant devait commettre une faute si grossière qu'elle étonnerait, même de la part du général le plus borné, il aurait été heureux pour lui que Moskou eût brûlé en entier, parce qu'il aurait été contraint d'effectuer sa retraite beaucoup plus tôt.

(*a*) L'on se souvient qu'il était de sa personne à Dünaburg avec deux brigades de la division Grandjean ; que la brigade Hunerbein était à Fridrichstadt, et que Grawert, placé sur la rive gauche de la Dwina, observait Riga, et avait réduit la garnison de cette place à ne s'étendre qu'à quelques lieues autour de la tête du pont.

(*b*) Une estacade de pilotis, construite devant Volgunt par le général de division baron Campredon qui devait comman-

combat, le corps d'armée de Finlande, commandé par le lieutenant-général comte Steinheil, débarqua à Riga. Ce général devait, conjointement avec la garnison de cette place, attaquer le corps prussien, et tâcher de détruire les moyens réunis pour le siége de Riga.

Les magasins de vivres étaient à Mitau, ville distante seulement de neuf lieues; les parcs de l'artillerie et du génie à Runthal et Bornsmünde, villages situés au-delà de l'Aa, à une demi-lieue l'un de l'autre, et à trois petites journées de Riga. Le parc du génie ne contenait que des objets de peu de valeur, et que l'on aurait remplacés facilement si l'ennemi s'en fût emparé; il fallait d'ailleurs les avoir sous la main en cas qu'on voulût construire des retranchemens. Le parc de siége se composait de cent trente bouches à feu, avec les approvisionnemens nécessaires. La saison était trop avancée pour qu'on pût songer à faire le siége de Riga; l'armée qui observait cette place était d'ailleurs trop faible pour l'entreprendre : aussi Napoléon avait-il fait connaître à Macdonald qu'il y renonçait pour cette année; aucun motif

der le génie du siége, arrêta les chaloupes et contribua ainsi à ce succès.

ne justifiait donc la réunion d'une aussi grande quantité d'artillerie à Runthal (*a*).

Les forces d'Yorck (*b*) s'élevaient à seize mille hommes, dont la majeure partie occupait une position entre Mitau et Olai; le reste était disséminé sur toute la ligne. La brigade Hunerbein, forte de près de trois mille hommes, et qui n'était éloignée que de deux journées de marche, pouvait, au besoin, se réunir à lui. Les forces d'Essen étaient un peu plus nombreuses; le corps de Steinheil, composé de

(*a*) L'équipage d'artillerie de siége, organisé à Dantzig, était composé, pour le personnel, d'un général de brigade et de huit compagnies d'artillerie; pour le matériel, de cent trente bouches à feu d'artillerie prussienne. Il était parti le 28 mai de Dantzig pour se rendre par eau à Kœnigsberg, où il était arrivé dans les derniers jours de juin. Il était alors sous les ordres de Davout; le 9 juillet, il passa sous les ordres de Macdonald. Le 12 juillet, on l'embarqua à Kœnigsberg, et on le conduisit par eau à Tilsit, où il arriva le 30 juillet. Le 15 août, tout l'équipage étant débarqué, on le mit en mouvement en en formant plusieurs convois que l'on dirigeait successivement sur Runthal, où le premier convoi arriva le 30 août. Le 10 septembre, tout le parc de siége était réuni près de ce village.

C'avait été une première faute de réunir le parc de siége à Runthal avant même que l'on eût passé la Dwina, pour achever l'investissement de Riga, et c'en était une seconde de l'y laisser.

(*b*) Ce général avait remplacé depuis quelques jours Grawert, qui s'était retiré pour des raisons de santé.

troupes aguerries, comptait environ dix mille hommes ; la garnison de Riga s'élevait à près de onze mille hommes de troupes, presque toutes de nouvelles levées (*a*). Essen destina dix-huit mille hommes à l'attaque qu'il projetait; ainsi aux avantages qui naissent de l'offensive, il réunissait l'avantage du nombre ; mais il était inférieur à son adversaire en cavalerie et en artillerie.

Le 26 septembre, les Russes attaquèrent sur toute la ligne, et repoussèrent les avant-postes; Steinheil se porta, avec douze mille hommes, sur Eckau, tandis qu'Essen se dirigeait sur Mitau avec six mille hommes. Les forces opposées à Steinheil étant trop faibles pour lui résister, il s'empara, le 27, d'Eckau; le 28, de Bausk, et s'étendit deux lieues au dessous de cette ville, le long de la rive droite de l'Aa. Dans cette position, il n'était plus éloigné que d'une demi-lieue du parc de siége, et l'Aa, guéable en beaucoup d'endroits, ne pouvait lui opposer que de faibles obstacles. Yorck, ne pouvant conserver tout à la fois le parc et Mitau, se décida à évacuer cette ville pour se porter, par la rive gauche de l'Aa, à la rencon-

(*a*) Essen avait envoyé à Wittgenstein ses meilleures troupes, et avait reçu en échange des recrues.

tre de Steinheil. Il attira à lui toutes les troupes qui s'étaient retirées devant ce général, et pressa Hunerbein, auquel il avait déjà donné ordre de venir le joindre, de hâter sa marche. Ces dispositions prises, il concentra ses forces à la hauteur de Meschten, village situé sur la rive droite de l'Aa, et fit construire un pont vis-à-vis de ce village. Dans le même tems, Steinheil en faisait construire un à la hauteur de Runthal pour se diriger sur le parc.

Le 29, à une heure de l'après-midi, Yorck, ayant laissé Kleist avec trois mille hommes sur la rive gauche pour couvrir Runthal, passa l'Aa, son infanterie sur le pont, sa cavalerie et son artillerie à gué. Les Russes appuyaient leur gauche à la rivière, leur droite était à cheval sur la route de Bausk à Mitau; Yorck les attaqua à trois heures de l'après-midi; l'on combattit jusqu'à la nuit, mais mollement. Steinheil rétrograda d'une demi-lieue; on lui prit deux bataillons, par suite de la seule charge de cavalerie qui fut exécutée. Le lendemain (30 septembre), ce général, ne perdant point de vue le but qu'il s'était proposé, fit, au point du jour, passer une partie de ses troupes sur la rive gauche de l'Aa pour tenter un coup de main sur Runthal. Yorck, en ayant été instruit,

repassa sur cette rive, et l'attaqua aussitôt; le combat fut court, et le champ de bataille peu disputé. Steinheil, après avoir repassé l'Aa, se retira sur Eckau, sans qu'Yorck le fît poursuivre, et de là, le jour suivant (1er octobre), il effectua sa retraite sur Riga. Hunerbein était arrivé le 30, immédiatement après le second combat. Il avait été retardé par la nécessité de faire un détour pour éviter Bausk.

Tandis que l'on combattait ainsi sur les bords de l'Aa pour le salut ou la destruction du parc de siége, Essen s'emparait de Mitau (29 septembre), sans éprouver de résistance. Il ne conserva cette ville qu'un seul jour, la retraite de Steinheil l'ayant forcé d'effectuer aussi la sienne (*a*). Macdonald, après avoir laissé une faible garnison à Dünaburg (*b*), avait quitté cette place (30 septembre) pour se porter à marches forcées sur Eckau, par Oeniszty; mais lorsqu'il effectua sa jonction avec Yorck, les

(*a*) Essen détruisit quelques magasins, et eut le tems de faire conduire à Riga quatre bouches à feu de vingt-quatre qui armaient deux redoutes que l'on avait construites à une demi-lieue au dessous de Mitau, sur les bords de l'Aa.

(*b*) La garnison de Dünaburg se composait d'un régiment polonais, d'une compagnie de sapeurs et de deux pièces de canon. Elle était commandée par le général de brigade prince Radziwil.

troupes prussiennes et russes étaient déjà rentrées dans l'inaction.

La tentative pour s'emparer du parc ayant échoué, Steinheil se dirigea sur le corps de Wittgenstein, dont il devait seconder les opérations. Macdonald établit son quartier général à Stalgen, village situé sur la rive gauche de l'Aa, entre Mitau et Bausk. Immédiatement après son arrivée, il fit rétrograder Grandjean avec une brigade jusqu'à Illuks, village situé près de la Dwina, une journée en deçà de Dünaburg. Il conserva la brigade Hunerbein, qui fut portée à huit bataillons (*a*). Yorck s'étendait depuis la Baltique jusque près d'Eckau. Hunerbein, avec la brigade polonaise, une brigade prussienne et six escadrons prussiens, occupait Eckau, et s'étendait, sur la droite, jusqu'à Fridrichstadt. Des réserves furent placées à Mitau, à Stalgen et à Anenburg; Jacobstadt reçut garnison. Les Russes occupaient Olai, Baldon et Neigut (*b*). Macdonald fit

(*a*) L'on voit que Hunerbein commandait alors la moitié de la division Grandjean, puisque cette division comptait seize bataillons.

(*b*) Ce fut sans doute les difficultés que l'on aurait éprouvées pour nourrir les troupes dans le pays dévasté qui avoisinait la tête de pont de Riga, qui engagea Macdonald à ne pas resserrer davantage la garnison de cette place.

commencer l'évacuation du parc de siége dans le courant du mois d'octobre ; pendant tout ce mois (*a*), et pendant la première quinzaine de novembre, il conserva les mêmes positions, et resta devant Riga dans une inaction qui ne fut troublée que par quelques affaires d'avant-postes qui eurent lieu en novembre, depuis le remplacement d'Essen par Palucci (*b*). Par suite de l'une de ces affaires, Fridrichstadt tomba au pouvoir des Russes dans les premiers jours d'octobre, mais fut repris peu de jours après. Le 13 octobre les Russes s'en étaient emparés de nouveau. A Dünaburg on avait été attaqué une seule fois ; de la cavalerie avait assailli subitement cette ville sur les deux rives, le 6 octobre ; elle avait été repoussée.

Il est probable que l'entreprise d'Essen aurait réussi si Steinheil avait mis plus de rapidité

(*a*) A la fin d'octobre, Macdonald reçut une lettre d'un aide de camp de Moreau qui arrivait depuis peu de New-Yorck. Cet aide de camp lui mandait qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance, et qu'il désirait qu'elles ne fussent connues que de lui et de l'empereur de Russie. Macdonald lui répondit d'écrire par les avant-postes, et envoya à Napoléon copie de la lettre qu'il avait reçue et de sa réponse.

(*b*) Le lieutenant général marquis Palucci avait remplacé Essen à la fin d'octobre.

dans sa marche. Ce général, étant parti le 26 de Dalenkirchen, et n'ayant eu vis-à-vis de lui qu'un faible détachement, aurait dû atteindre l'Aa le 27, et s'emparer le 28 au matin de Kunthal. Il aurait sans doute pu conserver ce village assez long-tems pour enclouer le canon, faire sauter les poudres et brûler les voitures. Les premières dispositions d'Yorck furent bonnes et sauvèrent le parc; en abandonnant Mitau pour marcher avec tout son monde à la rencontre de Steinheil, il lui devint supérieur en nombre; il commandait l'élite de l'armée prussienne; il devait donc, le 29, accabler le général russe, et, ne l'ayant pas fait, il le devait encore le 30, au lieu de repasser sur la rive gauche de l'Aa; mais il ne tira aucun parti des avantages de sa position. Le retard qu'apporta Macdonald à quitter Dünaburg fut la première cause des dangers que courut le parc de siége; il aurait dû se réunir à Yorck aussitôt après avoir été instruit de l'arrivée de Steinheil, et faire ensuite marcher dix mille Prussiens, par la rive gauche de la Dwina, au secours de Saint-Cyr, lorsque Steinheil quitta Riga pour se diriger sur Wittgenstein (*a*). Il lui serait

(*a*) Cette mesure, si utile sous le rapport militaire, l'aurait été aussi sous le rapport politique.

resté quinze mille hommes d'excellentes troupes, avec lesquelles il en aurait facilement tenu en échec dix mille de nouvelles levées, qui composaient la garnison de Riga.

Sur la partie du théâtre de la guerre où combattaient Saint-Cyr et Wittgenstein, les Russes avaient été plus heureux. Le repos qui avait suivi les combats de Polotzk s'était prolongé jusqu'au milieu d'octobre : pendant ce tems, l'armée de Wittgenstein, complétée par des recrues, augmentée du corps des milices de Pétersbourg (*a*), avait été portée à quarante mille hommes, et le corps de Steinheil, qui atteignait la Dwina, allait l'augmenter encore. Saint-Cyr ne pouvait opposer à cette réunion de forces que vingt-sept mille hommes, mais d'excellentes troupes ; vingt-deux mille appartenaient au deuxième corps (*b*), qui s'était augmenté de six mille hommes depuis le dernier combat, par l'arrivée de quelques détache-

(*a*) La milice de Pétersbourg s'élevait à environ sept mille hommes. Une partie de cette troupe était armée de piques ; elle portait la barbe et avait une croix sur son bonnet. Plusieurs des officiers de ce corps appartenaient aux premières familles de la cour.

(*b*) Les vingt-deux mille hommes du deuxième corps comprenaient dix-huit mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie.

mens et la guérison de quelques blessés et malades; cinq mille seulement au sixième corps. Les Bavarois, irréprochables devant l'ennemi, ne pouvaient supporter les fatigues et les privations de cette guerre.

On avait profité du repos qui venait de s'écouler pour retrancher Polotzk; un palissadement entourait la ville, trois redoutes étaient placées au delà de la Polota, et deux batteries entre cette rivière et la Dwina, en avant du palissadement. Ces travaux n'étaient point entièrement terminés lorsque Wittgenstein, ayant reçu les renforts dont nous venons de parler, reprit l'offensive : il se proposait d'attaquer Polotzk de front et à revers. Le 16 octobre, il commença à se diriger sur cette ville; ce même jour, Steinheil, avec son corps et un régiment de hussards que Wittgenstein avait mis à sa disposition, passait la Dwina à Disna, dont il s'empara; il devait le lendemain se diriger sur Polotzk par la rive gauche du fleuve.

Saint-Cyr sentait la nécessité de se réunir à Victor pour résister à Wittgenstein, et l'impossibilité de conserver Polotzk jusqu'à cette jonction; mais ne voulant abandonner cette place qu'à la dernière extrémité, il se prépara à la défendre, si son adversaire tentait de l'en-

lever de vive force. Il fit donc repasser sur la rive gauche du fleuve ses bagages, ses équipages militaires, et même sa cavalerie, qu'il n'aurait pu utiliser et dont il ne conserva que quatre escadrons. Corbineau, avec sa brigade de cavalerie légère et sept cents hommes d'infanterie, fut envoyé en observation sur le bord de l'Uszacz, ruisseau qui se jette dans la Dwina, trois lieues au dessous de Polotzk; un régiment de cuirassiers remonta la Dwina par la rive gauche, et l'on poussa des reconnaissances de cavalerie dans différentes directions. Les troupes destinées à la défense de Polotzk furent disposées ainsi qu'il suit : au delà de la Polota, le corps de Wrede (*a*), qui, placé à l'extrême gauche, s'appuyait à la Dwina, et à sa droite la division Merle; dans l'angle formé par la Polota et la Dwina, la division Legrand, qui appuyait sa gauche à la Polota; la division Maison (*b*) à droite de la précédente, et les quatre escadrons à l'extrême droite, sur le bord de la Dwina.

(*a*) Le général de division comte de Wrede commandait le sixième corps (bavarois) depuis la mort de Deroy, tué dans la dernière bataille.

(*b*) Le général de brigade Maison avait été nommé général de division, et avait remplacé Verdier, blessé au combat de Polotzk.

Wittgenstein avait divisé son armée en trois parties, pour la commodité de la marche et du commandement; la droite, sous les ordres d'Yachwill, s'avançait par la route de Pétersbourg; le centre, sous les ordres de Sasonof, par celle de Newel, et la gauche, dont il s'était réservé le commandement immédiat, marchait entre la Polota et la Dwina, et achevait l'investissement. Wittgenstein se proposait d'attaquer de ce dernier côté, sachant qu'il n'y rencontrerait d'autres obstacles que ceux créés par l'art, et que les travaux y étaient moins perfectionnés que dans la partie bordée par la Polota.

Le 18, au point du jour, il commença l'attaque par une canonnade, qui se prolongea sans interruption pendant tout le tems du combat; plusieurs charges d'infanterie, dirigées successivement et avec beaucoup de résolution contre Maison et Legrand, furent repoussées. Enfin vers quatre heures de l'après-midi, désespérant de réussir, le général russe ordonne à Yachwill et à Sasonof d'attaquer sur le reste de la ligne. Cette attaque, exécutée avec la plus grande vigueur, fut soutenue avec un ordre et une fermeté remarquable; la brigade suisse seule, entraînée par une ardeur bien excusable, au lieu de conserver sa position, s'élança d'abord à la ren-

contre de l'ennemi et le renversa ; mais bientôt, accablée par le nombre, elle fut obligée de se reployer jusque sur le bord de la Polota ; ce mouvement rétrograde fut exécuté lentement, avec ordre et sans cesser le feu. Les Russes essayèrent à plusieurs reprises de s'emparer des redoutes, et ne purent y réussir (*a*). Sur ce point, combattaient pour la première fois les milices de Pétersbourg, troupe mal armée, peu exercée, mais animée d'une valeur insensée. La nuit sépara les combattans. Les Russes bivouaquèrent autour de la place. Steinheil, loin d'attaquer Polotzk à revers, n'atteignit même pas l'Uszacz, quoique ce ruisseau ne fût éloigné de Drissa que d'une petite journée. Le lendemain, le jour parut sans que Wittgenstein attaquât ; il attendait pour le faire l'apparition de Steinheil ; ce général arriva enfin sur les bords de l'Uszacz à dix heures du matin ; il traversa aussitôt ce ruisseau, et poussant devant lui le détachement de Corbineau, s'avança sur Polotzk. Saint-Cyr, afin d'arrêter à l'instant les progrès de Steinheil, envoie à sa rencontre trois régimens d'infanterie (*b*) et le régiment

(*a*) Elles avaient été mises dans un bon état de défense, et ne pouvaient que très-difficilement être enlevées de vive force.

(*b*) Saint-Cyr prit un régiment dans chacune des divisions

de cuirassiers qui, la veille, avait remonté la Dwina; ces troupes rencontrèrent Steinheil dans un bois que la route traverse, et l'y arrêtèrent toute la journée. Dans cet état de choses, Saint-Cyr, ne pouvant sans témérité conserver Polotzk plus long-tems, donna l'ordre de commencer la retraite aussitôt qu'il ferait nuit.

Wittgenstein était resté dans une inaction qui se serait indubitablement prolongée jusqu'au lendemain, si le feu n'eût pris aux baraques de la division Legrand au moment où les troupes les abandonnaient. Cet accident ayant fait connaître au général russe le mouvement de retraite de Saint-Cyr, qu'il ne soupçonnait même pas auparavant, il dirigea aussitôt le feu de ses batteries sur les troupes françaises, et parvint à embraser Polotzk avec des obus; profitant alors de la clarté de l'incendie, il attaqua sur toute la ligne, et fit, à plusieurs reprises, de grands efforts pour pénétrer dans Polotzk; mais le soldat français, placé derrière les palissades, d'où il faisait un feu terrible, fut inébranlable. Merle, chargé de l'arrière-garde avec sa division, défendit les rues pied à pied; à deux

du deuxième corps, afin de cacher autant que possible la nécessité où il se trouvait de faire repasser la Dwina à une partie de ses troupes.

heures et demie du matin la retraite était terminée, et deux ponts de bateaux, qui servaient de communication, furent aussitôt après livrés aux flammes.

Pendant les deux sanglantes journées qui venaient de s'écouler, on ne fit pour ainsi dire point de prisonniers. Les pertes des Russes furent au moins doubles de celles des Français(*a*), résultat naturel du mauvais succès de leurs entreprises contre les retranchemens. Saint-Cyr avait envoyé les premières troupes qui repassèrent le pont au secours de celles qui combattaient contre Steinheil ; de Wrede reçut, avec le commandement de ces troupes réunies, l'ordre d'attaquer le général russe, qui n'était plus qu'à une très-petite distance de Polotzk. L'attaque commença le 20, à quatre heures et demie du matin; de Wrede chassa Steinheil du bois, où il était engagé, et de la position qu'il prit ensuite derrière l'Uszacz. Le général russe se retira sur Disna, et de Wrede, ayant rempli ses instructions, se replia sur Polotzk; les troupes qui composaient son détachement rentrèrent à leurs divisions respectives.

L'on pourrait peut-être reprocher à Saint-

(*a*) Les pertes des Français s'élevèrent à environ six mille hommes tués ou blessés, et celles des Russes à douze mille.

Cyr un peu de témérité, car il se serait trouvé dans une position critique si Wittgenstein avait attaqué en même tems sur les deux rives de la Dwina avec la totalité de ses forces. Quant à Wittgenstein, il ne sut pas tirer parti de sa grande supériorité. Il devait passer la Dwina entre Polotzk et Disna, se porter rapidement sur les communications de Saint-Cyr, et l'attaquer pendant la retraite qu'il aurait été obligé de faire. S'étant décidé à tenter d'enlever Polotzk de vive force, il aurait dû attaquer en même tems, et avec la totalité de ses forces, sur les deux rives de la Dwina.

Saint-Cyr avait été obligé de quitter le commandement, par suite d'une blessure qu'il avait reçue le 19. Legrand, que l'ancienneté désignait pour le remplacer, le refusa; il échut à Merle. Ce général, après être resté en position vis-à-vis de Polotzk toute la journée du 20, commença sa retraite le 21. Il l'effectua dans trois directions : la division Legrand, sur Beszenkowiczi, de Wrede, avec les Bavarois et la brigade de Corbineau, sur Glubokoe, pour couvrir Wilna; les divisions Merle, Maison et Doumerc (de cuirassiers), sur Czasniki, en passant par Uszacz et Lepel. Ces mouvemens étaient concertés avec ceux de Victor, qui al-

lait réunir entre ses mains le commandement des neuvième, deuxième et sixième corps.

Nous avons vu que ce général avait reçu l'ordre de quitter la rive gauche du Niémen, pour se rendre à Smolensk. Il traversa ce fleuve à Kowno, le 4 septembre, passa à Wilna, à Minsk, à Orsza, et arriva à Smolensk le 27. Après y être resté quelques jours, il se décida à s'étendre, à cause de la difficulté des subsistances. La seule division Girard resta à Smolensk; la division Partouneau fut envoyée à Mstislaw; la division Daendels à Babinowiczi; la cavalerie fut cantonnée sur la route de Smolensk à Jelnia. Ces mouvemens venaient de se terminer, lorsque Victor reçut l'ordre (*a*) de prendre une position qui le rapprochât de Polotzk et Minsk, points sur lesquels les circonstances pouvaient le forcer de se diriger. Il laissa à Smolensk la division Baraguay-d'Hilliers, qu'il venait d'organiser (*b*), et transporta son

(*a*) Ce fut par suite d'ordres de Napoléon, du 6 octobre, que Victor prit ces nouvelles dispositions : « Ainsi donc, lui dit » Napoléon, vous formez la réserve générale pour vous porter, soit au secours du prince de Schwartzenberg et couvrir » Minsk, soit au secours de Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit » enfin à Moskou pour renforcer la grande armée. »

(*b*) La division Baraguay-d'Hilliers était composée de trois

quartier général à Orsza. Ses troupes furent réparties dans les cantonnemens suivans : Daendels, avec sa division et un régiment de cavalerie, occupait Babinowiczi et les environs; Girard, Partouneau et la cavalerie, Orsza, Senno et le pays compris entre ces deux villes. Ces troupes avaient à peine atteint leur nouvelle destination, lorsque Victor apprit l'accroissement des forces de Wittgenstein et l'arrivée prochaine de Steinheil. Il envoya alors Daendels à Witepsk, autant pour défendre cette ville, sur laquelle Wittgenstein pouvait se diriger, que pour inquiéter ce général; quatre bataillons furent détachés à Beszenkowiczi, pour observer le cours de la Dwina.

Lors même que Napoléon n'aurait pas prévu le cas de la retraite des deuxième et sixième corps, dans les instructions qu'il avait envoyées à Victor, la nécessité seule aurait obligé ce général à marcher au secours de Saint-Cyr. Aussi, dès qu'il eut appris que Polotzk avait été évacué

brigades de marche. On y avait attaché un régiment de cavalerie légère polonaise et six bouches à feu. Ces troupes s'élevaient à quinze mille hommes, dont douze cents hommes de cavalerie. Le général Baraguay-d'Hilliers, avant d'avoir le commandement de cette division, était gouverneur de la province de Smolensk, et résidait à Wiazma.

il dirigea Daendels sur Beszencowiczi, à la rencontre de Legrand, tandis qu'avec le reste de son corps il marcha sur Czasniki.

Wittgenstein avait passé la Dwina le 21, et, ayant réuni à ses forces le corps de Steinheil, s'était mis à la poursuite de Merle; un détachement suivait Legrand; un autre détachement, sous les ordres de Wlastrof, eut ordre, d'abord, de remonter la Dwina pour s'assurer que Macdonald ne faisait aucun mouvement, et ensuite, d'observer la garnison de Wilna. Wlastrof, après avoir poussé des reconnaissances jusque près de Dünaburg, revint sur ses pas et s'arrêta vis-à-vis de Glubokoé, pour observer de Wrede, qui y avait pris position avec son corps (*a*) et une brigade venue de Wilna. De Wrede n'avait été suivi pendant sa retraite que par quelques escadrons.

Après neuf jours d'une retraite très-lente, et que Wittgenstein ne contraria presque point, Merle effectua sa jonction avec Victor, sur les bords de la Lukomlia (29 octobre). Legrand avait déjà opéré la sienne avec Daendels à Beszencowiczi. Les forces réunies des deuxième et neuvième corps s'élevaient à environ trente-

(*a*) Le corps bavarois était alors réduit à moins de deux mille hommes.

six mille hommes, dont quatre mille de cavalerie (*a*).

La Lukomlia est un ruisseau qui se jette dans l'Ula, à l'endroit où cette rivière tourne brusquement à gauche pour aller se rendre dans la Dwina; la route de Senno à Lepel traverse ce ruisseau, et passe, un quart de lieue plus loin, par Czasniki, village situé sur la rive droite de l'Ula, près du confluent de cette rivière et de la Lukomlia. Le 30, Victor et Wittgenstein furent en présence.

La nécessité de repousser Wittgenstein, l'importance d'un premier succès, ce que Napoléon devait attendre d'une réunion de forces supérieures à celles du général russe par le nombre et par la qualité des troupes, tout engageait le général français à reprendre vivement l'offensive. Il le sentit, et se décida à attaquer Wittgenstein le lendemain au point du jour, avec la totalité de ses forces. Par suite de cette résolution, il envoya à Daendels l'ordre de le venir joindre en toute hâte avec ses deux divisions (*b*); sa cavalerie, qui était encore à cinq

(*a*) Le deuxième corps comptait encore quatorze mille hommes, le neuvième en comptait vingt-deux mille.

(*b*) Daendels, étant le plus ancien, commandait les deux divisions.

lieues en arrière, reçut le même ordre. Daendels arriva dans la nuit du 30 au 31, mais avec sa seule division : il avait envoyé Legrand à Boiszikowa par suite d'un mal entendu. La cavalerie, au lieu de marcher la nuit, ne partit que le 31 au matin. Ces contre-tems, en privant Victor de quatre mille hommes d'excellente infanterie, et de deux mille hommes de cavalerie, le firent changer de résolution, au moins pour le moment. Wittgenstein s'en aperçut, attaqua brusquement le peu de troupes qui étaient sur la rive gauche de la Lukomlia, et les rejeta au delà du ruisseau, qu'il fit aussitôt border de tirailleurs. Dans le même tems, il déployait à son centre une masse d'artillerie, qui contraignit celle que Victor avait sur ce point à un mouvement rétrograde. La canonnade se prolongea jusqu'à la nuit, sans qu'aucun des deux généraux entreprît rien de vigoureux. Le jour suivant (1er octobre), à trois heures du matin, Victor se retira sur Senno, où il concentra ses deux corps. Wittgenstein ne le suivit point; il resta derrière la Lukomlia.

La retraite de Victor procura au général russe tous les avantages qu'il aurait pu se promettre du gain d'une bataille. En effet, dès que Victor se tenait sur la défensive, dans une po-

sition qui ne couvrait les communications de Napoléon que depuis Orsza jusqu'à Moskou, Wittgenstein pouvait diriger rapidement un détachement sur Minsk, Wilna, Dünaburg, ou Witepsk. Sa seule présence au sein de la Lithuanie, y répandait des alarmes d'autant plus vives, que dans le même tems le midi de cette province était envahi par Tchitchagof (*a*). Si Victor avait pris vivement l'offensive, il est probable qu'il aurait rejeté Wittgenstein au delà de la Dwina, sans que ce général eût osé en venir à une bataille ; que si, contre l'apparence, il s'y était décidé, tout porte à croire qu'il aurait été battu (*b*). Toutefois, il est juste d'ajouter que dans la situation fâcheuse où se trouvaient les armes françaises, une bataille perdue par Victor aurait entraîné la perte de Napoléon et de son armée de Moskou. Le but du général français, en temporisant, paraissait être d'attendre le retour de Napoléon, dont la

(*a*) Ce général, comme nous allons le voir, avait remplacé Tormassof, et après avoir reconquis la Wolhinie, pénétrait dans le grand duché et dans le midi de la Lithuanie.

(*b*) Victor aurait aussi tiré de l'offensive cet avantage qu'il aurait pu réunir à ses troupes le corps de Wrede, la brigade qui couvrait Wilna, et même une partie de la garnison de cette ville.

présence semblait devoir amener des changemens heureux à l'état des choses en Lithuanie (*a*).

Les événemens militaires avaient pris en Wolhinie une tournure plus défavorable encore aux intérêts de Napoléon. Nous avions laissé Schwartzenberg et Tormassof en présence, et séparés seulement par le Styr (*b*). Le 18 septembre, l'armée de Moldavie, commandée par Tchitchagof, effectua sa jonction avec celle de Tormassof (*c*). Elle était partagée en quatre divisions, commandées par les lieutenans gé-

(*a*) Napoléon n'avait instruit Victor ni de la diminution de ses forces, ni du mauvais état des attelages de son artillerie, ni de la destruction presque totale de sa cavalerie.

(*b*) L'on se souvient que Schwartzenberg avait la division Siégenthal à Ratno et à Liubaszewo, les deux autres à Kiselin, et que le corps de Reynier était en position quelques lieues en avant de Kiselin, sur la route de Lutzk.

(*c*) Tchitchagof avait reçu, le 6 août, l'ordre de départ, et n'avait cependant traversé le Dniéper à Choczim que le 6 septembre. Cette lenteur extraordinaire résulta de ce qu'il perdit du tems pour réunir ses troupes qui étaient en cantonnement; de ce qu'il arrêta sa marche, parce que le bruit courut que les Autrichiens faisaient un mouvement sur la Moldavie; enfin du retard qu'il éprouva au passage du Dniéper, parce qu'on avait eu la négligence de ne point faire construire de pont sur ce fleuve. Depuis le passage du fleuve, Tchitchagof marcha avec rapidité, en ayant été sollicité par Tormassof. Son avant-garde avait atteint Lutzk le 15 septembre.

néraux Essen, comte Langeron, Woinon et par le général major Bulatof; elle s'élevait à trente-quatre mille hommes, dont huit mille hommes de cavalerie, sans y comprendre les Kosaques. L'armée de Tormassof comptait encore trente mille hommes; ainsi ce général pouvait disposer de soixante-quatre mille hommes de troupes régulières. L'armée de Schwartzenberg était alors réduite à quarante et un mille hommes, dont vingt-six mille appartenant au corps autrichien et quinze mille au septième corps (*a*). Tormasof, avec une telle supériorité de forces, n'hésita pas à reprendre l'offensive. Par des raisons contraires, Schwartzenberg commença sa retraite (21 septembre) aussitôt qu'il eut été instruit de l'arrivée de Tchitchagof; il l'exécuta d'abord dans la direction de Lublin, ayant Reynier à son arrière-garde. Tormassof passa le Styr sur quatre points; une de ses divisions se dirigea sur Kowel; le reste de son armée se mit à la poursuite de Schwartzenberg. Son avant-garde eut, à Wladimir, un engagement de peu d'importance avec l'arrière-garde du général autri-

(*a*) Dans ce nombre se trouve compris une brigade polonaise forte de cinq mille cinq cents hommes, dont le septième corps avait été augmenté depuis peu.

chien. Schwartzenberg, au lieu de continuer sa retraite dans la direction de Lublin, descendit le Bug par sa rive droite. Le 29, il prit position à Liuboml; mais ayant été tourné par Tormassof, il évacua cette position le jour suivant, et, ayant repassé le Bug à Opalin, il se retira sur Brezesc-Litowski : Siégenthal effectua sa retraite, par Kobrin, sur Prujany.

Le jour où Schwartzenberg évacua Liuboml, Tormassof, rappelé de sa personne par Kutusof, qui le destinait à remplacer Bagration, partit et laissa le commandement à Tchitchagof. L'ordre du départ de Tormassof avait été apporté par le colonel Tchernichef (*a*), un aide de camp d'Alexandre, que ce monarque avait envoyé pour transmettre à Tchitchagof ses instructions (*a*); elles parvenaient dans le même tems aux généraux Wittgenstein, Steinheil et Hertel; elles prescrivaient, avec assez de dé-

(*a*) L'on a publié que Tchitchagof avait reçu, le 18 septembre, l'ordre de Kutusof de le venir joindre; que, le 23, Tormassof avait reçu un ordre semblable; que, le 27, un nouvel ordre laissait Tormassof en Wolhinie, tandis que Tchitchagof devait se rendre à l'armée de Kutusof; enfin, que la révocation de ce dernier ordre avait été apportée par Tchernichef. L'on a vu que Tormassof et Tchitchagof ne tinrent aucun compte de ces ordres, si tant est qu'ils aient existé, car ils sont si déraisonnables qu'il est naturel d'en douter.

(*b*) Je crois devoir donner un extrait des instructions d'A-

tails, à chacun de ces généraux, les opérations qu'ils devaient exécuter pour contribuer chacun

lexandre en ce qui a rapport aux opérations militaires; elles étaient ainsi conçues :

Au comte Steinheil.

Art. 3. « Si les troupes que le maréchal Victor rassemble à » Tilsit ne nous forcent pas à prendre de nouvelles mesures, » conservez toujours votre direction sur la gauche, vers le » gouvernement de Wilna, sur Widzy et Swentziani, où vous » devez arriver le $\frac{4}{16}$ octobre (*a*). Venant à rencontrer Oudinot, » battu par Wittgenstein, vous remplacerez ce dernier, et, si » vous ne parvenez pas à détruire entièrement Oudinot, vous » le poursuivrez au delà de la Wilia et du Niémen. Vous défen- » drez le Niémen contre les Prussiens, afin de couvrir Riga, » et vos troupes serviront en même tems de corps de réserve » pour les trois armées réunies à Minsk et sur la Bérézina. »

Au comte Wittgenstein.

Art. 6. « Attaquez Polotzk à revers, et, après avoir battu l'en- » nemi, vous vous réunirez au corps du prince Jachwil, et » vous agirez avec la plus grande rapidité possible pour la des- » truction du corps d'Oudinot, qui se trouvera par là entière- » ment coupé de la grande armée. Vous le rejeterez sur le » corps du général Steinheil, qui, dans ce tems-là, après » avoir agi contre Macdonald, doit se trouver près de Widzy » et Swentziany; alors le général Steinheil prendra votre » place et continuera la poursuite de l'ennemi.

Art. 7. » Ayant ainsi coupé Oudinot, et ayant votre flanc » couvert par les opérations de Steinheil, dirigez-vous avec la

(*a*) La date supérieure est celle du calendrier russe ; la date inférieure celle du calendrier grégorien.

en ce qui les concernait à réunir les corps de Tchitchagof, de Wittgenstein et de Hertel

» plus grande rapidité sur Dokszitzi où vous pourrez arriver » le $\frac{15}{27}$ octobre, et, après avoir ouvert vos communications » sur Minsk, et vous être réuni au général Tchitchagof en pas- » sant la Bérézina, vous occuperez Lepel et tout le cours de » l'Ula, depuis la Bérézina jusqu'à l'endroit où elle se jette » dans la Dwina.

Art. 8. » Vous devez alors mettre tous vos soins à fortifier » tous les défilés, puisqu'on ne peut pas prévoir sur quel point » l'ennemi portera ses efforts dans sa retraite, après avoir » passé le Dniéper. »

A l'amiral Tchitchagof.

Art. 1er. « D'Ostrog vous dirigerez votre marche sur Pinsk, » où vous devez nécessairement arriver le $\frac{25 \text{ novembre}}{7 \text{ octobre}}$. Un » des grands buts de toute l'opération est de couvrir vos » mouvemens par l'armée jadis commandée par Tormassof, » et de gagner par là quelques marches sur les généraux Rey- » nier et Schwartzenberg, en marchant de Pinsk à Nieswij, » et à Minsk, afin que, les devançant dans ces deux endroits, » ils soient entièrement coupés du gouvernement de Minsk, » de la Bérézina et de la grande armée française; vous devez » arriver à Niewij au plus tard le $\frac{1}{13}$ octobre; mais le plus tôt » sera le mieux.

Art. 2. » Après avoir établi vos communications avec l'ar- » mée jadis de Tormassof le $\frac{5}{17}$ octobre, vous devez la ren- » forcer, s'il est nécessaire, par un détachement des troupes » qui sont sous vos ordres, pour la mettre en état de pour- » suivre Schwartzenberg et Reynier, et de les chasser du du- » ché de Varsovie, ou de les pousser dans la Gallicie.

Art. 3. » Le $\frac{9}{21}$ octobre au plus tard, et plus tôt même, s'il » est possible, vous occuperez avec la majeure partie de vos

derrière la Bérézina, tandis que Steinheil s'emparerait de Wilna. Elles sont surtout remarquables par l'ignorance de celui qui les a rédigées, non-seulement en ce qui a rapport aux distances et aux marches, mais même en ce

» forces, Minsk, où vous serez rejoint le même jour par le » détachement venu de Mozyr. De là vous occuperez au plus » tôt le cours de la Bérézina et la ville de Borisow, où vous for- » merez un camp retranché, vous emparant des bois et défilés » qui se trouvent sur le chemin de Borisow à Bobr, et forti- » fiant tous les points qui sont susceptibles de l'être, afin que » l'ennemi, à son retour, trouve à chaque pas des obstacles, » tandis qu'il sera poursuivi par nos troupes de la grande » armée. D'un autre côté, vous serez réuni le $\frac{15}{27}$ octobre à » Dokszitzy avec le général Wittgenstein, ce qui formera et » assurera notre ligne de communication la plus droite, tant » avec Saint-Pétersbourg qu'avec Kiow.

Art. 4. » Formant ainsi le centre des trois armées réunies, » et en ayant une quatrième de réserve à Wilna sous les ordres » du général Steinheil, suivant les événemens qui arriveront » à la première armée, et sur lesquels on ne peut rien pres- » crire, vous vous tiendrez prêt à anéantir l'ennemi, soit sur » votre flanc gauche de l'autre côté de l'Ula, soit au centre » à Borisow et sur la Bérézina, soit sur votre flanc droit du » côté de Bobruisk. Nos armées réunies doivent se porter avec » la plus grande promptitude et activité sur le point où l'en- » nemi fera quelque tentative, afin que non-seulement aucune » portion de sa grande armée ne passe la frontière, mais que » même les courriers et les espions ne puissent se glisser nulle » part, et que l'armée ennemie, qui s'est avancée si loin, af- » faiblie déjà par les marches et les fatigues, soit entièrement » détruite avant de sortir de nos frontières. »

qui concerne la position et la force des différens corps russes et français à cette époque.

Tchitchagof envoya les divisions Woinon et Bulatof à la poursuite de Siégenthal, et se dirigea, avec le reste de son armée, sur Brezesc-Litowski et Bulkowa, pour y passer la Muchawetz. Il atteignit cette rivière le 7 octobre, et ne pouvant la passer à Brezesc-Litowski, où se trouvait réunie toute l'armée de Schwartzenberg, il en effectua le passage, le 8, à Bulkowa; ce même jour, il repoussa l'avant-garde de Schwartzenberg à la suite d'un combat assez vif. Le 9, l'armée russe ayant achevé de passer la Muchawetz, les deux armées se trouvèrent en présence.

Schwartzenberg avait pris position en avant de Brezesc-Litowski; sa droite, où se trouvait le septième corps, s'appuyait à la Muchawetz; sa gauche à la Lezna. Ces deux rivières, peu avant que de se jeter dans le Bug, ont un cours sensiblement parallèle, et ne sont alors distantes l'une de l'autre que d'une lieue et demie. Tchitchagof, espérant que Schwartzenberg accepterait la bataille, envoya l'ordre à Balatof et à Woinon de venir le joindre à marches forcées; le premier, moins éloigné, arriva dans la journée du 10; le second le même jour, au

commencement de la nuit, après avoir fait quinze lieues sans s'arrêter. Toutes les forces du général russe étant ainsi réunies, il se proposait d'attaquer le lendemain Schwartzenberg, dont l'armée, à cause de l'absence de la division Siégenthal, ne s'élevait guère à plus de moitié de la sienne.

Le 11 au point du jour, Tchitchagof, malgré un épais brouillard, se mit en mouvement pour attaquer Schwartzenberg. Le général autrichien, n'osant courir la chance d'une bataille contre des forces trop supérieures aux siennes, s'était retiré pendant la nuit dans la direction de Briansk; Tchitchagof ne rencontra que son arrière-garde, qui était en position derrière la Lezna. Après l'avoir fait pousser jusqu'au delà de Wisokie, et avoir envoyé Saken à Prujany avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, il répartit toutes ses forces dans des cantonnemens. Schwartzenberg se retira jusqu'à Wengrod; Siégenthal était à Bialistock.

Pendant le repos que Tchitchagof accordait à ses troupes, il envoya des partis de Kosaques faire des excursions dans le grand-duché; ils y jetèrent l'épouvante, et surtout à Varsovie, où il n'y avait alors presque point de garnison; d'autres partis furent envoyés de Prujany dans

les directions de Grodno et de Wolkowisk. Tchaplitz, avec un détachement composé d'infanterie et de cavalerie, poussa jusqu'à Slonim, où il surprit et fit prisonnier le régiment de lanciers lithuaniens de la garde, et quelques recrues d'infanterie lithuanienne.

Schwartzenberg, afin de délivrer le grand-duché des partis de Kosaques qui y avaient pénétré, envoya Reynier prendre position à Biala, village situé sur la route de Varsovie à Brezesc-Litowski, et qui n'est distant de cette dernière ville que de dix lieues. Dès que Tchitchagof fut instruit de l'apparition de Reynier, il quitta ses cantonnemens pour marcher à sa rencontre : son avant-garde, commandée par Essen, eut, le 17 octobre, un engagement dans lequel elle fut repoussée; mais le général français ayant appris que la division Bulatof le tournait par sa droite tandis que quatre autres divisions s'avançaient pour soutenir Essen, effectua sa retraite sur Wengrod. Tchitchagof fit rentrer ses troupes dans leurs cantonnemens.

Schwartzenberg, ayant été obligé de se retirer par suite de l'arrivée de Tchitchagof, pouvait ou prendre la direction de Minsk (*a*),

(*a*) Indépendamment de l'importance que donnait à Minsk

pour couvrir cette ville et les communications de Napoléon en Lithuanie, ou se retirer sur Varsovie, pour couvrir cette capitale et le grand-duché ; il prit ce second parti et fit bien : il maintenait ainsi ses communications, empêchait l'envahissement du grand-duché, et pouvait recevoir les secours que Napoléon devait s'efforcer de lui faire parvenir pour qu'il pût reprendre l'offensive. En supposant même que Tchitchagof osât diriger une partie de ses forces sur Minsk, cette ville n'avait rien à craindre, puisque Victor, qui était encore disponible, pouvait marcher à son secours. Quant à Tchitchagof, il fit une grande faute de suspendre ses opérations pour mettre ses troupes en cantonnement ; il devait ne laisser aucun repos à Schwartzenberg, afin de profiter d'une supériorité de forces qu'il pouvait perdre d'un moment à l'autre : en lui accordant du repos, il laissait échapper l'occasion, qui est tout à la guerre.

Il me reste à parler du corps d'observation de Mozyr ; Hertel, qui le commandait, était resté long-tems dans une entière inaction.

sa situation sur la seule communication qui restât à Napoléon, cette ville en avait beaucoup à cause des magasins considérables qu'on y avait réunis.

Lorsque Dombrowski eut été chargé d'observer Bobruisk, il vint s'établir à Swislocz, où sa division fut augmentée d'un détachement de troupes lithuaniennes, qu'il envoya à Wilcza, sous les ordres de Dziwanowski. Dans cette position, Dombrowski fermait à la garnison de Bobruisk les deux seules routes qui, de cette place, conduisent en Lithuanie.

Hertel se décida à attaquer le détachement qui occupait Wilcza, et celui que les Autrichiens avaient alors à Pinsk : dans ce but, il divisa son corps en deux parties à peu près égales, qui se dirigèrent, le 11 septembre, l'une, sous les ordres de Zapoliski, sur Pinsk ; l'autre, sous ses ordres, sur Wilcza. Le détachement autrichien, après avoir abandonné Pinsk sans combattre, se replia sur Liubaszewo. Le détachement lithuanien soutint contre Hertel un combat assez vif (15 septembre), en deçà de Wilcza, et se retira ensuite sur Swislocz, où il se réunit à Dombrowski. Hertel ayant augmenté la garnison de Bobruisk de quelques escadrons, retourna à Mozyr, où il arriva le 22 septembre : Zapoliski vint l'y rejoindre quelques jours après.

Indépendamment des corps dont je viens de tracer les opérations, il y avait dans toutes les

villes des provinces conquises des garnisons composées de troupes qui rejoignaient, et les divisions Durutte et Loison (*a*), détachées du onzième corps, s'approchaient du théâtre de la guerre ; la première se rendait à Varsovie, la seconde à Kœnigsberg. L'armée d'Augereau (onzième corps), se composait alors de trois divisions d'infanterie, de six cohortes et d'une brigade de cavalerie légère, formant un total de trente-trois mille hommes (*b*).

On voit, par l'exposé que je viens de faire, que, dans les premiers jours d'octobre, Schwartzenberg et Reynier étaient en pleine retraite devant les corps réunis de Tchitchagof et de Tormassof, ce qui pouvait avoir pour Napoléon les conséquences les plus funestes ; que Macdonald avait été obligé de quitter Dü-

(*a*) La division Durutte (32e) s'élevait à 13,600 hommes, la division Loison (34e) à 13,200.

(*b*) Le 15 octobre, la situation du onzième corps était la suivante :

	quartiers-généraux.	hommes présens sous les armes.
La division Heudelet (30e)	à Rostock. . . .	13,208
La division Lagrange (31e)	à Stettin.	8,536
La division Destrée (33e)	à Dantzig. . . .	7,400
Six cohortes en garnison	à Brême.	2,840
Une brigade de cavalerie en garnison	à Hanovre. . . .	1,216
Total.		33,200

naburg pour secourir le corps prussien, et qu'il n'était resté dans cette place qu'un régiment; que Steinheil était en marche pour se réunir à Wittgenstein, déjà très-supérieur à Saint-Cyr par suite des nombreux renforts qu'il avait reçus, et que le seul moyen de résister à des forces aussi imposantes était que Victor marchât au secours de Saint-Cyr; mais dès lors Napoléon ne pouvait plus compter sur ce corps pour lui servir de réserve, événement qui pouvait amener les plus grands malheurs. Le seul retour de ce conquérant à la tête de son armée de Moskou pouvait rétablir ses affaires (*a*), et il devait se hâter; car, si ses lieutenans essuyaient de grands revers, sa perte devenait inévitable. D'ailleurs, il se trouvait à la discrétion des Autrichiens et des Prussiens, puisqu'il suffisait qu'une seule de ces deux puissances rompît son alliance pour causer sa ruine. Il devait se souvenir qu'il est bien rare qu'on ne rompe pas des traités humilians et

(*a*) Il s'était flatté que la victoire de la Moskwa et la prise de Moskou engageraient la Turquie et la Suède à déclarer la guerre à la Russie. En supposant même qu'il n'eût pas encore reçu de nouvelles directes concernant les résolutions de ces deux puissances, les diversions si importantes des armées de Moldavie et de Finlande ne devaient plus lui laisser de doute à cet égard.

funestes quand la force qui les avait imposés devient impuissante pour les maintenir. Ainsi, après avoir conquis avec tant de rapidité de vastes provinces, il était menacé de les perdre plus promptement encore. Malgré tant de puissantes raisons, qui auraient dû le décider à commencer sa retraite, il continuait à rester à Moskou, les yeux fixés sur Pétersbourg, d'où il attendait un armistice, pendant lequel on traiterait de la paix. Il s'était d'ailleurs, sans avoir égard aux rapports de ses lieutenans, formé un état des choses selon ses désirs. Ainsi, selon lui, l'armée de Moldavie ne s'élevait qu'à vingt mille hommes, et les forces de Schwartzenberg et Reynier étaient au moins égales à celles de Tormassof et Tchitchagof; il avait d'ailleurs prié l'empereur d'Autriche de renforcer de dix mille hommes le corps de Schwartzenberg, et de faire faire un mouvement offensif au corps autrichien stationné en Galicie. Quant aux renforts qu'avait reçus Wittgenstein, il prétendait que c'étaient principalement des milices, troupes méprisables, et que Saint-Cyr était en état de tenir tête à ce général; que si, contre l'apparence, il ne le pouvait, Victor était disponible; comme s'il n'était pas possible que les circonstances devinssent telles que

ce général dût se porter tout à la fois au secours de Saint-Cyr, de Schwartzenberg et de l'armée de Moskou.

J'ai fait connaître le désordre qui avait régné derrière l'armée dans le premier mois de l'invasion. Peu d'amélioration avait été apportée à cet état de choses ; de nombreux traîneurs couvraient encore la Lithuanie et achevaient de la dévaster ; la maraude était toujours le principal moyen d'existence : Kowno, Wilna et Minsk, principaux dépôts de vivres de l'armée, étaient les seuls lieux où le service des vivres fût entièrement assuré. L'on s'occupait de former aussi un dépôt à Smolensk ; mais cette opération était si peu avancée que jusqu'alors l'intendant s'était procuré des vivres par la maraude ; il donnait la ration ou la demi-ration aux troupes qui passaient, selon qu'il le pouvait ; celles de la garnison allaient cantonner dans les endroits qui offraient encore des ressources, ou se pourvoyaient en envoyant des détachemens à la maraude (*a*). Ces déta-

(*a*) Je tiens d'un officier du corps de Victor, qui a cantonné dans les environs de Smolensk pendant que sa division était en garnison dans cette ville, qu'on aurait pu facilement, si l'on y eût mis de l'ordre, obtenir des habitans tout ce qu'ils pouvaient donner. Il aurait suffi de s'adresser aux chefs de villages,

chemens ne se contentaient pas d'enlever le nécessaire, ils saccageaient, brisaient et détruisaient sans aucun avantage.

Cependant le repos dont jouissait Napoléon lui laissant quelques loisirs, il les employait à promulguer, de Moskou, des décisions et des décrets relatifs au gouvernement intérieur de la France, et à passer journellement en revue quelques portions des corps qui tenaient garnison dans Moskou.

Des trois armes qui composaient l'armée, l'infanterie seule était en bon état : le fantassin, avec le repos et l'abondance, avait retrouvé ses forces. Quelques militaires blessés légèrement dans les derniers combats reparaissaient dans les rangs, et quelques régimens de marche avaient été répartis dans les corps. La chaussure et l'habillement étaient réparés.

De toute la cavalerie de l'armée, celle de la

dans ceux qui appartenaient à la couronne, et aux seigneurs ou à leurs intendans, dans les autres. Cet officier rétablit la confiance dans ceux qui lui avaient été assignés ; ses réquisitions étaient acquittées exactement, et loin d'éprouver les moindres privations, il envoyait des vivres à sa division en prenant la précaution de faire escorter ses convois, afin qu'on n'en prît pas les chevaux. Il préserva pendant quelque tems son cantonnement de la dévastation ; mais des compagnies de maraudeurs, venues de Smolensk, détruisirent son ouvrage.

garde seule pouvait rendre de bons services. Ayant éprouvé moins de fatigues et souffert moins de privations, elle était encore nombreuse, et avait des chevaux en assez bon état. Les corps de cavalerie, réunis sous le commandement de Murat, approchaient d'une entière destruction; hommes et chevaux éprouvaient les privations les plus dures; et la cavalerie russe les harcelait avec une telle activité, que Murat se vit contraint de faire protéger sa cavalerie, quand elle allait aux fourrages, par de l'infanterie et du canon; la cavalerie légère, attachée aux corps d'armée, souffrait moins; mais elle avait aussi éprouvé de grandes pertes.

L'artillerie, mal attelée, avait des chevaux fatigués; privés d'avoine, ils ne pouvaient se rétablir, et la nécessité d'aller quelquefois chercher les fourrages à plusieurs lieues, empêchait de leur accorder un repos qui leur aurait été si nécessaire (*a*). Quoique le nombre des bouches à feu, déjà trop grand au commencement de la campagne, fût alors hors de toutes proportions raisonnables avec ce qui restait d'infan-

(*a*) Cette observation s'applique particulièrement à l'artillerie des corps qui étaient à Moskou; à la fatigue des fourrages se réunissait le danger des Kosaques, qui se montraient quelquefois jusqu'aux portes de Moskou.

terie et de cavalerie, il en arrivait encore journellement. Les réflexions que je viens de faire, concernant les chevaux d'artillerie, s'appliquent à ceux des bagages et des vivres, que chaque corps traînait à sa suite; ils allaient cependant essuyer de plus rudes fatigues encore que les précédentes; car il était indubitable qu'une partie de cet immense butin, répandu dans l'armée, allait encombrer les voitures de bagages et de vivres si Napoléon ne prenait les mesures les plus énergiques pour l'empêcher. Tandis que la situation de ce conquérant s'empirait ainsi journellement, celle de Kutusof s'améliorait au point que son armée était devenue aussi forte que celle de Napoléon en troupes (*a*) régulières, et plus nombreuse en Kosaques qu'elle ne l'avait encore été; aussi ces derniers infestaient-ils tout le pays.

Le 10 octobre, Wéréia, que l'on avait palissadée, et où Junot avait placé un bataillon, fut enlevé d'assaut par Dorochof: des habitans l'avaient guidé dans son attaque, et ceux qui étaient restés dans la ville l'avaient secondé en se révoltant. La possession de Wéréia avait

(*a*) L'armée de Kutusof était moins nombreuse que celle de Napoléon en infanterie, mais beaucoup plus en cavalerie, et il avait en outre environ vingt-quatre mille Kosaques.

de l'importance, parce que cette ville se trouvait sur la route que Murat était obligé de prendre s'il devait se retirer sur Mojaïsk, et aussi parce qu'elle n'était qu'à une petite journée de la communication de Napoléon. L'inaction si extraordinaire de l'armée, dans de telles conjectures, et le voyage de Lauriston au quartier général russe, firent penser que l'on était entré en négociations, et le désir se réunissant aux apparences, les bruits d'une paix prochaine circulèrent dans l'armée.

Tel était l'état des choses, lorsque Napoléon, calculant que la réponse d'Alexandre aurait déjà dû lui être parvenue s'il la lui eût adressée directement, commença à craindre que ce monarque ne fût pas dans l'intention de traiter de la paix, et que Kutusof ne cherchât à prolonger la négociation pour le retenir à Moskou; il prit donc la résolution de commencer sa retraite sans différer.

Le 13 octobre, il envoya l'ordre à Davout, à Eugène et à Ney de reprendre dans Moskou les positions qu'ils y avaient occupées précédemment (*a*); aux troupes de la vieille garde,

(*a*) Davout, indépendamment du quartier qu'il occupait dans Moskou, avait cantonné une partie de ses troupes dans

celui de se tenir prêtes à marcher. Mortier fut chargé de défendre Moskou, avec la jeune garde, les deux régimens formés de cavaliers démontés, les troupes qui pourraient arriver après le départ de l'armée, et les dépôts que les trois corps d'armée y laisseraient (*a*). Murat fut prévenu que l'armée allait se mettre en marche pour se réunir à lui, et attaquer Kutusof. « C'est » donc encore quatre ou cinq jours que vous » aurez à passer, lui mandait Napoléon, et » pour peu que vous craignicz que l'ennemi » vous attaque, ou que la nature des choses » vous rende impossible d'éviter les pertes que » vous avez faites depuis huit jours, vous avez » la ressource de prendre la position de Wo- » ronowo (*b*). »

les villages environnans. Eugène était dans le même cas, et avait encore la division Delzons à Dmitrow et la division Broussier à trois lieues et demie de Moskou ; cette dernière conserva sa position. Ney était encore à Bogorodzk.

(*a*) Chacun des corps de Davout, d'Eugène et de Ney avait un dépôt, et chacun de ces dépôts occupait un couvent que l'on avait retranché.

(*b*) Napoléon, par suite des reconnaissances qu'il avait fait faire, pensait que la position de Woronowo pouvait se défendre avec de l'infanterie, et ayant égard aux pertes journalières qu'éprouvait la cavalerie de Murat et à l'état déplorable auquel l'avaient réduite les privations et les fatigues, il avait au-

Napoléon ne donna pas de suites à la résolution qu'il venait de prendre. Dominé par son désir de se tirer d'embarras en entrant en négociations, il envoya de nouveau Lauriston vers Kutusof, dans la journée même du 13, pour savoir quelle avait été la réponse d'Alexandre. Néanmoins, il ne révoqua pas les ordres donnés, et continua à songer à sa retraite; mais il ne méditait que le plan de l'opération militaire, et négligeait de prendre des mesures promptes et vigoureuses pour rendre son armée, appesantie par une énorme quantité de voitures, plus mobile, et pour faire emporter des vivres, au lieu du butin, qui s'était introduit partout.

Lauriston fut bien accueilli par Kutusof, et eut plusieurs entrevues avec ce général; la négociation qu'il était chargé de conduire est encore enveloppée d'un voile que je n'ai pu soulever entièrement; mais les résultats en sont connus. Kutusof parvint à tromper Napoléon, en lui faisant espérer qu'il allait entrer en négociations pour traiter de la paix aussitôt qu'il aurait reçu les instructions qu'il attendait de

torisé ce général à prendre cette position s'il le jugeait nécessaire, afin qu'il pût cantonner la cavalerie en arrière de l'infanterie pour lui donner quelque repos.

son souverain (*a*), et pour lui inspirer plus de confiance dans ses dispositions apparentes, il

(*a*) Je crois devoir faire connaître le rapport que Kutusof venait d'adresser à Alexandre ; il prouve jusqu'à l'évidence que ce général ne songeait nullement à la paix. Ce rapport était conçu en ces termes :

« Au quartier général de Lestaszewo, le 12 octobre 1812.

« L'armée est depuis huit jours près du village de Tarutino, » sur la rive droite de la Nara ; elle y est tranquille, et y reçoit » des renforts. Les régimens se complètent par les recrues qui » arrivent de beaucoup de gouvernemens, et qu'organise le » général d'infanterie prince Labanof-Rostowski. Ces recrues » s'exercent sans relâche et brûlent de se mesurer avec l'en- » nemi. De bonne eau et d'abondans fourrages rétablissent » notre cavalerie. L'armée ne souffre aucune disette de vivres; » tous les chemins sont couverts de convois de subsistances » venant de nos gouvernemens les plus abondans. Les officiers » et les soldats convalescens rejoignent chaque jour leurs dra- » peaux, tandis que les malades et les blessés, placés au sein » de leur patrie, jouissent de l'avantage inestimable de rece- » voir les tendres soins de leurs familles.

» Le désordre qui règne dans l'armée ennemie l'empêche » de tenter aucune entreprise contre nous ; l'éloignement où » est Bonaparte des pays soumis à sa domination, le prive de » tous les secours qu'il pourrait en tirer ; il ne parvient à se » procurer des vivres qu'avec la plus grande difficulté, et les » prisonniers assurent unanimement que son armée n'a que » de la chair de cheval pour nourriture, et que le pain y est » encore plus rare que la bonne viande. Les chevaux de son » artillerie et de sa cavalerie souffrent encore davantage. La » plus grande partie de cette cavalerie a péri dans les com- » bats précédens, et surtout dans la mémorable journée du

fit cesser la guerre de chicane, que sa cavalerie faisait avec tant d'avantage contre celle de Murat. Il en résulta une suspension d'armes, par une espèce de convention tacite ; et Murat, auquel cet état de choses était avantageux, et qui

» $\frac{26 \text{ août}}{7 \text{ septembre}}$. si glorieuse pour les armes russes ; le reste, en» touré par nos partis, éprouve la plus grande disette de » fourrages. Nos principaux détachemens sont sur la route » de Mojaïsk, Pétersbourg, Kolomna et Serpuchow ; il se passe » rarement un jour sans qu'ils ne prennent plus de trois cents » prisonniers.

» Les Russes, distingués de tout tems par leur amour pour » leurs souverains, brûlent aujourd'hui de défendre le trône » de leur empereur et de combattre l'oppresseur de leur patrie. » Les paysans s'arment et s'organisent ; ils placent des senti» nelles sur les sommets des montagnes et des clochers pour » épier l'approche de l'ennemi ; quand il paraît, le tocsin sonne. » A ce signal, les paysans s'assemblent, fondent en déses» pérés sur l'ennemi, lui tuent beaucoup de monde et lui font » beaucoup de prisonniers. Chaque jour on voit arriver au » quartier général de ces dignes fils de la patrie qui deman» dent des armes. Dans plusieurs villages, ils se sont liés pour » leur défense par un serment mutuel, et infligent des puni» tions sévères aux lâches et aux déserteurs.

» Le bras du Tout-Puissant, qui protége le juste et frappe » l'injuste, manifeste en ce moment sa colère contre nos en» nemis. J'apprends à l'instant que les Espagnols et les An» glais ont chassé les Français de Madrid. Ainsi les agres» seurs sont repoussés partout, et tandis qu'à l'autre extré» mité de l'Europe ils sont moissonnés par milliers, leurs tom» bes se creusent dans le sol de cet empire, qu'ils auront en » vain menacé de la destruction. »

le regardait comme un acheminement à la paix, était loin de vouloir le troubler; il put alors conserver sa position, au lieu de se retirer sur Woronowo, ainsi qu'il y avait été autorisé par Napoléon. Lauriston retourna le 16 à Moskou; Murat fut chargé de suivre la négociation.

FIN DU PREMIER VOLUME.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

Par M. ***.

AVEC UN ATLAS, UN PLAN DE LA BATAILLE DE LA MOSKWA,
ET UNE VUE DU PASSAGE DU NIÉMEN.

Quæ priores eloquentiâ percoluêre rerum fide tradentur.
TACITE, *Vie d'Agricola.*

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE CHRISTINE, N° 5;
ET CHEZ ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES,
rue Dauphine, n° 9.

1823.

940-27
H.S/HIS

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

SUITE DU LIVRE II.

MALGRÉ l'espoir que nourrissait Napoléon, il se prépara à commencer sa retraite si la négociation entamée n'avait pas le résultat qu'il en attendait. D'abord, il forma le projet de se retirer directement sur Smolensk, après avoir détruit toutes les ressources qui se trouvaient encore dans Moskou et aux environs; la crainte de ne pouvoir nourrir son armée sur une route dévastée le fit renoncer à ce projet. Il se décida ensuite à se retirer sur Witepsk avec la majeure partie de ses forces, en passant par Woloklamsk, Zubtzow et Biéloi; le reste de l'armée aurait effectué sa retraite sur Smolensk. Pouvant dérober plusieurs marches à son adversaire, et trouver des vivres sur une route nouvelle, il est probable que la partie de son armée qui l'aurait suivi n'aurait souffert que des fatigues,

occasionées par la rapidité des marches, la continuité des bivouacs et la rigueur de la saison. Wintzingerode, qui se trouvait de ce côté, aurait été surpris, et n'ayant point d'infanterie (*a*), n'aurait pu que harceler l'armée avec sa cavalerie. Tous les ordres de mouvement furent écrits, et Murat reçut l'ordre de faire reconnaître le débouché qui pouvait le conduire sur Mojaïsk. « Il est bien important, lui » mandait Napoléon, de procurer à vos trou» pes pour plusieurs jours de vivres. Il y a à » Moskou mille quintaux de farine, et beau» coup d'eau-de-vie à votre disposition ; ordon» nez que toutes les voitures dont vous pour» rez disposer viennent prendre ces provi» sions (*b*). »

Napoléon abandonna bientôt le plan de retraite sur Witepsk, et se décida à se porter sur Kaluga, pour se retirer de là sur Smolensk. Il

(*a*) Il avait eu d'abord trois mille recrues d'infanterie ; mais ils rejoignirent l'armée de Kutusof.

(*b*) La lettre dans laquelle Napoléon donnait ces ordres à Murat est du 14 à dix heures du soir. Ce qui était relatif aux vivres était inexécutable, parce que Murat n'avait pas à sa disposition une assez grande quantité de voitures pour ce genre de service ; aussi, quoiqu'il eût déjà fait venir quelques petits convois de vivres de Moskou, une partie de ses troupes n'en étaient pas moins réduites à manger du cheval.

fit donc commencer l'évacuation des blessés. La division Broussier, du corps d'Eugène, et la cavalerie légère de ce corps furent envoyés à Fominskoé (15 octobre). Junot reçut l'ordre de brûler, sans qu'on s'en aperçût, les fusils qui étaient en dépôt à l'abbaye de Kolotskoi, et de se préparer à faire sauter les caissons de munitions qu'il ne pourrait faire atteler. Il devait aussi retenir toutes les troupes qui arriveraient de Smolensk, et se tenir prêt à évacuer Ruza, Mojaïsk et l'abbaye de Kolotskoi, du 20 au 22 octobre. Baraguay-d'Hilliers reçut l'ordre de partir de Smolensk le 21, pour se rendre à Jelnia, avec sa division, et y établir des magasins de vivres. Le 17, on distribua, pour la première fois, du cuir, du linge, du pain et de l'eau-de-vie (*a*). Tandis que Napoléon prenait ces dispositions, il passait en revue les corps stationnés dans Moskou, et leur distribuait de l'avancement et des décorations. Ces faveurs, après quelque repos, indiquaient ordinairement que les opérations militaires allaient reprendre toute leur activité. Ce conquérant excitait ainsi l'émulation parmi ses troupes au moment même

(*a*) Cette distribution était tardive, celle du cuir surtout, car il fallait du tems pour en tirer parti.

où elles allaient avoir l'occasion de se distinguer. Il passait une de ces revues, le 18 octobre, lorsqu'il reçut une dépêche de Murat, qui lui apprenait qu'au point du jour, au moment où il s'y attendait le moins, Kutusof venait de l'attaquer avec la totalité de ses forces. La revue cessa à l'instant, et Napoléon donna sur-le-champ l'ordre de départ. L'armée fut bivouaquer, le soir même, sur la vieille route de Kaluga; elle y occupait plus d'une lieue. Les corps étaient rangés dans l'ordre suivant, qui était celui de la marche pour le lendemain: celui d'Eugène, désigné pour faire l'avant-garde, celui de Davout, la vieille garde et celui de Ney, qui marchait à l'arrière-garde. Mortier fut, comme précédemment, chargé de la défense de Moskou. Il ne lui fut laissé que la division Laborde, les cavaliers démontés, et cinq cents chevaux. Napoléon lui ordonna de s'établir dans le Kremlin, d'y réunir pour un mois de vivres, et de travailler avec la plus grande activité à en achever l'armement. Il devait réunir tous les malades à l'hôpital des Enfans-Trouvés, et les faire garder, ainsi que les magasins, par de forts détachemens. « Demain, écrivait Napoléon à Berthier, quand » l'armée sera partie, il (Mortier) fera faire,

» par la municipalité (*a*), une proclamation » pour prévenir les habitans que les bruits d'é- » vacuation sont faux; que l'armée se porte » sur Kaluga, Tula et Bransk, pour s'emparer » de ces points importans et des manufactures » d'armes qui s'y trouvent, engager les habi- » tans à maintenir la police, et empêcher qu'on » ne vienne achever la ruine de la ville. » Ce fut ainsi, et après être resté trente-quatre jours dans Moskou, que Napoléon quitta cette capitale, cherchant à persuader que son absence ne serait que momentanée; son départ fut hâté de quelques jours par l'attaque inopinée de Kutusof.

La principale cause d'une prolongation de séjour si extraordinaire, fut, ainsi que je l'ai fait connaître, la persuasion qu'Alexandre allait traiter de la paix; mais sa confiance dans sa fortune et dans son armée, les idées inexactes qu'il s'était formées de la nation russe, un tems magnifique à une époque où il est ordinairement pluvieux, y contribuèrent aussi (*b*). Il faut en outre remarquer que, quoique d'une activité

(*a*) La municipalité cessa d'exercer le jour du départ de l'armée. Presque tous les membres qui la composaient suivirent l'armée française.

(*b*) Il n'y eut presque point de pluies à une époque où il en

sans égale à la guerre, lorsqu'il s'était arrêté, il aimait à attendre les événemens, prêt à saisir la première occasion favorable. Il lui coûtait d'abandonner Moskou, sans que la possession de cette capitale, sur laquelle il avait fondé de si grandes espérances, lui eût procuré le moindre avantage; semblable, sous certains rapports, à ces joueurs qui finissent par se ruiner entièrement en cherchant à regagner ce qu'ils ont perdu (*a*).

tombe ordinairement assez pour rendre les chemins en quelque sorte impraticables.

(*a*) Je ne parle point de l'espoir que la Suède et la Turquie déclareraient la guerre à la Russie quand elles apprendraient l'entrée de l'armée française à Moskou, puisque Napoléon sut dans les premiers jours d'octobre que ces deux puissances s'en tenaient avec la Russie à l'exécution des derniers traités. Il s'était flatté aussi que les Tatars et les Kosaques se révolteraient; c'était peu connaître l'état auquel ces peuples se trouvent réduits.

L'on m'a assuré que Murat avait mandé à plusieurs reprises à Napoléon que les Kosaques qui se trouvaient dans l'armée russe allaient abandonner cette armée et se ranger sous ses drapeaux. Il est difficile de deviner sur quels fondemens reposait un pareil espoir, car assurément ils ne ménageaient point la cavalerie de Murat.

Depuis son départ de Paris jusqu'à son départ de Smolensk, Napoléon montra cette activité extraordinaire tant physique que morale qui lui était habituelle. Mais depuis son départ de Smolensk jusqu'à son départ de Moskou, il sembla tout-à-fait changé sous ce rapport,

Kutusof, convaincu qu'il ne pouvait espérer de tenir Napoléon plus long-tems dans l'erreur, s'était décidé à attaquer inopinément Murat. Tout lui avait été favorable dans cette entreprise : l'infériorité des forces de son adversaire, sa sécurité, sa position hasardée, à trois journées de l'armée de Napoléon, et jusqu'au relâchement qui s'était introduit dans le service, par suite de l'armistice de fait qui existait depuis quelques jours.

Les deux généraux occupaient les mêmes positions depuis le 4 octobre. Mais l'armée du général russe, qui à cette époque ne comptait que soixante-six mille hommes de troupes régulières, s'élevait actuellement à plus de cent mille hommes, tandis que celle de Murat n'en comptait plus que vingt mille, parmi lesquels il y avait huit mille hommes de cavalerie, dont les chevaux étaient dans un très-mauvais état(*a*).

A dix-huit lieues de Moskou, et sur la vieille route de Kaluga, on trouve le village de Win-

(*a*) L'on se souvient que Murat avait sous ses ordres le corps de Poniatowski, la division Claparède, la division Dufour, la cavalerie légère des premier et troisième corps, et les quatre corps des réserves de cavalerie commandés par les généraux Nansouty, Sébastiani, Saint-Germain et Latour-Maubourg.

kowo; il est situé sur la rive gauche de la Tchernischna, ruisseau qui se jette, à une demi-lieue de là, dans la Nara. Cette rivière, après avoir reçu la Tchernischna, coule pendant près de deux lieues sur la droite, et à une faible distance de la route, puis elle reçoit le ruisseau d'Istia, et changeant tout à coup de direction, elle traverse la route au bourg de Tarutino, qu'elle laisse à gauche.

Kutusof s'était retranché en arrière de la Nara et de l'Istia; il avait conservé un pont à Tarutino, où il avait placé une division d'infanterie, et il occupait avec de la cavalerie une partie du terrain compris entre la Tchernischna et la Nara, et celui qui est situé au delà de l'Istia.

Murat avait pris position sur les bords de la Tchernischna, depuis l'embouchure de ce ruisseau jusqu'au village de Tétérinka. Il avait placé en avant du ruisseau la division Claparède, qui occupait Winkowo; à droite de ce village était une division de cavalerie, dont les postes s'étendaient jusqu'à la Nara, et à gauche, une autre division de cavalerie; le corps de Poniatowski campait à gauche de cette dernière division, à une demi-lieue de Winkowo; et le

corps de cavalerie de Sébastiani occupait Tétérinka; en arrière du ruisseau l'on trouvait, à droite de la route, le corps de cavalerie de Saint-Germain (*a*); à gauche, la division Dufour; et plus loin, le corps de cavalerie de Nansouty. Celui de Latour-Maubourg était placé en observation, une lieue en arrière de la droite, entre la route et la Nara. Murat avait établi son quartier général entre la division Dufour et le corps de Nansouty. Les avant-postes, depuis la Nara jusque vis-à-vis de Poniatowski, étaient distans d'environ une demi-lieue de la Tchernischna; devant Sébastiani, ils étaient très-rapprochés, à cause d'un bois assez étendu (*b*) que les Français n'occupaient point; de ce bois les Russes pouvaient distinguer facilement tout ce qui se passait dans le camp de Sébastiani. Déjà, le 7 octobre, des Kosaques l'avaient attaqué; mais en très-petit nombre, et ils avaient été repoussés. L'on voit que la gauche de Murat était tout-à-fait en

(*a*) Les deux divisions à droite et à gauche de Winkowo étaient détachées des corps de Saint-Germain et de Nansouty. Saint-Germain avait remplacé Lahoussaye, dont il était l'ancien, dans le commandement du troisième corps.

(*b*) Ce bois avait peu de largeur.

l'air, circonstance qui pouvait lui devenir d'autant plus funeste, qu'une lieue en arrière de Winkowo, près du village de Spas-Kuplia, la route entrait dans un défilé formé par le rapprochement de deux bois, et que Tétérinka se trouvait plus près de ce défilé que Winkowo. On comptait deux lieues de Tétérinka à l'embouchure de la Tchernischna, position d'une étendue hors de proportion avec les troupes chargées de la défendre ; à la vérité cent quatre-vingt-sept bouches à feu (*a*) étaient attachées au petit corps d'armée de Murat; mais une quantité d'artillerie aussi disproportionnée avec le nombre des troupes, loin d'être avantageuse, ne pouvait que causer de grands embarras.

L'armée de Kutusof était composée des mêmes corps qui avaient combattu à la bataille de la Moskwa (*b*), et augmentée de quelques

(*a*) Le nombre des bouches à feu était à peu près le même qu'au commencement de la campagne, tandis que le nombre des soldats était bien diminué.

(*b*) L'on se souvient qu'à cette bataille l'armée russe était composée des 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e corps d'infanterie, des 1er, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e corps de cavalerie, et du corps de Kósaques de Platof. Deux des corps de cavalerie étaient détachés ; ainsi, pour le moment, l'armée de Kutusof ne comptait que quatre corps de cavalerie.

régimens de Kosaques et de milices. Ce général, ayant fait construire plusieurs ponts à Spaskoé, une lieue au dessous de Tarutino, fit passer la totalité de son armée sur la rive gauche de la Nara, pendant la journée du 17 octobre et la nuit du 17 au 18. Platof, réunissant sous son commandement le premier corps de cavalerie et les meilleurs régimens de Kosaques, appuya à droite, et se dirigea de manière à déborder entièrement la gauche de Murat. Bagawout et Strogonof (*a*) devaient attaquer cette gauche de front pour seconder Platof; le bois qui couvrait cette partie de la position, et qui n'était point gardé, favorisait tellement ces mouvemens, que Murat n'en eut pas connaissance. Le reste de l'armée russe était rangée sur plusieurs lignes, la gauche appuyée à la Nara, la droite s'étendant derrière le bois dont je viens de parler.

Au point du jour Platof déboucha du bois, en arrière de la gauche de Murat, et lança une partie des Kosaques sur le corps de Sébastiani, qui, ayant été surpris, perdit ses bagages, son

(*a*) L'on sait que Bagawout commandait le deuxième corps d'infanterie; Strogonof avait remplacé dans le commandement du troisième Tutchkof, tué à la bataille de la Moskwa. Beningsen avait reçu le commandement de ces deux corps.

artillerie et une partie de ses troupes. Dans le même tems les Russes attaquaient sur le reste de la ligne; mais les avant-postes, y étant plus éloignés des troupes, elles eurent le tems de prendre les armes. Platof, avec le premier corps de cavalerie et ce qui lui restait de Kosaques, se dirigea sur Spas-Kuplia, pour s'emparer du défilé, seule retraite de Murat. Bagawout passa la Tchernischna à Tétérinka, et se dirigea sur la grande route entre Winkowo et Spas-Kuplia; Strogonof le suivait immédiatement. A gauche de Bagawout, Osterman (*a*) traversait le ruisseau à la suite de Poniatowski, qu'il avait attaqué; et plus loin, trois corps de cavalerie et une division de grenadiers et chasseurs le franchissaient également; un de ces deux corps à droite de Winkowo, les deux autres corps et la division de grenadiers et chasseurs à gauche de ce village, pour tourner la droite des Français. Toutes les troupes qui occupaient les bords de la Tchernischna avaient effectué précipitamment leur retraite, moins par suite de l'attaque de front qu'elles avaient essuyée, qu'à cause de celle que les Russes dirigeaient

(*a*) L'on se souvient que ce général commandait le quatrième corps d'infanterie.

sur leurs derrières. Si Murat ne parvenait point à arrêter le mouvement des deux corps de Bagawout et de Strogonof, sa situation devenait désespérée; il le sentit, et ce courage plus impétueux que réfléchi, qui ne l'abandonnait jamais, le servant mieux que n'aurait pu le faire tous les conseils de la prudence, il se précipite avec les carabiniers sur la tête de la colonne de Bagawout, et la renverse. Le général russe, surpris d'une attaque aussi vigoureuse qu'imprévue, s'arrêta, et engagea un feu d'artillerie. Dès lors Murat devint maître de ses mouvemens, et put mettre de l'ordre dans sa retraite. Platof s'était emparé du défilé; Claparède et Latour-Maubourg l'en chassèrent, et rétablirent la communication. La retraite s'effectua, non sans éprouver de grandes pertes, mais plus heureusement que les commencemens du combat n'auraient pu le faire espérer. Murat perdit beaucoup de bagages, trente-six bouches à feu et une partie de sa cavalerie (*a*). Cinq des corps d'infanterie de l'armée russe n'avaient point passé la Tchernischna. Kutusof se

(*a*) On sent quel effet une journée aussi pénible, sans prendre de nourriture, dut produire sur des chevaux déjà épuisés par les privations et les fatigues; aussi eut-elle, pour ces animaux, des suites très-funestes.

contenta de faire suivre Murat par Platof; le reste de son armée se réunit sur la rive gauche de la Tchernischna, où elle bivouaqua. Le général russe, loin de mériter des louanges pour le succès qu'il venait d'obtenir, est blâmable d'avoir laissé échapper le corps de Murat. S'il eût dirigé sur Spas-Kuplia, à la suite de Platof, deux des cinq corps d'infanterie, qu'il ne put utiliser, et qui restèrent sur la rive gauche de la Tchernischna, c'en était fait du corps français. Que si seulement Strogonof eût exécuté ce mouvement au lieu de suivre Bagawout, Kutusof pouvait espérer ce même résultat, puisque la force de chacun des corps d'infanterie de l'armée russe était à peu près égale à la totalité de l'infanterie de Murat.

Avant que de continuer, et pour ne plus interrompre le récit d'opérations qui s'annonçaient sous un aspect si imposant, je vais faire quelques réflexions sur celles qui les avaient précédées (*a*). J'ai fait voir que Kutusof, au lieu d'attendre Napoléon dans une position dé-

(*a*) Pour bien apprécier les réflexions que je vais faire, il ne faut point perdre de vue que la prolongation du séjour de Napoléon à Moskou, événement si heureux pour les Russes, ne pouvait même être soupçonnée par Kutusof, puisqu'elle était hors de toutes les probabilités.

fensive, aurait dû profiter des avantages incalculables que lui offrait, dans la situation où il se trouvait alors, une offensive brusque et inattendue. La bataille de la Moskwa reçue et perdue, il n'aurait pas dû se retirer sur Moskou, comme il le fit, surtout dans l'état de désordre où sa retraite nocturne avait mis son infanterie : si Napoléon avait été instruit de cette circontance, il l'aurait poursuivi sans relâche, et aurait pris dans Moskou une grande partie de ce qui lui restait d'infanterie (*a*). Pouvant alors s'étendre jusqu'à Kaluga, et communiquer directement de cette ville avec Smolensk et Mohilow, il se serait établi dans l'intérieur de la Russie.

Kutusof, après avoir laissé sur la route de Moskou un corps d'infanterie, un de cavalerie et le tiers de sa cavalerie irrégulière, aurait dû se retirer, par Wéréia et Borowsk, sur Kaluga, le plus lentement possible. Dans le même tems il aurait dirigé deux détachemens (*b*) sur

(*a*) L'on a vu que l'on fit dans cette capitale un grand nombre de prisonniers, quoique Kutusof eût eu le tems de remettre de l'ordre dans son infanterie.

(*b*) Ces détachemens auraient dû être composés chacun de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, de quinze cents à deux mille hommes de cavalerie, de douze bouches à feu,

les communications de Napoléon, ce qui ne pouvait éprouver aucun obstacle, puisque ce conquérant n'occupait que la seule route de Smolensk (*a*). Ils auraient suivi des chemins de traverses, et pour la facilité de la marche, l'un aurait pris à droite, l'autre à gauche de la route de Smolensk; ils se seraient portés sur différens points de cette route, selon les localités, et y auraient détruit les convois de munitions, dont on ne pouvait se passer, puisque les corps d'armée avaient épuisé presque toutes les leurs à la bataille de la Moskwa. Ils auraient aussi détruit les convois de vivres, ceux de bagages, et attaqué les détachemens qui rejoignaient, ainsi que ceux qui tenaient garnison dans les lieux d'étapes (*b*); enfin ils auraient empêché que l'on ne fût à la maraude dans les lieux où ils se trouvaient. Si Napoléon avait détaché des troupes à leur poursuite, ils se seraient retirés dans

dont six d'artillerie à cheval, et de deux régimens de Kosaques.

(*a*) Il faut cependant excepter le point où il se trouvait, puisque les deux corps qu'il faisait marcher sur ses flancs s'éloignaient depuis une lieue jusqu'à trois de la grande route, plus ou moins, selon les localités.

(*b*) La plupart de ces convois n'étaient que peu ou point escortés, et une partie des détachemens qui tenaient garnison dans les lieux d'étapes, étaient de moins de cent hommes.

l'intérieur des terres, par le chemin de traverse le plus rapproché, se faisant couvrir par leur cavalerie, et auraient reparu bientôt après sur un autre point, où ils auraient attaqué de nouveau les convois et les détachemens.

Pour assurer les communications, il aurait fallu laisser dans chaque étape trois mille hommes, qui auraient été obligés de s'y retrancher, et ne faire marcher que des convois de cinq mille hommes au moins avec du canon. Napoléon ne pouvait détacher de son armée une aussi grande quantité de troupes; il aurait donc été obligé de se reployer sur Smolensk (*a*). Loin que Kutu-

(*a*) L'on doit se souvenir que Dorochof, qui avait au plus deux mille hommes d'infanterie, avait forcé Napoléon à envoyer une division d'infanterie, les chasseurs de sa garde et de l'artillerie à trois lieues et demie de Moskou, et trois lieues et demie plus loin, mille hommes d'infanterie, les dragons de la garde et de l'artillerie. Quoiqu'il eût fait beaucoup de mal à Napoléon, je pense qu'il pouvait lui en faire encore davantage s'il eût été moins timide; sa seule entreprise hardie fut l'attaque de Wéréia, qui réussit.

Si Napoléon se fût arrêté à Smolensk, et qu'on eût émis l'opinion qu'il aurait pu se diriger directement de cette ville sur Moskou avec toute son armée réunie sur la grande route qui y conduit, et sans avoir détruit l'armée russe, l'on aurait été taxé de folie, et avec raison. Il fallait, pour que Napoléon parvînt à pénétrer jusqu'à Moskou, que son adversaire manquât à toutes les dispositions qui auraient pu l'en empêcher.

sof eût employé ces moyens, si simples et si faciles, pour forcer son adversaire à la retraite, il ne fit gêner sa communication depuis Mojaïsk jusqu'à Smolensk, que par quelques faibles détachemens de cavalerie. Aussi pas un seul des détachemens d'infanterie laissés dans les lieux d'étape ne fut enlevé. Ces dispositions auraient été encore plus efficaces si Kutusof se fût retiré jusqu'à Mojaïsk sans combattre (*a*). On ne saurait néanmoins lui reprocher d'avoir livré la bataille de la Moskwa, puisque le vœu de la nation et de l'armée l'y avaient en quelque sorte contraint. Napoléon était tellement convaincu qu'il ne pouvait continuer à s'éloigner de Smolensk, si Kutusof se portait sur ses communications, qu'après avoir dépassé Mojaïsk, il arrêta brusquement ses corps d'armée, parce que n'ayant point de nouvelles de ce général, il craignait qu'il ne se fût retiré sur Kaluga, où qu'il ne se fût porté sur ses communications avec la totalité ou une partie de son armée. De nos jours, la nécessité des munitions et la grande consommation qu'on en fait, force à entretenir une communication non interrom-

(*a*) Alors seulement l'armée étant beaucoup plus forte, on aurait porté l'infanterie des détachemens dont je viens de parler à huit ou dix mille hommes.

pue avec ses dépôts. Chez les anciens, cela était avantageux, mais n'était point indispensable : Xénophon, quoiqu'entièrement privé de communications avec la Grèce, quoique séparé d'elle par de vastes pays ennemis, pouvait espérer de la revoir, et se promettre la victoire tant que ses soldats conservaient leur courage et leurs armes.

Kutusof, décidé à se retirer sur Moskou, fit sagement de commencer des retranchemens (23) comme s'il eût voulu recevoir une nouvelle bataille; il pouvait espérer que cette démonstration déciderait Napoléon à se retirer : rien au contraire ne saurait justifier sa retraite sur Riazan, au travers de Moskou, et sa marche autour de cette capitale pour venir occuper la route de Kaluga. Il laissa ainsi cette route pendant plusieurs jours à la disposition de son adversaire, et s'exposa à être attaqué pendant une marche de flanc, exécutée à une très-petite distance de l'armée française. Que si, comme il a été dit, son but était d'enflammer le courage des siens en les remplissant d'indignation et de rage par la vue du désastre de Moskou, il est plus blâmable encore, d'abord parce qu'aucunes considérations ne doivent faire faire de fausses marches qui peuvent avoir

des résultats désastreux; ensuite parce que les effets d'un pareil spectacle sur les troupes devaient être entièrement opposés (24) à ceux qu'il espérait en obtenir. Etait-ce donc pour enflammer le courage du soldat romain, qu'Annibal, avant les batailles de la Trébie et du Trasimène, mit tout à feu et à sang autour des armées romaines, et qu'il renouvela depuis les mêmes excès aux portes de Rome, à la vue d'une armée consulaire qui n'osa s'y opposer?

Kutusof, s'étant décidé à abandonner Moskou sans livrer une nouvelle bataille, aurait dû prendre avec son armée la vieille route de Kaluga, en tournant autour de Moskou, et faire retirer son arrière-garde seulement par cette capitale, et de là sur Kolomna, pour tromper Napoléon sur la véritable direction de sa retraite. Arrivé à Desna, il aurait gagné, par un chemin de traverse, la nouvelle route de Kaluga (*a*), pour prendre position à Borowsk : dans le même tems, il aurait envoyé sur Mojaïsk, par Wéréia, un corps assez nom-

(*a*) Kutusof n'aurait pu se retirer directement par la nouvelle route de Kaluga, puisque Poniatowski l'occupait alors à quelques lieues de Moskou.

breux pour s'en emparer (*a*); Wintzingerode aurait secondé cette opération. Par suite de ces dispositions, Mojaïsk serait tombé au pouvoir de Kutusof le 21 ou le 22 septembre. L'armée de ce général s'élevait alors à soixante-dix mille hommes; celle de Napoléon à quatre-vingt-dix mille (*b*), sans y comprendre plus

(*a*) Le corps de Junot, qui occupait Mojaïsk, était d'environ mille hommes.

(*b*) Voici quelle était la situation de l'armée à l'époque du 20 septembre; elle est extraite d'un rapport adressé le 28 septembre par Berthier à Napoléon :

	hommes.
L'infanterie de la vieille garde, d'après une feuille d'appel du 20 septembre.	4,831
Les 1re, 3e et 5e divisions du 1er corps, *idem*.	13,821
Le 3e corps d'armée, non compris la cavalerie légère, *idem*.	6,243
Le 5e corps d'armée, *idem*.	6,923
Le 1er corps des réserves de cavalerie, *idem*.	2,721
Le 2e *idem* et la cavalerie légère du 3e corps, *idem*.	4,263
Le 4e *idem* des réserves de cavalerie, *idem*	1,775
Total.	40,577

Les autres feuilles d'appel au 20 septembre n'étant pas parvenues, on y a suppléé en prenant les présens sous les armes, suivant les états de situation ou par des évaluations approximatives.

SAVOIR :

	hommes.
Le corps de Mortier, état du 26 septembre.	9,875
La cavalerie de la garde, environ.	4,000
Le 4e corps d'armée, état du 20 septembre.	27,326

de vingt mille blessés ou malades (*a*); mais les chevaux de sa cavalerie étaient tellement épui-

	hommes.
D'autre part.	41,201
La 4e division du 1er corps, état du 20 septembre.	4,997
La 2e division du 1er corps et la cavalerie légère de ce corps, environ.	6,000
Le 3e corps des réserves de cavalerie, environ. . .	3,000
Total.	55,198
D'autre part	40,577
Total général.	95,775

Ainsi, l'armée qui était sous les ordres immédiats de Napoléon, s'élevait encore à quatre-vingt quinze mille sept cent soixante-quinze hommes présens sous les armes, dont environ dix-sept mille de cavalerie ; mais si l'on fait attention que l'état que nous venons de donner comprend indubitablement un grand nombre de blessés et de malades qui étaient restés avec leurs régimens, on en concluera que le nombre des combattans, à l'époque du 20 septembre, ne devait pas s'élever à plus de quatre-vingt-dix mille. Par cette même raison, j'ai porté à vingt mille le nombre des blessés et malades, quoiqu'il n'y en eût alors qu'environ quinze mille dans les hôpitaux de Moskou.

L'on se souvient que l'armée avait été renforcée depuis la bataille de la Moskwa par la division Pino, du quatrième corps, et par la division Laborde, de la jeune garde. Il était aussi arrivé quelques régimens de marche.

L'on a pu remarquer que le corps de Junot et les blessés et malades qui étaient à Mojaïsk, ou plus en arrière, ne sont pas compris dans l'évaluation ci-dessus.

(*a*) Lorsque le repos et les excès succèdent aux fatigues et aux privations, il en résulte un grand nombre de maladies.

sés qu'elle ne pouvait plus tenir tête à celle des Russes. L'armée, d'ailleurs, n'était point encore rétablie de ses fatigues ; elle n'avait de munitions que pour une seule bataille ; sa marche était embarrassée par six cent sept bouches à feu, et deux mille quatre cent cinquante-cinq voitures d'artillerie (*a*) qu'elle traînait à sa suite, et par plus de cinq mille voitures de bagages, d'équipages militaires, de vivres et de luxe. C'est dans cet état de choses que Napoléon, coupé de ses communications, entouré par la cavalerie ennemie, aurait été obligé de quitter brusquement Moskou. Il aurait pu se porter sur Borowsk, ou sur Mojaïsk, ou se retirer sur Witepsk par Woloklamsk, Zubtzow et Biéloi. Dans le premier cas, il aurait

(*a*) J'ai évalué approximativement la force de la partie du parc général qui était à Moskou, n'ayant pu me la procurer exactement, à deux bouches à feu et trois cents voitures. L'état des bouches à feu de l'armée de Moskou, le 7 octobre, était le suivant :

Pièces de 12.	58	
Idem de 6	264	
Idem de 4	32	servies par l'artill. de la jeune garde.
Idem de 3	122	servies par l'artillerie régimentaire.
Obusiers de 6 pouc. 4 lig.	10	
Idem de 5 pouc. 6 lig. . .	119	
Total.	605	

eu en tête l'armée russe, et sur son flanc droit un corps qui occupait sa seule communication directe.

Dans le second cas, il aurait trouvé toute l'armée russe réunie à Mojaïsk, puisque Borowsk est moitié moins éloigné de cette ville que Moskou. Kutusof aurait fait rétrograder un corps, par la grande route, jusqu'à Wiazma, et se serait dirigé sur cette ville avec son infanterie, par des chemins de traverse qui se trouvent de chaque côté de la route ; toute sa cavalerie aurait été employée à harceler Napoléon, et à empêcher ses troupes de s'écarter de la grande route, afin de les affamer.

Dans le troisième cas, Napoléon pouvait gagner une, deux ou trois marches sur Kutusof, selon l'époque à laquelle ce général aurait été instruit, et la promptitude avec laquelle il aurait pris sa résolution. Ce dernier parti était le seul qui offrît des chances de salut ; mais il aurait fallu marcher avec une grande rapidité ; ce qui aurait exigé le sacrifice d'une partie des voitures et peut-être d'une partie de l'artillerie.

Si Kutusof devait se diriger sur Borowsk pour y prendre position immédiatement après avoir abandonné Moskou, il le devait, à plus forte raison, lorsqu'il eut atteint Krasnopa-

chra, au lieu de se retirer, comme il le fit, jusque derrière la Nara. En prenant cette dernière position, il laissait à son adversaire la facilité de se retirer par la route de Witepsk que nous avons désignée, ou par la route de Smolensk. Ainsi Napoléon pouvait effectuer sa retraite sans éprouver d'autres malheurs que de grandes pertes en hommes et en chevaux, qu'il aurait facilement réparées. Par une fatalité dont les événemens militaires offrent quelques exemples, les fautes de Kutusof tournèrent à son avantage, à cause de l'opiniâtreté avec laquelle Napoléon prolongea son séjour à Moskou; et si, après le combat de Winkowo, le général russe se fût dirigé à marches forcées sur Moskou, par les deux routes de Kaluga, pour resserrer Napoléon de manière à l'empêcher de lui dérober une seule marche, et qu'en même tems il eût dirigé sur Mojaïsk une division qui, conjointement avec Wintzingerode, en aurait chassé Junot, c'en était fait de ce conquérant et de son armée.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE DEUXIÈME.

(1) PAGE 250.

« *Que ce conquérant avait des vues sur la Turquie.* » Nul doute que Napoléon ne fût dans l'intention de faire, plus tard, la guerre à la Turquie. Indépendamment des raisons que nous venons de donner, nous ajouterons qu'il avait fait faire des reconnaissances militaires de ce pays, par des officiers qui l'avaient traversé sous differens prétextes, et que peu après la paix de Tilsit, dans un moment d'abandon qui ne lui était point ordinaire, il répondit à l'un des principaux personnages qui l'accompagnaient, et qui lui disait qu'il était devenu l'arbitre des destinées de l'Europe, et qu'il ne lui restait plus qu'à jouir en paix de sa gloire : « La paix ! elle est à Constantinople. » Enfin il paraît certain qu'à Tilsit Napoléon et Alexandre étaient tombés d'accord d'expulser les Turcs de l'Europe, et de partager leurs provinces conjointement avec l'Autriche.

(2) PAGE 255.

« *La petite Russie offrit dix-huit mille Kosaques.* » Cette province s'appelait l'Ukraine russe lorsqu'elle appartenait aux Kosaques. Elle est composée des deux gouvernemens de Pultawa et de Tchernigow. Ses habitans descendent en grande partie des Kosaques de l'U-

kraine; mais depuis Pierre-le-Grand ils ont été obligés de s'adonner à l'agriculture. Leur offre prouva qu'ils conservaient encore le souvenir de leurs anciennes mœurs. Indépendamment de ces dix-huit mille Kosaques, qui furent prêts à marcher au bout d'un mois, ils fournirent des recrues pour l'armée de ligne et pour la milice.

(3) PAGE 255.

« *Ces troupes ne devaient servir que jusqu'à l'évacuation du territoire russe.* » Cette promesse de rentrer dans leurs foyers après l'évacuation du territoire rendait la levée de ces troupes beaucoup plus facile, parce que ce qui éloigne le plus le paysan russe du service est la certitude, en devenant soldat, de ne jamais revoir ses pénates.

(4) PAGE 255.

« *Plus des trois quarts des recrues périrent avant d'avoir rejoint l'armée.* » La Russie est le pays de l'Europe où la mortalité parmi les recrues est la plus forte ; c'est une suite naturelle du peu de soin qu'en prennent ceux qui en sont chargés. Ils ont intérêt à la mort de ces malheureux, parce que le désordre qui règne dans l'administration leur permet de les laisser figurer sur les contrôles long-tems après qu'ils sont morts, et de bénéficier ainsi de ce que le gouvernement accorde pour leur entretien et leur subsistance.

(5) PAGE 262.

« *A poursuivre les Russes jusqu'à cette capitale.* » Il est avantageux de se diriger rapidement sur la capitale de

l'ennemi, et de poursuivre son armée sans relâche, lorsque l'habitant ne s'insurge point, lorsqu'on se croit certain de la victoire, en cas que l'on en vienne à une affaire générale, lorsqu'on a assez de monde pour garder ses derrières et assurer ses communications, mais surtout lorsque le pays à parcourir offre des ressources, et qu'on ne s'éloigne pas trop de sa base d'opérations.

La rapidité d'une telle marche étonne l'ennemi et le frappe de terreur. Ses plans devenant inexécutables, il est obligé d'improviser ses défenses. Les corps qu'il a sur les points latéraux à celui par lequel on pénètre, craignant d'être coupés, se retirent précipitamment. Le découragement et le désordre sont ordinairement la suite de ces mouvemens rétrogrades.

Lorsque Napoléon, en 1805 et 1809, se dirigea sur Vienne, l'armée autrichienne d'Italie, craignant d'être coupée, effectua sa retraite, quoique d'abord elle eût obtenu des succès. En 1806 toute la Prusse fut envahie de la même manière; mais ce système de guerre a eu de funestes résultats en Espagne, parce que l'habitant y était insurgé, et que l'armée ennemie avait toujours une retraite assurée par la mer. L'on y occupa promptement la plupart des grandes routes sans que la conquête du pays s'ensuivît. L'on était obligé d'avoir des garnisons à toutes les étapes, et d'escorter les convois, les courriers et les militaires isolés. L'on avait parcouru et ravagé le pays; mais on ne l'avait pas soumis. Les insurgés faisaient à l'armée française une petite guerre qui employait une partie de ses troupes, et empêchait d'en disposer pour les grandes opérations. Cette armée essuya ainsi des pertes si fortes qu'elles furent la principale cause de ses re-

vers. L'application du même système de guerre en Russie ne pouvait être que plus funeste encore. J'ai fait voir combien il était difficile d'y exister quand on y marche en masse, et les pertes incroyables qu'y fit l'armée en hommes et en chevaux. L'immense étendue de cet empire s'oppose à ce que l'on puisse couper facilement les corps détachés. Si les Russes se retirèrent d'abord sur tous les points lorsque Napoléon se dirigea avec l'armée principale sur Witepsk, c'est qu'il leur était partout très-supérieur en nombre. Mais lorsque la diminution de son armée eut à peu près rétabli l'équilibre, on vit Wittgenstein attaquer Polotzk, Tormassof pénétrer en Lithuanie, et si Barklay, continuant à se retirer, se fût contenté d'attirer à lui des renforts de cavalerie, et qu'il eût dirigé tous ceux en infanterie et artillerie sur les corps d'armée qui combattaient en arrière des flancs de Napoléon, il l'aurait forcé à battre en retraite bien avant son arrivée à Moskou.

La résolution que venait de prendre Napoléon, de pénétrer jusqu'à Moskou, était en opposition avec l'opinion qu'il avait manifestée à Wilna, dans une conversation avec un seigneur polonais. Ce seigneur lui ayant dit qu'il irait facilement à Moskou dans l'année même: « Il vaudrait mieux, répondit-il, y aller en deux années. »

(6) Page 295.

« *Il parlait d'un ton sec et brusque, et par phrases entrecoupées.* » Cette manière de parler rendait son commandement dur, et il lui arrivait souvent, lorsqu'il éprouvait de la contrariété ou du mécontentement, de traiter

ses généraux avec grossièreté; ceux-ci en agissaient de même avec leurs subordonnés, et tout ce qui avait un commandement, quelque petit qu'il fût, les imitait. Je ferai remarquer à ce sujet que la grossièreté des supérieurs envers leurs subordonnés, qui peut être nuisible sous plusieurs rapports, est avantageuse en ce qu'elle économise le tems. Ce ne fut point Napoléon qui introduisit ce changement; il datait du commencement de notre révolution.

Le bouleversement qui avait eu lieu alors dans l'ordre social avait élevé aux premiers emplois militaires subitement, et sans qu'ils fussent obligés de passer par les grades intermédiaires, une foule d'hommes sans éducation. Leurs manières étaient communes, leur commandement brusque, souvent grossier; mais ils étaient braves, avaient la pratique de la guerre, et plusieurs d'entre eux s'étant livrés à l'étude dans leurs momens de loisirs, devinrent des guerriers remarquables. On avait perdu ces manières et cette politesse qui avaient si long-tems distingué les officiers français; mais l'on avait gagné sous le rapport militaire. Quant au soldat, il était resté le même, le plus intelligent de tous les soldats de l'Europe; d'une propreté inconnue à ceux des autres nations; d'une gaîté inaltérable; préférant, en pays ennemi, obtenir de ses hôtes ce qui lui était nécessaire par de bons procédés que par la violence; terrible seulement pour l'ennemi et pendant le seul tems du combat.

(7) PAGE 314.

« *Sa présence, qui y aurait été si utile quand on se les disputait, devenait alors indifférente.* » Je suis loin de préten-

être que Napoléon aurait dû s'exposer comme un simple général. Je sais aussi qu'on est plus commodément à pied qu'à cheval pour consulter les cartes, et se servir de lunette ; qu'enfin le général en chef d'une aussi grande armée ne doit se déplacer que quand il le juge absolument nécessaire, parce que les officiers qui viennent lui faire des rapports ou lui demander des ordres le trouvent plus facilement quand il reste long-tems dans la même place. Mais assurément Napoléon tomba dans l'excès contraire en restant onze heures dans un endroit situé à trois quarts de lieue des points où se décidait le sort de la bataille.

Voici ce que l'on avait observé sur sa manière d'être habituelle pendant les batailles. Les premiers coups de canons lui causaient une joie qui se peignait vivement sur son visage. Arrivé sur le point où il jugeait convenable de s'arrêter, il y restait immobile, recevant des rapports, donnant des ordres, examinant avec une grande attention, tantôt à la vue simple, tantôt avec le secours d'une lunette, ce qui pouvait l'intéresser. Les succès, les revers, la mort de ses généraux, rien ne pouvait troubler son impassibilité; il semblait absorbé par les soins du commandement. S'il jugeait sa présence nécessaire sur un autre point, il s'y transportait rapidement, et s'y arrêtait comme précédemment.

(8) PAGE 315.

« *Exemple mémorable de l'influence des bonnes institutions militaires et d'une bonne méthode de guerre.* » On est étonné que des troupes italiennes, hollandaises, etc., peu estimées jusqu'alors, aient rivalisé de courage avec les

troupes françaises, illustrées depuis si long-tems. Ce résultat fut dû principalement à ce qu'elles avaient adopté les institutions militaires et la méthode de guerre des Français. Ces deux causes ont une influence plus grande et plus prompte depuis que l'on ne combat plus corps à corps, et qu'il n'est plus absolument nécessaire, pour constituer de bonnes armées, que les soldats soient animés de ce courage personnel, qui leur était indispensable dans les armées romaines. De nos jours les meilleures troupes sont celles qui ont les meilleurs cadres; il suffit donc d'avoir assez de sujets pour former des cadres braves, disciplinés et aguerris. Je dois ajouter cependant que l'exemple des troupes françaises, le désir de les égaler, la confiance qu'inspirait un général habitué à vaincre, furent autant de causes secondaires qui contribuèrent à la bonne conduite que tinrent ces troupes.

(9) PAGE 317.

« *Si quelques batteries n'eussent été obligées de ralentir leur feu, d'autres de le cesser entièrement par suite du manque de munitions.* » L'artillerie étant, dans les batailles, placée en avant de l'infanterie, et par conséquent exposée à ses regards, a sur elle une influence morale: si une batterie fait un mouvement en avant, l'infanterie suit (*a*); si elle fait un mouvement rétrograde, l'infanterie en est intimidée; c'est par cette raison que dans un

(*a*) C'est-à-dire que les chefs de bataillons suivent le mouvement de l'artillerie. L'on s'aperçoit que je parle du cas particulier, mais qui se présente assez souvent dans l'armée française, où un commandant de batterie prend sur lui de se porter en avant.

grand nombre de combats et de batailles, on a vu des commandans de batterie rester en position, quoiqu'ils eussent brûlé toutes leurs munitions, et qu'une partie de leurs pièces fussent démontées : en se retirant, ils auraient découragé l'infanterie. L'influence morale de l'artillerie est d'autant plus grande que l'infanterie est moins bonne ; aussi quand de l'artillerie est attachée à de mauvaise infanterie, je serais tenté de croire qu'elle est encore plus utile par cette influence que par le mal qu'elle fait à l'ennemi.

(10) PAGE 331.

« *Ils enviaient le sort de ceux qu'elle avait frappés d'un seul trait.* » Un colonel, qui rejoignait le corps d'armée auquel il appartenait, vit sur la porte de l'abbaye de Kolotskoi plusieurs blessés ; ils s'y étaient traînés pour demander du pain aux troupes qui passaient : un chef de bataillon amputé lui en demanda. Après avoir dépassé cette abbaye, il trouva, dans le voisinage de la route, un grand nombre de blessés abandonnés ; les uns étaient dans des maisons et des granges, d'autres sur des voitures, le plus grand nombre en plein champ. A environ deux lieues de Mojaïsk, cinq cents de ces malheureux étaient réunis autour d'une grange occupée par quelques-uns d'entre eux ; depuis plusieurs jours, ils n'avaient pris aucun aliment ; un officier et vingt-cinq hommes les gardaient ; deux chirurgiens devaient en avoir soin ; mais l'officier n'avait point de vivres à leur donner, les chirurgiens rien de ce qui était nécessaire pour les panser. Ils avaient en vain envoyé demander des secours à Mojaïsk ; on y était hors d'état de leur en donner.

(11) PAGE 335.

« *Aussi ne put-on plus, sans s'exposer, parler en public une langue étrangère.* » Un conseiller, qui passa par Moskou peu avant que Napoléon se fût emparé de cette capitale, pensa être mis à mort par le peuple pour avoir parlé français en public. Il était très-petit, et avait le nez pointu; Rostopchin avait dit dans une proclamation que les Français n'étaient pas plus lourds qu'une gerbe de blé; les Russes ont ordinairement le nez large et écrasé; le conseiller avait donc, aux yeux du peuple, tous les caractères auxquels il pouvait reconnaître un Français : on eut beaucoup de peine à le tirer de ses mains.

(1) PAGE 347.

« *D'où l'on découvre Moskou à une demi-lieue devant soi.* » Moskou, sous le rapport de l'antiquité, le cédait à Kiow, à Nowogorod, à Wladimir et à beaucoup d'autres villes; les chroniques russes en parlent pour la première fois en 1147, et ne font remonter son origine qu'à peu d'années avant cette époque. Ses accroissemens furent rapides; en 1248, elle était déjà capitale d'une des petites principautés qui servaient d'apanages aux princes russes. En 1326, le prince Jean Danielowitz s'y fixa, et elle a toujours été depuis capitale de la grande principauté, berceau de l'empire de Russie. Moskou éprouva deux pestes cruelles en 1367 et en 1770, et elle fut ravagée à différentes époques par de nombreux incendies; ceux de 1367 et 1473, et surtout de 1547 la réduisirent presque entièrement en cendres. Elle tomba deux fois au pouvoir des

Tatars en 1237 et en 1382; ils la réduisirent en cendres, égorgèrent une partie de ses habitans, emmenèrent le reste en captivité. Les Polonais s'en emparèrent aussi en 1610, et la conservèrent deux ans. Ces nombreux désastres, réparés promptement, n'empêchèrent point sa prospérité de s'accroître. Lorsque Napoléon s'en empara, elle s'étendait sur les deux rives de la Moskwa, et avait neuf lieues de circonférence, en y comprenant les faubourgs; elle contenait des jardins, des prairies, des terres labourées et même des terres en friche; aussi était-elle moins peuplée que son étendue ne semblait le promettre. L'hiver, on y comptait trois cent cinquante mille ames, l'été deux cent cinquante mille seulement, parce que, pendant cette saison, la noblesse, suivie d'un grand nombre d'esclaves, allait habiter ses terres. Les églises, les édifices publics et beaucoup de maisons, d'hôtels et de palais étaient construits en briques; un plus grand nombre encore l'était en bois. L'architecture de ces bâtimens n'avait point un caractère particulier; c'était un mélange de celle de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. La même variété se remarquait dans le costume des habitans, parmi lesquels il y avait un grand nombre d'étrangers qu'attirait le commerce : il en résultait un aspect très-singulier, et qui n'était pas sans agrément. La ville se divisait en deux parties bien distinctes; la première, appelée le Kremlin, était une antique citadelle, bâtie sur une colline qui domine la ville, et est située sur la rive gauche de la Moskwa; sa forme était triangulaire; elle avait une demi-lieue de circonférence et était entourée d'une muraille en briques, haute et épaisse, qui avait été bâtie en 1367. Au delà de cette

muraille, mais seulement dans la partie qui n'est point arrosée par la Moskwa, régnait un fossé. Le Kremlin ne contenait que des établissemens ou édifices publics; les plus remarquables étaient le palais des tzars, l'arsenal, l'église cathédrale de l'Assomption et la chapelle d'Ivan, surmontée d'un clocher qui dominait toute la ville, et était un objet de vénération pour les Russes. La deuxième partie, occupée par les habitans, entourait le Kremlin: les rues en étaient longues, ordinairement larges, toujours sinueuses et mal pavées. Au delà étaient trente faubourgs, presque tous composés de chétives cabanes en bois. Aucune ville ne présentait, d'une manière plus frappante, le contraste du luxe le plus opulent et de la plus profonde misère. Moskou contenait un plus grand nombre d'églises qu'aucune autre ville de l'Europe; toutes étaient surmontées de cinq clochers en forme de dômes, dont un grand au milieu de quatre petits; la plupart de ces dômes étaient dorés, argentés ou peints en vert. Ce grand nombre de clochers, la réverbération du soleil sur les dômes, le mélange de la verdure et des bâtimens, présentaient une vue magnifique au voyageur qui arrivait à Moskou.

(13) PAGE 355.

« *Et des pétards dans plusieurs tuyaux de poëles, entre autres dans ceux de l'hôtel de Rostopchin.* » Napoléon ayant appris que l'hôtel de Rostopchin était au nombre de ceux que l'incendie avait épargnés, ordonna d'y mettre le feu: cet ordre ne fut point exécuté, parce que cet hôtel était occupé par un général de la garde, qui aurait été embarrassé pour trouver un logement. Les prières du curé de

la colonie française, dont l'église, bâtie en bois, était située tout près de cet hôtel, contribuèrent sans doute aussi à le sauver.

(14) PAGE 358.

« *Ils se voyaient exposés aux violences du soldat.* » Je dois dire, à la louange des soldats français, que ce furent eux qui se permirent le moins d'excès; ils étaient les moins pillards de tous les soldats de différentes nations qui composaient l'armée de Napoléon. En Allemagne, l'habitant trouvait moins onéreux et moins désagréable d'avoir à loger deux soldats français qu'un soldat allemand.

(15) PAGE 363.

« *Ainsi ils peuvent frapper arbitrairement un noble dans sa personne ou ses propriétés, et ne pourraient pas, sans courir de grands dangers personnels, attenter d'une manière sérieuse aux prérogatives de la noblesse.* » Cela résulte de ce que la noblesse, occupant tous les emplois civils et militaires, sert aux empereurs d'intermédiaire pour exercer leur autorité.

Les mêmes réflexions peuvent s'appliquer à l'autorité des sultans, qui passe pour être si absolue; elle est plus restreinte encore que celle des empereurs de Russie; ils ne sauraient porter atteinte ni aux coutumes, qui, étant réglées par la religion, les assujétissent, ainsi que le moindre musulman; ni aux priviléges des ulemas et des janissaires, par l'intermédiaire desquels ils gouvernent, et qui représentent en quelque sorte la nation turque. Les empereurs russes peuvent, à la vérité, élever des étran-

gers, des bourgeois, même des paysans de la couronne aux emplois les plus éminens; mais aussitôt qu'ils les occupent, ils sont classés parmi les nobles, en partagent tous les avantages, et, par suite, devraient en embrasser les intérêts: cependant, tenant tout du souverain, étant vus avec jalousie, et souvent traités avec dédain par les grands seigneurs d'ancienne extraction, craignant qu'un nouveau souverain ne leur retirât ce dont ils sont en possession, ils n'adoptent point ordinairement les intérêts de leur nouvelle caste, et se montrent aveuglément dévoués aux volontés de leur maître. Pierre-le-Grand fut le premier qui employa ce moyen pour s'affranchir de la tutelle de la noblesse; ses successeurs l'ont souvent imité depuis.

(16) PAGE 364.

« *Il lui demandait de grands sacrifices; il fut contraint de condescendre à ses désirs en plusieurs points.* » Le gouvernement russe changea alors réellement de nature, et devint aristocratique, le plus énergique de tous les gouvernemens : Sparte, Rome et Carthage, chez les anciens; Venise, l'Angleterre, et, sous quelques rapports, le gouvernement constitutionnel de France, chez les modernes, en offrent la preuve.

(17) PAGE 365.

« *Pensait que Napoléon n'oserait pas pénétrer jusqu'à Moskou.* » Les espérances de Kutusof et de Rostopchin, qui ne s'évanouirent qu'au dernier moment, n'étaient pas sans fondement, ainsi qu'on a pu en juger par la situation respective des deux armées après la bataille de

la Moskwa. Je rapporterai, à ce sujet, l'opinion de Napoléon lui-même; elle est extraite d'une longue lettre que Berthier écrivit, le 27 septembre, à Bessières, qui commandait un corps d'observation à quelques lieues de Moskou. Je n'ai pu me procurer la lettre de Bessières à laquelle répondait Napoléon. Il paraît que ce maréchal lui témoignait la crainte que Kutusof ne se dirigeât sur Mojaïsk, et qu'il émettait l'opinion qu'après la bataille de la Moskwa ce général aurait dû se retirer directement sur Kaluga. « L'idée de marcher sur Mojaïsk ne » paraît à sa majesté qu'une fanfaronnade. Une armée » victorieuse, dit-elle, ne se croirait pas dans une si- » tuation morale pour tenter une pareille opération; » comment croire qu'une armée vaincue, qui a aban- » donné sa plus belle ville, ait l'idée d'un pareil mou- » vement? Quant au mouvement de retraite de l'ennemi, » après la bataille, sur Kaluga, cela aurait été évidem- » ment inviter l'armée française à marcher sur Moskou; » mais Kutosof a fait ce qu'il devait faire, en se retirant » par Moskou; il a remué de la terre sur plusieurs » bonnes positions, et a cherché à nous faire croire que » pour entrer à Moskou, il fallait une deuxième bataille. » Cette mesure était tellement bonne, que si l'état remis » par Lariboissière, commandant l'artillerie, avait porté » vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se » serait arrêté, quoique le champ de bataille ait été un » des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est im- » possible d'enlever des redoutes sans artillerie et beau- » coup de munitions. » Non-seulement je ne partage point les deux opinions émises par Napoléon; mais je pense même que c'était par politique et par amour-

propre qu'il les émettait. Je trouve dans la même lettre, un peu plus loin que le passage cité ci-dessus, la preuve que loin de croire la marche sur Mojaïsk insensée, Napoléon la redoutait, puisque Berthier (c'est-à-dire Napoléon) y donne à Bessières l'instruction suivante : « Il » est convenable, si vous parlez avec les plénipoten- » tiaires, que vous leur disiez que l'empereur aurait bien » voulu que leur armée marchât sur Mojaïsk, parce qu'ils » se seraient trouvés entre deux armées. » Je terminerai ces réflexions par faire remarquer que l'épithète de *beau*, employée au lieu de celle d'*horrible*, pour indiquer que le champ de bataille était couvert d'une quantité extraordinaire de cadavres, rappelle ce mot si connu de Vitellius, que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. Des personnes dignes de foi m'ont dit avoir remarqué, dans la lettre que Napoléon écrivit dans le tems à Maret pour lui apprendre le gain de la bataille de la Moskwa, cette phrase : « Le champ de bataille, couvert de trente « mille morts, était superbe. » L'épithète de *superbe* y était employée dans le même sens que celle de *beau* dans la lettre à Bessières.

(18) PAGE 365.

» *Il fit lui-même mettre le feu à ses deux maisons de campagne.* » L'une était située tout près de Moskou, l'autre à Woronowo, sur la vieille route de Kaluga. Ce fut près de cette dernière que l'on trouva un poteau, auquel était fixé un écriteau qui contenait ces mots : « J'ai em- » belli pendant huit ans cette campagne, et j'y ai vécu » heureux au sein de ma famille. Les habitans de cette » terre, au nombre de mille sept cent vingt, la quittent

» à votre approche ; et moi je mets le feu à ma maison, » pour qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. » Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de » Moskou, avec un mobilier d'un demi-million de rou- » bles ; ici vous ne trouverez que des cendres. »

(19) PAGE 367.

« *Plusieurs de ces établissemens, échappés à la fureur de l'incendie, furent d'un grand secours.* » Ces établissemens étaient l'hôpital Galitzin, l'hôpital Paul, l'hôpital de l'Impératrice-Mère, et celui que l'on établit dans la maison des Enfans-Trouvés. Les médecins et chirurgiens de l'hôpital de l'Impératrice-Mère étaient restés à leur poste, et faisaient le service conjointement avec les médecins et chirurgiens français. Je ne cite ce fait que parce qu'il est unique.

(20) PAGE 369.

« *Et le pays qui environne la ville.* » Le pays qui environne Moskou est plus peuplé qu'aucun de ceux que l'armée avait parcourus depuis le Niémen, et les maisons des paysans y ont un air d'aisance. En général le paysan russe est mieux logé, mieux nourri, mieux habillé que le paysan polonais, surtout que celui du grand-duché de Varsovie, auquel on prétend avoir rendu la liberté, et qui assurément ne s'en doute guère. Alexandre ayant défendu de vendre isolément des paysans, ils sont invariablement attachés à la terre ; c'est la seule loi qui existe relativement aux droits respectifs des seigneurs et des paysans ; mais l'usage a réglé impérieusement cette ma-

tière; ainsi, par exemple, l'usage s'oppose à ce qu'on rende à la culture des terres les paysans qui sont nés dans la domesticité; aussi, quoique beaucoup de seigneurs aient un beaucoup plus grand nombre de domestiques qu'il ne leur serait nécessaire, ils ne les en conservent pas moins. Sans entrer dans le détail de ce que l'usage a réglé, je rapporterai ce qu'il y a d'apparent : c'est que le paysan russe est passablement logé, vêtu convenablement à son climat; qu'il peut faire quelques économies s'il est laborieux, qu'il ne manque jamais du nécessaire, et est soigné s'il est malade; que ceux qui désirent se livrer au commerce le peuvent, les seigneurs ayant intérêt à leur en accorder la permission. Ils sont gais, paraissent contens de leur sort, et sont très-attachés à leurs pénates: aussi ne craignent-ils rien autant que d'être choisis pour le service militaire. Le paysan français, lorsqu'il a une petite propriété, qui, réunie à son travail, lui procure ainsi qu'à sa famille le strict nécessaire, est plus heureux que le paysan russe, puisqu'il est libre; mais je ne pense pas qu'il en soit ainsi du journalier qui ne possède aucune propriété, et a une femme et des enfans ; le prix de sa journée, qui suffit à peine à son entretien lorsqu'il est sans famille, et seulement quand le blé est à bas prix, devient insuffisant lorsqu'il a de la famille ; il faut alors que sa femme et ses enfans mandient. Ils éprouvent des privations, non-seulement par le manque d'alimens, mais encore par celui de vêtemens et de bois de chauffage; s'ils tombent malades, ils n'ont de secours à prétendre de personne ; enfin ils ne sont pas plus libres que le paysan russe, car la misère les fixe irrévocablement dans le lieu où ils se trouvent.

(21) PAGE 395.

« *Et lui aurait donné la facilité de prêcher la liberté aux paysans pour exciter une insurrection.* » Puisque les hommes vivent en société, il n'existe point de liberté absolue, mais une liberté légale. C'est donc prêcher le renversement de l'ordre social établi que de prêcher la liberté aux dernières classes de la société. Elles ne distinguent pas la liberté de la licence, et comme on ne peut pas substituer à l'instant un nouvel ordre de choses à l'ancien, on doit obtenir pour résultats l'insurrection, le pillage, le meurtre et l'incendie. L'histoire fournit beaucoup de faits à l'appui de cette opinion, et récemment encore quelques mots de liberté, adressés par Napoléon aux paysans polonais, avaient produit ce résultat.

(22) PAGE 395.

« *Parce qu'une pareille insurrection l'aurait privé des ressources du pays.* » C'étaient les domestiques que Napoléon aurait surtout pu espérer de soulever; il est très-incertain qu'il eût réussi à l'égard des paysans; l'on doit se souvenir que les Kosaques, dans le tems où ils formaient un état indépendant assez puissant pour faire la guerre aux Russes, aux Polonais et aux Turcs, étaient sous ce rapport beaucoup plus à craindre pour les Russes que Napoléon, puisque cette nation, composée d'hommes libres, parlant la même langue que les Russes, habitant un pays voisin, excitait continuellement les paysans à la révolte, et accueillait ceux qui abandonnaient leurs foyers pour se réunir à eux; ils n'en ont pas moins été asservis par les Russes.

L'exemple de ce qui venait de se passer en Pologne ne détruit point cette opinion; les seigneurs ayant accueilli Napoléon comme un libérateur, n'en parlaient qu'avec admiration, et le peignaient à leurs paysans sous les couleurs les plus favorables. Ce fut ce qui donna à ce conquérant, dans les premiers momens de l'invasion, un grand pouvoir sur l'esprit de ces hommes bornés.

(23) Page 19.

« *Fit sagement de commencer des retranchemens.* » Il est très-rare de nos jours qu'il soit avantageux de se retrancher. Les Romains enveloppaient leurs armées d'un retranchement; mais elles avaient peu de cavalerie, et l'infanterie combattait dans un ordre profond; actuellement l'infanterie et la cavalerie combattent habituellement dans un ordre mince, et l'on intercale dans leurs lignes une nombreuse artillerie, qui augmente encore leur étendue. Lorsque les armées sont en présence, elles occupent ordinairement à peu près le terrain qui leur est nécessaire pour combattre; elles sont beaucoup plus nombreuses, surtout en cavalerie, que celles des Romains, et sont suivies d'une grande quantité de voitures, d'artillerie et de munitions qui les embarrassent. Enfin elles sont obligées de conserver une communication avec leurs dépôts, à cause des munitions, qui leur sont indispensables. Par toutes ces raisons on ne peut les envelopper d'un retranchement comme les armées romaines. Quand on se retranche, ce qui est rare, ce n'est que sur quelques points de sa ligne; souvent l'on n'a eu le tems que d'ébaucher les retranchemens, et ils ne sont susceptibles

d'aucune résistance notable. Mais que cela soit ainsi ou autrement, ils peuvent toujours être tournés de près ou de loin, et l'on se voit alors forcé de les abandonner. Souvent on le fait trop tard, d'où il résulte les plus grands malheurs, et ordinairement avec précipitation, ce qui amène le désordre ou le découragement, quelquefois l'un et l'autre. Quoi qu'il en soit, toutes les fois que l'on abandonne de la sorte des retranchemens, il doit en résulter un fâcheux effet sur le moral du soldat.

(24) PAGE 20.

« *Les effets d'un pareil spectacle sur les troupes devaient être entièrement opposés à ceux qu'il espérait en obtenir.* » La vue de l'incendie de Moskou était plus propre à frapper les troupes russes de terreur qu'à exalter leur courage. On ne manquerait pas d'exemples à l'appui de cette assertion, même chez les nations qui excluaient les prolétaires de la profession des armes, et cela est fondé en raison. En effet, les militaires exposant journellement leur vie et leur liberté, tous les autres intérêts disparaissent devant ceux-là. Trois choses contribuent principalement aux succès : la confiance que chaque régiment en particulier a dans son courage, c'est le résultat de l'esprit de corps; la confiance mutuelle des régimens, les uns à l'égard des autres, d'où naît une espérance générale de la victoire; enfin la confiance dans celui qui commande. La perte de Moskou remplissait les Russes du sentiment de leur infériorité, puisque leur général n'avait abandonné cette capitale que parce qu'il se croyait hors d'état de la défendre, et l'incendie, attribué aux

Français, devait leur persuader qu'un ennemi qui ne ménageait rien se croyait certain de la victoire; il devait donc en résulter, sinon un sentiment de terreur, au moins une diminution de confiance mutuelle et de confiance dans le général, et, par suite, du découragement. Je dois néanmoins ajouter que le soldat russe étant de tous les soldats de l'Europe celui qui est doué de l'obéissance la plus passive, est par cela même moins susceptible de terreur et de découragement.

Ces raisons, appliquées uniquement aux armées modernes, acquièrent encore plus de force, parce que presque tous les sous-officiers y étant sortis de la classe des prolétaires, ont peu d'intérêts communs avec les citoyens, et, par suite, sont assez indifférens aux maux que la guerre fait peser sur leur pays.

SUITE DES LETTRES DE NAPOLÉON ET DE BERTHIER que j'ai cru devoir citer.

Napoléon au major-général.

Smolensk, le 22 août 1812.

Répondez au baron Bignon que le résultat de tout cela est que le gouvernement fait peu de chose; que l'organisation n'avance pas, que l'administration est de peu de ressource, et qu'enfin le pays ne m'est que de peu d'utilité, etc. (Le reste de la lettre offre peu d'intérêt).

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Smolensk, le 24 août 1812.

Mon cousin, je suppose que le général Hogendorp n'a pas de femme avec lui. S'il avait fait venir sa femme, elle doit rentrer en France, ou du moins rester en Allemagne, et sur les derrières.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Smolensk, le 24 août 1812.

Mon cousin, vous trouverez ci-joint un bon sur l'intendant pour fournir au prince Schwartzenberg une seconde avance de 500,000 fr. Faites connaître au prince ma satisfaction de la victoire qu'il a remportée; que demain je marche sur l'ennemi, qui a l'air de prendre position à vingt lieues d'ici, sur la route de Moskou; que je désire qu'il fasse en sorte que les troupes que l'ennemi a en Wolhynie ne viennent pas se porter sur moi; que je lui recommande de les occuper. Ecrivez au général Reynier dans le même sens. Vous ferez connaître au prince de Schwartzenberg que j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que tous les avancemens se fissent dans son corps, et qu'il leur fût accordé des récompenses; que je me réserve, de mon côté, d'en accorder sur le rapport qu'il me fera; que j'attends ses propositions. Ecrivez au duc de Tarente pour lui faire connaître ce qui s'est passé et que je me mets en marche. Ecrivez aussi au général Saint-Cyr; faites-lui savoir que j'attends ses propositions pour

accorder des récompenses à son corps d'armée ; qu'il résulte des bulletins russes que Wittgenstein n'a que deux divisions, formées de bataillons de réserve qui ne sont composés que de recrues.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Dorogobuj, le 26 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune de se rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le duc de Bassano, et d'y prendre connaissance des affaires et de l'état des choses ; que je serai après demain à Wiazma, c'est-à-dire à cinq marches de Moskou ; qu'il y aura probablement une bataille qui nous conduira à Moskou ; qu'il est possible que, dans cet état de choses, les communications viennent à être interceptées ; qu'il faut donc que quelqu'un prenne alors le commandement et agisse selon les circonstances ; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur Minsk le 129e régiment, le régiment illyrien, le régiment westphalien qui était à Kœnigsberg, et les deux régimens saxons ; que j'ai, en outre, placé entre Minsk et Mohilow la division Dombrowski, forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère ; qu'il est important que son corps s'approche de Wilna, et qu'il se dirige selon les circonstances, afin d'être à même de soutenir Smolensk, Witepsk, Mohilow et Minsk ; que la division Dombrowski doit être suffisante pour maintenir la communication de Minsk, par Orsza, jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que la division russe du général

Hertel, qui est à Mozyr, forte de six à huit mille hommes, la plupart recrues, et contre laquelle d'ailleurs le général Schwartzenberg peut opérer ; que les nouveaux renforts que j'envoie à Minsk pourront aussi subvenir à tous les inconvéniens, et, dans tous les cas, le mouvement du duc de Bellune sur Minsk et Orsza, et de là sur Smolensk, me paraît propre à maintenir tous les derrières; que j'ai quatre mille hommes de garnison à Witepsk et autant à Smolensk ; que le duc de Bellune, prenant ainsi position entre le Dniéper et la Dwina, sera en communication facile avec moi, pourra promptement recevoir mes ordres, et se trouvera en mesure de protéger les communications de Minsk et de Witepsk, ainsi que celles de Smolensk sur Moskou; que je suppose que le général Gouvion Saint-Cyr a suffisamment des deuxième et sixième corps pour tenir en échec Wittgenstein et n'en avoir rien à craindre ; que le duc de Tarente peut se porter sur Riga pour investir la place ; enfin que j'ordonne aux quatre demi-brigades de marche, formant neuf mille hommes, qui faisaient partie de la division Lagrange, de se diriger sur Kowno; qu'ainsi ce ne serait que dans le cas où le général Gouvion Saint-Cyr serait battu par le général Wittgenstein et obligé de repasser la Dwina, que le duc de Bellune devrait marcher à son secours d'abord; que, ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur Smolensk.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au général Barclay de Tolly.

Rybki, le 28 août 1812.

Monsieur le général, M. Orlof, officier aux gardes, envoyé en parlementaire pour avoir des nouvelles du général Tutchkof, a été envoyé mal à propos de l'avant-garde à Smolensk au moment des opérations de l'armée, ce qui a fait juger devoir diriger son retour par les avant-postes de notre droite, qui se dirige sur Wiazma. Il doit donc être arrivé à l'heure qu'il est; mais j'ai eu l'attention de donner des nouvelles du général Tutchkof, en faisant passer une lettre de ce général, qui est parti pour Metz en bonne santé. A cette occasion, je renouvelle à votre excellence la proposition que je lui ai faite d'établir un cartel d'échange, et de régler les communications des deux armées, et la manière dont doivent être traités les parlementaires. Sa majesté voit avec peine les maux que souffre le pays; elle voudrait que l'empereur de Russie laissât des gouverneurs civils pour prendre soin du peuple et des propriétés, et de diminuer par là les maux de la guerre : c'est l'usage qui a été suivi dans toutes les guerres. Au surplus, en faisant cette proposition à votre excellence, je m'acquitte d'un devoir cher au cœur de mon souverain.

L'empereur, monsieur le baron, à qui j'ai communiqué cette lettre, me charge de vous prier de faire ses complimens à l'empereur Alexandre, s'il est à l'armée, ou au premier rapport que vous lui ferez. Dites-lui que ni les

vicissitudes de la guerre, ni aucune circonstance ne peuvent altérer l'estime et l'amitié qu'il lui porte.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Mojaïsk, le 11 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que le 8e régiment westphalien, le régiment saxon de Low, celui de Rechten, le 3e régiment de marche d'infanterie, formé à Kœnigsberg, les troisièmes bataillons des 4e, 7e et 9e régimens polonais, les 8e, 9e, 10e et 11e régimens de marche, de cavalerie, doivent tous être dirigés sur Smolensk; que l'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités; qu'il fait tout pour nous empêcher d'entrer à Moskou, et montre la résolution de tout faire pour nous en chasser le plutôt qu'il lui sera possible. C'est donc de Smolensk à Moskou qu'il faut se porter, les nombreuses troupes qui arrivent derrière et celles du grand-duché de Lithuanie étant suffisantes pour garder les derrières. Il est nécessaire également que le duc de Bellune se tienne prêt avec tout son corps d'armée réuni, pour se porter de Smolensk à Moskou, afin de renforcer l'armée à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. Witepsk n'a besoin de rien. Si peu de troupes qu'il y ait, l'ennemi le laissera tranquille. Je n'y tiendrai même personne aussitôt que mon hôpital sera évacué. Il faut donc que le duc de Bellune dirige tout, bataillons, escadrons, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour de là pouvoir venir sur Moskou.

Sur ce, etc. *Signé* NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Au château près Tatarki, le 13 septembre 1812.

L'empereur est inquiet de n'avoir pas de nouvelles de l'ennemi. Si vous ne le trouvez pas devant vous, il est à craindre qu'il ne soit à votre droite, sur la route de Kaluga, et il serait possible qu'il se jetât sur nos derrières. On ne sait pas ce que fait le prince Poniatowski, qui devrait être à deux lieues sur votre droite. Ordonnez-lui d'envoyer sa cavalerie sur la route de Kaluga à Moskou. L'empereur arrête ici le corps du prince d'Eckmulh et celui du duc d'Elchingen, jusqu'à ce qu'il sache où est l'ennemi. Sa majesté attend donc avec impatience de vos nouvelles, et particulièrement sur ce qui se passe sur notre droite, c'est-à-dire sur la route de Kaluga à Moskou.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moskou, le 22 septembre 1812, à 4 heures du soir.

Votre aide de camp vient de remettre à l'empereur votre lettre de ce jour, à cinq heures du matin. Vous trouverez ci-joint un second rapport du duc d'Istrie. L'empereur attend avec impatience des nouvelles positives. Des Kosaques ont paru sur la route de Smolensk à six ou sept lieues d'ici. Ils étaient une trentaine, qui ont

surpris un convoi d'une quinzaine de caissons, qu'ils ont brûlés. Sa majesté vient de me dicter la lettre ci-jointe pour le général Sébastiani. Elle vient de prononcer la peine de mort pour tout officier qui parlementerait sans autorisation avec les avant-postes ennemis. Sa majesté veut qu'on ne corresponde avec les ennemis qu'à coups de canons et de carabines. Je vous réitère que l'empereur est très-impatient de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens de l'ennemi.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moskou, le 22 septembre 1812, à 4 heures du soir.

Monsieur le maréchal, je vous envoie un rapport du général Sébastiani, que vient de faire passer le roi, et d'où il résulte que l'ennemi continuerait son mouvement sur Kolomna. Le roi de Naples a dû arriver à son avant-garde; il aura poussé vivement l'ennemi; ainsi dans la nuit nous aurons des renseignemens positifs. L'empereur désire que dans la nuit vous lui envoyiez aussi des renseignemens sur tout ce que vous aurez appris, et particulièrement des nouvelles du prince Poniatowski, et des rapports qu'il vous aura faits sur ce qu'il saura des Russes. Vous aurez su ce qui s'est passé sur la route de Mojaïsk; mais cela n'est autre chose qu'une quarantaine de Kosaques, qui ont surpris dans un village une quinzaine de nos caissons, qu'ils ont fait sauter. L'empereur a envoyé le major Letort avec deux cent cinquante dragons sur la route de Mojaïsk, où nous avons couché. Le major Letort a ordre d'arrêter toute la cavalerie de marche,

ce qui lui fera bientôt quinze cents à deux mille hommes, avec lesquels il protégera la route. Toute l'armée est prête à se mettre en mouvement, et l'empereur est décidé à rejeter l'ennemi derrière l'Oka. Les renseignemens ultérieurs qu'on recevra dans la nuit, du roi et de vous, décideront le parti que sa majesté prendra; si l'armée marchera sur la route de Tula ou sur celle de Kolomna. Si l'on suit celle de Tula, la cavalerie que vous avez, celle de la garde, les Polonais de Poniatowski, la division d'infanterie Frédéric se trouveront par votre position former l'avant-garde. Envoyez-nous surtout des renseignemens le plus tôt que vous pourrez.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moskou, le 23 septembre 1812, à 4 heures du matin.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre d'hier à onze heures du soir. En conséquence, sa majesté attend de nouveaux renseignemens avant de mettre l'armée en mouvement. Le prince Poniatowski a dû arriver hier de bonne heure à Podol, et si vous n'en avez pas de nouvelles, c'est à cause des Kosaques qui rôdent. Les mouvemens que vous avez ordonnés à votre cavalerie doivent infailliblement donner des nouvelles des Polonais du prince Poniatowski. Sa majesté attend aussi les rapports que le roi lui aura faits hier au soir, mais qui ne peuvent arriver que vers cinq ou six heures du matin de l'avant-garde. Sa majesté approuve tout ce que vous vous proposez de faire. Faites nettoyer Desna. Les cinq à six cents Kosaques qui ont infesté la route de Mo-

jaïsk nous ont fait bien du mal ; ils ont fait sauter quinze caissons, et pris deux escadrons de marche de cavalerie, c'est-à-dire environ deux cents chevaux : ces escadrons appartenaient à une colonne de marche que conduit le général Lanusse, qui les avait imprudemment portés sur sa droite. Ils ont voulu ensuite attaquer un plus grand convoi d'artillerie, mais la fusillade les a éloignés. Comme je vous l'ai mandé hier, le major Letort s'est rendu hier à la maison du prince Gallitzin avec deux cents chevaux sur la route de Mojaïsk. D'après les renseignemens de votre dernière lettre, et d'après ceux donnés par le roi, sa majesté vient d'ordonner au général Saint-Sulpice de partir avec tous ses dragons pour appuyer le major Letort, si cela est nécessaire, ce qui sera probablement superflu, mais qui est sans inconvénient ; car les marches que vous faites faire par Podol et Desna doivent entièrement éloigner les Kosaques de la route de Mojaïsk.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moskou, le 23 septembre 1812, à 4 heures du matin.

Sire, l'empereur a reçu votre lettre du 22 septembre, à huit heures du soir. Il attend avec impatience de vos nouvelles, ainsi que de celles du duc d'Istrie. Des renseignemens particuliers nous font croire que l'ennemi n'est plus à Podol. Si cela est vrai, le prince Poniatowski doit y être arrivé hier au soir, et votre majesté saura à quoi s'en tenir. Le duc d'Istrie, de son côté, doit

être aujourd'hui à Podol. Des nouvelles particulières disent également que l'ennemi aurait évacué Desna, et se serait porté sur Serpuchow et Kaluga. Votre majesté ne doit avoir qu'un seul but, celui de se remettre avec son avant-garde sur les traces de l'ennemi, etc. (Ce qui suit offre peu d'intérêt.)

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moskou, le 26 septembre 1812.

Monsieur le maréchal, sa majesté s'attendait à recevoir des nouvelles du roi de Naples avant de vous expédier votre aide de camp; nous ne recevons que dans le moment la nouvelle que le roi est arrivé hier à cinq heures à Podol, où il s'est réuni au prince Poniatowski. Vous en aurez été instruit, et cela aura décidé l'ennemi à évacuer Desna, dont nous vous croyons maître en ce moment. Mettez le corps du prince Poniatowski et le troisième corps d'armée de cavalerie aux ordres du roi; et de votre personne, l'empereur désire que vous preniez position, en corps d'observation, avec la brigade Colbert, la cavalerie légère du premier corps, et la division d'infanterie, commandée par le général Frédéric, pour marcher au secours du roi de Naples, si cela était nécessaire, et pour intercepter les routes que l'ennemi pourrait prendre pour se porter sur notre ligne d'opérations, et qui échapperait au roi. Un autre corps d'observation, composé des dragons de la garde et d'un millier d'hommes d'infanterie, est au château du prince Gallitzin, où l'empereur a couché. Le général Guyot avec les chas-

seurs de la garde, deux brigades de cavalerie légère bavaroise, la division Broussier, d'infanterie, et six pièces de canon, est à mi-chemin de Moskou au château du prince Gallitzin, pour être à même de se porter où les circonstances l'exigeront. La canonnade que vous avez entendue hier matin sur votre droite, a eu lieu sur une reconnaissance de dragons de la garde, qui a été mal engagée par le major Martod, qui a été pris ou tué. Nous avons perdu dans ce mauvais engagement quelques dragons de la garde, pris ou tués, le major, un capitaine, un adjudant major, et une vingtaine de dragons blessés; nous avons aussi perdu quelques hommes d'infanterie. La reconnaissance mal engagée a été surprise par trois mille hommes de l'ennemi, qui avaient du canon. Mettez-vous en communication, si vous le jugez sans inconvénient, avec le corps d'observation qui est sur la route de Mojaïsk au château du prince Gallitzin (j'avais bien recommandé cependant au général Saint-Sulpice de ne pas compromettre les dragons de la garde). L'empereur donne l'ordre au roi de Naples de poursuivre l'ennemi, afin de l'éloigner à plusieurs marches de Moskou, et de le décider à prendre ses cantonnemens au delà de l'Oka. Tenez-vous constamment en correspondance avec le roi, et donnez-nous des nouvelles de tout ce que vous apprendrez. Jusqu'à ce que l'ennemi soit éloigné, le corps d'observation que vous commandez est bien important.

Signé ALEXANDRE.

Le commandant de Gjat ayant écrit au major-général, le 21 septembre, pour lui envoyer l'interrogatoire qu'il avait fait subir à l'intendant du comte Soltikof, et lui

demander de quelle manière il devait traiter cet intendant, Napoléon écrivit sur la lettre même un ordre ainsi conçu : « On peut faire fusiller cet homme, et faire brûler le château de Soltikof. »

Moskou, le 27 septembre 1812.

Signé NAPOLÉON.

Je n'ai point trouvé l'interrogatoire que l'on avait fait subir à l'intendant du comte Soltikof; mais il est probable qu'il avait attaqué, avec des paysans, des Français qui étaient à la maraude sur les terres du comte.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moskou, le 27 septembre 1812, à 7 heures du matin.

L'empereur a été fâché que vous ayez reçu à votre quartier général les deux parlementaires qui apportaient des lettres. A l'avenir vous ne devez recevoir personne par les avant-postes; les lettres que feront parvenir les prisonniers peuvent être reçues par les vedettes, et celui qui les apporte renvoyé sur-le-champ. Tous les parlementages avec l'ennemi tournent toujours à notre désavantage, et ont un but pour celui qui les provoque. L'empereur pense que le mouvement de l'ennemi n'a eu qu'un seul but, couvrir Kaluga, et se trouver immédiatement sur la route de Kiow, par où il espère recevoir ses renforts. L'idée de marcher sur Mojaïsk ne paraît à sa majesté qu'une fanfaronade : une armée victorieuse, dit-elle, ne se croirait pas dans une situation morale pour tenter une pareille opération; comment croire qu'une armée

vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, ait l'idée d'un pareil mouvement ?

Quant au mouvement de retraite de l'ennemi, après la bataille, sur Kaluga, cela aurait été évidemment inviter l'armée française à marcher sur Moskou. Mais Kutusof a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moskou; il a remué de la terre sur plusieurs bonnes positions, et a cherché à nous faire croire que pour entrer à Moskou il fallait une deuxième bataille. Cette mesure était tellement bonne que si l'état remis par Lariboissière, commandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se serait arrêté, quoique le champ de bataille ait été un des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et beaucoup de munitions.

L'empereur trouve ridicule ce que disent les parlementaires, qu'ils n'ont perdu que mille officiers dans une bataille où les Russes ont eu quarante officiers généraux tués ou blessés, et quarante à cinquante mille hommes hors de combat de leurs meilleures troupes. Sa majesté observe que la plupart des officiers sont de Moskou; que tous les détails que l'on a disent qu'ils ont montré le désir de défendre cette capitale; que ne l'ayant pas fait, c'est montrer l'impuissance de leur armée.

L'avant-garde de notre armée s'étant laissé endormir en concluant une espèce de suspension d'hostilité avec les avant-postes des Kosaques, il paraît simple à sa majesté que l'ennemi ait poussé sa cavalerie sur sa gauche pour nous faire du mal; la route de Mojaïsk aurait pu même être interceptée pendant plusieurs jours. L'ennemi n'a point poussé là son ambition; il a placé de la cava-

lerie sur toutes les routes pour être bien gardé et prévenu de nos mouvemens.

Si l'ennemi reste en position sur la Pakhra, l'intention de l'empereur est de marcher pour lui livrer bataille ; mais on doit supposer qu'il n'attendra pas, et qu'il n'a d'autre but que de savoir si toute notre armée est devant lui. L'empereur désire, 1° que vous gardiez les deux parlementaires jusqu'à ce que le roi de Naples ait passé la Pakhra ; alors vous les ferez partir de nuit pour les avant-postes du roi de Naples, par lesquels ils retourneront à leur armée ; 2° que vous ne receviez plus de parlementaires, mais seulement les dépêches qu'ils porteront, et qu'il en soit de même des lettres que vous aurez à faire passer. L'intention qu'a l'empereur d'épargner des fatigues à ses troupes le porte à désirer de ne pas faire marcher son armée pour déloger l'ennemi : faites croire à tout le monde que sa majesté est arrivée avec son armée derrière elle.

Il est convenable, si vous parlez avec les parlementaires, que vous leur disiez que l'empereur aurait bien voulu que leur armée marchât sur Mojaïsk, parce qu'elle se serait trouvée alors entre deux armées.

Prévenez bien tous les généraux Lahoussaye, Chastel et Girardin qu'ils n'amènent plus, des avant-postes, des officiers ou soldats parlementaires ; on doit seulement recevoir les lettres en disant qu'on fera passer les réponses.

Je vous ai déjà prévenu que le général Saint-Sulpice était, avec les dragons de la garde, au château du prince Gallitzin ; que le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, six pièces d'artillerie, deux brigades de cavalerie

bavaroise et la division Broussier, du quatrième corps, était en position sur la route de Mojaïsk, à moitié chemin de Moskou au château du prince Gallitzin. J'ordonne au vice-roi d'envoyer le général Ornano, avec cinq cents chevaux de plus et six pièces d'artillerie, renforcer la brigade de cavalerie bavaroise qui est dans ce moment avec le général Guyot, et d'en prendre le commandement.

S'il arrivait des circonstances imprévues, vous êtes autorisé à écrire au général Ornano et au général Broussier de se porter sur la vieille route de Moskou à Kaluga, à votre hauteur, soit à Fedozino, soit à Szarapowo, avec leur cavalerie, infanterie et artillerie. Quant au général Guyot, aux chasseurs de la garde et à son artillerie, ils doivent rester en position sur la route de Moskou, à moitié chemin du château du prince Gallitzin, dans la même position qu'ils occupent.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moskou, le 28 septembre 1812, à 2 heures de l'après-midi.

L'empereur vient de recevoir votre lettre d'hier, 27, à neuf heures du soir. Sa majesté a donné l'ordre à l'armée de se tenir prête à marcher dans la nuit, vu qu'il est deux heures, et qu'il serait trop tard de se mettre en mouvement aujourd'hui; d'ailleurs, d'ici à ce soir, l'empereur recevra de vos nouvelles et de celles de M. le duc d'Istrie, et ces dépêches le décideront à juger s'il est nécessaire de faire marcher l'armée. Le duc d'Istrie écrit également d'hier, à neuf heures du soir, de son quartier

général, à quatre werstes en arrière de Gorki; ainsi, votre majesté ne peut être tournée par Desna. Votre majesté sentira que ses dépêches sont attendues avec impatience. Le duc d'Istrie dit qu'il a aussi l'ennemi devant lui. Le général Lahoussaye est à Batutinka, derrière Gorki.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moskou, le 4 octobre 1812, à 4 heures et demie du matin.

Sa majesté aurait désiré qu'on pût utiliser les chevaux pris aux voitures à la suite de la cavalerie pour atteler les caissons qu'on a laissés, ayant plus besoin d'artillerie que des voitures que traînent les troupes. L'empereur a accordé les grâces pour le cinquième corps; il a vu avec plaisir la bonne conduite qu'ont tenue les Polonais. Sa majesté a reçu votre lettre du 2 octobre, à neuf heures du soir; elle a vu avec plaisir que vous ayez occupé Woronowo. Comme vous annoncez devoir écrire le 3, dans la matinée, l'empereur attend votre lettre pour vous répondre. Sa majesté s'étant décidée à envoyer près du général en chef russe un de ses aides de camp, désire que vous fassiez écrire, par votre chef d'état major, au général commandant l'avant-garde ennemie, une lettre conçue en ces termes :

« L'empereur étant dans l'intention d'envoyer un de » ses aides de camp généraux près du général en chef » Kutusof, on désire connaître le jour, l'heure et l'en» droit où ce général veut le recevoir. » Cette lettre sera adressée au commandant de l'avant-garde, et l'on en

tirera un reçu. Comme de raison, Sire, l'empereur vous laisse le maître de choisir le moment où vous ferez cette démarche, afin de la faire en tems opportun, et qu'elle n'ait en rien l'air de tenir aux circonstances. L'aide de camp que sa majesté compte envoyer arrivera probablement ce soir à votre quartier général.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Moskou, le 5 octobre 1812.

Mon cousin, le mémoire de l'intendant général me paraît erronné. J'ai peine à croire qu'il faille quarante-cinq jours pour évacuer les blessés qui se trouvent à Mojaïsk, au couvent et à Gjat; car je remarque que dans ces quarante-cinq jours, en ne faisant rien, partie guérira, partie mourra; il n'y aurait donc que le surplus à évacuer, et l'expérience prouve que trois mois après une bataille il ne reste que le sixième des blessés. Ainsi, en comptant sur six mille hommes, il n'en resterait au bout de trois mois que mille à transporter. Mon intention est de rester maître de ma ligne d'opérations, et de faire évacuer mes blessés, etc. (La suite de la lettre offre peu d'intérêt.)

Sur ce, etc. *Signé* NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Moskou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune que je ne lui ai pas encore donné d'ordres pour son mou-

vement, parce que cela dépend du mouvement de l'ennemi; que l'armée russe de Moldavie, forte de trois divisions, ou de vingt mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie comprises, a passé le Dniéper dans les premiers jours de septembre; qu'elle peut se diriger sur Moskou pour renforcer l'armée que commande le général Kutusof, ou sur la Wolhinie, pour renforcer l'armée de Tormassof; que l'armée du général Kutusof, battue à la bataille de la Moskwa, est aujourd'hui sur Kaluga, ce qui pourrait faire penser qu'elle attend des renforts qui lui viendraient de la Moldavie par la route de Kiow; que, dans cette hypothèse, le duc de Bellune recevrait ordre de se réunir à la grande armée, soit par la route d'Ielnia et Kaluga, soit par tout autre; que si, au contraire, les vingt mille hommes de Moldavie s'étaient portés au secours de Tormassof, ce renfort porterait Tormassof à quarante mille hommes; mais que notre droite, que commande le prince de Schwartzenberg, serait encore d'égale force, puisque ce prince, avec les Autrichiens, les Polonais et les Saxons, a environ quarante mille hommes; que d'ailleurs j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que le corps que commande le général autrichien Reuss à Lemberg, fît un mouvement, et que le prince Schwartzenberg reçût un renfort de dix mille hommes; que d'un autre côté, l'empereur renforce tant qu'il peut la garnison de Riga et le corps de Wittgenstein, afin de pouvoir déposter le maréchal Saint-Cyr de Polotzk, et le duc de Tarente de Riga et de Dünaburg; que des lettres qui arrivent du prince de Schwartzenberg, en date du 24, tendraient à prouver que l'armée de Moldavie au lieu de venir sur Moskou, s'est rendue à l'ar-

mée de Tormassof, et l'a renforcée ; qu'il est donc nécessaire de savoir ce qui se passera ; que dans cet état de choses, je désire que le duc de Bellune cantonne son corps de Smolensk à Orsza ; qu'il entretienne une correspondance exacte par toutes les estafettes avec le duc de Bassano, afin que ce ministre lui écrive et lui donne toutes les nouvelles qu'il aurait des différens points ; qu'il envoie un officier sage, discret et intelligent auprès du général Schwartzenberg et du général Reynier ; que cet officier apprendra du général Schwartzenberg ce qui se passe, et du général Reynier le véritable état des choses ; qu'il se mette en correspondance réglée avec le gouverneur de Minsk, et qu'enfin il envoie des agens dans différentes directions pour savoir ce qui se passe ; que la division Girard sera placée du côté d'Orsza, où elle se trouvera à quatre ou cinq marches de Minsk, à trois de Witepsk, à quatre ou cinq de Polotsk ; que l'autre division, qui sera entre Orsza et Smolensk, pourra l'appuyer rapidement, et qu'enfin la troisième division sera auprès de Smolensk ; que par ce moyen son corps d'armée se reposera et pourra se nourrir facilement ; qu'il faut le placer au haut de la route, afin de laisser la grande communication pour les troupes qui arrivent ; que, dans cette position, il sera également à même de se porter sur Minsk et Wilna, si le centre de nos communications et de nos dépôts était menacé, et si le maréchal Saint-Cyr était poussé à Polotzk, ou d'exécuter l'ordre qu'il recevrait de venir à Moskou par la route d'Ielnia et de Kaluga, si la prise de Moskou et le nouvel état des choses avait décidé l'ennemi à se renforcer d'une portion des troupes de Moldavie ; qu'ainsi le duc de Bellune formera

la réserve générale pour se porter, soit au secours du prince de Schwartzenberg et couvrir Minsk, soit au secours du maréchal Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit enfin à Moskou pour renforcer la grande armée; que le général Dombrowski, qui a une division de huit mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux polonais, est sous ses ordres, ce qui portera son corps d'armée à quatre divisions; que la brigade de réserve de Wilna, composée de quatre régimens westphaliens, de deux bataillons de Hesse-Darmstadt, qui, vers la fin de ce mois, arrivent de la Poméranie suédoise, et de 8 pièces de canon, sera aussi sous ses ordres; qu'enfin, dans le courant de novembre, deux nouvelles divisions se réunissent, l'une à Varsovie, c'est la trente-deuxième division, qui sera augmentée de trois bataillons de Würtzbourg, et restera commandée par le général Durutte; l'autre à Kœnigsberg, c'est la trente-quatrième division qui était en Poméranie sous les ordres du général Morand, et qui, augmentée également de quelques bataillons, sera également sous les ordres du général Loison. Ainsi, soit qu'il faille marcher au secours du prince de Schwartzenberg, ou au secours du maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune pourra toujours réunir une masse de quarante mille hommes; que, comme la correspondance de l'estafette est prompte, je serais toujours à même de donner mes ordres, et que ce ne serait que dans le cas où Minsk ou Wilna seraient menacés que le duc de Bellune devrait se mettre en marche, de son autorité, pour couvrir ces deux grands dépôts de l'armée; que le duc de Bellune, ayant le commandement général sur toute la Lithuanie et sur les gouverneurs de Smolensk et de Wi-

tepsk, doit pourtant activer la marche de l'administration, et surtout prendre des mesures efficaces pour que les réquisitions de blé et de fourrage aient lieu ; qu'il y a des fours à Mohilow, à Orsza, à Rasasna, à Dubrowna ; qu'il doit faire faire beaucoup de biscuit, et se mettre en situation d'avoir trente jours de vivres assurés pour son corps, sans prendre rien ni sur les transports militaires, ni sur les convois qui viendraient de l'armée. Le duc de Bellune aura soin d'avoir aussi une correspondance à Witepsk : il est maître d'y envoyer des troupes pour soutenir ce point et s'y maintenir. Il pourra de sa personne se porter à Mohilow, à Witepsk, à Smolensk, pour connaître le terrain et faire marcher l'administration. Si, par accident quelconque, la communication avec Moskou venait à être interceptée, il aurait soin d'envoyer de la cavalerie et de l'infanterie pour la rouvrir.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le *post-scriptum* suivant est écrit de la main de Napoléon :

Son quartier général devra être à Smolensk.

Napoléon au major-général.

Moskou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, le duc de Trévise demande des vivres pour les employés de la police, il en demande pour les enfans trouvés, il en demande pour les Russes qui sont aux hôpitaux, il en demande pour les habitans malades, etc., etc. ; toutes ces demandes sont fort légitimes,

mais nul n'est tenu à l'impossible; il faut que la municipalité russe forme une compagnie russe, qui se rendra par détachemens dans les villages, et prendra des vivres en les payant. L'intendant général accordera l'argent nécessaire sur les fonds que j'ai mis à sa disposition; on fournira ici, à la municipalité, un magasin qui sera destiné pour la ville, et approvisionné ainsi qu'il vient d'être dit. Cette compagnie pourra s'appeler compagnie de police, et, si cela réussit, on pourra en former trois ou quatre autres semblables, lesquelles parcourreront les environs, et feront arriver ici, en payant, tout ce qui est nécessaire aux habitans, surtout aux hôpitaux; voilà le seul moyen de suffire à tout; parlez-en au sieur Lesseps, et qu'on ne perde pas un moment.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Moskou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, donnez ordre que les dix soldats russes qui ont été découverts dans une cave du onzième quartier soient fusillés, comme incendiaires; que cela soit fait demain à quatre heures du matin, sans éclat.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Nota. Au bas de la lettre on a écrit ces mots : « Cet » ordre n'a point été exécuté; on a reconnu que c'étaient » des malades. »

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au général en chef Kutusof (a).

Moskou, le 16 octobre 1812.

Le général Lauriston avait été chargé de proposer à votre altesse de prendre des arrangemens pour donner à la guerre un caractère conforme aux règles établies, et prendre des mesures pour ne faire supporter au pays que les maux indispensables qui résultent de l'état de guerre. En effet, la dévastation de son propre pays est nuisible à la Russie, autant qu'il affecte douloureusement l'empereur; votre altesse sentira facilement l'intérêt que j'ai à connaître la détermination définitive de son gouvernement.

Recevez, etc. *Signé* ALEXANDRE.

Le prince Kutusof au prince de Neufchâtel et de Wagram (b).

Au quartier général, le 21 octobre 1812.

Mon prince, le colonel Berthemy, que j'ai admis dans mon propre quartier, m'a remis la lettre dont votre

(a) Napoléon avait dicté cette lettre.

(b) Il est probable qu'il y a erreur dans la date de la lettre de Berthier, que j'ai copiée sur un brouillon, et qu'elle n'a été expédiée que le 19. Ce qui me le fait soupçonner, c'est que la date de la lettre de Kutusof doit être exacte, puisque j'ai copié cette lettre sur l'original, et qu'il n'est pas probable qu'il ait fait attendre quatre jours sa réponse. L'on s'apercevra aussi que cette réponse n'est pas seulement relative au contenu de la lettre de Berthier, mais encore à des communications verbales que le porteur de cette lettre avait sans doute été chargé de faire.

altesse l'avait chargé pour moi ; tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle démarche a déjà été soumis immédiatement à l'empereur, mon maître, et c'est, comme vous ne sauriez l'ignorer, mon prince, l'aide de camp général prince de Wolkonsky qui en a été le porteur. Cependant vu la distance des lieux, et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu une réponse à cet égard. Je ne saurais donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon prince, toute la force et l'étendue, c'est qu'il est difficile d'arrêter, malgré tout le désir qu'on peut en avoir, un peuple aigri par ce qu'il voit, un peuple qui depuis trois cents ans n'a point connu de guerre intérieure, qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, et qui n'est point susceptible de ces distinctions entre ce qui est ou n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires. Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon prince, que tout le monde reconnaîtra, dans la manière dont elles agissent, les principes qui caractérisent toute nation loyale, brave et généreuse ; je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire, et je me flatte que les ennemis que j'ai eu a combattre ont toujours rendu justice à mes maximes à cet égard. Recevez, mon prince, l'assurance de ma plus haute considération.

Le maréchal commandant en chef les armées,

Signé prince KUTUSOF.

Napoléon au major-général.

Moskou, le 18 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise que je pars demain matin avec l'armée pour poursuivre l'ennemi; que mon intention est que le duc de Trévise se loge au Kremlin, et y caserne

1°. La division Laborde;

2°. La brigade du général Carrière, composée de quatre bataillons de cavalerie à pied, forte de près de quatre mille hommes;

3°. Deux compagnies de sapeurs;

4°. Une compagnie d'artillerie;

5°. L'artillerie de la division Laborde;

Enfin une brigade de cinq cents hommes à cheval: avec cette force le duc de Trévise pourra garder la ville, mais avec la prudence convenable. L'intendant laissera un ordonnateur, plusieurs commissaires des guerres et des chefs de service. Le général du génie laissera un officier supérieur commandant. Le général d'artillerie laissera un officier supérieur d'artillerie et plusieurs officiers d'artillerie. Le duc de Trévise fera travailler avec la plus grande activité à l'armement du Kremlin, et mettra en batterie les pièces qui se trouvent ici; il fera construire une petite batterie en terre sur le terre-plein, où il fera mettre ses pièces de campagne de manière à bien battre le pont de pierre; il tiendra un fort poste au couvent du prince d'Eckmulh, dont la position est importante, parce qu'il commande un pont sur la Moskwa. Tous les malades qui se trouveront ici seront réunis aux

Enfans-Trouvés ; il doit y en avoir trois ou quatre cents; il faudrait donc les faire garder en force. Le magasin d'eau-de-vie près du pont de pierre doit être également gardé par un fort détachement. Tous les magasins qui sont trop éloignés, le duc de Trévise les fera réunir au Kremlin. Les généraux, officiers supérieurs, officiers supérieurs d'administration qui se trouvent ici se logeront dans le Kremlin. Le commandant de la place et l'intendant pourront continuer à loger dans le logement du gouverneur et dans le logement que le duc de Trévise occupe près du Kremlin. Le duc de Trévise verra s'il faut faire garder le couvent du maréchal Ney. Il serait utile de garder, par un poste, la prison qu'a fait retrancher le vice-roi sur la route de Pétersbourg. Pour tout le reste, il réduira le service comme il l'entendra, en conservant de préférence ce qui sera le plus près du Kremlin. Demain, quand l'armée sera partie, il fera faire, par la municipalité, une proclamation pour prévenir les habitans que les bruits d'évacuation sont faux ; que l'armée se porte sur Kaluga, Tula et Briansk, pour s'emparer de ces points importans et des manufactures d'armes qui s'y trouvent ; engager les habitans à maintenir la police et empêcher qu'on ne vienne achever la ruine de la ville Il fera, dès demain, commencer les travaux au Kremlin, et veillera à ce qu'ils soient poussés avec la plus grande activité ; il fera faire de fortes patrouilles dans la ville, surtout du côté des portes de Mojaïsk et de Kaluga, afin de pouvoir recueillir tous convois ou régimens de marche qui seraient en route de Mojaïsk pour se rendre ici. La division Roguet restera ici la journée de demain ; elle partira demain soir, escortant le

trésor et le quartier général de l'intendant. Le duc de Trévise fera dans la ville une police sévère ; il fera fusiller tout soldat russe qu'on trouverait dans la rue : à cet effet, il fera donner l'ordre à tous ceux qui sont aux hôpitaux de n'en plus sortir. On ne mettra nulle part de petits postes, afin d'être à l'abri de la malveillance des paysans et des surprises des Kosaques. Enfin le duc de Trévise doit réunir le plus de vivres qu'il pourra ; il fera confectionner beaucoup de biscuit ; il s'assurera des vivres, au moins pour un mois, en farine, pommes de terre, choux-croute, eau-de-vie, vin, etc. Il doit conserver cet approvisionnement pour les circonstances urgentes, en faisant moudre à tous les moulins, pour que, s'il est possible, cela puisse alimenter son journalier. Ayez soin de donner au duc de Trévise un chiffre, afin que la correspondance avec lui puisse être libre et sûre.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Récapitulation succincte des événemens racontés dans les premier et deuxième livres. Napoléon se porte à la rencontre de Kutusof par la vieille route de Kaluga. Etat et force de l'armée française. Spectacle extraordinaire que présente cette armée à son départ de Moskou. Napoléon quitte la vieille route de Kaluga, passe sur la nouvelle en suivant un chemin de traverse, et se dirige sur Kaluga. Mortier évacue Moskou le 23 octobre, après avoir fait sauter les murailles du Kremlin et incendié une partie des bâtimens que contient cette forteresse. Kutusof devance Napoléon sur la nouvelle route de Kaluga. Combat de Malojaroslawetz le 24 octobre. Retraite de Kutusof. Conseil tenu par Napoléon le soir du combat; son indécision. Positions des deux armées. Napoléon se décide, le 26 à neuf heures du matin, à effectuer sa retraite sur Smolensk par Mojaïsk et Wiazma. Réflexions sur les opérations militaires depuis le départ de Moskou. Détails sur la marche de l'armée depuis Malojaroslawetz jusqu'à Wiazma. Kutusof dirige Miloradowitz sur Wiazma avec deux corps d'infanterie, et suit, avec le reste de son armée, des chemins de traverses parallèles à la route par laquelle se retire Napoléon. Maux qui accablent l'armée aussitôt après qu'elle a dépassé Mojaïsk. Combat de Wiazma le 3 novembre. L'armée française continue sa retraite. Augmentation du froid. Apparition de la neige. Tableau des cruelles extrémités auxquelles l'armée est réduite. Elle se désorganise et éprouve des pertes incroyables. Napoléon dirige Eugène sur Dukhowzina, et continue sa retraite sur Smolensk. Il arrive dans cette ville avec sa garde le 9 décembre, et s'y arrête pour y faire faire des distributions de vivres et y attendre les corps qui étaient encore en arrière. Combat du Wop le 9 décembre. Kutusof passe à Jelnia et se dirige sur Krasnoi. Réflexions sur les opérations

militaires depuis le combat de Malojaroslawetz. Suite du récit des opérations des corps d'armée détachés. Napoléon continue sa retraite par Krasnoi et Orsza sur Minsk. Force de l'armée de Moskou à son départ de Smolensk. Situation critique de Napoléon. Combats entre Koritnia et Krasnoi les 15, 16 et 17 novembre. Napoléon est obligé d'effectuer sa retraite avant l'arrivée de Ney. Il apprend à Dubrowna la prise de Minsk par Tchitchagof, et retombe dans une situation encore plus critique que celle de laquelle il venait de se tirer. Dispositions ordonnées aux maréchaux Victor et Oudinot par suite de cet événement. Napoléon harangue, entre Dubrowna et Orsza, l'infanterie de la vieille garde. Il arrive à Orsza le 19 novembre, veut profiter du passage du Dniéper pour rallier son infanterie, et ne peut y parvenir. Le dégel succède aux froids rigoureux. Combat de Katowa le 18 novembre. Retraite de Ney par la rive droite du Dniéper; il rejoint l'armée à Orsza.

Le premier livre de cette histoire nous a montré Napoléon contraignant les armées russes à se retirer sur tous les points avec une extrême précipitation, et poussant rapidement ses armes victorieuses jusqu'au delà du Dniéper et de la Dwina.

Le second livre nous a présenté des événemens non moins mémorables. Une invasion en Moskovie contre toutes les règles de l'art, mais favorisée en quelque sorte par les mauvaises dispositions du général russe; la sanglante journée de la Moskwa, dans laquelle Napoléon manqua entièrement à sa fortune; la prise de Moskou; le sacrifice inoui de cette

capitale au salut de la patrie; les armées de Moldavie et de Finlande, disponibles par suite de la paix avec la Turquie et de l'alliance avec la Suède, arrivant en Wolhinie et sur la Dwina, et y ramenant les succès; Napoléon lui-même passant de l'offensive à la défensive, et, par suite d'un aveuglement inexplicable, restant trente-quatre jours au milieu des cendres de Moskou.

Nous avons vu que l'armée française avait quitté cette capitale dans l'après-midi du 18 octobre pour venir camper sur la vieille route de Kaluga; le reste de la journée et une partie de la nuit furent employés à exécuter ce mouvement. Le 19 au point du jour, toute l'armée se mit en marche dans la direction de Kaluga; elle comptait, en y comprenant les troupes réunies sous le commandement de Murat et le corps de Junot, environ cent quatre mille combattans (*a*).

L'infanterie belle, remplie du sentiment de sa supériorité, était rétablie de ses fatigues et composée presqu'entièrement de soldats éprouvés; l'on aurait pu faire le même éloge de l'artillerie si elle n'avait pas été très-mal attelée;

(*a*) J'ai évalué la force de l'armée française d'après la situa-

la cavalerie avait encore plus souffert : ce qui en restait, à l'exception de celle de la garde,

tion ci-jointe, que j'ai composée en réunissant les situations les plus rapprochées du 18 octobre que j'ai pu me procurer. .

DÉSIGNATION des CORPS D'ARMÉE.	Officiers, s.-officiers et soldats d'infanterie présens sous les armes, y compris l'artillerie.	Officiers, s.-officiers et soldats de cavalerie présens sous les armes, y compris l'artillerie.	Nombre de bouches à feu d'artillerie de ligne et d'artillerie régimentaire.	Nombre de caissons, forges, charriots à munitions et autres voitures d'artillerie.	*OBSERVATIONS.*
Garde impériale.	17,871	4,609	112	275	La situation de la garde est du 15 octobre. On a compris dans l'infanterie de la garde la division de la Vistule et le bataillon des vélites de Turin, et dans la cavalerie les chasseurs portugais.
1er corps d'armée.	27,449	1,500	144	633	La situat. des deuxième et quatrième divisions est du 20 septembre. Celle du reste du corps est du 10 octobre ; la force de la cavalerie légère a été donnée approximativement.
3e *idem.* . . .	9,597	901	71	186	La situat. du troisième corps est du 10 octobre.
4e *idem.* . . .	23,963	1,661	92	450	La situat. du quatrième corps est du 10 octobre.
5e *idem.* . . .	4,844	868	49	239	La situat. du cinquième corps est du 21 octobre.
8e *idem.* . . .	1,916	775	34	130	La situat. du huitième corps est du 16 octobre.
Brigade de cavaliers démontés. .	4,000	»	»	»	Situation approximative au 18 octobre.
1er, 2e, 3e et 4e corps des réserves de cavalerie.	»	5,000	67	157	Situation approximative après le combat de Winkowo.
TOTAUX. . . .	89,640	15,314	569	2,070	

L'on voit que j'ai donné approximativement la force des réserves de cavalerie et de la brigade de cavaliers démontés le

qui s'élevait encore à quatre mille six cents hommes, était dans le plus mauvais état. C'é-

18 octobre. Les situations de la garde impériale, du cinquième corps et du huitième corps, sont données à des époques si rapprochées du 18 octobre, qu'elles peuvent être considérées comme exactes. Celles du premier, du troisième et du quatrième corps étant du 10 octobre, doivent différer en ce que l'infanterie devait s'être accrue par l'arrivée de quelques détachemens et la guérison de quelques blessés ou malades; mais elle avait dû perdre quelques hommes à la maraude, et la deuxième division du premier corps avait essuyé des pertes au combat de Winkowo; ainsi la différence entre la force de l'infanterie de ces corps le 10 et le 18 octobre, doit être très-faible. Quant à la cavalerie de ces trois corps, dont une partie aurait combattu à Winkowo, j'évalue sa diminution à mille hommes; ainsi la force de l'armée française, en combattans, lors du départ de Moskou, était la suivante:

Infanterie	89,640
Cavalerie	14,314
Total des combattans	103,954

Pour avoir la force totale de l'armée de Moskou, il faut ajouter les troupes de la gendarmerie, du grand quartier général, des grands parcs d'artillerie, celles du génie, des équipages militaires, des ambulances, etc., etc., que j'évaluerai approximativement à 12,000

Total des troupes 115,954

Si l'on voulait avoir le nombre d'hommes (militaires ou non) qui composaient l'armée de Moskou, il faudrait ajouter la suite de Napoléon et des généraux, les administrateurs, les employés, les cantiniers, les domestiques, les boulangers, les maçons, etc., etc.

tait donc en quelque sorte uniquement sur son infanterie que reposaient les espérances de Napoléon. Dans la situation critique où il se trouvait, il aurait dû chercher à rendre son armée plus mobile, afin de pouvoir exécuter des marches rapides. Elle était au contraire dans l'impossibilité de se mouvoir autrement qu'avec une extrême lenteur. On s'aperçoit que je veux parler de cette énorme quantité de voitures qui entravaient sa marche : leur nombre, qu'il aurait été si nécessaire de diminuer, s'était augmenté encore. On remarquait surtout un très-grand nombre de voitures de luxe (*a*); les cantinières, au lieu de vivres, transportaient des effets pillés ; il s'en était introduit partout; dans les équipages particuliers, sur les voitures de vivres, même sur celles de l'artillerie et des ambulances ; le cavalier en chargeait son cheval; le fantassin, victime de son avidité, ployait sous le poids de son sac; deux nouveaux convois, celui des trophées et celui du trésor (1), suivaient l'armée; enfin, quoique Napoléon eût annoncé

(*a*) Beaucoup de généraux qui s'étaient jusqu'alors contentés d'une seule voiture, en emmenaient plusieurs, tandis qu'un grand nombre d'officiers, qui n'en avaient point encore eu, avaient chacun la leur.

qu'il ne quittait Moskou que momentanément, et qu'il y reviendrait après avoir battu les Russes; sa situation était si bien connue, qu'il ne parvint à tromper personne. Aussi beaucoup de blessés et de malades, au lieu de rester dans les hôpitaux, les avaient quittés pour se mettre à la suite de leurs régimens, et la plupart des familles de négocians étrangers restées à Moskou, et qui y avaient vécu sous la protection des Français, s'étaient décidées à les suivre, dans la crainte de la vengeance des Russes (*a*). Ainsi l'on voyait marcher pêle-mêle cette redoutable infanterie, dont l'aspect était si martial, les débris de la cavalerie, l'artillerie qui se traînait languissamment, une quantité énorme de voitures de toutes les espèces, ces familles fugitives qui s'étaient placées sous la protection de l'armée, et de nombreux troupeaux conduits par des soldats. Spectacle extraordinaire, et tout à la fois imposant et bizarre! Il se formait à tous les ponts et défilés des encombremens qui accablaient les troupes de fatigues et achevaient de détruire l'artillerie. L'arrière-garde paraissait ordinairement avant

(*a*) Ces familles étaient suivies par des voitures sur lesquelles elles emportaient ce qu'elles avaient pu sauver de plus précieux.

que ces encombremens fussent entièrement dissipés; et l'on se voyait contraint d'abandonner des voitures qui devenaient aussitôt la proie de l'ennemi. A la vue de cet état de choses, malgré l'esprit belliqueux de l'armée, malgré le souvenir de tant de victoires profondément gravé dans tous les cœurs, l'avenir se présentait sous les couleurs les plus sombres.

L'armée marchait dans l'ordre suivant : Eugène à l'avant-garde, Ney immédiatement après; venaient ensuite la garde, Davout, la division Roguet (*a*) et la division Morand, détachée du corps de Davout, et qui, conjointement avec la brigade Colbert, faisait l'arrière-garde. Napoléon quitta Moskou de sa personne le 19 au matin, et vint établir son quartier général à Troitskoe; tous les corps continuèrent leur mouvement; l'avant-garde campa à Batukinka.

Le lendemain matin (20 octobre), Napoléon écrivit à Mortier; il lui ordonnait de se préparer à évacuer Moskou le 23 dans la nuit, de se diriger par Kubinskoé sur Wéréia

(*a*) La division Roguet fut chargée d'escorter les équipages du grand quartier général, le convoi du trésor et celui des trophées.

et de miner une partie des bâtimens et des murailles du Kremlin pour les faire sauter au moment de son départ.

Après avoir traversé la Pachra à Gorki, l'on monte une colline escarpée, sur le sommet de laquelle on trouve à gauche de la route le beau château de Krasno-Pachra. Vis-à-vis vient aboutir un chemin de traverse qui conduit à la nouvelle route de Moskou à Kaluga. Eugène atteignit ce chemin dans l'après-midi et le prit pour se diriger sur Fominskoé, où l'on se souvient que Broussier était déjà en position avec sa division et la cavalerie légère du quatrième corps. Ce même jour, Ney opéra sa jonction avec Murat, qui avait conservé sa position derrière la Motscha, et Poniatowski rétrograda aussitôt pour suivre le mouvement d'Eugène.

Le jour suivant (21 octobre), Napoléon transporta son quartier général à Ploskowo.

La garde, Davout et Roguet s'engagèrent dans le chemin de traverse, les divisions Friédrichs et Dufour rejoignirent Davout. Il resta seulement sur la vieille route de Moskou à Kaluga la cavalerie de Murat, le corps de Ney et la division Claparède derrière la Motscha; la division Morand et la brigade Colbert der-

rière la Desna. Eugène atteignit Fominskoé et prit position derrière la Nara.

Le 22, Napoléon se rendit à Fominskoé, et, suivi de Berthier, de Murat, de Davout, d'un nombreux état major et d'un simple piquet de cavalerie, fit une reconnaissance sur la gauche jusqu'à plusieurs lieues de ce bourg, et ne rencontra que quelques Kosaques. Eugène poussa la division Broussier et sa cavalerie légère jusqu'à Katowo, la division Delzons une lieue plus loin, et avec le reste de son corps, il prit position en avant de la Nara. Poniatowski se dirigea sur Wéréia pour en chasser les Russes, qui occupaient cette petite ville depuis le 10 octobre. Davout et la garde atteignirent Fominskoé. Murat quitta sa position avec trois de ses corps de cavalerie pour prendre la même direction, et Morand quitta aussi la position qu'il occupait derrière la Desna, mais le soir seulement, pour rejoindre Davout.

Il ne resta sur la vieille route de Kaluga que Ney, qui réunissait sous son commandement son corps, la division Claparède, le corps de cavalerie de Latour-Maubourg, la cavalerie légère de Davout et la sienne. Le tems changea pendant cette journée; il plut un peu, ce

qui rendit les chemins très-mauvais : cette nouvelle difficulté, réunie à celles qu'apportaient beaucoup de petits ponts étroits et peu solides qui se brisaient souvent, causa de grands retards à la marche de l'armée. S'il fût tombé une pluie continue pendant vingt-quatre heures, il aurait fallu abandonner une grande partie des bagages et de l'artillerie dans le chemin de traverse, événement que l'on aurait jugé désastreux et qui pourtant aurait été utile.

Le lendemain du départ de l'armée française de Moskou, des détachemens de Kosaques du corps de Wintzingerode voulurent pénétrer dans cette capitale, et furent repoussés ; mais depuis, Mortier s'étant contenté d'occuper par quelques postes les parties de la ville voisines du Kremlin, ils pénétrèrent dans celles qui étaient plus éloignées. Le 22, Wintzingerode en personne s'avança inconsidérément vers le Kremlin, à la tête d'un détachement de cavalerie, et, ayant été coupé par un poste d'infanterie, il fut fait prisonnier (*a*).

(*a*) Vintzingerode agita un mouchoir lorsqu'il était déjà cerné : on devait croire que ce n'était qu'un prétexte, parce qu'un général ne remplit pas lui-même les fonctions de parlementaire, et devrait d'ailleurs, s'il s'y décide, se faire précé-

Le 23 à minuit, Mortier commença à évacuer le Kremlin, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre (*a*); à deux heures du matin, au moment où l'arrière-garde partait, on mit le feu au palais des tzars et aux mines que l'on avait préparées. Une partie des murailles, le palais des tzars, l'église Saint-Nicolas, l'arsenal et quelques bâtimens attenans furent renversés ou incendiés. Ce dégât n'étant justifié par aucun motif militaire, ne peut être considéré que comme une vengeance insensée qu'exerça Napoléon, irrité de n'avoir pu faire ployer Alexandre sous son joug. Une telle conduite servait ses ennemis, en alimentant la haine qu'on avait cherché à inspirer au peuple russe contre les Français, et elle aurait pu engager Alexandre à lui faire une guerre d'extermination, résolution cruelle, que le caractère humain et modéré du monarque russe lui fit repousser, mais qui

der, selon l'usage, par un trompette. Le lieutenant général comte Saint-Priest remplaça Vintzingerode.

(*a*) Indépendamment de ses bagages, Mortier traînait à sa suite un grand nombre de voitures qui n'avaient point suivi l'armée à cause de son départ précipité, et qui la rejoignaient. Napoléon avait ordonné à Mortier d'emmener le plus de blessés qu'il pourrait; il en avait placé quatre cents sur ses voitures, et en avait abandonné environ douze cents dans les hôpitaux de Moskou.

lui aurait été avantageuse, et qui aurait été en harmonie avec l'impulsion donnée à sa nation. Pendant que Mortier abandonnait le Kremlin, Ney quittait sa position, derrière la Motscha, pour se replier sur Fominskoé : ces deux généraux formaient les arrières-gardes de l'armée. La reconnaissance de la veille ayant rassuré Napoléon sur sa gauche, il dirigea l'armée sur Kaluga. Les corps continuaient à marcher dans le même ordre : Eugène dépassa Borowsk, petite ville sur la Protwa, et campa une demi-lieue au delà avec trois de ses divisions ; la quatrième, commandée par Delzons, continua sa marche sur Kaluga; ce général n'avait devant lui qu'un détachement de Kosaques. A la chute du jour, il atteignit la Luja; le pont qui se trouve sur cette rivière venait d'être rompu par les Kosaques ; il le fit rétablir à l'instant, envoya deux bataillons prendre possession de Malojaroslawetz, et bivouaqua, avec le reste de sa division, en deçà de la Luja. Poniatowski s'était emparé, la veille, de Wéréia; il se mit en communication avec Mojaïsk et Borowsk, et poussa sur la route de Médyn une avant-garde qu'il devait suivre le lendemain.

Napoléon, convaincu par la reconnaissance de la veille et les divers rapports qui lui avaient

été faits, que Kutusof occupait encore le camp de Tarutino, ne douta plus qu'il n'atteignît Kaluga avant ce général. Son projet était de se retirer de Kaluga sur Smolensk, par Ielnia. S'il éprouvait des difficultés à pousser jusqu'à Kaluga, il pouvait, de Malojaroslawetz, rejoindre la route de Kaluga à Smolensk, par les deux routes de Médyn et de Znamenskoe, ce qui lui faisait gagner une journée.

Le 23 au matin, avant que de transporter son quartier général plus loin que Fominskoe, il envoya à Junot l'ordre de se préparer à se retirer sur Wiazma, avec toutes les troupes qui se trouvaient entre Mojaïsk et cette ville; au général Evers, qui était à Wiazma, celui de se diriger, avec un détachement d'environ quatre mille hommes d'infanterie et de cavalerie (*a*), sur Jukhnow, d'où il devrait pousser des postes jusqu'à Znamenskoe; à Victor, l'ordre de partir de Smolensk, avec la division Girard et sa brigade de cavalerie légère, pour venir à sa rencontre par Ielnia, à moins toutefois que les circonstances ne l'eussent déjà forcé à disposer de ses troupes. Napoléon pré-

(*a*) Ces troupes étaient des régimens de marche qui se dirigeaient sur Moskou, et avaient été arrêtés à Wiazma.

venait ses généraux que sa communication avec Smolensk allait cesser momentanément, mais serait rétablie incessamment, d'abord par Znamenskoe (où il comptait arriver du 25 au 27), Juknow et Wiazma, et ensuite par Ielnia et Smolensk. Ces ordres expédiés, il transporta son quartier général à Borowsk, et fit pousser sur la gauche de la route des reconnaissances, qui ne rencontrèrent que des Kosaques.

Nous avons vu que Kutusof, après le combat de Winkowo, s'était contenté de faire suivre Murat par une avant-garde, qui s'arrêta sur les bords de la Motscha, et qu'il était revenu occuper, avec le reste de son armée, le camp retranché de Tarutino. Il fut bientôt instruit que Napoléon avait quitté Moskou pour prendre la vieille route de Kaluga, et dès lors il ne douta plus que son intention ne fût de venir l'attaquer. Le 23 au matin, il était encore dans une ignorance tout-à-fait extraordinaire des mouvemens de son adversaire, lorsqu'on lui fit le rapport que, le 22, un corps français de six à sept mille hommes s'était dirigé sur Wéréia (*a*); il fit aussitôt partir Doctorof, avec son corps, pour Borowsk. Ce général ap-

(*a*) Ce corps était celui de Poniatowski.

prit bientôt que cette ville venait de tomber au pouvoir des Français, et que leur avant-garde marchait sur Kaluga. Il en instruisit Kutusof, qui lui ordonna de se porter, à marches forcées, sur Malojaroslawetz. Un rapport de Miloradowitz avait, dans le même tems, fait connaître au général russe que Ney s'était retiré sur Fominskoé; qu'il n'y avait plus de troupes françaises sur la vieille route de Kaluga; enfin que Moskou était évacué. Il acquit dès lors la conviction que Napoléon se dirigeait sur Kaluga par la nouvelle route, et, levant aussitôt son camp, il se porta en toute hâte sur Malojaroslawetz, par les deux chemins de traverse, dont l'un passe à Spaskoe et l'autre à Fédérowskoe. Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'il commença ce mouvement : son armée, qui avait encore été augmentée, depuis le combat de Winkowo, par l'arrivée de nouveaux renforts, s'élevait à cent dix mille combattans.

La petite ville de Malojaroslawetz était bâtie sur le penchant d'une colline assez escarpée, qui borde, sur la rive droite, le vallon dans lequel coule la Luja. Sur la rive gauche, le terrain s'élève insensiblement en s'éloignant du vallon. La rivière formait un rentrant vis-

à-vis de la ville, et s'en rapprochait jusqu'à cinquante toises; dans cet endroit était placé le pont.

Au point du jour, Doctorof arriva devant Malojaroslawetz, attaqua aussitôt les deux bataillons qui occupaient la ville, et les força à se reployer jusque sur le pont. Delzons accourut avec sa division, reprit l'offensive et repoussa les Russes jusqu'à une grande place qui se trouve dans le haut de la ville; mais il ne put s'y maintenir. Lorsqu'Eugène reçut la nouvelle de l'attaque des Russes, il était déjà en marche avec ses troupes; il leur ordonna de se hâter, et, de sa personne, prenant les devans, atteignit le vallon de la Luja, près duquel il s'arrêta. Peu après son arrivée, Delzons fut frappé à mort; Guilleminot (*a*) le remplaça. La position des Français était désavantageuse à cause de l'escarpement de la colline, et parce que l'artillerie russe, placée à droite de la ville, sur le sommet de cette colline, accablait de son feu toutes les troupes qui passaient la Luja, tandis que les troupes russes, en position dans la plaine, au delà de Malojaroslawetz, étaient

(*a*) Le général de brigade baron Guilleminot était chef d'état major du quatrième corps.

cachées par la crête de la colline. Guilleminot, pour conserver Malojaroslawetz jusqu'à l'arrivée des troupes d'Eugène, malgré le désavantage de sa position et l'infériorité de ses forces, fit occuper, par des compagnies de grenadiers, une église et deux maisons situées à l'entrée de la ville, et qui dominent un ravin dans lequel passe la grande route. Ces postes devaient être conservés, quand même les Français seraient chassés de la ville, pour offrir un appui aux retours offensifs : l'événement justifia l'utilité de cette mesure. Guilleminot fut effectivement repoussé plusieurs fois ; mais les troupes russes se trouvant prises à dos dès qu'elles avaient dépassé les trois postes retranchés, le désordre s'y introduisait, et le général français, reprenant l'offensive, les repoussait de nouveau jusqu'à cette grande place dont nous avons parlé.

A dix heures et demie du matin, l'on vit paraître les aigles du quatrième corps; Eugène envoie aussitôt la division Broussier, qui ouvrait la marche, au secours de Guilleminot ; dans le même tems, l'avant-garde de Kutusof atteignait aussi Malojaroslawetz, et le combat, ranimé par des troupes fraîches, prit une nouvelle activité. Deux lieues avant Malojaroslawetz, la route traverse le village de Ghorodnia ;

immédiatement après, elle se rapproche du vallon de la Luja, et chemine sur un plateau qui vient aboutir à ce vallon. Le chemin de Tarutino à Malojaroslawetz, par Spaskoe, se rapproche également et à la même hauteur du vallon de la Luja; si bien que l'on distinguait parfaitement les troupes russes se dirigeant sur Malojaroslawetz; et Napoléon, placé sur le plateau qui borde la Luja (*a*), acquit, par ses propres yeux, la certitude de l'arrivée de l'armée russe, événement le plus désastreux qu'il eût à craindre dans sa position. Davout et la garde, étant arrivés successivement, furent placés en réserve derrière Eugène, l'un à droite, l'autre à gauche de la route.

Cependant, tant que les Russes se maintenaient dans Malojaroslawetz, Napoléon ne pouvait engager qu'un nombre déterminé de troupes, à cause du peu d'étendue du champ de bataille. Il était difficile de tourner la ville, parce que la colline, sur laquelle elle était située, est assez rapide, boisée sur la droite, à

(*a*) Napoléon avait quitté Borowsk à neuf heures du matin, s'était arrêté à un bivouac au premier village après cette ville, en était reparti à onze heures et demie, était arrivé à une heure de l'après-midi sur le plateau qui borde le vallon de la Luja.

une petite distance, et sillonnée de ravins sur la gauche. Le feu d'un grand nombre de batteries, placées dans la plaine, accablait les Français aussitôt qu'ils atteignaient le sommet de la colline, et ils ne pouvaient se servir de leur artillerie, puisqu'il n'existait pas d'autres moyens de la conduire sur le plateau, qui est au delà de Malojaroslawetz, qu'en lui faisant traverser cette ville. Les Russes ne pouvaient non plus la tourner pour se diriger sur le pont, parce qu'aussitôt qu'ils débouchaient dans le vallon de la Luja, ils étaient foudroyés par l'artillerie française placée sur la rive gauche de cette rivière. L'on était donc contraint de se battre dans Malojaroslawetz. Cette ville, embrasée depuis le matin, avait servi constamment de théâtre aux combattans, et ce n'était plus qu'en foulant aux pieds les cadavres dont elle était remplie qu'ils parvenaient à se joindre. Les divisions Broussier et Guilleminot étant insuffisantes, non pas seulement pour chasser les Russes de Malojaroslawetz, mais même pour s'y maintenir, la division Pino, composée d'Italiens et qui n'avait point encore combattu depuis le commencement de la campagne, fut envoyée à leur secours, et bientôt après une partie de la garde royale. Ces troupes réunies,

après des succès variés, parvinrent enfin à s'emparer de la ville et à s'établir sur le sommet de la colline. L'on put alors utiliser l'artillerie ; elle traversa Malojaroslawetz, cheminant sur les morts et les mourans entassés dans les rues, et les mutilant d'une manière horrible. Dans le même tems, les divisions Gérard et Compans, du premier corps, passèrent la Luja (*a*), et se placèrent, l'une à droite, l'autre à gauche de la ville : le jour finissait alors; le combat diminua successivement de vivacité, mais la fusillade ne cessa entièrement qu'à onze heures du soir.

Kutusof établit ses avant-postes à une portée de canon de l'armée française, laissa en sa présence une forte arrière-garde, et se retira, avec le reste de son armée, dans la direction de Kaluga. A nuit close, Napoléon, accompagné de sa garde, revint à Ghorodnia, où il était logé dans une maison de paysan. Aussitôt arrivé, il réunit, en conseil, Berthier, Murat et Bessières, autour d'une table sur laquelle fut étendue une carte du pays; il leur parla d'abord du changement que l'arrivée de Kutusof

(*a*) Un second pont venait d'être construit à droite du premier, pour faciliter la communication.

apportait à sa situation ; puis tout à coup saisissant sa tête entre ses mains, les coudes appuyés sur la table, et les yeux fixés sur la carte, il resta immobile dans cette position. Les trois généraux se regardaient avec étonnement, attendant en silence qu'il sortît d'une méditation qui attestait si énergiquement son embarras. Plus d'une heure s'était écoulée dans cette attente lorsque Napoléon, quittant enfin sa position et rompant le silence, les congédia sans leur avoir fait part de ses résolutions. Immédiatement après ce conseil, il envoya à Davout l'ordre de se charger de l'avant-garde ; il le prévenait que le 25 au matin il s'approcherait de lui avec toute sa garde. Ney, qui était encore à Fominskoé, reçut l'ordre de venir prendre position, avec deux de ses divisions, entre Borowsk et Malojaroslawetz; il devait laisser la division Marchand une lieue en deçà de Borowsk, et la division Claparède à Borowsk même, pour y protéger le grand parc et une grande quantité de bagages qui y étaient réunis.

Le 25, à deux heures du matin, Napoléon envoya l'un de ses capitaines d'ordonnance reconnaître les avant-postes de l'ennemi, et, au point du jour, il se dirigea de sa personne sur Malojaroslawetz, escorté seulement par

ses escadrons de service (*a*). La cavalerie de sa garde devait le suivre ; il avait à peine fait une demi-lieue qu'on entendit un grand bruit de chevaux sur la droite, et tout à coup la plaine fut couverte de Kosaques, qu'un bois et la disposition du terrain avaient cachés d'abord : les escadrons de service se portèrent à leur rencontre pour donner à Napoléon le tems de les fuir ; mais trop faibles, ils furent renversés. Les grenadiers à cheval et les dragons parurent alors, et leur seule présence décida les Kosaques à la retraite : ils l'effectuèrent dans deux directions ; une partie s'enfonça dans l'intérieur des terres, l'autre repassa la Luja sur un pont situé près d'un moulin, à une lieue et demie sur la droite de Malojaroslawetz. Cet endroit était celui où ils avaient passé la Luja pendant la nuit. La cavalerie de la garde, ne les ayant poursuivis qu'au trot, afin de ne pas se rompre, ne put les joindre. Platof, en personne, avait dirigé ce hardi coup de main ; il s'était emparé de onze bouches à feu qu'il avait surprises, avait fait prendre les armes aux premier et quatrième

(*a*) Napoléon se faisait toujours accompagner par trois escadrons de sa garde.

corps, et avait été sur le point de s'emparer de la personne de Napoléon (*a*). Ce même jour, douze cents Kosaques, avec du canon, parurent devant Borowsk, et plusieurs détachemens firent des hourras (*b*) sur la route, entre cette ville et Malojaroslawetz; ils y prirent du bagage et quelques soldats isolés.

Napoléon, qui était retourné à Ghorodnia, en repartit de nouveau à dix heures du matin, et se dirigea sur Malojaroslawetz; il croyait que la totalité de l'armée russe était encore en présence, et l'entreprise de Platof contribuait à le confirmer dans cette opinion. Après avoir, selon son habitude, examiné attentivement les lieux qui avaient été le théâtre du combat, il parcourut tout le plateau que l'armée russe avait occupé, et revint ensuite à Ghorodnia, où il n'arriva qu'à cinq heures du soir. La perte d'une journée entière, dans des circonstances

(*a*) On a de tout tems reproché aux Français de mal se garder; dans cette circonstance ce fut Napoléon qui fit la faute d'avoir laissé sans troupes tout le pays situé à droite de la route.

(*b*) Pendant l'expédition de Russie, l'on donnait le nom de hourra à une surprise de Kosaques, parce que cette troupe pousse le cri *hourra* en chargeant. L'usage ayant consacré depuis l'emploi de ce nom pour exprimer une charge imprévue de cavalerie légère, j'ai cru devoir l'adopter.

aussi difficiles, paraît tout-à-fait extraordinaire. Les troupes s'attendaient à combattre le lendemain, et s'y préparèrent.

Les armées occupaient les positions suivantes: Kutusof avait ses avant-postes à une lieue et demie de Malojaroslawetz, et une forte arrière-garde à trois lieues; il avait pris position, avec le reste de son armée, au village de Gonczarowo, qui est situé une lieue en avant de l'embranchement des routes de Kaluga et de Jukhnow à Malojaroslawetz, et à cinq lieues de cette dernière ville; il faisait retrancher cette position. Platof, avec un corps composé de Kosaques et de cavalerie régulière, se dirigeait sur Médyn pour s'opposer à l'avant-garde de Poniatowski, qui s'approchait de cette ville, et éclairer la gauche de l'armée russe.

Napoléon s'étendait depuis Mojaïsk jusqu'à Malojaroslawetz. Junot occupait Mojaïsk. Mortier était à une journée de Wéréia, sur la route de Kubinskoé à cette ville; Poniatowski à Wéréia, ayant son avant-garde à Kreminskoé, sur la route de Médyn; Ney entre Borowsk et Ghorodnia, avec deux divisions; la troisième était restée en deçà de Borowsk, la division Claparède à Borowsk même. Eugène occupait la colline de Malojaroslawetz et le vallon de

la Luja. Davout était campé, avec son corps et deux corps de cavalerie, en avant de Malojaroslawetz; la garde et les deux autres corps de cavalerie entre Ghorodnia et Malojaroslawetz. Les parcs d'artillerie, de bagages et de vivres étaient réunis à Borowsk, à Ghorodnia et en arrière de Malojaroslawetz. Les forces de Kutusof s'élevaient à environ cent mille hommes de troupes régulières, dont trente mille de cavalerie; celles dont Napoléon pouvait disposer dans la journée, à soixante-douze mille hommes (*a*), dont dix mille seulement de cavalerie. Il pouvait pourtant se promettre la victoire, s'il en ve-

(*a*) J'évalue à huit mille hommes le nombre des tués et blessés de l'armée russe au combat de Malojaroslawetz, et à deux mille les hommes qui étaient en arrière comme traîneurs ou pour toute autre cause.

Pour obtenir le nombre de troupes françaises qui pouvaient prendre part à la bataille, j'ai déduit du total de l'armée française le corps de Junot, celui de Poniatowski, le commandement de Mortier, la division Claparède et la division Marchand. J'ai déduit aussi six mille hommes tués ou blessés au combat de Malojaroslawetz, quatre mille fantassins employés à conduire des voitures de vivres, des troupeaux, ou qui étaient traîneurs, et mille hommes de cavalerie, perte présumée depuis le 18 octobre. J'ai supposé que Ney, avec les divisions Le Dru et Razout, pouvait arriver assez tôt pour prendre part à la bataille, sans quoi Napoléon aurait été réduit à soixante-quatre mille hommes.

naît aux mains, à cause de l'excellence de son infanterie; mais le déplorable état du peu de cavalerie qui lui restait ne lui laissait point d'espoir de l'obtenir décisive; et puisqu'il n'avait de munitions que pour une bataille, et ne pouvait mouvoir son armée qu'avec une extrême lenteur, le résultat, même avec la victoire, ne pouvait que lui être funeste.

Le 26, dès le point du jour, Napoléon se dirigea sur Malojaroslawetz avec sa garde et deux corps de cavalerie; peu avant que d'arriver au vallon de la Luja, il s'arrêta près d'un bivouac qu'il fit établir; il y reçut la nouvelle que les avant-postes russes se reployaient sur Kaluga, et se décida enfin à effectuer sa retraite sur Smolensk, par Mojaïsk et Wiazma (*a*). La cavalerie et la garde rebroussèrent chemin pour aller camper le jour même à Borowsk. Eugène se mit aussi en retraite, mais il devait régler ses mouvemens sur ceux de Davout, qui fut chargé de l'arrière-garde, avec son corps et les premier et troisième corps de cavalerie. Les dispositions suivantes, nécessitées par la

(*a*) Il était neuf heures du matin lorsque le mouvement rétrograde commença; mais Napoléon ne quitta son bivouac, pour retourner à Borowsk, qu'à onze heures.

grande résolution que venait de prendre Napoléon, furent prises à l'instant. Ney reçut l'ordre de se rendre le jour même à Wéréia, avec tous les parcs qui étaient à Borowsk, et le lendemain à Mojaïsk ; Poniatowski celui d'aller prendre position à Jégoriewskoi, pour couvrir la marche de l'armée. Il fut ordonné à Mortier, qui devait arriver le soir à Wéréia, de se rendre le lendemain à Mojaïsk, et de là à Wiazma, aussi promptement que possible. Junot devait partir pour Wiazma aussitôt l'arrivée de Mortier, et l'on envoya à Evers, qui était en marche pour se rendre de Wiazma à Jukhnow, l'ordre de rétrograder sur la première ville. Des cinq divisions qui composaient le premier corps, Davout devait en laisser une à Ghorodnia, deux à Malojaroslawetz, pousser l'ennemi avec les deux autres et sa cavalerie, et prendre ensuite position, à la chute du jour, pour commencer sa retraite vers dix heures du soir. Il lui fut ordonné de brûler en se retirant tout ce qu'il pourrait atteindre. Ainsi, quoique victorieuse, l'armée allait faire une

(a) La division Claparède avait, depuis le 25, été chargée de l'escorte du grand quartier général, du trésor et des trophées. Elle reçut, ainsi que la division Roguet, l'ordre de rejoindre Mortier.

retraite de quatre-vingts lieues par une route entièrement dévastée, sur laquelle on la ramenait aux approches de l'hiver et au moment où les provisions qu'elle avait apportées de Moskou étaient épuisées. Tant qu'on avait marché à l'ennemi, confiant dans son courage, résolu à vaincre ou à périr, le soldat avait conservé une attitude martiale. Un avenir aussi cruel, auquel il devait si peu s'attendre, lui causa d'abord un abattement qui se manifesta par un morne silence ; mais il se résigna bientôt.

J'ai raconté les opérations militaires depuis le départ de Moskou avec plus de détail que ne semble le comporter le plan que je me suis tracé, parce qu'elles ont un grand intérêt sous le rapport de l'art, et parce que c'est à leur mauvais succès qu'est due la chute d'un pouvoir qui menaçait l'Europe d'une entière servitude.

Des trois projets qu'avait d'abord formés Napoléon pour revenir en Lithuanie, celui de se retirer dans la direction de Witepsk était le seul qui offrît une réussite assurée ; ce fut aussi celui qu'il adopta d'abord, et il n'y renonça sans doute que parce que son orgueil fut alarmé d'une retraite qui aurait ressemblé à une fuite. D'autre part, il ne pouvait aller attaquer Kutusof dans son camp retranché de-

Tarutino, sans courir à une perte certaine : il se décida donc à exécuter l'opération que nous venons de décrire, espérant qu'il atteindrait Kaluga avant le général russe, et qu'il pourrait se retirer de cette ville sur Smolensk, par une route qui lui offrait des ressources. Son amour propre se serait alors trouvé entièrement à couvert, puisqu'il aurait pu dire : J'ai marché à l'ennemi pour lui livrer bataille, il n'a osé se présenter (*a*); et, la saison s'avançant, je suis revenu prendre mes quartiers d'hiver sur les bords du Dniéper, où j'ai mes magasins. Pour que Napoléon réussît à effectuer sa retraite sur Smolensk, en passant par Kaluga, il fallait qu'il marchât avec une grande rapidité, et que Kutusof fît les fautes de ne point avoir de corps d'armée sur la nouvelle route de Kaluga, et de ne point faire éclairer les mouvemens de l'armée française par sa ca-

(*a*) C'était aussi le langage que Napoléon tenait à ses généraux. Dans la lettre que Berthier écrit à Junot de Fominskoé, le 23 octobre, il lui dit : « La ville de Moskou étant toute » brûlée, l'empereur a jugé convenable de l'évacuer, après » avoir fait sauter le Kremlin, afin d'être maître de ses mou- » vemens, ce cadavre de ville exigeant quinze à vingt mille » hommes pour maintenir la police dans ses décombres. Si » l'armée ennemie prétend couvrir Kaluga, l'empereur veut » lui livrer bataille. »

valerie légère (*a*). Le général russe commit ces fautes ; mais Napoléon ne marcha qu'avec une extrême lenteur, et pourtant s'il n'eût point arrêté Eugène un jour entier à Fominskoé, il atteignait Malojaroslawetz, et, par suite, Kaluga avant son adversaire, et réalisait ainsi son projet. Il n'en aurait pas moins essuyé de très-grandes pertes, mais assurément bien inférieures à celles qu'allait lui faire éprouver sa retraite par la route dévastée de Smolensk. Il fut inexcusable d'avoir conservé tous ces embarras qui entravaient la marche de ses troupes ; il fallait laisser au Kremlin toute l'artillerie régimentaire et même celle des batteries de réserve (2). L'on aurait fait sauter les caissons, et formé de toutes les pièces un convoi escorté par les compagnies d'artillerie devenues disponibles, et sous la protection du corps de Mortier. Il aurait fallu aussi réduire les bagages au strict nécessaire, en commençant par ceux des maréchaux et de Napoléon lui-même (*b*),

(*a*) Il est inconcevable que Kutusof, dont la cavalerie légère était si nombreuse, n'ait pas fait pousser de reconnaissance entre les deux routes de Kaluga à Moskou. Il y aurait trouvé l'armée française embarrassée dans le chemin de traverse qui réunit ces deux routes.

(*b*) L'on aurait promis une indemnité double des pertes essuyées par la réduction des bagages.

et prononcer la peine de mort contre les militaires qui auraient emporté des objets de pillage. Avec une armée ainsi allégée, Napoléon aurait pu atteindre Malojaroslawetz le 21, et de là se retirer sur Smolensk, par les routes dont nous avons parlé. Ainsi tout avait favorisé ce conquérant pour la réussite de son entreprise : le tems, qui avait été beau, la valeur et la bonne volonté du soldat, et surtout les fautes de son adversaire ; elle échoua par ses mauvaises dispositions.

Aussitôt que Napoléon eut acquis la certitude (le 24 dans l'après-midi) que toute l'armée russe était en présence, il devait faire commencer son mouvement de retraite par Mojaïsk et Wiazma, sur Smolensk, en abandonnant une partie de ses bagages et même de son artillerie, afin de marcher avec la plus grande rapidité (*a*). Mais alors les Russes, qui se prétendaient vainqueurs dans tous leurs bulletins, n'auraient pas manqué d'apporter à

(*a*) Je n'ai pas besoin de dire que Napoléon aurait laissé Davout avec son corps et deux corps de cavalerie en avant de Malojaroslawetz pendant toute la journée du 25, et que ce général se serait retiré dans la nuit du 25 au 26. Mortier se serait dirigé directement sur Mojaïsk, où il serait arrivé le 25, tandis qu'il n'y arriva que le 27.

l'appui de la prétendue victoire de Malojaroslawetz la retraite de Napoléon le soir même du combat : l'Europe aurait cru qu'il avait été vaincu. Il est donc probable que, dans cette circonstance, l'amour propre eut une grande influence sur ses résolutions, et que, pendant cette profonde méditation dans laquelle il fut plongé le 24 au soir, il agitait la question de la retraite : l'orgueil et la raison étaient en présence ; l'orgueil l'emporta ! Mais bientôt Napoléon se vit forcé à la retraite, car il était trop habile pour ne pas juger sa position, et c'eût été trop attendre de la fortune et de l'impéritie de son adversaire que de prendre un tout autre parti. Cette résolution toutefois était tardive, puisque sa situation était devenue désespérée ; en effet, soit qu'il se retirât, par Mojaïsk et Wiazma, sur Smolensk, soit qu'il se dirigeât, par Médyn et Jukhnow, sur Masalsk pour y rejoindre la route de Kaluga à Smolensk, il pouvait être devancé par Kutusof, puisque de Gonczarowo à Slawkowo, village situé deux journées au delà de Wiazma et de Gonczarowo à Masalsk, petite ville située sur la route de Kaluga à Smolensk, il y a moins loin que de Malojaroslawetz à chacun de ces endroits. Il semble aussi que la présence de

Platof à Médyn, avec un corps de Kosaques et de cavalerie régulière, devait forcer Napoléon à se retirer, par Mojaïsk et Wiazma, sur Smolensk. Cependant, si l'on considère qu'il pouvait être devancé par Kutusof, soit qu'il se dirigeât sur Wiazma ou sur Masalsk; que ce dernier lieu étant plus rapproché, il avait plus d'espérance de l'atteindre avant son adversaire, qui était lent et irrésolu; que le corps de Platof pouvait seulement retarder la marche de l'armée, mais ne pouvait point lui opposer des obstacles insurmontables dans un pays plat où il était possible à l'artillerie de passer par tous les chemins de traverse, qui étaient alors très-beaux; que le corps de Poniatowski, n'étant qu'à une petite journée de Médyn, se trouvait placé favorablement pour tourner Platof, en appuyant à droite; enfin que la route de Masalsk offrait des ressources, tandis qu'on devait s'attendre à éprouver d'affreuses privations sur celle de Wiazma, on en concluera que c'était par Médyn, Jukhnow et Masalsk que Napoléon devait tenter de se retirer, mais en se faisant suivre seulement par l'artillerie des divisions et une très-petite quantité de bagages, afin de pouvoir faire des marches forcées. L'artillerie régimentaire, celle des réserves, ainsi

que le reste des bagages, auraient rétrogradé, par Mojaïsk et Wiazma, sur Smolensk, le tout sous la protection des corps de Mortier, de Junot et des troupes qui occupaient les lieux d'étapes depuis Mojaïsk jusqu'à Smolensk.

Kutusof eut à se reprocher de n'avoir point occupé, avec son armée, la nouvelle route de Kaluga, après le combat de Winkowo, en laissant toutefois sur l'ancienne route le nombre de troupes nécessaires pour repousser Murat, et de n'avoir point fait pousser de reconnaissances entre les deux routes de Kaluga à Moskou. Il prit le seul parti raisonnable en se dirigeant en toute hâte sur Malojaroslawetz aussitôt qu'il eut appris que Napoléon marchait sur Kaluga par cette ville. Son but devait être de livrer des combats partiels et non point d'en venir à une bataille; aussi, si la nécessité donna naissance au combat de Malojaroslawetz, ce fut sans doute l'intérêt bien entendu du général russe, qui le prolongea. Il ne put, à la vérité, utiliser sa nombreuse cavalerie, mais il réduisait l'infanterie de son adversaire; si aguerrie, si manœuvrière, et dont le choc était si terrible, à un combat de pied ferme, pour lequel les recrues russes (3) valaient des vété-

rans. Enfin la retraite de Kutusof sur Gonczarowo est louable ; mais il aurait dû faire retirer sur Médyn deux corps d'infanterie et un corps de cavalerie au lieu du seul corps de Platof, et marcher en toute hâte sur Jukhnow avec le reste de son armée, afin de pouvoir devancer l'armée française, quelle que fût la direction de sa retraite. Quoi qu'il en soit, la position de Kutusof était aussi favorable que celle de son adversaire était critique, puisqu'une grande route (*a*) qui passait à Jukhnow le conduisait à Slawkowo, et qu'il avait moins de chemin que son adversaire à parcourir pour atteindre Jukhnow ou Slawkowo. Si l'on considère d'ailleurs que l'armée russe était dans l'abondance, que ses chevaux étaient en bon état, qu'elle n'était point embarrassée par ses bagages, ses vivres et ses réserves d'artillerie, qu'elle pouvait ainsi marcher beaucoup plus rapidement que l'armée française, quand même cette dernière aurait abandonné ses vivres, ses bagages et une partie de son artillerie, on en concluera que

(*a*) Il n'est pas entièrement vrai de dire qu'une grande route conduisait de Gonczarowo à Slawkowo, puisque les deux villages de Gonczarowo et Préobajénàia, distans d'une journée de marche, ne communiquaient que par un chemin de traverse ; mais ce chemin était fort bon.

le sort de Napoléon était entré les mains de Kutusof.

J'ajouterai quelques réflexions sur le corps de cavalerie de Wintzingerode, qui pouvait faire tant de mal à Napoléon, et dont il ne fut question que par la prise de celui qui le commandait. L'on se souvient que ce corps était établi sur la route que Napoléon avait le plus d'intérêt à prendre pour effectuer sa retraite, et qu'ainsi il se trouvait très-près de la route de Moskou à Smolensk. Kutusof aurait dû réunir à ce corps dix mille hommes d'infanterie avec du canon ; si Napoléon se retirait dans la direction de Witepsk, Wintzingerode, étant établi sur sa communication, pouvait lui faire beaucoup de mal ; s'il se retirait directement sur Smolensk, Wintzingerode le devançait sur cette route ; enfin si Napoléon marchait sur Kaluga, Wintzingerode se dirigeait par Mojaïsk sur Gjat, en détruisant tous les ponts. Ce général n'ayant que de la cavalerie (a), n'aurait pu s'emparer de ces deux villes ; mais il les aurait fait observer par un détachement, et aurait pris position avec son corps entre Gjat et

(a) Les trois mille recrues que Wintzingerode avait eu quelque tems sous ses ordres avaient rejoint l'armée de Kutusof.

Jukhnow, prêt à devancer l'armée française, soit qu'elle parvînt à se retirer sur Smolensk par la route de Kaluga, soit qu'elle fût contrainte de reprendre la route de Wiazma.

Cependant Napoléon ne prenait point la seule mesure qui pût lui offrir quelques chances de salut, celle d'abandonner presque tous ses bagages et une partie de l'artillerie, pour forcer de marche et atteindre Wiazma avec toute la rapidité possible; il ne voulait rien abandonner, espérant que les fautes de son adversaire le tireraient d'embarras : confiance extraordinaire qui résultait de l'extrême faveur avec laquelle la fortune l'avait traité jusqu'alors, mais que Kutusof avait aussi contribué à augmenter; car, si Napoléon se trouvait dans une situation désespérée, il ne pouvait l'attribuer qu'à lui seul, aucunement aux bonnes dispositions de son adversaire. La rigueur du climat devait aussi l'engager à se hâter; la neige couvre ordinairement la terre dans les premiers jours d'octobre, et bientôt après l'on éprouve des froids rigoureux : comment alors nourrir ce qui restait de troupeaux, et comment le soldat pourrait-il supporter les bivouacs, étant mal vêtu et réduit pour toute nourriture à la chair des chevaux? car c'était

à Smolensk seulement que l'on pouvait espérer des distributions de vivres.

Le 26 à onze heures du matin, Napoléon abandonna de sa personne, ainsi que je l'ai déjà dit, le bivouac qu'il avait fait établir près du vallon de la Luja, et rétrograda sur Borowsk, où il passa la nuit. Le 27, il se rendit à Wéréia. Cette journée fut remarquable par l'apparition du froid : le thermomètre était descendu pendant la nuit à quatre degrés au dessous de la glace; l'on entra pour ainsi dire dans l'hiver. Le tems étant très-beau, le froid peu rigoureux et le soleil ayant encore de la force, l'on ne s'en trouvait que mieux tant que l'on était en mouvement; mais les nuits étaient cruelles. Le 28, Napoléon eut son quartier général au delà de Mojaïsk; dans la nuit, il reçut une dépêche de Davout, datée du jour même à quatre heures de l'après-midi. Ce général lui apprenait qu'il ne s'était encore retiré que jusqu'à Borowsk, et que jusqu'alors il n'avait été suivi que par des Kosaques qui s'étaient montrés, pour la première fois, à neuf heures du matin. Cette circonstance, réunie à ce qu'avait dit un officier fait prisonnier dans la journée du 26, que l'armée russe marchait sur

Smolensk (*a*), fit craindre à Napoléon que Kutusof ne se dirigeât effectivement sur cette

(*a*) L'officier russe ne pouvait être instruit du projet de Kutusof, mais son dire prouvait que le bruit de la marche sur Smolensk était répandu dans l'armée russe ; ainsi l'opinion y était favorable à ce mouvement. Le bruit de la marche des Russes sur Smolensk ou Wiazma était aussi répandu dans l'armée française, sans doute parce qu'on la redoutait et qu'on y sentait que c'était le seul parti raisonnable que pût prendre Kutusof. Napoléon fit écrire à Davout, par Berthier, la lettre suivante, qui est presque tout entière relative aux réponses qu'avait fait l'officier prisonnier.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince d'Eckmuhl.

« Au quartier impérial près Mojaïsk, le 29 octobre, à deux » heures du matin.

» J'ai réitéré les ordres les plus sévères, prince, pour qu'on » ne brûle rien. Donnez des ordres de mouvement au prince » Poniatowski, sans quoi ce corps se trouverait compromis. » Le prisonnier que vous avez envoyé ignore la marche de » l'ennemi, puisqu'il en est séparé du 25 au soir, et qu'il a » été pris le 26 à onze heures du matin, c'est-à-dire trois » heures après que les avant-postes de l'ennemi avaient pris » connaissance de notre mouvement rétrograde. Si l'ennemi » se dirige sur Smolensk, tant mieux ; tous nos moyens sont » réunis, et nous tomberons sur ses derrières avec une armée » plus forte que celle que nous lui aurions présentée il y a » huit jours ; mais il est fâcheux que des bruits pareils se » propagent, que des aides de camp en parlent ; cela donne à » l'armée des idées de la force de l'armée ennemie bien loin

ville ou sur Wiazma, et ne trompât ainsi la confiance qu'il avait eue dans son impéritie. Il se décida donc à forcer de marche, accompagné seulement de sa garde. Le 29, au point du jour, il traversa les champs de Borodino; le soldat, encore transi de froid, attristé par la rigueur de son sort, marchait sans s'arrêter, ne prenant pas même la peine de jeter un dernier regard sur des lieux si pleins de souvenirs. C'était le cinquante-deuxième jour depuis la bataille, et l'aspect affreux de ces champs de carnage n'avaient point changé; ils étaient encore jonchés de cadavres d'hommes et de chevaux (*a*), dont le froid avait arrêté la pu-

» de la vérité. Il faut que votre interprète se soit trompé, s'il » a cru trouver cela dans les réponses du prisonnier. Il est » hors de doute que si cela était, un officier subalterne n'au- » rait pu en être instruit. L'empereur sera ce soir près de » Gjat. » *Signé* ALEXANDRE. »

On ne peut qu'être rempli d'étonnement de voir Napoléon exprimer le désir que l'ennemi se dirige sur Smolensk, et surtout apporter à l'appui de ce désir des raisons qui prouvent qu'il s'attend à être devancé si l'ennemi a pris ce parti. Assurément c'était par politique qu'il exprimait un tel désir. Mais comment osait-il le faire dans une lettre à l'un de ses maréchaux! Il ne se serait peut-être pas trouvé dans toute l'armée un officier assez borné pour partager ce désir.

(*a*) L'on n'avait fait enterrer aucun des cadavres des Russes, et une partie seulement de ceux des Français l'avaient

tréfaction, et parsemés d'armes, de harnois, d'habillemens et de tous ces débris qui couvrent les champs de bataille. Napoléon repassa peu après devant le monastère de Kolotskoi, vaste charnier, où l'on avait, ainsi qu'à Mojaïsk, entassé les blessés après la bataille. Il ordonna de placer ceux qui y étaient encore dans les voitures de luxe, dans celles des cantinières et sur les voitures de vivres et de bagages (*a*). Fut-ce l'humanité, l'amour propre, ou le désir de conserver des soldats éprouvés qui dicta cette mesure? je l'ignore. Quoi qu'il en soit, le résultat ne pouvait qu'être nuisible à l'armée et funeste à ces malheureux, puisqu'ils n'avaient aucun moyen d'existence et qu'ils étaient hors d'état de supporter les fatigues, les privations et le bivouac. L'on devait d'ailleurs s'attendre que la plupart seraient abandonnés par ceux qu'on forçait de les transporter et

été. Ordinairement on fait faire cette corvée par des habitans; mais il n'en restait point dans les lieux qu'occupait l'armée.

(*a*) La même mesure avait été prise pour les blessés qui étaient à Mojaïsk. Il y en avait encore dans ces deux endroits réunis environ quinze cents. C'étaient ceux qui avaient été jugés jusqu'alors hors d'état d'être évacués, et qui, depuis le départ de Moskou, n'avaient pu l'être, au défaut de moyens de transports.

par suite de les nourrir. Napoléon, ce jour-là, poussa jusqu'à Gjat (*a*), et le surlendemain, 31 octobre, à quatre heures de l'après-midi, il atteignit Wiazma, où il s'arrêta. Le froid, pendant cette journée, devint plus rigoureux (*b*); mais le tems était toujours très-beau et le soleil conservait encore un peu de force. L'on remarqua que Napoléon avait voyagé en voiture pour la première fois depuis son départ de Moskou, et qu'il avait pris également pour la première fois un costume polonais qui consistait en un bonnet de peau de martre, une pelisse verte bordée en martre et garnie de brandebourgs en or, et des bottes fourrées. Il porta ce costume pendant toute la retraite, et lorsque le froid fut rigoureux, il voyagea ordinairement en voiture. L'infanterie de la vieille garde continuait à bivouaquer en carré

(*a*) Quoique toutes les villes et tous les villages qui se trouvaient sur la route ou dans le voisinage depuis Smolensk jusqu'à Moskou, eussent été incendiés, quelques maisons, surtout dans les lieux d'étape, avaient été préservées d'abord par leur isolement, ensuite par la surveillance de ceux qui les avaient occupées.

(*b*) Le thermomètre marquait pendant la nuit huit degrés au dessous de la glace.

autour de son quartier général, qu'il établissait autant que possible dans un château ou dans une maison. L'on voit qu'il n'affectait point de partager les privations et les fatigues de ses soldats, ainsi que plusieurs conquérans l'ont fait dans des circonstances analogues.

L'on n'avait encore à Wiazma aucune nouvelle de l'armée russe. Napoléon trouva dans cette ville le détachement du général Evers qui, après avoir fait deux journées sur la route de Jukhnow, avait rétrogradé et était de retour. Les troupes qui le composaient furent réparties dans les différens corps auxquels elles étaient destinées.

Les blessés qui se trouvaient encore dans l'hôpital de Wiazma (*a*) furent comme précédemment chargés sur les voitures. Le jour où Napoléon atteignit cette ville, l'armée occupait la position suivante : Mortier et Junot étaient bivouaqués une demi-lieue en deçà de Wiazma; la vieille garde et la cavalerie de Murat deux lieues au delà; Ney à Welitchewo; Po-

(*a*) L'on trouva à Wiazma celui des convois de blessés qui était parti le dernier de Moskou. L'arrivée de l'armée fut leur arrêt de mort.

niatowski une lieue en deçà de Gjat (*a*) ; Eugène une demi-lieue au delà ; Davout à Gridnewa. Ce général s'était retiré avec lenteur, afin de sauver quelques bagages et quelques caissons de munitions qui devaient devenir la proie de l'ennemi un peu plus tard. Il avait aussi attaché trop d'importance aux attaques des Kosaques devant lesquels il avait pris plusieurs fois position (*b*). Il compromettait ainsi le salut de l'armée, puisque les corps qui la composaient réglaient leur marche sur celle de l'arrière-garde. La rapidité dans les marches était la seule voie de salut ; il fallait se hâter de quitter cette zône dévastée qui régnait depuis Moskou jusqu'à Smolensk, puisque chaque journée de retard causait des pertes irréparables.

Le 1er novembre, le mouvement général de retraite continua. Napoléon resta à Wiazma, pour consacrer la journée au travail de cabinet. Il instruisit pour la première fois les gouverneurs de Minsk, de Mohilof, de Witepsk et

(*a*) Platof ayait attaqué et repoussé l'avant-garde du cinquième corps le 27 octobre, entre Kremenskoe et Médyn. Poniatowski avait commencé le 28 à se retirer de Jegoriewskoi sur Gjat, en suivant des chemins de traverse.

(*b*) Ces Kosaques étaient commandés par Platof, et traînaient avec eux du canon.

de Wilna (*a*) du mouvement de l'armée : c'était, leur disait-il, un mouvement volontaire. Son but était de se rapprocher de cent lieues des armées qui formaient ses ailes, et depuis qu'il avait quitté les environs de Moskou, il n'apercevait plus de traces de l'ennemi que par l'apparition de quelques Kosaques. Pendant son séjour à Wiazma, Napoléon fut instruit que Baraguay-d'Hilliers (*b*) occupait toujours Ielnia avec sa division, et reçut une dépêche de Victor qui lui apprenait la retraite de Saint-Cyr et les mouvemens exécutés pour opérer la jonction des deuxième et neuvième corps : ainsi une impérieuse nécessité le privait d'un corps sur lequel il avait compté jusqu'alors pour protéger la retraite de son armée de Moskou. Il se contenta de faire écrire à Victor, par Berthier, la lettre suivante.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Wiazma, le 2 novembre, à 5 heures du matin.

» L'empereur apprend les événemens de Po-

(*a*) Ce fut Maret auquel Napoléon écrivit à Wilna, et qui fut chargé de communiquer cette nouvelle au gouverneur de Wilna, à Macdonald et à Schwartzenberg.

(*b*) L'on se souvient que peu de jours avant que de quitter

» lotzk et votre marche de ce côté ; sa majesté » espère que vous aurez repoussé Wittgenstein » et repris Polotzk. L'armée est en marche. Sa » majesté trouvait que l'hiver était trop long » pour le passer loin de ses flancs. Il est pro- » bable que l'empereur se portera, la droite » sur la Dwina, et la gauche sur le Borystènes, » et par là nous nous trouverons en contact. »

Le 2 novembre, à onze heures du matin, Napoléon quitta Wiazma, et transporta son quartier général à Semlewo ; il avait laissé Ney à Wiazma, et l'avait chargé de faire l'arrière-garde, à partir de cette ville, en remplacement de Davout. Le 3, le quartier général fut à Slawkowo ; toute la garde était bivouaquée dans le voisinage. Napoléon apprit, peu après son arrivée, que les corps d'Eugène, de Davout et de Poniatowski étaient aux prises avec un corps russe qui cherchait à couper leur retraite. Mais il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que je reprenne la suite des opérations de Kutusof. Ce général ayant été instruit, le 27 octobre, de la retraite de Napoléon, chargea Platof, avec ses Kosa-

Moskou, Napoléon avait ordonné à Baraguay-d'Hilliers de se rendre de Smolensk à Ielnia.

ques, de suivre l'arrière-garde de l'armée française, et prit, le lendemain, la route de Jukhnow, comme s'il eût voulu se porter sur Wiazma; mais, arrivé à Préobajenaia, il quitta cette direction pour prendre la route de Mojaïsk, et le 30 il atteignit Kremenskoe; là, il mit deux corps d'infanterie et deux de cavalerie (*a*) sous les ordres de Miloradowitz, et lui ordonna de se porter sur Wiazma, pour y couper la retraite des corps français qui n'auraient pas encore dépassé cette ville lorsqu'il l'atteindrait. Kutusof, avec le reste de l'armée, se décida à suivre des chemins de traverse sensiblement parallèles à la route par laquelle se retirait l'armée française; il supposait sans doute qu'il suffirait de la continuité des marches réunie à la famine et au froid, qui ne pouvait tarder à devenir rigoureux, pour la détruire entièrement. Il se dirigea d'abord sur Spas, où il eut son quartier général le 31 octobre, et d'où il adressa un ordre du jour aux armées russes pour leur faire connaître la re-

(*a*) Les deux corps d'infanterie étaient ceux de Raiewski et de Dolgoruki. Ce dernier général avait remplacé, dans le commandement du deuxième corps, Bagawout, tué au combat de Winkowo. Les deux corps de cavalerie étaient ceux d'Ouwarof et de Wassiltchikof.

traité de l'armée française et l'évacuation de Moskou (*a*).

(*a*) Il y avait cinq jours que l'évacuation de Moskou était connue de Kutusof. Il est impossible de se rendre raison du motif qui put l'engager à différer de donner de la publicité à un événement qui devait achever de relever les espérances des Russes. L'ordre du jour de Kutusof était conçu en ces termes : « Au moment où l'ennemi est entré dans Moskou, il a vu s'é-» vanouir les folles espérances qu'il avait conçues ; il s'atten-» dait à y trouver l'abondance et la paix ; il y a été privé de » toutes les nécessités de la vie. Fatigué par des marches lon-» gues et continuelles, épuisé par le manque de vivres, har-» celé par nos partis, qui interceptaient les faibles secours qui » lui arrivaient, il a perdu des milliers de soldats tombés sans » combat honorable sous le fer de nos milices. Il n'avait plus » de perspective que la vengeance d'une nation qui avait juré » d'anéantir son armée, et chaque Russe lui montrait un hé-» ros auquel ses promesses fallacieuses inspiraient à la fois le » mépris et l'horreur ; enfin toutes les classes qui composent » la population de l'empire opposaient à ses efforts une insur-» montable barrière. Après avoir éprouvé des pertes incalcu-» lables, il a reconnu, mais trop tard, combien était insensé » l'espoir qu'il avait conçu d'ébranler les fondemens de l'em-» pire par la prise de Moskou ; il ne lui est plus resté de salut » que dans une fuite précipitée. Il a donc évacué Moskou le » $\frac{11}{23}$ de ce mois, abandonnant ses malades à la vengeance » d'un peuple outragé.

» Les excès horribles qu'il a commis pendant son séjour » dans cette capitale sont déjà connus et ont gravé dans le » cœur de tous les Russes un sentiment profond de ven-» geance. Sa rage impuissante s'est signalée au moment même » de son départ par la destruction d'une partie du Kremlin ;

Cependant Miloradowitz s'approchait de Wiazma ; après avoir passé à Jegoriewskoi, à Dudino et à Femenowskoe, il occupa, le 21, Glodowo, village situé à droite dans les terres, et distant de Wiazma de deux lieues seulement. Sa cavalerie légère bordait l'Ulitsa, ruisseau qui, après avoir coulé pendant deux lieues parallèlement à la route, à la distance d'environ trois quarts de lieue, se jette dans la Wiazma près de la ville du même nom. Depuis le départ

» là l'interposition de la puissance divine s'est manifestée en » sauvant la cathédrale et nos saints temples.

» Hâtons-nous de poursuivre cet impie ennemi, tandis que » d'autres armées, qui sont en Lithuanie, agissent de concert » avec nous pour sa destruction. Il précipite déjà sa fuite, brû- » lant ses caissons, abandonnant ses bagages et ces trésors ar- » rachés par des mains impies aux autels même du Seigneur. » La désertion et la famine répandent la confusion autour » de Bonaparte ; les murmures des soldats s'élèvent derrière » lui, semblables au mugissement des vagues menaçantes. » Tandis que ces clameurs effrayantes accompagnent la re- » traite des Français, aux oreilles des Russes retentit la voix » de leur monarque magnanime. Ecoutez, soldats, les paroles » qu'il vous adresse : *Eteignez les flammes de Moskou dans le* » *sang de votre ennemi.* Russes! obéissez à cet ordre solen- » nel! alors votre patrie, apaisée par cette juste vengeance, se » retirera satisfaite du théâtre de la guerre, et derrière ses » vastes frontières elle prendra une attitude majestueuse entre » la paix et la gloire.

» Guerriers russes, Dieu est votre guide. »

de Malojaroslawetz, les Kosaques ne s'étaient montrés qu'à l'arrière-garde. Le 1er novembre, dans la matinée, un détachement de cette troupe, appartenant au corps de Miloradowitz, parut tout à coup sur la droite de la route, peu avant Tzarewo-Zaimisze, et fit un hourra sur un encombrement de voitures; depuis, d'autres détachemens se montrèrent également, et toujours sur la droite de la route (*a*). On crai-

(*a*) Aussitôt que Napoléon eut été instruit de l'apparition des Kosaques sur le flanc des troupes en marche, il fit envoyer aux généraux Davout, Poniatowski, Eugène et Ney des instructions relatives aux précautions à prendre contre les surprises de cette troupe. Je me contenterai de citer la lettre adressée à Davout, et la fin de celle adressée à Ney. Les autres n'en sont à peu près que des copies.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince d'Eckmulh.

« Wiazma, le 2 novembre à midi.

« Il est très-important, prince, de changer la manière avec » laquelle on marche devant l'ennemi, qui a une si grande » quantité de Kosaques. Il faut marcher, comme nous mar- » chions en Egypte, les bagages au milieu, marchant sur au- » tant de files que la route le permet, un demi-bataillon en » tête, un demi-bataillon en queue, des bataillons sur les » flancs en file, de manière qu'en faisant front il y ait du feu » partout. Il n'y a pas d'inconvénient que ces bataillons soient » à quelque distance les uns des autres, mettant quelques » pièces de canon entre eux sur les flancs. On ne doit pas

gnait avec raison qu'ils ne précédassent un corps ennemi, peut-être l'armée russe tout entière, et les renseignemens qu'on était parvenu à se procurer augmentaient ces craintes. Eugène et Poniatowski auraient pu atteindre Wiazma le 2 novembre; mais, s'attendant à voir paraître l'ennemi le lendemain, ils restèrent à Fedorowskoe pour soutenir Davout, qui était campé à une demi-lieue de ce village.

Quoiqu'il ne se fût écoulé que sept jours depuis le départ de Malojaroslawetz, l'armée

» souffrir un homme isolé ni un homme sans fusil. Passé le » défilé de Wiazma, M. le duc d'Elchingen fera l'arrière- » garde de l'armée. L'empereur ordonne, prince, que, passé » Wiazma, vous marchiez de manière à soutenir le duc d'El- » chingen, si cela était nécessaire; et à cet effet vous vous en- » tendrez avec lui, et vous aurez constamment un officier de » votre état major près de lui. Vous réglerez votre marche sur » celle du duc d'Elchingen. Comme le corps de Ney et le vôtre » sont suffisans pour faire la retraite, l'intention de l'empe- » reur est que le prince Poniatowski et le corps du vice-roi » fassent une bonne journée pour gagner Smolensk en mar- » chant dans l'ordre prescrit ci-dessus. Je laisse à Wiazma » quatre officiers pour nous apporter de vos nouvelles.

» *Signé* ALEXANDRE. »

La lettre adressée à Ney se terminait ainsi : « L'empereur, » monsieur le duc, vous a donné verbalement ses instruc- » tions, et personne n'est plus à portée que vous de connaître

avait déjà essuyé de grandes pertes. Jusqu'à Mojaïsk, le pays avait offert quelques ressources, surtout en fourrages ; mais les incendies, qui avaient été si nombreux pendant que l'on marchait sur Moskou, le devinrent encore davantage, et par les causes que nous avons développées ; on peut ajouter que le soldat, en quittant des lieux qu'il ne croit jamais revoir, est enclin à les détruire. Napoléon essaya en vain de réprimer ce désordre ; les circonstances s'y opposaient, et le tems manquait pour y

» les dispositions qu'il y aura à faire. Il faut réprimer avec vi-
» gueur les entreprises de cette canaille de Kosaques, et se con-
» duire avec eux comme nous le faisions en Egypte avec les
» Arabes. » *Signé* ALEXANDRE. »

L'ordre de marche que prescrivait Napoléon ne fut point suivi, et ne pouvait l'être, parce que tous les passages de ponts désunissaient les convois, et que les moindres collines produisaient le même effet, par suite du déplorable état des attelages ; aussi la première voiture d'un convoi était-elle souvent éloignée de plusieurs lieues de la dernière. L'on donna cependant des escortes aux convois, et ce fut une des principales causes de la destruction de l'infanterie. Les corps qui firent ce service furent les premiers anéantis. Il était également impossible d'empêcher qu'il n'y eût des isolés, et même des isolés sans armes, puisque la vie que menaient les soldats engendrait beaucoup de maladies et en réduisait un grand nombre à un tel état de faiblesse, que, loin de pouvoir porter leurs armes, ils pouvaient à peine se traîner eux-mêmes.

parvenir. L'arrière-garde était donc obligée de s'écarter beaucoup plus de la route que les troupes qui la précédaient pour aller aux fourrages et à la maraude, ce qui l'accablait de fatigue, et faisait tomber un grand nombre de soldats entre les mains des Kosaques. Depuis Mojaïsk, l'on éprouva de plus grandes difficultés encore pour se procurer des fourrages (*a*), et il devint presque impossible d'envoyer des détachemens à la maraude : il aurait fallu une journée entière pour pénétrer jusqu'aux lieux habités, et l'on ne pouvait séjourner, dans la crainte d'être devancés par les Russes. L'armée se trouva donc réduite aux seules ressources qui pouvaient avoir été réunies sur la route par laquelle elle se retirait, et à celles qu'elle traînait avec elle. Les premières étaient presque nulles, parce que Napoléon, n'ayant jamais songé à se retirer sur Smolensk par la route qu'il avait suivie en marchant sur Moskou, n'avait préparé aucun approvisionnement (*b*); les secondes ne consistaient qu'en troupeaux, car

(*a*) Une lieue était la distance la plus rapprochée de la route à laquelle on pût espérer de trouver des fourrages ; ordinairement on n'en trouvait qu'à plusieurs lieues.

(*b*) L'on trouva cependant à Gjat et à Wiazma assez de farine pour en distribuer aux troupes de la garde.

les provisions en farine et en eau-de-vie étaient épuisées (*a*); mais ces troupeaux, qu'il n'était plus possible de renouveler, allaient être consommés sous quelques jours, et plusieurs régimens n'en avaient déjà plus. Beaucoup de soldats se trouvèrent donc réduits à se nourrir de la chair des chevaux que l'on était forcé d'abandonner. Poussés par la faim, ils s'enfonçaient dans les terres pour y chercher des vivres, et n'y trouvaient souvent que la captivité ou la mort. A ces causes de destruction et de désorganisation se joignaient celles qui résultaient de la continuité des marches et des bivouacs, des retards occasionés par les encombremens, et de l'augmentation progressive du froid. Un grand nombre de soldats malades, ou trop affaiblis pour suivre leurs corps, restèrent en arrière ; ils jetaient d'abord leur sac, ensuite leurs armes. Une partie de ces malheureux périssaient sur la route ; l'autre, après avoir fait de vains efforts pour suivre l'arrière-garde, tombait entre les mains des Russes.

(*a*) Je ne veux parler que des provisions des troupes, car les généraux et autres personnes, qui avaient des voitures, n'avaient point encore épuisé les leurs.

Aussitôt après avoir dépassé Mojaïsk, l'arrière-garde avait été contrainte de faire sauter des caissons, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi : de pareils sacrifices s'étaient renouvelés journellement depuis, et l'on avait même été contraint d'abandonner du canon. L'un des commandans des corps d'armée de Napoléon lui transmit alors la proposition de son général d'artillerie, d'abandonner une partie de l'artillerie (4) pour sauver l'autre; mais Napoléon la repoussa comme déshonorante pour une armée victorieuse. Depuis son arrivée à Moskou, l'orgueil de ce conquérant le tint dans une entière illusion sur sa situation; il se formait un état des choses selon ses désirs, et donnait des ordres en conséquence; aucun de ses généraux n'osait essayer de le tirer d'erreur; aussi ne prit-il de bonnes résolutions que lorsqu'elles lui étaient dictées par la plus impérieuse nécessité. Ainsi s'expliquent les revers inouïs qui vinrent l'accabler!

Le 3 novembre avant le jour, Poniatowski, Eugène et Davout se dirigèrent sur Wiazma. Ney était en position à droite de cette ville (*a*),

(*a*) Toutes les fois que je raconterai un combat, je désigne-

derrière la Wiazma ; il avait fait construire un pont sur cette rivière, à une portée de canon de la ville, afin de pouvoir se porter rapidement au secours des corps qui étaient encore en arrière, et pour faciliter leur retraite.

Poniatowski venait d'atteindre Wiazma, et il faisait déjà grand jour lorsqu'un détachement de Kosaques vint intercepter la communication entre Eugène et Poniatowski, tandis qu'un autre détachement l'interceptait également entre Davout et Eugène. Dans le même tems, l'arrière-garde était vivement canonnée, et l'infanterie de Miloradowitz paraissait sur la droite, à la hauteur du point où se trouvait Davout. Eugène arrêta la tête de sa colonne pour réunir et former ses troupes, tandis que Poniatowski, rétrogradant, prit position avec son corps en avant de Wiazma, à gauche de la route ; ce qui restait de cavalerie se réunit à droite de cette route, et à la même hauteur : la présence de ces troupes rétablit les communications (*a*). Da-

rai par la *droite* et la *gauche* celles des troupes qui ont fait face à l'ennemi. Je fais cette observation, parce qu'il est possible, comme il arriva au combat de Wiazma, qu'une partie des troupes ait fait face à l'ennemi, tandis que l'autre marche encore en retraite.

(*a*) On voit que le corps d'Eugène formait une première

vout, pendant que l'on prenait ces dispositions, hâtait sa marche : la position de ce général était difficile ; canonné à son arrière-garde, harcelé par la cavalerie ennemie qui l'entourait, embarrassé par une grande quantité de bagages et de traîneurs (*a*), il aurait fallu qu'il s'arrêtât pour réunir ses troupes et prendre position ; mais il ne le pouvait sans courir les plus grands dangers. Ses bataillons, ployés en colonne serrée, marchaient donc à la suite les uns des autres, et d'un pas accéléré : ce fut dans cet ordre qu'il atteignit Eugène, au *moment* où ce général faisait appuyer ses troupes à droite de la route pour les opposer à l'infanterie russe; mais Davout ayant pris cette direction, Eugène fixa ses troupes dans les positions où elles se trouvaient ; sa ligne de bataille était perpendiculaire à la route, et il avait formé un crochet à son flanc gauche, pour maintenir la cavalerie dont il était entouré. Davout, prêtant le flanc à l'ennemi, parvint difficilement à prendre sa place de bataille, et il y eut du désordre parmi

ligne ; celui de Poniatowski et la cavalerie en formaient une seconde.

(*a*) Ces bagages et ces traîneurs n'étaient pas seulement ceux du corps de Davout, mais ceux qui, n'ayant pu suivre leurs corps, étaient restés en arrière.

ses troupes ; sa gauche s'appuyait à la droite d'Eugène, près de la grande route ; sa droite était en avant de Ney, qui engagea une brigade pour la soutenir. Ainsi la ligne de bataille de Davout formait un angle très-aigu avec la grande route. Miloradowitz attaquait avec environ dix-neuf mille hommes d'infanterie, six mille de cavalerie et huit mille Kosaques. Les forces françaises réunies alors près de Wiazma s'élevaient à environ trente-sept mille cinq cents hommes (*a*), dont trois mille de cavalerie dans le plus mauvais état : l'artillerie était encore très-nombreuse, mais pouvait à peine se

(*a*) J'évalue approximativement la force des corps qui étaient réunis près de Wiazma ainsi qu'il suit :

1er corps	13,000 hommes.
3e corps	6,000
4e corps	12,000
5e corps	3,500
1er et 3e corps de cavalerie et la cavalerie légère des corps d'armée	3,000
Total	37,500 hommes.

Je ne comprends dans cette évaluation que les troupes qui étaient restées sous les drapeaux, et aucunement les traîneurs. L'on voit qu'il n'y avait que la garde, le huitième corps (réduit à 1200 hommes), et deux corps de cavalerie qui ne prirent pas part au combat de Wiazma.

traîner ; il fallait que l'ennemi vînt s'offrir à ses coups pour qu'on pût l'utiliser. Aucun des maréchaux dont les corps étaient engagés n'ayant reçu le commandement, ils se réunirent sur la grande route, entre le quatrième et le cinquième corps, afin de concerter leurs opérations, et se décidèrent à la retraite : c'était le seul parti raisonnable, puisque chaque instant de retard était une calamité. Le soldat, d'ailleurs, déjà affaibli par les privations, les fatigues et une mauvaise nourriture, était accablé d'être resté depuis le matin sous les armes. La retraite commença à deux heures de l'après-midi, sans que l'on cessât de combattre : Eugène et Poniatowski l'effectuèrent, en bon ordre, au travers de Wiazma ; Davout, avec quelque précipitation, sur le pont construit à droite de cette ville. Ney fit l'arrière-garde ; il s'arrêta derrière la Wiazma, après avoir livré aux flammes ce qui subsistait encore de la ville de ce nom. Les autres corps bivouaquèrent à peu de distance, dans une vaste forêt que la route traverse. Quelle nuit! ce fut la plus cruelle depuis le départ de Moskou ; l'armée perdit environ quatre mille hommes, tués ou blessés, beaucoup de bagages, quelques canons, et l'ennemi lui fit quelques milliers de

prisonniers, la plupart traîneurs. Toutefois le combat de Wiazma fut encore moins funeste par les pertes qu'il fit éprouver que par ses suites. Les chevaux de la cavalerie, hors d'état de supporter les fatigues de la journée, succombèrent presque tous, et beaucoup de fantassins, par les mêmes raisons, se virent contraints de jeter leurs armes et de grossir la foule des traîneurs. Le premier corps perdit le plus, ce qu'on doit attribuer, en grande partie, à la faute que commit Davout en appuyant à droite, et prêtant ainsi le flanc à l'ennemi, tandis qu'au contraire il aurait dû appuyer à gauche, et se retirer par Wiazma, opération que la protection des corps d'Eugène et de Poniatowski aurait rendue facile. Malheureusement personne ne commandait; ce fut une faute à Napoléon de ne s'être point trouvé en personne à cette affaire, ou du moins de n'avoir pas désigné celui des maréchaux qui devait commander.

Aussitôt que Napoléon eut appris que les Russes attaquaient les corps qui n'avaient point encore atteint Wiazma, supposant que Kutusof en personne dirigeait cette attaque et poursuivrait ces corps avec la totalité de son armée, il forma le projet de s'embusquer entre Slaw-

kowo et Dorogobuj, dans une position choisie d'avance, pour de là se précipiter sur l'armée Russe qu'il espérait surprendre par une attaque aussi imprévue. Les dispositions générales pour l'exécution de ce projet furent écrites (5), mais ne furent point adressées aux commandans de corps d'armée.

Le 4 de grand matin, Napoléon reçut un rapport de Ney, qui lui faisait connaître sans déguisement les funestes résultats du combat de Wiazma; ce rapport se terminait ainsi: « De meilleures dispositions auraient pu pro- » duire un résultat plus favorable. Ce que cette » journée a de plus fâcheux, c'est que mes » troupes ont été témoins du désordre du pre- » mier corps : c'est un exemple funeste qui » ébranle le moral du soldat. Je dois la vérité » à votre majesté, et quelque répugnance que » j'éprouve à blâmer les dispositions de l'un de » mes camarades, je ne puis m'empêcher, Sire, » de vous déclarer que je ne puis répondre de » la retraite comme si je la commandais seul. » Le quatrième corps et le premier se sont re- » tirés : j'occupe le défilé du bois en arrière » de Wiazma, et je me mettrai en marche » avant le jour; mais il serait nécessaire que » les échelons fussent réglés; je ne puis sans

» cela compter sur rien. Je ne crois pas que » toute l'armée ennemie soit ici. La cavalerie » et l'artillerie sont très-nombreuses. J'évalue » l'infanterie à vingt mille hommes.

» Je suis etc. »

Quoique Napoléon dût être à peu près convaincu qu'un simple détachement avait combattu à Wiazma, il ne sembla pas encore renoncer entièrement à son projet, puisqu'il s'arrêta à Slawkowo avec sa garde pendant la journée entière du 4. Son projet était insensé, et il n'avait pu le former qu'en se refusant à l'évidence. En effet l'armée russe ne pouvait suivre l'armée française, parce qu'elle n'aurait pu subsister, et en supposant qu'elle pût la suivre, l'on ne pouvait espérer de la surprendre, puisque ses colonnes de marche auraient occupé au moins dix lieues sur la route, et qu'elle était précédée par une nuée de Kosaques qui auraient indubitablement découvert les embuscades. Enfin dans le déplorable état où se trouvait réduite l'armée française, elle ne pouvait, avec quelque chance de succès, livrer bataille à l'armée russe.

La journée du 4 fut remarquable par l'apparition de la neige. Il en tomba quelque peu :

c'était ce qu'on redoutait le plus, autant parce qu'elle précède ordinairement les grands froids, que parce qu'il allait devenir impossible de marcher sur les côtés de la route et de nourrir ce qui restait de troupeaux. Le 5, le mouvement général de retraite continua ; l'armée marchait dans l'ordre suivant : Junot à l'avant-garde ; la jeune garde, les deuxième et quatrième corps de cavalerie, la vieille garde, Poniatowski, Eugène, Davout et Ney, qui faisait l'arrière-garde. L'opération dont Ney était chargé offrait les plus grandes difficultés ; ce n'était plus seulement des Kosaques qui suivaient l'armée française, mais Miloradowitz avec son corps; et malgré l'affreuse dévastation du pays, il parvenait à alimenter ses troupes, en faisant apporter des vivres de l'intérieur des terres. Kutusof, qui avait eu son quartier général au village de Krasnoe le jour du combat de Wiazma, se dirigeait sur Ielnia. Je ne puis mieux faire connaître les difficultés que Ney avait à vaincre, qu'en citant l'un de ses rapports au général Berthier.

Le duc d'Elchingen au prince de Neufchâtel et de Wagram.

« Au bivouac de Semlewo, le 4 novembre, à 5 heures » du soir.

» Les troupes se sont mises en marche ce » matin, à six heures : les échelons étaient dis- » posés de manière à éviter l'encombrement, » et à être à l'abri des surprises de l'ennemi. » Le mouvement rétrograde s'est effectué avec » autant d'ordre qu'on pouvait le désirer quant » aux troupes du troisième corps; mais la route » était couverte, sans exagérer, de quatre mille » hommes de tous les régimens de la grande » armée qu'il a été impossible de faire marcher » ensemble. Cela rend la position de l'officier » chargé de faire une arrière-garde d'autant » plus pénible, qu'à la moindre attaque de la » part de l'ennemi ils prennent la fuite et peu- » vent mettre le désordre dans les colonnes. » L'ennemi m'a attaqué à plusieurs reprises » avec du canon et une multitude de ses Kosa- » ques, qui me débordaient constamment; » mais tous les échelons l'ont si bien reçu, » qu'il n'a pu parvenir à nous entamer; et en- » fin, au moment où j'ai pris position, il a en-

» gagé une forte canonnade pour me déloger ;
» mais la supériorité de notre feu l'a contraint
» à s'éloigner. On assure, mais je ne l'ai pas
» vu, qu'une colonne d'infanterie a filé sur leur
» gauche. »

Le 5, le quartier général s'arrêta à Dorogobuj ; Napoléon se faisait encore illusion au point de croire qu'il pourrait conserver Smolensk, et prendre ses cantonnemens derrière le Dniéper : dans cette conviction, il envoya à Smolensk des officiers qui étaient chargés de choisir les cantonnemens que l'armée devait occuper pendant l'hiver, et il prépara un ordre relatif à la formation d'un corps actif de six mille hommes de cavalerie, destiné à couvrir ses cantonnemens. Ce corps devait être formé avec les débris des quatre corps de cavalerie, et commandé par Latour-Maubourg. L'ordre de formation ne devait être promulgué qu'à l'arrivée du quartier général à Smolensk. L'armée reçut, pour la première fois, des moulins portatifs (*a*) qui étaient envoyés de Paris ; ils furent répartis dans les corps.

Le 6, le quartier général fut transporté à

(*a*) Ces moulins n'étaient plus d'aucune utilité, puisqu'on ne pouvait plus se procurer de grains.

Mikalewka ; Napoléon y apprit la jonction des deuxième et neuvième corps, le combat de Czaszniqui et la retraite de Victor sur Senno. Il se décida enfin à instruire, au moins en partie, ce général de la situation où il se trouvait ; il adressa, dans ce but, la lettre suivante à Berthier :

Napoléon au major-général.

« Mikalewka, le 7 novembre 1812.

» Mon cousin, écrivez au duc de Bellune la » lettre suivante : J'ai mis votre lettre du 2 » sous les yeux de l'empereur. Sa majesté or- » donne que vous réunissiez vos six divisions, » et que vous abordiez sans délai l'ennemi, et » le poussiez au delà de la Dwina; que vous » repreniez Polotzk (*a*). Ce mouvement est des » plus importans : dans peu de jours, vos der- » rières peuvent être inondés de Kosaques. » L'armée et l'empereur seront demain à Smo- » lensk, mais bien fatigués par une marche » de cent vingt lieues sans s'arrêter. Prenez » l'offensive, le salut des armées en dépend ; » tout jour de retard est une calamité. La ca-

(*a*) Le reste de la lettre était en chiffres.

» valerie de l'armée est à pied ; le froid a fait » mourir tous les chevaux (*a*). Marchez, c'est » l'ordre de l'empereur et celui de la néces- » sité.

» Envoyez cette lettre au général Charpen- » tier (*b*) par l'estafette qui va partir dans une » heure, qui l'enverra par un officier au duc » de Bellune.

» Sur ce, je prie, etc. »

Signé NAPOLÉON.

Avant que de quitter Mikalewka, Napoléon apprit la tentative du général Malet, si extraordinaire par un commencement de réussite, et si promptement réprimée. Cette nouvelle alarmante, les maux qui accablaient son armée de Moskou, les revers de ses lieutenans, un avenir effrayant, le spectacle continuel de ces morts et mourans, victimes de son aveuglement, rien ne semblait l'émouvoir ; il possédait au plus haut degré cette insensibilité sans laquelle on ne saurait être conquérant.

(*a*) Les chevaux supportent très-bien les froids les plus rigoureux quand ils sont bien nourris. Ce n'était pas le froid qui les avait fait mourir, mais la faim et la continuité des marches et des bivouacs.

(*b*) Le général de division comte Charpentier était gouverneur de Smolensk.

Le 7, il passa le Dniéper, et établit son quartier général dans un petit château situé dans les terres, à une lieue de Slobpnewa : toute l'armée continuait à suivre la route de Smolensk, et dans l'ordre que j'ai indiqué, à l'exception d'Eugène, qui quitta cette route à Dorogobuj, pour se rendre à Smolensk par Dukhowszina; ce même jour, Baraguay-d'Hilliers se reploya de Ielnia sur Smolensk.

Cependant la rapide désorganisation de l'armée semblait n'être que le prélude de son entière destruction ; la neige avait continué à tomber le 5 en petite quantité; le 6, chassée par un vent du nord, elle tomba abondamment, et recouvrit bientôt la terre d'une couche épaisse qui ne présentait plus à l'œil attristé qu'une immense plaine d'un blanc éclatant. La route, foulée par les chevaux et les voitures, devint alors aussi dure et aussi glissante que du verglas. A cette latitude, cet état de choses subsiste à peu près cinq mois : les Russes sont toujours préparés à ce changement; leurs chevaux sont d'avance ferrés à glace ; ils mettent sur traîneaux leurs voitures de transport, ainsi que le canon des parcs ; et les Kosaques ont alors des pièces légères sur affûts-traîneaux. Dans l'armée française, au contraire, on ne s'y était

point préparé ; les chevaux, n'ayant point été ferrés à glace, glissaient au moindre mouvement, s'épuisaient en efforts impuissans, et s'abattaient à chaque instant. L'on perdit tout à coup la plus grande partie de ce qui restait de cavalerie, et l'on fut contraint d'abandonner beaucoup d'artillerie et de bagages. L'on vit alors des objets précieux, provenant du pillage de Moskou, dispersés sur la route; ils ne tentaient plus la cupidité ; l'on ne songeait qu'à se procurer des alimens.

Un petit nombre de régimens avaient conservé quelques bestiaux en les faisant paître ; il devint impossible de les nourrir plus longtems. L'armée, marchant sans relâche, ne recevant de distributions de vivres nulle part (*a*), se trouva réduite, pour toute nourriture, à la chair des chevaux ; le soldat dépeçait à l'instant ceux que l'on était contraint d'abandonner. Le froid, plus rigoureux, vint se joindre à tant de maux; il n'était pas excessif, mais cependant insupportable pour des malheureux affamés ou mal nourris, et trop peu vêtus pour un climat si rigoureux. Chacun se couvrait de ce qu'il

(*a*) Il faut en excepter la garde, qui avait reçu de la farine à Gjat, à Wiazma et à Dorogobuj.

trouvait pour se garantir du froid ; aussi voyait-on des soldats de toutes les armes surchargés des vêtemens les plus bizarres.

Les forces humaines ne pouvant lutter contre de semblables vicissitudes, les désastres de l'armée augmentèrent dans une proportion effrayante ; elle éprouva toutes les horreurs de la famine. Le nombre des traîneurs s'accrut (*a*) de manière à faire craindre que l'armée ne présentât bientôt plus qu'une masse confuse ; l'indiscipline et l'insubordination gagnèrent ce qui était resté sous les drapeaux. Bientôt l'aspect de la route devint affreux ; elle était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, et couverte d'une foule de malheureux se traînant à peine, tandis que d'autres expiraient de faim, de fatigue, de maladie et de leurs blessures. Quand ils réfléchissaient sur la rigueur d'un sort si peu mérité, sur cette mort obscure qui allait les atteindre sans qu'un ami leur fermât les yeux, sans qu'un seul laurier fût jeté sur leur tombe,

(*a*) L'infanterie de la garde faisait exception, ce qui tint à ce qu'elle éprouva moins de fatigues que les autres corps, n'ayant point fait l'arrière-garde, et moins de privations, ayant reçu quelques distributions de farines. Il restait encore plus de deux mille hommes de cavalerie de la garde, mais en mauvais état.

sans que leurs proches sussent même en quels lieux s'étaient exhalés leurs derniers soupirs, et qu'ils reportaient les yeux sur le passé, le ressouvenir de leur gloire les accablait. Tous ces maux et le sentiment si puissant de sa propre conservation produisirent un égoïsme et une dureté incroyables; alors les liens si doux de l'amitié furent rompus; les mourans, la rage dans le cœur, expirèrent dans une affreuse solitude. La mort ne fit plus couler de larmes. Tout moyen semblait bon pour se conserver la vie : on vit des soldats dépouiller leurs camarades accablés par la maladie, et abréger ainsi leurs derniers momens. Chaque soir, un grand nombre de malheureux qui n'avaient pu suivre leurs corps imploraient une place auprès des bivouacs déjà établis; mais on les repoussait durement, et ils allaient expirer à quelques pas de là; aussi l'armée, lorsqu'elle quittait ses bivouacs, les laissait-elle couverts de morts, ce qui leur donnait l'aspect d'un champ de bataille. Au point du jour, tout ce qui avait bivouaqué sur le bord de la route se remettait en marche, et l'on voyait arriver de l'intérieur des terres un grand nombre de militaires isolés, ou réunis par bandes plus ou moins nombreuses; ils se dirigeaient sur la grande route,

où il se formait bientôt une colonne épaisse de traîneurs. La nuit couvrait de son ombre les maux qui accablaient l'armée, et le jour suivant reproduisait les mêmes scènes. Les familles fugitives qui la suivaient partageaient son sort, ainsi que quelques prisonniers faits aux combats de Malojaroslawetz et de Wiazma : on fusillait ceux qui ne pouvaient suivre; presque tous périrent ainsi. Au milieu de cette détresse, les maréchaux, les généraux, les administrateurs, tous ceux enfin qui, ayant eu la précaution d'emporter de Moskou des provisions, avaient été assez heureux pour conserver leurs bagages, vivaient dans l'abondance (*a*).

Une foule de plaintes amères s'élevèrent contre Napoléon ; l'on maudissait son ambition,

(*a*) Il semblerait que des soldats réduits à de si cruelles extrémités auraient dû piller les voitures de bagages sur lesquelles se trouvaient ordinairement des provisions. C'est ce qui serait indubitablement arrivé s'ils avaient été livrés subitement aux horreurs de la famine ; mais les privations avaient été progressives, et les maux qui vinrent les accabler n'arrivèrent que successivement. Lorsqu'ils approchaient de leurs derniers momens ils ne portaient plus d'armes, et le décroissement des facultés morales avait suivi celui des forces physiques. Ceux au contraire qui conduisaient et qui escortaient des bagages étaient armés, avaient conservé plus de force et d'énergie, et défendaient ces bagages comme leur dernière ressource. Cependant si l'on était obligé d'abandonner une voiture par

que rien ne pouvait assouvir ; son orgueil, qui l'avait fait pénétrer en Moskowie contre toutes les règles de l'art, et l'avait aveuglé au point de le retenir trente-quatre jours au milieu des cendres de Moskou. Le soldat se plaignait des maux présens, mais les généraux jetaient encore des regards inquiets sur l'avenir : tous tenaient de Napoléon (6) des grades, des décorations, quelques-uns de la fortune, et leur sort semblait lié au sien ; aussi en entendit-on plusieurs s'écrier : « Il se perd, et nous avec lui. »

Le 8 novembre, Napoléon transporta son quartier général à Brédichino ; on rencontra ce jour-là des convois de vivres destinés pour l'arrière-garde, et qui étaient partis la veille de Smolensk ; on en conçut l'espoir de retrouver sinon l'abondance, du moins le nécessaire aussitôt qu'on aurait atteint cette ville. L'on comptait aussi sur l'appui de Victor ; on ignorait généralement sa marche rétrograde, aussi bien que les revers essuyés en Wolhinie et en Lithuanie : Napoléon avait apporté tous ses soins à cacher ces événemens. Ce même jour,

suite de l'épuisement des chevaux, les traîneurs s'attroupaient autour, et elle courait risque d'être pillée au moment où l'on voulait en extraire ce qu'elle contenait de plus précieux.

Junot, qui marchait à l'avant-garde, atteignit Smolensk, mais il n'y entra point; il fut cantonner deux lieues au delà, sur la route de Mstislaw. Smolensk, dès le 7, s'était rempli de militaires isolés qui avaient devancé l'armée. Il fallut leur distribuer des vivres, sans quoi ils auraient pillé les magasins, et l'on essaya en vain de leur faire continuer leur route. Depuis cette époque, on ne laissa pénétrer dans la place aucun militaire isolé.

Le 9, Napoléon revit Smolensk, et apprit, en y arrivant, que Witepsk venait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Que de changemens s'étaient opérés depuis deux mois et demi qu'il avait quitté cette ville! vainqueur alors, et se croyant assuré de réussir dans cette grande entreprise de l'asservissement de l'Europe; aujourd'hui fugitif et touchant presque à sa ruine.

Le jour même de son arrivée à Smolensk fut marqué par trois événemens désastreux : la perte d'une brigade de la division Baraguay-d'Hilliers, le passage du Wop, si funeste au quatrième corps, et l'accroissement rapide du froid. Mais n'anticipons point sur le récit des événemens.

Nous avons vu qu'après le combat de Wiazma, Miloradowitz et Platof avaient poursuivi

l'armée française, tandis que Kutusof s'était dirigé sur Ielnia. Nous avons parlé du combat de Semlewo ; depuis, Ney eut à soutenir un nouveau combat le 7 novembre, peu avant que d'arriver à Dorogobuj. La poursuite sur une route dévastée que les Français n'abandonnaient qu'après avoir brûlé tout ce qu'ils pouvaient atteindre, faisait éprouver de grandes pertes au corps qui en était chargé; par cette raison, Miloradowitz quitta, quelques lieues au delà de Dorogobuj, la route de Smolensk pour se diriger sur Liackowa, se contentant de faire poursuivre Ney par le général Yurkof, auquel il laissa une division d'infanterie et quelques régimens de Kosaques. Platof, avec ses Kosaques, poursuivait Eugène sur la route de Dukhowzina. Une journée avant que d'arriver à cette ville, on traverse le Wop, petite rivière guéable, qui se jette, à quelques lieues de là, dans le Dniéper ; elle est encaissée, ses rives sont escarpées, et la glace qui la recouvrait ne portait point encore. Le 8, Eugène avait fait travailler à la construction d'un pont, mais tout manquait pour ce genre de travail ; on ne put lui donner la solidité nécessaire ; il se rompit, et le 9 au matin, quand le quatrième corps atteignit le Wop, un grand nombre de militaires

isolés et beaucoup de bagages étaient réunis sur la rive gauche, attendant, pour passer, que le pont fût rétabli. Cependant, Platof ayant été instruit du retard qu'éprouvait Eugène, canonnait vivement son arrière-garde, et les Kosaques, animés par l'espérance d'un riche butin, se répandaient comme un torrent autour du quatrième corps; il y eut même plusieurs de leurs détachemens qui franchirent le Wop et se firent voir sur l'autre rive. Eugène ne pouvait différer sa retraite, autant à cause de la présence de l'ennemi que parce qu'il était déjà fort en arrière du reste de l'armée. Après avoir fait contenir les Kosaques par des détachemens et de l'artillerie, il ordonna à la garde royale de passer la rivière; cet ordre fut exécuté à l'instant; la garde royale, écartant les glaces, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, franchit le Wop et prit position sur la rive droite : Eugène, avec son état major, la suivit immédiatement. L'on essaya alors de faire passer les voitures; mais les rampes qu'on avait pratiquées se recouvrirent de verglas, surtout celle qui se trouvait à la sortie de la rivière; le gué fut bientôt obstrué par un grand nombre de voitures qui s'y étaient embourbées. L'on avait perdu l'espérance de pouvoir rétablir le pont;

on se vit contraint d'abandonner l'artillerie et les bagages qui n'avaient point encore passé. Aussitôt que la nécessité de ce sacrifice fut connue, les rives du Wop présentèrent un spectacle affreux, et dont les fastes militaires n'avaient point encore offert d'exemples. Les personnes qui avaient conservé des voitures, obligées de les abandonner, chargeaient précipitamment sur leurs chevaux leurs vivres et leurs effets les plus précieux ; beaucoup de ces voitures furent pillées par les traîneurs au moment où l'on se préparait à les abandonner, et leurs possesseurs perdirent ainsi leur dernière ressource. Une grande quantité d'hommes et de chevaux, trop faibles ou dont le froid saisit les membres au moment où ils traversaient la rivière, se noyèrent, et elle fut bientôt remplie de cadavres. Les soldats qui atteignaient la rive droite se hâtaient d'établir des feux pour sécher leurs hardes et se réchauffer ; mais privés de liqueurs et de bons alimens, il y en eut beaucoup qui périrent. Eugène, pendant toute la journée du 9, laissa la division Broussier sur la rive gauche pour contenir les Kosaques, et donner le tems à tous ceux qui le pourraient de passer la rivière. Le 10 au matin, cette division passa le Wop, abandonnant aux Kosaques

quelques blessés et malades, environ soixante bouches à feu, un grand nombre de voitures et beaucoup d'effets précieux provenant du pillage de Moskou, et dispersés çà et là sur la neige. Un grand nombre de soldats malades ou trop affaiblis avaient jeté leurs armes aussitôt après avoir passé le Wop, si bien que le quatrième corps ne comptait plus sous les drapeaux qu'environ six mille hommes, et des quatre-vingt-douze bouches à feu qu'il traînait en quittant Moskou, il ne lui en restait plus que douze.

Platof poursuivait ce corps et le canonnait; il avait profité du retard qu'il venait d'éprouver pour le faire devancer par plusieurs régimens de Kosaques qui s'étaient rendus à Dukhowszina en faisant un circuit. Ils occupaient toute la plaine dans laquelle se trouve située cette petite ville, et particulièrement la route par laquelle arrivait Eugène. L'état de désordre où se trouvait le corps de ce général, et la poursuite de Platof exigeaient qu'il prît son parti sur-le-champ; il ordonna donc à la garde royale, qui marchait à l'avant-garde, de se ployer en colonne serrée, et de les aborder vivement. Les Kosaques ne tinrent point; ils se retirèrent aussitôt, laissant Dukhowszina à la disposition des Français. Cette ville,

où il n'était passé que peu de troupes, n'avait point souffert, et offrit des ressources. Eugène se vit en quelque sorte contraint d'y séjourner le 11 pour remettre de l'ordre parmi ses troupes, et leur accorder un repos dont elles avaient si grand besoin. Le 12, avant le jour, il se remit en marche, entouré de tous côtés par les Kosaques, et le 13 il atteignit Smolensk. Son arrière-garde avait livré aux flammes Dukhowszina et tous les lieux qu'elle avait pu atteindre

Nous avons vu que Kutusof s'était dirigé sur Ielnia; il y eut son quartier général le 9 octobre, et ce même jour, Orlof-Denisof (*a*) cerna dans le village de Liackowa la brigade Augereau (de la division Baraguay-d'Hilliers), forte de plus de deux mille hommes, et la contraignit à mettre bas les armes, à la suite d'un combat assez vif. Liackowa contenait des magasins de vivres qui furent d'une grande ressource pour l'armée russe. Kutusof, afin d'empêcher Napoléon de se retirer par la route d'Orsza et Minsk, sur laquelle se trouvaient

(*a*) Orlof-Denisof commandait un détachement composé d'un régiment de chasseurs à pied, de deux régimens de cavalerie, de plusieurs régimens de Kosaques et de douze bouches à feu. Il faisait le service de partisan. Kutusof avait formé ainsi plusieurs détachemens pour harceler l'armée française; la plupart n'étaient composés que de cavalerie.

ses approvisionnemens, dirigea le corps d'Osterman sur Koritnia, et, avec le reste de son armée, se porta sur Krasnoi par Liackowa, Pronina et Wolkowo. Miloradowitz, qui l'avait devancé à Liackowa, formait son avant-garde.

Je me vois contraint de suspendre le récit des opérations de Napoléon et de Kutusof, pour m'occuper des corps d'armée détachés. Plus heureux, l'historien des dix mille n'est jamais obligé de détourner ainsi l'attention de ses lecteurs. Je vais d'abord, et pour ne plus revenir sur ce qui est passé, faire quelques réflexions sur les opérations militaires depuis le combat de Malojaroslawetz.

Napoléon, réduit à se retirer sur Smolensk par la route qu'il avait suivie en marchant sur Moskou, devait éprouver des pertes d'autant plus grandes qu'il accumulerait plus de troupes sur cette route. Il devait donc n'y en laisser que le moins possible; ainsi, il aurait fallu qu'il dirigeât Poniatowski, de Jegoriewskoi, sur Ielnia; Mortier et Ney, de Wéréia, sur Ielnia; Eugène et deux corps de cavalerie, de Mojaïsk, sur Biéloi (*a*), d'où ils auraient con-

(*a*) Une grande route conduit de Gjat à Witepsk en passant

tinué leur retraite sur Witepsk si Napoléon avait été obligé d'abandonner Smolensk. Tous ces corps, suivis seulement de leur artillerie de ligne et de peu de bagages, auraient forcé de marche; il ne serait resté sur la grande route que la vieille garde, le corps de Davout, deux corps de cavalerie, tous les grands parcs, toutes les batteries de réserve, et une partie des bagages des corps qui auraient suivi des chemins de traverse. Davout aurait fait l'arrière-garde avec son corps et deux corps de cavalerie; il se serait retiré à marches forcés, détruisant toute l'artillerie et tous les bagages qui n'auraient pu suivre. L'on ne saurait objecter que cette marche, par des chemins de traverse, n'était point praticable, puisque Eugène et Poniatowski, à une époque où leurs corps étaient beaucoup plus nombreux, avaient marché ainsi (*a*); puisque l'armée entière avait suivi un chemin de traverse, pour passer de la vieille route de Kaluga sur la nouvelle, et puisqu'enfin toute

par Biéloi. Eugène aurait pris cette route quand il aurait été à la hauteur de Gjat.

(*a*) Eugène sollicita l'autorisation de reprendre la route qu'il avait suivie en marchant sur Moskou, et ne put l'obtenir. Napoléon lui ordonna de continuer à régler sa marche sur celle de Davout, pour le soutenir, s'il était nécessaire.

l'armée de Kutusof était engagée dans des chemins de traverse. Par suite de ces dispositions, Davout aurait atteint Wiazma le 31 octobre, et Smolensk le 5 ou le 6 novembre. Les corps qui marchaient sur Ielnia y seraient arrivés vers le 2 novembre, et ceux qui marchaient sur Biéloi à peu près à la même époque; ainsi l'armée n'aurait point été devancée par Kutusof, n'aurait pu qu'être harcelée par des Kosaques, et aurait atteint le Dniéper et la Dwina avant l'apparition des grands froids. Non-seulement Napoléon, contre ses véritables intérêts, accumula toute son armée sur la route de Moskou à Smolensk, mais il ne prit aucun des moyens qui pouvaient adoucir son sort; ainsi il aurait dû réunir à chaque étape de nombreux troupeaux (*a*), et n'en fit rien; il aurait dû aussi faire faire plusieurs ponts sur les ruisseaux et ravins pour faciliter les communications, tandis que l'on n'avait pas même réparé ceux qui s'y trouvaient. Telles sont les disposi-

(*a*) Les commandans de ces étapes ne s'approvisionnaient que pour un mois d'avance. Ils avaient intérêt à ménager les habitans; mais, pour le cas d'une retraite, ils auraient étendu leurs battues au loin. Un seul de ces commandans crut devoir prendre cette mesure, quoiqu'il n'en eût pas reçu l'ordre, et elle eut un plein succès.

tions qui auraient donné à Napoléon le plus de chances pour se tirer de la position critique où il se trouvait. Mais je dois ajouter qu'il fallait que son adversaire perdît du tems pour qu'elles eussent un résultat heureux; car si Kutusof se fût dirigé à marches forcées de Gonczarowo, d'abord sur Jukhnow, où il aurait appris que le mouvement de retraite de l'armée française était prononcé, et de là sur Slawkowo, il y aurait devancé Napoléon, qui ne pouvait manquer de succomber, puisqu'à l'époque où ce conquérant aurait atteint Slawkowo, les pertes de son armée ne lui auraient déjà plus permis de livrer bataille à Kutusof avec quelque espoir de succès (*a*). D'ailleurs le général russe pouvait se retirer lentement sur Smolensk (*b*), et peu de jours auraient suffi pour réduire Napoléon aux dernières extrémités. L'on a vu que Kutusof avait perdu quatre jours à tourner autour de Malojaroslawetz; il est impossible d'aperce-

(*a*) En supposant même que Napoléon eût pu espérer de gagner une bataille, il ne pouvait se promettre de résultats décisifs, faute de cavalerie. Ainsi sa position n'en aurait pas été moins désespérée.

(*b*) Cette ville ne pouvant être défendue que par la division Baraguay-d'Hilliers, qui était composée de recrues, on s'en serait emparé promptement ou on l'aurait cernée avec un détachement.

voir quel motif avait pu le décider à ce mouvement, car on ne trouve aucune raison, même spécieuse, qui pût l'autoriser : depuis, ses opérations furent raisonnables, et l'on ne put lui reprocher que de la lenteur. Dans la situation respective des armées, il fallait arriver, ne fût-ce qu'avec des têtes de colonne.

Nous avions laissé Macdonald dans une inaction qui se prolongea jusqu'au 15 novembre, par cette raison, et ayant égard au peu d'influence qu'un corps fixé devant Riga devait avoir pour le moment sur le sort de l'armée de Moskou : je m'occuperai plus tard des événemens survenus sur cette partie du théâtre de la guerre.

De Wrède continuait à couvrir Wilna ; après s'être reployé de Glubokoé sur Danilowiczi, il avait de nouveau occupé cette première ville le 19 novembre ; la brigade Corbineau l'avait quitté le 8 novembre pour se réunir à Victor.

J'ai parlé, dans le tems, des instructions qui furent adressées aux généraux Tchitchagof, Wittgenstein et Steinheil par Alexandre. Une partie de ce qui avait été prescrit ne put être exécuté (7), ainsi qu'on l'a vu et qu'on devait s'y attendre ; mais la prise de Minsk et la jonction des corps dont nous venons de parler sur la rive

droite de la Bérézina, pour couper la retraite de l'armée française, étant toujours le résultat que Kutusof se proposait d'obtenir, Tchitchagof se décida enfin à quitter ses cantonnemens pour coopérer à ce résultat en ce qui le concernait. Ses forces s'élevaient à cinquante-cinq mille hommes de troupes régulières, et il allait être joint par la brigade Lieders, forte de trois mille hommes, qui arrivait de Moldavie. L'armée de Schwartzenberg ne s'élevait qu'à quarante-six mille cinq cents hommes (*a*), en y comprenant la division Durutte, qui allait le joindre. Tchitchagof laissa à Sacken vingt-sept mille hommes, avec lesquels il devait s'efforcer de tenir Schwartzenberg en échec, et quitta Brezesc-Litowski le 27 octobre, avec vingt-huit mille hommes, pour se diriger sur Minsk (*b*);

(*a*) L'armée de Schwartzenberg était composée de la manière suivante :

Corps autrichien. . .	25,000 hommes.
Septième corps. . . .	8,500
Brigade Kosinski. . .	4,000
Division Durutte . .	9,000
Total.	46,500, dont 5,500 hommes de cavalerie.

La division Durutte s'élevait à 12,000 hommes, mais elle avait laissé un régiment à Varsovie.

(*b*) Les armées de Tchitchagof et de Sacken étaient composées ainsi qu'il suit :

ainsi il avait perdu quatorze jours, pendant lesquels il aurait pu faire un mal incalculable aux armes françaises, puisque Schwartzenberg, pendant tout ce tems, n'aurait eu que trente-sept mille hommes à lui opposer. Tchitchagof passa à Prujany le 30 octobre (*a*), atteignit Slonim le

Armée de Tchitchagof.

Corps du général major comte Lambert	6,000	hommes.
Corps du lieutenant général comte Langeron	11,000	
Corps du lieutenant général Woinon	5,000	
Corps du général major Tchaplitz.	6,000	
Brigade du général major Lieders..	3,000	, en route pour rejoindre.
Total	31,000	hommes dont 10,000 de cavalerie.

Armée de Sacken.

Corps du lieutenant général Sacken.	6,000	hommes.
Corps du lieutenant général Essen..	9,000	
Corps du général major Bulatof. . . .	5,000	
Corps du général major Liewen, ci-devant Kamenskoi	7,000	
Total	27,000	hommes, dont 8,000 de cavalerie.

(*a*) On assure que Tchitchagof reçut à Prujany l'ordre de Kutusof d'envoyer des troupes à Kiow, et que cet ordre avait été écrit immédiatement après le combat de Malojaroslawetz; je n'ai pu vérifier ce fait, que l'on serait tenté de révoquer en

3 novembre et s'y arrêta ; il y apprit qu'une avant-garde autrichienne était arrivée le 7 à Wolkowisk, fit détruire le pont de Zelwa, et se remit en marche le 8. Ce même jour, il ordonna au colonel Tchernichef de se rendre directement près de Wittgenstein (*a*) pour lui faire connaître la marche de l'armée de Moldavie sur Minsk. Cette ville, si importante par sa position sur la principale communication de l'armée française, et par les magasins considérables qu'on y avait réunis, était entièrement ouverte, et ne pouvait être conservée que si on la faisait couvrir par un corps capable d'arrêter celui de Tchitchagof ; mais cela était impossible. En effet, sa garnison ne s'élevait qu'à environ trois mille cinq cents hommes de troupes de nouvelles levées, la plupart lithuaniennes. La division Dombrowski ne comptait plus que quatre mille cinq cents hommes (*b*) ; les forces

doute, à cause de l'ineptie d'un pareil ordre. Tchitchagof n'obéit point.

(*a*) Le colonel Tchernichef reçut pour escorte un régiment de Kosaques. Il passa à Nowogrodeck, traversa la route de Minsk à Wilna, à Radoszkowiczi, et atteignit Wittgenstein à Czasniqui le 17 novembre. Il avait rencontré à Radoszkowiczi le général Wintzingerode, que deux gendarmes conduisaient en France, et l'avait délivré.

(*b*) Je ne comprends pas dans cette évaluation les troupes de

de Hertel en troupes régulières étaient plus que doubles. La garnison de Wilna n'était composée que de régimens de marche, et cette ville, couverte seulement par les débris du sixième corps, exposée à être attaquée par un détachement du corps de Wittgenstein, ne pouvait point envoyer de troupes au secours de Minsk. Victor, à la vérité, avait eu la mission de secourir Wilna, Minsk, Saint-Cyr ou la grande armée, selon la nécessité ; mais il avait été obligé de secourir Saint-Cyr, et ne pouvait plus faire aucun détachement considérable sans s'exposer à être accablé par Wittgenstein ; il aurait d'ailleurs fallu, pour qu'il arrêtât Tchitchagof, qu'il marchât contre lui avec toutes ses forces réunies.

Bronikowski, gouverneur de Minsk, avait conçu de vives alarmes lorsque les Russes s'emparèrent de Slonim (*a*), et avait fait connaître au major-général le danger de sa position. Victor ayant été obligé de secourir Saint-Cyr, Napoléon ne pouvait alors disposer que de la division Durutte (32e), qui devait arriver à Varsovie dans les derniers jours d'octobre, et de

la division Dombrowski, qui étaient à Mohilof et aux environs.

(*a*) On se souvient que ce fut le 19 octobre.

la division Loison (34e), qui était à Kœnigsberg. Il avait toujours cru ces forces plus que suffisantes pour maintenir sa supériorité en Lithuanie, parce qu'il n'avait jamais voulu, nonobstant les rapports de Schwartzenberg, évaluer l'armée de Moldavie à plus de vingt mille hommes, et les armées russes réunies sous les ordres de Tchitchagof à plus de quarante mille. Il était resté dans une erreur semblable relativement aux forces de Wittgenstein. Les revers de ses lieutenans l'ayant contraint de reconnaître au moins en partie l'exactitude des rapports qu'ils lui avaient adressés, il mit la division Durutte à la disposition de Schwartzenberg, ordonna à la division Loison de se rendre à Wilna, et enjoignit à Dombrowski de s'occuper, par dessus tout, de la défense de Minsk. Schwartzenberg n'avait point attendu les ordres de Napoléon pour attirer à lui la division Durutte (*a*). Dans les premiers jours de novembre, six des bataillons (*b*) de cette division se réunirent au septième corps. La pre-

(*a*) Ce fut Maret qui ordonna à Durutte de rejoindre Reynier avec sa division, et de faire partie de son corps. Maret donna cet ordre par suite des sollicitations de Schwartzenberg et de Reynier.

(*b*) Cette division était composée de dix-huit bataillons.

mière brigade de la division Loison n'arriva à Wilna que le 21 novembre : ainsi, ces troupes ne pouvaient empêcher Minsk de tomber au pouvoir de Tchitchagof. Il ne se présentait donc aucun moyen de sauver cette ville.

Bronikowski n'ayant point de renseignemens exacts sur la force du corps qui de Slonim se dirigeait sur Minsk, ne pouvant d'ailleurs employer d'autres moyens pour conserver cette place que de faire bonne contenance pour imposer à l'ennemi, envoya Kochetzki, général polonais, avec environ deux mille trois cents hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie, seules troupes dont il put disposer, à Nowoï-Swerjin sur le Niémen. Le 13, Lambert, qui commandait l'avant-garde de Tchitchagof, attaqua Kochetzki, lui prit un bataillon et le poussa si vivement qu'il n'eut pas le tems de détruire le pont de Nowoï-Swerjin. Le 15, Lambert atteignit de nouveau Kochetzki à Koidanow, le poursuivit sans relâche, et ayant cerné ses troupes environ quatre lieues au delà de ce bourg, les contraignit à mettre bas les armes (*a*) ; le général polonais ne parvint à

(*a*) Il restait à Kochetzki deux bataillons lithuaniens de nouvelles levées, un bataillon français, et près de trois cents cavaliers. Les deux bataillons lithuaniens se voyant cernés,

regagner Minsk qu'avec cent hommes de cavalerie seulement. Son retour et son désastre qui annonçaient l'apparition prochaine de l'ennemi répandirent la consternation. Dombrowski, dont la division devait atteindre le jour même le bourg de Smelowiczi qui n'est distant de Minsk que de neuf lieues, venait d'arriver pour juger par lui-même de l'état des choses. L'on avait alors acquis la certitude que c'était Tchitchagof en personne qui s'avançait, et son avant-garde n'était plus qu'à cinq lieues de Minsk. Dombrowski n'avait avec lui que deux mille hommes d'infanterie, trois cents cavaliers et douze bouches à feu. Le reste de sa division était encore en arrière ; ainsi il ne pouvait atteindre Minsk avant Tchitchagof, ni même prendre position devant ce général, sans s'exposer à éprouver le sort de Kochetzki ; il retourna aussitôt à sa division, et rétrograda pour se diriger par Jgumen et Bérézino sur Borisow.

Le 16, à deux heures de l'après-midi, Bronikowski abandonna Minsk, et se retira sur Borisow avec environ mille hommes. Un grand

se couchèrent à plat ventre, et il fut impossible de leur faire quitter cette position.

nombre de militaires isolés, d'administrateurs et d'employés se dirigèrent sur Wilna, où leur présence répandit de vives alarmes. Tchitchagof entra à Minsk immédiatement après le départ de Bronikowski ; il trouva dans les magasins plus de deux millions de rations de toute espèce, et dans les hôpitaux, quatre mille sept cents hommes de tout grade. Hertel, auquel il avait envoyé l'ordre de venir l'y joindre, s'y refusa, et continua à rester à Mozyr.

Cependant Schwartzenberg, ayant été instruit du mouvement de Tchitchagof, réunit son armée à Bialistok, et se dirigea sur Slonim, pour arrêter la marche du général russe ; son avant-garde atteignit Wolkowisk le 8 novembre, Zelwa le 10, Slonim le 12, et il eut son quartier général dans cette dernière ville le 14. Reynier était chargé de masquer son mouvement ; après avoir laissé la brigade Kosinski (polonaise) à Wengrod pour couvrir Varsovie, il réunit son corps à Narewka le 4 novembre, et atteignit Swislocz le 6. Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, Sacken, pour remplir les instructions qui lui avaient été données par Tchitchagof, laissa cinq mille hommes à Brezesc-Litowski et en Wolhinie, et se dirigea avec le reste de ses troupes par

Biélowé sur Wolkowisk. Reynier marcha à sa rencontre jusqu'à Rudnia, qu'il atteignit le 11 novembre. Mais ayant acquis la certitude que le général russe lui était supérieur en forces, il se reploya sur Wolkowisk, et instruisit aussitôt Schwartzenberg du mouvement de Sacken, en l'engageant vivement à rétrograder. L'arrière-garde de Reynier avait eu, pendant son mouvement de retraite, quelques eugagemens de peu d'importance avec l'avant-garde de Sacken.

Wolkowisk est une petite ville située sur la rive droite d'un ruisseau, qui, étant gelé, n'offrait aucun obstacle. Reynier atteignit cette ville le 14 novembre, et opéra sa jonction avec Durutte, qui y était arrivé depuis le 12 avec le reste de sa division. Il prit position, en arrière du ruisseau, sur des hauteurs qui en bordent la rive droite. Durutte était au centre, les Saxons sur les ailes; quelques compagnies de la division Durutte occupaient Wolkowisk. Les quartiers généraux et tous les bagages s'y établirent, quoiqu'elle ne fût couverte que par quelques compagnies de troupes légères saxonnes. Les forces de Reynier s'élevaient à seize mille hommes d'infanterie et onze cents de cavalerie; celles de Sacken à

seize mille hommes d'infanterie, six mille de cavalerie et plus de cinq mille Kosaques. Ce général ayant appris que le quartier général de Reynier était à Wolkowisk, couvert seulement par quelques compagnies, résolut de le surprendre. Le 15, à trois heures du matin, il culbuta les compagnies qui couvraient Wolkowisk, et entra inopinément dans cette ville : Reynier et les généraux qui y étaient logés furent obligés de se retirer en toute hâte, ce qui occasiona quelque confusion. Des officiers russes qui parlaient français, profitant de l'obscurité pour se dire Français, il y eut plusieurs méprises funestes aux Saxons et aux Français. Après un combat court, mais animé, les Russes conservèrent la ville (*a*); Reynier la reprit au point du jour. Sacken déploya alors son armée; sa droite vint occuper la route de Wolkowisk à Slonim, pour couper la communication de Reynier avec Schwartzenberg; son centre et sa gauche occupèrent les deux routes de Prujany : il se contenta pendant cette journée d'attaquer mollement la gauche de son adversaire, espérant sans doute qu'il le forcerait ainsi à la

(*a*) Les Russes prirent dans Wolkowisk une assez grande quantité de bagages.

retraite sans être obligé de lui livrer bataille. La première attaque, exécutée seulement par de la cavalerie, fut repoussée par la cavalerie saxonne; la seconde, plus sérieuse, et qui fut exécutée par de l'infanterie et de la cavalerie, mais qui avait été préparée avec lenteur, fut repoussée par l'infanterie saxonne que Reynier eut le tems de faire passer sur sa gauche pour y occuper un bois qui s'y trouvait. Le 16 au matin, Sacken fit attaquer Wolkowisk par deux mille hommes, et s'en empara; Reynier n'y avait laissé que quelques compagnies, ayant peu d'intérêt à conserver ce poste, qui était détaché de sa position. A midi, Sacken fit attaquer de nouveau la gauche de Reynier; il semblait vouloir pousser vivement cette attaque, lorsque, vers les trois heures, on entendit le canon du côté du bourg d'Izabelin, en arrière du centre de Sacken, et aussitôt l'on s'aperçut qu'une partie des troupes russes rétrogradaient; ce mouvement était occasioné par l'arrivée de Schwartzenberg, qui débouchait en arrière du centre de la position des Russes: le général autrichien, ayant été instruit, le jour même de son arrivée à Slonim (14 novembre), de la retraite de Reynier sur Wolkowisk, avait laissé à Frimont six mille cinq cents

hommes, et avec le reste de son corps, qui s'élevait à dix huit mille hommes, il s'était dirigé le lendemain par Iwachkewitski sur Izabelin, où son avant-garde arrivait. Le bruit du canon et le mouvement rétrograde des Russes ne permettant point à Reynier de douter de l'arrivée de Schwartzenberg, il attaqua aussitôt Wolkowisk et s'en empara. Sacken profita de la nuit pour se retirer sur Swislocz, en suivant des chemins de traverse. Il fut assez heureux pour atteindre cette ville avant Reynier (*a*), sans quoi il se serait trouvé dans une situation très-critique, puisque le corps autrichien s'étant dirigé sur Porozow, coupait sa retraite par Prujany. Le 17, avant le jour, Reynier se mit en marche; il prit d'abord la route de Prujany, par Porosow; et ayant mis sa cavalerie à la poursuite de Sacken, il se dirigea sur Hrinski pour tâcher d'y devancer le général russe; il y arriva en même tems que l'arrière garde ennemie qu'il culbuta. Sacken, échappé à d'aussi grands dangers, partagea son armée à Rudnia, et se retira, à marches forcées,

(*a*) Reynier aurait pu devancer Sacken à Swislocz en marchant la nuit, puisqu'il avait à sa disposition, pour se rendre à cette ville, une grande route, tandis que Sacken était obligé de suivre des chemins de traverse.

sur Brezesc-Litowski et Kobrin, où il arriva le 24 novembre, et d'où il se retira sur Liukoml et Kowel. Son armée se trouvait diminuée d'environ dix mille hommes, parmi lesquels sept mille avaient été faits prisonniers, et il avait perdu presque tous ses bagages et quelques canons. Reynier arriva le 24 novembre à Brezesc-Litowski, et Schwartzenberg, le jour suivant, à Kobrin. Le général autrichien reçut dans cette ville une dépêche que Maret lui adressait (*a*) pour l'engager à rétrograder promptement sur Minsk; il s'arrêta donc le 26 novembre, et commença son mouvement rétrograde le 27 : son avant-garde était alors à Mokrany. Reynier resta à Brezesc-Litowski jusqu'au 1er décembre, époque à laquelle il prit la même direction.

Schwartzenberg, trop éloigné de la ligne de retraite de l'armée de Moskou, ne pouvait plus lui être d'aucun secours; le sort de cette armée devait être décidé, avant même que ce général pût atteindre Minsk, et Napoléon ne pouvait plus fonder d'espérances de salut que sur Victor. Avant que de reprendre la suite des opérations

(*a*) On se souvient que Maret avait été autorisé par Napoléon à donner des ordres dans des cas d'urgence.

de ce général, je vais faire quelques observations sur celles que je viens de raconter. J'ai blâmé Tchitchagof du repos qu'il avait pris après avoir chassé Schwartzenberg de la Wolhinie ; il fut également blâmable de la lenteur de sa marche sur Minsk. Cette opération décidée, il devait l'exécuter rapidement. Schwartzenberg aurait dû renforcer le corps de Reynier d'une brigade d'infanterie et de la moitié de sa cavalerie (*a*); avec cette augmentation de forces Reynier aurait pu tenir Sacken en échec, et Schwartzenberg pouvait alors suivre Tchitchagof. Le général autrichien, s'étant décidé à rétrograder avec son armée pour combattre Sacken, aurait dû revenir sur ses pas le 17, se contentant de laisser deux mille hommes de cavalerie à Reynier, qui en manquait, et qui se serait alors trouvé assez fort pour repousser Sacken au delà de la Muchawetz (*b*). La mar-

(*a*) Peut-être Schwartzenberg ne crut-il pas devoir se permettre de détacher cette brigade, parce qu'il avait été stipulé, dans les articles secrets du traité avec l'Autriche, que le corps autrichien ne pourrait être divisé et formerait toujours un corps distinct et séparé ; mais alors il pouvait envoyer Reynier à la poursuite de Tchitchagof, et se charger de maintenir Sacken.

(*b*) Reynier, renforcé par deux mille hommes de cavalerie autrichienne, aurait été assez fort pour continuer à poursuivre

che insensée de Schwartzenberg pour poursuivre Sacken, tandis que le salut des armées françaises exigeait au contraire qu'il se dirigeât à marches forcées sur les traces de Tchitchagof, a fait penser que cette conduite lui avait été tracée par sa cour. L'on n'a jusqu'à ce jour apporté aucune preuve de cette assertion ; la conduite de Schwartzenberg s'expliquerait d'ailleurs naturellement par le désir de ménager ses troupes en les opposant à des forces très-inférieures, et en les rapprochant de la Gallicie, tandis qu'en suivant Tchitchagof il devait s'attendre à éprouver de grandes pertes, surtout s'il opérait sa jonction avec l'armée de Moskou (*a*).

Sacken, dont les forces étaient diminuées par suite des pertes éprouvées dans la journée du 16, et parce que ce général aurait fait de nouvelles pertes pendant sa retraite, qui aurait été d'abord aussi précipitée que si l'armée autrichienne n'eût pas rétrogradé, parce que se voyant poursuivi par de la cavalerie autrichienne, il se serait écoulé plusieurs jours avant que Sacken eût été instruit du départ de l'armée de Schwartzenberg.

(*a*) Il est indubitable que Schwartzenberg avait reçu pour instruction de ménager ses troupes autant que possible. L'Autriche, dans toutes les guerres où ses troupes ont été mêlées avec d'autres troupes, a toujours poussé ce soin si loin, qu'il a nui souvent à la gloire de ses armes. Il est juste aussi d'ajouter que Schwartzenberg n'avait aucune connaissance de la situation critique de Napoléon.

Nous avions laissé Victor à Senno, petite ville sur laquelle il s'était retiré après le combat de Czasniqui, tandis que Wittgenstein, s'étant contenté de le faire suivre par quelques régimens de Kosaques, avait conservé sa position derrière la Lukomlia. Victor, après être resté deux jours à Senno, se dirigea sur Czéréia, où il arriva le 6 novembre; sa cavalerie légère fut placée à Lukoml, à l'exception d'un régiment qui resta à Krasnogura. Wittgenstein, depuis le passage de la Dwina, nourrissait le dessein de reprendre Witepsk, où les Français n'avaient qu'une faible garnison, composée de recrues; dans ce but, il avait dirigé sur Beszencowiczi un détachement sous les ordres de Laharpe (*a*), qui y arriva le 1er novembre. Ce général y resta tranquille jusqu'au 5, comme s'il n'eût été destiné qu'à observer les mouvemens de Victor; mais aussitôt qu'il eut appris l'éloignement du général français, il marcha rapidement sur Witepsk, par les deux rives de la Dwina, surprit et attaqua la garnison de cette ville le 7, au point du jour, et, l'ayant mise en fuite à la suite d'un combat

(*a*) Laharpe était général major, ce qui correspondait au grade de général de brigade.

très-court, la poursuivit sur la route de Liozna, par laquelle elle se retirait sur Smolensk, et la fit presqu'en entier prisonnière.

Victor, après quatre jours de repos dans la position de Czéréia (*a*), reçut cette lettre si pressante que Napoléon lui avait fait écrire de Mikalewka par Berthier, pour l'instruire en partie des désastres de son armée, et pour lui ordonner de livrer bataille à Wittgenstein, et de le rejeter au delà de la Dwina. La terre était alors couverte de neige, car dans ces pays de plaine où les vents ne sont point arrêtés par des chaînes de montagnes, elle recouvre la terre partout à peu près à la même époque. Le froid était très-rigoureux, ce qui rendait les mouvemens en masse, qui forcent à bivouaquer, aussi meurtriers que des combats ; les ruisseaux étaient gelés, et n'offraient d'obstacles que lorsque leurs rives étaient escarpées. Oudinot, guéri de sa blessure, avait repris le commande-

(*a*) Ce repos ne fut pas complet ; il y eut aux avant-postes deux petites affaires sans résultats. Le 6, de la cavalerie russe attaqua Lukoml et fut repoussée. Le 7, l'attaque fut renouvelée avec l'appui d'un bataillon et de deux pièces. Les Russes s'emparèrent d'abord de Lukoml ; mais on reprit bientôt ce bourg avec le secours d'une brigade d'infanterie qui arriva au bruit du canon.

ment du deuxième corps, et se trouvait ainsi sous les ordres de Victor, qui était plus ancien maréchal que lui : malheureusement ces deux généraux différaient d'opinion sur la manière d'exécuter les ordres de Napoléon. Oudinot pensait qu'il fallait attaquer Wittgenstein dans sa position : Victor, la trouvant trop forte, préféra la tourner, en marchant par sa droite sur Boiszikowa. Le neuvième corps marchait le premier, et à son avant garde, la division Partouneaux : le deuxième corps suivait. Le 11 novembre, le quartier général fut établi à Lukoml. Le 13, l'armée traversa les ruisseaux de Lukomlia et d'Owéia, et se dirigea sur Smoliany; elle n'avait encore eu en présence que de la cavalerie, lorsqu'elle fut arrêtée, environ deux lieues avant que d'arriver à Smoliany, par une division qui défendait des bois que traverse la route. Partouneaux repoussa cette division jusqu'au delà des bois, et l'armée bivouaqua à une petite distance de Smoliany, que Wittgenstein semblait disposé à défendre comme poste avancé de sa position. Le neuvième corps était en première ligne; le deuxième en seconde. Les forces de Victor ne s'élevaient plus alors qu'à vingt-cinq mille hommes; Wittgenstein en comptait trente mille : ainsi, quoi-

que le général français n'eût, depuis le 30 octobre, livré d'autres combats que celui du 31, il avait éprouvé une diminution de onze mille hommes, et sa situation était bien moins favorable pour tenter l'événement d'une bataille qu'elle ne l'avait été alors. Le 14, au point du jour, une canonnade s'engagea devant et sur la gauche de Smoliany : ce village, après avoir été pris et repris plusieurs fois, finit par rester au pouvoir des Français. Wittgenstein occupa alors derrière la Lukomlia la même position qu'il avait occupée le 31 octobre ; Victor ne voulant point l'y attaquer, dirigea Partouneaux sur Boiszikowa. Il était dans l'intention de le suivre avec le reste du neuvième corps, en laissant le deuxième devant Czasniki : mais l'opinion d'Oudinot, défavorable à ce mouvement, l'engagea sans doute à ne point lui donner de suite (*a*). Il ne devait pas d'ailleurs hasarder légèrement des troupes qui devenaient l'unique ressource

(*a*) L'on verra, dans la lettre de Berthier à Victor, datée de Smolensk, le 11 novembre, et qui se trouve citée plus tard, que Napoléon ordonnait à Victor de se concerter avec Oudinot, et de tourner Wittgenstein, si ce général occupait une position trop avantageuse pour qu'il fût prudent de l'attaquer de front.

de l'armée de Moskou; et s'il était avantageux d'attaquer franchement Wittgenstein le 31 octobre, actuellement les apparences de succès n'étant plus les mêmes, Victor devait au contraire, nonobstant des ordres que Napoléon ne lui avait donnés que parce qu'il n'était pas instruit du véritable état des choses, tâcher de gagner du tems. D'ailleurs, le gain d'une bataille aurait apporté peu de changement à la situation déplorable de l'armée de Moskou, tandis que la défaite de Victor ne pouvait manquer d'entraîner la perte de cette armée. Le combat de Smoliany fut peu sérieux : le neuvième corps seul y prit part, et il n'y eut d'infanterie engagée qu'à l'attaque de Smoliany : partout ailleurs ce ne fut qu'une canonnade. Le 15, Victor se retira sur Czéréia : le neuvième corps passait par Krasnogura; le deuxième par Lukoml. Wittgenstein se contentant de suivre les troupes françaises sans les inquiéter, elles se retiraient très-lentement. Le 16, Victor eut son quartier général à Mieleszkowiczi, et le 17, à Krasnogura, où il resta quelques jours. Oudinot était à Czéréia, ayant un détachement à Lukoml.

Depuis cette époque les opérations de l'armée de Moskou et celles de Victor se lient telle-

ment, qu'il n'est plus possible d'en séparer la narration. Nous allons donc nous reporter à Smolensk, où nous avions laissé Napoléon.

Aussitôt arrivé il fit la répartition des vivres qui existaient dans les magasins; ils consistaient principalement en farines, grains et eau-de-vie (*a*). La garde fut comprise pour quinze jours dans cette répartition, les autres corps pour six; il ne fut point question des malades qui étaient dans les hôpitaux ni des militaires isolés. Les distributions (8) pour la garde commencèrent aussitôt qu'elle fut arrivée, et continuèrent jour et nuit, sans interruption; on devait les terminer avant que de s'occuper de celles des autres corps.

Napoléon, pendant son séjour à Smolensk, apporta tous ses soins à réorganiser son armée autant que les circonstances le lui permettaient; il réunit les débris des quatre corps de cavalerie, en forma un seul corps, et en confia le commandement à Latour-Maubourg; il fit donner des fusils aux militaires que l'appât des distributions rappela aux drapeaux; mais la plupart n'avaient plus la force de les porter. On

(*a*) Il y avait aussi dans les magasins du biscuit, du riz et des légumes secs, mais en trop petite quantité pour que l'on pût en distribuer à toute l'armée.

compléta à cinquante le nombre des cartouches que chaque soldat devait porter, et l'on distribua des moulins portatifs qui étaient à Smolensk.

L'armée, le lendemain du jour où Napoléon arriva à Smolensk (10 novembre), occupa les positions suivantes : la vieille garde était dans Smolensk, la jeune garde occupait les faubourgs ; la cavalerie, montée et démontée, les villages entre la route de Krasnoï et le Dniéper, à la hauteur de Wilkowitski ; Junot était à deux lieues de Smolensk, sur la route d'Ielnia ; Zayonscheck, à trois lieues sur celle de Mstislaw ; Eugène traversait le Wop ; Ney défendait le passage du Dniéper à Slobpnewa ; Davout était à Tsughinowo, en mesure de le soutenir s'il était nécessaire. Napoléon, convaincu enfin qu'il ne pouvait se maintenir à Smolensk, était dans l'intention de repartir le 11 novembre avec sa garde ; mais le retard qu'avait éprouvé Eugène, et le tems qu'exigeaient des distributions régulières l'engagèrent à différer son départ. Indépendamment des vivres trouvés dans les magasins de Smolensk, quinze cents bœufs étaient cantonnés dans des villages près de Krasnoi, et plusieurs troupeaux de bœufs et convois de vivres arrivaient par la route de

Mstislaw. Tout devint la proie des nombreux partisans qui précédaient l'armée russe; un seul convoi de deux cents bœufs, déjà parvenus près de Smolensk, fut pillé par les premières troupes de l'armée de Moskou qui le rencontrèrent.

Quoique tout annonçât que Kutusof se dirigeait sur l'un des points de la route de Smolensk à Orzsa, ligne de retraite la plus directe de l'armée, et la seule en même tems sur laquelle il y eut des magasins, Napoléon, se refusant à l'évidence, se persuadait que le général russe était encore éloigné de plusieurs marches (*a*). Aussi, malgré la perte de Witepsk et toutes les nouvelles alarmantes qui arrivaient de la Lithuanie; quoiqu'il se vît contraint d'abandonner Smolensk; quoique la désorganisation de son armée fît des progrès effrayans,

(*a*) Berthier, dans une lettre datée du 11 novembre, et que Napoléon lui faisait écrire à Davout, lui dit que l'armée a un corps d'observation ennemi sur son flanc gauche. Ce corps d'observation était l'armée russe tout entière. Dans une autre lettre du 12 au même général, on trouve ce passage: « Il est » bien important, prince, que l'on maraude et fourrage régu» lièrement, et ainsi que cela doit se faire devant l'ennemi. Le » pays est infesté de mauvais Kosaques et de paysans armés » qui ne font la guerre qu'aux maraudeurs. » La suite des opérations prouvera d'ailleurs que Napoléon ne crut à l'arrivée de l'armée russe sur sa ligne de retraite, que quand il la vit de ses yeux.

et qu'un repos, qu'il n'était plus en son pouvoir de lui accorder, pût seul prévenir sa ruine entière ; quoiqu'il fût évident qu'il pouvait tout au plus espérer de se maintenir derrière le Niémen, s'il était assez heureux pour revoir ce fleuve, il rêvait encore des quartiers d'hiver ayant pour limites le Dniéper et la Dwina: c'est ce qui résulte de la lettre que je vais citer, dans laquelle il examine la situation respective de son armée et de celle de Kutusof (*a*).

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

« Smolensk, le 11 novembre.

» Monsieur le maréchal, l'adjudant commandant d'Albignac vous a apporté les ordres de » l'empereur, en date du 7 novembre. Un officier d'état major du général Charpentier vous » en a apporté le duplicata le 9. Votre aide de

(*a*) Je n'ai pu me procurer l'ordre de Napoléon en vertu duquel Berthier a écrit la lettre que je cite. Je crois devoir rappeler à ce sujet que les ordres donnés par Berthier n'étaient que la copie littérale, autant que possible, de ceux que Napoléon le chargeait de transmettre. Je n'hésite donc point à considérer la lettre de Berthier comme étant de Napoléon lui-même.

» camp, le colonel Chateau, arrive à l'instant,
» et me remet votre lettre du 9. Sa majesté
» a vu avec plaisir les avantages que votre
» avant-garde a obtenus sur l'ennemi dans des
» affaires de poste, et sur votre rapport elle a
» nommé le général Fournier, général de di-
» vision ; cette marque des bontés de l'empe-
» reur le mettra à même d'en mériter de nou-
» velles dans la bataille qui va avoir lieu inces-
» samment. Sa majesté va se porter, avec une
» partie de l'armée, sur Orsza. Mais ce mou-
» vement ne peut se faire que lentement; il
» devient d'autant plus urgent que vous atta-
» quiez Wittgenstein. Si ce général a choisi
» un camp et une position avantageuse où il
» soit difficile de livrer bataille, il vous est fa-
» cile de manœuvrer de manière à lui couper
» sa retraite et ses communications sur la
» Dwina. Vous devez partir du principe que
» Wittgenstein ne peut se laisser couper sur
» cette rivière. Avec les troupes que vous avez,
» l'empereur ne doute pas du succès que vous
» obtiendrez ; il doit être du plus grand résultat
» s'il a lieu très-promptement, et que l'empe-
» reur puisse occuper Witepsk et prendre ses
» quartiers d'hiver entre cette ville, Orsza et
» Mohilow, et le long de la Dwina, sur Po-

» lotzk. Les quartiers d'hiver ainsi établis doi-
» vent nous donner la paix dans le courant de
» l'hiver, ou nous préparer des succès cer-
» tains pour la campagne prochaine, en me-
» naçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si
» au contraire vous tardez à attaquer Witt-
» genstein, le général Kutusof aura le tems de
» se réunir à ce général, sur Witepsk, et alors
» on ne pourra le déloger de cette position que
» par une bataille générale, qu'on ne pourrait
» pas livrer cet hiver; nous serions donc
» obligés de prendre des quartiers d'hiver, en
» laissant la Dwina à l'ennemi et une partie
» de la Lithuanie; et dès-lors, pour la cam-
» pagne prochaine, l'ennemi se trouverait mi-
» litairement mieux placé que nous. Vous sen-
« tez, monsieur le maréchal, les conséquences
» de ces dispositions. Les deux grandes armées
» françaises et russes sont fatiguées; elles peu-
» vent prendre des postes par des marches;
» mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de
» livrer une grande bataille pour l'occupation
» d'un poste. Votre armée, au contraire, mon-
» sieur le duc, et celle du général Wittgens-
» tein, sont dans l'obligation de se battre
» avant de prendre des quartiers d'hiver. Le
» plutôt sera le meilleur. La victoire sera com-
» plète pour vous si vous obligez Wittgenstein

» à repasser la Dwina, et qu'un corps fran-
» çais puisse occuper Witepsk. Si votre corps
» est battu, ce qui n'est pas probable, par la
» formation du corps de Wittgenstein, com-
» posé en partie de recrues, alors sa majesté
» se résoudra à prendre des quartiers d'hiver
» en conséquence. Wittgenstein a tout à ga-
» gner à rester en position, et vous tout à
» perdre. Communiquez cette lettre au duc de
» Reggio, et concertez-vous ensemble pour
» livrer bataille, ce qui sera de la plus grande
» importance pour la suite des opérations.
» L'empereur, monsieur le duc, se confie dans
» votre attachement, dans votre zèle et dans
» vos talens, dans une circonstance où vos
» succès sur l'ennemi sont d'une si haute im-
» portance pour les quartiers d'hiver des ar-
» mées et l'avantage des opérations de la cam-
» pagne prochaine.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Cette lettre prouve ou que Napoléon, se faisant illusion, était entièrement dans l'erreur sur la situation respective de son armée et de celle de Kutusof, ou qu'il croyait de son intérêt de tromper Victor. La crainte de la réunion de Kutusof et de Wittgenstein sur Witepsk était tout-à-fait déraisonnable, puisque

Kutusof était sur la gauche de la route de Moskou à Smolensk (*a*), et qu'il ne pouvait se rendre à Witepsk qu'en passant par cette dernière ville.

L'armée, pendant son séjour à Smolensk, fut accablée par un fléau terrible, pour ainsi dire inconnu dans nos climats, et qui semblait devoir achever sa destruction. Le froid, qui avait augmenté progressivement depuis l'apparition de la neige, devint tout à coup excessivement rigoureux. Le 9 novembre le thermomètre marquait douze degrés au dessous de zéro, le 12 et le 13 il en marqua dix-sept. Les effets d'un froid si rigoureux, sur des malheureux accablés de tant de maux, furent terribles ; il y en eut beaucoup qui périrent; un plus grand nombre eurent les pieds, les mains ou le nez gelés (*b*). Smolensk

(*a*) La certitude qu'une partie de l'armée russe seulement avait combattu à Wiazma, la perte de la brigade Augereau et les renseignemens obtenus en questionnant les prisonniers faits sur les corps de partisans qui précédaient l'armée de Kutusof, ne pouvaient laisser aucun doute sur la marche de ce général. Il devenait alors naturel de supposer qu'il se dirigerait sur Krasnoi ou tout autre point de la route de Smolensk à Orsza, pour couper la retraite de l'armée de Moskou; mais Napoléon, d'après sa lettre à Victor, semble au contraire persuadé que Kutusof attendra qu'il ait évacué Smolensk pour se porter par cette ville sur Witepsk.

(*b*) Ces parties du corps sont les plus sensibles à l'action du froid.

et les environs se remplirent de cadavres. Heureusement le tems se radoucit le 14 : si le froid avait continué à augmenter d'intensité, peu de jours auraient suffi pour anéantir l'armée.

Cependant Napoléon ne recevant point de nouvelles d'Eugène, avec lequel toutes les communications étaient interrompues à cause de la multitude des Kosaques qui l'entouraient, et parce que Smolensk, depuis le 11, était cerné sur la rive droite par des régimens de Kosaques détachés du corps de Platof, ordonna à Ney de ne se retirer que très-lentement. Le 12, ce général, étant en position à Tsughinowo, fut attaqué par Yurkof; le combat dura toute la journée et fut très-sanglant; Ney conserva sa position. Ce même jour, Zayonscheck (*a*) se dirigea, par Wolkowo, sur Krasnoi, et Junot sur la même ville, mais par la grande route. Ce dernier général, ayant réuni aux débris de son corps les cavaliers démontés, fut chargé d'escorter l'artillerie de la garde et le grand parc d'artillerie.

Le 13, Claparède partit pour Krasnoi avec sa division; il escortait le convoi des trophées, celui du trésor et les bagages du quartier géné-

(*a*) Le général Zayonscheck avait remplacé, dans le commandement du cinquième corps, Poniatowski, blessé par suite d'une chute de cheval.

ral. Davout passa le Dniéper avec quatre de ses divisions, et occupa une partie des faubourgs et les villages les plus rapprochés de Smolensk; la division qu'il laissa sur la rive droite prit position entre Smolensk et le corps de Ney, qui était encore à quatre lieues de cette ville. Dans l'après-midi, arriva Eugène avec les débris de son corps; il laissa la division Broussier en position sur la route de Pétersbourg, et entra dans Smolensk avec le reste de ses troupes. Pendant la nuit, ses soldats affamés ne pouvant supporter la lenteur des distributions, commencèrent le pillage des magasins; mais l'on parvint à rétablir l'ordre.

Le 14, avant le jour, Mortier partit pour Krasnoi, et Napoléon, accompagné de la vieille garde, quitta Smolensk à huit heures et demie pour suivre la même direction. Osterman arrivait alors en présence de Koritnia, et prenait position parallèlement à la grande route; il n'entreprit rien de vigoureux, et se contenta de canonner la garde, dont il retarda à peine la marche. Ce même jour, Ojarowski (*a*) s'empara de Krasnoi, où il n'y avait qu'un bataillon; mais voyant arriver la division Cla-

(*a*) Ojarowski était un général major qui faisait le service de partisan. Il commandait un corps ayant à peu près la même force et la même composition que celui d'Orlof-Denisof.

parède, il évacua cette ville après en avoir pillé les magasins, et se retira sur le village de Putkowa, qui n'en est distant que d'une lieue.

Avant que de quitter Smolensk, Napoléon avait ordonné à Eugène d'en partir le lendemain pour suivre le mouvement de la garde. Il avait aussi donné des ordres aux généraux Davout et Ney ; les événemens qui vont suivre leur donnent une si grande importance que je ne crois pouvoir mieux faire que de les citer textuellement.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince d'Eckmulh.

« Smolensk, le 14 novembre à 7 heures du matin.

« Monsieur le prince d'Eckmulh, l'intention » de l'empereur est que vous souteniez le » duc d'Elchingen dans la retraite d'arrière-» garde qu'il fait. Le vice-roi devant partir » demain, 15, pour se rendre à Krasnoi, » vous verrez à faire relever et occuper les » postes que vous jugerez convenables, et que » le vice-roi sera dans le cas d'évacuer.

» L'intention de l'empereur est que vous » vous reployiez, avec votre corps d'armée et » celui du duc d'Elchingen, sur Krasnoi, en » faisant votre mouvement le 16 ou le 17. Le

» général Charpentier, avec sa garnison, » composée de trois troisièmes bataillons po- » lonais et d'un régiment de cavalerie, quit- » tera la ville.

» Avant de partir, vous ferez sauter les » tours de l'enceinte de Smolensk, en faisant » mettre le feu aux mines déjà préparées ; » vous veillerez à ce qu'on fasse brûler les » munitions d'artillerie, et détruire les cais- » sons et tout ce qu'on ne pourra pas emme- » ner, ainsi que les fusils. Quant aux canons » qu'on ne pourra pas emmener, l'artillerie » fera scier les tourillons (*a*) et les fera enter- » rer. Les généraux Chasseloup et Laribois- » sière resteront ici pour exécuter, chacun en » ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus.

» Vous aurez soin, monsieur le maréchal, » d'ordonner des patrouilles, pour qu'il ne » reste ici aucun traîneur français. Vous pren- » drez aussi des mesures pour ne laisser dans » les hôpitaux que le moins de malades pos- » sible.

» *Signé* ALEXANDRE. »

(*a*) On n'avait point d'instrumens pour scier les tourillons des pièces, et quand on en aurait eu, on ne l'aurait pu, puisque le tems et les travailleurs manquaient.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

« Smolensk, le 14 novembre, à 8 heures du matin.

« L'empereur, monsieur le duc, se rend à » Krasnoi : il est nécessaire que vous conti- » nuiez à faire l'arrière-garde ; le prince d'Eck- » mulh vous soutiendra. Vous devez rester dans » la position où vous êtes aujourd'hui ; de- » main, 15, vous prendrez la position du » couvent et du faubourg, et le 16 vous ferez » sauter la ville en vous en allant, ou simple- » ment vous prendrez la position de la tête » de pont, pour ne faire sauter la ville que le » 17 si tout n'était pas prêt. Il est nécessaire » que vous vous concertiez avec le prince » d'Eckmulh et le général Charpentier. L'em- » pereur vous recommande surtout de faire » en sorte que les pièces et les munitions » soient détruites, et qu'on laisse le moins de » traîneurs possible dans la place.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Indépendamment des ordres que je viens de citer, l'instruction suivante fut adressée aux généraux Davout et Ney.

Instruction sur la manière d'exécuter les ordres de l'empereur.

« Smolensk, le 14 novembre.

« Le duc d'Elchingen restera dans sa posi-
» tion actuelle toute la journée d'aujourd'hui,
» 14; demain, 15, il occupera la hauteur du
» couvent, la tête de pont, les faubourgs. Le
» 16, à quatre heures du matin, si tout était
» prêt, on ferait sauter les remparts et brûler
» les munitions. Le prince d'Eckmulh aurait
» pris position, dans la nuit du 15 au 16, der-
» rière le ravin, ne laissant à Smolensk qu'une
» de ses divisions, qu'il pourrait placer sous
» les ordres du duc d'Elchingen.

» Le 16, à la pointe du jour, toutes les mi-
» nes ayant sauté, le duc d'Elchingen se met-
» trait en marche sur Krasnoi.

» Si l'ennemi ne montrait pas une plus
» grande quantité de forces que jusqu'à cette
» heure, et que tout ne fût pas prêt, le duc
» d'Elchingen pourrait rester toute la journée
» du 16 dans la ville, occupant la tête de pont,
» et ne faisant sauter les remparts que le 17,
» deux heures avant le jour.

» Le prince d'Eckmulh, le duc d'Elchingen,
» le général la Riboissière, le général Haxo

» et le général Charpentier s'entendront sur
» les changemens et rectifications à faire aux
» présentes dispositions.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Tandis que Napoléon se dirigeait ainsi sur Orsza, dans un état de dispersion (*a*) qui ne lui aurait pas permis de résister si Kutusof l'eût attaqué franchement avec la totalité de ses forces, ce général continuait lentement sa marche sur Krasnoi. Nous venons de voir qu'Osterman était arrivé le 14 vis-à-vis de Koritnia; ce même jour, Miloradowitz parvint à une petite journée de Krasnoi. L'armé russe comptait environ quatre-vingt-dix mille hommes; son artillerie, qui consistait en plus de cinq cents bouches à feu, était bien attelée, et sa cavalerie très-bien montée. Ainsi, cette armée était presque aussi forte qu'à son départ de Malojaroslawetz, ce qui résultait de ce qu'elle avait éprouvé peu de privations, et de ce qu'elle avait reçu quelques renforts.

Je vais donner un état de la force des combattans des corps de l'armée de Moskou à leur

(*a*) Zayonscheck, qui marchait à l'avant-garde de l'armée française, atteignit Dubrowna le 16 novembre, et Ney ne quitta Smolensk que le 17.

arrivée à Smolensk ; ce renseignement est nécessaire pour bien juger des événemens qui vont suivre.

Nombre de combattans des différens corps de l'armée de Moskou le jour de leur arrivée à Smolensk (a).

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie, non compris l'artillerie.	Cavalerie, non compris l'artillerie.	*OBSERVATIONS.*
Infanterie de la garde.	14,000	»	Y compris la division Claparède et 1,000 hommes trouvés à Smolensk.
Cavalerie de la garde.	»	2,000	
1er corps.	10,000	»	Y compris 1,565 hommes trouvés à Smolensk.
3e corps.	6,000	»	Y compris 500 hommes trouvés à Smolensk, et deux régimens qui faisaient partie de la garnison de Smolensk.
4e corps.	5,000	»	
5e corps.	800	»	
8e corps.	700	»	
Cavalerie démontée, organisée en infanterie.	500	»	
Les quatre corps de cavalerie.	»	1,900	
Cavalerie légère attachée aux corps d'armées.	»	1,200	
TOTAUX.	37,000	5,100	

(*a*) Je n'ai point évalué ce qui restait de personnel et de matériel d'artillerie aux corps d'armées, parce que je n'aurais pu

On voit que l'armée de Moskou se trouvait réduite à quarante-deux mille cent hommes, dont cinq mille cent de cavalerie dans le plus mauvais état ; elle avait déjà perdu plus de trois cent cinquante bouches à feu, en y comprenant celles qu'on était obligé d'abandonner à Smolensk ; ce qu'elle en conservait encore, loin de pouvoir traverser les plaines couvertes de neiges dont on était entouré, s'il fallait prendre position pour combattre, ne pouvait franchir les nombreux ravins dont la route est coupée depuis Smolensk jusqu'à Krasnoi, qu'avec le secours des canonniers, qui poussaient aux roues à toutes les montées. Aussi devait-on s'attendre à perdre en peu de jours ce qui restait d'artillerie (*a*), à moins qu'un changement de

le faire que très-imparfaitement. Ainsi l'on a vu que le quatrième corps avait perdu presque toute son artillerie ; le cinquième, au contraire, qui avait quarante-neuf bouches à feu au commencement de la retraite, en avait encore quarante-cinq à Smolensk. Cela tint à ce que ce corps ne marcha point à l'arrière-garde, à ce qu'il avait suivi depuis Iegoriewskoi jusqu'à Gjat un chemin de traverse où les chevaux furent bien nourris ; à ce qu'il avait pu y faire des provisions d'avoine, et aussi à ce que celui qui conduisait l'artillerie laissa les pièces marcher isolément quand il fut sur la grande route de Moskou ; elles pouvaient alors s'enfoncer dans les terres et trouver plus facilement des fourrages.

(*a*) On se fera une idée des pertes qu'éprouva l'artillerie

tems ne détruisit le verglas. Enfin, près de trente mille traîneurs marchaient avec les colonnes et embarrassaient leurs mouvemens. La situation de l'armée, sous le rapport militaire, était d'ailleurs plus critique qu'elle ne l'avait encore été; un grand nombre de détachemens de Kosaques (9), placés sur son flanc gauche, ne lui laissaient aucun repos; et l'arrivée de Kutusof à Krasnoi semblait devoir la mettre dans une situation entièrement désespérée.

Le 15, Napoléon continua son mouvement sur Krasnoi. L'avant-garde russe, sous le commandement de Miloradowitz, avait appuyé à droite pour venir prendre position à Merlino, village situé près de la grande route, une lieue et demie avant que d'arriver à Krasnoi : ce corps avait la même composition qu'au combat de Wiazma, et comptait environ seize mille hommes d'infanterie, et trois mille de cavalerie régulière. Kutusof, qui aurait pu dans la journée même atteindre Krasnoi avec une partie de son armée, s'arrêta à quelques lieues de

pendant les journées qui suivirent le départ de Smolensk, quand on saura que celle de la garde, qui était la moins mal attelée, partit de Smolensk le 12 à trois heures du matin, et n'arriva que le 13 à une heure du matin à cinq lieues de cette ville, après avoir laissé plusieurs voitures en arrière.

cette ville. Miloradowitz se contenta de canonner la garde ; il prit des bagages et quelques canons arrêtés au passage des ravins, et fit prisonniers quelques traîneurs ; mais il ne retarda pour ainsi dire point la marche de Napoléon, qui arriva à Krasnoi à la chute du jour. Eugène, dans le même tems, quittait Smolensk ; étant parti tard, il ne put qu'atteindre Lubna, où il bivouaqua.

Napoléon, pour rendre l'ennemi circonspect, et pour éloigner Ojarowski, qui avait conservé sa position à Putkowa, ordonna de l'attaquer dans la nuit. Roguet, qui commandait une division de la jeune garde, fut chargé de cette expédition. Il attaqua Ojarowski le 16, deux heures avant le jour, tua et prit une partie de son infanterie, et le poursuivit au delà de Putkowa ; il fut ensuite obligé de se reployer devant des forces supérieures.

Les renseignemens obtenus par les prisonniers avaient enfin convaincu Napoléon que l'armée russe tout entière était sur son flanc gauche ; elle arriva dans le jour même en présence de Krasnoi, et occupa la position suivante : sa droite, formée du corps de Miloradowitz, s'étendait jusque sur la grande route, à la hauteur de Merlino : la gauche était devant Krasnoi,

le centre en avant de Szidowa, où Kutusof fixa son quartier général. Dans cet état de choses, plusieurs généraux engagèrent vivement Kutusof à se diriger avec la totalité de ses forces sur la route de Krasnoi à Liady pour y prendre position, en prolongeant sa gauche jusqu'au Dniéper, afin de fermer toute retraite à Napoléon, et aux autres corps qui étaient encore dispersés depuis Krasnoi jusqu'à Smolensk. C'était assurément le seul parti raisonnable ; mais Kutusof, qui aurait dû être parfaitement instruit de la situation déplorable de l'armée de Moskou, puisqu'il pouvait facilement se procurer des renseignemens par les nombreux prisonniers qu'il faisait chaque jour, ne s'en formait point une idée exacte. Il la croyait plus nombreuse en combattans qu'elle ne l'était réellement : toutefois, quelle que fût son opinion à cet égard, la réunion de son armée vis-à-vis de Krasnoi ne lui permettait pas de douter de sa très-grande supériorité sur les troupes qui occupaient cette ville ; il pouvait donc les accabler, et successivement toutes celles qui étaient échelonnées sur la route de Smolensk à Orsza. Ces raisons le décidèrent enfin à adopter le plan que lui proposaient ses généraux ; mais, au moment où il donnait des ordres pour son exécution, on

lui amena un paysan qui s'était échappé de Krasnoi; il le questionna, et ayant appris que Napoléon en personne était dans Krasnoi, et que cette ville et les environs étaient remplis de troupes qui portaient des bonnets à poil, coiffure de la garde impériale, « Vous voulez, s'écria-t-il en s'adressant à ses généraux, que je livre au hasard ce que je puis obtenir avec certitude en temporisant quelques jours (*a*)! » Et aussitôt il révoqua les ordres qu'il venait de donner, citant à l'appui de sa résolution cette sotte maxime, qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire (*b*). Napoléon, appréciant le danger de sa position, sentait qu'il devait se retirer à l'instant même; mais alors, les corps de Davout, d'Eugène et de Ney ne pouvaient manquer de succomber. Comptant donc sur l'irrésolution et la pusillanimité de son adversaire, manifestées par le mauvais emploi de ses forces, la lenteur de sa marche et son inaction, rempli d'ailleurs de cette confiance qu'il avait toujours

(*a*) Kutusof, comptant sur l'arrivée de l'armée de Moldavie, espérait sans doute que Napoléon ne parviendrait pas à franchir la Bérézina, ou que le froid, les privations et la famine acheveraient de détruire son armée.

(*b*) C'est l'opinion contraire, qu'il faut poursuivre à outrance l'ennemi qui fuit, qu'on aurait dû ériger en maxime.

eue dans sa fortune, il se décida à tenir à Krasnoi jusqu'à ce qu'on le forçât à abandonner cette ville. La jeune garde prit position en face de l'armée russe, la cavalerie de Latour-Maubourg sur la droite de Krasnoi; la vieille garde, infanterie et cavalerie, et la division Claparède restèrent dans la ville et autour. L'ineptie de Kutusof, qui, depuis plusieurs jours, pouvait anéantir les débris de l'armée de Moskou et n'en faisait rien, fut aussi inconcevable que l'audace de Napoléon, qui conservait avec si peu de monde une position dans laquelle il pouvait être tourné à chaque instant.

Tandis que les champs de Krasnoi étaient le théâtre d'événemens si mémorables, Eugène continuait son mouvement, et Davout quittait Smolensk (*a*). Miloradowitz, instruit de la marche du quatrième corps, se disposa à l'attaquer au passage d'un ravin qui se trouve à la hauteur de Merlino. Le jour baissait déjà, et Eugène, accompagné de son état major et des sapeurs de son corps d'armée (*b*), avait devancé son avant-garde d'environ trois quarts de lieue, lorsqu'il vit les militaires isolés, dont la route

(*a*) Davout n'avait plus que quatre divisions, en ayant laissé une à Ney.

(*b*) Eugène avait attaché ces sapeurs à son quartier général.

était couverte, rétrograder précipitamment. La présence d'un corps de cavalerie russe, qui venait d'intercepter cette route au delà du ravin de Merlino, occasionait tout ce mouvement. Miloradowitz, dans le même temps, débouchait d'un ravin qui avait d'abord caché ses troupes, et s'avançait pour couper la retraite du quatrième corps. Eugène, après avoir chargé Guilleminot (*a*) de se maintenir près d'un petit bois que traversait la route, avec les troupes qu'il pourrait réunir, rejoignit son corps au galop, l'arrêta et le déploya aussitôt pour faire face à l'ennemi; sa ligne de bataille formait avec la route un angle très-aigu.

Pendant qu'Eugène se préparait ainsi à combattre, Guilleminot formait en compagnies militaires isolés qui avaient conservé leurs mes, et les réunissait aux sapeurs et à un détachement de marins de la garde qui se trouvaient là; il parvint ainsi à rassembler environ douze cents hommes (*b*). Sur ces entrefaites il

(*a*) Guilleminot, après le combat de Malojaroslawetz, avait repris ses fonctions de chef d'état major, et le lieutenant général comte Philipon, qui était auparavant attaché à l'état major général, avait remplacé le général Delzons dans le commandement de la treizième division.

(*b*) Cette troupe était entourée d'un grand nombre de traî-

fut attaqué vivement, et, s'apercevant qu'Eugène, qui l'était également, ne pouvait venir le dégager, et que l'ennemi allait le couper du quatrième corps, il se reploya sur ce corps après avoir formé sa troupe en carré. L'ennemi le suivait avec de la cavalerie et une nombreuse artillerie, dont le feu lui faisait beaucoup de mal. D'abord il parvint à se retirer en bon ordre, résultat qu'il aurait été impossible d'obtenir avec une troupe composée de tant d'élémens différens, si l'instinct de la conservation n'eût maintenu le soldat dans les rangs; mais lorsqu'on fut assez près du quatrième corps; pour n'avoir plus à craindre d'être chargé par la cavalerie ennemie, les soldats quittèrent leurs rangs, et se dirigèrent en courant sur la ligne française, derrière laquelle il passèrent par les intervalles des bataillons. Le quatrième corps les accueillit avec de grands cris de joie, et sans s'ébranler (*a*).

neurs désarmés et de militaires, d'administrateurs et d'employés marchant isolément; parmi eux se trouvaient huit généraux.

(*a*) J'ai raconté le petit combat que venait de soutenir Guilleminot avec plus de détail que son importance ne semblait le mériter, parce qu'il offre des circonstances particulières qui tiennent à la situation dans laquelle se trouvait alors l'armée française.

Cependant Miloradowitz, après avoir canonné le quatrième corps, le fit charger à plusieurs reprises par sa cavalerie; mais elle n'obtint de succès que sur la gauche, où elle renversa deux bataillons. Eugène se trouvait dans une position très-critique; il ne lui restait qu'environ cinq mille fantassins, point de cavalerie, et il n'avait conservé que deux bouches à feu; il fut heureux, dans ces fatales conjonctures, que la nuit et la pusillanimité de l'ennemi vinssent mettre fin à un combat qui, s'il se fût prolongé, se serait nécessairement terminé par l'entière destruction de son corps; aussi ne songea-t-il qu'à profiter de l'obscurité pour tenter de rejoindre Napoléon. Il se jeta donc à droite dans les terres, marcha en silence dans la direction de Krasnoi, passa près de plusieurs corps ennemis qu'il laissa à sa gauche (*a*), et fut assez heureux pour opérer sa jonction avec la garde vers le milieu de la nuit. Son corps n'avait conservé ni artillerie ni bagages, mais comptait encore trois mille cinq cents hommes.

Napoléon, convaincu qu'il ne restait à Da-

(*a*) Un factionnaire russe ayant crié : « *qui vive!* » pendant que le quatrième corps passait, un officier polonais, attaché à l'état major de ce corps, et qui parlait russe, lui répondit:

vòut aucun espoir de salut tant que Miloradowitz conservait sa position, se décida à attaquer Kutusof le lendemain (17 novembre), dans l'espérance que ce général ferait rapprocher Miloradowitz de son centre, et ne laisserait sur la route que des troupes légères. Par suite de cette résolution, les ordres suivans furent expédiés pendant la nuit : Mortier reçut celui de se préparer à attaquer avant le jour ; la vieille garde et trente bouches à feu de l'artillerie de la garde devaient rétrograder sur la route de Smolensk jusqu'à moitié chemin de Krasnoi à Katowa ; la cavalerie de la garde et celle de Latour-Maubourg reçurent l'ordre de suivre ce mouvement. Claparède fut chargé de défendre Krasnoi ; il réunissait sous son commandement sa division, la garnison de Krasnoi, les militaires isolés, et ce qui y était resté de l'artillerie de la garde. Eugène devait avant le jour commencer sa retraite sur Liady.

Les forces avec lesquelles Napoléon osait ainsi prendre l'offensive ne s'élevaient qu'à environ quatorze mille hommes d'infanterie (*a*),

« Nous allons en expédition secrète ; » et le factionnaire le laissa passer.

(*a*) Je n'ai point compris le corps d'Eugène dans cette évaluation, parce qu'il ne devait point prendre part à l'action.

et à deux mille deux cents de cavalerie (*a*). La seule artillerie qui pût suivre les mouvemens des troupes était celle de la jeune garde (*b*) ; le reste de l'artillerie marchait lentement, ayant à chaque pièce beaucoup plus de chevaux qu'on n'en met ordinairement, mais qui pouvaient à peine se traîner, si bien que cette artillerie ne parvenait à franchir les plus petites montées qu'avec le secours des canonniers, qui poussaient aux roues, et elle ne pouvait faire un pas hors de la route. A trois quarts de lieue de Krasnoi, tout près et en deçà du petit hameau de Katowa, est un ravin très-profond qui opposait de grandes difficultés au passage des voitures. Lorsque Napoléon commença son attaque, Miloradowitz occupait la grande route, depuis Katowa jusqu'à Merlino ; et quoique les

(*a*) Dix-huit cents hommes appartenaient à la cavalerie de la garde, et quatre cents au corps de Latour-Maubourg. On voit que ce corps avait perdu quinze cents hommes depuis sa formation.

(*b*) Les chevaux qui attelaient l'artillerie de la jeune garde avaient encore conservé quelque vigueur. Ils avaient moins souffert que les autres chevaux d'artillerie, parce que l'officier qui commandait cette artillerie avait, pendant les trois jours qu'il resta au Kremlin après le départ de l'armée, réuni un assez grand nombre de sacs d'avoine, et les avait emportés en les chargeant sur ses caissons.

forces de Kutusof fussent quintuples de celles de son adversaire, il fit rapprocher Miloradowitz de Szidowa, et ne laissa sur la route que des Kosaques : ainsi, contre toutes les apparences, le but que se proposait Napoléon fut rempli.

Davout, le jour de son départ de Smolensk (16 novembre), était venu bivouaquer une lieue au delà de Koritnia (*a*) ; instruit bientôt du désastre d'Eugène et de l'occupation de la route par le corps de Miloradowitz, il sentit qu'il devait se hâter, afin de ne pas laisser le tems à l'ennemi d'augmenter ses forces. Ayant donc fait prévenir Ney de la nécessité où il se trouvait de continuer son mouvement de retraite sans l'attendre, et n'ayant laissé à ses troupes que le tems strictement nécessaire pour prendre un peu de repos et de nourriture, il repartit à trois heures du matin ; s'attendant à être obligé de combattre pour se frayer un

(*a*) Les quatre divisions du premier corps avaient marché à des intervalles d'une demi-lieue, afin de protéger l'artillerie et les bagages exposés aux attaques continuelles des Kosaques; elles bivouaquèrent dans l'ordre de leur marche; c'était la division qui marchait à l'avant-garde qui bivouaquait une lieue au delà de Koritinia.

passage, il faisait marcher ses divisions plus réunies que la veille. Le jour commençait à poindre lorsqu'il traversa le terrain sur lequel Eugène avait combattu ; il s'aperçut avec une vive joie que Miloradowitz s'était retiré, et continua sa marche sans que l'ennemi montrât d'abord d'autres troupes que des Kosaques. Arrivé au hameau de Katowa, il fut canonné par Miloradowitz, qui avait pris position à droite de la route. La jeune garde était alors engagée ; mais quoiqu'elle fût déployée sur une seule ligne, elle n'occupait pas tout le front des Russes ; on fit donner le régiment des grenadiers hollandais de la garde. Napoléon appuyait sa gauche au ravin qui passe à Katowa, sa droite était en avant de Krasnoi ; sa ligne de bataille se trouvait sensiblement parallèle à la grande route. Aussitôt que la division du corps de Davout, qui marchait la première, eut passé le ravin, elle fut envoyée à l'extrême gauche en première ligne ; les autres divisions continuèrent leur retraite.

Napoléon était alors à pied sur la route, entre Krasnoi et Katowa ; il portait le costume polonais que nous avons décrit, et tenait à la main un bâton de bouleau ; Berthier l'accom-

pagnait, mis de la même manière, portant également un bâton de bouleau (*a*). Une partie de l'état major (10) les suivait à pied, le reste était arrêté à peu de distance. L'artillerie à cheval de la garde, réduite à douze pièces, et dont tous les canonniers étaient démontés (*b*), occupait la route, et à quelque pas, de chaque côté, étaient les bataillons de la vieille garde, ployés en colonnes serrées.

Cependant Kutusof, qui n'avait d'abord engagé qu'un petit nombre de troupes derrière lesquelles ses masses restaient inactives, en engagea successivement un plus grand nombre, et passa de la défensive à l'offensive; un corps de cavalerie tourna la droite, chargea sur Krasnoi, mais fut repoussé; la canonnade, dirigée sur Katowa, devint beaucoup plus animée; les Kosaques se montrèrent derrière les Français, entre la route et le Dniéper, et l'on s'aperçut

(*a*) Ils portaient ces bâtons pour se soutenir, la route étant très-glissante.

(*b*) L'artillerie à cheval de la garde, qui, en attelant successivement tous ses chevaux d'escadrons, était parvenue à atteindre Krasnoi sans avoir abandonné de pièces depuis son départ de Moskou, venait d'en enterrer douze dans la cave d'une maison brûlée, ne pouvant plus les conduire.

que l'ennemi dirigeait de fortes colonnes sur sa gauche ; ainsi il entourait presqu'entièrement le petit corps de Napoléon. Dans une situation si critique, ce conquérant n'avait rien perdu ni de sa fierté, ni de cette impassibilité qui le distinguait. Au défaut de forces réelles, son nom et les souvenirs combattaient pour lui; toutefois il jugea qu'il n'avait point un moment à perdre pour effectuer sa retraite, et l'exécuta sur-le-champ; la division Friédrichs, qui marchait à l'arrière-garde du premier corps, venant de passer le ravin, tout ce qui restait de combattans à ce corps avait rejoint Napoléon ; mais une nécessité cruelle le forçait à abandonner Ney qui était encore en arrière d'une journée.

Après deux jours d'une inaction et d'une irrésolution inconcevables, les yeux de Kutusof semblaient enfin s'être dessillés; ce général venait de se décider à attaquer une position que son imagination seule avait pu lui faire paraître occupée de manière à l'arrêter. Ses colonnes se dirigeaient sur Krasnoi, et plus à gauche par Dobroé, pour tourner Napoléon; mais ce mouvement s'exécuta avec tant de lenteur que toutes les troupes engagées eurent le tems

d'effectuer leur retraite (*a*). La division Friédrichs seule, qui avait été chargée de l'arrière-garde, fut poussée vivement : ses trois régimens se retiraient en échelons ; celui qui marchait le dernier fut obligé, aussitôt après avoir été repoussé de Krasnoi, de former le carré pour résister à une charge de cavalerie ; il voulut continuer sa retraite, de nouvelles charges le forcèrent à s'arrêter. Sur ces entrefaites arriva de l'infanterie et une batterie d'artillerie dont le feu éclaircit bientôt les rangs du régiment français ; il se trouva réduit à soixante-dix-huit hommes qui furent faits prisonniers ; vingt-cinq seulement étaient sans blessures. Ce fut à deux heures de l'après midi que se termina le combat de Krasnoi, par le désastre de ce régiment ; il fut le seul qui tomba au pouvoir des Russes. Kutusof, dans les journées du 16 et du 17, fit environ huit mille prisonniers, presque tous traîneurs, et prit beaucoup d'artillerie, mais qu'on avait été contraint d'abandonner : trophées honteux, puisque la force des choses l'avait en quelque sorte obligé à les recueillir, tandis qu'ayant pu anéantir

(*a*) Eugène avait effectué sa retraite au point du jour.

l'armée de Moskou, et terminer la guerre d'un seul coup, il n'en avait rien fait.

Napoléon eut le soir même son quartier général à Liady. Ce bourg appartenait à la Lithuanie; il fut le premier, depuis Moskou, où l'on trouva des habitans; ils étaient peu nombreux, et la plupart juifs. On démolit une partie des maisons pour alimenter les bivouacs; une autre partie fut livrée aux flammes au départ de l'armée; tous les lieux où elle s'arrêta depuis furent traités à peu près de même.

Napoléon quitta Liady de sa personne pendant la nuit du 17 au 18, et atteignit Dubrowna avant le jour; Davout faisait l'arrière-garde, Mortier le soutenait; Zayonscheck et Junot étaient à Orsza, Eugène précédait la vieille garde. En arrivant à Dubrowna, Napoléon apprit la prise de Minsk par Tchitchagof; ainsi il retombait dans une situation aussi critique que celle de laquelle il venait de se tirer pour ainsi dire miraculeusement. Il ordonna aussitôt à Dombrowski de réunir sa division à Borisow, et de défendre la tête de pont qui se trouvait sur la rive droite de la Bérézina, vis-à-vis de cette ville; à Oudinot, de se diriger sur-le-champ et en toute hâte sur Borisow avec son corps et la

division Doumerc, de réunir à ses troupes la division Dombrowski, les troupes de Bronikowski, et de marcher sur Minsk pour reprendre cette place (*a*). Victor fut chargé de tenir Wittgenstein en échec, et de lui cacher le mouvement d'Oudinot aussi long-tems qu'il serait possible. Le 19, à trois heures du matin, Napoléon envoya de nouvelles instructions à Victor. Il y développe le plan qu'il va suivre ; je crois donc ne pouvoir mieux faire que de les citer.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

« Dubrowna, le 19 novembre, à trois heures du matin.

» Je vous envoie, monsieur le maréchal, » par l'aide de camp du duc de Reggio, le du-

(*a*) Le deuxième corps ne comptait plus qu'environ huit mille hommes, la division Dombrowski que quatre mille ; le détachement de Bronikowski, avec la garnison de Borisow, s'élevait à douze cents hommes. Ainsi Napoléon ne parvenait à réunir sous les ordres d'Oudinot que treize mille deux cents hommes, avec lesquels ce général ne pouvait pas espérer de repousser Tchitchagof, dont les forces étaient plus que doubles. On savait, d'ailleurs, que chaque journée de marche faisait éprouver aux troupes françaises de grandes pertes, et que, par cette raison, Oudinot ne disposerait plus de treize mille hommes quand il serait en présence de Tchitchagof.

» plicata des ordres que je vous ai adressés hier
» par votre aide de camp.

» L'empereur arrive à Orsza aujourd'hui à
» midi. Il est nécessaire, monsieur le maré-
» chal, que la position que vous prendrez vous
» mette plus près de Borisow, de Wilna et
» d'Orsza que l'armée ennemie. Faites en sorte
» de masquer le mouvement du duc de Reggio,
» et de faire croire au contraire que l'empe-
» reur se porte sur le général Vittgenstein,
» manœuvre assez naturelle. L'intention de sa
» majesté est de se porter sur Minsk, et quand
» on sera maître de cette ville, de prendre
» la ligne de la Bérézina. Il serait donc pos-
» sible que vous reçussiez l'ordre de vous porter
» sur Bérézino (*a*), de couvrir par là la route
» de Wilna, et de vous trouver réuni en com-
» munication avec le sixième corps. Etudiez
» ce mouvement, et faites-moi connaître vos
» observations.

» Aussitôt que vous m'aurez instruit de la si-
» tuation de l'artillerie que vous pouvez céder
» aux autres corps, je vous enverrai des ordres
» pour le point vers lequel elle peut être diri-

(*a*) Ce Bérézino est celui qui se trouve sur la Bérézina, au dessus de Borisow ; il y a un autre village de ce nom sur la même rivière, au dessous de Borisow.

» gée. J'avais chargé le général Nansouty de
» vous remettre un chiffre ; je pensé qu'il
» l'aura laissé au duc de Bassano, qui vous
» l'aura peut-être envoyé. Faites-moi connaître
» si vous l'avez reçu, afin de pouvoir écrire
» dans les lettres quelque note en chiffres, qui
» empêchent que ces lettres ne soient utiles à
» l'ennemi dans le cas où elles tomberaient
» entre ses mains ; cette mesure est indispen-
» sable, attendu la quantité de Kosaques qui
» vont se trouver partout.

« *Signé* ALEXANDRE. »

Le 19, peu avant le jour, le cri *aux armes !* se fit entendre ; la garde eut bientôt formé ses rangs, mais on ne vit point paraître d'ennemis, et l'on ne put savoir qui avait occasioné cette alerte. Au point du jour, Napoléon partit pour Orsza ; il était à cheval, et portait son costume polonais. A une lieue environ de Dubrowna, il mit pied à terre, fit former à l'infanterie de la vieille garde un carré, au milieu duquel il se plaça, et la harangua en ces termes :
« Grenadiers de ma garde, vous êtes témoins
» de la désorganisation de l'armée ; la plupart
» des soldats, par une fatalité déplorable, ont
» jeté leurs armes. Si vous imitiez ce funeste

» exemple, tout espoir serait perdu. Le salut » de l'armée vous est confié ; vous justifierez » la bonne opinion que j'ai de vous. Il faut » non-seulement que les officiers maintiennent » une discipline sévère, mais que les soldats » exerçent entre eux une rigoureuse surveil- » lance, et punissent eux-mêmes ceux qui s'é- » carteraient de leurs rangs. » Napoléon prononça ce discours d'une voix faible et mal assurée, comme s'il eût été souffrant ; l'on remarqua que, contre son habitude, il n'avait fait aucune promesse, sans doute parce qu'il trouva l'avenir assez effrayant pour qu'on pût difficilement y ajouter foi. Après cette courte harangue, il se remit en marche pour Orsza, où il arriva à midi. Avant que de passer le fleuve, il entra dans la tête de pont qu'il visita (*a*). J'ai dit que le temps s'était adouci successivement depuis le 14 ; le 18, le dégel s'annonça ; il se prononça le 19.

Napoléon, aussitôt son arrivée à Orsza, apporta tous ses soins à réorganiser, autant que possible, son armée ; il fit faire des distributions de vivres et d'armes, fit compléter les

(*a*) Il y avait à Orsza deux ponts qui étaient couverts sur la rive gauche par une flèche construite sur la hauteur qui domine le fleuve.

munitions, et avec trente-six bouches à feu (*a*) qu'il trouva dans cette ville, organisa six batteries. Deux furent données à Eugène, qui, comme on l'a vu, avait perdu toute son artillerie ; deux à Davout, qui n'avait conservé que huit canons, et deux à Latour-Maubourg. Enfin la proclamation suivante fut lue à haute voix dans plusieurs endroits de la petite ville d'Orsza, et dans tous les corps.

« Soldats,

» Un grand nombre de vous ont quitté leurs » drapeaux et marchent isolément ; ils violent » par là leurs devoirs, l'honneur et la sûreté » de l'armée ; prenant d'eux-mêmes différentes » directions, ils tombent dans les mains de » l'ennemi.

» Un pareil désordre doit finir.

» L'empereur ordonne que tous les hommes » isolés, blessés et sans armes, qui ont quitté » leurs drapeaux, les rejoignent à Orsza. » 1° Les hommes du premier corps, aux or- » dres du prince d'Eckmulh, se réuniront sur » les hauteurs de la ville d'Orsza, entre le

(*a*) Il y avait à Orsza assez de chevaux du train d'artillerie pour atteler ces trente-six bouches à feu.

» chemin de Minsk et celui de Senno, sous les » ordres du général Charrier; là ils rejoin- » dront, dans la journée, leurs régimens qui » viendront prendre position sur ces hauteurs; » 2° les soldats du quatrième corps, aux or- » dres du vice-roi, se réuniront à la position » qu'occupe ce corps, hors du faubourg d'Orsza, » sur la route de Witepsk; 3° les soldats du » deuxième corps, commandés par le duc de » Reggio (*a*), et ceux du troisième corps, » commandés par le duc d'Elchingen, se réu- » niront sous les ordres du général Marchand, » près du quatrième corps, à l'entrée du fau- » bourg d'Orsza, sur la route de Witepsk; » 4° les soldats du cinquième corps, du prince » Poniatowski, se réuniront à Baranui, à trois » lieues sur la route de Minsk où est leur » corps; 5° les soldats du huitième corps, aux » ordres du duc d'Abrantès, se réuniront à » Kokhanow, route d'Orsza à Bobr; 6° tous » les hommes à pied de la cavalerie se réuni- » ront au huitième corps, commandé par le » duc d'Abrantès, à Kokhanow; 7° les soldats » de l'artillerie se réuniront au parc général,

(*a*) Je ne conçois pas pourquoi Napoléon parle des soldats du deuxième corps; je suppose que c'était par erreur.

» à Orsza. Tous soldats qui, après la publica-
» tion du présent ordre, seraient trouvés mar-
» chant isolément, seront arrêtés et punis
» prévôtalement; les chevaux dont ils seront
» trouvés munis seront saisis et réunis à l'ar-
» tillerie et aux transports; les effets dont ils
» seront chargés, hormis ceux du sac de linge
» et chaussure, seront brûlés. Tous MM. les
» officiers généraux, et autres de l'armée, fe-
» ront exécuter, par tout où ils en trouveront
» l'occasion, les dispositions de l'ordre ci-
» dessus; ils feront sentir que l'honneur de nos
» armes et la sûreté de l'armée en dépendent.
» L'état major général, les commandans des
» corps d'armée, et les chefs de corps, feront
» publier, au son de la caisse, et lire à haute
» voix, sur tous les points à proximité, la
» proclamation ci-dessus; autant que possible
» on joindra un fifre ou autre musique au tam-
» bour, pour fixer l'attention. Il ne doit plus
» y avoir à l'armée que les voitures indispen-
» sables au service; en conséquence on fera
» brûler dans la journée toutes les voitures
» qui ne seraient pas d'une absolue nécessité
» et qui ne seraient pas autorisées par les
» lois; aucun soldat ne peut conduire de che-
» vaux et bagages. On laissera au petit nombre

» de réfugiés de Moskou les voitures néces-
» saires.

» Fait à Orsza, le 19 novembre 1812.

» Par ordre de l'empereur.

» *Le prince de Neufchâtel, major-général,*

» *Signé* ALEXANDRE. »

La situation critique dans laquelle retombait Napoléon lui arrachait des mesures qu'il aurait dû prendre en quittant Moskou, mais qui étaient devenues inexécutables par suite de la continuité des marches, parce que le nombre des traîneurs excédait celui des combattans, et surtout à cause de l'affreux désordre qui régnait dans l'armée.

Le lendemain de son arrivée à Orsza, Napoléon fit écrire une nouvelle lettre à Victor, qui achève de faire connaître ses projets; elle était ainsi conçue.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

« Orsza, le 20 novembre 1812.

» Je vous ai expédié, monsieur le maréchal,
» le 18 de ce mois, par votre aide de camp,

» et le 19, en duplicata, de Dubrowna, par » l'aide de camp du duc de Reggio, l'ordre » pour le mouvement de ce maréchal sur Bo- » risow. Comme ces officiers ont dû arriver » dans la journée d'hier, l'empereur espère » que le duc de Reggio se sera mis en marche » aujourd'hui 20, pour Borisow, ou que si » une journée a été nécessaire pour préparer » son mouvement, il se mettra en marche de- » main 21, et pourra être le 24 sur Borisow. » Votre ordre portait de prendre une position » plus près de Borisow que celle de l'ennemi. » Sa majesté suppose que vous prendrez, dans » la journée du 21, la position de Czéréia, » entre les lacs, ce qui paraît le plus propre à » remplir le but.

» Le 22, sa majesté aura son quartier général » à Toloczin, et probablement le 23 à Bobr, » et sans doute le 24 du côté de Nacza.

» Le 25, le duc de Reggio sera près d'arriver » à Borisow; vous, cependant, monsieur le » maréchal, devrez diriger votre mouvement » de manière à garantir la ligne de Borisow » à Nacza des entreprises de l'armée de Witt- » genstein et de sa cavalerie; et comme l'ar- » mée n'arrivera que le 25 ou le 26 à Borisow, » il faut vous tenir en mesure d'arriver le 25

» ou le 26 pour prendre l'arrière-garde de
» toute l'armée, que sa majesté a l'intention de
» vous confier. Comme le quartier général sera
» à cinq ou six lieues de vous, les communi-
» cations seront régulières, et votre mouve-
» ment sera retardé ou avancé suivant les cir-
» constances. Je vous ai recommandé de donner
» le change à l'ennemi, le plus long-tems pos-
» sible, sur le mouvement du duc de Reggio;
» vous aurez en conséquence fait remplacer ses
» troupes par des vôtres à Lukoml, et dans la
» position qu'il occupait à son départ. Ren-
» voyez le général Dode à l'empereur avec les
» détails de tout votre mouvement. Je n'ai pas
» besoin de vous recommander de prendre le
» plus de vivres possible; cela est d'autant plus
» nécessaire que le passage de Borisow à Minsk,
» étant dans des forêts, n'offre aucune res-
» source. Envoyez des agens du pays et quelques
» polonais prévenir le général de Wrede de
» votre mouvement.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Kutusof, après le combat du 17 novembre, ne fit poursuivre Napoléon que par des Kosaques et le corps du partisan Ojarowski; il établit son quartier général à Dobroé, et ac-

corda à ses troupes deux jours de repos (*a*) ; il prit toutefois des mesures pour que le corps de Ney ne pût lui échapper : dans ce but, il porta à quarante mille hommes le nombre des troupes que commandait Miloradowitz, et ordonna à ce général de prendre position derrière le ravin qui passe à Katowa.

Nous avons vu que Ney avait fait l'arrière-garde de l'armée depuis Wiazma ; que le 12 novembre il avait soutenu un combat sanglant à Tsughinowo, et que le 13, il était encore en position à quatre lieues de Smolensk. Le 15, dans l'après midi, il entra dans cette ville ; Davout y était depuis le matin. Les troupes du premier corps s'étant d'abord livrées au pillage des magasins, Ney n'y trouva point la quantité de vivres qui lui avait été assignée, et s'en plaignit à Davout ; il en résulta une altercation très-vive entre ces deux généraux, qui se séparèrent très-mécontens l'un de l'autre.

Pendant la journée du 16, le feu éclata dans

(*a*) Kutusof avait employé six jours à se rendre d'Ielnia à Krasnoi, c'est-à-dire à faire environ vingt-cinq lieues, et il avait pris aux Français des magasins de vivres à Liakowa, et depuis, quinze cents bœufs et plusieurs convois de vivres ; ainsi ses troupes n'avaient pas besoin de repos, et ne manquaient de rien.

plusieurs endroits : les malades et blessés, fuyant les maisons embrasées, augmentèrent le désordre qui régnait dans Smolensk. Cette ville, indépendamment des troupes réunies sous le commandement de Ney, contenait un grand nombre de militaires isolés, et environ cinq mille blessés ou malades; partout on rencontrait des cadavres, partout de l'artillerie et des bagages abandonnés, et la terre était couverte d'armes et d'effets militaires. A huit heures du soir, Ney reçut la dépêche de Davout, qui l'instruisait du désastre d'Eugène, et de la nécessité où il se trouvait d'accélérer sa marche. Nous avons vu que les instructions de Ney lui laissaient la latitude de ne partir que le 17, s'il n'avait pas tout préparé pour la destruction des murailles de Smolensk et de l'artillerie qu'on était obligé d'abandonner. Ce général, ne soupçonnant point qu'il pût être coupé par la totalité de l'armée russe, événement dont Napoléon n'avait pas même supposé la possibilité, dit, en recevant cette dépêche, que tous les Kosaques de la Russie ne l'intimideraient point, qu'il remplirait ses instructions. Le 17, à deux heures du matin, il quitta Smolensk; son corps était composé de six mille

hommes d'infanterie (*a*), de trois cents hommes de cavalerie et de douze bouches à feu ; sept mille traîneurs environ le suivaient et embarrassaient la marche des colonnes. Son arrière-garde n'était encore qu'à une demi-lieue de Smolensk lorsqu'on entendit l'explosion des mines ; elle eut lieu successivement ; la terre en fut ébranlée au loin ; des tourbillons de flammes éclairèrent soudainement l'horison, et montrèrent pour la dernière fois Smolensk en ruine aux regards des Français. Il ne resta point de chirurgiens avec les cinq mille blessés et malades que l'on abandonnait, et ils ne furent point recommandés à l'humanité des Russes ; on les abandonna comme de vils instrumens devenus désormais inutiles. Que dis-je ! ils furent les victimes d'une vengeance insensée et brutale ; car la destruction des murailles de Smolensk n'était pas plus motivée que celle des murailles du Kremlin, et l'explosion des mines renversa plusieurs des bâtimens dans

(*a*) Les six mille hommes d'infanterie du corps de Ney formaient trois divisions ; l'une était celle du premier corps ; les deux autres avaient été formées avec les débris du troisième corps, cinq cents hommes appartenant à ce corps qu'on avait trouvés à Smolensk, et deux régimens de la garnison de cette ville.

lesquels étaient ces malheureux, et les ensevelit sous leurs ruines. Pendant cette journée, des Kosaques seuls furent en présence ; Ney vint bivouaquer à Koritnia; le lendemain, il se remit en marche : les Kosaques se montrèrent en plus grand nombre, et ils avaient du canon, ce qui forçait à marcher plus réuni. A trois heures, l'avant-garde atteignit Katowa, et s'arrêta à la vue du corps de Miloradowitz, qui était en position au delà du ravin. Du point où elle se trouvait, l'on découvre toute la plaine dans laquelle est située la petite ville de Krasnoi ; mais le tems, qui annonçait un dégel, était brumeux, et ne permettait à la vue de s'étendre qu'à une très-petite distance, ce qui empêchait de découvrir la force du corps ennemi.

Aussitôt que Ney eut été instruit de cet événement, il se transporta à son avant-garde. Ce général, très-irrésolu dans le cabinet, était au contraire plein de résolution sur le champ de bataille. Deux de ses divisions avaient déjà atteint le ravin, il leur ordonna de le franchir et d'aborder l'ennemi; il dirigeait lui-même cette attaque. Au moment où l'infanterie française déboucha du ravin, elle essuya le feu de la nombreuse artillerie des Russes, n'en fut

point ébranlée, et se précipita sur l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'elle renversa sa première et sa seconde ligne; mais bientôt entourée de tous côtés, chargée par la cavalerie, ayant déjà perdu la moitié des siens, elle fut repoussée, et repassa le ravin dans le plus grand désordre. Si Miloradowitz l'eût poursuivie, rien ne pouvait sauver Ney; mais, étonné sans doute de la vigueur avec laquelle il avait été attaqué, il se contenta de faire suivre les Français par des Kosaques. Ney parvint à rallier ce qui lui restait des deux divisions qui avaient été engagées derrière celle qui n'avait point combattu; convaincu qu'une nouvelle tentative contre des forces tellement supérieures aux siennes causerait sa ruine, il se retira dans la direction de Smolensk, résolu à tenter de passer le Dniéper pour mettre ce fleuve entre lui et l'armée russe: la nuit, qui survint bientôt, favorisa sa retraite. Un officier lui fut envoyé, à deux reprises différentes, par Miloradowitz pour lui faire connaître que les corps d'Eugène et de Davout avaient été anéantis, que l'armée russe tout entière occupait Krasnoi, et qu'ainsi une plus longue résistance devenait inutile. Non-seulement il repoussa ces propositions, mais cet officier, lui ayant été

envoyé une troisième fois, il le fit prisonnier (*a*), prétendant qu'il ne pouvait le considérer comme parlementaire, parce que l'ennemi venait de tirer quelques coups de canon. A la chute du jour, Ney avait appuyé à droite pour se rapprocher du Dniéper, et s'était arrêté au village de Danikowa; il y fit allumer des feux de bivouacs comme s'il eût voulu y passer la nuit; les Russes, ne croyant pas qu'il pût leur échapper, en firent autant.

Après quelques heures de repos, Ney partit dans le plus grand silence, et gagna le Dniéper, puis il côtoya ce fleuve dans le sens de son cours, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit dont les rives fussent peu escarpées, et où la glace eût quelque consistance (*b*). Rien n'était plus incertain que la réussite de ce passage, parce que le froid n'ayant été excessif que pendant deux jours, et le tems se mettant au dégel, l'on ignorait si l'on pourrait passer sur la

(*a*) Le but de Ney était d'empêcher que cet officier ne donnât des renseignemens sur la force et la position de son corps. Il lui fit bander les yeux et le conduisit avec lui dans cet état.

(*b*) Ney s'était assuré que le Dniéper, dans cette saison, n'était guéable nulle part entre Smolensk et Orsza, et que, dans les endroits les moins profonds, il avait au moins douze pieds de profondeur.

glace qui recouvrait le fleuve. Ney se décida à effectuer son passage dans un endroit situé entre les villages de Syrokorenie et Gusinoe ; la glace portait à peine ; elle fut bientôt rompue à l'entrée et à la sortie du fleuve ; il fallut abandonner ce qu'on avait conservé d'artillerie, de bagages et de chevaux ; et les fantassins, qui seuls purent passer, furent obligés de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre et quitter la glace. Ce passage extraordinaire s'effectua pendant la nuit du 18 au 19 novembre : l'ennemi ne le contraria point (*a*). Le corps français parvint ainsi à mettre le fleuve entre lui et l'armée russe, mais il se trouvait réduit à trois mille hommes, qui étaient suivis d'un nombre à peu près égal de militaires isolés. Ney atteignit au point du jour le village de Gusinoe, dans lequel il surprit, à son grand étonnement, quelques Kosaques qu'il fit prisonniers ; il en apprit que Platof, ayant continué à marcher par la rive droite du Dniéper, était, avec son corps, à une petite distance de Gusinoe ; ainsi de nouveaux périls succédaient à ceux auxquels on venait d'échapper. L'on devait d'ailleurs craindre que Kutusof ne fît passer

(*a*) Ney n'avait été suivi que par quelques Kosaques.

un corps d'infanterie à Khomino ou à Rasasna, ce qui aurait replacé le troisième corps dans une position non moins critique que celle de laquelle il venait de se tirer ; aussi, quoique les troupes fussent accablées de fatigues, Ney ne leur accorda que le tems nécessaire pour prendre quelque nourriture, et repartit aussitôt ; il se proposait de rejoindre Napoléon à Orsza.

Cependant dès que Platof eût été averti de la présence des Français, il se mit à leur poursuite, et cette journée les aurait vu tomber au pouvoir des Russes sans l'énergie extraordinaire que déploya leur général. Les Kosaques s'étaient déjà montrés, mais en petit nombre, lorsqu'au sortir d'un bois il fallut traverser une plaine assez étendue que côtoyait le fleuve; Platof, en personne, l'occupait avec ses Kosaques. Ney, craignant de voir paraître de l'infanterie et de l'artillerie, s'y engagea sur-le-champ; ses divisions, ployées en colonnes serrées, appuyaient leur gauche au Dniéper, et des tirailleurs, placés sur leur flanc droit, éloignaient les Kosaques. Dès que l'on fut engagé dans cette plaine, une nombreuse artillerie, paraissant tout à coup sur la droite de la colonne, la canonna vivement. Dans cette

extrémité Ney pressa la marche pour gagner un bois qui était devant lui ; il était sur le point de l'atteindre, lorsqu'une batterie, embusquée dans ce bois, tira à mitraille sur la tête de colonne, où il se trouvait alors, et y porta la destruction et le désordre. Un découragement spontané s'empare du soldat; il jette ses armes, s'écriant pour la première fois qu'il fallait se rendre. Ney, resté presque seul à cheval (*a*), écumait de rage ; il parcourt la colonne, anime les soldats d'une voix terrible, leur montre la France d'un côté, de l'autre la plus affreuse captivité, et parvient ainsi à leur communiquer son audace. Ils reprennent leurs armes, et, poussant des cris épouvantables, se précipitent sur la batterie, qui n'eut que le tems de fuir. Ney atteignit ainsi le bois; il n'y trouva aucun chemin frayé, traversa un ravin dont le passage offrit tant de difficultés, qu'il fut obligé d'abandonner les chevaux qu'il s'était procurés depuis qu'il était sur la rive droite du Dniéper, et arriva pendant la nuit à un village où il

(*a*) Quelques officiers s'étaient montés avec les chevaux des Kosaques pris dans le village de Gusinoe, et avec des chevaux de paysans. Plusieurs des officiers de l'état major de Ney eurent leurs chevaux tués par l'artillerie embusquée dans le bois.

s'arrêta pour prendre quelque repos. Au point du jour (20 novembre) il se remit en marche; les Kosaques, obligés de faire un long détour pour le rejoindre, ne parurent que vers le milieu de la journée, pendant que l'on traversait un terrain découvert; leur artillerie n'était point encore arrivée; des tirailleurs suffirent pour les écarter. A la chute du jour l'on s'arrêta au village de Jacupowo, situé près d'un bois, et l'on établit des feux de bivouacs autour de ce village et sur la lisière du bois. N'étant plus éloigné d'Orsza que d'une journée, Ney y envoya deux officiers (*a*) qu'il chargea d'instruire Napoléon de son extrême détresse; puis, à neuf heures du soir, il partit, dans le plus grand silence, afin de devancer l'ennemi. Il espérait enfin atteindre Orsza, lorsqu'en débouchant d'un bois, l'on aperçut à peu de distance des feux de bivouacs qui semblaient indiquer la présence d'une armée de vingt mille hommes. Etait-ce des Français? était-ce des Russes? Ney, pour s'en assurer, envoya une reconnaissance qui fut reçue à coups de fusils, et l'on entendit un grand bruit de tambours; ainsi c'était un corps d'infanterie ennemi. Ne con-

(*a*) Ces officiers étaient montés sur des chevaux de paysans.

sultant alors que son désespoir, Ney ordonne la charge et se précipite sur ces feux ennemis pour se frayer un passage. Quel fut son étonnement de les trouver déserts. L'on n'aperçut que quelques Kosaques qui s'enfuyaient. Ce fut ainsi que l'intrépidité du général français déjoua un stratagème que Platof avait imaginé pour faire croire à la présence d'un corps d'infanterie.

Cependant Ney continuait sa marche sur Orsza, ignorant encore si cette ville n'était point déjà au pouvoir des Russes; le pays était couvert, et les Kosaques n'inquiétaient que son arrière-garde ; il atteignit ainsi la grande route de Witepsk à Orsza le 21 novembre, à minuit, à environ trois lieues de cette dernière ville, et y trouva enfin des vedettes françaises du quatrième corps, et bientôt après il opéra sa jonction avec Eugène, qui avait été envoyé au devant de lui (*a*).

Ainsi se termina cette retraite mémorable : Ney semblait être arrivé au port; mais des maux, sans cesse renaissans, attendaient ses

(*a*) Les officiers envoyés par Ney à Orsza y étaient arrivés heureusement, et Eugène était parti sur-le-champ pour se porter à la rencontre du troisième corps.

infortunés guerriers, et presqu'aucun d'eux ne devait revoir sa patrie.

J'ai raconté les opérations du troisième corps, depuis son départ de Smolensk, avec plus de détails que ne semblait le comporter leur importance, autant à cause de ce qu'elles offrent d'extraordinaire, qu'entraîné par l'intérêt qu'elles inspirent.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

(1) PAGE 80.

« *Deux nouveaux convois, celui des trophées et celui du trésor, suivaient l'armée.* » Le convoi du trésor, indépendamment de l'argent monnoyé, contenait aussi quelques lingots d'or et d'argent que l'on s'était procurés en extrayant ces matières des objets qui en contenaient, et qui se trouvaient en grand nombre dans les églises du Kremlin. Une commission avait été nommée peu après l'arrivée à Moskou pour en faire la recherche; tant que l'on avait marché en avant, le convoi du trésor était resté plusieurs journées en arrière.

Le convoi des trophées contenait des drapeaux turcs et autres que Napoléon avait fait enlever dans les églises du Kremlin, et cette grande croix de cuivre doré qui n'avait d'autre mérite que d'être un objet de vénération pour les Russes.

(2) PAGE 105.

« *Il fallait laisser au Kremlin toute l'artillerie régimentaire, et même celle des batteries de réserve.* » Le général Lariboissière, qui commandait l'artillerie de l'armée, et qui, ayant été autrefois le camarade de Napoléon au régiment de La Fère, avait conservé le droit de lui parler avec quelque franchise, lui proposa d'abandonner une

partie de l'artillerie; mais Napoléon fut courroucé de cette proposition; il s'indignait à la seule pensée d'abandonner de l'artillerie aux Russes, comme s'il eût suffi de sa volonté pour maîtriser les événemens.

(3) PAGE 109.

« *Pour lequel des recrues russes valaient des vétérans.* ». Le courage du soldat russe n'est pas impétueux comme celui du soldat français; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, un courage de résignation, et celui des recrues est peut-être supérieur à celui des anciens soldats, mais ces derniers sont préférables, parce qu'ils savent mieux leur métier. Il faut beaucoup de tems pour former le soldat russe; aussi les recrues arrivées nouvellement dans l'armée de Kutusof étaient-elles encore très-maladroites.

(4) PAGE 130.

« *D'abandonner une partie de l'artillerie pour sauver l'autre.* » Il était évident qu'en voulant enmener toute l'artillerie on la perdrait toute, parce que les fardeaux étant trop pesans pour des chevaux mal nourris et accablés de fatigues, l'on devait s'attendre à les voir succomber presque tous en même tems. Je me souviens qu'à cette époque un général d'artillerie, au lieu de faire sauter la moitié de ses caissons, préféra jeter la moitié de ses munitions pour faire croire qu'il n'avait encore été obligé de rien sacrifier. Il savait qu'il prenait une mauvaise mesure, mais il savait aussi que Napoléon défendait de rien abandonner.

(5) PAGE 136.

« *Les dispositions générales pour l'exécution de ce mouvement furent écrites.* » Ces dispositions offrant beaucoup d'intérêt, je vais les citer ; elles devaient être adressées par le major-général aux commandans de corps d'armées, et étaient conçues en ces termes :

« La volonté de l'empereur est, si l'infanterie enne-
» mie suit l'armée dans son mouvement, de marcher à
» sa rencontre, de l'attaquer, de la culbuter et de la
» faire en partie prisonnière. A cet effet, l'empereur a
» fait choix d'une position intermédiaire entre le poste
» de Slawkowo et Dorogobuj. L'empereur sera à cette
» position demain, à la pointe du jour, avec sa garde. Sa
» majesté désignera l'emplacement des troupes qui doi-
» vent se masser et se cacher de manière à être cou-
» vertes par l'arrière-garde, commandée par le duc d'El-
» chingen, et être en mesure de déboucher sur l'ennemi
» avec toute l'artillerie, lorsque celui-ci croira n'avoir
» à faire qu'à l'arrière-garde et aller à sa rencontre.

» MM. les maréchaux prendront les mesures pour que
» les soldats absens rejoignent les drapeaux, que chaque
» division ait son artillerie, que les bagages filent sur
» Dorogobuj et Smolensk ; des gendarmes de la ligne et
» d'élite seront placés à Dorogobuj, pour faire rejoindre
» les hommes isolés, excepté les malades. Le duc d'A-
» brantès (*a*) se tiendra prêt à partir avec son corps, in-
» fanterie, cavalerie et artillerie, au premier ordre, et
» enverra à cet effet un officier de cavalerie près du ma-
» jor-général.

(*a*) Il était déjà arrivé à Dorogobuj.

» Tous les hommes de troupe à cheval qui sont à pied » et qui forment des régimens, aux ordres du général » Charrier, seront réunis et reformés à Dorogobuj, de » manière à ce que ces régimens soient prêts à avoir » l'honneur de marcher avec les grenadiers, formant » une brigade particulière, sous les ordres du général » Charrier. Les parcs d'artillerie et du génie, et notamment celui de la garde, aux ordres du général Sorbier, » se tiendront en mesure de pouvoir se porter sur la » position désignée ci-dessus. Les commandans d'artillerie et du génie s'y trouveront, ainsi que le général Eblé. » S'y trouveront également les sapeurs, marins et pontonniers. Les généraux tiendront la main à ce que les » armes soient en bon état, et à ce que les soldats aient » leurs cartouches. Sa majesté le roi de Naples se rendra demain de bonne heure sur la position, pour l'étudier et recevoir les ordres de l'empereur.

» Le duc d'Elchingen faisant l'arrière-garde manœuvrera d'après les dispositions ci-dessus, de manière » que l'infanterie ennemie puisse être attirée après demain » matin sur la position, et que nous puissions la surprendre par une attaque générale faite à l'improviste. » Le secrétaire d'état, comte Daru, fera les fonctions » d'intendant général de l'armée, en l'absence du général » comte Dumas, malade. Il fera les dispositions et prendra » toutes les mesures nécessaires pour pourvoir au service de santé et d'ambulance, et que tout soit rendu » et préparé sur la position; en conséquence du présent » ordre du jour, chacun, sans autre ordre, fera toutes » les dispositions en ce qui peut le concerner.

« L'empereur attend le rapport de ce qui s'est passé

» hier pour fixer son opinion : comment le corps en-
» nemi qui s'est hasardé à vouloir couper la communi-
» cation entre les divisions françaises n'a-t-il pas été
» pris ?

» *Le prince de Neufchâtel, major-général,*

» *Signé* ALEXANDRE.

» Slawkowo, le 4 novembre 1812. »

P. S. « Les maréchaux et généraux des armes auront
» soin d'envoyer demain à midi un officier près du ma-
» jor-général, avec la situation des corps d'armée. »

(6) PAGE 148.

« *Tous tenaient de Napoléon des grades, des décorations.* » Napoléon était le chef de l'armée et de l'administration ; la nation française n'était entre ses mains qu'un instrument dont il se servait pour l'accomplissement de ses desseins. Les intérêts de l'armée étaient en opposition avec ceux des citoyens, puisque la guerre lui était nécessaire, et que la fortune de la plupart de ses chefs consistait en dotations dans les pays conquis.

(7) PAGE 159.

« *Une partie de ce qui avait été prescrit ne put être exécuté, ainsi qu'on l'a vu et qu'on devait s'y attendre.* » On aurait dû ne donner à des généraux qui commandaient des corps d'armées fort éloignés les uns des autres, et plus éloignés encore de l'armée principale ; que des instructions générales faisant seulement connaître le résultat auquel on voulait parvenir, et l'on aurait dû leur abandonner entièrement la direction des opérations de détail.

Je ferai observer, à ce sujet, qu'un grand nombre de revers et de non succès résultent de ce que les généraux ont été obligés de suivre des ordres donnés par des personnes éloignées du théâtre des opérations. Lorsque ces ordres arrivent, il s'est quelquefois opéré de grands changemens dans l'état des choses; on ne devrait donc adresser aux généraux commandant en chef que des instructions très-générales, et leur abandonner entièrement la conduite des opérations de détail, qu'ils ne peuvent bien diriger qu'en ayant égard, à chaque instant, aux événemens et aux circonstances. Dans les petites armées, le général en chef peut souvent tout embrasser d'un coup d'œil, et donner des ordres en tems utile; mais dans les grandes armées de nos jours, il faut qu'après avoir reçu des ordres généraux, chacun agisse, sur le point où il se trouve, dans l'intérêt général, ne se contentant pas des ordres de ses chefs, mais exécutant, comme s'il en avait reçu l'ordre, ce que la nécessité exige, et même quelquefois ce qui est évidemment nécessaire à la réussite de ce que l'on a entrepris. Les généraux français ont presque toujours eu cette latitude pendant les dernières guerres, tandis que leurs adversaires étaient liés. Par analogie ou par les raisons que je viens de développer, ils ont laissé aussi beaucoup de latitude à une partie de leurs subordonnés. Ainsi, dans l'armée française, lorsqu'une circonstance impérieuse commande une prompte résolution, on agit et l'on rend compte, et l'on ne perd point l'occasion, qui est tout à la guerre. Un général de division attaquera avant que d'en avoir reçu l'ordre, pour secourir une division voisine qui est accablée; une brigade sècourera une brigade, un bataillon un autre bataillon,

et un commandant de batterie prendra sur-le-champ, et sans en attendre l'ordre, la position la plus favorable pour nuire à l'ennemi. C'est à cette marche que les Français doivent une partie de leurs succès dans les dernières guerres : leurs adversaires, au contraire, doivent attribuer une partie de leurs revers à ce qu'ils ont souvent suivi une marche entièrement opposée. Ainsi, dans un grand nombre de circonstances, particulièrement dans les batailles, on a vu une partie de leurs troupes rester, faute d'ordres, dans l'inaction, ne contribuer en rien au succès des opérations, et contraintes de se retirer avant que d'avoir rendu aucun service ; tandis que si les généraux avaient été autorisés à prendre des ordres de la nécessité, ces troupes se seraient trouvées utilisées de la manière la plus avantageuse.

(8) PAGE 180.

« *Les distributions pour la garde commencèrent aussitôt qu'elle fut arrivée.* » Pendant ces distributions, les malheureux qui bivouaquaient autour de Smolensk dévoraient plus de trois cents chevaux en bon état, appartenant à des équipages militaires qui étaient dans Smolensk lorsque l'armée y arriva.

Il y avait à Smolensk du vin de Bordeaux destiné à la bouche de Napoléon ; ses domestiques vendirent, à raison de vingt francs la bouteille, ce qu'on n'emporta pas : je le sais pour en avoir acheté, non sans peine, car il y avait foule à l'entrée de la cave où on le vendait.

(9) Page 196.

« *Un grand nombre de détachemens de Kosaques placés sur son flanc gauche ne lui laissaient aucun repos.* » L'armée de Kutusof ne comptait pas moins de vingt-cinq mille Kosaques ; si leur audace avait égalé leur avidité et leur activité, ils se seraient bientôt emparés de ce qui restait d'artillerie, parce que cette artillerie, ne pouvant marcher réunie, était rarement escortée ; heureusement il suffisait de quelques coups de fusil pour les chasser.

Les Kosaques sont d'une vigilance extrême, mais ils ne font point consister leur gloire à braver le danger ; ils n'attaquent qu'avec une grande supériorité de forces, et se retirent à l'instant si l'on fait bonne contenance ; ils craignent beaucoup le feu, et ne s'y exposent jamais volontairement : leur principal but étant de faire du butin, et les bagages de l'armée en contenant de très-précieux, ils redoublaient d'activité.

(10) Page 209.

« *Une partie de l'état major les suivait à pied.* » Un des généraux de la suite de Napoléon lui ayant représenté le danger auquel il s'exposait personnellement à cause de la disproportion qui existait entre ses forces et celles de son adversaire : : « J'ai assez fait l'empereur, répondit-il, il » est tems de faire le général. »

SUITE DES LETTRES DE NAPOLÉON ET DE BERTHIER que j'ai cru devoir citer.

Napoléon au major-général.

Troitzkoe, le 20 octobre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Trévise de faire partir demain à la pointe du jour les hommes fatigués et éclopés du corps du prince d'Eckmulh et du vice-roi, de la cavalerie à pied et de la jeune garde, et de diriger le tout sur Mojaïsk.

Le 22 ou le 23, à deux heures du matin, il fera mettre le feu au magasin d'eau-de-vie, aux casernes et aux établissemens publics, hormis la maison des Enfans-Trouvés. Il fera mettre le feu au palais du Kremlin. Il aura soin que les fusils soient tous brisés en morceaux, et qu'il soit placé des poudres sous les tours du Kremlin; que tous les affûts soient brisés ainsi que les roues des caissons.

Quand ces expéditions seront faites, que le feu sera en plusieurs endroits du Kremlin, le duc de Trévise quittera le Kremlin et se portera sur la route de Mojaïsk. A une heure, l'officier d'artillerie chargé de cette besogne fera sauter le Kremlin, comme l'artillerie en a reçu l'ordre. Sur la route il brûlera toutes les voitures qui seraient restées en arrière, fera, autant que possible, enterrer tous les cadavres, briser tous les fusils qu'il pourra rencontrer. Arrivé au palais Gallitzin, il y prendra les Espagnols et les Bavarois qui s'y trouvent, fera mettre le feu aux caissons et à tout ce qui ne pourra pas

être transporté. Il ramassera tous les commandans de poste et reploiera les garnisons. Il arrivera à Mojaïsk le 25 ou le 26; il recevra là des ordres ultérieurs pour se mettre en communication avec l'armée. Il laissera comme de raison une forte arrière-garde de cavalerie sur la route de Mojaïsk. Il aura soin de rester à Moskou jusqu'à ce qu'il ait vu lui-même le Kremlin sauter. Il aura soin de faire mettre le feu aux deux maisons de l'ancien gouverneur et à celle de Razaumowski.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Krasno-Pachra, le 21 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise qu'aussitôt que son opération de Moskou sera finie, c'est-à-dire le 23 à trois heures du matin, il se mettra en marche et arrivera le 24 à Kubinskoe; que, de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur Wéréia, où il arrivera le 25. Il servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'armée. Il sera convenable qu'il envoie des officiers sur Fominskoe, pour nous instruire de sa marche. Il mènera avec lui l'adjudant commandant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols qui sont à la maison de Gallitzin, tous les Westphaliens de la première poste et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et les dirigera sur Mojaïsk. S'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur passage par de la cavale-

rie. Le duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moskou. Il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la route de Dèsna, mais par celle de Szarapowo et Fominskoe. Le 23 il nous écrira par la route de Mojaïsk. Son officier quittera la route à Kubinskoe, pour venir sur Fominskoe, le quartier général devant être probablement le 23 à Borowsk ou à Fominskoe. Soit que le duc de Trévise fasse son opération demain 22 à trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je le lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes dispositions. Par ce moyen le duc de Trévise pourra être considéré comme l'arrière-garde de l'armée. Je ne saurais trop lui recommander de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied et sur toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux; que les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens: le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats; qu'il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur ceux de tout son monde; que c'est ainsi que l'empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre; qu'il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles; que l'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes; qu'il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français; qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et com-

bien ils mériteront de l'empereur d'avoir sauvé cinq cents hommes.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Abrantès.

Fominskoe, le 23 octobre 1812, à cinq heures du matin.

Le prince Poniatowski, monsieur le duc, vous aura déjà expédié un officier pour vous faire connaître les intentions de l'empereur.

S. M. a jugé à propos de vous expédier un officier d'état major pour vous porter des ordres positifs de moi.

Dirigez sur Wéréia les régimens et bataillons de marche, soit d'infanterie, soit de cavalerie, que vous auriez réunis à Mojaïsk. Dirigez également les malles de l'armée et les estafettes qui vous seraient arrivés sur Wéréia. Dirigez aussi sur cette ville les batteries d'artillerie qui seraient arrivés, appartenant soit à la garde, soit aux différens corps d'armée. Faites-nous connaître l'état des évacuations de Mojaïsk et de l'Abbaye.

Moskou a dû être évacué ce matin 23. Le duc de Trévise, avec douze ou quinze mille hommes, sera demain ou après-demain à Kubinskoe; il n'aura à sa suite que quelques centaines de Kosaques; car l'armée ennemie est encore tout entière sur la route de Kaluga. Le quartier général sera aujourd'hui à Borowsk, où sera aussi aujourd'hui le corps du vice-roi.

Faites brûler et briser tous les fusils qui sont à Mojaïsk et à l'Abbaye, et toutes les munitions de guerre que vous ne pourriez emporter. Tenez-vous prêt à partir au

premier moment en emmenant avec vous tout ce qui resterait de blessés.

Faites connaître à Gjat l'évacuation de Moskou et le mouvement de l'armée sur Kaluga. Faites-le connaître aussi au commandant de Wiazma; il faut que le commandant de Gjat envoie à Wiazma tout ce qu'il a à évacuer; l'intention de l'empereur étant qu'aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous vous portiez sur Wiazma en reployant tous les postes et toutes les estafettes, et en communiquant avec S. M. par Wiazma et Iukhnow.

Donnez l'ordre à cet effet à Wiazma pour qu'un des généraux de brigade qui s'y trouvent parte avec quatre à cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie pour ouvrir la communication avec l'armée par Iukhnow. Il sera nécessaire que le général ou commandant établisse à chaque poste de Wiazma à Iukhnow cent hommes retranchés avec les courriers d'estafettes. La communication avec Smolensk se fera par Wiazma, après qu'on aura abandonné celle de Mojaïsk.

La ville de Moskou étant toute brûlée, l'empereur a jugé convenable de l'évacuer après avoir fait sauter le Kremlin, afin d'être maître de ses mouvemens, ce cadavre de ville exigeant quinze à vingt mille hommes pour maintenir la police dans ses décombres.

Si l'armée ennemie prétend couvrir Kaluga, l'empereur veut lui livrer bataille.

Vous me renverrez promptement l'officier d'état major que je vous expédie. Nous n'avons pas d'estafettes depuis celle arrivée le 19; il nous manque celles des 20, 21 et 22; il paraîtrait qu'il y a quelque chose sur nos derrières.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Borowsk, le 24 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, en chiffres, puisqu'il ne recevra pas cette lettre avant le 26, et qu'alors il aura vu le général Nausouty. Faites lui connaître qu'étant toujours sans estafettes, je ne sais pas le dernier état des choses de son côté; que j'ignore si les événement l'ont forcé à quelque mouvement, mais que dans le cas où il n'en aurait fait aucun, et que la division Girard serait encore disponible, ainsi que la brigade de cavalerie légére, je désirerais qu'il se mît sur-le-champ en marche, avec ces troupes, pour venir à Ielnia, et de là pousser sur la route de Kaluga, pour se rencontrer avec l'armée, afin de faire notre jonction.

S'il peut se mettre en marche le 26, il pourrait être le 30 à cinq marches de Kaluga; que j'établis ma ligne d'opérations, d'abord par Wiazma, Iukhnow et Znamenskoe, jusqu'à ce que notre jonction soit faite avec lui; qu'alors je l'établirai par Smolensk et Ielnia; qu'en parcourant ainsi une quarantaine de lieues, il faut qu'il ait soin d'organiser cette partie de la route en plaçant à chaque poste un commandant d'armes, un détachement de cent hommes et un relai pour estafette; que ceci ne doit pourtant pas influer en rien sur le parti qu'il aurait à prendre s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ajoutez au duc de Bellune, en clair, que l'armée est réunie à Borowsk; que Moskou a été évacué après avoir fait sauter le Kremlin, et que l'armée se dirige sur Kaluga; que la province de Kaluga est une des plus abon-

dantes de la Russie, et qu'en effet nous sommes ici dans une grande abondance de tout.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Borowsk, le 26 octobre 1812.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ un officier au prince Poniatowski, avec ordre de faire filer promptement les bagages sur Mojaïsk, et de là sur Wiazma, et d'aller prendre avec son corps une bonne position à trois ou quatre lieues de Wéréia, sur la route de Wéréia à Iegoriewskoi, en tenant son avant-garde à ce dernier endroit, qui est à l'embranchement de la route de Médyn à Mojaïsk; quand il sera tems de partir de ce point pour se rendre à Mojaïsk, je désire qu'il puisse effectuer ce mouvement en un jour. Il comprendra que la position qu'il va prendre a pour objet de couvrir la marche de l'armée; il laissera sous les ordres du duc de Trévise tous les régimens de marche français qu'il aurait.

Ecrivez au duc d'Abrantès pour lui faire connaître que l'armée russe s'était portée sur Malojaroslawetz; que son avant-garde y arrivait sur une rive, en même tems que notre avant-garde y arrivait sur l'autre; que la ville est située sur la rive de l'ennemi, et dans une position très-élevée, ce qui a donné lieu à un combat qui a duré toute la journée du 24; que, pendant que notre avant-garde soutenait ce combat, toute l'armée russe est arrivée; que, de notre côté, des troupes du prince d'Ekmulh sont arrivées au secours du vice-roi; que nous sommes restés

maîtres du champ de bataille, et que l'ennemi a perdu sept à huit mille hommes. Notre perte est de deux mille tués et blessés. Le général Delzons a été tué. Nous avons trouvé les cadavres de deux généraux russes; deux cent cinquante à trois cents prisonniers sont restés entre nos mains; que le 25 l'armée a pris position. L'armée russe était vis-à-vis, à une lieue en arrière de Malojaroslawetz; que nous marchions le 26 pour l'attaquer, mais qu'elle était en retraite; que le prince d'Ekmulh s'est porté à sa suite, mais que le froid et la nécessité de nous débarrasser de ce tas de blessés qui sont avec l'armée, ont décidé l'empereur à se porter sur Mojaïsk, et de là sur Wiazma; qu'il est donc nécessaire qu'il écrive sur-le-champ au commandant de Wiazma pour que le détachement qu'on aurait envoyé sur Iukhnow soit rappelé; que l'infanterie ennemie, depuis la bataille de la Moskwa, est extrêmement diminuée; qu'elle ne se compose pas de quinze mille vieux soldats, mais qu'ils ont recruté leurs Kosaques, et que cette cavalerie peu dangereuse en réalité fatigue beaucoup. Recommandez au duc d'Abrantès d'avoir soin qu'il ne parte pas de voitures sans prendre des blessés ou des malades; de se préparer à un mouvement qui, aussitôt qu'il sera remplacé, le portera sur Wiazma; prévenez-le que le duc d'Elchingen a pris une route de traverse pour se porter d'ici également sur Wiazma (*a*); enfin qu'il fasse tout ce qui lui sera possible, et qu'il écrive au commandant de Wiazma pour que la route soit bien gardée et que l'on puisse facilement com-

(*a*) Ney reçut contre-ordre; il suivit le reste de l'armée, ainsi qu'on l'a vu.

muniquer. Ecrivez au duc de Bellune à peu près la même chose sur le combat, et en chiffres : que l'intention de l'empereur est de se porter sur Wiazma ; que le mouvement sur Ielnia, s'il a été fait, aura été utile, et qu'il faut envoyer à notre rencontre, sur Wiazma, le plus de vivres qu'on pourra, et faire venir, d'Ielnia sur Dorogobuj, ce qui aurait été réuni et dirigé sur Ielnia.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au général Charpentier.

Wiazma, le 1er novembre 1812.

L'empereur ordonne, monsieur le général, que vous envoyiez un officier de votre état major au maréchal Saint-Cyr et au duc de Bellune pour leur faire connaître que l'armée qui est aujourd'hui, 1er novembre, à Wiazma, sera le 3 à Dorogobuj; que nous attendons avec impatience de leurs nouvelles; que sa majesté suppose que le duc de Bellune aura déjà pris l'offensive, et aura chassé l'ennemi de Polotzk. Vous enverrez également un officier au gouverneur de Mohilow pour lui faire connaître le mouvement de l'armée ; vous ajouterez que ce mouvement de l'armée est volontaire; que c'est un mouvement de manœuvre pour être à cent lieues plus rapproché des armées qui forment nos ailes ; que, depuis que nous avons quitté les environs de Moskou, nous n'avons plus de nouvelles de l'ennemi que par quelques Kosaques. Donnez-lui l'ordre, de ma part, de faire diriger le plus de vivres qu'il pourra sur Smolensk.

Faites connaître aussi les mouvemens de l'armée et les motifs au commandant de Witepsk ; prescrivez-lui de faire fabriquer beaucoup de pain, parce qu'une partie de l'armée doit s'approvisionner de cette place. Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvelez-lui de ma part cette disposition.

Faites connaître au gouverneur de Minsk que l'armée manœuvre pour se rapprocher de cent lieues plus près de ses ailes, afin de se rapprocher de la Pologne et d'un pays ami. Envoyez-moi, pour demain au soir, ou le 3 au matin, à Dorogobuj, l'état de tous les magasins de subsistance, grains, farines, etc., artillerie attelée et non attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. Faites-moi connaître, à fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous pourriez avoir sur les mouvemens du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwartzenberg.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Wiazma, le 2 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était guérie, et qu'il était dans le cas de reprendre du service ; qu'en conséquence mon intention est qu'il retourne au deuxième corps pour en reprendre le commandement.

Mandez au duc de Bellune que j'apprends les événe-

mens de Polotzk, et sa marche de ce côté; que j'espère qu'il aura repoussé Wittgenstein et repris Polotzk. Ecrivez-lui en chiffres que l'armée est en marche, comme je l'en ai déjà instruit, que l'hiver était trop long pour le passer loin de mes flancs; qu'il est probable que je me porterai la droite sur la Dwina, et la gauche sur le Borystènes, et que par là nous nous trouverons en contact

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Mikalewka, le 6 novembre 1812.

Monsieur le duc de Bellune, je viens de mettre sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2 novembre, qui m'arrive à l'instant par l'estafette. S. M. ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le deuxième corps d'armée, vous n'ayez pas pris l'offensive avec rigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre à cause de la supériorité de sa cavalerie légère pour couper nos communications. L'empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein et le rejetiez au delà de la Dwina; que vous repreniez Polotzk et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive. L'empereur sera après demain à Smolensk; annoncez-lui une victoire qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Mon cousin, recommandez bien aux gouverneurs de Minsk et de Wilna de ne pas employer contre l'ennemi les régimens de marche, soit de cavalerie, soit d'infanterie; que c'est détruire les ressources sans profit; que ces régimens sont hors d'état de se battre; qu'on peut bien les arrêter à Wilna ou à Minsk pendant quelques jours, pour faire le service de la place et pour faire nombre, mais que c'est une vraie folie de les envoyer devant l'ennemi; qu'on me fait perdre ainsi beaucoup de monde et qu'on m'ôte les moyens de recruter mes cadres, etc. (La suite offre peu d'intérêt.)

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Trévise.

Smolensk, le 12 novembre 1812.

Monsieur le duc de Trévise, l'empereur ordonne que vous me remettiez aujourd'hui, à deux heures après midi, l'état de situation des troupes à vos ordres, le nombre de pièces que vous pouvez mener avec vous, ainsi que le nombre de caissons et la quantité d'approvisionnement; enfin combien les divisions Laborde et Roguet pourront présenter de combattans, et combien de cavalerie; réunissez tous vos détachemens, de manière que tout soit présent et prêt à partir demain.

Faites-moi connaître le nombre de jours que vous avez

de vivres, le nombre de moulins portatifs que vous avez reçu, de manière que vous soyez prêt à partir demain, infanterie, cavalerie, artillerie, pour marcher en guerre et prêt à combattre, etc. (La suite offre peu d'intérêt.)

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Abrantès.

Liady, le 17 novembre 1812, à huit heures du soir.

Monsieur le duc d'Abrantès, vous devez continuer votre mouvement pour aller coucher demain à Dubrowna, d'où vous m'enverrez un officier au point où couchera l'empereur, entre Liady et Dubrowna, afin que je puisse vous expédier des ordres; mais cependant, si vous n'en recevez pas, vous devez après demain matin continuer votre marche sur Orsza; là, vous prendrez position, vous ferez bien garder le pont, vous concourrez à établir le plus grand ordre dans la ville, vous ferez distribuer les rations à votre corps d'armée d'une manière régulière aux présens sous les armes; vous ferez retenir à Dubrowna et à Orsza les hommes isolés, vous les ferez classer par corps d'armée, vous empêcherez toute espèce de pillage et tous les excès que commettent les hommes isolés, vous leur ferez faire des distributions en règle, et s'il y en a qui pillent et se conduisent mal, traduisez-les à une commission militaire pour être fusillés, c'est le cas de faire des exemples. Nous arrivons sur la ligne où l'armée va s'arrêter et se refaire, il faut donc économiser les subsistances et les ressources. Le général d'Alorma et le général Jomini sont à Orsza; ils ont des ordres conformes à ceux que je vous donne ci-

dessus. Veillez vous-même, monsieur le duc, à leur exécution, c'est ce que l'empereur vous recommande particulièrement.

Signé ALEXANDRE.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Napoléon quitte Orsza le 20 au soir, et se dirige par Borisow sur Minsk. Réflexions sur les opérations militaires depuis le départ de Smolensk. Tableau de la situation de l'armée. Napoléon apprend le 22 novembre, en arrivant à Toloczin, que Borisow vient de tomber au pouvoir de Tchitchagof. Kutusof s'arrête sur la rive gauche du Dniéper, et laisse gagner plusieurs journées de marches à l'armée de Moskou. Victor se retire devant les forces supérieures de Wittgenstein. La situation de Napoléon semble désespérée. Oudinot reprend Borisow, mais Tchitchagof en fait couper le pont. Dispositions pour effectuer le passage de la Bérézina ; difficultés qu'offrait ce passage. Mesures rigoureuses, mais tardives, de Napoléon, pour diminuer les bagages de son armée et conserver ce qui lui restait d'artillerie. La gelée succède au dégel. On parvient, contre toutes les apparences, à établir des ponts à Studianka le 26 novembre. Force de l'armée de Napoléon à cette époque. Rupture des ponts. Lenteur du passage. Combat de la Bérézina le 28 novembre. Napoléon se retire par Malodeczno sur Wilna. Réflexions sur les opérations militaires depuis le passage du Dniéper. Suite du récit des opérations des corps d'armée détachés. Coup d'œil sur ce qui se passait à Wilna pendant la retraite. Situation de l'armée après le passage de la Bérézina. Réflexions sur les bulletins, et sur le vingt-neuvième en particulier. Napoléon quitte l'armée à Smorgoni, le 5 décembre, pour retourner à Paris ; il laisse le commandement à Murat. Le froid devient excessif ; ses effets. Murat abandonne précipitamment Wilna : il repasse le Niémen. Combat de Kowno. L'armée s'arrête enfin sur le territoire prussien, où Platof cesse de la poursuivre. La rigueur du froid force Kutusof à

s'arrêter ; il cantonne ses troupes à Wilna et dans les environs. Alexandre arrive à Wilna le 22 décembre ; sa conduite envers les Lithuaniens et les prisonniers. Retraite de Macdonald. Défection d'Yorck. Les Russes pénètrent en Prusse. Murat repasse la Wistule et transporte son quartier général à Posen. Schwartzenberg se retire sur Varsovie, et de là sur la Gallicie. Entrée des Russes à Varsovie le 8 février 1813. Réflexions sur les opérations militaires depuis le passage de la Bérézina.

NAPOLÉON avait quitté Orsza le 20 au soir pour transporter son quartier général à Baranui, petit village qui en est éloigné de quatre lieues, et qui est situé sur la route de Borisow; il y reçut la première nouvelle de la marche de Ney, par la rive droite du Dniéper, et bientôt après il apprit son arrivée. Cet événement lui causa beaucoup de joie, moins encore sans doute à cause du mérite de Ney et du salut de quelques soldats destinés à périr un peu plus tard, que par intérêt. La prise d'un maréchal, dans de telles circonstances, aurait été une preuve de la destruction de son corps, tandis que, ce maréchal eût-il perdu jusqu'au dernier soldat, l'ennemi ne pouvait en acquérir une entière certitude, tant qu'il ne s'était point emparé de sa personne. Napoléon, pour détruire les bruits sinistres qui avaient couru relativement à Ney, fit écrire aux maréchaux

Victor et Oudinot et à Maret « que le bruit qui » avait été répandu, que le duc d'Elchingen » avait été coupé, était faux, et que ce ma- » réchal, ayant fait son mouvement par la » rive droite, venait de rejoindre à Orsza. »

Pendant les combats qui furent livrés depuis le départ de Smolensk, le soldat combattit avec une rare valeur. Ce n'était point ce courage passif des bataillons (1) de nos jours, mais un courage impétueux, qui semblait tenir du désespoir, et qui aurait ramené les succès si Napoléon ne se fût mis dans une position telle qu'il ne pouvait plus qu'essuyer des revers. Les généraux Eugène et Ney montrèrent une résolution qui contribua puissamment au salut des débris de leurs corps; toutefois l'on doit convenir que la fortune y eut aussi beaucoup de part; car aux combats qu'ils livrèrent entre Koritnia et Krasnoi, s'ils eussent rencontré l'ennemi quelques heures plutôt, la nuit ne serait pas venue les servir de son ombre, aucune circonstance n'aurait pu les empêcher de succomber. Ils auraient éprouvé le même sort si Miloradowitz les eût fait cerner pendant la nuit par de l'infanterie.

Les deux généraux en chef, pendant le court espace de tems qui venait de s'écouler depuis

le 9 novembre, commirent de grandes fautes. Si Napoléon dirigea sa retraite de Smolensk sur Orsza, ce fut par suite d'un aveuglement qui ne peut être comparé qu'à celui de Kutusof, auquel il dut son salut (*a*). En suivant cette ligne de retraite, il mettait son sort entre les mains de son adversaire, qui pouvait le devancer sur l'un des points situés depuis Krasnoi jusqu'à Orsza.

Lorsque Napoléon atteignit Smolensk, il ne semblait lui rester d'autres ressources que de se diriger en toute hâte sur Wilna par Witepsk, Boiszikowa et Glubokoé, et par Babinowiczi, Senno, Lepel, Dokszitzi et Wileika (*b*). Wittgenstein, au seul bruit de l'arrivée de ce conquérant sur ses communications, aurait repassé la Dwina, dans la crainte de se

(*a*) J'ai fait connaître toutes les circonstances qui auraient dû convaincre Napoléon que Kutusof se dirigeait sur ses communications, et j'ai également fait voir que Kutusof ne pouvait ignorer l'état déplorable de l'armée française, qu'en refusant de croire aux rapports et renseignemens qui lui parvenaient tous les jours.

(*b*) Le second des deux itinéraires que j'indique aurait fait passer l'armée par quelques chemins de traverse, mais l'expérience venait de prouver que ce n'était pas un obstacle très-grand, surtout dans la saison où l'on se trouvait; d'ailleurs une partie de l'armée seulement aurait suivi cette route.

trouver compromis. Victor, qui l'aurait d'abord suivi, aurait ensuite fait l'arrière-garde. Les généraux Zayonscheck et Junot, qui étaient arrivés les premiers à Smolensk, se seraient retirés par Krasnoi et Orsza pour détruire les magasins et les ponts qui existaient sur cette route, afin de retarder Kutusof s'il voulait la suivre.

Ce qui devait causer la destruction de l'armée de Moskou, lui fit seulement éprouver de grandes pertes. J'ai déjà parlé des fautes que commit Kutusof; ce général, étant arrivé le 9 novembre à Ielnia, pouvait déboucher le 13 à Krasnoi et y être en position le 14 avec toute son armée. Il pouvait aussi envoyer directement un détachement sur Orsza pour y détruire les ponts (*a*). Quoique Kutusof ne fût arrivé que le 15 à la vue de Krasnoi, il pouvait cependant encore anéantir les débris de l'armée de Moskou; mais il resta deux jours en position parallèlement à la route, pendant lesquels, si l'on en excepte l'attaque du quatrième corps par des forces quadruples, il n'entreprit

(*a*) La garnison d'Orsza était très-faible, et la flèche qui couvrait les deux ponts sur le Dniéper ne pouvait tenir contre une attaque sérieuse.

rien de vigoureux. Il se contenta de canonner et de harceler avec ses Kosaques une armée qui n'avait, pour ainsi dire, ni cavalerie, ni artillerie ; qui était accablée de maux et de privations; qui était embarrassée par ses bagages et par un nombre de traîneurs presqu'égal à celui des combattans; qui, par ces raisons, ne pouvait profiter d'aucun succès; une armée enfin, dont il pouvait attaquer tous les corps successivement, et qui aurait été hors d'état de lui résister, quand même tous ces corps auraient été réunis. Le 17, lorsqu'il se fut enfin décidé à attaquer la position de Krasnoi, il aurait dû diriger rapidement une partie de ses forces entre Krasnoi et Liady, pour couper la retraite de Napoléon, et, ne l'ayant pas fait, il devait au moins, s'apercevant que Napoléon était réduit à chercher son salut dans une retraite précipitée, quoique Ney ne l'eût pas encore rejoint, le pousser ce jour même jusqu'au delà de Liady, et faire construire des ponts à Khomino et ensuite à Rasasna (*a*), pour se porter, à marches forcées, sur la route d'Orsza à Borisow. Il aurait ainsi replacé l'ar-

(*a*) Kutusof aurait trouvé en ces deux endroits les rampes des ponts que les Français y avaient construits, ce qui était un grand avantage.

mée de Moskou dans une position aussi désespérée que celle de laquelle elle venait de se tirer. Nous avons vu que Kutusof, au lieu de faire ce que je viens d'indiquer, s'arrêta deux jours à Krasnoi, ajoutant ainsi une nouvelle faute à toutes celles qu'il avait déjà commises depuis le commencement de la retraite.

Cependant la prise de Minsk par Tchitchagof, et la nécessité de gagner quelques marches sur Kutusof, forçaient Napoléon à continuer sa retraite sans s'arrêter, ce qui portait le dernier coup à l'armée de Moskou, pour laquelle le repos était devenu le premier besoin. La situation de cette armée s'était améliorée sous quelques rapports ; le dégel (*a*), ayant succédé aux froids rigoureux, rendait les bivouacs plus supportables, et l'on parvenait plus facilement à les alimenter, en démolissant les maisons lorsqu'elles n'étaient point occupées par des états majors (2). L'armée, ayant trouvé des magasins à Smolensk, à Dubrowna et à Orsza (*b*), et le pays commençant à offrir quelques ressources, la famine faisait moins de ravages ; les com-

(*a*) A cette latitude et à cette époque le dégel ne pouvait être que momentané.

(*b*) Je ne parle pas des magasins de Krasnoi, puisqu'ils avaient été pillés par les Russes avant l'arrivée des Français.

battans se nourrissaient pourtant encore habituellement de bouillie (*a*) et de chair de cheval, tandis que les militaires isolés étaient réduits, pour la plupart, à cette dernière nourriture, parce qu'ils n'avaient point été compris dans les distributions. La nécessité les avait réunis en petites corporations, composées d'individus d'une même nation, qui bivouaquaient ensemble, et chez lesquels tout était en commun. L'armée, ayant perdu une grande partie de ses bagages, et presque toute son artillerie, était moins embarrassée par les voitures, mais elle était suivie par un grand nombre de petits chevaux du pays (*b*) qui étaient chargés de bagages, de vivres et d'ustensiles de cuisine.

(*a*) La bouillie se faisait avec de la farine de seigle ou de sarrazin et de la neige que l'on faisait fondre.

(*b*) On donnait dans l'armée le nom de *cogna* à ces petits chevaux du pays. Le mot cogna est polonais, et signifie cheval. Les cognas se passaient facilement d'avoine, ne portaient point de fers, ce qui les empêchait de glisser, et leur chair était meilleure que celle des chevaux français et allemands. Par ces raisons ils rendaient de grands services dans les circonstances où l'on se trouvait. Lorsqu'on quitta Moskou, une partie des bagages étaient attelés avec des cognas que l'on conserva quand on fut obligé d'abandonner les bagages. Depuis Mojaïsk jusqu'à Smolensk on ne put se recruter de cognas, puisque l'habitant avait fui; mais depuis Smolensk on recommençait à en trouver dans les villages.

Si l'on éprouvait quelque soulagement par l'adoucissement du froid et sous le rapport des subsistances, la continuité des privations, des marches et des bivouacs (*a*) achevait la dissolution de l'armée, et lui causait des pertes incroyables. Aux maux affreux qui l'accablaient, vint se joindre un mal nouveau, produit par une cause morale. Les hommes trop sensibles, ou qui n'étaient pas doués d'assez d'énergie pour envisager d'un œil stoïque et et les scènes horribles qu'ils avaient sans cesse sous les yeux, et l'avenir effrayant qui les menaçait, éprouvaient un abattement, et quelque fois une aliénation d'esprit qui les conduisait bientôt au tombeau. Un grand nombre de soldats, accablés par les maladies, ou trop affaiblis, jetaient journellement leurs armes; d'autres s'en débarrassaient comme d'un fardeau funeste. L'indiscipline et l'insubordination faisaient de nouveaux progrès; peu de jours devaient amener l'entière dissolution de l'armée. A Smolensk, le nombre des combattans surpassait encore celui des militaires isolés; après les combats de Krasnoi, ce fut tout le contraire,

(*a*) Le froid, humide pendant le dégel, était plus funeste que n'aurait été un froid sec, mais modéré.

et depuis, le nombre des combattans diminua chaque jour avec une grande rapidité. Lorsqu'on eut repassé le Dniéper, l'armée pouvait être considérée comme n'ayant plus de cavalerie (*a*), puisque le corps de Latour-Maubourg était réduit à deux cents hommes, et la cavalerie des corps d'armée, à un nombre moindre encore.

Quel déplorable aspect présentait alors cette armée naguère encore si redoutable! Au milieu d'une masse confuse et désarmée, couverte des accoutremens les plus bizarres (*b*), on voyait marcher quelques pelotons épars; la garde seule, quoique bien réduite, présentait une masse capable de résistance. La marche de l'armée était silencieuse; et sur les visages pâles, décharnés, noircis par la fumée des bivouacs, défigurés par une longue barbe régnait la consternation.

Nous avions laissé Napoléon le 20 au soir à Baranui. Le 21, le mouvement général de re-

(*a*) La cavalerie de la garde faisait exception; elle s'élevait encore à seize cents hommes et marchait avec Napoléon.

(*b*) La chaussure, dont on ne saurait se passer, et qu'on renouvelle si difficilement, était dans le plus mauvais état; aussi voyait-on les pieds d'un grand nombre de soldats entourés de linges ou de peaux de bêtes.

traite continua; Napoléon établit son quartier général à Kokhanow; son arrière-garde abandonna Orsza (*a*) à deux heures de l'après midi, après avoir brûlé les deux ponts qui s'y trouvaient; l'armée avait été renforcée par la garnison d'Orsza, par celle de Mohilow qui allait la rejoindre, et par un dépôt de cavalerie qui était à Gorki, sur la route d'Orsza à Mstislaw. D'Alorna (*b*) avait évacué Mohilow dans la matinée, et se retirait sur Bobr, où il devait se réunir à l'armée. L'ordre de la marche avait été réglé ainsi qu'il suit : à l'avant-garde Junot et Zayonceschek; venaient ensuite la garde, Ney, Eugène et Davout qui continuait à être chargé de l'arrière-garde; Eugène devait soutenir Davout, s'il était nécessaire.

Napoléon, rempli d'inquiétudes, relativement à la conservation de Borisow, qui n'était encore occupé que par ce qui restait de la garnison de Minsk, fit écrire plusieurs fois aux généraux Oudinot et Dombrowski, pour leur faire sentir combien il était important qu'ils

(*a*) On abandonna, dans Orsza beaucoup de blessés et de malades; les mêmes pertes se renouvelaient dans toutes les villes qu'abandonnait l'arrière-garde.

(*b*) Le lieutenant général marquis d'Alorna, Portugais, était gouverneur de Mohilow.

arrivassent pour défendre ce poste. Il poussa la prévoyance jusqu'à indiquer ce qu'il conviendrait de faire si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont de Borisow. La lettre dans laquelle il traite cette question était ainsi conçue :

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Reggio.

« Au quartier général près de Kokhanow, le 22 novembre, » à deux heures et demie du matin.

» Je reçois, monsieur le duc, votre lettre du » 21; sa majesté voit avec plaisir que vous serez » aujourd'hui à Borisow; l'empereur espère » que le général gouverneur de Minsk aura » senti la nécessité de garder la tête de pont » qui assure le passage. Le général Dombrows- « ki ayant dû arriver le 20 avec une partie » de sa division, doit avoir mis ce point im- » portant à l'abri de toute insulte.

» Si l'ennemi s'était emparé de la tête de » pont, et qu'il ait brûlé le pont, de manière » qu'on ne puisse passer, ce serait un grand » malheur, et le général Dombrowski serait » bien coupable de la mauvaise direction qu'il » a donnée à sa division. Il serait nécessaire » que vous vissiez sur les lieux s'il y a moyen

» de passer la Bérézina quelque part, et dans » le cas où cela serait difficile, il faudrait se » disposer à marcher sur Lepel. Mais l'empe- » reur espère que le gouverneur de Minsk » n'aura pas rendu la tête de pont à la cava- » lerie, et que le général Dombrowski aura » pu arriver, et successivement votre corps. » Laissez des officiers en arrière, échelonnés, » afin que la principale nouvelle de Borisow » puisse nous arriver très-promptement.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Le 22, Napoléon se mit en marche pour Toloczin, où il voulait transporter son quartier général. Peu avant que d'atteindre ce bourg, un aide de camp d'Oudinot arrive en courrier, et lui apprend que les Russes venaient de s'emparer non-seulement de la tête de pont de Borisow, mais même de la ville où ils étaient entrés pèle-mèle avec les troupes de la division Dombrowski; à cette nouvelle, Napoléon manifesta quelque émotion, et s'écria : « Il est donc décidé que nous ne ferons que des sottises! » La consternation se répandit aussitôt sur les visages de ceux qui l'entouraient.

Par suite de cet événement, il se voyait contraint d'exécuter le passage de la Bérézina,

malgré Tchitchagof, et avec la plus grande précipitation, puisqu'il était poursuivi par Kutusof et Wittgenstein. Cette opération, dont le succès était si incertain dans de telles conjonctures, devenait presque impossible par suite du manque d'équipages de ponts (*a*); on se voyait donc réduit à faire construire des ponts de chevalets; mais ces ponts, qui ne sont praticables que sur des rivières peu profondes, sont longs à construire, et l'on n'avait presque aucuns des matériaux nécessaires pour ce genre de travail. Dans ces fâcheuses conjonctures, Napoléon se hâta d'arriver à Toloczin, afin de prendre les dispositions qu'exigaient le changement apporté à sa position par la prise de Borisow.

L'on se souvient que Tchitchagof s'était emparé de Minsk le 16 novembre; après s'y être arrêté deux jours, il se remit en marche le 19 pour se porter sur la Bérézina; son armée marchait sur trois colonnes; Lambert et Langeron suivaient la grande route qui conduit à Borisow, Tchaplitz se dirigait par Logoisk sur Zembin, Tchitchagof, en personne, avec la di-

(*a*) On avait trouvé à Orsza un équipage de ponts, de soixante bateaux, munis de tous ses agrès, et on l'avait brûlé avant que de quitter cette ville.

vision Woinon, marchait sur Antonopolie, d'où il pouvait se porter sur Zembin ou Borisow, selon la nécessité; un faible détachement, composé particulièrement de Kosaques, fut chargé de suivre Dombrowski.

La tête de pont de Borisow, étant tournée vers la France, n'avait été ni réparée, ni armée, et n'était point à l'abri d'un coup de main; le pont de Borisow ne pouvait donc être défendu que par des troupes assez nombreuses, pour tenir en échec le corps de Tchitchagof. Le 20 novembre, vers minuit, Dombrowski arriva avec sa division diminuée d'un régiment qui était encore en arrière, et établit ses bivouacs à droite de la tête de pont; ce général prit le commandement de la totalité des troupes qui étaient sur ce point; elles s'élevaient à environ cinq mille cinq cents hommes, dont quatre mille hommes de sa division, et quinze cents de la garnison de Minsk et de Borisow; son artillerie s'élevait à vingt bouches à feu; un bataillon était en position en avant de la tête de pont, un autre bataillon occupait l'intérieur de cet ouvrage.

Le 21, à la pointe du jour, Lambert surprit et renversa le bataillon qui couvrait la tête du pont, et, en le poursuivant, fut sur le point d'y

pénétrer. Dans le même tems, Dombrowski était attaqué vivement; ce général, sentant le danger de sa position, parvint, en appuyant à gauche, à se mettre à cheval sur la route de Minsk, de manière à couvrir le pont. Langeron arriva sur ces entrefaites, et déploya contre les troupes de Dombrowski un feu d'artillerie d'autant plus meurtrier, qu'il put placer des batteries sur le prolongement de leur ligne de bataille; il parvint aussi à en placer qui tiraient sur le pont (*a*); le passage en devint alors très-difficile, et Dombrowski se vit exposé à perdre d'un moment à l'autre sa communication avec Borisow. Il devait d'ailleurs s'attendre à voir arriver incessamment le reste de l'armée de Tchitchagof, il ne pouvait donc conserver sa position, que s'il était promptement secouru, mais il avait l'ordre de ne point l'abandonner, et il obéit. Une partie de la journée s'était écoulée ainsi, lorsque Langeron, jugeant que la division Dombrowski devait être ébranlée et avoir essuyé de grandes pertes par le feu de l'artillerie, la fit charger par des troupes fraîches; cette attaque réussit,

(*a*) Un rentrant que forme la Bérézina au dessous de Borisow, permit à Langeron de faire établir ces batteries.

les Russes renversèrent les Polonais et entrèrent pêle-mêle avec eux dans la tête de pont et dans Borisow. Tout ce qui avait défendu cette ville fut pris ou tué, à l'exception de quinze cents hommes, avec lesquels Dombrowski se retira par la route d'Orsza, pour se réunir à Oudinot, qui devait arriver ce jour même à Bobr (*a*). Tchitchagof se contenta d'envoyer la division Pahlen (*b*) à la poursuite de Dombrowski, et prit position sur la rive droite de la Bérézina, vis-à-vis de Borisow, avec le reste de son corps.

Ce fut ainsi que Tchitchagof remplit en grande partie les instructions qu'il avait reçues ; il ne pouvait pas, pour opérer sa jonction avec Wittgenstein, abandonner la route de Minsk, par laquelle arrivait Napoléon ;

(*a*) Ce fut dans l'après midi du 21 novembre que Borisow tomba au pouvoir de Tchitchagof. Le régiment de la division Dombrowski, qui était encore en arrière, parvint à repasser la Bérézina près d'Usza, et à rejoindre Dombrowski. C'était en comprenant ce régiment qu'il restait quinze cents hommes à ce général. Des vingt canons qui composaient son artillerie, il en avait perdu cinq.

(*b*) Le général major Pahlen avait remplacé Lambert, qui avait été blessé au combat de Borisow. Il y avait à l'armée de Kutusof un général du même nom qui commandait un corps de cavalerie, et avec lequel il ne faut pas le confondre.

mais Wittgenstein pouvait se réunir à lui, en faisant par sa droite un mouvement auquel Victor était hors d'état de s'opposer. Du reste, les instructions que les généraux Tchitchagof et Wittgenstein avaient reçues à la fin de septembre, ne devaient plus les guider; trop de changemens étaient survenus depuis qu'elles leur avaient été adressées, et le général en chef se trouvait actuellement assez près d'eux pour leur faire parvenir ses ordres en peu de tems; la rapidité avec laquelle se succédaient les événemens, obligeait d'ailleurs ces généraux à exécuter sans délai les opérations qu'ils jugeraient nécessaires pour fermer toute retraite à l'armée française; en attendant les ordres de Kutusof, dans de pareilles circonstances, ils auraient laissé échapper l'occasion.

Tandis que Tchitchagof s'emparait des magasins et occupait la ligne de retraite de l'armée française, Kutusof continuait à poursuivre cette armée, mais avec une extrême lenteur. Après avoir envoyé quelques bataillons d'infanterie (*a*) à Platof, il avait quitté Dobroé le 20 novembre, pour suivre des chemins

(*a*) Cette infanterie passa le Dniéper à Rasasna, et ne rejoignit Platof qu'à Orsza.

de traverse sur la gauche de la route par laquelle se retirait Napoléon ; il passa à Romanowo, à Lanniki, où il s'arrêta deux jours, atteignit Kopys le 25 novembre, et y traversa le Dniéper.

Nous avions laissé Victor à Krasnogura, et Oudinot à Czéréia ; ce dernier général, ayant reçu, dans la journée du 20 novembre, l'ordre de Napoléon de se rendre à marches forcées sur Borisow, commença son mouvement le jour même. Le 21, il arriva à Bobr; le 22, peu avant le jour, lorsqu'il se disposait à se mettre en marche, il y reçut la nouvelle du désastre de la division Dombrowski, envoya aussitôt un aide de camp vers Napoléon pour l'instruire de cet événement, et continua à marcher dans la direction de Minsk. Il se proposait d'attaquer les Russes, de les rejeter sur la rive droite de la Bérézina, et de tenter de reprendre le pont de Borisow.

Victor avait remplacé Oudinot à Czéréia ; il quitta cette ville le 22, et arriva le 23 à Kolopéniczi ; Wittgenstein s'était contenté de le suivre et de harceler son arrière-garde, composée seulement d'une faible brigade de cavalerie et de quelques bataillons ; ainsi il souffrait qu'un corps, de plus de moitié inférieur au

sien, le tînt en échec, et couvrît les débris de l'armée française, qui occupaient plus de dix lieues sur la route d'Orsza à Borisow.

Cependant la situation de Napoléon était devenue encore plus critique qu'elle ne l'avait été à Krasnoi. Platof suivait son arrière-garde, plusieurs corps de partisans côtoyaient sa marche; sur la droite, et à peu de distance, était Wittgenstein, qui n'avait en présence que le corps de Victor, et devant lui Tchitchagof, qu'aucunes circonstances ne semblaient pouvoir empêcher d'opérer sa jonction avec Wittgenstein. Il était donc probable que ces deux généraux, qui réunissaient sous leur commandement à peu près cinquante-sept mille hommes de troupes régulières (*a*), allaient se trouver placés sur la communication de l'armée française. Le nombre des combattans, dont pouvait disposer Napoléon, en y comprenant les neuvième et deuxième corps, ne s'élevaient pas alors à quarante mille hommes, et en supposant qu'il obtînt un succès, il ne pouvait le rendre décisif, n'ayant presque plus de cavalerie. Il est incontestable que la réunion des forces de Witt-

(*a*) Dans cette évaluation, Wittgenstein est compris pour trente mille hommes et Tchitchagof pour vingt-sept mille.

genstein et de Tchitchagof, en supposant même qu'elles n'eussent pas été suffisantes pour achever la destruction de l'armée française, auraient retardé cette armée assez long-tems pour donner à Kutusof le tems d'arriver et de lui porter le dernier coup; ainsi l'avenir se présentait sous les aspects les plus sinistres. Pour que Napoléon pût échapper au sort qui le menaçait, il ne suffisait plus des fautes de Kutusof; il fallait que Wittgenstein et Tchitchagof en commissent également.

Aussitôt que Napoléon fut arrivé à Toloczin (22 novembre), il écrivit à Oudinot qu'il approuvait sa résolution de marcher à l'ennemi pour l'attaquer, le culbuter dans la Bérézina, et tâcher de s'emparer du pont de Borisow, mais que si l'ennemi parvenait à détruire ce pont, il devait s'emparer d'un passage à droite ou à gauche, et y faire construire sur-le-champ des redoutes et deux ponts, afin que l'armée pût déboucher rapidement. « Nous serons alors maîtres, lui » dit-il, de nous porter sur l'ennemi pour le » chasser de la tête de pont de Borisow, ou de » marcher droit à Minsk, soit par Zembin, si » le pont est sur la droite, soit par Berézino, » si le pont est sur la gauche; il est important, » monsieur le maréchal, que vous mettiez de

» l'activité dans cette opération : le général » Colbert a passé la Bérézina au gué, vis-à-vis » Zembin; il dit qu'à ce gué le passage n'a que » cinq à six toises; la rivière n'a pas davantage, » vis-à-vis Bérézino (*a*); le général Dom- » browski pourra vous en informer : or, de » Bobr à Bérézino, Ighumen, Minsk, il y a » quatorze verstes de moins que par Bobr, » Borisow à Minsk (*b*).

» Il faut que vous soyez maître d'un passage, » demain 23, dans la journée, et qu'au plus » tard, dans celle du 24, nous sachions à quoi » nous en tenir; si l'on devait passer par Bé- » rézino, il faudrait quitter la route à Bobr.

» L'empereur, dans cette circonstance im- » portante, compte sur votre zèle et votre atta- » chement à sa personne. »

Aussitôt que cette lettre fut expédiée, Na-

(*a*) Quoique la Bérézina, comme toutes les rivières de Russie, éprouve une très-grande diminution en été, époque à laquelle Colbert l'avait traversée, elle a cependant toujours beaucoup plus de sept toises de large.

(*b*) Napoléon se trompait; la route de Bobr à Minsk, par Bérézino, est plus longue d'une grande journée que celle par Borisow. Cette erreur résulta sans doute de la précipitation avec laquelle il écrivit cette lettre. Nous allons voir que dans la nuit même il envoya de nouvelles instructions à Oudinot, et qu'il abandonna le projet de passage par Bérézino.

poléon, qui venait de pourvoir au plus pressé, en ordonnant à Oudinot d'attaquer la partie de l'armée de Tchitchagof qui avait passé la Bérézina, médita sur ce qu'il devait faire quand cet ordre serait exécuté, car il semblait convaincu qu'Oudinot ne pouvait manquer de réussir dans cette entreprise (*a*).

Si Napoléon se fût dirigé de Bobr sur Minsk, par Bérézino et Igumen, sa perte devenait certaine, puisque cette route est plus longue d'une journée que celle par Borisow, et que Tchitchagof aurait facilement atteint Minsk avant lui. Si Victor avait suivi ce mouvement, Wittgenstein aurait pu se porter sur Minsk ou Malodeczno ; s'il ne l'avait point suivi il ne lui serait resté qu'une retraite incertaine (*b*), et il se serait exposé à être accablé par Wittgenstein. Dans ce second cas, Napoléon ne serait arrivé à Minsk qu'avec des forces

(*a*) Napoléon semblait être convaincu qu'Oudinot, avec les seules forces dont il disposait, contraindrait les Russes à repasser sur la rive droite de la Bérézina ; rien n'était cependant moins probable, car si Tchitchagof se fût avancé à la rencontre de l'armée française, il aurait contraint Oudinot à rétrograder.

(*b*) Victor aurait été obligé, dans le second cas, de se retirer sur Wilna par des chemins de traverse, et en repassant la Bérézina, ce qui lui aurait présenté de très-grandes difficultés.

très-inférieures à celles de Tchitchagof. Le passage sur la droite de Borisow offrait au contraire quelques chances de salut, parce que l'on pouvait prendre, aussitôt après avoir passé la rivière, la route qui, de Borisow, conduit à Wilna par Zembin et Malodeczno, ou celle par Zembin, Wileika et Smorgoni, et que ces deux routes sont plus courtes que la grande route de Borisow à Wilna, qui passe par Minsk.

La grande carte de Russie (*a*), dont Napoléon se servait, ainsi que tous ses généraux, indiquait un passage à Wésélowo, village situé sur la rive gauche de la Bérézina, cinq lieues au dessus de Borisow; Napoléon, manquant de reconnaissances de la Bérézina, et n'ayant point un moment à perdre, se décida à désigner Wésélowo pour l'endroit où l'on établirait les ponts. Mais par cela même qu'il ne lui restait de voie de salut que de passer la Bérézina sur la droite de Borisow pour se

(*a*) Napoléon s'était procuré, en 1808, par son ambassadeur à Pétersbourg, deux exemplaires de la grande carte de Russie, et l'avait fait traduire et copier avec le plus grand soin au dépôt de la guerre. Cette carte fut distribuée à tous les généraux peu avant le commencement des hostilités contre les Russes.

diriger sur Wilna, par les routes que j'ai indiquées, son entreprise devait échouer, car il n'était pas probable que ses adversaires laissassent libre la seule route qu'il pût raisonnablement prendre. Je n'ai point parlé du passage de vive force par Borisow; outre que Napoléon était trop faible pour le tenter, la disposition des lieux ne le lui aurait pas permis, puisque la rive droite domine en cet endroit la rive gauche, et que la rivière y est très-large.

Huit heures seulement s'étaient écoulées depuis le départ des ordres de Napoléon pour Oudinot, lorsqu'il lui en fit adresser de nouveaux, conçus en ces termes.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Reggio.

« Toloczin, le 23 novembre, à une heure du matin.

» Monsieur le duc de Reggio, je reçois » votre lettre du 22, datée de Nacza. Le duc » de Bellune sera, aujourd'hui 23, à Kolo- » péniczi; il se portera le 24 sur Baran. Tâ- » chez d'être maître du gué de Wésélowo le » plus tôt possible, d'y faire construire des » ponts, des redoutes, des abattis pour le ga-

» rantir; nous pourrons de là revenir sur la » tête du pont de Borisow pour en chasser » l'ennemi, ou de là revenir sur Minsk, ou » enfin, comme vous le proposez, nous porter sur Wileika par la route que vous avez » faite, et que vous avez trouvé très-bonne; » le principal est, comme l'empereur vous l'a » mandé, par le général Dode, d'être maître » promptement d'un passage sur la Bérézina.

» *Signé* ALEXANDRE. »

L'ordre d'établir des ponts à Wésélowo, ne pouvait qu'être subordonné aux mouvemens de Tchitchagof; car si ce général, se contentant de faire observer la rivière par des troupes légères, au dessus de Wélésowo et au dessous de Borisow, occupait avec son armée la partie de la rivière qui se trouve entre ces deux endroits (*a*), Oudinot seul ne pouvait y forcer le passage, et Napoléon, auquel la présence de Wittgenstein ne permettait point de perdre un seul instant; se serait vu contraint de tenter le passage de la Bérézina, au dessus de Wésé-

(*a*) Borisow et Wésélowo étaient assez rapprochés pour que Tchitchagof pût en quelques heures réunir toute son infanterie entre ces deux endroits, au point qu'Oudinot choisirait pour l'établissement des ponts.

lowo, ou au dessous de Borisow, ce qui ne pouvait manquer d'avoir pour lui les suites les plus funestes.

Le 23, au point du jour, Napoléon toujours accompagné de la garde, quitta Toloczin, atteignit Bobr à quatre heures de l'après midi, et y fixa son quartier général. Il fit aussitôt écrire à Victor de se retirer sur Baran, pour occuper la route qui de Lepel conduit à Borisow et à Wésélowo ; malheureusement, Victor avait déjà commencé son mouvement de retraite sur Borisow, par Batury et Chtchavrui, lorsque cet ordre lui parvint ; ainsi, il ne put s'y conformer. (*a*)

Cette journée apporta quelque amélioration à la situation critique de l'armée. Oudinot ayant rencontré à trois quarts de lieue au delà de Losnitza, où il avait passé la nuit (*b*), la division Pahlen, qui marchait à sa rencontre, l'attaqua vivement, et la poussa de position en position, jusqu'à Borisow dont il s'empara (*c*).

(*a*) C'était Victor lui-même qui avait proposé de se retirer par Baran ; mais l'ordre ne lui en étant point parvenu assez tôt, il se conforma, en se retirant dans la direction de Borisow, à ce que prescrivaient ses dernières instructions.

(*b*) Oudinot avait été joint la veille par Dombrowski.

(*c*) Oudinot fit environ huit cents prisonniers à la division

Tchitchagof ne secourut point Pahlen ; mais aussitôt que ce général fut repassé sur la rive droite, il fit couper la partie du pont qui touchait à cette rive.

Le 24, avant que de quitter Bobr, Napoléon ordonna aux généraux Eblé, Chasseloup et Jomini (*a*) de se rendre en toute hâte près d'Oudinot, sous les ordres duquel il les mettait; ils devaient l'aider dans la reconnaissance de la Bérézina ; les deux premiers étaient chargés en outre de s'occuper de l'établissement des ponts. Ce qui restait de pontonniers, de sapeurs et de mineurs, avec ce qu'ils avaient conservé de matériel, reçut l'ordre de se rendre à Borisow à marches forcées. Indépendamment de ces mesures relatives à l'établissement des ponts sur la Bérézina, Napoléon, appréciant le danger de sa position, et voulant, à quelque prix que ce fût, diminuer ses bagages, et conserver ce qui lui restait de bouches à feu et de munitions, au moins jusqu'à ce que le passage fût

Pahlen, et s'empara de beaucoup de bagages qui étaient dans Borisow.

(*a*) Le lieutenant général baron Eblé était directeur général des équipages de ponts ; le lieutenant général comte Chasseloup commandait le génie de l'armée ; et le général de brigade baron Jomini était attaché à l'état major général.

effectué, fit réitérer à toute l'armée l'ordre de brûler les voitures inutiles, et défendit qu'aucun officier du grade de colonel et au dessous, pût en avoir plus d'une. Il ordonna aux généraux Zayonscheck, Junot et Claparède de faire brûler la moitié des carrosses, fourgons et petites voitures de toute espèce de leurs corps, et d'en donner les chevaux à l'artillerie de la garde. Chacun de ces généraux devait réunir toutes les voitures de son corps pour procéder à cette opération ; un officier d'état major et cinquante gendarmes devaient y assister (*a*). Enfin Napoléon autorisa les officiers d'artillerie à s'emparer de tous les chevaux qui se trouveraient sous leur main, même des siens, plutôt que d'abandonner une seule voiture d'artillerie. Ces dispositions reçurent un commencement d'exécution : Napoléon lui-même diminua ce qui lui restait de bagages ; des généraux de sa garde en firent autant, quelques chevaux furent donnés à l'artillerie.

La garnison de Mohilow, composée de troupes polonaises, et forte d'environ douze

(*a*) Le même ordre ne fut point donné relativement aux corps d'Eugène, de Ney et de Davout ; les deux premiers avaient perdu toute leur artillerie et tous leurs bagages ; le dernier n'en avait conservé que très-peu.

cents hommes, ayant rejoint l'armée à Bobr, Napoléon la mit sous les ordres de Ney ; il y mit également Zayonscheck, qui avait conservé plus de la moitié de son artillerie, mais dont le corps ne comptait plus qu'environ cinq cents hommes. Avec ces troupes réunies, Ney reçut l'ordre de prendre position à Bobr, afin de pouvoir soutenir Davout et Eugène, qui devaient se retirer lentement jusqu'à ce qu'on eût assuré le passage de la Bérézina. Quoique la cavalerie de l'armée fût réduite à quelques centaines de cavaliers, un assez grand nombre d'officiers étaient encore montés. Ils marchaient isolément ; on les réunit, et l'on en forma deux compagnies dont le commandement fut donné aux généraux Grouchy et Sébastiani ; des généraux de brigade y occupaient les emplois de lieutenans, des colonels ceux de sous-lieutenans, et ainsi de suite. Napoléon, prompt à se persuader ce qu'il désirait, semblait convaincu qu'Oudinot aurait, dans la journée même, établi les ponts sur la Bérézina, et assuré le passage ; cela n'était pourtant point probable, puisque ce général était trop faible pour forcer le passage si Tchitchagof s'opposait à l'établissement des ponts, et que les moyens qu'on venait de mettre à sa disposition,

aussi bien que les premières troupes qui pussent le soutenir (celles de la garde), ne devaient atteindre la Bérézina que le lendemain (25 novembre).

Toutes les dispositions que je viens de faire connaître prises et exécutées, autant que le tems et les circonstances le permettaient, Napoléon partit (*a*) avec son état major, et vint établir son quartier général à Losnîtza. L'armée savait que Tchitchagof avait coupé le pont de Borisow, et s'opposait au passage de la Bérézina; que Wittgenstein était sur la droite, à peu de distance, et l'on croyait être suivi par Kutusof. Les esprits étaient remplis d'une vive inquiétude; les mesures que l'on venait de prendre contribuaient à l'augmenter. Dans l'après midi le canon se fit entendre sur la droite, mais ce n'était plus le tems où ce bruit présageait des succès; cette canonnade résultait de l'attaque éxécutée au delà de Batury par environ six mille hommes du corps de Wittgenstein, contre l'arrière-garde de Victor, commandée par Delaitre (*b*), et composée ce jour-là d'une brigade d'infanterie et d'un ré-

(*a*) Napoléon quitta Bobr à dix heures du matin.

(*b*) Le général baron Delaitre commandait l'une des deux brigades de cavalerie légère du corps de Victor.

giment de cavalerie. Delaitre arrêta l'ennemi assez long-tems pour que l'artillerie et les bagages du neuvième corps pussent sortir d'un bois où ils étaient engagés. Pendant la journée du 24, le dégel cessa, et fut remplacé par la gelée; ce changement fut favorable dans les circonstances où l'on se trouvait; car, quoique le dégel n'eût pas été prononcé, les rivières éprouvaient de l'accroissement, et la route était devenue excessivement bourbeuse, dans les endroits les plus bas.

Oudinot, dans la nuit du 23 au 24, avait fait faire des reconnaissances au dessous et au dessus de Borisow. Il apprit qu'au dessous de cette ville le point le plus rapproché où l'on pût passer la Bérézina, était au village d'Ukoloda, qui était situé sur la rive gauche, à environ trois lieues de Borisow, mais que la route de Borisow à ce village n'était praticable pour l'artillerie que par les fortes gelées. Au dessus de Borisow, le premier point où l'on pût passer la rivière, était situé vis-à-vis de Stakowa, village qui se trouve à une lieue et demie de Borisow; sur la route de cette ville, à (*a*)....., le second point était à Stu-

(*a*) Une grande route qui ne se trouve point sur les cartes,

dianka, village situé sur la rive gauche, et à quatre lieues de Borisow; le troisième était à Wésélowo. Une circonstance imprévue avait procuré des renseignemens sur le point de Studianka; ce lieu, ayant acquis une grande célébrité, je crois devoir faire connaître cette circonstance avec quelque détail.

Corbineau qui, avec sa brigade de cavalerie légère, avait été mis sous les ordres de de Wrede après la retraite de Polotzk, ayant reçu, le 8 novembre, l'ordre de rejoindre Victor; avait quitté de Wrede à Danilowiczi, et s'était dirigé par Dokszytzi, Plészeniczy et Zembin, sur Borisow, pour y passer la Bérézina. Il arriva le 21 novembre au soir à la hauteur de Studianka, après avoir repoussé un détachement de Kosaques qu'il trouva devant lui, en approchant de la Bérézina; et, ayant appris que toute l'armée de Tchitchagof était

et dont il sera parlé plusieurs fois, part de Borisow, et suit sur la rive droite une direction opposée au cours de la Bérézina, dont elle s'éloigne peu; vis-à-vis de Studianka, elle n'en est distante que de sept cents toises. Une lieue plus loin, c'est-à-dire à cinq lieues de Borisow, on trouve à gauche un chemin de traverse qui mène à Zembin. Je n'ai pu savoir où conduit la grande route dont je viens de parler; je présume que c'est à Bérézino. J'ai préféré ne point la tracer entièrement sur la carte, que de risquer de commettre une erreur.

concentrée dans le voisinage de Borisow, il passa la Bérézina au gué de Studianka, qui lui fut indiqué par un paysan. Corbineau rejoignit Oudinot, le jour suivant, à Losnitza, et lui fit connaître que la route de Borisow à Zembin passait à moins d'une demi-lieue de Studianka; que le 21, au soir, le gué de Studianka avait trois pieds et demi de profondeur, et que la rive droite était bordée par un marais alors impraticable aux voitures, par suite du dégel. Oudinot ne pouvait s'exposer à tenter le passage à Stakowa, à cause de la proximité de Tchitchagof, qui était devant Borisow, avec la plus grande partie de ses forces; il avait appris que la rivière était plus profonde à Wésélowo qu'à Studianka; ce dernier endroit était le seul, sur la droite de Borisow, où les abords de la rivière eussent été reconnus sur les deux rives; la gelée avait remplacé le dégel; ainsi l'on pouvait espérer que le marais allait devenir praticable aux voitures (*a*). Par toutes ces raisons, et considérant qu'il n'avait pas un instant à perdre, Oudinot choisit, pour y effectuer le passage de la Bérézina, le point de Stu-

(*a*) On se proposait d'ailleurs de rendre le marais praticable avec des fascines.

dianka (*a*), malgré les inconvéniens qu'il présentait. Il ordonna donc au général Aubry, qui commandait son artillerie, de s'y rendre sur-le-champ, et de préparer les matériaux nécessaires à la construction d'un pont, en évitant d'être vu de la rive opposée. Le 24 au soir, Aubry adressa à Oudinot un rapport duquel il résultait que la rivière, devant Studianka, avait environ quarante toises de large; que le gué, qui n'avait que trois pieds et demi de profondeur, le 21 novembre, en avait actuellement cinq; qu'il fallait, en sortant de la rivière, traverser un marais impraticable aux voitures, excepté pendant le tems des fortes gelées; enfin qu'une division ennemie occupait, sur une colline qui dominait le point de passage, une position située à environ trois cent cinquante toises du fleuve; Aubry concluait de toutes ces circonstances que le passage serait impossible ou très-difficile si l'ennemi amenait une nombreuse artillerie. Ce rapport était alarmant; mais le tems pressait, et le point de Studianka semblait le plus favorable; on continua donc à y préparer des matériaux pour l'établissement d'un pont. Pendant

(*a*) Studianka était occupé par un détachement de cavalerie légère.

ce tems Oudinot redoublait ses démonstrations à Stakowa, à Borisow, et à Ukoloda, mais surtout dans ces deux derniers endroits.

Cependant aucun obstacle ne s'opposant à ce que Wittgenstein se portât de Kolopéniczi sur Studianka, et Tchitchagof pouvant également réunir son corps en quelques heures vis-à-vis de ce village, où il avait déjà une division, il semblait impossible que Napoléon réussît dans son entreprise ; ainsi tout faisait présumer que les destinées de cet homme extraordinaire et de son armée allaient se terminer près des rives de la Bérézina par une épouvantable catastrophe. Cette confiance aveugle dans le succès de tout ce qu'il entreprenait ne put lui fasciner entièrement les yeux sur le sort qui le menaçait; il ne pouvait dissimuler son inquiétude ; la lettre suivante, qu'il fit écrire à l'un de ses généraux, ne laisse aucun doute à cet égard.

*Le prince de Neufchâtel et de Wagram au *****.*

« Losnitza, le 25 novembre, à cinq heures du matin.

» L'empereur ordonne, général, que vous » vous mettiez en mouvement de bonne heure

» pour vous porter entre Losnitza et Niéma-
» nitza; vous passerez le ravin qui est entre
» ces deux endroits; l'empereur vous ordonne
» de faire brûler toutes les voitures de ceux
» qui n'ont pas le droit d'en avoir. Quant aux
» généraux qui y ont droit, ils doivent se bor-
» ner à une seule voiture. L'empereur a vu que
» le général ****** en a quatre, vous deux ou
» trois. J'ai vu, à la suite de mes équipages, une
» voiture du capitaine ******; aucun soldat ni
» vivandier ne doit avoir de voitures. Faites
» donc brûler; il faut le dire, dans vingt-
» quatre heures nous serons peut-être obligés
» de tout brûler; donnez tous les bons che-
» vaux à l'artillerie.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Le 25, à huit heures du matin, Napoléon monta à cheval et se dirigea sur Borisow. Pendant ce trajet, il reçut fréquemment des nouvelles de la Bérézina; il mit pied à terre à cinq reprises différentes, et, s'arrêtant sur le bord de la route, il regardait passer les troupes et cette masse désorganisée qui les accompagnait. Il dut être livré à de bien cruelles réflexions à la vue du déplorable état de son

armée dans des conjonctures si fatales! Une heure avant la nuit, il atteignit Borisow; cette ville était en partie brûlée; il la parcourut, ainsi que les bords de la Bérézina dans le voisinage du pont, puis il vint s'établir dans la première maison que l'on trouvait en arrivant d'Orsza. Oudinot, pendant cette journée, avait continué à occuper Borisow, Ukoloda, et Stakowa, en attendant que les préparatifs, pour jeter un pont à Studianka, fussent exécutés.

Eblé et Chasseloup étaient arrivés à Borisow à cinq heures du matin, et après y avoir laissé en matériel et personnel ce qu'il fallait pour donner plus d'activité et une plus grande apparence de réalité aux démonstrations que l'on faisait depuis deux jours, ils étaient partis à midi pour Studianka, et y arrivèrent à cinq heures du soir. Ils devaient y trouver les matériaux nécessaires à la construction d'un pont, mais l'on n'y avait préparé qu'une vingtaine de chevalets qui avaient été construits avec des bois trop faibles, si bien qu'on ne put s'en servir; ainsi, le 25, à cinq heures du soir, aucun des travaux préparatoires pour l'établissement des ponts n'était encore commencé. Le deuxième

corps étant destiné à protéger ces travaux et à passer le premier, s'était, à la chute du jour (*a*), dirigé de Borisow sur Studianka ; Oudinot l'avait devancé de sa personne ; Murat avait accompagné Oudinot ; ces deux généraux devaient hâter les travaux et reconnaître les lieux.

Il fut d'abord convenu qu'Eblé, avec les moyens de l'artillerie, construirait deux ponts, et Chasseloup un troisième avec ceux du génie ; mais Chasseloup en ayant reconnu l'impossibilité, réunit ses moyens à ceux d'Eblé, et ces deux généraux travaillèrent ensemble à préparer des matériaux pour la construction de deux ponts.

Pendant que l'on se disposait ainsi à jeter des ponts à Studianka, la position des armées françaises et ennemies était la suivante : (le 25 au soir) Napoléon, de sa personne, occupait Borisow, et sa garde les environs. Le deuxième corps marchait sur Studianka, Ney était entre Losnitza et Niémanitza, Eugène à Nacza, Davout entre Nacza et Kupki ; Victor avait pris position à Ratuliczi pour couvrir Eu-

(*a*) A la latitude et dans la saison où l'on se trouvait, le jour commence déjà à décroître à deux heures de l'après-midi.

gène et Davout. Tchitchagof était, de sa personne, devant Borisow, avec la plus grande partie de ses forces; une de ses divisions observait les gués de Studianka et de Wésélowo; des détachemens étaient placés à Stakowa et devant Ukoloda; Wittgenstein était à Baran avec son armée, diminuée de six mille hommes qui suivaient Victor. Kutusof avait son quartier général à Kopys, où il avait fait établir des ponts sur le Dniéper; son avant-garde, commandée par Miloradowitz, était à la Starozelie.

Napoléon n'étant point instruit du retard survenu à la préparation des matériaux pour la construction des ponts, avait ordonné de les commencer à dix heures du soir, mais cet ordre ne pouvait recevoir d'exécution; l'on ne pouvait même être en mesure de commencer les travaux que le lendemain dans la matinée.

Deux chemins mènent de Borisow à Studianka; l'un est la route de Wésélowo, qui passe tout près de Studianka, l'autre, un chemin de traverse plus rapproché de la Bérézina, et qui la côtoie pendant une lieue et demie. Napoléon quitta Borisow à dix heures du soir, et transporta son quartier général à Staroi-Borisow,

petit village situé à droite du chemin de traverse, dans la partie qui borde la Bérézina. La garde, après quelques heures de repos, se dirigea pendant la nuit sur Studianka; Napoléon y arriva le 26, à sept heures du matin (*a*), et se rendit aussitôt chez Oudinot.

Le village de Studianka, situé sur le penchant d'une colline qui borde la Bérézina, était éloigné de cette rivière d'environ soixante toises; le terrain qui séparait le village de la rivière était solide; mais, après avoir passé la Bérézina, l'on trouvait un marais, que dominait la colline, sur le penchant de laquelle était Studianka, et au delà de ce marais, le terrain s'élevait et offrait, à environ trois cent cinquante toises, une position où l'ennemi pouvait placer avantageusement des batteries, s'il voulait s'opposer à l'établissement des ponts; plus loin encore, à environ sept cents toises, passait la route de Borisow. De nombreux feux de bivouacs avaient couvert pendant la nuit cette position favorable à l'établissement de batteries; ainsi l'on devait s'attendre à éprouver une vive résistance. Des bois entour-

(*a*) Napoléon avait quitté Staroi-Borisow à cinq heures du matin.

raient de tous côtés le terrain découvert qui se trouvait sur la rive droite, devant Studianka, et sur la gauche de ce village, ils n'étaient éloignés que d'une portée de canon.

A huit heures du matin, on fit passer la rivière à la nage à quelques cavaliers, et au moyen de deux radaux, contenant chacun dix hommes, on jeta successivement environ quatre cents hommes d'infanterie sur la rive ennemie : l'artillerie du deuxième corps couronnait la crête de la colline de Studianka, pour foudroyer tout ce qui se présenterait ; celle de la garde arriva bientôt. L'ennemi n'opposa aucune résistance; quelques coups de canon et le feu des tirailleurs suffirent pour contenir les Kosaques. Deux pièces seulement débouchèrent du bois sur la gauche du point de passage, et tirèrent deux coups de canon, mais elles se retirèrent aussitôt après, accablées par le feu de l'artillerie française. Napoléon, le 26 novembre au matin, lorsqu'il commença ainsi la construction des ponts sur la Bérézina, ne disposait plus que d'environ vingt-neuf mille sept cents combattans (*a*), dont quatre mille de cávale-

(*a*) J'ai soin d'indiquer que ce nombre de combattans était celui du 26 novembre au matin. Le soir il y en avait déjà beaucoup moins, par suite des pertes que fit le neuvième

rie ; le nombre des militaires isolés était presque aussi grand.

Tandis que l'on jetait ainsi des troupes sur la rive ennemie, l'on travaillait à la construction de deux ponts ; ils étaient situés vis-à-vis de Studianka, et éloignés l'un de l'autre d'environ cent toises ; celui de droite n'était destiné qu'à l'infanterie et à la cavalerie ; l'autre, plus large et plus solide, l'était en outre à l'artillerie et aux voitures. Les glaces couvraient entièrement la Bérézina en plusieurs endroits, mais vis-à-vis de Studianka, ses bords seuls étaient gelés. Le lit de cette rivière était vaseux et inégal, son cours lent ; elle charriait des glaçons. On reconnut qu'au lieu de quarante toises de large elle en avait cinquante-quatre, et que sa plus grande profondeur était de six pieds ; ainsi les difficultés à vaincre se trouvèrent plus grandes qu'on ne l'avait calculé. Napoléon hâtait les travaux par sa présence ; ils marchaient trop lentement au gré de son impatience ; le dévouement des pontonniers dans cette circonstance vivra aussi long-tems

corps aussitôt qu'il eût eu du contact avec la partie désorganisée de l'armée de Moskou, et à cause de celles que fit le deuxième corps pendant la journée du 26, et de celles enfin qui s'opéraient journellement dans le reste de l'armée. Voici

que le souvenir du passage de la Bérézina; quoiqu'affaiblis par les maux qu'ils enduraient de-

quelle était la répartition de ces vingt-huit mille sept cents combattans :

DÉSIGNATION des CORPS D'ARMÉE.	GÉNÉRAUX qui les COMMANDAIENT.	Infanterie.	Cavalerie.	OBSERVATIONS.
Infanterie, vieille garde.	Lefèvre	3,500	»	
Infanterie, jeune garde.	Mortier.	1,500	»	
Cavalerie de la garde.	Bessières.	»	1,400	
1er corps.	Davout.	1,200	»	
2e corps, y compris la division Dombrowski et la garnison de Minsk	Oudinot.	5,600	1,400	
3e et 5e corps, y compris la division Claparède et la garnison de Mohilow.	Ney	2,700	300	
4e corps.	Eugène	1,200	»	
8e corps et la cavalerie démontée organisée en infanterie.	Junot.	»	»	Ce corps était entièrement dissous.
9e corps.	Victor.	10,000	800	
Les 4 corps des réserves de cavale.	Latour-Maubourg.	»	100	Parmi ces cent cavaliers, il y avait quatre-vingts cuirassiers saxons.
TOTAUX.		25,700	4,000	

puis si long-tems, quoique privés de liqueurs et d'alimens substanciels, on les vit, bravant le froid qui était redevenu très-rigoureux, se mettre dans l'eau quelquefois jusqu'à la poitrine; c'était courir à une mort presque certaine, mais l'armée les regardait; ils se sacrifièrent pour son salut.

Le pont de droite fut terminé à une heure de l'après midi, et Napoléon, qui n'avait point quitté les travaux depuis qu'ils étaient commencés, y fit passer sous ses yeux le corps d'Oudinot (*a*), qui défila dans le plus grand ordre et manifesta beaucoup d'ardeur. Aussitôt qu'Oudinot eut atteint la rive droite, il

Cette évaluation est approximative. Napoléon ne se fit point fournir de feuilles d'appel à cette époque; la dispersion des corps et la difficulté des communications se seraient opposés à ce que l'on pût les faire établir, et quand cela aurait été possible, à ce qu'on pût les lui fournir en tems utile. Néanmoins les renseignemens que j'ai recueillis me permettent d'affirmer que l'évaluation que je viens de donner s'écarte peu de la vérité.

(*a*) Oudinot réunissait toujours sous son commandement le deuxième corps, la division Dombrowski et la division Doumerc (de cuirassiers). La totalité de ces troupes ne s'élevait qu'à environ sept mille hommes.

Quoique le pont sur lequel passa Oudinot fût peu solide, et à peine assez large pour livrer passage à de l'artillerie, l'on parvint à y faire passer deux pièces avec leurs caissons et plusieurs caissons d'infanterie.

marcha contre les Russes, et les repoussa jusqu'au delà de Brilowa ; ils lui avaient d'abord opposé peu de résistance, mais ayant reçu des renforts, ils se maintinrent à Stakowa. Dans le même tems qu'Oudinot les repoussait ainsi dans la direction de Borisow, il dirigait un petit détachement sur Zembin ; rien n'était plus important que d'occuper cette route, parce qu'à une lieue et demie de Studianka elle traverse un bois marécageux impraticable ; qu'elle n'a en cet endroit que la largeur nécessaire pour livrer passage à une voiture, et aussi parce qu'avant de quitter ce bois marécageux on passe sur trois ponts longs ensemble de trois cents toises, et séparés par des intervalles de cent toises (*a*). Si l'ennemi eût brûlé ces ponts, il aurait fermé à l'armée française la route de Wilna par Malodeczno, ce qui l'aurait plongé dans l'embarras dont elle venait de sortir. Le détachement envoyé par Oudinot atteignit Zembin (*b*) sans rencontrer d'ennemis ; quel-

(*a*) Cette route de Wésélowo à Zembin n'est praticable pour les voitures que par les fortes gelées ou les grandes chaleurs.

(*b*) Pour se rendre de Studianka à Zembin, il fallait traverser le marais qui borde la Bérézina, rejoindre la grande route de Borisow à ....., la suivre pendant une lieue, et prendre alors le chemin de Wésélowo à Zembin, qui traversait pendant une lieue le marais dont je viens de parler.

ques Kosaques qui occupaient ce bourg se retirèrent à son approche; ainsi Napoléon se trouva maître de la seule route qu'il pût prendre dans la situation où il se trouvait.

Le peu de résistance que Tchitchagof opposa au passage de la Bérézina, qui venait d'être exécuté en plein jour avec lenteur (*a*), et dans cette partie de la rivière où il devait soupçonner que Napoléon chercherait à la passer, tint à une circonstance très-extraordinaire. Le 25 novembre, il avait reçu une dépêche de Kutusof, par laquelle ce général l'instruisait que Napoléon marchait sur Bérézino pour y passer la Bérézina, et se diriger de là par Igumen sur Minsk, qu'ainsi il fallait qu'il se portât sur Bérézino avec la plus grande partie de ses forces (*b*). Tchitchagof, qui aurait dû

(*a*) Je dis que les ponts furent construits avec lenteur, parce qu'on travailla deux jours et deux nuits à en préparer les matériaux, et que l'on employa cinq heures à faire le pont pour l'infanterie, et huit heures à faire celui pour les voitures, tandis que si l'on eût eu un équipage de ponts de bateaux, en moins de deux heures, et sans préparatifs, l'on aurait eu construit un pont.

(*b*) Quand on réfléchit que Kutusof était encore à une journée du Dniéper lorsqu'il envoya à Tchitchagof l'ordre de se porter sur Bérézino; que les renseignemens qu'il transmettait sur la marche de l'armée française devaient lui avoir été fournis par Platof; que cependant ce général, qui suivait

être instruit par Platof de la marche de l'armée française, et qui pouvait d'ailleurs se procurer directement, et avec une grande facilité, les renseignemens les plus précis à ce sujet, l'avait négligé; mais la seule présence des troupes françaises qui remplissaient Borisow et couvraient les environs, et leurs démonstrations au dessus et au dessous de Borisow, lui faisaient craindre que Kutusof n'eût été induit en erreur. Ce général lui écrivait d'ailleurs de la rive gauche du Dniéper; les renseignemens qu'il lui transmettait ne pouvaient lui avoir été donnés que par Platof, et la position de l'armée française avait changé depuis cette époque. Les généraux qui entouraient

et entourait l'armée française, ne pouvait avoir mandé à Kutusof qu'elle se dirigeait sur Bérézino, parce qu'il savait bien le contraire; quand, d'autre part, on considère que Kutusof nourrissait du ressentiment contre Tchitchagof, qui l'avait remplacé en Moldavie, et que l'on se rappelle qu'il avait conclu la paix à Bukarest encore plus dans l'intérêt de son amour propre que dans celui de son pays, l'on est tenté de croire qu'il avait imaginé la marche si invraisemblable de Napoléon sur Bérézino, afin de pouvoir donner à Tchitchagof un ordre qui, en l'éloignant du véritable point de passage, l'empêchât d'acquérir la gloire d'avoir contribué le plus puissamment à l'anéantissement de l'armée française. C'est seulement ainsi que l'on peut expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi Kutusof envoyait un ordre si insensé à Tchitchagof.

Tchitchagof pensaient que le renseignement transmis par Kutusof était évidemment faux, qu'ainsi il fallait conserver les positions que l'on occupait à Borisow et sur la gauche de cette ville; néanmoins Tchitchagof exécuta en partie l'ordre qu'il venait de recevoir; il se porta de sa personne, avec la division Woinon, à Szabaszewiczi, et fit pousser des reconnaissances de cavalerie jusqu'à Bérézino. Langeron resta devant Borisow, Tchaplitz reçut l'ordre de se réunir à lui avec la plus grande partie de ses troupes, mais avant que d'exécuter cet ordre, il rendit compte que l'ennemi allait indubitablement tenter le passage à Studianka. Tchitchagof n'ayant pas ajouté foi à ce rapport et ayant renouvelé ses ordres, la plupart des troupes qui étaient devant Studianka se retirèrent sur Borisow dans la nuit du 25 au 26 novembre. Il ne resta devant ce village qu'un régiment d'infanterie, un de hussards, quelques Kosaques et douze bouches à feu, forces bien insuffisantes pour empêcher le passage; toutefois, celui qui les commandait est très-blamable de n'avoir pas fait mettre ses douze bouches à feu en batterie sur la position dont j'ai parlé, et de ne les avoir pas fait tirer sur les travaux des ponts, jusqu'à la mort de son der-

nier canonnier, ou la destruction de sa dernière pièce. Le bruit de cette cannonade et de celle beaucoup plus forte des batteries qu'on lui aurait opposées, auraient été le meilleur et le plus prompt avertissement qu'il pût donner à Tchitchagof. Le retard qu'il aurait ainsi fait éprouver à l'établissement des ponts aurait probablement permis à Tchitchagof d'arriver assez tôt pour s'opposer au passage de l'armée française.

J'ai dit que le pont (3) de droite avait été terminé à une heure de l'après midi; celui de gauche, destiné aux voitures, ne le fut que trois heures plus tard; l'artillerie du deuxième corps passa aussitôt, et fut suivie par celle de la garde. La gelée avait rendu le marais que l'on traversait en débouchant du pont, assez solide pour qu'il pût supporter l'artillerie (*a*); deux jours plus tôt il aurait été impraticable.

Tandis que les corps qui ouvraient la marche de l'armée française franchissaient la Bérézina, ceux qui les suivaient se hâtaient pour mettre également cette rivière entre eux et les Russes. Victor quitta sa position de Ratuliczi le 26 au

(*a*) Quoique le marais fût gelé, il tremblait sous les voitures et se défonça en quelques endroits, ce qui en rendit le passage très-difficile.

matin, atteignit la grande route à Losnitza, y laissa Partouneaux avec sa division et la division Fournier (de cavalerie), et poussa ce jour même jusqu'à Borisow, qu'il occupa avec ses deux autres divisions. Ce fut pour l'armée de Moskou un spectacle nouveau que celui de soldats ayant conservé leurs uniformes, leurs armes et leurs rangs, et, pour le neuvième corps, un spectacle inattendu que celui du déplorable état auquel se trouvait réduite cette armée (*a*) ; il en fut frappé d'étonnement et de stupeur; aussi dès le lendemain de sa jonction, avant que les maux qui devaient en résulter ne l'eussent atteint, un grand nombre de soldats,

(*a*) On a tant répété que ce fut le froid qui causa les désastres de l'armée, que je crois nécessaire de faire connaître exactement quelle avait été jusqu'alors son influence. Ce ne fut pas le froid seul qui détruisit et désorganisa l'armée de Moskou, puisque les deuxième et neuvième corps avaient conservé un ordre parfait, quoiqu'ils eussent enduré les mêmes froids qu'elle. Le froid sec, mais supportable, qui se fit sentir depuis le départ de Moskou jusqu'à l'apparition de la neige, fut plutôt avantageux que nuisible. Les principales causes des désastres de l'armée furent d'abord la famine; ensuite les marches et les bivouacs non interrompus ; enfin le froid, lorsqu'il fut devenu rigoureux, ou lorsqu'il fut humide. Quant aux chevaux, ils supportent très-bien le froid, quelque rigoureux qu'il soit, quand ils sont bien nourris ; ainsi ils ne périrent que de faim et de fatigue.

effrayés ou entraînés par l'exemple, avaient déjà quitté leurs drapeaux. Davout atteignit Losnitza le 26 au soir, et cessa de faire l'arrière-garde ; elle fut confiée à Partouneaux. Eugène bivouaqua à Niémonitza; Ney, étant arrivé à Studianka, reçut l'ordre de passer la rivière dans la nuit, de prendre position derrière Oudinot, et de le soutenir s'il était attaqué le lendemain. On réunit à son commandement la division Claparède; elle devait le rejoindre dans la matinée du 27. Pendant la nuit du 26 au 27, deux ruptures, survenues au pont pour voitures (*a*), interrompirent le passage ; ces accidens furent surtout nuisibles, parce qu'ils augmentèrent l'encombrement qui commençait déjà à se former entre la rivière et Studianka. Les pontonniers, quoiqu'accablés de fatigue par le travail de la journée, exécutèrent ces réparations avec un grand zèle.

Cependant Wittgenstein, étant arrivé le 26 à Kostritza, se trouvait à peu près à la même distance de Studianka que Victor, et par conséquent plus près de ce village que les troupes

(*a*) La première rupture arriva le 26 à huit heures du soir, la seconde le 27 à deux heures du matin. Le pont ne fut réparé la première fois qu'au bout de trois heures de travail, la seconde qu'au bout de quatre heures.

françaises, qui étaient encore en arrière de Borisow; ainsi ces troupes pouvaient se trouver coupées si Wittgenstein se dirigeait rapidement sur Studianka. Partouneaux devait s'arrêter à Borisow, et y tenir jusqu'à nouvel ordre. Victor, s'étant mis en marche le 27 à quatre heures du matin, atteignit de bonne heure Studianka, et prit position autour de ce village; Eugène et Davout y arrivèrent dans le courant de la journée. Napoléon avait passé la nuit dans une chaumière de Studianka; il s'occupait personnellement, afin d'accélérer le passage de l'armée, à rétablir l'ordre continuellement troublé près des ponts; quand il s'éloignait, Berthier, Murat, ou Lauriston le remplaçaient, mesure très-utile lorsque le passage était livré aux militaires isolés, car alors aucune autorité n'était assez puissante pour maintenir l'ordre; il fallait employer la force. A une heure de l'après midi, Napoléon monta à cheval, passa la Bérézina, et fut établir son quartier général dans le petit hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois, à une lieue des ponts, et près de la route de Borisow; sa garde, qui le suivait, vint y prendre position; la division Daendels, du corps de Victor, passa ensuite. Tchitchagof resta toute cette journée

dans l'inaction ; une partie de son corps observait Borisow, l'autre était en présence de Ney.

On se souvient que Napoléon, aussitôt qu'il eût appris la perte du pont de Borisow, avait, de sa personne, et suivi de sa garde, accéléré sa marche, tandis que les généraux Eugène et Davout avaient au contraire ralenti la leur ; il en résulta que la plus grande partie des militaires isolés et des traîneurs suivirent d'abord ces deux généraux ; mais depuis que Partouneaux faisait l'arrière-garde, ils se trouvaient entre ce général et Borisow. Jusqu'au 27, l'on était parvenu à conserver quelqu'ordre près des ponts ; le passage n'avait été interrompu que par les deux ruptures dont j'ai parlé ; à quatre heures de l'après midi, une troisième rupture eut lieu toujours au même pont, et le passage ne fut rétabli qu'à six heures du soir. Les militaires isolés et les traîneurs commencèrent alors à arriver en foule, amenant avec eux une grande quantité de voitures et de chevaux; leur marche tumultueuse et confuse occasiona un tel encombrement, que le terrain, entre la rivière et Studianka, se trouva couvert d'hommes, de chevaux et de voitures (*a*) ;

(*a*) L'armée de Moskou avait perdu, avant que d'atteindre

aussi n'était-ce plus qu'avec des peines infinies, et qu'après avoir couru de grands dangers que l'on pouvait pénétrer jusqu'aux ponts. Il devint alors impossible de rétablir l'ordre, et le passage fut souvent interrompu par les embarras qui se formaient aux culées, et par suite des disputes et des rixes qui s'y élevaient entre ceux qui voulaient passer. Ce qu'Eugène, Davout et Latour-Maubourg conservaient encore de combattans traversa la rivière pendant cette nuit et avec beaucoup de peine; ainsi il ne resta sur la rive gauche de la Bérézina, que les divisions Partouneaux et Girard, et deux brigades de cavalerie légère (*a*).

Nous avons vu que Wittgenstein s'était avancé le 26 jusqu'à Kostritza; le 27 il se dirigea sur Borisow avec tout son corps, se contentant d'envoyer devant Studianka un détachement de Kosaques pour observer les Français sur ce point. Partouneaux, dans le même

la Bérézina, presque toute son artillerie et la plus grande partie de ses bagages; mais les deuxième et neuvième corps ayant conservé leur artillerie et leurs bagages, le nombre des voitures de l'armée se trouva fort augmenté par suite de sa jonction avec ces deux corps.

(*a*) La division Girard était composée de Polonais, et ne comptait plus que dix-sept cents hommes.

tems, se retirait sur Borisow, où il arriva à midi : cette ville était encore remplie d'un très-grand nombre de traîneurs qu'il n'avait pu faire partir; il se disposait néanmoins à continuer sa retraite, lorsqu'il reçut l'ordre de se maintenir dans Borisow, et d'y passer la nuit. Il n'avait point encore achevé de prendre les dispositions nécessaires pour l'exécution de ce nouvel ordre, lorsque le bruit du canon, et la foule des voitures et des traîneurs qui rétrogradaient, lui apprit qu'il était coupé de Studianka. Sa position était on ne peut plus critique, puisque Napoléon n'avait point laissé de troupes entre Studianka et Borisow pour protéger sa retraite; et, selon toutes les apparences, on le sacrifiait pour le salut du reste de l'armée. Sa division, qui s'élevait encore à près de cinq mille hommes, avant que le neuvième corps n'eût opéré sa jonction avec l'armée de Moskou, était réduite à trois mille cinq cents hommes, et la brigade Delaitre, qui avait été mise sous ses ordres, ne comptait que quatre cents chevaux. Platof le suivait; Tchitchagof pouvait occuper Borisow aussitôt que le pont ne serait plus gardé, puisque la précipitation, avec laquelle Partouneaux était obligé de se retirer, ne lui permettait pas de le faire dé-

truire (*a*); enfin c'était Wittgenstein avec toute son armée qui marchait sur Borisow. Dans cet état de choses, Partouneaux se hâta de quitter cette ville et de marcher à la rencontre de l'ennemi, pour tâcher de se frayer un passage (*b*); deux de ses brigades, ployées en masse, suivaient la route de Wésélowo (*c*); la troisième marchait à droite dans les terres. L'un des régimens de cavalerie devait seconder l'attaque de la tête de colonne, l'autre faisait l'arrière-garde et maintenait les Kosaques. Une foule désordonnée de traîneurs, de chevaux et de voitures, s'interposait entre les colonnes, et se pressait autour des combattans. Ces difficultés, l'arrivée d'un parlementaire, la grande supériorité de l'ennemi, rien n'arrêta la marche du soldat, qui attaqua avec une grande résolution, et à plusieurs reprises; mais ses efforts

(*a*) On se souvient que ce pont avait seulement été coupé du côté des Russes, et l'on se gardait bien de le détruire du côté de Borisow, puisque le but que se proposait Napoléon, en ordonnant à Partouneaux de passer la nuit dans cette ville, était de continuer les démonstrations sur ce point, afin que Tchitchagof y laissât comme précédemment une partie de ses forces.

(*b*) Il était alors quatre heures de l'après midi.

(*c*) Cette route conduisait aussi à Studianka, ainsi qu'on le voit sur la carte.

vinrent se briser contre une trop grande supériorité de forces. Partouneaux fut enveloppé et fait prisonnier, à la tête d'une de ses brigades; les deux autres brigades et la cavalerie purent se retirer jusque près de Borisow, où elles passèrent le reste de la nuit, entourées de tous côtés par l'ennemi. Le 28 au matin, elles mirent bas les armes; la moitié des troupes de la division Partouneaux avaient été mises hors de combat; les généraux Blamont et Delaitre étaient au nombre des blessés (*a*). Indépendamment de la division Partouneaux, cinq ou six mille traîneurs et beaucoup de bagages tombèrent au pouvoir de Wittgenstein.

(*a*) Un bataillon qui était d'extrême arrière-garde, et fort seulement de cent vingt hommes, fut assez heureux pour atteindre Studianka, parce qu'il suivit le chemin de traverse qui est à gauche de celui de Wésélowo : il dut son salut à l'attaque de Partouneaux sur la route de Wésélowo; elle fut cause que Wittgenstein n'étendit pas d'abord sa droite jusqu'à la Bérézina. Le chemin de traverse commence à un quart de lieue de Borisow à border la Bérézina, et continue ainsi pendant une lieue et demie, resserré entre la rivière et des collines. Si Partouneaux eût pris ce chemin, il eût succombé beaucoup plus tôt; mais s'il eût su qu'il était coupé par la totalité de l'armée de Wittgenstein, et qu'il eût sacrifié une brigade et un régiment de cavalerie pour faire attaquer sur la route de Wésélowo pendant qu'il se serait dirigé en toute hâte sur Studianka par le chemin de traverse, il aurait peut-être pu échapper à Wittgenstein.

Pendant la nuit du 27 au 28, on continua à faire passer de l'artillerie, des bagages et des militaires isolés, mais en petite quantité, à cause du désordre. Napoléon voulant encore conserver ses ponts pendant la journée du 28, et Victor ne pouvant les défendre contre Wittgenstein avec la seule division Girard, on fit, au point du jour, repasser la division Daendels sur la rive gauche. Les forces de Victor s'élevèrent alors à environ quatre mille hommes d'infanterie, et trois cents de cavalerie. Des batteries de la garde furent placées sur le marais pour flanquer les troupes qui défendaient Studianka. Pendant que Napoléon prenait ces dispositions, Tchitchagof, ayant réuni toutes ses forces, l'attaquait sur la rive droite (*a*). Oudinot et Ney, qui lui étaient opposés, ne disposaient que de huit mille cinq cents hommes, dont quinze cents de cavalerie; ils appuyaient leur droite à un bois épais, qui borde la route de Borisow, leur gauche à la Bérézina. Oudinot occupait la droite et le centre, Ney la gauche; Napoléon était en réserve avec sa garde. Cette position avait moins d'une

(*a*) Tchitchagof attaqua au point du jour, c'est-à-dire à huit heures du matin; ses forces s'élevaient à dix-sept mille hommes d'infanterie et à neuf mille de cavalerie.

demi-lieue d'étendue. Le terrain était couvert de bois très-clairs, au milieu desquels on trouvait çà et là quelques parties cultivées; cette disposition des lieux ne permettait d'utiliser qu'une petite quantité de cavalerie. Le soldat russe avait reçu abondamment des vivres et des liqueurs; le soldat français au contraire, resserré sur ces bords couverts de bois et de marais, éprouvait les plus cruelles privations. Un vent du nord qui chassait une neige épaisse, et l'augmentation du froid, ajoutaient à la rigueur de son sort, et venaient glacer dans ses mains affaiblies ses armes devenues trop pesantes.

Le combat, dès le début, prit une grande activité, et Oudinot ayant été blessé, Ney se trouva seul chargé du commandement. L'on combattait déjà depuis deux heures sur cette rive lorsque Wittgenstein attaqua Victor. Aux premiers coups de canon, toutes les personnes bivouaquées sur la rive gauche se rapprochèrent des ponts, autant pour passer aussitôt qu'elles le pourraient, que pour se mettre à l'abri des boulets. Il en résulta une réunion d'hommes, de chevaux, de voitures qui occupaient un terrain d'environ cinq cents toises le long de la rivière, sur plus de cent toises de profondeur.

Victor, luttant contre des forces quintuples des siennes, n'ayant d'autre artillerie que celle de sa réserve (*a*), ne pouvant être soutenu, occupant un développement beaucoup trop grand en raison de ses forces, n'ayant point de retraite, puisque le passage des ponts était obstrué, se trouvait dans une situation tout-à-fait critique. Non-seulement il se soutint avec une valeur admirable, faisant charger tantôt son infanterie, tantôt ces trois cents hommes de cavalerie que commandait Fournier, mais l'ennemi s'étant emparé d'un bois situé sur la droite de Studianka, à une portée de canon de ce village, il l'en chassa, et s'y maintint jusqu'au soir.

Pendant le tems que Wittgenstein fut maître de ce bois, il dirigea le feu de plusieurs batteries sur cette foule qui entourait les ponts, et porta au milieu d'elle la désolation et la mort. Une terreur soudaine s'emparant alors de tous les cœurs, on se précipite vers les ponts; les voitures s'accrochent et se renversent; beaucoup d'hommes sont étouffés ou écrasés; d'autres, poussés dans la Bérézina, y

(*a*) On avait fait passer l'artillerie des divisions Girard et Daendels, et il était impossible de la faire repasser.

trouvent la mort; quelques uns se sauvent à la nage, ou atteignent les ponts sur lesquels ils s'efforcent de monter en se cramponnant aux chevalets; une grande partie de ceux qui étaient restés avec leur voitures dans l'espoir de les sauver, les abandonnent. La confusion fut alors à son comble : beaucoup de chevaux, poussés dans la rivière, se noyèrent, ou restèrent engagés dans les glaces ; d'autres, errant sans guides, se réunirent, et se serrant les uns contre les autres, formèrent en plusieurs endroits des masses impénétrables.

Sur la rive droite de la Bérézina, le combat était aussi animé et non moins glorieux ; à la vérité il n'y régnait pas la même disproportion entre les forces de Ney et celles de Tchitchagof, mais les troupes de Moldavie, composées de soldats vieillis sous les armes, étaient plus aguéries que celles de Wittgenstein. Toutes les attaques de Tchitchagof furent repoussées sans qu'il fût nécessaire de faire donner la garde. La batterie de réserve du deuxième corps, placée sur la route de Borisow, fit beaucoup de mal aux Russes, et Doumerc, à la tête de sa division de cuirassiers, qui comptait encore cinq cents chevaux,

trouva occasion de charger, et fit quinze cents prisonniers.

La nuit sépara les combattans sur les deux rives; ils bivouaquèrent en présence, mais quelle différence dans les deux camps! chez les Russes, des feux nombreux dont la clarté se répandait au loin, l'abondance des vivres, une joie bruyante, causée par les succès de la veille et par la certitude de s'emparer le lendemain d'un immense butin; chez les Français, des feux rares et languissans, et tous les maux que j'ai si souvent dépeints. Aucune nuit ne fut plus fut cruelle depuis le départ de Moskou, et ce fut aussi la plus fatale.

La journée de la Bérézina fut très-sanglante (*a*), mais les pertes des Français qui étaient obligés, en se retirant, d'abandonner leurs blessés et une partie de leurs bagages, furent plus sensibles. Là se terminèrent les destinées de cette grande armée qui avait fait trembler l'Europe; elle cessa d'exister sous le rapport militaire (*b*); il ne lui resta d'autre voie de salut que la fuite.

(*a*) Plus de la moitié des généraux qui avaient combattu avaient été blessés. Les principaux étaient le maréchal Oudinot et les généraux de division Zayonscheck et Legrand.

(*b*) Les corps qui combattirent à la Bérézina avaient encore

Pendant le combat, Eugène, Davout et Latour-Maubourg s'étaient rendus à Zembin, ainsi qu'un grand nombre de militaires isolés.

Cependant, le passage étant devenu en quelque sorte impraticable, Eblé fit exécuter par les pontonniers, et avec l'aide d'un détachement de l'artillerie de la garde, une espèce de tranchée au travers de l'encombrement. On faisait passer sur la rive droite les chevaux abandonnés, et l'on conduisait sur les ponts, pour les renverser dans la rivière, les voitures abandonnées qui se trouvaient sur le terrain où passait la tranchée; les cadavres des chevaux étaient trop nombreux pour qu'on pût les enlever. A neuf heures du soir, Victor,

pour plusieurs jours de vivres lorsqu'ils rejoignirent l'armée de Moskou; ainsi ils avaient jusqu'alors éprouvé peu de privations, et par suite ils avaient moins souffert du froid; néanmoins ils firent des pertes si fortes pendant la journée du 28, que le 29 ils ne comptaient pas la moitié du nombre des troupes qu'ils avaient encore en atteignant la Bérézina. L'infanterie de la garde, quoiqu'elle n'eût pas combattu, avait fait des pertes presqu'aussi fortes; celle de la vieille garde, qui comptait encore trois mille cinq cents hommes, le 26, en arrivant à Studianka, n'en comptait plus que deux mille, le 29; et l'infanterie de la jeune garde, qui comptait quinze cents hommes à la première époque, était réduite à huit cents à la seconde. La plupart de ces deux mille huit cents hommes étaient malades, où portaient dans leur sein des germes de maladie.

ayant laissé une arrière-garde en présence de l'ennemi, passa le pont, suivi de son artillerie (*a*); cette opération fut terminée à une heure du matin, et les ponts se trouvèrent alors libres, sans que personne en profitât pour passer.

Il restait encore sur la rive gauche un grand nombre de militaires isolés, d'employés, de domestiques, de vivandiers, et quelques-unes de ces familles fugitives qui nous suivaient depuis Moskou. La plupart auraient pu passer les ponts pendant la nuit, en abandonnant chevaux et voitures, mais un grand nombre d'entre eux étaient blessés ou malades, et l'excès de leurs maux les avait plongés dans l'apathie. Victor et Eblé firent de vains efforts pour les tirer des bivouacs qu'ils avaient formés aussitôt que le feu de l'ennemi eut cessé. A cinq heures du matin, on fit, pour les décider à partir, mettre le feu à plusieurs voitures; cette mesure produisit quelque effet. A six heures et demie, Victor retira ses avant-postes et fit passer son arrière-garde; cette multitude, qui était restée sur la rive gauche, se précipita alors

(*a*) L'artillerie éprouva beaucoup de difficultés à franchir les cadavres des chevaux.

sur les ponts, convaincue enfin qu'on allait les détruire, et y produisit un nouvel et dernier encombrement. Eblé, qui avait reçu l'ordre de brûler les ponts à huit heures du matin, ne voyant pas paraître l'ennemi, ne commença cette opération qu'à huit heures et demie. La rive gauche de la Bérézina offrit alors le spectacle le plus douloureux; hommes, femmes, enfans, y poussaient des cris de désespoir; plusieurs tentèrent de passer, en se précipitant à travers les flammes, d'autres se hasardèrent sur la glace qui s'était fixée entre les deux ponts, mais trop faible encore, elle céda sous leurs pieds et les engloutit; d'autres enfin essayèrent de passer à la nage au dessous des ponts. A neuf heures seulement parurent les Kosaques, qui firent prisonniers environ cinq mille personnes de tout sexe et de tout âge, restées sur la rive gauche; ils n'y trouvèrent que trois canons et quelques caissons, mais le butin était immense et très-précieux. Eblé se retira à neuf heures et demie du matin, après avoir achevé la destruction des ponts; ce fut alors seulement que parurent les premières troupes de Wittgenstein.

Napoléon, accompagné de sa garde, avait quitté son quartier général de Zaniwki à six

heures du matin ; il était en voiture. Victor le suivait, Ney était chargé de l'arrière-garde; ce général fut obligé de s'arrêter plusieurs heures à l'endroit où l'on quitte la grande route pour prendre le chemin de traverse qui conduit à Zembin, parce qu'un encombrement s'était formé en cet endroit par suite du retard qu'occasionait le passage sur la chaussée étroite et sur les ponts dont j'ai parlé précédemment. Ney repassa ensuite ces ponts et les fit brûler; l'armée, le 29 au soir, fut placée ainsi qu'il suit : Ney occupait une position un peu au delà de Zembin, Victor était à Zembin, Eugène et Davout à Pleszeniczi, Napoléon, avec sa garde, à Kamen, où il reçut des dépêches de Maret par un espion juif que lui adressait ce ministre. Depuis son départ de Smolensk, il n'avait point reçu d'estafettes (*a*), mais seulement de semblables nouvelles, par un seigneur polonais qui avait fait par dévouement ce que le Juif venait de faire pour de l'argent. De Wrede (*a*), qui était alors à Dokszytzi, reçut l'ordre de se retirer sur Wileika, pour cou-

(*a*) Napoléon devait recevoir chaque jour une estaffette ; elles partaient de Paris, passaient par Mayence, Berlin, Kœnigsberg, Wilna, et apportaient les dépêches des autorités françaises qui se trouvaient dans ces différentes villes.

vrir l'armée sur la droite. Tchitchagof s'était contenté de suivre et d'observer l'arrière-garde ; Wittgenstein faisait établir des ponts à Studianka, pour prendre la même direction ; Kutusof, après avoir passé le Dniéper à Kopys le 25 novembre, se rendit, par Staroselie, Krugloe et Mikiewiczi, à Usza, qu'il atteignit le 1er décembre, après y avoir traversé la Bérézina ; puis il se dirigea par Rawaniczi et Smolewiczi sur Radoszkowitzi, pour y prendre la grande route de Minsk à Wilna. Le corps de Hertel, qui n'avait point encore rejoint Tchitchagof, reçut l'ordre de marcher par Minsk et Nowoi-Swerjin sur Slonim.

Pendant la période si funeste de la retraite qui venait de s'écouler depuis le départ de Krasnoi, Napoléon commit trois fautes très-graves : la première, de n'avoir point donné assez tôt à Victor l'ordre de se retirer avec la plus grande partie de ses forces par Baran sur Studianka, pour couvrir le point de passage, ce qui aurait dû entraîner sa perte ; la seconde, de ne s'être pas transporté de sa personne à Borisow, aussitôt qu'il eut appris que le pont

(*a*) De Wrede, indépendamment de ce qui lui restait de Bavarois, avait un régiment de marche français qui lui avait été envoyé de Wilna.

de cette ville était brûlé; aucune circonstance ne pouvait exiger plus impérieusement sa présence; aussi quelle que fut sa confiance dans Oudinot, il est très-blâmable de lui avoir abandonné le choix du point de passage et la direction des opérations qu'il fallait faire pour tromper l'ennemi. En se dispensant, dans des circonstances aussi critiques, de diriger en personne l'opération de laquelle dépendait son salut, il semblait en quelque sorte convenir tacitement que sa position était désespérée (*a*). Enfin, au lieu de faire repasser le 28 au matin la division Daendels sur la rive gauche, pour conserver encore ses ponts pendant cette journée, il aurait dû, au contraire, faire passer Victor avant le jour, et exécuter aussitôt sa retraite; les corps de Ney, d'Oudinot et de Victor avaient encore alors assez de forces pour la soutenir, tandis que par suite des pertes qu'ils firent pendant la journée du 28 et de

(*a*) La conduite apathique de Napoléon, dans cette circonstance, devient encore plus extraordinaire lorsqu'on se rappelle la grande activité qu'il déploya au commencement de la guerre, lors du passage du Niémen. On se souvient qu'il reconnut lui-même ce fleuve pour déterminer les points de passage. Il aurait pu cependant, sans inconvénient, abandonner cette besogne à l'un de ses généraux.

la désorganisation qui en fut en grande partie la suite, ils se trouvèrent bientôt réduits à un tel état de faiblesse, qu'ils ne pouvaient plus retarder la poursuite de l'ennemi. Les fautes des adversaires de Napoléon, bien plus nombreuses que les siennes, le sauvèrent.

Kutusof accorda du repos à son armée et la fit marcher avec une extrême lenteur, alors qu'il aurait dû la faire marcher avec la plus grande rapidité; si ce général eût poursuivi sans relâche l'armée de Moskou, au lieu de lui laisser gagner plusieurs marches, il l'aurait forcée à précipiter sa retraite, et là cernant à Borisow avec son armée et celles de Wittgenstein et de Tchitchagof, il ne lui aurait laissé d'alternative, que de périr en combattant, ou de mettre bas les armes.

Quoique Kutusof eût abandonné la poursuite de cette armée, les généraux Wittgenstein et Tchitchagof disposaient d'assez de forces pour achever sa destruction. Wittgenstein, aussitôt qu'il eut appris le départ d'Oudinot, aurait dû attaquer avec toutes ses forces Victor, qui, étant trop faible pour accepter le combat, se serait vu contraint d'accélérer sa retraite; s'il l'eût effectuée par Baran sur Borisow, Wittgenstein le suivait et faisait jeter un pont à

Wésélowo ou à Studianka, pour opérer sa jonction avec Tchitchagof. Si au contraire il se retirait, ainsi qu'il le fit, par Batury, Wittgenstein, se contentant de le faire suivre par un détachement composé en grande partie de cavalerie, se dirigeait à marches forcées, avec le reste de son corps, sur Borisow, et opérait comme précédemment sa jonction avec Tchitchagof par Studianka ou Wésélowo. Dans ces deux cas, la perte de l'armée française était certaine. Quoique Wittgenstein se fût contenté de suivre Victor sans presque troubler sa retraite, il aurait pu, puisqu'il atteignit Kolopénizi le 24, et que la route de Borisow par Baran était libre, arriver le 26 au matin devant Studianka, et y attaquer Napoléon, qui n'y avait encore que le corps d'Oudinot et sa garde; en supposant que Wittgenstein ne fût pas parvenu à empêcher l'établissement des ponts, le bruit de la cannonade aurait attiré Tchitchagof, dont la présence aurait rendu le passage impossible. Enfin, le 27, au lieu d'aller attaquer Partouneaux qui ne pouvait lui échapper, il aurait dû attaquer Victor, qui alors n'avait conservé que la seule division Girard, et n'aurait pu, par cette raison, défendre Studianka. La journée du 28 fait aussi peu

d'honneur à Wittgenstein que les précédentes, puisqu'il ne put s'emparer du village de Studianka, que Victor défendait avec des forces six fois moindres que les siennes.

Les fautes de Tchitchagof contribuèrent autant que celles de Wittgenstein à sauver Napoléon; après s'être emparé de Borisow, il aurait dû passer la Bérézina avec toute son armée, et rejeter Oudinot sur l'armée de Moskou, afin de forcer Napoléon à se concentrer. Wittgenstein faisant alors un mouvement par sa droite, aurait très-facilement effectué sa jonction avec Tchitchagof. La division Pahlen, qui avait seule passé la Bérézina, ayant été repoussée, et Tchitchagof, au lieu de la soutenir, l'ayant fait repasser sur la rive droite, il aurait dû laisser sur la rive gauche la moitié de ses Kosaques; il aurait pu alors être instruit plusieurs fois par jour de la marche de Napoléon, mais il négligea cette précaution, et resta à ce sujet dans une ignorance pour ainsi dire volontaire; rien n'était cependant plus facile que d'être instruit de la marche d'une armée qui ne quitta pas la grande route d'Orsza à Borisow, et Tchitchagof n'aurait pas alors été trompé par un renseignement qui lui arrivait de par delà le Dniéper, et que

son invraisemblance seule aurait dû lui faire repousser. Il renchérit encore sur les fautes qu'il venait de commettre, en ne tenant point compte des rapports qui lui furent faits relativement à l'établissement des ponts à Studianka (*a*). L'on conçoit que les premiers rapports, s'ils lui annonçaient seulement les préparatifs que faisaient les Français, aient pu le laisser dans le doute; mais comment put-il douter encore, lorsqu'on lui rendit compte que le village de Studianka et les environs étaient couverts de troupes et de bagages, qu'une nombreuse artillerie couronnait la colline qui domine la Bérézina, que la construction des ponts se poussait avec la plus grande activité, et que plusieurs généraux surveillaient les tra-

(*a*) Lorsque deux généraux sont en présence, séparés seulement par une rivière, et que l'un d'eux se décide à la passer pour prendre l'offensive, il y réussira indubitablement s'il prend bien ses dispositions; mais un tel passage n'offre aucune ressemblance avec celui qu'était obligé d'effectuer Napoléon. En effet, il était suivi par Kutusof, menacé sur sa droite par Wittgenstein, ce qui l'empêchait de s'y étendre, et il ne pouvait cependant passer que sur la droite de Borisow par les raisons que j'ai données précédemment. Enfin l'établissement des ponts présentait de grandes difficultés, parce-qu'on n'avait point conservé d'équipage de pont de bateaux.

vaux (*a*). Tchitchagof aurait dû au moins arrêter le mouvement des troupes qui descendaient la Bérézina, et se transporter de sa personne, et en toute hâte, sur les lieux, pour y juger les faits par ses yeux; il se serait alors convaincu que le passage s'effectuait à Studianka, et aurait probablement encore eu le tems de prendre les mesures nécessaires pour s'y opposer. On serait tenté de croire que l'erreur de ce général se prolongea pendant toute la journée du 26, car on n'opposa à Oudinot pendant cette journée que peu de monde. Son inaction pendant la nuit du 26 au 27, et pendant la journée du 27, furent de nouvelles fautes. Enfin, pour couronner cette suite de fautes, Tchitchagof ne fit pas même occuper les ponts qui se trouvent entre Studianka et Zembin par un détachement chargé de les brûler, si l'armée française suivait dans sa retraite la route sur laquelle ils se trouvent. Toutefois, il est juste d'ajouter que les généraux Wittgenstein et Tchitchagof, ne pouvant croire

(*a*) Peut-être même rendit-on compte à Tchitchagof que Napoléon, en personne, assistait aux travaux; il était facile de le distinguer si l'on connaissait le costume qu'il avait adopté.

à la véracité et à l'exactitude des rapports d'un général qui s'était proclamé vainqueur à Borodino (*a*), étaient persuadés que Napoléon disposait encore de plus de quatre-vingt mille combattans. L'erreur de ces généraux, en quelque sorte excusable, atténue beaucoup mes critiques, relativement à leurs opérations militaires. Enfin, je dois ajouter que la désobéissance d'Hertel aux ordres de Tchitchagof fut aussi une des causes du salut de Napoléon, car si Tchitchagof eût eu ce corps à sa disposition, il l'aurait peut-être laissé devant Studianka.

Tandis que Napoléon éprouvait ainsi de cruels revers sur la partie du théâtre de la guerre où il commandait immédiatement et n'échappait pour ainsi dire que miraculeusement à une destruction qui semblait inévitable, ses armes partout ailleurs conservaient leur supériorité, et par cette raison, l'importance des corps détachés augmentait. Il est digne de remarque qu'ils étaient presque tous composés de troupes étrangères ; en effet,

(*a*) Pour que Wittgenstein et Tchitchagof ajoutassent foi aux rapports de Kutusof, il aurait fallu qu'ils fussent persuadés que l'armée de Moskou avait éprouvé de tels désastres qu'il n'avait pas été possible à Kutusof de les exagérer. C'est ce qui était arrivé, mais cela ne leur semblait pas probable.

Macdonald avait sous ses ordres des Prussiens, des Polonais et des Allemands; de Wrede, des Bavarois; la division Loison était composée d'Allemands; le corps de Schwartzenberg d'Autrichiens; Reynier seul avait avec les Saxons une division composée aux trois quarts de troupes françaises.

Nous avions laissé Macdonald en présence d'environ huit mille hommes de la garnison de Riga, qui occupaient, sur la rive gauche de la Dwina, le pays compris depuis Schlock jusqu'à Fridrichstadt. La plus grande partie de ces forces était stationnée à Neigut; la ligne des avant-postes, sur la droite de ce village, suivait la Mis et l'Aa; sur la gauche, les Russes occupaient Walhof, en avant de Fridrichstadt. Les troupes qui se trouvaient à gauche de la route de Riga à Bausk étaient dans une position très-hasardée, puisqu'on pouvait en un jour arriver d'Ekau à Dahlenkirchen, et leur couper la retraite. Macdonald se décida à entreprendre cette opération; elle ne pouvait avoir que des résultats avantageux, car, en supposant même qu'il ne réussît pas selon ses désirs, sa supériorité lui donnait la certitude de repousser les Russes sur Riga, et il se débarrassait ainsi, au moins pour quelque tems,

de la petite guerre qu'ils lui faisaient depuis les premiers jours de novembre. Après s'être transporté de sa personne à Ekau, pour être plus à portée de diriger les opérations, il retira à Hunerbein le commandement qu'il lui avait confié, après le combat de Meschten, pour le donner à Bachelu (*a*). Hunerbein ne conserva que le commandement de la brigade polonaise; le brigadier de Horn eut celui de la brigade prussienne; ces deux brigades et les six escadrons de cavalerie prussienne s'élevaient à environ huit mille hommes, et furent réunis en avant d'Ekau le 14 novembre au soir. Le 15, avant le jour, Bachelu marcha sur Baldon, s'en empara, et, y ayant laissé Hunerbein, il poussa les Russes jusqu'à Dahlenkirchen, où il prit position. Dans le même tems, de fausses attaques furent dirigées principalement sur Olai et Neigut, tandis que Massenbach (*b*), avec la réserve qui était à Anenburg, marchait, par Ekau

(*a*) Le général de brigade, baron Bachelu, était à Illuks avec sa brigade lorsque Macdonald le rappela pour lui confier ce commandement.

(*b*) Le lieutenant général Massenbach commandait la cavalerie du corps prussien. Cette cavalerie étant disséminée, Macdonald avait donné à Massenbach le commmandement de la réserve qui était à Stalgen et Anenburg.

et Walhof, sur Fridrichstadt. Tout ce qui était sur la droite de la route d'Ekau à Riga se trouva coupé; Lewis commandait cette partie de la ligne russe; il avait peu de cavalerie, quelques pièces seulement, et environ cinq mille hommes de nouvelle infanterie. Il se retira d'abord sur Riga; mais, ayant rencontré, une lieue avant que d'arriver à Tomsdorf, l'avant-garde d'Hunerbein, qui lui prit un bataillon, et, ayant appris que Bachelu occupait Dahlenkirchen, il rétrograda sur Fridrichstadt. Bientôt il fut prévénu que Massenbach se portait sur cette ville et s'arrêta. La Dwina était gelée, mais la glace ne portait point encore; il aurait donc probablement été contraint de mettre bas les armes si le froid, qui devint tout à coup très-rigoureux, n'eut rendu la glace assez forte pour lui permettre de repasser sur l'autre rive, même avec son artillerie (*a*). Ce passage s'exécuta dans la nuit du 17 au 18, un peu au dessus de Linden. Une partie des troupes qui occupaient Fridrichstadt repassèrent également sur la glace; mais Massenbach, étant arrivé inopinément devant cette ville

(*a*) Lewis, pour faire repasser son artillerie, fit sur la glace un lit de paille et de planches.

le 17, à neuf heures du soir, s'en empara, et y prit un bataillon et un escadron.

Lewis dut son salut à ce qu'Hunerbein, au lieu de le poursuivre, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, se retira au contraire sur Baldon.

Palucci, ayant été exposé, par suite de ses mauvaises dispositions, à perdre une partie de la garnison de Riga, devint plus circonspect; Macdonald reprit ses anciennes positions. Ce général avait reçu le 16 novembre, et par l'intermédiaire de Maret, des nouvelles de l'armée de Moskou qui l'instruisaient du retour de Napoléon à Smolensk, sans toutefois lui faire connaître l'état déplorable de l'armée, ni combien sa position devenait critique. Le mois de novembre s'écoula sans qu'il reçût d'autres nouvelles; mais, étant instruit de la prise de Minsk et de Borisow par l'armée de Moldavie, de la position de Wittgenstein à une si petite distance de la ligne de retraite de Napoléon, et de ce que publiaient les bulletins russes, relativement aux désastres de l'armée de Moskou, il éprouvait de vives inquiétudes. Le 4 décembre il reçut, par Maret, des nouvelles du combat de la Bérézina : ce ministre lui annonçait que Napoléon avait battu les généraux Wittgenstein et Tchitchagof, qui voulaient

l'empêcher de repasser la Bérézina, et avait réduit l'armée de ce dernier général à sept mille hommes d'infanterie et à six mille de cavalerie (*a*); ces nouvelles le rassurèrent sur le sort de Napoléon et de son armée.

Nous avons vu que Schwartzenberg avait poursuivi Sacken jusqu'en Wolhinie, et que le 27 novembre, par suite de l'invitation de Maret, il avait rétrogradé pour se diriger sur Minsk. Le 1er décembre, il arriva à Prujany et y séjourna; le 7, son avant-garde atteignit Slonim. Il reçut, pendant qu'il était entre ces deux villes, une dépêche de Maret du 2 décembre; ce ministre lui apprenait que Napoléon avait forcé le passage de la Bérézina et battu plusieurs fois les Russes; par suite de cette nouvelle, Schwartzenberg, croyant que l'armée russe battait en retraite, envoya l'ordre à Frimont (*b*) de se porter sur Nieswij, et de pousser des reconnaissances sur Minsk et

(*a*) Peu de jours après, Macdonald reçut, par voie particulière, la copie d'un ordre du jour, publié à Kœnigsberg relativement au brillant succès obtenu à la Bérézina; il y était dit que Napoléon y avait fait neuf mille prisonniers, et avait pris neuf drapeaux et douze canons.

(*b*) On se souvient que Frimont était resté à Slonim avec six mille cinq cents hommes lorsque Schwartzenberg rétrogradait sur Wolkowisk.

Slutzk pour inquiéter les corps russes, battus à la Bérézina, si, dans leur retraite, ils passaient par ces points. Schwartzenberg, aussitôt arrivé à Slonim, reçut une nouvelle dépêche (4) du 4 décembre qui le jeta dans l'incertitude sur ce qu'il devait faire. Maret lui donnait des détails sur la victoire de la Bérézina, et lui disait de marcher dans le sens de la position actuelle, sans lui faire connaître quelle était cette position. Schwartzenberg s'arrêta donc, attendant de nouveaux ordres. Il n'y avait d'ailleurs que la plus impérieuse nécessité qui pût engager à faire marcher des troupes, le froid étant devenu si rigoureux, que chaque marche faisait périr ou estropiait, par la congellation, un grand nombre de soldats.

Reynier avait quitté, le 1er décembre, Brezesc-Litowski, après y avoir laissé sa brigade polonaise, et s'était dirigé sur Slonim; il s'arrêta le 7 à Rujana, et cantonna ses troupes dans les environs.

Wilna, si importante sous le point de vue militaire, à cause de sa position sur la principale communication de l'armée, et parce qu'on y avait réuni d'immenses magasins et formé des établissemens militaires (*a*), l'était encore

(*a*) Il y avait à Wilna un arsenal, des casernes, des hôpi-

davantage comme chef-lieu du gouvernement lithuanien, et parce que Maret et le corps diplomatique y résidaient : son importance s'était encore accrue depuis que Napoléon avait pénétré jusqu'à Moskou; elle était devenue, pour ainsi dire, la capitale des pays qu'il venait de conquérir, et sa perte aurait convaincu toutes les puissances de l'Europe que les affaires de ce conquérant étaient désespérées. En vain les Russes faisaient-ils connaître les revers inouis qui venaient de l'accabler, on ne pouvait y ajouter foi; on croyait leurs bulletins aussi inexacts et aussi exagérés qu'ils l'avaient été au tems de leurs revers (*a*). On ne concevait point, d'ailleurs, que Napoleon eût éprouvé de telles pertes sans qu'un seul des commandans de corps d'armée fût tombé au pouvoir des Russes; aussi, quoiqu'il ne restât plus de l'armée de Moskou que des débris dans le plus déplorable état, quoique les cadavres de ses guerriers

taux, une manutention et un grand nombre de magasins, de vivres et d'effets militaires.

(*a*) Les bulletins russes avaient alors été rédigés uniquement pour agir sur la nation russe, et l'on avait apporté le plus grand soin à empêcher qu'elle n'eût communication de ceux de Napoléon; aussi remplirent-ils le but qu'on s'était proposé. Ils ne pouvaient tromper également ceux qui lisaient les deux versions.

fussent dispersés sur le sol russe, elle existait encore dans l'imagination des potentats de l'Europe. Ce fut ce qui sauva Napoléon, car tout porte à croire que, si la vérité eût été connue, la société secrète du Tugenbund (5), dont le but était de secouer son joug, serait parvenue à soulever contre lui l'Allemagne entière, alors dégarnie de troupes, et à lui fermer ainsi le retour en France.

Maret contribua puissamment à cacher les revers de Napoléon, et, sous ce rapport, lui fut très-utile; ce ministre avait reçu de vives alarmes, relativement à Wilna, quand Wittgenstein pénétra en Lithuanie; elles augmentèrent lorsque Tchitchagof s'empara de Minsk (*a*); mais ce général, s'étant dirigé sur Borisow, Maret eut à s'occuper du salut même de Napoléon. Il parvint à tromper les agens diplomatiques réunis à Wilna, et par suite leurs cabinets, autant par ses discours que par l'éclat de sa représentation. Chaque revers était converti en succès, et devenait le motif d'une

(*a*) Les craintes de Maret étaient fondées, car si Tchitchagof, au lieu de se diriger sur Borisow, se fût dirigé sur Wilna, il s'en serait indubitablement emparé. Tchitchagof, en prenant cette direction, aurait probablement fait plus de mal encore à Napoléon qu'en se portant sur la Bérézina, puisqu'il ne parvint point à en empêcher le passage.

fête nouvelle. Le combat de la Bérézina, glorieux à la vérité, mais si funeste en même tems, fut présenté comme ayant été très-avantageux. On a vu l'erreur singulière dans laquelle Maret fit tomber Schwartzenberg. C'était sans doute une très-grande faute sous le point de vue militaire que de tromper ainsi des commandans de corps d'armée, mais ce n'était qu'en leur cachant toute l'étendue de ses pertes que Napoléon pouvait espérer de revoir la France.

La première brigade de la division Loison était arrivée à Wilna le 21 novembre, et le 23 toute cette division y avait été réunie; Wilna contenait en outre environ sept mille hommes de troupes qui rejoignaient, et beaucoup de blessés, de malades, d'administrateurs et d'employés; leur nombre s'accrut encore par l'arrivée de tout ce qui avait pu fuir de Minsk. Aussitôt que Maret eut appris le passage de la Bérézina, il envoya au devant de l'armée la division Loison et deux régimens de cavalerie napolitaine (*a*); ces troupes s'avancèrent jus-

(*a*) Ces régimens étaient le régiment des gardes d'honneur napolitains, et celui des hussards de la garde royale napolitaine. La division d'infanterie napolitaine (35e) était restée à Dantzig.

qu'à Oszmiana, sur la route de Minsk et y prirent position.

Nous avions laissé Napoléon se dirigeant sur Wilna; il traversait un pays neuf qui lui offrait quelques ressources en subsistances; mais le premier besoin de ses troupes était toujours un repos qu'il ne pouvait leur accorder. Il se hâtait de gagner Malodeczno, dans la crainte que quelques corps russes ne le prévinssent sur ce point; son arrière-garde était d'ailleurs devenue si faible, qu'elle n'aurait pu retarder long-tems l'ennemi. Trois jours après avoir passé la Bérézina, l'armée ne comptait plus que huit mille quatre cents combattans, qui appartenaient aux corps suivans :

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie.	Cavalerie.	OBSERVATIONS.
Vieille garde.	2,000	1,200	
Jeune garde.	800	»	
Commandement de Ney (*a*).	1,800	500	
Corps de Victor. . .	2,000	100	
1er et 4e corps. . . .	400	»	Ces militaires étaient armés, mais n'étaient pas formés en compagnies.
TOTAUX. . . .	7,000	1,800	

Je ne parle point des compagnies d'officiers

(*a*) Ney, dans une lettre à Berthier, du 2 décembre au ma-

de cavalerie dont on avait ordonné l'organisation, parce qu'on ne put les former.

Depuis le passage de la Bérézina, l'armée éprouva quelque soulagement sous le rapport des subsistances, mais sa situation devint encore plus déplorable d'ailleurs, et l'on vit s'accroître tous ces maux dont j'ai déjà tracé la peinture. L'indiscipline et l'insubordination furent portées à leur comble ; un grand nombre de soldats isolés qui jusqu'alors avaient conservé leurs armes les jetèrent. Les traces d'uniformes disparurent entièrement. Les masses désorganisées qui couvraient la route n'étaient plus, comme précédemment, composées presqu'en entier de soldats ; on y remarquait un grand nombre d'officiers de tous grades. Des généraux qui avaient perdu domestiques, chevaux et bagages, au passage de la Bérézina, se trouvaient souvent réduits à mendier des se-

tin, donne de la force de son infanterie le détail suivant :

La division Claparède.	200 hommes.
La division Dombrowski.	800
Les deux autres divisions du cinquième corps.	323
Les trois divisions du deuxième corps. . .	500
Total.	1,823 hommes.

Ney ajoute qu'il a envoyé les cadres du troisième corps avec les aigles à la suite de la jeune garde. Le lendemain il ne restait à Ney que mille combattans.

cours (6) auprès des soldats qu'ils avaient commandés; ils étaient d'autant plus malheureux qu'ils passaient tout à coup d'une sorte d'abondance à une extrême misère. Les fourrages étaient devenus communs, les vivres moins rares. L'on trouvait quelquefois à acheter des denrées près des soldats qui avaient passé la nuit dans les villages du voisinage de la route; beaucoup de personnes ne vécurent que de ces achats, à des prix exorbitans. Heureux encore d'une ressource aussi incertaine! Le léger soulagement que l'on éprouvait sous le rapport des subsistances, ne produisait point d'effet sensible ; on était accablé par la continuité des marches et des bivouacs. La route n'avait point encore offert un aspect plus affreux. On y remarquait un grand nombre de malheureux, estropiés par le fer de l'ennemi, par le froid, ou accablés par la maladie, et succombant à l'excès de leurs maux; elle était jonchée de morts et de mourans. L'influence du moral sur la santé devint encore plus grande; on remarquait beaucoup de personnes auxquelles il restait à peine l'intelligence nécessaire pour satisfaire aux premiers besoins.

La Lithuanie est couverte de forêts de sapins, dans lesquelles le chemin de traverse

que l'on suivit jusqu'à Malodeczno était quelquefois resserré au point de ne pouvoir livrer passage à plus d'une voiture de front ; il en résultait des encombremens continuels, et toutes les misères qui en étaient la suite. La route était devenue très-glissante depuis la reprise du froid, et l'on se voyait contraint d'abandonner chaque jour de l'artillerie et des bagages. Les Kosaques se montraient fréquemment ; aussitôt qu'ils paraissaient, tout ce qui se trouvait sur la route rétrogradait ou pressait sa marche ; il n'y restait bientôt plus que quelques traîneurs et quelques bagages dont ils s'emparaient. Dès qu'on pouvait leur tirer quelques coups de fusils ils se retiraient ; s'ils avaient osé charger franchement sur les masses désorganisées qui couvraient la route, ils auraient fait, sans presque s'exposer, un grand nombre de prisonniers ; mais ils montrèrent constamment une lâcheté que l'appât même du plus riche butin ne pouvait vaincre.

Ney s'était retiré le 2 décembre jusqu'à Zawikino, où il bivouaqua ; son infanterie se trouvant alors réduite à mille combattans, Victor le remplaça à l'arrière-garde ; on augmenta de ce dernier corps ce qui restait encore à Ney de cavalerie et d'artillerie.

Le quartier général de Napoléon avait été le 30 à Pleszéniczi, le 1er décembre à Staiki, le 2 à Sélitsze, et fut le 3 à Malodeczno. Napoléon reçut, en arrivant dans ce dernier lieu, vingt estafettes qui lui manquaient. De Wrede était à Wileika; il reçut l'ordre de se diriger sur Wilna par des chemins de traverse, de manière à couvrir sur la droite la grande route de Minsk à cette ville.

Tchitchagof suivait Napoléon; Tchaplitz, qui commandait son avant-garde, n'avait attaqué sérieusement l'arrière-garde française que deux fois, le 2 décembre, avant Pleszéniczi, et le 3, près d'Ilia, lorsqu'elle avait déjà établi ses bivouacs; elle fut obligée de les abandonner pour les établir une lieue en deçà. Wittgenstein n'avait suivi la route de Malodeczno que jusqu'à Kamen, de là il se dirigea sur Wileika; il devait marcher sur le flanc droit de l'armée française; le corps de cavalerie du général major Kutusof (*a*), qui se dirigeait également sur Wileika, fut mis sous ses ordres; il avait eu le 2

(*a*) On a vu que Saint-Priest avait remplacé Wintzingerode. Le général major Kutusof venait depuis peu de jours de remplacer Saint-Priest, qui avait été rappelé à l'état major de Kutusof. Depuis Moskou, le corps de Saint-Priest avait mar-

une rencontre à Dolhinow avec l'arrière-garde de de Wrede. Depuis cette époque, il fit l'avant-garde de Wittgenstein.

Napoléon avait l'intention d'accorder quelques jours de repos à son armée à Malodeczno, où il attendait des convois de vivres de Wilna; mais il fut obligé d'y renoncer; son arrière-garde ne put maintenir l'ennemi. Il se flattait néanmoins de pouvoir s'arrêter et rallier (7) les débris de son armée à Smorgoni, où se trouvait un dépôt de vivres considérable, quoiqu'il fût évident que ce projet ne pouvait se réaliser que si l'ennemi s'arrêtait lui-même, ce qui ne paraissait nullement probable.

Les Polonais furent dirigés directement de Malodeczno sur Olita par des chemins de traverse; ils devaient se rendre de ce dernier endroit à Varsovie. Junot, avec tous les cavaliers démontés, fut dirigé sur Mérecz, également par des chemins de traverse; le reste de l'armée continua sa retraite par Wilna.

Pendant les guerres qu'avait entreprises Na-

ché constamment sur la droite de l'armée française. Il n'avait quitté Moskou que le 3 novembre, avait passé à Ruza le 5, à Dukowszina le 14, à Rudnia le 17, à Babinowiczi le 19, et de là ce corps avait continué à marcher sur la droite de l'armée française.

poléon depuis qu'il gouvernait la France, guerres qui toutes s'étaient terminées heureusement, les bulletins de ses opérations militaires avaient été remarquables par leur ton absolu, l'emphase et l'exagération avec laquelle on y parlait des succès, le silence qu'on y gardait sur les revers, ou l'adresse avec laquelle on les atténuait. Ces bulletins étaient destinés encore moins à encourager les siens, qu'à tromper et effrayer ses ennemis déclarés ou secrets.

Le dix-neuvième bulletin, daté du 16 septembre, fut celui qui annonça la prise de Moskou et l'incendie de cette ville. Les trois bulletins suivans ne contiennent guère que des détails sur cet incendie, et les ressources qu'avait procurées cette ville en munitions et subsistances.

Le vingt-troisième et le vingt-quatrième bulletins, datés du 9 et du 14 octobre, donnent quelques détails sur les positions respectives des armées françaises et russes; dans le premier, il est dit « qu'il fait depuis huit jours du » soleil, et plus chaud qu'à Paris, dans cette » saison; qu'on ne s'aperçoit pas qu'on soit » dans le nord. » Et dans le second, « que le » tems est encore beau; que la première neige

» est tombée le 13 octobre; que dans vingt » jours il faudra être en quartiers d'hiver. »

Le vingt-cinquième bulletin, daté de Troitskoé, le 20 octobre, parle du combat de Winkowo; il fait connaître que l'armée a quitté Moskou, en laissant une garnison au Kremlin. Il y est dit qu'on a en même tems armé et miné cette citadelle; que les uns pensent que l'empereur veut marcher sur Tula et Kaluga pour passer l'hiver dans ces provinces, en occupant Moskou par une garnison dans le Kremlin; que les autres croient qu'il fera sauter le Kremlin, et qu'il se rapprochera de cent lieues de la Pologne pour établir ses quartiers d'hiver dans un pays ami, être à portée de ses magasins, et se rapprocher de Pétersbourg. Ce bulletin se termine ainsi : « Le tems est très-beau, comme » en France, en octobre, peut-être un peu » plus chaud; mais dans les premiers jours de » novembre on aura des froids.

» Tout indique qu'il faut songer aux quar» tiers d'hiver; notre cavalerie surtout en a » besoin. L'infanterie s'est remise à Moskou, » et elle est très-bien portante. »

Le vingt-sixième bulletin, daté de Borowsk, le 23 octobre, contient une récapitulation succinte des opérations militaires, depuis la ba-

taille de la Moskwa, jusqu'à l'arrivée à Borowsk; Napoléon y dévoile ses projets. « L'em-
» pereur, y est-il dit, compte se mettre en
» marche le 24 pour gagner la Dwina, et
» prendre une position qui le rapproche de
» quatre-vingts lieues de Pétersbourg et de
» Wilna, double avantage, c'est-à-dire plus
» près de vingt marches des moyens et du but. »
Ce bulletin se termine par ces mots : « Les ha-
» bitans de la Russie ne reviennent pas du
» tems qu'il fait depuis vingt jours. C'est le so-
» leil et les belles journées du voyage de Fon-
» tainebleau. L'armée est dans un pays extrê-
» mement riche, et qui peut se comparer aux
» meilleurs de la France et de l'Allemagne. »

Le vingt-septième bulletin est daté de Wéréia, le 27 octobre; il contient le récit du combat de Malojaroslawetz; la retraite que Napoléon était obligé d'effectuer y est annoncée ainsi : « L'empereur se porta à Malo-
» jaroslawetz (25 octobre), reconnut la posi-
» tion de l'ennemi, et ordonna l'attaque pour
» le lendemain; mais la nuit l'ennemi a battu
» en retraite. Le prince d'Eckmulh l'a pour-
» suivi pendant six lieues; l'empereur alors l'a
» laissé aller, et a ordonné le mouvement sur
» Wéréia.

» Le tems est superbe ; les chemins sont » beaux ; c'est le reste de l'automne : ce tems » durera encore huit jours, et à cette époque » nous serons rendus dans nos nouvelles po- » sitions. » Il est dit dans ce bulletin « que » l'ancienne infanterie russe est détruite, et » que l'armée russe n'a quelque consistance » que par les nombreux renforts de Kosaques » récemment arrivés du Don. »

Il s'écoula quinze jours avant que l'on publiât le vingt-huitième bulletin, qui est daté de Smolensk, le 11 novembre ; il y est dit que jusqu'au 6 novembre le tems a été très-beau, mais que l'hiver a commencé le 7 ; que l'on a perdu plus de trois mille chevaux de trait, et près de cent caissons ; que l'on n'avait vu depuis le combat de Malojaroslawetz que des Kosaques, excepté à Wiazma, où douze mille hommes d'infanterie russe, couverts par une nuée de Kosaques, avait coupé la route entre Davout et Eugène ; mais qu'ils avaient été culbutés dans les bois, et avaient perdu six pièces de canon et bon nombre de prisonniers. Ce bulletin ne faisant point connaître que Napoléon continue sa retraite, et présentant, ainsi que le précédent, l'armée russe comme composée en grande partie de Kosaques, on en

devait conclure que Napoléon prenait ses quartiers d'hiver derrière le Dniéper et la Dwina, ainsi qu'il l'avait projeté. Mais bientôt des bruits alarmans, qu'accréditait son silence, se répandirent en France; la vérité devait finir par percer, au moins en partie; et il avait intérêt à faire connaître lui-même les événemens, afin de les présenter sous le jour le moins défavorable. Il ne lui fut pas possible de publier de bulletin avant le passage de la Bérézina, parce que la communication était interceptée; il voulait, d'ailleurs, auparavant sortir de la situation critique où il se trouvait. Depuis, il ne l'avait pas encore fait, parce qu'il nourrissait le dessein de retourner à Paris dès que la route serait libre, et voulait y arriver aussitôt que la nouvelle des désastres de son armée.

Le vingt-neuvième bulletin (8), daté de Malodeczno, le 3 décembre, rend compte des opérations depuis le départ de Smolensk. Quoiqu'il ne fît connaître qu'une bien faible partie de la vérité, l'on était dans une telle erreur, relativement à la situation de l'armée, qu'il produisit un effet difficile à décrire. Napoléon y attribue principalement les désastres de son

armée au froid (*a*). Ce bulletin contient le passage suivant : « Les hommes que la nature n'a » pas trempés assez fortement pour être au » dessus de toutes les chances du sort et de la » fortune, perdirent leur gaîté, leur bonne » humeur, et ne rêvèrent que catastrophes; » ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, con- » servèrent leur gaîté et leurs manières ordi- » naires, et virent une gloire nouvelle dans » des difficultés différentes à surmonter. » Aucun reproche ne pouvait être plus injuste et plus odieux (*b*) ; pouvait-on rêver une catastrophe plus épouvantable que celle dont on était les témoins et les victimes? et les maux qui accablèrent l'armée ne surpassaient-ils pas ceux que les forces humaines peuvent supporter? Tant que l'on eut la force de porter ses armes, ne combattit-on pas avec une rare valeur? Vous le savez, champs de Krasnoi, et

(*a*) J'ai fait voir que jusqu'alors le froid n'avait été qu'une cause secondaire des désastres de l'armée.

(*b*) Ce reproche était surtout odieux de la part de Napoléon, qui savait combien il était injuste, et qui n'avait jamais partagé les souffrances de ses troupes, puisqu'il était couvert de fourrures, avait une bonne voiture, couchait dans un lit et buvait chaque jour du vin de Bordeaux, comme s'il eût été à Paris.

vous, rives désolées de la Bérézina! Les guerriers qui avaient combattu à Malojaroslawetz n'étaient-ils pas la plupart morts de misère, ou près de succomber à l'excès de leurs maux, lorsqu'on combattit à Krasnoi, et ceux qui avaient combattu dans ce dernier endroit n'éprouvèrent-ils pas depuis le même sort? les maux affreux qui accablèrent l'armée ne produisirent-ils pas les mêmes effets sur les troupes de toutes les nations qui la composaient? que si la garde résista plus long-tems, ce fut parce qu'elle reçut des vivres, et ne fit jamais l'arrière-garde. Enfin des hommes qui avaient vu tant de combats, qu'aucun danger ne pouvait émouvoir, ne succombèrent-ils pas comme ceux qui débutaient dans la carrière? Le vingt-neuvième bulletin se terminait par cette phrase, qui semblait insulter à la douleur publique : » La santé de sa majesté n'a jamais été meil- » leure (*a*). »

Napoléon quitta Malodeczno, le 4 décembre, à neuf heures du matin, et transporta son quartier général à Bénitza. Loison devait arriver le lendemain à Oszmiana, et il y avait gar-

(*a*) Une semblable phrase se trouvait à la fin du vingt-huitième bulletin, mais ne se trouvait dans aucun de ceux qui avaient été publiés précédemment.

nison à Smorgoni et à Miedniki. La communication ainsi assurée, Napoléon se décida à quitter l'armée, et commença dans le secret les préparatifs de son départ. Le 5 novembre, à huit heures du matin, il partit pour Smorgoni, où il arriva à une heure de l'après midi; il avait fait la route en voiture. Après avoir achevé les préparatifs de son départ, il réunit en conseil les généraux Murat, Eugène, Berthier, Ney, Davout, Lefèvre, Mortier et Bessières, leur fit connaître qu'il quittait l'armée pour se rendre à Paris, où sa présence devenait nécessaire, remit le commandement à Murat, et partit aussitôt après, à sept heures du soir, avec sa voiture ordinaire et un traîneau. Il était accompagné seulement des généraux Caulincourt, Duroc et Mouton (*a*); le premier était dans sa voiture, les deux autres dans le traîneau; sur le siège de sa voiture étaient son mameluck et un capitaine (*b*) des lanciers polonais de sa garde qui devait lui

(*a*) Le général de division Caulincourt, duc de Vicence, était grand écuyer. Le général de division Duroc, duc de Frioul, était grand maréchal du Palais. Le général de division Mouton, comte de Lobeau, était aide de camp de Napoléon.

(*b*) Ce capitaine s'appelait Wasowicz.

servir d'interprète. Il voyageait incognito, sous le nom du duc de Vicence, et croyant la route libre, n'était escorté que par un faible détachement de cavalerie napolitaine.

Loison venait d'arriver dans l'après midi à Oszmiana, et à cause de la rigueur du froid il avait réparti ses soldats dans les maisons. Le colonel russe Seslawin, qui se dirigeait aussi sur Oszmiana, mais par des chemins de traverse, situés sur la gauche de la route, arriva à la chute du jour devant cette ville avec un régiment de hussards, des Kosaques et du canon; ignorant qu'elle était occupée par une division d'infanterie, il y pénétra brusquement, à la tête de sa cavalerie, mais il en fut chassé aussitôt, et après l'avoir canonnée pendant quelques instans il bivouaqua sur la gauche, à peu de distance de la route. Napoléon atteignit heureusement Oszmiana; l'on voit pourtant qu'il aurait pu tomber entre les mains de Seslawin; c'est ce qui serait indubitablement arrivé si ce partisan eût été instruit de son passage.

A Miedniki, Napoléon trouva Maret, qu'il avait instruit de son voyage, et auquel il avait ordonné de venir au devant de lui. Ce ministre remplaça, dans la voiture de Napoléon, Cau-

lincourt, qui monta dans la sienne. L'escorte, depuis Miedniki, était composée d'environ cinquante cavaliers napolitains, commandés par le duc de Rocca Romana (*a*). Napoléon arriva à Wilna le 6, à dix heures un quart du matin, tourna autour de la ville, et s'arrêta dans une maison isolée, située au bout du faubourg de Kowno. L'entretien qu'il eut avec son ministre roula sur les motifs qui le déterminaient à retourner en France, sur la situation des affaires, et surtout sur celle de l'armée. « Quant à l'armée, dit Napoléon, il n'y en a plus; on ne » peut appeler armée une troupe de débandés, » errant çà et là pour chercher leur subsistance » et des abris. On en ferait encore une armée » si, sur un point rapproché quelconque, on » pouvait donner du pain à des affamés, des » souliers et des vêtemens à des hommes qui » ne peuvent continuer de marcher sur la » glace avec de mauvaises chaussures, et qui » sont en proie à un froid de plus de vingt de- » grés; mon administration militaire n'a rien » prévu, et mes ordres n'ont point été exé- » cutés. » Maret répondit à ce reproche, en

(*a*) Cette course fit perdre au duc de Rocca Romana une partie des doigts de la main gauche, qui furent gelés.

mettant sous les yeux de Napoléon l'état des magasins immenses (9), existant à Wilna. Il paraît que ce conquérant n'avait point reçu de rapport à ce sujet depuis son départ de Moskou, car il s'écria : « Vous me rendez la vie! » et il chargea son ministre de rester jusqu'à l'arrivée du roi de Naples et du major-général, pour leur ordonner de s'arrêter quelque tems à Wilna, huit jours s'ils le pouvaient, afin d'y rallier l'armée, de réparer le moral et le physique du soldat, et de le préparer à continuer sa retraite dans un état moins déplorable. « Dites leur, » ajouta Napoléon, que telles sont mes inten- » tions, et que je compte qu'elles seront rem- » plies. » Après cet entretien, qui avait duré cinq quarts d'heures, il quitta Wilna, et partit pour Varsovie. Avant que de monter en voiture, il adressa ces derniers mots à son ministre : « Je compte que vous réussirez à » persuader au roi de Naples qu'il peut faire » prendre ici une face nouvelle à la retraite; » dites lui que le salut de l'armée est là; dites » lui que je compte sur lui. » Jusqu'à Wilkowiski, Napoléon continua sa route dans sa voiture; il la remplaça en cet endroit par un traîneau que lui donna un gentilhomme polo-

nais (*a*); le 10, il arriva à Varsovie dans la matinée, et descendit à l'hôtel d'Angleterre; il vit son ambassadeur, le président du conseil de gouvernement, le ministre des finances du duché, et repartit au bout de quelques heures. Depuis lors il ne s'arrêta plus qu'à Dresde, où il arriva le 14 décembre; il descendit chez son ministre, vit le roi de Saxe, et, après un séjour de quelques heures, repartit pour Paris, où il arriva le 19 décembre, à onze heures et demie du soir; le vingt-neuvième bulletin avait été publié le 17.

Lorsque le départ de Napoléon fut connu dans l'armée, on éclata en malédictions contre lui. Il fuit, s'écriait-on, comme en Egypte! Il nous abandonne après nous avoir sacrifiés! Ces plaintes étaient naturelles; c'était le cri du désespoir. Mais étaient-elles justes? La conduite de Napoléon, s'il n'eût été que général, eût été infâme; comme chef d'un grand peuple, elle lui était tracée par la politique, puisque les circonstances exigeaient impérieusement sa présence au sein de ses états. Elle y était nécessaire, soit qu'il voulût continuer la guerre, ou traiter de la paix. Il fallait, d'ail-

(*a*) Ce gentilhomme se nommait Wibiski.

leurs, qu'il pénétrât en Allemagne à la tête d'une armée nouvelle, pour conserver des alliés que lui avait acquis la force, mais qui étaient ses ennemis secrets. A quels dangers d'ailleurs son absence ne l'exposait-elle pas, lorsqu'on apprendrait ses désastres, puisque Mallet, avant qu'ils fussent connus, et avec si peu de moyens, avait mis en péril son gouvernement (*a*).

Cependant le froid, qui s'était adouci depuis le passage de la Bérézina, prit tout à coup, à dater du 3 décembre, une intensité inconnue dans nos climats. Le 5, le thermomètre marqua vingt degrés au dessous de zéro; le 6, vingt-quatre; le 7, vingt-six. Les habitans du nord, pendant des froids si rigoureux, ne s'exposent jamais à l'air, qu'enveloppés de fourrures; les effets de ce froid excessif sur des malheureux qui en manquaient pour la plupart, et qui étaient obligés de bivouaquer, furent terribles. Ce n'était plus cette mort lente qui se présentait sous tant de formes; le froid immolait ses victimes avec la rapidité de la foudre; il frappait indistinctement les forts et les faibles, les valides et les mori-

(*a*) Un conseil de régence était investi de l'autorité pendant l'absence de Napoléon.

bonds, mais surtout ceux qui quittaient les habitations pour le bivouac (*a*); aussi ne rencontrait-on plus de mourans gissans de chaque côté de la route. Mais quelle quantité de cadavres dispersés sur cette route et autour des bivouacs! Jamais armée n'éprouva un pareil désastre (10). Wilna était le but qu'on s'efforçait d'atteindre ; on savait qu'on y trouverait des secours, et l'on espérait que Napoléon y avait réuni assez de forces pour arrêter les Russes, et procurer enfin quelque repos aux débris de son armée. Au milieu de tant de maux, l'abondance des vivres aurait dû procurer quelque soulagement, mais on voulait remplir toutes les formalités; on semblait croire que les corps dissous se reformeraient tout à coup pour envoyer aux distributions. Il ne fut donc point donné de vivres aux militaires isolés ; c'est-à-dire que les dix-neuf vingtièmes de l'armée en furent privés ; les Russes en profitèrent, car on ne détruisit même pas les magasins de Smorgoni, avant que d'abandonner cette ville. Chaque jour voyait tomber entre les mains de l'ennemi des bagages de

(*a*) La division Loison, qui prit l'arrière-garde à Oszmiana, et qui était alors forte de dix mille hommes, perdit sept mille hommes en trois jours par la congellation.

l'artillerie et un grand nombre de militaires, restés la plupart dans les villages situés sur la route. Le soldat russe, aussitôt arrivé, les jetait hors des maisons pour s'y loger, et ils périssaient bientôt; quelquefois ils suivaient la colonne russe jusqu'à ce qu'il plût à un Kosaque de hâter l'instant de leur mort, en les dépouillant de leurs vêtemens. Si quelque officier, mu par un sentiment d'humanité, voulait interposer son autorité, le soldat russe, ordinairement si soumis, se contentait de s'écrier « Moskou! Moskou! » faisant allusion à l'incendie de cette capitale, qu'il attribuait aux Français. On doit convenir aussi que la destruction des murailles du Kremlin et de Smolensk, l'incendie du palais des Tzars et de tout ce qu'on avait pu atteindre depuis le départ de Moskou jusqu'à Smolensk, le massacre des prisonniers russes qui ne pouvaient suivre, étaient bien capables de le confirmer dans sa persuasion, et de le rendre impitoyable à l'égard des prisonniers français. Le nombre en était d'ailleurs si grand, que les Russes ne se donnaient pas même la peine de les recueillir; et quand même ils auraient pu leur donner des alimens, tous étaient dans un état de santé qui réclamait d'autres secours encore.

Napoléon avait laissé les instructions suivantes pour guider Murat dans la conduite des opérations militaires.

Napoléon au major-général.

« Bénitza, le 5 décembre 1812.

» Mon cousin, deux ou trois jours après mon » départ, on mettra le décret ci-joint à l'ordre » de l'armée (*a*); on fera courir le bruit que je me » suis porté sur Varsovie, le corps autrichien » et le septième corps. Cinq à six jours après, » suivant les circonstances, le roi de Naples » fera un ordre du jour, pour faire connaître » à l'armée qu'ayant dû me porter à Paris, » je lui ai confié le commandement; qu'il es- » père qu'officiers, généraux et soldats lui ac- » corderont la confiance qu'il mérite par son » dévouement et ses services, etc., etc.; qu'il » s'empressera de faire connaître à l'empe- » reur, à son retour, les officiers qui, dans » cette circonstance, l'auront le mieux se- » condé.

(*a*) Le décret dont il est question était la nomination de Murat. On ne put le mettre à l'ordre de l'armée, puisque ce qui en existait encore marchait à la débandade.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa » sainte et digne garde.

» *Signé* NAPOLÉON. »

Napoléon au major-général.

« Bénitza, le 5 décembre 1812.

» Mon cousin, je vous envoie ci-joint une » instruction pour la réorganisation générale » de l'armée; le roi de Naples y apportera » les modifications que les circonstances exi- » geront. Je pense cependant qu'il est néces- » saire d'organiser aussitôt les Lithuaniens à » Kowno, le cinquième corps à Varsovie, les « Bavarois à Grodno, le huitième corps et » les Wurtembergeois à Olita, les petits dé- » pôts à Merecz et Olita, et la cavalerie à » pied sur Varsovie et Kœnigsberg, ainsi que » les soldats du train et les équipages mili- » taires qui n'ont pas de chevaux. Il faut faire » partir après demain toutes les remontes de » cavalerie de Wilna sur Kœnisberg; il faut » faire partir après demain les agens diplo- » matiques pour Varsovie; il faut également » faire partir pour Varsovie et Kœnisberg tous » les généraux et officiers blessés, en leur fai- » sant comprendre la nécessité de débarrasser

» Wilna, et d'y avoir des logemens pour la » partie active de l'armée. On assure que le » trésor de Wilna est considérable : donnez or- » dre d'en envoyer à Varsovie et à Kœnisberg, » où cela est nécessaire, ce qui débarrassera » d'autant Wilna. Enfin tous les ordres qui » tendent à débarrasser Wilna doivent être » donnés demain, puisque cela est utile pour » plusieurs raisons.

» Sur ce, etc. » *Signé* NAPOLÉON. »

Instruction.

« Smorgoni, le 5 décembre 1812.

» Rallier l'armée à Wilna, tenir cette ville » et prendre ses quartiers d'hiver ; les Autri- » chiens sur le Niémen couvrant Brezesc, » Grodno, Varsovie ; l'armée sur Wilna et » Kowno. En cas que l'armée ennemie mar- » che, et qu'on ne croye pas pouvoir tenir en » deçà du Niémen, la droite couvrant Varso- » vie, et s'il se peut Grodno ; le reste de l'ar- » mée en ligne derrière le Niémen, gardant, » comme tête de pont, Kowno. Faire faire de » grands approvisionnemens de farine à Kœ- » nisberg, Dantzig, Varsovie, Thorn. Faire » tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin

» d'être libres de ses mouvemens : les évacua-
» tions auront lieu sur Dantzig pour ce qui
» est le plus précieux.

» *Signé* NAPOLÉON. »

L'on voit que Napoléon conservait l'espoir de s'arrêter à Wilna, ce qui n'était possible, qu'autant que l'ennemi s'arrêterait lui-même.

Depuis l'apparition des froids extrêmes, la retraite devint plus rapide, ou, pour mieux dire, ce ne fut plus une retraite, mais une fuite. Le quartier général fut le 6 à Oszmiana, le 7 à Miedniki, le 8 à Wilna. Murat arriva dans cette ville à onze heures du matin et se logea au palais; Maret vint aussitôt l'y trouver (11) pour lui transmettre les nouvelles instructions de Napoléon ; ce ministre vit aussi Berthier pour le même sujet, et partit ensuite pour Varsovie le 9 à onze heures du matin. Les agens du corps diplomatique l'avaient précédé de deux jours (*a*) ; ils n'avaient été tirés de l'erreur dans laquelle les avait entretenus Maret qu'au moment de leur départ, en voyant cette foule de militaires isolés qui avaient pris les devans, et qui commençaient à arriver dans Wilna. Jamais étonnement ne fut pa-

(*a*) Les agens du corps diplomatique étaient partis pour Varsovie le 7 au matin très-précipitamment.

reil à celui des habitans (12) de cette ville, qui croyaient encore le 6 à l'existence de la grande armée. Les maisons et les boutiques restèrent d'abord ouvertes; la crainte du pillage les fit bientôt fermer. On voulut comme précédemment mettre de l'ordre dans les distributions, et l'on trouva la disette au milieu de l'abondance. Les soldats découvrirent cependant quelques magasins d'eau-de-vie et de biscuit qu'ils pillèrent, et les juifs se hasardèrent à vendre des alimens. La ville se remplit bientôt d'une foule de militaires, persuadés la plupart que l'on s'arrêterait quelque tems à Wilna; il régnait un encombrement continuel à la porte de Minsk, par laquelle arrivait l'armée.

L'arrière-garde ne put retarder la poursuite de l'ennemi, ainsi qu'on l'avait espéré, et ce qui restait encore à Victor de combattans, acheva de se débander à Smorgoni; ce général fit l'arrière-garde avec la division Loison et la cavalerie napolitaine, depuis Oszmiana jusqu'à Rukoni, village situé à trois lieues de Wilna. De Wrede y rejoignit l'armée le 9, au point du jour; ses forces s'élevaient encore à deux mille combattans, et il avait conservé quelques canons. Ney venait d'être désigné pour commander l'arrière-garde qui fut composée du corps de de Wrede et de la division Loison,

seules troupes avec celles de la garde qui eussent conservé des armes. De Wrede, resté seul à Rukoni, devait y tenir le plus long-tems possible ; mais il fut bientôt attaqué vivement par une nombreuse cavalerie, canonné par douze bouches à feu montées sur traîneaux, et contraint de se reployer. Vers deux heures de l'après midi, la cannonade se fit entendre à Wilna, et y répandit la consternation. Ney ne put réunir que six cents hommes de la division Loison (*a*); il parvint néanmoins avec ce léger secours et ce qui restait encore du corps de de Wrede à se maintenir sur la hauteur qui domine Wilna du côté de Minsk, parce qu'il n'eut affaire qu'à de la cavalerie. Tandis que l'ennemi attaquait ainsi du côté de Minsk, le faubourg situé de l'autre côté de Wilna était assailli par des Kosaques ; un détachement de la garde les repoussa.

Murat, aussitôt que l'ennemi fut en présence de Wilna, avait quitté cette ville avec une précipitation qui augmenta le désordre et les alarmes, et avait transporté son quartier général dans un café qui se trouve sur la route de Kowno, à une portée de fusil du faubourg.

(*a*) La division Loison comptait encore ce jour-là environ quinze cents combattans ; mais la plupart s'étaient dispersés dans Wilna.

La garde vint y établir ses bivouacs. Dans ces conjonctures critiques, Murat négligea les soins du commandement et se montra abattu : ainsi, ce courage, qu'aucun danger n'avait pu dompter jusqu'alors, fléchit sous la rigueur des circonstances. Pendant cette soirée, les lettres suivantes furent adressées à Ney et à Daru ; elles peignent mieux l'état des choses que tout ce que je pourrais dire.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

« Wilna, le 9 décembre 1812.

» Le général de Wrede ayant été forcé dans » ses positions, et se trouvant aux portes de » la ville, et la division Gratien (*a*) ne vous » ayant point donné le moyen de le soutenir et » de repousser l'ennemi, le roi a porté son » quartier général à la barrière de la porte de » Kowno, où il a réuni la garde ; l'intention » de sa majesté est de se mettre en marche de- » main à quatre heures du matin avec la garde » impériale, pour arriver le plus promptement » possible à Kowno, rallier autant que possi- » ble les fuyards et les isolés, et y prendre po-

(*a*) Le général de brigade, baron Gratien, avait remplacé le général Loison, tombé malade.

» sition. Continuez à faire l'arrière-garde avec » les divisions de Wrede et Loison, et tout ce » que vous pourrez rallier à ces troupes; faites » évacuer cette nuit, autant que possible, l'ar- » tillerie et tout ce que l'on pourra, notam- » ment le trésor. Dans la circonstance pré- » sente, le roi ne peut que marcher le plus vite » possible sur Kowno.

» Faites pour le mieux dans cette circons- » tance pénible, où les froids rigoureux ont » achevé de désorganiser l'armée. Le roi vous » autorise à écrire en partant au général com- » mandant les troupes russes, pour recom- » mander nos malades.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au comte Daru.

« Wilna, le 9 décembre 1812.

» Monsieur le comte Daru, le roi a trans- » porté son quartier général à la barrière de » Kowno; le duc d'Elchingen fait la retraite » et partira demain le plus tard qu'il pourra; » faites partir dans la nuit le trésor. J'ai auto- » risé le général Eblé à donner des chevaux » d'artillerie, s'il est nécessaire. Il faut tout » faire pour le sauver; qu'il vienne cette nuit

» au quartier général, à la barrière de Kow-
» no, où nous le ferons escorter.

» Faites distribuer, sans formes lentes d'ad-
» ministration et avec abondance, des vivres
» et des effets d'habillement à tous ceux qui en
» demanderont, puisque la position de l'ennemi
» ne nous permet pas d'espérer de tenir demain
» toute la journée à Wilna. Rejoignez cette
» nuit le quartier général, et mettez tout en
» mouvement pour évacuer sur Kowno ce qui
» sera possible.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Ce qu'on prescrivait relativement aux magasins était inexécutable, puisqu'on partait dans la nuit; Murat aurait dû ordonner de les livrer au pillage sur-le-champ, et de les incendier au moment où l'arrière-garde évacuerait Wilna. Dans cette même soirée, on expédia des ordres (13) aux généraux Schwartzenberg et Macdonald; Berthier les leur donnait au nom de Napoléon, comme s'il eût été présent; il leur faisait connaître qu'on allait probablement faire repasser le Niémen à l'armée pour prendre des quartiers d'hiver sur ce fleuve; il en concluait la nécessité que Schwartzenberg se retirât sur Bialystok pour couvrir le grand duché de Varsovie, et Macdonald sur Tilsit, pour se rappro-

cher de la nouvelle ligne d'opération; il leur enjoignait d'exécuter ces mouvemens le plus lentement possible.

Le 10 décembre, à quatre heures du matin, Murat se remit en marche : toute l'armée, à l'exception de quelques détachemens Polonais, que l'on dirigea par Nowoi-Troki sur Olita, suivit la route de Kowno. Berthier, Eugène, Davout, Lefèvre, Mortier et Bessières accompagnaient Murat (*a*); la garde leur servait d'escorte. L'armée ne comptait plus alors que quatre mille trois cents combattans qui appartenaient aux corps suivans :

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie.	Cavalerie.	OBSERVATIONS.
Vieille garde.	600	800	
Jeune garde.	100	»	
Corps de de Wrede et division Loison.	2,300	200	
1er, 2e, 3e, 4e et 9e corps	300	»	Ces 300 hommes marchaient avec le quartier général, et escortaient leurs aigles.
TOTAUX. . . .	3,300	1,000	

A une lieue et demie de Wilna, la route franchit la colline escarpée de Ponary; depuis

(*a*) Murat et Berthier étaient en voiture.

le 9, il s'y était formé un encombrement, que l'arrivée de l'armée augmenta à un tel point, qu'en très-peu de tems il devint impossible, même aux cavaliers et aux piétons, d'y suivre la route; ils furent obligés de passer de chaque côté, à travers le bois qu'elle traverse. Le défilé de Ponary (*a*) contraignit d'abandonner ce qui restait encore d'artillerie et de bagages, les trophées enlevés à Moskou, que l'on avait conduits jusque-là, les équipages de Napoléon, et environ dix millions d'argent monnoyé que les soldats pillèrent. Enfin il fallut abandonner aussi un assez grand nombre d'officiers blessés ou malades qui avaient été assez heureux pour conserver jusqu'alors leurs voitures. Aucun sort ne fut plus cruel! ils virent s'approcher lentement cette mort qui les menaçait depuis si longtems, et qui venait les frapper au moment où ils allaient atteindre le port.

Ney abandonna Wilna au point du jour; les Kosaques y pénétrèrent aussitôt. Cette ville était intacte; elle fut seule épargnée sur la route

(*a*) Il aurait été très-facile d'éviter le défilé de Ponary, puisqu'on aurait pu prendre la route de Nowoi-Troki, que l'on trouve à gauche entre Wilna et Ponary. Cette route passe en plaine, n'offre que peu d'obstacles, et de Troki l'on rejoint facilement la grande route de Wilna à Kowno, à Ewé ou à Jijmory.

que suivit l'armée dans sa retraite, et cette guerre si funeste à la Lithuanie lui fut même profitable ; elle dut sans doute son salut à la solidité de ses maisons et de ses édifices (*a*), à la présence d'officiers chez la plupart des habitans, et surtout à la police sévère qui l'avait régie jusqu'alors, et dont l'effet agit encore au milieu de ces déplorables circonstances. Wilna contenait, au moment où Ney l'abandonna (*b*), environ vingt mille personnes, blessées, malades ou mutilées par la congellation ; les efforts inouis qu'ils avaient faits pour atteindre une ville où ils espéraient trouver les secours que réclamait leur état, avaient achevé d'épuiser leurs forces.

La fuite de l'armée, depuis le départ de Wilna, devint encore plus rapide. Murat poussa le 10 jusqu'à Ewé, et le 11, à sept heures du soir, il atteignit Rumsziki ; la garde et les maréchaux s'y arrêtèrent, mais de sa personne, il continua sa marche sur Kowno, où il arriva à minuit. Cette ville contenait des magasins très-considérables et deux millions et demi d'argent monnoyé, qu'on n'avait pas eu la précaution de

(*a*) Les maisons et tous les bâtimens publics de Wilna sont bâtis en briques.

(*b*) Je dis au moment où Ney abandonna Wilna, parce que chaque jour voyait périr un grand nombre de ces malheureux.

faire évacuer. Elle était à peine à l'abri d'un coup de main, surtout depuis que le Niémen et la Wilia étaient gelés; elle contenait quarante-deux bouches à feu, dont vingt-cinq attelées (*a*), et avait une garnison de troupes allemandes de nouvelles levées, qui ne s'élevait pas à quinze cents hommes. Murat songea d'abord à conserver Kowno jusqu'à ce que l'ennemi montrât de l'infanterie, mais il en reconnut bientôt l'impossibilité. Le Niémen étant gelé n'opposait aucun obstacle; ainsi Kowno, et la garnison insuffisante qu'on aurait pu y laisser, auraient bientôt été cernés et forcés de capituler. Vit-on jamais semblables vicissitudes! Les débris des cinq cent mille hommes qui naguère avaient passé le Niémen en vainqueurs, le repassaient aujourd'hui poursuivis par un détachement de cavalerie. Murat conçut toutefois l'espoir que Ney pourrait se maintenir à Kowno pendant les journées du 13 et du 14, mais il était décidé à repartir le lendemain, de sa personne, avec la garde. Dans

(*a*) Seize des vingt-cinq bouches à feu qui étaient attelées appartenaient à la division Loison; elles étaient en route pour rejoindre cette division lorsque l'armée abandonna Wilna. Murat les rencontra à Ewé, et les fit rétrograder aussitôt, convaincu que s'il les attachait à l'arrière-garde elles tomberaient au pouvoir de l'ennemi sans que l'on pût les utiliser.

l'après midi, neuf bouches à feu furent placées près d'Alexioten, sur la hauteur qui domine Kowno; le soir, la garde vint y bivouaquer.

Tchitchagof s'était arrêté à Wilna. Platof seul poursuivait les Français avec ses Kosaques, quelques régimens de cavalerie et quinze bouches à feu sur traîneaux. Ney, sans artillerie, sans cavalerie, voyant périr chaque jour une partie de sa faible arrière-garde, débordé continuellement par la cavalerie de l'ennemi, canonné par son artillerie, ne put retarder la poursuite; il fut obligé de marcher sans relâche. Le 12, à deux heures de l'après midi, la garde, et toute la foule qui l'accompagnait pour en être protégée, atteignit Kowno. Cette ville, déjà remplie de militaires isolés, se trouva dès lors encombrée sur tous les points. Bientôt le plus grand désordre s'y manifesta; les magasins furent pillés, et des incendies se déclarèrent en plusieurs endroits. Le 13, à cinq heures du matin, Murat quitta Kowno et se dirigea sur Gumbinen avec la garde et quatre des neuf bouches à feu qui étaient sur la hauteur d'Alexioten; il laissa un faible détachement avec les cinq autres pièces, pour occuper cette hauteur.

Ney, qui s'était arrêté le 12 au soir à l'entrée

du défilé de Rumsziki, s'était mis en marche le 13, avant le jour, et arriva à Kowno dans la matinée avec mille combattans qui lui restaient encore. Pendant les trois journées qui venaient de s'écouler, la neige tomba avec abondance; le froid continua à être aussi rigoureux; les mêmes calamités accablèrent l'armée, et furent augmentées encore par une plus grande rapidité dans les marches.

Ney, loin de pouvoir conserver Kowno pendant deux jours, ne parvint à s'y maintenir jusqu'à la nuit qu'en développant une énergie extraordinaire. Il régnait dans cette ville, embrasée en plusieurs endroits, un désordre et une confusion extrême; le pillage des magasins d'eau-de-vie y avait beaucoup contribué. Les rues étaient remplies de soldats ivres et des cadavres de ceux que la congellation avait atteints. La plupart des soldats qui avaient jusqu'alors conservé leurs armes, s'étaient débandés pour piller ou pour se mettre à l'abri dans les maisons. Tel était l'état des choses, lorsque Platof, ayant occupé la hauteur d'Alexioten (*a*), où il plaça une batterie, attaqua vers deux heures de l'après midi. Il canonna en même tems le pont sur le

(*a*) Le détachement et la batterie que Murat avait laissés sur la hauteur d'Alexioten avaient effectué leur retraite.

Niémen, celui sur la Wilia et la porte de Wilna. Dans ce dernier endroit, les pièces de position avaient été enclouées par suite d'un mal entendu, et quatre-vingt recrues, chargées de la défense de ce poste, s'enfuirent. L'ennemi, n'éprouvant aucune résistance sur ce point, fit mettre pied à terre à un détachement, pour le faire pénétrer dans Kowno; mais Ney, secondé par Gérard, parvint à réunir quelques soldats, à mettre quelques canons de bataille en batterie sur le rempart, et à repousser l'ennemi, résultat qu'on doit plutôt attribuer à l'audace du général français qu'à ses forces réelles. Dans le même tems, Marchand (*a*) parvenait aussi à rassembler quelques soldats, et attaquait la hauteur d'Alexioten, dont il s'empara, mais il ne put s'y maintenir. La nuit vint tirer Ney d'une position si critique; l'ennemi occupait alors toutes les routes qui aboutissaient à Kowno, excepté celle de Tilsit, par la rive gauche du Niémen. La retraite devenait urgente; Ney l'effectua à neuf heures du soir, après avoir détruit tout ce qui existait encore en approvisionnemens, en matériel d'artillerie,

(*a*) Les généraux de division Gérard et Marchand avaient été mis sous les ordres de Ney pour le seconder dans la défense de Kowno.

et après avoir mis le feu aux ponts du Niémen et de la Wilia. Il ne lui restait plus que deux cents hommes armés, avec lesquels il voulut d'abord prendre la route de Gumbinen par Alexioten et Schrance, ainsi qu'il lui avait été ordonné ; il espérait, à la faveur de l'obscurité de la nuit, cacher la faiblesse de ses moyens; mais le soldat, accablé de froid et de fatigue, se refusa à aborder franchement l'ennemi. Ney remonta donc le Niémen, et prenant à gauche, à travers la forêt de Pilwiski, se dirigea sur Schirwindt, où l'on trouve une grande route qui conduit à Gumbinen. Il fut obligé d'abandonner dans la forêt l'artillerie de la division Loison qu'il avait emmenée.

Le 14, l'armée ne comptait plus en combattans que quatre cents hommes de l'infanterie de la vieille garde et six cents hommes de la cavalerie de la garde, en y comprenant les régimens de marche qui y étaient réunis. Les corps étaient représentés par leurs aigles escortés par quelques officiers et sous-officiers (14); toute l'artillerie se réduisait aux neuf bouches à feu qu'on avait emmenées de Kowno (*a*).

(*a*) De tous les corps qui avaient pénétré jusqu'à Moskou, ou qui s'étaient réunis à l'armée de Moskou, il n'y eut que le

Murat avait eu son quartier général à Schrance le 13 ; le 14, il fut à Wirballen, le 17 à Gumbinen, le 19 à Kœnigsberg. Les Prussiens, en revoyant l'armée, la prirent d'abord pour des militaires isolés qui la précédaient; mais ils furent bientôt détrompés, et dès lors ne déguisèrent point la haine qui les animait contre les Français. Rien n'aurait empêché Platof de pénétrer jusqu'à Kœnigsberg, où il ne se trouvait alors que très-peu de troupes, s'il n'eût reçu l'ordre de s'arrêter au territoire prussien; ainsi l'armée française, qui retrouva l'abondance aussitôt qu'elle eut atteint ce territoire, commença à goûter du repos, et ce fut pour la première fois depuis le départ de Moskou ; elle éprouva bientôt un nouveau soulagement de l'adoucissement qui se fit sentir dans le tems, vers la fin de décembre. Murat profita du repos que lui accordait l'ennemi pour réunir les débris des différens corps dans les lieux suivans : ceux du cinquième corps à Varsovie, du sixième à Plock, des premier et huitième à Thorn, des deuxième

cinquième (Polonais) qui ramena de l'artillerie, parce qu'il quitta l'armée à Malodeczno pour se diriger sur Olita, et que depuis ce départ il ne fut point poursuivi, et put se procurer abondamment des vivres et des fourrages.

et troisième à Marienburg, des quatrième et neuvième à Marienwerder; la garde occupa Insterburg, où elle devait être remplacée bientôt par la division Heudelet (*a*), du onzième corps, dont les premières brigades étaient attendues le 22 décembre à Kœnigsberg.

Nous avons vu que les Kosaques étaient entrés dans Wilna aussitôt après le départ des Français; ils pillèrent aussitôt cette foule de malheureux qui occupaient les églises, les hangards et les lieux abrités, et souvent ils les dépouillaient de tout ou d'une partie de leurs vêtemens. Les juifs montrèrent dans cette circonstance une cruauté d'autant plus odieuse qu'elle n'avait pour motif qu'une cupidité effrénée; presque tous signalèrent aux Kosaques, ou chassèrent de leurs habitations ceux qui s'y étaient réfugiés. L'avant-garde de Tchitchagof arriva dans l'après midi, et ce général (15), lui-même, le lendemain avec le reste de son corps.

J'ai dit que Kutusof s'était dirigé sur Radoszkowiczi pour y prendre la route de Minsk à Wilna; il y arriva le 6 décembre, et y apprit l'apparition de détachemens autrichiens vers Nieswij et Slutz, et la marche de Schwartzen-

(*a*) La division Heudelet (30e) était forte d'environ quatorze mille hommes, tous recrues, et avait vingt bouches à feu.

berg sur Slonim. Le corps de Hertel, qui, de Minsk, se dirigeait sur Slonim, étant insuffisant pour tenir tête aux Autrichiens, Kutusof mit sous le commandement de Miloradowitz deux corps d'infanterie et un de cavalerie, et lui ordonna de se porter avec ces forces réunies par Wolojin sur Grodno; son but, en menaçant ainsi le flanc gauche des Autrichiens, était de les forcer à la retraite. Il continua, avec le reste de son armée, à suivre la route dévastée de Wilna; son quartier général avait été le 7 décembre à Malodeczno, le 8 à Smorgoni, le 9 à Oszmiana, et il fut le 13 à Wilna. Le 14 décembre Tchitchagof quitta cette ville pour se diriger par Nowoi-Troki sur le Niémen; il atteignit ce fleuve le 18, et prit ses cantonnemens dans les environs de Gezna et de Prenn. Le 16, l'armée de Kutusof fut réunie à Wilna et dans les environs, et y prit des cantonnemens. Wittgenstein, laissant Wilna à gauche, se dirigea par Rossiena sur Tilsit, pour tâcher de couper la retraite de Macdonald.

Kutusof pensa que l'état de son armée exigeait qu'il s'arrêtât. La rigueur excessive du froid, la continuité des marches et des bivouacs, et les privations éprouvées sur la route dévastée qu'il venait de suivre, lui avaient causé

de telles pertes, que cette armée encore si nombreuse et si belle au combat de Krasnoi, ne comptait plus maintenant que trente-cinq mille hommes. Peu de jours après l'arrivée des Russes à Wilna, dix-huit mille de leurs malades, dont une partie l'étaient par suite des accidens occasionés par le froid, encombraient les hôpitaux. L'armée russe était alors réduite à cent mille combattans, répartis ainsi qu'il suit :

	hommes.
Armée de Kutusof.	35,000
Idem de Wittgenstein.	15,000
Idem de Tchitchagof.	15,000
Corps de Sacken, Hertel, etc. .	25,000
Garnison de Riga.	10,000
Total.	100,000

Le froid excessif qui s'était fait sentir depuis le 16 décembre avait été plus funeste aux Français qu'aux Russes; mais, sous le point de vue militaire, il fut favorable à Napoléon; en effet, s'il fit périr un plus grand nombre de soldats dans l'armée française, la plupart auraient succombé un peu plus tard, ou seraient tombés entre les mains de l'ennemi. Dans l'armée russe, au contraire, le froid n'atteignit que des

soldats pleins de santé, et força Kutusof à s'arrêter, ce qui sauva les débris de l'armée française; le retard qu'éprouvait le général russe était d'ailleurs, dans les conjonctures où se trouvait Napoléon, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux; car l'Allemagne appelait les Russes de ses vœux, mais elle appartenait au premier occupant, et Napoléon avait la certitude d'en maintenir les peuples dans son alliance s'il y devançait les Russes avec la nouvelle armée qu'il organisait.

Nous avons vu qu'Alexandre, après le court séjour qu'il avait fait à Moskou, s'était rendu à Pétersbourg, et s'y était occupé sans relâche d'organiser les moyens que le dévouement de ses peuples avait mis à sa disposition. Le succès avait couronné ses travaux; les forces des Russes, si long-tems inférieures à celles des français, leur devinrent d'abord égales, et bientôt les surpassèrent. Un esprit de vertige semblant alors guider les résolutions de Napoléon, les Russes avaient obtenu des succès plus rapides encore que ne l'avaient été leurs revers, et sans l'ineptie de Kutusof, Wiazma, Krasnoi ou la Bérézina eussent vu terminer les déstinées de Napoléon et de son armée. Tout étant donc préparé pour alimenter la guerre,

Alexandre se décida à reparaître à la tête de ses armées. Sa présence y devenait nécessaire pour y soutenir l'activité d'opérations qu'un vieux général devait être disposé à ralentir, par suite de la disparition du danger ; et aussi pour négocier avec les souverains allemands, qui comptaient sur son appui pour recouvrer leurs états ou leur indépendance.

Alexandre quitta Pétersbourg le 18 décembre, et arriva à Wilna le 22 ; son armée le reçut avec de vives acclamations. Les seigneurs lithuaniens qui l'avaient trahi attendaient avec anxiété quel serait leur sort ; il pouvait les accabler du poids de sa vengeance, mais il usa à leur égard d'une clémence à la quelle ils devaient peu s'attendre, excusant sans doute un entraînement qui prenait sa source dans de généreux souvenirs. Ce monarque donna ses premiers soins aux prisonniers. leur sort était affreux : plus des quatre cinquièmes avaient déjà succombé, ainsi que l'attestaient leurs cadavres dispersés çà et là dans toutes les parties de la ville, et amoncelés près des hôpitaux et de tous les lieux où on les avait réunis. La faim aurait terminé tous leurs maux, si on ne leur eût fait quelques distributions de biscuit ; mais dans le désordre qui suit nécessairement l'arrivée d'une

armée dans de telles conjonctures, on n'avait pu leur donner ni bois (*a*), ni secours d'aucune espèce ; et jusqu'alors, les Kosaques, et souvent même les soldats préposés pour les garder, pénétraient au milieu d'eux, et achevaient de les dépouiller. Saint-Basile (*b*), séjour horrible, quel aspect offrait alors votre enceinte silencieuse? Des malheureux entassés les uns sur les autres, dans des appartemens glacés et infectés par les membres gangrénés (*c*), et les ordures de ceux qui les occu-

(*a*) Chose extraordinaire dans un pays comme la Lithuanie, on manquait de bois à Wilna ; cela résultait de ce que les arrivages par la Wilia avaient été suspendus pendant le séjour des Français, parce qu'ils avaient voulu mettre un droit trop fort sur ce commerce.

(*b*) Saint-Basile était un couvent où l'on entassait les prisonniers ; une garde avait été placée à la porte d'entrée pour les empêcher de sortir. Jusqu'à l'arrivée d'Alexandre ils furent sans feu, sans eau, car il n'y en avait point dans l'enceinte du couvent, sans paille et sans secours d'aucune espèce. Chaque matin des soldats de corvée jetaient par les fenêtres les cadavres de ceux qui étaient morts pendant la nuit et la journée précédente. De nouveaux prisonniers, trouvés chez les habitans, dans les villages du voisinage, ou amenés de la route de Kowno, remplaçaient les morts. On fit quelques distributions de biscuit ; mais la neige, dont la cour était remplie, servit seule à étancher la soif de ceux qui avaient assez de force pour descendre dans la cour.

(*c*) La gangrène se déclare bientôt après la congellation d'un membre.

paient ; autour d'eux, plus de six mille cadavres, amoncelés dans les cours où on les avait jetés par les fenêtres, et sur les escaliers où beaucoup de ces infortunés avaient rendu les derniers soupirs. Une épidémie terrible qui vint se joindre à tant de maux fut la suite de ce traitement barbare ; bientôt elle s'étendit des lieux où elle avait pris naissance jusqu'au sein de l'armée russe, et y exerça ses ravages. Tel était le sort des prisonniers, lorsque Alexandre, ne consultant que son cœur, voulut juger par ses yeux de leur situation ; il osa pénétrer dans ces demeures horribles et infectes, où l'air corrompu portait les germes les plus actifs de l'épidémie. Quel spectacle, grand Dieu, pour un souverain encore enivré des acclamations de la victoire ! Monarque russe, quoi que tu puisses faire, cette action sera une des plus belles de ta vie !

Alexandre, profondément ému d'un sort si déplorable (*a*), désigna l'un de ses aides de camp, Saint-Priest (*b*), un français que nos dissentions intestines avaient jeté sur ces terres lointaines,

(*a*) Le grand duc Constantin marcha sur les traces de son frère ; il secourut plusieurs prisonniers de sa bourse, en fit soigner quelques-uns dans ses appartemens, et pensa devenir la victime de son humanité. Il fut atteint par la maladie épidémique ; mais sa forte constitution en eut bientôt triomphé.

(*b*) Saint-Priest, qui fut chargé par Alexandre de prendre

pour prendre soin des prisonniers. Saint-Priest remplit son attente ; il distribua des secours pécuniaires, fit payer aux prisonniers la solde qui leur avait été affectée, écouta leurs réclamations, et parvint à établir des hôpitaux, où ils étaient aussi bien traités que les malades russes eux-mêmes. Bientôt tous les souverains dont les troupes servaient dans l'armée de Napoléon envoyèrent des secours pour soulager des infortunes si extraordinaires et si peu méritées ; Napoléon seul n'en envoya point.

Cependant l'erreur de Macdonald relativement à la situation de l'armée de Moskou fut de courte durée ; il apprit d'abord qu'elle s'était retirée avec une précipitation extrême sur Wilna, et bientôt après, qu'elle avait abandonné cette capitale, et allait indubitablement repasser le Niémen. Dans cet état de choses, ce général ne pouvait différer sa retraite, sans se compromettre, puisque les Russes pouvaient se diriger sur Tilsit avec des forces bien supérieures aux siennes ; il rappela donc la division Grandjean pour la concentrer autour de Bausk : York occupait Mitau, le quartier général était à Stalgen. La position du dixième corps devenait d'au-

soin des prisonniers, est le même qui avait remplacé Wintzingerode lorsqu'il fut fait prisonnier.

tant plus critique, que les troupes prussiennes en composaient les deux tiers, et que la force, ce ciment des alliances entre l'oppresseur et l'opprimé, échappait alors à Napoléon : aussi Macdonald, livré à de vives inquiétudes, et ne consultant que la nécessité, s'était enfin décidé à se retirer, lorsqu'il reçut, le 18 dans l'après midi, l'ordre que Murat lui avait fait adresser de Wilna (*a*). Le lendemain il commença sa retraite : il l'effectua sur plusieurs routes qui se rejoignent à Piklupenen, deux lieues avant que d'arriver à Tilsit. La division Grandjean et une brigade de cavalerie prussienne ouvraient la marche; Yorck les suivait à une journée de distance. Palucci ne poursuivit point Macdonald; il se dirigea sur Mémel dont il s'empara le 27 décembre.

La colonne la plus forte du corps de Macdonald, était celle qui marchait le plus à gauche; elle était destinée à garantir les autres colonnes des Kosaques, que l'on s'attendait à

(*a*) L'ordre que Murat avait fait adresser à Macdonald avait été donné au major prussien Schenk, qui, de Wilna, s'était dirigé sur Olita, et de là sur Tilsit. Ce fait se trouve rapporté dans une lettre que Macdonald écrivit à Berthier le jour de son départ. « Comment, s'écrie ce général, n'envoie-t-on pas, dans de telles circonstances, dix, vingt, cent duplicatas ! »

rencontrer bientôt; elle passait par Ianiski, Szawli, Kelm, Nimoksty, Taurogen et Piklupenen. Bachelu, avec sa brigade et un régiment de cavalerie prussienne, marchait à l'avant-garde de cette colonne; le 22, il rencontra des Kosaques pour la première fois, et sa cavalerie délogea des hussards qui occupaient Kelm. Le 27, avant le jour, il trouva le village de Piklupenen, où il arrivait, occupé par une brigade d'infanterie, du corps de Wittgenstein; Laskof, qui la commandait, se retira aussitôt, mais il fut poursuivi et chargé par la cavalerie prussienne, qui lui prit deux bataillons. Cette rencontre faisant craindre à Macdonald de trouver à Tilsit des forces plus considérables, il employa une partie de la journée du 27 à concentrer la division Grandjean. Il était déjà nuit lorsqu'il pénétra dans Tilsit; des Kosaques qui occupaient cette ville, l'abandonnèrent à son approche.

Le lendemain, Macdonald s'étendit sur sa droite jusqu'à Ragnit; ses communications avec Murat, interrompues depuis quelques jours, furent rétablies, mais elles se trouvèrent interceptées avec Yorck. Cette circonstance semblait peu importante, parce que le général prussien était attendu à Tilsit dans la journée même; il n'ar-

riva pas, ce qui pouvait résulter de la nécessité de se concentrer, ou de retards occasionés par la marche des convois. Le 29, Macdonald ne reçut point de nouvelles d'Yorck, et aucun des nombreux émissaires qu'il lui envoya ne revint; le 30, il resta dans la même ignorance sur le sort du corps prussien. La position de ce général était on ne peut plus embarrassante; s'il se retirait, et que Yorck eût été coupé par des forces supérieures, on pouvait l'accuser de ne l'avoir pas secouru; s'il l'attendait encore, chaque instant pouvait amener sa perte, puisque le rideau de cavalerie qui entourait une partie de sa position pouvait cacher des dispositions pour l'attaquer avec des forces bien supérieures aux siennes. Il était livré à ces cruelles inquiétudes, lorsqu'ayant remarqué des mouvemens parmi les troupes russes, il crut qu'il ne pouvait différér plus long-tems sa retraite, et se décida à l'effectuer le lendemain, quoi qu'il arrivât; il concentra donc pendant la nuit toutes ses troupes dans Tilsit. Cette opération était à peine terminée, lorsque Massenbach, le 31 décembre, quelques heures avant le jour, repassa brusquement le Niémen avec sa brigade de cavalerie et un régiment d'infanterie prussienne, qui marchait avec la division Grand-

jean; aussitôt après, Macdonald reçut la lettre suivante :

Le lieutenant général d'Yorck au maréchal Macdonald.

« Tauroggen, le 30 décembre 1812.

» Monseigneur,

» Après des marches très-pénibles, il ne » m'a pas été possible de les continuer sans » être entamé sur mes flancs et mes derrières; » c'est ce qui a retardé la jonction avec votre » excellence, et devant opter entre l'alterna- » tive de perdre la plus grande partie de mes » troupes et tout le matériel qui, seul, assurait » ma subsistance, ou de sauver le tout, j'ai » cru de mon devoir de faire une convention, » par laquelle le rassemblement des troupes » prussiennes doit avoir lieu dans une partie » de la Prusse orientale, qui se trouve, par la » retraite de l'armée française, au pouvoir de » l'armée russe.

» Les troupes prussiennes formeront un » corps neutre, et ne se permettront pas d'hos- » tilités envers aucun parti; les événemens à » venir, suite des négociations qui doivent

» avoir lieu entre les puissances belligérantes, » décideront sur leur sort futur.

» Je m'empresse d'informer votre excel- » lence d'une démarche à laquelle j'ai été » forcé par les circonstances majeures.

» Quelque jugement que le monde portera » de ma conduite, j'en suis peu inquiet; le de- » voir envers mes troupes et la réflexion la » plus mûre me la dictent; les motifs les plus » purs, quelles que soient les apparences, me » guident. En vous faisant, monseigneur, cette » déclaration, je m'acquitte des obligations » envers vous, et vous prie d'agréer l'assu- » rance du plus profond respect, avec lequel » j'ai l'honneur d'être, de votre excellence, » le très-humble serviteur,

» *Le lieutenant général, Signé* d'YORCK. »

Yorck fit connnaître sa résolution au roi de Prusse par une lettre ainsi conçue :

A sa majesté le roi.

« Taurogen, le 30 décembre 1812.

» Sire,

» Mon départ, postérieur à celui de M. le » maréchal, l'ordre de marcher de Mitau à

» Tilsit, donné dans l'unique vue de couvrir » là retraite de la septième division, les mauvais chemins, et enfin la saison la plus défavorable, avaient rendu ma position si désespérée, que j'ai été forcé de conclure avec » le général major de Diebitsch, au service de » sa majesté l'empereur Alexandre, la convention que j'ai l'honneur de mettre ci-joint » aux pieds de votre majesté.

» Dans l'entière conviction qu'en persistant de marcher, j'aurais compromis l'existence de tout le corps d'armée, et entraîné » la perte de son artillerie et de ses bagages, » comme nous en avons vu l'expérience dans » la grande armée, j'ai cru, comme fidèle sujet de votre majesté, ne devoir consulter » que son intérêt, sans égard pour celui de » son allié, pour lequel j'aurais sacrifié tout le » corps d'armée, sans pouvoir lui être d'un » véritable secours dans sa position actuelle.

» Je mets volontiers ma tête aux pieds de » votre majesté, dans le cas où elle jugerait » ma conduite répréhensible. J'aurais la douce » tranquillité de penser, dans ce dernier instant, que je mourrai comme fidèle sujet, » comme un véritable Prussien, et comme un

» homme enfin qui n'a voulu que le bien de » sa patrie.

» *Signé* d'YORCK.

» Pour traduction exacte, le chancelier d'é- » tat,

» *Signé* baron de HARDENBERG (*a*). »

La Prusse, depuis plusieurs années, gémissait sous l'oppression de Napoléon, qui l'avait accablée de maux et d'outrages ; l'occasion venait de se présenter de lui faire recouvrer sa liberté, de la replacer au rang qu'elle avait perdu, peut-être même dans un rang plus élevé. Ses destinées s'étaient trouvées en quelque sorte entre les mains d'Yorck, qui commandait sa seule armée, et dont l'exemple allait avoir tant d'influence sur ses compatriotes. Le tems lui avait manqué pour prendre les ordres de son roi, il fut obligé d'en recevoir des circonstances ; d'ailleurs, le roi ne pouvait être instruit de l'état des choses; il n'était point libre, il était captif dans sa capitale. La défection (16)

(*a*) Cette traduction fut envoyée par ordre du roi de Prusse à M. le comte de Saint-Marsan, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près de ce souverain.

d'Yorck était donc louable et naturelle : toutefois on peut lui reprocher d'avoir laissé Macdonald quatre jours dans l'incertitude sur son sort, et d'avoir terni ainsi une généreuse résolution par l'apparence d'une trahison. Quand on se décide à prendre un tel parti, il faut le faire connaître aussitôt aux alliés que l'on quitte, et sans en déguiser les motifs, ainsi qu'il le fit dans sa lettre à Macdonald, et même dans celle qu'il écrivit à son souverain.

Macdonald, aussitôt qu'il eut appris la défection d'Yorck, commença sa retraite sur Kœnisberg et marcha sur Melauken, ne s'arrêtant que le tems nécessaire pour faire prendre quelque nourriture à ses troupes; il atteignit ce village le 1er. janvier, à trois heures du matin. La rapidité de sa marche le tira d'une position d'autant plus critique, que les habitans ne déguisaient plus la haine qui les animait contre les Français, et leur joie de l'arrivée des Russes, qu'ils considéraient comme leurs libérateurs; et que, réduit à moins de huit mille hommes d'infanterie, il était poursuivi par la totalité du corps de Wittgenstein, augmenté des troupes de la garnison de Riga. Le 3, au point du jour, Bachelu, qui faisait l'arrière-garde avec sa brigade, fut attaqué

inopinément dans Labiau par des forces très-supérieures aux siennes; ce combat fut court, mais très-animé; on combattit jusque dans les rues; Bachelu parvint à effectuer sa retraite en bon ordre.

Pendant les opérations que je viens de raconter, Murat avait dirigé les brigades de la division Heudelet de Kœnisberg sur Tapiau à mesure qu'elles arrivaient; toute cette division avait été réunie dans ce dernier endroit, le 26 décembre; Mortier occupait encore alors Wehlau et Talplaken.

Cependant Platof ayant reçu l'ordre de pénétrer sur le territoire prussien, ses Kosaques entrèrent le 23 décembre à Stallupohnen, le 24 à Gumbinen, et le 26 à Insterburg. Dans le même tems, Tchitchagof quittait ses cantonnemens sur le Niémen, pour se diriger sur cette dernière ville. Le 28, une centaine de Kosaques occupèrent Wehlau, que Mortier avait évacué la veille; cette ville contenait deux millions de rations de vivres. Murat, ce jour même, ayant reçu la nouvelle de l'arrivée de Macdonald à Tilsit, ordonna à Heudelet de réoccuper Wehlau et Talplaken. Le 3 janvier, Tchitchagof arriva à Insterburg, et Macdonald à Caymen, à cinq lieues de Kœnisberg.

Murat réunit au commandement de ce général la division Heudelet, la brigade Cavaignac (de cavalerie), qui venait d'arriver, et le chargea de faire, avec ces troupes, l'arrière-garde de l'armée.

Aussitôt que le roi de Prusse fut instruit de la conduite du général d'Yorck, il ordonna que le lieutenant général de Kleist (*a*) le remplacerait dans le commandement du corps prussien, et le ferait arrêter et conduire à Berlin, pour y être mis en jugement. Il envoya le lieutenant colonel de Natzmer, son aide de camp, près de Murat, pour lui exprimer son improbation, relativement à la convention qui venait d'être conclue, et le prier de donner à cet officier l'appui nécessaire, pour qu'il pût faire mettre à exécution ses ordres, relativement au général Yorck. Monsieur de Natzmer ne put remplir sa mission, puisqu'il aurait fallu passer au travers de la ligne des Russes pour parvenir jusqu'à Yorck. Aussi ce général n'apprit-il les mesures prises contre lui que par les gazettes prussiennes, mais il n'en tint aucun compte. Les gazettes, disait-il avec raison, ne sont point investies du droit de porter les ordres du souverain aux militaires.

(*a*) De Kleist n'était que général major; il fut nommé lieutenant général.

Dans le même tems que le roi de Prusse envoyait M. de Natzmer près de Murat, il envoyait à Paris le prince de Hatzfeld, pour faire connaître à Napoléon les mesures qu'il venait de prendre, et lui porter l'expression de son attachement à sa cause, et de son indignation de la conduite d'Yorck. Selon toutes les apparences, le roi de Prusse était de bonne foi (17), c'est-à-dire que ne croyant point encore pouvoir secouer le joug de Napoléon, la conduite d'Yorck lui semblait contraire à ses intérêts ; au moins c'est ce que l'on doit conclure des événemens subséquens.

Jusqu'au moment de la défection d'Yorck, Murat avait espéré pouvoir tenir derrière la Pregel (*a*); cet événement désastreux le força à

(*a*) Murat, sans la défection d'Yorck, aurait pu réunir derrière la Pregel, à l'époque du 5 janvier,

Le corps de Macdonald.	26,000 hommes.
La division Heudelet.	8,000 (*a*).
La division Detrés, qu'on pouvait faire venir de Dantzig.	6,000
La division Marchand, auparavant Loison.	2,400 (*b*).
La brigade Cavaignac.	1,600
Total.	44,000 hommes.

Indépendamment de ces quarante-quatre mille hommes,

(*a*) La division Heudelet n'étant composée que de recrues, fut bientôt réduite à huit mille combattans.

(*b*) On avait donné des armes à ce qui restait de soldats valides de la division

évacuer la vieille Prusse. Il quitta Kœnigsberg le 2, et eut le 3 son quartier général à Elbing. Le 4, Macdonald arriva à Kœnigsberg, où il

Murat aurait formé une réserve avec ce qu'on avait pu réunir de la garde et des deuxième, troisième, quatrième et neuvième corps; ainsi il aurait disposé de forces plus nombreuses que celles de Tchitchagof et Witgenstein, réunies, qui ne s'élevaient qu'à quarante mille hommes.

J'aurais voulu pouvoir donner une situation complète de tous les corps qui avaient fait la retraite avec Napoléon; mais les renseignemens me manquent pour l'établir. Voici ceux que j'ai pu me procurer.

L'infanterie de la vieille garde, le 20 décembre 1812, à Insterburg, comptait cent cinquante-neuf officiers et treize cent douze sous-officiers et soldats dont cinq cents tout au plus en état de faire feu.

L'infanterie de la jeune garde, le 19 décembre 1812, à Insterburg, comptait deux cent soixante-dix-huit officiers et sept cent quatre-vingt-quinze sous-officiers et soldats. On ne dit pas combien il y en avait en état de combattre.

Le premier corps, le 5 janvier 1813, à Thorn, comptait neuf cent quatre-vingt-seize officiers et deux mille trois cent soixante-deux sous-officiers, dont sept cent vingt-neuf officiers et dix-huit cent sept sous-officiers et soldats en état de servir.

Le deuxième corps, le 10 janvier 1813, à Marienburg, comptait trois mille six cent vingt-neuf hommes, infanterie, artillerie, équipages, etc., tout compris, dont trois mille deux cent quarante-quatre d'infanterie. On ne fait pas connaître combien il y en avait en état de combattre.

Loison, et on y avait réuni quelques bataillons de marche composés de troupes allemandes. Deux jours après le départ de Kœnigsberg, cette division était déjà diminuée de moitié.

trouva la division Heudelet et la brigade Cavaignac ; avec ces forces réunies, il évacua Kœnigsberg le 5 janvier, et se retira par Elbing sur Dantzig. Murat quitta Elbing le 11 janvier, et transporta son quartier général à Posen. Les Russes trouvèrent à Wehlau, à Kœnigsberg, à Elbing et à Bromberg, dont ils s'emparèrent bientôt, des magasins très-considérables. Le 16 janvier, les dernières troupes du corps de Macdonald entrèrent dans Dantzig; le 21, cette place fut entièrement cernée; sa garnison s'élevait alors à trente-cinq mille neuf cent trente-quatre hommes, dont cinq mille neuf

Le troisième corps, le 6 janvier 1813, à Marienburg, comptait trois cent cinquante-huit officiers et seize cent vingt-sept sous-officiers et soldats, dont deux cent quatre-vingt-treize officiers et treize cent deux sous-officiers et soldats en état de servir.

Le quatrième corps, le 4 janvier 1813, à Marienwerder, comptait six cent soixante-huit officiers et deux mille cent quatre-vingt-trois sous-officiers et soldats, dont cinq cent quinze officiers et treize cent cinquante-neuf sous-officiers et soldats disponibles.

Ces renseignemens se trouvent dans des situations ou dans des rapports adressés par les généraux qui commandaient ces corps à Berthier; je les ai recopiés textuellement. On remarquera que ces situations doivent comprendre plusieurs militaires qui n'avaient point été à Moskou, mais qui avaient rejoint pendant la retraite ; d'autres qui n'avaient rejoint que depuis qu'on avait repassé le Niémen.

cent dix-neuf, aux hôpitaux (*a*). Vittgenstein seul avait poursuivi Macdonald; Tchitchagof s'était dirigé d'Insterburg sur Thorn.

Les succès des Russes dans le grand duché de Varsovie avaient été moins rapides que ceux qu'ils venaient d'obtenir dans la vieille Prusse. Nous avons vu que Schwartzenberg était arrivé à Slonim, persuadé que Napoléon était victorieux, et poursuivait l'armée russe; son erreur fut de courte durée; il apprit bientôt la retraite précipitée de l'armée française sur Wilna; et, ne doutant pas qu'elle ne repassât le Niémen, il commença, le 14 décembre, à rétrograder sur Bialystock; il n'avait point encore atteint cette ville lorsqu'il reçut l'ordre que Murat lui avait fait adresser de Wilna, et qui lui prescrivait exactement le mouvement qu'il exécutait. Le 18 décembre, Schwartzenberg prit des can-

(*a*) La garnison de Dantzig était composée des corps suivans :

Division Grandjean (septième),
Division Heudelet (trentième),
Division Bachelu, auparavant Loison (trente-quatrième),
Division Detrés (trente-troisième),
Brigade Cavaignac,
Des troupes de l'artillerie et du génie,
Un dépôt de militaires de différentes armes qui y étaient entrés étant malades.

tonnemens à Bialystock, et en avant de cette ville ; sa droite s'étendait jusqu'à Narewka ; le détachement qui occupait Grodno se reploya, le 20 décembre, sur Bialystock. Reynier avait rétrogradé en même tems que Schwartzenberg, et s'était retiré de Rujana sur Kamenetz. Il prit des cantonnemens derrière la Lezna ; sa droite s'appuyait au Bug ; sa gauche occupait Kamenetz. A cette époque, Alexandre, convaincu que l'empereur d'Autriche allait rompre une alliance qu'avait dictée la politique, mais qui était en opposition avec ses intérêts, et qui blessait sa fierté, ordonna à ses troupes de ne plus commettre d'hostilités contre les Autrichiens, et fit proposer à Schwartzenberg un armistice pour entrer en négociations. Ce général répondit qu'il n'avait point reçu d'instructions à ce sujet, et il écrivit aussitôt à Murat pour prendre ses ordres, à son souverain pour savoir si les grands changemens survenus depuis peu en Europe, n'en avaient point apporté dans ses résolutions.

Cependant Miloradowitz, après s'être emparé de Grodno, dirigea un fort détachement par Goniunds, Jedwabno, et Lomza sur Ostrolenka, afin de menacer la gauche de Schwartzenberg, et marcha sur Bialystock avec le reste

de son armée (*a*). Dans le même tems, Sacken se portait sur Reynier ; son avant-garde occupa Brezesc-Litowski, le 25 décembre. Tutchkof (*b*) observait les cantonnemens ennemis. Par suite de ces mouvemens, Schwartzenberg se décida à se rapprocher de Varsovie ; son corps vint occuper de nouveaux cantonnemens entre le Bug et la Narew ; sur la première rivière ils s'étendaient jusqu'à Nur, sur la seconde jusqu'à Ostrolenka; Reynier cantonna ses troupes derrière la petite rivière qui passe à Wengrod. Ce général, s'apercevant que les Russes ne commettaient plus d'hostilités contre les Autrichiens, tandis qu'ils le harcelaient continuellement, demanda à Schwartzenberg, et en obtint quelques régimens de cavalerie autrichienne pour couvrir ses cantonnemens. Toutes les troupes qui se trouvaient sous les ordres de Schwartzenberg, s'étendirent alors comme si l'on n'eût pas été en présence de l'ennemi. Ces dispositions furent terminées dans les premiers jours de janvier. Pendant une partie de ce mois

(*a*) Miloradowitz avait été renforcé par un corps d'infanterie et un de cavalerie, venus de Wilna.

(*b*) Tutchkof avait pris le commandement du corps de Hertel ; ce dernier avait été envoyé à Wilna comme maître de police.

on resta dans l'inaction, et il exista un armistice de fait, quoiqu'on n'eût rien stipulé ni par écrit ni verbalement. La réponse de Murat se trouva favorable à cet état de choses. « Le roi, écrivait Berthier à Schwartzenberg, » me charge de vous mander qu'il approuve » vos dispositions, et qu'il sera charmé d'ap- » prendre que vous soyez parvenu à conclure » un armistice tacite et non écrit, qui vous » permettrait de faire reposer vos troupes, » ainsi que celles du général Reynier, et qui » deviendrait nul si les corps ennemis que vous » avez en opposition marchaient sur un autre » point. »

Pendant que les Russes pénétraient ainsi dans le grand duché de Varsovie, les corps de l'armée russe restés à Wilna et dans les environs, quittaient leurs cantonnemens pour se diriger sur Merecz, où ils devaient passer le Niémen. Alexandre, accompagné de Kutusof, eut son quartier général, le 8 janvier, à Orani, et le 9 à Merecz, où ce monarque resta quelques jours, et d'où il adressa la proclamation suivante à son armée.

« Merecz, le $\frac{1^{er}}{13}$ janvier 1813.

» Soldats!

» L'année est écoulée! année mémorable et » glorieuse, dans laquelle vous avez plongé » dans la poussière l'orgueil de l'insolent » agresseur! elle est écoulée, mais vos faits hé- » roïques restent; le tems ne saurait en effacer » le souvenir; ils sont présens à vos contem- » porains : ils vivront dans la postérité.

» Vous avez acheté au prix de votre sang la » délivrance de votre patrie que menaçaient » des puissances liguées contre son indépen- » dance. Vous avez acquis des droits à la re- » connaissance de la Russie, et à l'admiration » des autres pays. Vous avez prouvé par votre » fidélité, votre valeur et votre persévérance, » que contre des cœurs remplis d'amour pour » Dieu, et de dévouement envers le souverain, » les efforts des plus formidables ennemis sont » semblables aux vagues furieuses de l'océan, » qui se brisent en efforts impuissans contre » les rochers inébranlables, et ne laissent » après elles qu'un bruit confus.

» Soldats! désirant distinguer tous ceux qui » ont participé à ces exploits immortels, j'ai

» fait frapper des médailles d'argent qui ont » été bénies par notre sainte église. Elles por- » tent la date de la mémorable année 1812. » Suspendues à un ruban bleu, elles décore- » ront les poitrines guerrières qui ont servi de » bouclier à la patrie. Chaque individu de l'ar- » mée russe est digne de porter cette hono- » rable récompense de la valeur et de la cons- » tance.

» Vous avez tous partagé les mêmes fatigues » et les mêmes dangers. Vous n'avez eu qu'un » cœur et qu'une volonté. Vous serez enor- » gueillis de porter tous la même décoration. » Elle proclamera partout que vous êtes les fi- » dèles enfans de la Russie, enfans sur lequels » Dieu le père répandra sa bénédiction.

» Que vos ennemis tremblent en voyant ces » décorations! qu'ils sachent que sous ces mé- » dailles palpitent des cœurs animés d'une va- » leur impérissable! impérissable parce qu'elle » n'est point fondée sur l'ambition ou l'im- » piété, mais sur les bases immuables du pa- » triotisme et de la religion.

» *Signé* ALEXANDRE. »

De Merecz, l'armée russe se dirigea, par Augustowo et Willenberg, sur Plotzk. Le 22 jan-

vier, Schwartzenberg reçut des instructions qui lui prescrivaient de se retirer sur la Gallicie, et d'y prendre des quartiers d'hiver; ainsi ce que Yorck avait cru devoir faire dans l'intérêt de son souverain, Schwartzenberg allait l'exécuter par les ordres du sien. A cette époque, le quartier général de l'armée française était toujours à Posen (*a*). Les russes s'étaient emparés des magasins considérables que l'on avait réunis à Bromberg; Thorn était bloqué par des troupes du corps de Tchitchagof; l'avant-garde de Kutusof n'était plus qu'à quelques marches de Plotzk, où ce général allait passer la Vistule.

Miloradowitz, pour contraindre Schwartzenberg à la retraite, avait dirigé l'un de ses corps sur Przasnie, afin de menacer sa gauche; et dans le même tems il avait envoyé près de lui pour l'engager à se reployer sur Varsovie. Schwartzenberg avait répondu qu'il ne le pourrait que lorsqu'il aurait reçu les ordres de son souverain, et qu'il les attendait incessamment. Deux jours après, Miloradowitz envoya prévenir Schwartzenberg que, l'armée de Kutusof

(*a*) Eugène avait, le 16 janvier, succédé dans le commandement de l'armée à Murat, qui était parti pour Naples.

continuant son mouvement, il ne pouvait plus différer davantage à se porter sur Varsovie. Le général autrichien commença donc sa retraite le 25 janvier, conjointement avec Reynier, qu'il avait instruit des nouvelles résolutions de son souverain; ils se retiraient lentement, afin de gagner du tems pour l'évacuation des malades et des magasins : le premier par Pultusk et Sierock, le second par Stanislawow. Une garnison fut laissée à Modlin. Les habitans de Varsovie, craignant la vengeance des Russes, prièrent Schwartzenberg de solliciter pour eux une capitulation ; ce général la demanda et l'obtint beaucoup plus favorable qu'ils ne pouvaient l'espérer dans de telles conjonctures. Varsovie devait être évacué le 5 février; Reynier et Poniatowski obtinrent de Schwartzenberg qu'il y resterait encore trois jours pour couvrir leur retraite : Reynier était parti le 4 pour se diriger par Kalisch sur Glogau ; Poniatowski partit le 6 pour Cracovie, préférant suivre Schwartzenberg plutôt que Reynier, ce qui semble d'autant plus extraordinaire que l'empereur d'Autriche rompait alors son alliance avec Napoléon. Le 7, l'arrière-garde autrichienne quitta Varsovie; le 8 les Russes y entrèrent. C'était assurément un événement très-favorable aux

Russes, que la neutralité de l'Autriche ; mais Schwartzenberg leur avait été beaucoup plus nuisible depuis qu'ils étaient entrés en pourparlers avec lui par les retards qu'il leur avait fait éprouver, que s'il eût été leur ennemi déclaré.

Depuis le passage de la Bérézina, l'on avait continué à faire de grandes fautes de part et d'autre. Napoléon, s'étant persuadé qu'il pourrait s'arrêter à Malodeczno, puis à Smorgoni, enfin à Wilna, n'avait fait faire de distributions qu'aux militaires qui étaient restés aux drapeaux; il avait ainsi causé la mort d'un grand nombre de soldats, dont une partie, si on leur eût donné des alimens, auraient atteint le Niémen, et en ne détruisant pas les magasins de Smorgoni et de Wilna, on avait rendu à l'armée russe le plus grand de tous les services. Napoléon aurait dû faire étaler, de chaque côté de la route, tout ce qui se trouvait dans les magasins de Smorgoni, surtout le biscuit, et détruire ce qui n'aurait pu être emporté. On aurait dû prendre les mêmes mesures à Wilna, car il était trop évident, après le désastre de la division Loison, et ayant laissé tomber les magasins de Smorgoni au pouvoir de l'ennemi, qu'on ne pourrait s'arrêter à Wilna. Quel jeu bizarre de la fortune! Ces immenses

magasins, réunis avec tant de peine et de soins, ne furent d'aucune utilité à l'armée française, et servirent à alimenter l'armée russe.

Napoléon laissa des garnisons dans les places qui avoisinent la Vistule, parce qu'il conservait l'espoir de reprendre bientôt l'offensive et de ramener ses armées sur ce fleuve. Cet espoir était-il fondé? je ne le pense pas. Quoi qu'il en soit, ce fut une faute incontestable de laisser dans Dantzig trente-six mille hommes, forces plus que doubles de celles qu'il était nécessaire d'y laisser, surtout dans la saison où l'on se trouvait.

On a vu que Kutusof, pendant la retraite de l'armée française, avait suivi jusqu'à Radòszkowiczi des chemins de traverse, afin de pouvoir alimenter son armée. Depuis ce village jusqu'à Wilna, il suivit la même route que l'armée française, et ses troupes souffrirent beaucoup malgré le secours des magasins de Smorgoni; il put s'arrêter à Wilna, parce que, contre toutes les apparences, il y trouva intact les immenses magasins qu'y avaient réunis les Français. La marche sur Wilna était insensée; si Kutusof voulait continuer à suivre les débris de l'armée française, il devait se diriger par des chemins de traverse sur Kowno, ou sur un

point voisin, situé sur le Niémen, au dessus de cette ville, par exemple, sur Prenn, et pousser jusqu'à la vieille Prusse, pays riche, pour y accorder quelque repos à ses troupes s'il le jugeait indispensable.

Après le passage de la Bérézina, puisque Wittgenstein se portait sur les communications de Macdonald, et que Tchitchagof seul était plus que suffisant pour poursuivre les débris de l'armée française, Kutusof aurait dû se rendre d'abord à Minsk, y accorder quelque repos à ses troupes, pendant lequel il leur aurait fait distribuer des vivres, et de là se diriger sur Varsovie. Schwartzenberg aurait été contraint de se reployer, et Kutusof aurait occupé cette capitale, et par suite, pénétré en Allemagne un mois plutôt, événement de la plus haute importance; car, quoique l'Allemagne appelât les Russes de ses vœux, elle appartenait au premier occupant, et il fallait se hâter pour y devancer Napoléon, dont l'activité et l'intelligence, concernant l'organisation des armées, étaient admirables. Enfin ce fut une très-grande faute d'avoir attendu quelques jours avant que de pénétrer sur le territoire prussien; si les Kosaques avaient continué à poursuivre l'armée française, ils n'auraient été

arrêtés qu'au delà de Kœnigsberg, par la division Heudelet; ils auraient fait un très-grand nombre de prisonniers, pris beaucoup d'artillerie, qu'on eut le tems d'évacuer sur Dantzig, et mis Macdonald dans une position si critique qu'il n'aurait probablement pu s'en tirer.

FIN.

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

(1) PAGE 259.

« *Ce n'était point ce courage passif des bataillons de nos jours.* » Les bataillons sont de véritables machines à coup de fusils; les cadres y jouent le principal rôle, puisqu'ils parviennent, pourvu qu'un tiers des soldats soient aguéris et braves, à contenir les deux autres tiers bon gré malgré.

Il est très-rare qu'on en vienne à l'arme blanche. Si un bataillon en charge un autre qui soit en position, et que ce dernier ne commence le feu qu'à petite portée et fasse bonne contenance, il est probable que le premier perdra beaucoup de monde et fuira; mais si, au contraire, celui qui est en position, commence le feu trop tôt, et que le bataillon qui le charge, continue à marcher avec résolution, ce sera celui qui est en position qui fuira.

(2) PAGE 263.

« *En démolissant les maisons, lorsqu'elles n'étaient point occupées par les états majors.* » Les états majors occupaient les villages où s'arrêtaient les quartiers généraux, et les combattans prenaient position autour. Lorsqu'une partie des maisons n'étaient pas occupées par les états majors, les combattans les démolissaient malgré ceux qui les oc-

cupaient, pour en brûler les bois, et c'était un grand soulagement que de trouver ainsi du bois sec à la portée des bivouacs. Les villages, maisons, granges ou hangars qui n'étaient point occupés par des quartiers généraux, l'étaient par les premiers qui s'y établissaient; souvent alors il s'élevait des rixes entre eux et ceux qui, étant forcés de bivouaquer, voulaient démolir les maisons pour en brûler le bois. Lorsque les premiers parvenaient à les conserver, les seconds y mettaient quelquefois le feu par vengeance.

(3) PAGE 306.

« *J'ai dit que le pont de droite avait été terminé à une heure de l'après midi.* » Je pense qu'on lira avec intérêt quelques nouveaux détails relatifs à l'établissement des ponts sur la Bérézina, à cause de l'importance de cette opération, dans les circonstances où se trouvait l'armée.

La construction des ponts ne fut possible que parce qu'Eblé avait conservé un matériel consistant en :

1° Deux forges de campagne.

2° Deux voitures chargées de charbon.

3° Six caissons qui contenaient des outils d'ouvriers en bois et en fer, des clameaux, des clouds, des haches, des pioches et du fer. Ce général avait eu aussi la précaution, à son passage par Smolensk, d'y faire prendre à chaque pontonnier un outil et quelques clouds et clameaux que presque tous avaient conservés et qu'ils déposèrent à l'endroit où l'on fit les préparatifs du passage.

L'on ne possédait point une seule des pièces de bois nécessaires à l'établissement des ponts; la construction

toute particulière des villages russes (*a*) permit de se les procurer en démolissant les maisons de Studianka.

On remplaça les bateaux et nacelles dont on manquait par deux radeaux qui étaient d'une très-petite dimension, celle des bois dont on disposait ne permettant pas de les faire plus grands; ils servirent d'abord à transporter des fantassins sur la rive ennemie, et ensuite à la construction des ponts; mais ils ne pouvaient se diriger avec autant de rapidité et de facilité que des nacelles ou des bateaux.

La hauteur des chevalets variait depuis trois jusqu'à neuf pieds, et il y en avait vingt-trois à chacun des ponts; on n'eut point le tems d'équarir les bois avec lesquels on les construisit, non plus que ceux qu'on employa au lieu de poutrelles. Quant aux madriers, ils furent remplacés, au pont destiné pour les voitures, par des rondins de quinze à seize pouces de longueur, et à celui destiné aux piétons, par un triple lit de planches de quelques lignes d'épaisseur, provenant de la couverture des maisons du village.

L'on avait couvert les tabliers des ponts de chanvre ou de foin, qu'on fut obligé de renouveler fréquemment : l'on conçoit avec quel zèle, quelle intelligence et quelle activité il fallut travailler pour, dans une seule nuit et avec des soldats harassés de fatigue, abattre des maisons et en préparer les bois de manière à pouvoir en construire deux ponts.

(*a*) Les murailles des maisons, dans les villages russes, sont construites avec des bois de sapins placés horizontalement, et qui ne sont point équaris.

J'ai dit qu'il y avait à Orsza un équipage de ponts de soixante bateaux, muni de tous ses agrès, et que l'on avait brûlé le 20 novembre; si l'on eût amené quinze de ces bateaux, on aurait pu, en moins de deux heures, construire un pont, et si l'on eût seulement conservé six bateaux pour les placer au pont pour voitures, dans la partie la plus profonde de la rivière, l'on aurait diminué de moitié la longueur et la difficulté des travaux.

(4) PAGE 337.

« *Schwartzenberg, aussitôt arrivé à Slonim, reçut une nouvelle dépêche, du 4 décembre, qui le jeta dans l'incertitude.* » Les deux lettres de Maret et celles que Schwartzenberg écrivit à Berthier, le 14 décembre, me semblent dignes d'être citées; elles étaient ainsi conçues :

Le duc de Bassano au prince de Schwartzenberg.

« Wilna, le 2 décembre 1812.

» L'arrivée de l'amiral Tchitchagof sur la Bérézina a » changé les dispositions de sa majesté; toute l'armée, » après avoir forcé le passage de cette rivière, a battu » plusieurs fois l'ennemi, marche dans la direction de » Wilna. L'empereur sera probablement ici de sa per- » sonne, avant six ou huit jours. Je n'ai pas reçu d'or- » dres à transmettre à votre excellence, mais j'ai dû » sentir l'importance de vous informer promptement de » cette nouvelle direction des opérations militaires. A » défaut d'instructions, votre excellence jugera ce qu'elle » doit faire; elle considérera s'il ne conviendrait pas

» qu'elle se rapprochât du haut Niémen et du flanc droit
» de l'armée. Je n'ai rien reçu de vous, mon prince,
» depuis votre lettre du 27 novembre. Informez-moi,
» je vous prie, le plus promptement possible du mou-
» vement que vous vous serez décidé à faire. »

» J'ai l'honneur d'offrir à votre excellence les nou-
» velles assurances de ma plus haute considération et de
» mes plus inviolables sentimens.

» *Signé* le duc de BASSANO. »

Le duc de Bassano au prince de Schwartzenberg.

« Wilna, le 4 décembre 1812.

» Sa majesté est arrivée le 3, à Malodeczno; elle m'é-
» crit qu'elle attache la plus grande importance à ce que
» vous suiviez le mouvement de l'armée et que vous
» manœuvriez dans le sens de la position actuelle; elle
» regarde la rapidité de votre marche comme devant
» avoir une grande influence sur l'état des affaires.

» Sa majesté a battu le général Wittgenstein au
» passage de la Bérézina; elle a aussi battu l'amiral
» Tchitchagof et ses quatre divisions, et lui a fait six
» mille prisonniers; elle a réduit cette armée à sept
» mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie; il
» n'y a point de nouvelles du général Kutusof. Une bri-
» gade de la division Partouneaux s'est égarée pendant
» la nuit, et dans sa marche pour rejoindre le pont de la
» Bérézina, elle s'est jetée dans les postes ennemis; sa
» majesté la croit perdue. Les Russes feront sans doute

» un grand éclat de cet événement, qui n'est toutefois » qu'un malheureux accident.

» L'intention de sa majesté est d'entrer en quartier » d'hiver, et de donner à son armée, qui en a grand be- » soin, le tems de se remettre de ses fatigues.

» Je désire, mon prince, être informé exactement et » promptement de vos mouvemens : la dernière lettre » que j'ai reçue de vous est datée de Prujany, le 1er dé- » cembre.

» Je n'ai pas le tems d'écrire à M. le général Reynier; » auriez-vous la complaisance de lui donner les nou- » velles que je vous transmets.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé* le duc de BASSANO. »

Le prince de Schwartzenberg au prince de Neufchâtel et de Wagram.

« Slonim, le 14 décembre 1812.

» Il y a bien long-tems que je suis entièrement privé » des nouvelles de votre altesse; j'ignore la position » ou la direction que prend la grande armée. M. Charlet, » un des aides de camp du général Reynier, qui doit » être arrivé à Wilna le 5, un secrétaire (*a*) que j'y ai » envoyé et qui doit être rendu le 7, n'en sont pas » revenus encore ni l'un ni l'autre. Des reconnaissances » que le général Mohr a poussées à Lida, m'ont averti, » il y a quatre jours, que la communication se trouve » interceptée par les Kosaques. Je dois craindre qu'un

(*a*) Ce secrétaire était le baron de Sturmer.

» des courriers expédiés de Wilna, pour me porter des » ordres de la part de sa majesté, n'ait eu le malheur » d'être pris, puisque les dernières nouvelles que j'ai » reçues de Wilna sont du 4, et que j'avais annoncé » mon arrivée à Slonim pour le 6, en demandant des » ordres sur la direction que je devais prendre lorsque » je serais arrivé à ce point.

» Ayant reçu la lettre du 2, du duc de Bassano, près » de Prujany, j'ai envoyé l'ordre aux troupes que j'avais » laissées à Slonim de se mettre en marche pour Nieswij, » de pousser des reconnaissances vers Minsk et Slutzk, » pour inquiéter l'ennemi qui, après avoir été battu, » pouvait prendre cette route. Je voulais cependant at- » tendre des ordres positifs avant de suivre ce mouve- » ment avec toute l'armée, croyant entrevoir par les » lettres de M. le duc de Bassano, que la grande armée » continuait son mouvement sur Wilna. Mais je me vois » malheureusement privé, depuis le 4, de correspon- » dance avec Wilna. Votre altesse voudra bien observer » que dans la lettre du 4, où il est dit que sa majesté attache » la plus grande importance à ce que je suive le mouve- » ment de l'armée et que je manœuvre dans le sens de la » position actuelle, on m'a laissé dans l'ignorance sur la » nature du mouvement, et celle de la position même.

» J'ai appris par des voyageurs que l'armée russe a » passé Oszmiana, qu'elle se portait sur Wilna et que » la grande armée continue son mouvement sur Kowno. » Si j'avais su plutôt que l'armée ferait ce mouvement, » j'aurais envoyé le corps resté à Slonim sur Lida, où il » aurait été bien utile, au lieu de le faire avancer sur » Nieswij. Ne trouvant plus ici de quoi vivre, supposant

» d'ailleurs que la grande armée passera le Niémen, pour » prendre des quartiers d'hiver, et ne recevant point » d'ordres, j'ai résolu de marcher dans la direction de » Grodno. Je compte être le 16 dans les cantonnemens » près de Rossa. La division Siégenthal et trois régimens » de cavalerie resteront du côté de Slonim, en formant » l'arrière-garde. Si des ordres de sa majesté ou d'autres » circonstances ne m'obligent point à changer de dispo- » sitions, je continuerai mon mouvement vers Bialys- » tok en envoyant des troupes pour couvrir Grodno au- » tant que possible; j'espère recevoir jusqu'alors des » ordres qui m'indiqueront les cantonnemens d'hiver » destinés aux troupes que je commande. Le général » Dutaillis me mande que Sacken est à Wlodimir avec » vingt-six mille hommes, ce qui me paraît bien exagéré, » et qu'il menace le duché : le général n'a que trois » mille hommes; la Vistule est gelée, et il est vrai qu'il » a des dépôts immenses à garder. Un courrier saxon, » qui revient de Varsovie, dit avoir rencontré sa ma- » jesté, allant dans cette capitale; toutes ces considéra- » tions me font approuver un mouvement du septième » corps, dans la direction de Brezesc, pour être à portée » de couvrir le duché et surtout Varsovie, en cas d'une » invasion.

» Le porteur de la présente, M. le comte Latour, » lieutenant colonel à l'état major général de l'armée, » est à même de donner à votre altesse tous les rensei- » gnemens sur cette armée et ses opérations.

» Veuillez agréer, monseigneur, les assurances de ma » plus haute considération et du plus inviolable atta- » chement. » *Signé* SCHWARTZENBERG. »

(5) PAGE 339.

« *La société du Tugend-Bund* (*pacte de la vertu*), *dont le but était de secouer le joug de ce conquérant.* » Le Tugend-Bund était une société secrète, qui avait pour grand-maître, le baron de Stein, et dont le but était de délivrer l'Allemagne du joug de Napoléon; cette société se subdivisa en plusieurs autres, qui, indépendamment du but principal dont je viens de parler, en avaient un plus éloigné, tel que la restauration de la monarchie prussienne, la formation de l'Allemagne en un seul état fédératif, sous un ou deux chefs.

La société du Tugend-Bund se formait d'un grand nombre d'associations particulières, inconnues les unes des autres, et qui remontaient par des comités provinciaux et des conseils généraux, jusqu'au grand-maître. Les comités ne connaisaient que les associations auxquelles ils transmettaient des ordres, et que le conseil général duquel ils en recevaient.

(6) PAGE 343.

« *Se trouvaient souvent réduits à mendier des secours auprès des soldats qu'ils avaient commandés.* » Voici ce dont je fus témoin occulaire : des militaires de toutes armes entouraient un feu de bivouac; un général, transi de froid, les ayant priés de lui accorder une place, n'en reçut point de réponse, mais ayant réitéré sa demande, « apporte ta bûche, » lui répondit l'un d'eux. Peu après, arriva un commissaire des guerres qui tenait à la main un mouchoir dans lequel il y avait des pommes de terre; il voulait en faire cuire quelques-unes sous la cendre,

mais chaque fois qu'il s'approchait, on le repoussait avec menace. Il fut obligé de chercher un bivouac plus hospitalier; je doute qu'il l'ait rencontré.

(7) PAGE 346.

« *Il se flattait néanmoins de pouvoir s'arrêter et rallier les débris de son armée à Smorgoni.* » Les deux lettres suivantes ne laissent pas le moindre doute à cet égard.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

« Malodeczno, le 4 novembre 1812, à trois heures » du matin.

» Monsieur le duc de Bellune, continuez aujourd'hui » votre mouvement de retraite, et venez prendre la po- » sition de Malodeczno, en ayant soin que toutes les » voitures et les hommes isolés passent avant vous. Le » deuxième corps, qui gardera cette ville jusqu'à votre » arrivée, prendra position en arrière. Le quartier géné- » ral sera à Bénitza, par Markowo. Si l'on avait trouvé » ici des vivres, on aurait fait halte; mais les premiers » magasins considérables sont à Smorgoni; il y a là des » bœufs, de l'eau-de-vie, du biscuit: faites-le connaître » à vos traîneurs, afin qu'ils se rallient sur ces maga- » sins. Si vous avez des voitures d'équipages militaires, » envoyez-les sur Smorgoni chercher des vivres. Toute- » fois on va tâcher de vous faire passer dix mille rations » de biscuit et de bœufs, ce qui vous mettra à même de » tenir partout où cela sera nécessaire, sans crainte que » vos troupes se débandent.

» Si les moyens de transport ne permettaient pas que

» vous reçussiez dans la journée de demain ces vivres, » il faudrait continuer votre mouvement jusqu'auprès » de Smorgoni, c'est-à-dire, près des moyens, et là il » faudra faire halte. Faites une proclamation pour ral- » lier les traîneurs et les diriger sur Smorgoni; faites » battre un ban, et faites la lire par un officier d'état » major.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au comte Kreptowicz.

« Malodeczno, le 4 novembre 1812, à quatre heures » du matin.

» L'empereur ordonne, monsieur le comte, que vous » preniez des mesures pour envoyer au duc de Bellune, » des magasins de Smorgoni, dix mille rations de bis- » cuit, et autant pour les troupes du duc d'Elchingen, » qui commande les deuxième et troisième corps d'ar- » mée. L'intention de sa majesté est que vous envoyiez » aussi à chacun de ces maréchaux vingt mille rations » de viande, et dix mille rations d'eau-de-vie. Faites en » sorte que ces vivres arrivent le plutôt possible, et, si » l'on peut, demain, parce que du lieu où ces vivres » seront reçus s'arêtera le mouvement rétrograde.

» On mande de Wilna qu'il y a à Smorgoni soixante » mille rations de biscuit; vingt mille seront distribuées » ainsi qu'il est dit ci-dessus; trente mille seront don- » nées à la garde, qui enverra en prendre possession » aujourd'hui; cinq mille seront données au prince » d'Eckmulh, et autant à Eugène: le double de rations

» de viande sur pied, et la même quantité d'eau-de-vie, » sera remise à chacun de ces corps. Il y a à Smorgoni » trois cent cinquante mille rations de farine, et l'on » assure que le gouvernement de Lithuanie a pris des » mesures pour qu'une grande quantité de pain y soit » préparée. Si tous ces détails sont vrais, et que les ma- » gasins d'Oszmiana soient aussi bien fournis, on ral- » liera là l'armée, pour lui donner de la viande, du pain » et de l'eau-de-vie, d'une manière régulière. Il est donc » nécessaire, monsieur le comte, que vous fassiez con- » naître à l'empereur, le plus tôt possible, les ressources » réelles qu'offrent les magasins de Smorgoni et d'Osz- » miana, et que vous m'en rendiez compte.

» *Signé* ALEXANDRE. »

(8) PAGE 351.

« *Le vingt-neuvième bulletin, daté de Malodeczno, le 3 décembre.* » Je crois devoir citer le vingt-neuvième bulletin, à cause de sa célébrité, et parce que la comparaison de son contenu avec le récit véridique des faits offre beaucoup d'intérêt. Il était ainsi conçu :

» VINGT-NEUVIÈME BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

« Malodeczno, le 3 décembre 1812.

» Jusqu'au 6 novembre le tems a été parfait, et le » mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand » succès. Le froid a commencé le 7; dès ce moment, » chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de » chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smo-

» lensk, nous avions perdu bien des chevaux de cavalerie » et d'artillerie.

» L'armée russe de Wolhinie était opposée à notre » droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de » Minsk, et prit pour pivot de ses opérations la ligne » de Varsovie. L'empereur apprit à Smolensk, le 9, ce » changement de ligne d'opération, et présuma ce que » ferait l'ennemi. Quelque dur qu'il lui parut de se met- » tre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel » état des choses le nécessitait. Il espérait arriver à » Minsk, ou du moins sur la Bérézina, avant l'ennemi. » Il partit le 13 de Smolensk; le 16, il coucha à Krasnoi. » Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subite- » ment, et, du 14 au 15 et au 16, le thermomètre » marqua seize et dix-huit degrés au dessous de glace; » les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de » cavalerie, d'artillerie, de train, périssaient toutes » les nuits, non par centaines, mais par milliers, sur- » tout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de » trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre » cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos « transports se trouvaient sans attelage. Il fallut aban- » donner et détruire une bonne partie de nos pièces et » de nos munitions de guerre et de bouche.

« Cette armée, si belle le 6, était bien différente dès » le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans » transports. Sans cavalerie nous ne pouvions pas nous » éclairer à un quart de lieue; cependant sans artillerie » nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre » de pied ferme; il fallait marcher pour ne pas être con- » traints à une bataille, que le défaut de munitions nous

» empêchait de désirer; il fallait occuper un certain es-
» pace pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie
» qui éclairât et liât les colonnes. Cette difficulté, jointe
» à un froid excessif subitement venu, rendit notre situa-
» tion fâcheuse. Les hommes que la nature n'a pas
» trempés assez fortement pour être au dessus de toutes
» les chances du sort et de la fortune, perdirent leur
» gaîté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs
» et catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout
» conservèrent leur gaîté et leurs manières ordinaires,
» et virent une nouvelle gloire dans des difficultés diffé-
» rentes à surmonter.

» L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de
» cette affreuse calamité qui frappait l'armée française,
» chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les co-
» lonnes par ses Kosaques, qui enlevaient, comme les
» Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui
» s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait
» que du bruit et n'est pas capable d'enfoncer une com-
» pagnie de voltigeurs, se rendit redoutable, à la faveur
» des circonstances. Cependant l'ennemi eut à se re-
» pentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut
» entreprendre; il fut culbuté par le vice-roi, au devant
» duquel il s'était placé, et il y perdit beaucoup de monde.

» Le duc d'Elchingen, qui, avec trois mille hommes,
» faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de
» Smolensk. Il fut cerné, et se trouva dans une position
» critique : il s'en tira avec cette intrépidité qui le dis-
» tingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pen-
» dant toute la journée du 18, et l'avoir constamment
» repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc

» droit, passa le Borysthènes, et déjoua tous les calculs » de l'ennemi. Le 19 l'armée passa le Borysthènes à » Orsza, et l'armée russe, fatiguée, ayant perdu beau- » coup de monde, cessa là ses tentatives.

» L'armée de Wolhinie s'était portée dès le 16 sur » Minsk, et marchait sur Borisow. Le général Dom- » browski défendit la tête de pont de Borisow avec trois » mille hommes. Le 23 il fut forcé et obligé d'évacuer » cette position. L'ennemi passa alors la Bérézina, mar- » chant sur Bobr, la division Lambert faisant l'avant- » garde. Le deuxième corps, commandé par le duc de » Reggio, qui était à Czéréia, avait reçu l'ordre de se » porter sur Borisow, pour assurer à l'armée le passage » de la Bérézina. Le 24 le duc de Reggio rencontra la » division Lambert à 4 lieues de Borisow, l'attaqua, la » battit, lui fit deux mille prisonniers, lui prit six pièces » de canon, cinq cents voitures de bagages de l'armée » de Wolhinie, et rejeta l'ennemi sur la rive droite de » la Bérézina. Le général Berkeim, avec le quatrième de » cuirassiers, se distingua par une belle charge. L'ennemi » ne trouva son salut qu'en brûlant le pont, qui a plus » de trois cents toises.

» Cependant l'ennemi occupait tous les passages de » la Bérézina; cette rivière est large de quarante toises; » elle charriait assez de glaces, mais ses bords sont cou- » verts de marais de cinq cents toises de long, ce qui la » rend un obstacle difficile à franchir.

» Le général ennemi avait placé ses quatre divisions » dans différens débouchés où il présumait que l'armée » française voudrait passer.

» Le 26, à la pointe du jour, l'empereur, après

» avoir trompé l'ennemi par divers mouvemens faits » dans la journée du 25, se porta sur le village de Studianka, et fit aussitôt, malgré une division ennemie, » et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le » duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi, et le mena » battant deux heures; l'ennemi se retira sur la tête de » pont de Borisow. Le général Legrand, officier du » premier mérite, a été blessé grièvement, mais non » dangereusement. Toute la journée du 26 et du 27, » l'armée passa.

» Le duc de Bellune, commandant le neuvième » corps, avait reçu ordre de suivre le mouvement du » duc de Reggio, de faire l'arrière-garde, et de contenir l'armée russe de la Dwina, qui le suivait. La division Partounaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le » 27, à midi, le duc de Bellune arriva, avec deux divisions, au pont de Studianka.

» La division Partounaux partit à la nuit de Borisow; » une brigade de cette division, qui formait l'arrière-» garde, et qui était chargée de brûler les ponts, partit » à sept heures du soir; elle arriva entre dix et onze » heures; elle chercha sa première brigade et son général de division, qui étaient partis deux heures avant, » et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Ses recherches furent vaines : on conçut alors des inquiétudes. » Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette » brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six, a pris » à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou » trois lieues dans cette direction; que dans la nuit, et » transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, » qu'elle a pris pour ceux de l'armée française; entou-

» rée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise » doit nous avoir fait perdre deux mille hommes d'in- » fanterie, trois cents chevaux et trois pièces d'artille- » rie. Des bruits couraient que le général de division » n'était pas avec sa colonne, et avait marché isolément.

» Toute l'armée ayant passé le 28 au matin, le duc de » Bellune gardait la tête du pont, sur la rive gauche; » le duc de Reggio, et derrière lui toute l'armée, était » sur la rive droite.

» Borisow ayant été évacué, les armées de la Dwina » et de Wolhynie communiquèrent; elles concertèrent » une attaque. Le 28, à la pointe du jour, le duc de » Reggio fit prévenir l'empereur qu'il était attaqué; une » demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive » gauche. L'armée prit les armes. Le duc d'Elchingen » se porta à la suite du duc Reggio, et le duc de Tré- » vise, derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint » vif; l'ennemi voulut déborder notre droite; le géné- » ral Doumerc, commandant la cinquième division de » cuirassiers, et qui faisait partie du deuxième corps » resté sur la Dwina, ordonna une charge de cavalerie » aux quatrième et cinquième régimens de cuirassiers, au » moment où la légion de la Vistule s'engageait dans » des bois, pour percer le centre de l'ennemi, qui fut » culbuté et mis en déroute. Ces braves cuirassiers en- » foncèrent successivement six carrés d'infanterie, et » mirent en déroute la cavalerie ennemie qui venait au » secours de son infanterie; six mille prisonniers, deux » drapeaux et six pièces de canon tombèrent en notre » pouvoir.

» De son côté, le duc de Bellune fit charger vigou- » reusement l'ennemi, le battit, lui fit cinq à six cents

» prisonniers, et le tint hors la portée du canon du pont. » Le général Fournier fit une belle charge de cavalerie.

» Dans le combat de la Bérézina l'armée de Wolhynie » a beaucoup souffert. Le duc de Reggio a été blessé; » sa blessure n'est pas dangereuse; c'est une balle qu'il » a reçue dans le côté.

» Le lendemain, 29, nous restâmes sur le champ de » bataille. Nous avions à choisir entre deux routes, » celle de Minsk et celle de Wilna. La route de » Minsk passe au milieu d'une forêt et de marais in- » cultes, et il eût été impossible à l'armée de s'y nour- » rir. La route de Wilna, au contraire, passe dans » de très-bons pays. L'armée, sans cavalerie, faible en » munitions, horriblement fatiguée de cinquante jours » de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés » de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses ma- » gasins. Le 30, le quartier général fut à Pleszeniczi, » le 1er décembre à Staiki, et le 3 à Malodeczno, où » l'armée a reçu ses premiers convois de Wilna.

» Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui » est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Wilna.

« Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, » de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie » et son matériel, c'est le résultat de l'exposé qui vient » d'être fait. Le repos est son premier besoin. Le ma- » tériel et les chevaux arrivent. Le général Bourcier a » déjà plus de vingt mille chevaux de remonte dans dif- » férens dépôts. L'artillerie a déjà réparé ses pertes. Les » généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souf- » fert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu » leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux; » quelques-uns par le fait des embuscades des Kosaques.

» Les Kosaques ont pris nombre d'hommes isolés, » d'ingénieurs-géographes qui levaient les positions, et » d'officiers blessés qui marchaient sans précaution, » préférant courir des risques plutôt que de marcher posément et dans des convois.

» Les rapports des officiers généraux, commandant » les corps, feront connaître les officiers et soldats qui se » sont le plus distingués, et les détails de tous ces mémorables événemens.

» Dans tous ces mouvemens, l'empereur a toujours » marché au milieu de sa garde, la cavalerie commandée » par le maréchal duc d'Istrie, et l'infanterie, commandée par le duc de Dantzig. Sa majesté a été satisfaite du bon esprit que sa garde a montré; elle a toujours été prête à se porter partout où les circonstances » l'auraient exigé; mais les circonstances ont toujours » été telles que sa simple présence a suffi, et qu'elle » n'a pas été dans le cas de donner.

» Le prince de Neufchâtel, le grand maréchal, le » grand écuyer et tous les aides de camp, et les officiers militaires de la maison de l'empereur ont toujours » accompagné sa majesté.

» Notre cavalerie était tellement démontée, que l'on » a pu réunir les officiers auxquels il restait un cheval « pour en former quatre compagnies de cent cinquante » hommes chacune. Les généraux y faisaient les fonctions » de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. » Cet escadron sacré, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas » de vue l'empereur dans tous les mouvemens.

» La santé de sa majesté n'a jamais été meilleure. »

(9) PAGE 357.

« *L'état des magasins immenses, existant à Wilna* » Il y avait à Wilna du pain, du biscuit et de la farine pour cent mille hommes pendant quarante jours, sans compter les blés des magasins d'hiver, qui commençaient à arriver de la Samogitie, et pour lesquels les moyens de mouture étaient assurés, puisque les moulins, situés sur la Wilia et la Wilinka, sont construits de manière à moudre plus rapidement l'hiver que l'été.

De la viande pour cent mille hommes, pour trente six jours, existant en parcs, rassemblés en partie sous Wilna, en partie échelonnés à peu de distance.

De la bière et de l'eau-de-vie dans une proportion plus grande encore.

Trente mille paires de souliers.

Vingt-sept mille fusils, et une très-grande quantité d'effets d'habillement, de harnachement et d'équipement.

(10) PAGE 360.

« *Jamais armée n'éprouva un pareil désastre.* » J'ai pensé qu'on lirait avec intérêt quelques détails, encore plus circonstanciés que ceux que j'ai donnés, sur les maux qui accablèrent l'armée, et sur les effets terribles des froids extrêmes. Je les ai extraits de l'ouvrage intitulé : *Tableau de la campagne de Moskou, par M. René Bourgeois, chirurgien major.* Il trace le tableau suivant de l'armée après le passage de la Bérézina. « Au bout » de quelques jours de marche, l'armée offrait un aspect » plus hideux que jamais. La saison devenait de plus en

» plus en plus rigoureuse, et on était dénué de tout ce » qui pouvait en rendre les atteintes moins rudes.

» On manquait surtout de chaussures, qui, brûlées » par les neiges, au milieu desquelles on marchait cons- » tamment, furent bientôt entièrement usées. On était » obligé de s'envelopper les pieds de chiffons, de mor- » ceaux de couvertures de laines, de peaux d'animaux, » qu'on assujettissait avec des liens de paille ou des » ficelles. Mais tous ces moyens, que la nécessité sug- » gérait, étaient bien loin de remplacer les bottes et les » souliers : ils rendaient au contraire la marche très- » lente et très-pénible, et ne garantissaient que faible- » ment de l'impression du froid.

» Le reste de l'accoutrement était parfaitement en rap- » port avec la chaussure; surchargés des guenilles les » plus sales et les plus grotesquement disposées, la » tête couverte des coiffures les plus bizarres, la barbe » longue et dégoûtante, les cheveux en désordre, les » yeux caves, les joues décharnées, des figures où se » peignaient toutes les peines physiques et morales qui » nous déchiraient, donnaient à l'armée l'aspect de fan- » tômes effrayans.

» On se trouvait dans un état si déplorable, qu'il est » arrivé souvent que des personnes liées par l'amitié la » plus intime, ont marché, pendant des journées en- » tières, à côté les unes des autres sans se reconnaître.

» Malgré ce qu'on faisait pour mitiger les effets du » froid, en s'entourant de tout ce qui pouvait servir de vê- » temens, peu de monde échappèrent à la congellation, » et chacun en fut frappé dans quelques parties du corps.

» Heureux ceux à qui elle n'atteignit que le bout du nez,
» les oreilles ou une partie des doigts.
» Ce qui rendait ses ravages encore plus funestes, c'est
» qu'en arrivant près des feux on y plongeait impru-
« demment les parties refroidies, qui, ayant perdu leur
» sensibilité, n'étaient plus susceptibles de ressentir
» l'impression de la chaleur qui les consumait. Bien
» loin d'éprouver le soulagement que l'on recherchait,
» l'action subite du feu donnait lieu à de vives douleurs,
» et déterminait promptement la gangrène.
» La désorganisation et la démoralisation étaient portées
» au dernier degré; toute idée de commandement et d'o-
« béissance avait disparu; Il n'existait entre nous aucune
» différence de rang ni de fortune. Nous ne formions
» plus qu'une bande d'hommes abrutis et dégradés, chez
» lesquels il ne restait aucune trace de civilisation;
» étranger l'un à l'autre, chacun ne voyait que soi, et
» s'en occupait exclusivement.

» On était devenu cruel par spéculation : quand un
» malheureux, après avoir lutté long-tems contre toutes
» ces calamités, tombait enfin accablé sous le poids de
» ses maux, on était sûr qu'il avait usé tous les ressorts
» de la vie, et qu'une fois abattu il ne se releverait pas.
« Avant qu'il eût rendu les derniers soupirs on le trai-
» tait déjà comme un cadavre, et on se jetait sur lui
» comme sur une proie, pour lui arracher les misérables
» vêtemens qui le couvraient : en peu d'instans il était
» dépouillé, et on le laissait expirer lentement dans cet
» état de nudité.

» Nous détournions froidement les yeux de cet hor-
» rible spectacle.

» Si quelques-uns de nous développaient ce courage » et cette énergie extraordinaires qui les mettaient au « dessus de tous les malheurs, il y en avait un bien plus » grand nombre qui manquaient des forces morales né- » cessaires pour ne pas s'en laisser accabler.

» Frappés de l'horreur de leur position, et effrayés » du sort qui les menaçait, ils perdaient tout espoir d'é- » chapper à tant de maux, et tombaient dans un pro- » fond accablement.

« Dès l'instant que la mort leur paraissait inévitable » ils ne cessaient d'être dominés par cette pensée, qui « les absorbait entièrement. Persuadés que tous leurs « efforts ne devaient aboutir qu'à prolonger de quelques » instans leurs souffrances, ils devenaient incapables de » la moindre réaction: l'anéantissement de leurs facultés » morales était tel, qu'ils perdaient jusqu'à la volonté » de se sauver.

» Sourds à toutes les représentations et à toutes les » instances, ils persistaient à se croire hors d'état de » supporter la moindre fatigue, et, refusant obstinément » de continuer leur route, ils se couchaient sur la terre, » abattus et minés par le désespoir, pour y attendre la » fin de leur déplorable existence.

» D'autres, au contraire, doués d'une ame plus forte, » se roidissaient contre les difficultés, et déployaient » une fermeté à toute épreuve; mais, après avoir lutté » plus ou moins long-tems, ils succombaient enfin, » épuisés et n'ayant plus qu'un souffle de vie.

» Vous voyiez souvent marcher à côté de vous, » comme des spectres, de ces misérables pour lesquels » la station était un travail pénible, et qui s'efforçaient

» de mettre un pied devant l'autre : tout à coup ils se » sentaient défaillir; de profonds soupirs sortaient de » leurs poitrines, leurs yeux se remplissaient de larmes, » leurs jambes fléchissaient sous eux, ils chancelaient » pendant quelques instans, et tombaient enfin pour ne » plus se relever.

» Ceux de leurs camarades qui les entouraient détour- » naient leurs regards, et si les corps de ces infortunés, » expirans, se trouvaient placés en travers devant eux, il » les enjambaient et passaient froidement par dessus, » sans paraître s'en apercevoir.

» Un très-grand nombre d'entre nous étaient dans un » véritable état de démence : plongés dans la stupeur, » l'œil hagard, le regard fixe et hébété, on les recon- » naissait facilement dans la foule, au milieu de laquelle » ils marchaient comme des automates, et gardant le » plus profond silence. Quand on les interpellait, on ne » pouvait en tirer que des réponses sans suite et hors » de propos; ils avaient entièrement perdu l'usage de » leurs sens, et étaient insensibles à tout. Les outrages, » les coups même, dont on les frappait souvent, ne » pouvaient les rappeler à eux-mêmes et les faire sortir » de cet état d'idiotisme. »

Plus loin, M. René Bourgeois décrit les effets des froids extrêmes.

« C'est en arrivant dans cette ville (Smorgoni) que » le froid se fit sentir avec une violence inouie, et jus- » qu'alors inconnue. Dans les journées des 6, 7 et 8 » décembre le thermomètre descendit jusqu'à vingt-six » et vingt-sept degrés au dessous de la glace.

» Ce froid excessif, auquel il était impossible de ré-

» sister, acheva de nous détruire. Peu de personnes » échappèrent à ses atteintes, et chaque jour il mois- » sonnait un grand nombre de victimes; les nuits sur- » tout étaient très-meurtrières : la route et les bivouacs » que nous quittions étaient jonchés de cadavres.

» Pour ne pas succomber il ne fallait rien moins » qu'un exercice continuel qui tint constamment le corps » dans un état d'effervescence, et répartit la chaleur na- » turelle dans toutes les parties. Si, abattu par la fatigue, » vous aviez le malheur de vous abandonner au som- » meil, les forces vitales n'opposant plus qu'une faible » réaction, l'équilibre s'établissait bientôt entre vous et » les corps environnans, et il fallait bien peu de tems » pour que, d'après l'acception rigoureuse du langage » physique, votre sang ne se glaçât dans vos veines.

» Quand, affaissés sous le poids des privations anté- » cédentes, on ne pouvait surmonter le besoin du som- » meil, alors la congellation faisait de rapides progrès, » s'étendait à tous les liquides, et on passait, sans s'en » apercevoir, de cet engourdissement léthargique à la » mort. Heureux ceux dont le réveil était assez prompt » pour prévenir cette extinction totale de la vie! »

Enfin M. Réné Bourgeois décrit les effets de ce même fléau sur les soldats de la division Loison.

» Les jeunes soldats qui la composaient, la plupart » Allemands, frappés tout à coup par l'action subite » d'un froid auquel ils n'avaient point encore été expo- » sés, succombèrent bientôt à l'excès des souffrances » auxquelles ils étaient livrés.

» Ceux-ci ne périssaient ni d'épuisement ni d'inac- » tion, et le froid seul les frappait de mort. On les voyait

» d'abord chanceler pendant quelques instans, et mar-
» cher d'un pas mal affermi comme des hommes dans
» l'ivresse. Il semblait que tout leur sang fût refoulé vers
» la tête, tant ils avaient la figure rouge et gonflée. Bien-
» tôt ils finissaient par être entièrement saisis et par
» perdre toutes leurs forces; leurs membres étaient
» comme paralysés. Ne pouvant plus soutenir leurs bras,
» ils les abandonnaient à leur propre poids et les lais-
» saient aller passivement; leurs fusils s'échappaient
» alors de leurs mains, leurs jambes fléchissaient sous
» eux, et ils tombaient enfin, après s'être épuisés en ef-
» forts impuissans.

» Au moment où ils se sentaient défaillir, des larmes
« mouillaient leurs paupières, et quand ils étaient abat-
» tus ils se relevaient à diverses reprises pour regarder
» fixement ce qui les environnait : ils paraissaient avoir
» perdu entièrement le sens, et ils avaient un air étonné
» et hagard; mais l'ensemble de leur physionomie, la
» contraction forcée des muscles de la face offraient des
» traces non équivoques des cruelles douleurs qu'ils res-
» sentaient.

» Les yeux étaient extrêmement rouges, et, très-sou-
» vent, le sang transsudait à travers les pores, et s'é-
» coulait par gouttes au dehors de la membrane qui re-
» couvre le dedans des paupières (la conjonctive). Ainsi
» l'on peut dire, sans rien emprunter au langage méta-
» phorique, que ces infortunés répandaient des larmes
» de sang. »

(11) PAGE 365.

« *Pour lui transmettre les nouvelles instructions de Napo-* » *léon.* » Lorsque Murat arriva à Wilna, il était abattu et semblait avoir perdu la faculté de penser, de raisonner et d'agir. Il prêta d'abord fort peu d'attention à Maret, qui lui transmettait les ordres de Napoléon, et s'écria pour toute réponse : « Non, je ne me ferai pas prendre dans » ce pot de chambre ! » Au bout d'une demi-heure, il sembla apporter plus d'attention à l'objet si important de la discussion : « Donnez-moi des ordres, lui disait Berthier, je vais les expédier ! — Vous savez mieux que moi, répondait Murat, ce qu'il faut faire ; donnez des ordres vous-même. — C'est vous qui commandez l'armée, et ce n'est pas moi, répliquait Berthier ; donnez vos ordres et je vais les expédier. » Ces débats déplorables se prolongèrent long-tems ; Murat ne voulait rien ordonner, Berthier ne voulait rien prendre sur lui. Maret les quitta. Ce ministre revit Murat le soir ; quelques heures de repos semblaient l'avoir rendu à lui-même. Il convint de tenir à Wilna autant de tems qu'il serait possible.

(12) PAGE 366.

« *Jamais étonnement ne fut pareil à celui des habitans de cette ville, qui croyaient encore, le* 6, *à l'existence de la grande armée.* » L'erreur des habitans de Wilna relativement à l'armée française, ne fut pas due uniquement aux fausses nouvelles répandues par Maret, mais aussi à ce que, jusqu'au 8 décembre, on ne fit partir aucun des dépôts de troupes qui y étaient en garnison, on n'évacua

aucun des immenses magasins qu'on y avait réunis, ni même six millions d'argent monnoyé, qui s'y trouvaient. Ainsi, on sembla jusqu'à cette époque y être dans une entière sécurité; la lettre suivante vient à l'appui de ces assertions.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au lieutenant général comte Hogendorp, gouverneur de la Lithuanie.

« Miedniki, le 17 décembre 1812, à sept heures » du soir.

» Monsieur le général Hogendorp, je vous préviens que » la garde impériale arrivera demain à Wilna; sa majesté » désirerait qu'elle pût prendre des cantonnemens dans le » faubourg d'Oszmiana; la cavalerie de la garde arrivera » aussi demain et prendra des cantonnemens provisoires » dans les emplacemens qu'elle a déjà occupés. Les corps » du vice-roi et celui du prince d'Eckmulh s'arrêteront » pour la journée de demain à Rukoni. Nous espérons » que vous avez pris des mesures pour qu'on prenne » aux traîneurs et isolés tous leurs cognats; qu'ils soient » conduits directement dans les couvens ou emplace- » mens que vous aurez choisis, pour les réunir par » corps d'armée. Il faut beaucoup de patrouilles en » ville, afin de n'y souffrir aucun soldat isolé. Nous dé- » sirerions avoir un état des villages qui se trouvent à » deux lieues autour de Wilna, et qui offrent des res- » sources pour y mettre des troupes. Le roi pense que » vous ne perdez pas un instant pour faire évacuer nos » malades et tous les embarras de l'administration. Il faut

» faire partir les six millions qui sont à Wilna, en di-
» riger deux sur Varsovie, et quatre sur Kœnigsberg.
» Quant aux hommes démontés des troupes à cheval, il
» faut les réunir dans un même local et les faire partir
» par troupes de cinq cents hommes pour Kowno et
» Varsovie. Le général Bourcier fera connaître le nom-
» bre d'hommes et de quelle arme il faut diriger sur cha-
» cun de ces points. Je vous ai déjà écrit de faire partir
» également toutes les remontes de Wilna pour Kœnigs-
» berg. Beaucoup de soldats vont demander à entrer
» dans les hôpitaux. Il faudrait tâcher de les diriger au
» fur et à mesure sur Kowno. La quantité de cognats et
» de petites charrettes que l'on enlèvera aux soldats en
» entrant en ville, fourniront plus de moyens qu'il n'en
» faut pour évacuer nos malades. Préparez-moi des états
» de situation exacts et détaillés de tout ce qui se trouve
» à Wilna.

» *Signé* ALEXANDRE. »

(13) PAGE 370.

« *Dans cette même soirée l'on expédia des ordres aux généraux Schwartzenberg et Macdonald.* » Les ordres adressés à ces généraux offrant de l'intérêt, je vais les citer.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

« Wilna, le 9 décembre 1812.

» Monsieur le prince de Schwartzenberg, l'armée
» est en ce moment à Wilna, mais tout porte à penser

» que sa majesté va se déterminer à lui faire repasser le » Niémen pour prendre ses quartiers d'hiver sur ce » fleuve. Ce mouvement exige que vous manœuvriez en » conséquence avec votre corps et celui de Reynier, » afin de vous mettre en harmonie avec nous dans la » nouvelle ligne que nous prendrons sur la rive gauche » du Niémen; l'intention de l'empereur ayant été que » votre corps et celui du général Reynier couvrissent le » duché de Varsovie. Sa majesté me charge de vous » mander de manœuvrer sur Bialystock, mais sa majesté » me charge en même tems de vous faire connaître que » votre mouvement doit se faire le plus lentement pos- » sible, à moins d'y être forcé par ceux de l'ennemi.

» L'armée va se porter sur Kowno, qu'elle conser- » vera comme tête de pont; c'est sur ce point que vous » devrez nous faire parvenir vos rapports. Donnez-nous » de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera pos- » sible.

» *Signé* ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Tarente.

« Wilna, le 9 décembre 1812.

» Monsieur le duc de Tarente, l'armée est en ce mo- » ment à Wilna et environs. L'intention de sa majesté » est donc que vous vous rapprochiez de notre nouvelle » ligne d'opération, en vous approchant de Tilsit, afin » de couvrir Kœnigsberg et Dantzig. Mais sa majesté » me charge en même tems de vous faire connaître que » votre mouvement, etc., etc.

» *Signé* ALEXANDRE. »

(14) Page 378.

« *Les corps étaient représentés par leurs aigles escortés par quelques officiers et sous-officiers.* » Le passage suivant extrait du rapport que Berthier adressa à Napoléon, de Wirballen le 16 décembre 1812, fait bien connaître le véritable état auquel se trouvait réduit ce qui restait de l'armée. « Il faut le dire, les quatre cinquièmes de l'ar-
» mée a les pieds, les mains ou la figure gelés. Votre
» majesté ne peut se faire une idée de l'état de souffrance
» et de désordre dans lequel la rigueur du froid a mis
» l'armée. Obligée de faire depuis deux mois de grandes
» marches, les combattans présentent aujourd'hui à peine
» une escorte, pour garantir le roi, les généraux et les
» aigles. »

Plus loin on trouve cet autre passage :

« J'ai dans ce moment de très-vives inquiétudes.
» J'avais tout perdu excepté une calèche qui portait tous
» les états de situation de l'armée, vos ordres originaux,
» mes livres d'ordres et le grand tableau du mouvement.
» Cette voiture, conduite par des gendarmes sûrs et es-
» cortée, a disparu en sortant de Kowno. Depuis trois
» jours je n'en ai pas de nouvelles. Je reste avec ce que
» j'ai sur moi ; je conserve encore un léger espoir qu'elle
» aura pris la route de Tilsit. J'ai envoyé de tous côtés
» à sa recherche ; je suis consterné de la perte de mes
» papiers si importans. » La calèche dont il est question avait pris la même route que Ney. Elle rejoignit Berthier à Kœnigsberg, et c'est dans les papiers qu'elle contenait, que j'ai puisé une partie des renseignemens qui m'ont

servi pour écrire l'histoire de la mémorable expédition de Russie.

(15) PAGE 380.

« *L'avant-garde de Tchitchagof arriva dans l'après midi, et ce général lui-même, le lendemain, avec le reste de son corps.* » Tchitchagof adressa à son souverain, le $\frac{29 \text{ novembre}}{11 \text{ décembre}}$, un rapport que je crois devoir citer. Il était ainsi conçu :

« Rukoni, le $\frac{29 \text{ novembre}}{11 \text{ décembre}}$ 1812.

» Depuis le $\frac{17}{29}$ novembre, je poursuis l'ennemi sans » relâche. Pendant les premiers jours, notre marche a » été souvent ralentie par la destruction des ponts ; mais » quelques heures ont toujours suffi pour les rétablir. » Nos marches ont toujours été forcées ; l'avant-garde, » qui n'a pas perdu l'ennemi de vue, l'a souvent chassé » des positions où il s'était établi pour passer la nuit. » Chaque jour on lui a pris des canons et des prison- » niers. Depuis le passage de la Bérézina jusqu'à Wilna, » nous avons pris deux étendards, plusieurs généraux, » quelques milliers de prisonniers, cent cinquante bou- » ches à feu, plus de sept cents caissons et fourgons, et » une si grande quantité de voitures de bagages que la » route en est obstruée en plusieurs endroits.

» L'arrière-garde de l'ennemi ayant été détruite, sa re- » traite s'opéra dans le plus affreux désordre ; les soldats » tombaient accablés de fatigue, et dans leur désespoir, ils » se rendaient prisonniers ; la perte de l'ennemi ne s'é- » lève pas à moins de trente mille hommes ; la route est

» couverte de morts, de blessés, de gelés et de mourans. » Le châtiment atteint si promptement ces misérables, » qu'ils périssent dans les flammes des maisons mêmes » où ils mettent le feu pour se chauffer, et qu'on les » trouve gelés dans celles dont ils ont détruit les portes » et les fenêtres. L'ennemi n'a rien pu emporter de » Wilna; nous y avons trouvé beaucoup d'artillerie et » d'immenses magasins. Parmi le grand nombre de mala- » des et de blessés abandonnés, se trouvent plusieurs gé- » néraux. Le général Tchaplitz s'est particulièrement dis- » tingué par son zèle infatigable et la rapidité avec la- » quelle il a poursuivi l'ennemi. Un aide de camp, chargé » par le maréchal Davout d'attendre l'arrière-garde, afin » de prendre des renseignemens sur la force du corps » russe qui poursuivait l'armée française, a été pris à » Oszmiana. Ce jeune homme a été fort étonné de voir » arriver l'arrière-garde russe au lieu de l'arrière-garde » française, qui n'existait plus. Les prisonniers s'accor- » dent à dire que Napoléon ne peut plus dissimuler ce » que sa position a de critique, et qu'il craint son ar- » mée, qui commence à murmurer. Beaucoup d'hommes » de sa garde ont été pris dans les derniers jours; il m'est » arrivé plusieurs fois de m'établir dans les logemens » qu'ils venaient de quitter; d'autres fois Napoléon ne » part qu'au moment où notre avant-garde commence à » tirailler avec son arrière-garde. »

(16) PAGE 394.

« *La défection d'Yorck était donc louable et naturelle.* » Pour achever de faire connaître cet événement, je vais

donner la copie de la convention conclue entre Yorck et Wittgenstein, celle d'une lettre de Macdonald à Bachelu; enfin la copie de la lettre que Massenbach écrivit à Macdonald après l'avoir abandonné, et qui lui fut remise quelques heures après que celle d'Yorck lui fut parvenue.

Convention conclue entre Yorck et Wittgenstein.

« Ce jourd'hui, les soussignés, savoir, le commandant en chef du corps auxiliaire prussien, lieutenant général d'Yorck, d'un côté, et le quartier maître général de l'armée impériale russe, sous les ordres du comte Wittgenstein, général major de Diebistsch, de l'autre, après mûre délibération, ont passé la convention qui suit :

» Art. 1er. Le corps prussien occupera, dans l'intérieur du territoire prussien, la ligne le long de la frontière, depuis Memel et Nimmersat, jusqu'à la route de Wainuty à Tilsit; depuis Tilsit, la route qui passe par Schilupischken et Melauken, jusqu'à Labiau, y compris les villes qu'elle touche, déterminera l'étendue du pays que doit occuper le susdit corps prussien. Ce territoire sera borné de l'autre côté par le Kurisch Haff, de manière que toute cette étendue sera considérée comme parfaitement neutre, tant que les troupes prussiennes l'occuperont.

» Il est bien entendu que les troupes russes pourront aller et venir sur les grandes routes précitées; mais elles ne pourront prendre leurs quartiers dans les villes de cet arrondissement.

» Art. 2. Les troupes prussiennes resteront en par-

» faite neutralité dans l'arrondissement désigné art. 1, » jusqu'à l'arrivée des ordres de sa majesté le roi de » Prusse; mais elles s'engagent, dans le cas où sa dite » majesté leur ordonnerait de rejoindre les troupes im- » périales françaises, de ne pas combattre contre les » armées russes pendant l'espace de deux mois, à dater » du présent jour.

» Art. 3. Dans le cas où sa majesté le roi de Prusse, » ou sa majesté l'empereur de toutes les Russies, refuse- » raient de ratifier la présente convention, le corps prus- » sien sera libre de se porter là où les ordres de son roi » l'appelleront.

» Art. 4. On rendra au corps prussien tous les traî- » neurs qu'on trouvera sur la route de Mitau, et éga- » lement tout ce qui fait partie du matériel de l'armée. » Quant à la branche des approvisionnemens et du train » dudit corps, tout ce qui la compose pourra traver- » ser sans obstacle les armées russes pour rejoindre de » Kœnigsberg, ou de plus loin, le corps d'armée prus- » sien.

» Art. 5. Dans le cas où les ordres du lieutenant gé- » néral Yorck pourraient encore atteindre le lieutenant » général Massenbach, les troupes qui se trouvent » sous le commandement de ce dernier, seront com- » prises dans la présente convention.

» Art. 6. Tous les prisonniers que pourraient faire » les troupes russes, sous les ordres du général major » de Diebitsch, sur les troupes du général Massenbach, » seront également compris dans cette convention.

» Art. 7. Le corps prussien conservera la faculté de » concerter tout ce qui est relatif à son approvision-

» nement avec les régences provinciales de la Prusse, » le cas non excepté où ces provinces seraient occupées » par les troupes russes.

» La convention précitée a été expédiée en double, » et munie de la signature et du sceau particulier des » soussignés.

» Fait au moulin de Poschernu (près Taurogen), le » $\frac{18}{30}$ décembre 1812.

» *Signé* DIEBITSCH, *général major au service* » *de Russie*, et YORCK, *lieutenant général au* » *service de Prusse.* »

Le maréchal Macdonald au général Bachelu.

« Tilsit, le 30 décembre 1812.

» Mon cher général,

» Je n'ai rien à objecter à vos réflexions, que je fais » de mon côté; depuis trois jours la douleur m'accable; » sortir d'une position si périlleuse, pour y retomber » immédiatement, est un coup affreux; cependant je ne » puis me décider à abandonner ce corps de Prussiens; « il est impossible qu'il soit pris; l'ennemi en aurait fait » sonner les trompettes par toutes les bouches. Quel- » qu'un revenu de Mordlen aujourd'hui n'en a rien en- » tendu. Un émissaire de Coadjuthen a dit avoir entendu » que le général d'Yorck se serait dirigé de Chelet à » Paghermont. Aucun de nos nombreux messagers ne » retourne, malgré l'appât du gain; il faut qu'ils soient » pris. Cette conduite du général d'Yorck est inexpli- » cable; il était le 24 à Kelm, et avait des ordres pour

» venir le 25 à Nimoksty et Koltiniany. Un contre-ordre
» le rappelait sur ce dernier point pour la même date;
» le jour suivant à Poghermont, où il devait recevoir de
» nouveaux ordres, mais non les attendre; il a dû s'a-
» percevoir que les nombreux partis rompaient toute
» communication. Il y a plus; il ne peut ignorer que
» nous sommes à Tilsit; la nouvelle en est générale-
» ment répandue, et le but était de s'y rendre. En se-
» cond lieu, le dégel est un avertissement suffisant.
» Attendait-il les ordres qui lui étaient annoncés? C'est
» ce que l'on ne peut imaginer. Il était à notre suite,
» sur nos traces, le chemin était frayé, et il n'a pas suivi!
» Je me perds en conjectures. S'en aller, que dira l'em-
» pereur, la France, l'armée, la Prusse, l'Europe enfin?
» Ne serait-ce pas une tache ineffaçable sur le dixième
» corps que l'abandon volontaire, et sans y être con-
» traint autrement que par la prudence, d'une partie de
» ses troupes? Oh! non, quels que soient les événe-
» mens, je me résigne et me dévoue volontiers comme
» victime, pourvu que je sois la seule! Je suis en com-
» munication avec le quartier général à Kœnigsberg. On
» fait filer quelques troupes à Tapiau, la division Heu-
» delet qui y arrive successivement pour remplacer la
» garde; mais je crois que j'aurai beaucoup de peine à
» obtenir que ces troupes soient portées à Insterburg.
» Le rideau de cavalerie de l'ennemi cache certaine-
» ment un mouvement de troupes. Vous avez reçu l'or-
» dre de vous retirer. J'ai prévenu vos désirs. Demain
» je prendrai un parti définitif. Si vous n'êtes point in-
» quiété, vous viendrez me voir un instant. Je vous

» donne le bonsoir, et vous souhaite un sommeil que ma » triste situation me refuse depuis long-tems.

» *Signé* ALEXANDRE. »

« *Post-scriptum.* J'ai pris des mesures pour déjouer » les desseins de l'ennemi, s'il était assez osé pour tenter » un hourra sur la ville. »

Le général Massenbach au maréchal Macdonald.

« Tilsit, le 31 décembre 1812.

» Monseigneur,

» La lettre du général d'Yorck aura déjà prévenu votre » excellence que ma dernière démarche m'est prescrite, » et que je n'en pourrais changer rien, parce que les me- » sures de prévoyance que votre excellence fit prendre » cette nuit me parurent suspectes de vouloir peut-être » me retenir par force, ou désarmer mes troupes dans » le cas présent.

» Il me fallut prendre ce parti, dont je me suis servi » pour joindre mes troupes, à la convention que le gé- » néral commandant a signée, et dont il me donne l'avis » et l'instruction ce matin.

» Votre excellence pardonne que je ne suis venu moi- » même pour l'avertir du procédé, c'était pour m'épar- » gner une sensation très-pénible à mon cœur, parce » que les sentimens de respect et d'estime pour la per- » sonne de votre excellence, que je conserverai jusqu'à

» la fin de mes jours, m'auraient empêché de faire mon » devoir.

» Je connais le cœur de votre excellence; elle ne per- » mettra pas que les pauvres habitans de Tilsit, qui ont » déjà tant souffert pendant cette malheureuse guerre, » ne soient encore rendus plus malheureux par les trou- » pes qui sont dans ce moment sous les ordres de votre » excellence.

» Daignez recevoir l'assurance de ma pure estime et » la plus haute considération.

» *Le lieutenant général, signé* MASSENBACH. »

(17) PAGE 398.

» *Selon toutes les apparences le roi de Prusse était de bonne foi.* » Le comte de Saint-Marsan et Augereau, qui commandait les troupes françaises en Prusse, étaient persuadés que le roi de Prusse était de bonne foi; les lettres suivantes ne laissent aucun doute à cet égard.

Le comte de Saint-Marsan au prince de Neufchâtel et de Wagram.

« Berlin, le 4 janvier 1813.

Monseigneur,

» Le roi vient d'envoyer M. de Hardemberg me com- » muniquer ses déterminations. Les voici : Sa majesté » fera partir demain, au plus tard à midi, un de ses « aides de camp, le lieutenant colonel Natzmer, pour » se rendre auprès de sa majesté le roi de Naples. Cet

» officier portera la nomination du général Kleist comme » lieutenant général commandant le contingent ; il portera aussi le désaveu formel de la convention signée » par le général d'Yorck ; l'ordre au général Kleist de » faire arrêter cet officier général, s'il y a moyen, et de » le faire conduire à Berlin ; enfin, l'injonction de disposer du contingent, selon que sa majesté le roi de » Naples l'ordonnera, et d'exécuter en tout les ordres » de sa majesté sicilienne, qui sera priée de faire accompagner M. de Natzmer, pour qu'il puisse remplir » la commission dont il est chargé, et aussi de faire » mettre à l'ordre du jour de l'armée française les résolutions du roi : elles le seront également à Berlin, à » Postdam, en Silésie, et on les insérera dans les gazettes. Le prince Hatzfeld reçoit ordre de se rendre à » Paris. Il portera à sa majesté l'empereur l'expression » des sentimens du roi, de son attachement à la cause » de sa majesté, et de son indignation de ce qui vient » de se passer. Le roi s'occupera incessamment de réunir » un autre contingent ; mais, sur cet objet, il met en » avant l'extrême détresse de ses finances, et demande » quelque à-compte sur les avances faites jusqu'ici.

» Jusqu'à ce moment le général d'Yorck n'a point » rendu compte au roi de ce qu'il a fait. Le comte Eukel, » aide de camp du roi, qui a quitté ce général le 27, » étant arrivé ici avant hier, a seulement rapporté que » le général d'Yorck croyait devoir se trouver dans le » cas de ne pas percer et de capituler. On n'apprendra » cette nouvelle à Berlin qu'en apprenant aussi les mesures adoptées par le roi ; ce qui neutralisera, je l'espère, l'effet que pourra produire un pareil scandale.

» Le roi et son ministre paraissert de la meilleure » foi. Sa majesté a paru très-inquiète et très-affectée du » danger que court M. le duc de Tarente. Si le corps est » rentré en Prusse, le roi ne désespère point que le gé- » néral Kleist ne le ramène aux ordres de sa majesté le » roi de Naples ; mais il me paraît difficile que l'ennemi » et le général d'Yorck s'exposent à cette chance ; ils ne » laisseront venir ce corps en Prusse qu'autant que le » roi aurait approuvé la convention.

» Je réexpédie de suite M. Boileau avec ces notions; » M. de Natzmer le suivra à quinze ou dix-huit heures » de distance.

» J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse con- » sidération, monseigneur, de votre altesse sérénissime, » le très-humble et très-obéissant serviteur,

» DE SAINT-MARSAN. »

Le maréchal Augereau au prince de Neufchâtel et de Wagram.

« Berlin, le 12 janvier 1813.

» Monseigneur,

» J'ai reçu la lettre anonyme que votre altesse m'a » fait l'honneur de m'envoyer avec sa lettre du 7 cou- » rant, venant du prince d'Ecmulh. Je fais fort peu de » cas des lettres de ce genre. J'avais déjà écrit depuis » plusieurs jours à tous les généraux gouverneurs et com- » mandans des places de se tenir sur leurs gardes, et de » me faire des rapports sur tout ce qui pourrait surve- » nir de nouveau.

» Je puis assurer votre altesse que le roi et son pre-

» mier ministre ne sont pour rien dans la capitulation » du général d'Yorck ; elle en sera convaincue par les » démarches que sa majesté vient de faire auprès du » roi de Naples. J'ai la plus grande confiance dans le » dévouement que porte le roi de Prusse à sa majesté » l'empereur, mais il faudrait aussi que l'on eût un peu » plus de confiance en lui ; car, si l'on écoute toutes les » dénonciations, il est des hommes pour qui il est un » besoin d'intriguer, de brouiller, et de dénoncer tout » ce qui existe entre ciel et terre ; alors si l'on y ajoute » foi, je ne pourrai pas plus répondre de la tranquillité » de la Prusse que du reste de l'Allemagne. Ce pays-ci » n'est maintenu que par le calme de son souverain, » qui est parfaitement secondé par son premier minis- » tre. Le reste ne voudrait voir que désordre ; il faut la » prudence et la sagesse d'un tel roi pour avoir main- » tenu l'ordre jusqu'à ce jour.

» Agréez, mon prince, l'hommage de mon profond » respect,

» *Le maréchal d'empire*,

» *Signé* AUGEREAU, *duc de Castiglione.*

SUITE DES LETTRES DE NAPOLÉON ET DE BERTHIER que j'ai cru devoir citer.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au vice-roi d'Italie.

Staroi-Borisow, le 26 novembre 1812, à quatre heures du matin.

Monseigneur, dans ce moment nous jetons des ponts sur la Bérézina, à Studianka, et immédiatement on va

effectuer le passage de vive force, l'ennemi étant de l'autre côté. Si le passage réussit, il faut vous tenir prêt à nous suivre, ainsi que le prince d'Eckmulh, auquel votre altesse voudra bien faire passer la lettre ci-jointe. L'empereur pense que vous êtes à la poste.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Zaniwki, le 28 novembre 1812, à sept heures du soir.

Aussitôt que le feu a eu fini, vous aurez sûrement achevé de faire passer le pont à votre artillerie, afin de pouvoir déblayer le village de Studianka; vous ferez mettre le feu à toutes les voitures que vous ne jugerez pas dans le cas de pouvoir passer, afin que votre arrière-garde puisse, à cinq heures du matin, évacuer la rive gauche, c'est-à-dire le village de Studianka. Vous ferez en même tems brûler ou rompre les deux ponts par votre arrière-garde, et les pontonniers du général Eblé. Vous sentez, monsieur le duc, combien il est important que les ponts soient bien détruits; il y a, au village, des chevalets que l'on avait préparés pour un troisième pont; il faut brûler tout cela.

On dit qu'il y a des cadavres d'hommes et de chevaux étouffés à l'entrée des ponts; il faut les faire jeter à l'eau, afin que ces marques de désordre ne soient pas connues de l'ennemi. Au retour de l'aide de camp que vous devez envoyer à l'empereur, on vous fera connaître l'heure à laquelle le duc d'Elchingen, qui doit faire la retraite, commencera son mouvement. Faites donc passer l'artil-

lerire de préférence à toute autre voiture, et qu'elle passe cette nuit le marais, et enfin faites brûler tout ce qui ne passera pas les ponts.

Mettez de fortes gardes aux ponts pour en être constamment maître, et que votre artillerie et votre corps passent en ordre, de manière à ce que les ponts ne se rompent point. L'empereur pense que le général Latour-Maubourg aura déjà passé. S'il y a des voitures abandonnées dans le marais, votre arrière-garde devra les faire brûler.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Tarente.

Antonowo, le 14 décembre 1812.

Monsieur le duc de Tarente, le roi me charge de vous faire connaître confidentiellement l'état véritable de l'armée. Le froid excessif et les fatigues extrêmes qu'elle a eu à supporter, l'ont mise dans un tel état de désorganisation et d'affaiblissement par la perte presque totale de nos chevaux, qu'il lui est impossible de prendre et tenir une position quelconque, et que le roi est réduit à en ramener les débris dans les places de la Vistule et à Dantzig. Cependant, à moins d'y être forcé par les mouvemens de l'ennemi, sa majesté a le projet de ne pas dépasser Gumbinen et Insterburg avant d'avoir appris votre arrivée à Tilsit; mais dans le cas contraire, vous sentez, monsieur le maréchal, la nécessité d'arriver promptement sur la ligne de la Prégel, sur le point de Vehlau, parce que, de ce point, vous couvrirez Kœnigsberg, et vous serez à même, suivant les

circonstances, d'arriver avant l'ennemi sur Elbing, Marienburg. Au reste, le roi s'en rapporte à votre expérience et à vos talens. Sa majesté vous recommande de nouveau de correspondre plus souvent avec nous. N'oubliez pas, en opérant vos mouvemens, de reployer toutes les troupes qui pourraient se trouver encore placées sur le Niémen.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Stallüpohnen, le 17 décembre 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, j'ai reçu votre lettre du 14, et je l'ai mise sous les yeux du roi. Sa majesté approuve entièrement la résolution que vous manifestez de manœuvrer sur Grodno et Bialystok, et de couvrir et défendre Varsovie. Ces dispositions sont parfaitement d'accord avec les instructions que je vous ai adressées. L'armée va se rapprocher de la Vistule, afin de se reposer des grandes fatigues qu'elle a dû éprouver par de longues marches, par un froid excessif, et par les nombreux combats qu'elle a eu à livrer. Le duc de Tarente va se rapprocher du Niémen, et couvrira la partie du Nord du grand duché et les états prussiens. L'ennemi n'a montré en deçà du Niémen que quelques Kosaques. L'armée russe doit encore avoir plus besoin que nous de prendre ses quartiers d'hiver, et tout annonce qu'elle emploiera le reste de l'hiver à se refaire et à se réorganiser. Tout le cinquième corps va se réunir à Var-

sovie ; et le prince Poniatowski y est déjà arrivé pour recevoir vingt-quatre mille conscrits qui y sont réunis, et pour y réorganiser son artillerie. Le grand duché paraît disposé à faire les plus grands efforts et les plus grands sacrifices pour sa défense.

Recevez, etc.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Paris, le 18 décembre 1812.

Mon cousin,

Je vois avec peine que vous ne vous soyez pas arrêté à Wilna sept à huit jours, afin de profiter des effets d'habillement, de rallier un peu l'armée. J'espère que vous aurez pris position sur la Prégel. Nulle part il n'est possible d'avoir autant de ressources que sur cette ligne et à Kœnigsberg. J'espère que les généraux Schwartzenberg et Reynier auront couvert Varsovie. La Prusse se prépare à envoyer des renforts pour couvrir son territoire.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Circulaire adressée par Berthier aux généraux Eugène, Davout, Augereau, etc.

Kœnigsberg, le 1er janvier 1813.

Le roi me charge de vous prévenir confidentiellement que le duc de Tarente, après avoir attendu plusieurs

jours à Tilsit le général d'Yorck, formant son arrière-garde à un jour de marche, en a reçu hier une lettre par laquelle ce général lui mande que sa position lui faisant craindre d'être entamé sur ses flancs et sur ses derrières, il a cru devoir faire une capitulation avec les Russes, par laquelle lui et son corps restent neutres dans la partie de la Prusse que nous avons évacuée à la rive droite du Niémen. Est-ce le général Yorck qui a trahi son souverain dans cette circonstance? Vous sentirez combien il est essentiel d'être sur ses gardes. Le duc de Tarente se trouve réduit à cinq mille hommes, sans cavalerie. Il paraît que le roi ne peut faire autrement que de se reployer sur la Vistule.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à sa majesté l'empereur et roi.

Posen, le 16 janvier 1813.

Sire,

Un aide de camp du roi m'a apporté à midi une lettre de sa majesté, dont la copie est ci-jointe. Jai engagé le roi à conserver le commandement de l'armée. Il m'a répondu qu'il était inviolablement décidé. Je lui ai observé qu'il ne pouvait pas partir que le vice-roi ne fût arrivé, puisqu'il devait être ici dans la soirée.

Malgré les instances du vice-roi, sa majesté a persisté à quitter le commandement : le vice-roi ne voulait pas l'accepter; mais enfin les voitures du roi étant prêtes, j'ai décidé le vice-roi à prendre provisoirement le commandement; je l'ai assuré de mon zèle, malgré l'état

souffrant dans lequel je suis. Votre majesté sentira combien il est important qu'elle organise sa grande armée, qu'elle nomme par décret son lieutenant général. Je ne me permets aucune réflexion sur la conduite du roi. Je me mets sous les ordres du vice-roi.

Je présente à votre majesté l'hommage de mon profond respect.

Le prince de Neufchâtel, major-général,

Signé ALEXANDRE.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME LIVRE.

NOMS DES GÉNÉRAUX commandant les corps d'armée.	DÉSIGNATION des corps.	DATE de leur entrée sur le territoire russe.	Officiers, s.-officiers et soldats d'infanterie présens sous les armes, y compris les troupes de l'artillerie et du génie.	Officiers, s.-officiers et soldats de cavalerie présens sous les armes, y compris les troupes de l'artillerie.	Chevaux d'officiers de troupe et de trait présens.	Nombre de bouches à feu.	OBSERVATIONS.
Le m^al Berthier, pr^ce de Neuchâtel.	état-maj. général.	24 juin 1812.	3,073	108	1,748		Ces troupes comprennent celles attachées au quartier-général impérial.
Le m^al Davout, prince d'Eckmuhl.	1er corps d'infant.	*Idem.*	63,627	3,424	11,417		Le premier corps comptait cinq divisions ; deux étaient composées de cinq régimens, dont quatre français et un étranger, trois de quatre régimens, dont trois français et un étranger.
Le m^al Oudinot, duc de Reggio. .	2e *idem.*	*Idem.*	34,299	2,840	7,331		Le deuxième corps comptait trois divisions. La première était composée de quatre régimens français ; la deuxième de cinq régimens, dont quatre français et un étranger ; la troisième de six régimens, dont quatre saxons, un français et un croate.
Le maréchal Ney, duc d'Elchingen.	3e *idem.*	*Idem.*	35,755	3,587	8,039		Le troisième corps comptait trois divisions. La première était composée de cinq régimens, dont quatre français et un étranger ; la deuxième de cinq régimens, dont trois français et deux étrangers ; la troisième de Wurtembergeois.
Le prince Eugène, vice-roi d'Italie.	4e *idem.*	30 juin 1812.	42,430	2,368	10,057		Le quatrième corps comptait quatre divisions ; deux étaient composées de quatre régimens français et un régiment étranger ; les deux autres étaient composées d'Italiens ; l'une d'elles était la garde royale italienne.
Le prince Poniatowski.	5e *idem.*	24 juin 1812.	32,159	4,152	9,438		Le cinquième corps comptait trois divisions ; il était composé de Polonais.
Le lieut. gén. c^te Gouvion-St.-Cyr.	6e *idem.*	1er juill. 1812.	23,228	1,906	3,694		Le sixième corps comptait deux divisions ; il était composé de Bavarois.
Le lieut. général comte Reynier . .	7e *idem.*	24 juin 1812.	15,003	2,186	5,582		Le septième corps comptait deux divisions ; il était composé de Saxons.
Le lieut. général comte Vandamme.	8e *idem*	*Idem.*	13,885	2,050	3,477		Le huitième corps comptait deux divisions ; il était composé de Westphaliens.
Le maréchal Victor, duc de Bellune.	9e *idem*	3 sept. 1812.	31,663	1,904	4,081		Le neuvième corps comptait trois divisions. La première était composée de Français, la deuxième d'Allemands, la troisième de Polonais.
Le m^al Macdonald, duc de Tarente.	10e *idem*	24 juin 1812.	30,023	2,474	6,285		Le dixième corps comptait deux divisions ; l'une était composée de cinq régimens, dont trois polonais et deux allemands ; l'autre de Prussiens.
Le prince de Schwartzenberg. . . .	corps autrichien.	*Idem.*	26,830	7,318	13,126		Le corps autrichien comptait trois divisions d'infanterie et une de cavalerie.
NAPOLÉON.	garde impériale.	*Idem.*	41,094	6,279	16,322		La garde comptait trois divisions, une de vieille garde, deux de jeune. On avait réuni à ces trois divisions celle de la Vistule, vieux corps d'infanterie polonaise. Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, commandait la division vieille garde ; le maréchal Mortier, duc de Trévise, les trois autres ; le maréchal Bessières, duc d'Istrie, commandait la cavalerie. Les corps qui composaient la garde étaient français, à l'exception d'un régiment de grenadiers hollandais, et des régimens de lanciers polonais et hollandais.
Le lieut. général comte Nansouty. .	1er corps de caval.	*Idem.*	»	12,077	13,014		Ces quatre corps portaient le nom de *réserves de cavalerie*, et étaient sous les ordres de Joachim Murat, qui commandait aussi toute celle de l'armée. Ils comptaient onze divisions de cavalerie, dont six de grosse cavalerie et cinq de cavalerie légère. Les régimens de grosse cavalerie étaient tous français ; ceux de cavalerie légère étaient français, allemands et polonais.
Le lieut. général comte Montbrun.	2e *idem.*	*Idem.*	»	10,436	11,125		
Le lieut. général comte Grouchy. .	3e *idem.*	*Idem.*	»	9,676	10,421		
Le lieut. gén. c^te Latour-Maubourg.	4e *Idem.*	*Idem.*	»	7,994	8,766		
Le lieut. général comte Durutte. .	division Durutte.	2 nov. 1812.	13,592	»	76		Cette division était composée de conscrits réfractaires et d'un régiment d'Allemands ; elle a rejoint le septième corps.
Le lieut. général comte Loison . . .	division Loison. .	18 nov. 1812.	13,290	»	412		Cette division était composée d'Allemands et d'un régiment français.
. . . . .	Troupes qui ont rejoint pendant la campagne	différ. époq.	65,000	15,000	20,000		Ces troupes, indépendamment des brigades, régimens, bataillons et escadrons de marche ou autres qui ont rejoint, comprenaient les régimens que l'on a organisés en Lithuanie.
	TOTAUX.		491,953	96,579	164,446		*Nota.* L'on avait attaché à chacun des premier, deuxième, troisième, quatrième, sixième, septième et dixième corps, deux brigades de cavalerie légère ; au cinquième corps, trois brigades ; aux septième et huitième corps, une seule. Les corps de cavalerie attachés à la garde et au corps autrichien étaient composés de grosse cavalerie et de cavalerie légère.

RÉCAPITULATION.

Infanterie	491,953	Chevaux.	164,446
Cavalerie	96,579		
Il faut ajouter les troupes des grands parcs de l'artillerie, du génie et des équip. militaires. . .	21,526	. . . . .	18,265
Ainsi il a pénétré sur le territoire russe (*a*)	610,058	. . . . .	182,711
Le nombre des hommes et des chev. absens, déduction faite de ceux qui ont rejoint, était de. .	37,100	. . . . .	4,600
Ainsi l'effectif des corps qui ont pénétré en Russie était de. . . .	647,158	. . . . .	187,111

Bouches à feu de campagne, non compris celles du corps autrichien.	1,146
Bouches à feu du corps autrichien	60
Bouches à feu du parc d'artillerie destiné au siége de Riga.	130
Bouches à feu de la division Loison.	36
Bouches à feu de la division Durutte.	40
TOTAL.	1,372 (*b*)

NOTA. Dans ce tableau l'on a donné la force des corps au moment de leur passage sur le territoire russe, telle qu'elle se trouve sur les situations qui ont été envoyées au ministère de la guerre, où elles sont encore, et l'on a désigné pour commandans des corps ceux qui les commandaient alors.

L'on a été obligé d'évaluer approximativement les troupes (recrues ou autres) qui ont pénétré en Russie par régimens, bataillons et escadrons, parce qu'on n'a point trouvé la situation de ces troupes. —— La date portée dans la colonne intitulée : *Date de leur entrée sur le territoire russe*, est celle du jour où les corps ont commencé à pénétrer sur ce territoire. —— Les soldats du train d'artillerie sont comptés avec l'infanterie ou la cavalerie, selon qu'ils attelaient des batteries d'artillerie à pied ou d'artillerie à cheval. —— Les équipages et charrois militaires autrichiens sont compris dans la situation de ce corps.

(*a*) Si l'on voulait avoir le nombre d'hommes qui ont pénétré en Russie (militaires ou non), il faudrait ajouter la suite de Napoléon et ses généraux, les administrateurs, les employés, les cantiniers, les domestiques, les boulangers, les maçons, etc.

(*b*) N'ayant pu, malgré mon attente, me procurer pour tous les corps d'armée le nombre de bouches à feu qui leur étaient attachées, je me borne à donner la récapitulation ci-dessus.

DÉSIGNATION des corps d'armée ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.	DÉSIGNATION des divisions ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.	DÉSIGNATION des corps d'armée ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.	DÉSIGNATION des divisions ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.
1er corps d'infanterie, commandé par le maréc. Davout, prince d'Eckmulh.	1re division, général comte Morand. 2e *idem*, général comte Friand. 3e *idem*, général comte Gudin. 4e *idem*, général baron Dessaix. 5e *idem*, général comte Compans.	Corps autrichien, commandé par le prince de Schwartzenberg.	division d'infanterie de l'aile droite, général Trautenberg. division d'infanterie du centre, général Bianchi. division d'infanterie de l'aile gauche, général Siegenthal. cavalerie, général Frimont.
2e corps d'infanterie, commandé par le maréchal Oudinot, duc de Reggio.	6e division, général comte Legrand. 8e *idem*, général comte Verdier. 9e *idem*, général baron Merle.	Garde impériale (a), sous les ordres immédiats de Napoléon.	1re div. d'inf., général comte Delaborde. 2e *idem*, général baron Roguet. 3e *idem*, maréchal Lefebvre, duc de Dantzig. cavalerie, maréchal Bessières, duc d'Istrie. réserve d'artillerie, général cte Sorbier. division de la Vistule, génl cte Claparède.
3e corps d'infanterie, commandé par le maréchal Ney, duc d'Elchingen.	10e division, général baron Ledru. 11e *idem*, général baron Razout. 25e *idem*, général comte Marchand.		
4e corps d'infanterie, commandé par le prince Eugène, vice-roi d'Italie.	garde royale italienne, général Lecchi. 13e division, général baron Delzons. 14e *idem*, général comte Broussier. 15e *idem*, général comte Pino.	1er corps de cavalerie, commandé par le lieuten. général comte Nansouty.	1re division (caval. légère), général baron Bruyère. 1re *idem* (cuirassiers), général baron Saint-Germain. 3e *idem* (*idem*), général cte Valence.
5e corps d'infanterie, commandé par le prince Poniatowski.	16e division, général Zayonscheck. 17e *idem*, général Dombrowski. 18e *idem*, général Kaminiecki.	2e corps de cavalerie, commandé par le lieuten. général comte Montbrun.	2e division (caval. légère), général comte Sébastiani. 2e *idem* (cuirassiers), général Wathier, comte de Saint-Alphonse. 4e *idem* (*idem*), général cte Defrance.
6e corps d'infanterie, commandé par le lieuten. général comte Saint-Cyr.	19e division, général Deroy. 20e *idem*, général comte de Wrede.		
7e corps d'infanterie, commandé par le lieuten. général comte Reynier.	21e division, général Lecoq. 22e *idem*, général Defunck. 32e *idem*, général baron Durutte.	3e corps de cavalerie, commandé par le lieuten. général comte Grouchy.	3e division (caval. légère), général baron Chastel. 3e *idem* (cuirassiers), général baron Doumerc. 6e *idem* (dragons), général baron de la Houssaye.
8e corps d'infanterie, commandé par le lieuten. général comte Vandamme.	23e division, général baron Tharreau. 24e *idem*, général d'Ochs.		
9e corp. d'infanterie, commandé par le maréchal Victor, duc de Bellune.	12e division, général comte Partouneaux. 26e *idem*, général Daendels. 28e *idem*, général baron Girard.	4e corps de cavalerie, commandé par le lieut. génér. cte Latour-Maubourg.	4e division (caval. légère), général Roguiski. 7e *idem* (dragons), général baron Lorge.
10e corps d'infanterie, commandé par le maréc. Macdonald, duc de Tarente.	7e division, général baron Grandjean. 27e *idem*, général Grawert.	Divisions qui n'ont fait partie d'aucun corps d'armée.	34e division d'infanterie, général comte Loison.

NOTA. L'on indiquera, dans le cours de l'ouvrage, les différens changemens qui surviendront dans le commandement des corps d'armée et des divisions.

(a) Les deux premières divisions composaient la jeune garde; elles étaient sous les ordres du maréchal Mortier, duc de Trévise, la troisième était composée de l'infanterie de la vieille garde. La division Claparède, d'infanterie polonaise, avait été réunie à la jeune garde.

NOMS DES GÉNÉRAUX COMMANDANS d'armée.	NOMS DES GÉNÉRAUX commandant les corps d'armée.	DÉSIGNATION des corps.	Officiers, s.-officiers et soldats d'infanterie présens sous les armes, y compris les troupes de l'artillerie et du génie.	Officiers, s.-officiers et soldats de cavalerie présens sous les armes, y compris les troupes de l'artillerie.	*OBSERVATIONS.*
Le général d'infanterie BARKLAY DE TOLLY commandant la première armée d'Occident.	Le lieut. gén. c^te^ Wittgenstein.	1er corps d'infanterie.	22,000	3,200	Ce corps était composé de trois divisions d'infanterie et d'une de cavalerie légère.
	Le lieutenant général Bagawout.	2e *idem*.	15,000	»	Ce corps était composé de deux divisions d'infanterie.
	Le lieutenant général Tutchkof	3e *idem*.	18,000	»	Ce corps était composé de deux divisions d'infanterie.
	Le lieut. gén. c^te^ Schouwaloff.	4e *idem*.	14,000	»	Ce corps était composé de deux divisions d'infanterie.
	Le grand duc Constantin.	5e corps (garde imp.).	20,000	»	Ce corps était composé de trois divisions d'infanterie et d'un corps de cavalerie.
	Le lieutenant général Doctorof.	6e corps d'infanterie.	13,000	»	Ce corps était composé de deux divisions.
	Le lieutenant général Ouwarof.	1er corps de cavalerie.	»	3,200	Cuirassiers.
	Le général major baron Korf.	2e *idem*.	»	3,200	Dragons.
	Le général major c^te^ Pahlen.	3e *idem*.	»	6,400	Cavalerie légère.
	.....	Troupes irrégulières.	»	5,000	Kosaques et Bachkirs.
Le général d'infanterie prince BAGRATION commandant la deuxième armée d'Occident.	Le lieutenant général Raiewski.	7e corps d'infanterie.	15,000	»	Ce corps était composé de deux divisions d'infanterie.
	Le lieutenant général Baraclin.	8e *idem*.	13,000	»	Ce corps était composé de deux divisions d'infanterie.
	Le lieutenant général c^te^ Woronzof.	Une division de grenadiers réunis.	8,000	»	
	Le gén. major baron Knorring.	4e corps de cavalerie.	»	3,200	Cuirassiers.
	Le général major Siewers.	5e *idem*.	»	3,200	Dragons.
	Le général maj. Wassiltchikof.	6e *idem*.	»	6,400	Cavalerie légère.
	Le général de cavale^rie^ c^te^ Platof.	Troupes irrégulières.	2,000	11,600	Ce corps était composé d'une brigade de chasseurs à pied, d'une de cavalerie légère, et de onze mille six cents Kosaques, Tatars ou Bachkirs.
Le général de cavalerie TORMASSOF commandant l'armée de réserve.	Le lieutenant général Markof.	9e corps d'infanterie.	16,000	6,400	Ce corps était composé de deux divisions d'infanterie et d'une de cavalerie légère.
	Le lieut. général Kamenskoi.	.....	8,000	2,400	Le général Kamenskoi réunissait sous son commandement une division d'infanterie et une de grosse cavalerie.
	Le général major c^te^ Lambert.	.....	8,000	2,400	Le général Lambert réunissait sous son commandement une division d'infanterie et une de grosse cavalerie.
	.....	Troupes irrégulières.	»	4,000	Kosaques et Bachkirs.
		TOTAUX.....	181,000	60,600	

RÉCAPITULATION.

Infanterie.....	181,000 hommes.
Cavalerie régulière.....	41,600
TOTAL.....	222,600
Cavalerie irrégulière.....	19,000
TOTAL GÉNÉRAL.....	241,600 hommes.

NOTA. On n'a point compris dans ce tableau la garnison de Riga, celle de Dunabourg, le corps en observation à Mozyr, ni aucune des troupes qui ont successivement renforcé l'armée russe. On donnera leur force numérique à mesure qu'il en sera fait mention dans l'ouvrage.

DÉSIGNATION des corps d'armée ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.	DÉSIGNATION des divisions ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.	DÉSIGNATION des corps d'armée ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.	DÉSIGNATION des divisions ET NOMS DES GÉNÉRAUX qui les commandaient.
1er corps d'infanterie, commandé par le lieuten. génér. cte Wittgenstein.	5e division, général Kozatchkowski. 14e *idem*, général Ulanof. Une division de la réserve, général prince Repnin. Une division de cavalerie légère, général Kulnief.	7e corps d'infanterie, commandé par le lieutenant général Raiewski.	26e division, général Paskiewitch. 27e *idem*, général Newérowski.
2e corps d'infanterie, commandé par le lieutenant général Bagawout.	4e division, général prince Eugène de Wurtemberg. 17e *idem*, général Alnufief.	8e corps d'infanterie, commandé par le lieutenant général Baraadin.	12e division, général Kubelatin. 2e division de grenadiers, général prince Charles de Mecklembourg.
3e corps d'infanterie, commandé par le lieutenant général Tutchkof.	1re division de grenadiers, général comte Strogonof. 3e division, général Konownitzin.	9e corps d'infanterie, commandé par le lieutenant général Markof.	9e division, général..... 15e division, général..... une division de cavalerie légère, général Tchaplitz.
4e corps d'infanterie, commandé par le lieuten. génér. comte Schuwalof.	11e division, général Tutchkof. 23e *idem*, général Karpof.	Divisions qui ne faisaient partie d'aucun corps au commencement des hostilités.	division de grenadiers réunis, général comte Woronzof. 20e division, général comte Lambert. 18e division, général Kamenskoi.
5e corps (garde impériale), commandé par le grand-duc Constantin.	1re division de la garde, général Lawrof. 2e division de la garde, général..... division de grenadiers réunis, général..... corps de cavalerie, général Dmitri Gallitzin.	Corps de cavalerie (*a*),	1er corps de cavalerie, général Ouwarof. 2e *idem*, général baron Korf. 3e *idem*, général comte Pahlen. 4e *idem*, général baron Knorring. 5e *idem*, général Siewers. 6e *idem*, général Wassiltchikof.
6e corps d'infanterie. commandé par le lieutenant général Doctorof.	7e division, général Kaptzewitch. 24e *idem*, général Likatchef.		

NOTA. L'on indiquera, dans le cours de l'ouvrage, les différens changemens qui surviendront dans le commandement des corps d'armée et des divisions, ainsi que les noms des généraux commandant les corps d'armée et les divisions qui rejoindront successivement l'armée russe.

(*a*) On a placé les noms des généraux qui commandaient les corps de cavalerie dans la colonne des généraux de division, parce que ces corps n'étaient réellement, par leur force, que des divisions.

TABLE DE L'ATLAS.

—

N° 1. Carte générale du théâtre de la guerre.
N° 2. Carte du nord de la Lithuanie.
N° 3. Carte du midi de la Lithuanie.
N° 4. Carte des gouvernemens de Moskou et de Smolensk.
N° 5. Plan de la bataille de la Moskwa, autrement dite de Borodino.

CARTE GÉNÉRALE
DU
THÉÂTRE DE LA GUERRE.
EXPLICATION DES SIGNES
ECHELLES
MER DU NORD
DANEMARK
MER BALTIQUE
MECKLEMBOURG
ROYAUME DE PRUSSE
G. DUCHÉ DE VARSOVIE
EMPIRE DE RUSSIE
CONFÉDÉRATION DU RHIN
EMPIRE FRANÇAIS
WESTPHALIE
EMPIRE D'AUTRICHE
GALLICIE
HONGRIE
TRANSILVANIE
CARINTHIE
CROATIE
TURQUIE
MER NOIRE
SUISSE
ROYAUME D'ITALIE

MESURES CONVENTIONNELLES
Pour les Routes
Chemins Route de Poste
Chemins Routes
Chemins de Traverse

VARSOVIE
Lublin
Wladimir
Zamosc

N° 4
Jaroslaw
Rostow
Wiszni-Wolocziok
Torjok
Twer
Staritza
Rjew
Zubtzow
Klin
Dmitrow
Wladimir
Wolohlamsk
Waskresensk
Pokrow
Bieloi
Raza
Swenigorod
MOSKOU
Bogorodsk
Gjat
Mojaisk
Wiazma
Dukhowszina
Borowsk
Legoriewski
Kolomna
Serpukhow
Dorogobuj
Smolensk
Istnia
Masalsk
Serpeisk
Kaluga
Riazan
Tula

EMPLACEMENT
qu'occupaient avant la Bataille de la Moskwa
autrement dite de Borodino
les troupes qui ont pris part à cette Bataille
Psarewo
Semenowska
Schewardino
Gorka
Borodino
Nowoe Celtzo
Maloe Celo
Starui Celo
Walonewa
Elnia

00037356

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016